



Le iaai aujourd’hui. Évolutions sociolinguistiques et linguistiques d’une langue kanak de Nouvelle-Calédonie (Ouvéa, Îles Loyauté)

Anne-Laure Dotte

► To cite this version:

Anne-Laure Dotte. Le iaai aujourd’hui. Évolutions sociolinguistiques et linguistiques d’une langue kanak de Nouvelle-Calédonie (Ouvéa, Îles Loyauté). Linguistique. Université Lumière Lyon 2, France; Laboratoire Dynamique Du Langage (UMR 5596); LACITO (UMR 7107), 2013. Français. NNT: . tel-01629074

HAL Id: tel-01629074

<https://theses.hal.science/tel-01629074v1>

Submitted on 6 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Lumière-Lyon 2
Ecole Doctorale Lettres, Langues, Linguistique et Arts – ED 484
Faculté des Lettres, Sciences du Langage et Arts
Département des Sciences du Langage
Laboratoires Dynamique Du Langage – UMR 5596
& Langues et Civilisations à Tradition Orale – UMR 7107

Le iaai aujourd’hui

*Évolutions sociolinguistiques et linguistiques
d'une langue kanak de Nouvelle-Calédonie
(Ouvéa, îles Loyauté)*

Anne-Laure Dotte

Sous la direction de Colette Grinevald et Claire Moyse-Faurie

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en Sciences du Langage

Soutenue publiquement le mercredi 11 décembre 2013

Composition du jury

Michel Bert, Maître de conférences (DDL, Université Lumière-Lyon 2, France)

Niko Besnier, Professeur (Université d'Amsterdam, Pays-Bas)

Colette Grinevald, PRCE émérite (DDL, Université Lumière-Lyon 2, France)

Isabelle Léglise, Chargée de recherche (SeDyl – CNRS, France)

Miriam Meyerhoff, Professeure (Université d'Auckland, Nouvelle-Zélande)

Claire Moyse-Faurie, Directrice de recherche (LACITO – CNRS, France)



Aa, Hwaadrila, 2010

Cette thèse a été en grande partie financée par une Bourse d'Encouragement à la Recherche Universitaire du Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie (arrêté n° 2010-4719/GNC du 30 novembre 2010)

Version corrigée après soutenance (au 11/02/2014)

Remerciements

Si cette thèse a pu être menée à bout, c'est grâce à certaines personnes indispensables à qui je tiens à adresser tous mes remerciements et ma gratitude.

Je tiens à remercier très profondément mes deux codirectrices de thèse, Colette Grinevald et Claire Moyse-Faurie, pour m'avoir accompagnée durant ces quatre années de thèse, aiguillée, lue, relue (parfois depuis le fin fond de leurs propres terrains ...), encouragée, (re)motivée et hébergée quelques fois. Leurs deux regards complémentaires en tant que spécialistes des langues d'Amérique Latine pour l'une et des langues océaniennes pour l'autre, m'ont énormément appris et je suis très heureuse d'avoir représenté l'occasion de les faire se retrouver.

Ma reconnaissance va également à deux autres femmes sans qui la réalisation de ce travail de thèse sur le iaai n'aurait pas été possible. La première, à qui je tiens à rendre hommage, est Françoise Ozanne-Rivierre, pour son travail de description du iaai sur lequel je me suis basée et pour son engagement précurseur, avec d'autres linguistes du LACITO de l'époque, pour la promotion des langues kanak en Nouvelle-Calédonie qui a ouvert les portes à la reconnaissance dont elles bénéficient aujourd'hui. La seconde, sans qui je ne serais pas en train d'écrire ces lignes aujourd'hui, est Tewy Alice Hijing que je tiens à remercier de tout coeur pour le temps personnel qu'elle a consacré à ce projet, son énergie, ses connaissances sans faille de sa langue et de sa culture, les discussions que nous avons eues concernant notre Pays et pour son amitié. Elle représente la meilleure ambassadrice du iaai, *Oleeti gaan hmââ ihumwik !*

Je tiens aussi à remercier Miriam Meyerhoff et Niko Besnier d'avoir accepté d'être les prérapporteurs de cette thèse et de faire le déplacement pour la soutenance. Je suis très heureuse de compter également dans mon jury Isabelle Léglise et Michel Bert que je remercie d'avoir répondu favorablement à ma demande.

Un grand merci à mes laboratoires de tutelle, le LACITO à Villejuif et surtout DDL à Lyon. Je suis consciente d'avoir eu la chance de réaliser cette thèse dans des conditions rêvées par tous les doctorants grâce à leur aide financière pour la réalisation des terrains et de conférences, mais surtout pour le précieux soutien qu'ont représentés leur encadrement et les membres de chaque laboratoire. Au LACITO, merci à Jean-Claude Rivierre pour son expertise phonologique et ses encouragements ; merci à Isabelle Bril pour les renseignements sur la possession en nélêmwa et pour sa bienveillance ; merci à Alexandre François pour les

discussions concernant mon projet de thèse lors de COOL8. À DDL, où j'ai passé ces cinq années depuis le Master, merci à tous pour la bonne ambiance et l'énergie communicative. Je remercie particulièrement François Pellegrino, en tant qu'ancien directeur, et Sophie Kern, en tant que nouvelle directrice, pour leur confiance. Merci à l'équipe de la gestion, Rabia Makine, Arnaud Sicard et notamment Linda Brendlin pour leur patience et leur efficacité ; merci à Christian Fressard pour les sauvetages de dernières minutes. Merci à Françoise Rose pour le partage de connaissance et pour avoir coencadré avec moi l'Atelier Contact de Langues. 'Special thanks' à Egidio Marsico, com'legue de choc pour la musique et les coups de pouce. Merci à Annetta Kopecka pour sa gentillesse et ses encouragements. Merci à Brigitte Pakendorf pour ses conseils toujours très enrichissants et pour son soutien. Merci à tous les doctorants pour la lutte collective dans la bataille de la thèse et surtout, un merci mêlé de bravo et de tous mes encouragements pour la suite (quelle qu'elle soit) à la super équipe des supers (post-)doctorantes, sans qui faire cette thèse aurait été beaucoup moins intéressant : Nöellie Bon, Natacha Chevrier, Bénédicte Pivot, Natalia Caceres, Marine Vuillermet, Rozenn Guérois, Marion Cheucle, Pascale Paulin, Natalia Eraso, Cécile Lux, Sara Petrollino, Lucie Amaro et Marie Renaudier.

Je tiens également à remercier, pour leur disponibilité, leurs conseils avisés et le partage de connaissance : Frank Lichtenberk, Jacques Vernaudon, Léonard Drilë Sam et Christine Pauleau.

Pour leur accueil chaleureux et leurs enseignements précieux, merci à Ray Harlow, Peter Keegan, Mary Boyce et le *Te Taura Whiri i te Reo Māori* en Nouvelle-Zélande ; Lyle Campbell, Yuko Otsuka, Robert Blust, Kenneth Rehg, Peter Lincoln, George Grace et Larry Kimura à Hawaï'i.

Merci pour les quinze jours de rencontres et d'échanges à tous les participants de l'École Internationale d'Été et Université Populaire sur les Peuples Autochtones de Rouen en 2010.

En Nouvelle-Calédonie, je voudrais adresser ma gratitude envers l'Académie des Langues Kanak pour son soutien, notamment son directeur, Weniko Ihage, et sa responsable scientifique et technique, Stéphanie Geneix-Rabault. Un grand merci également à Jacob Wahéo, Académicien de l'aire iaai-fagauvea, pour le temps passé à répondre à mes questions sur sa langue et pour la continuité du travail entrepris il y a près de 40 ans à Paris avec Françoise Ozanne-Rivierre. Je remercie tout spécialement Diane Wejë Bae, chargée de mission à l'Académie, pour sa disponibilité, sa sympathie et pour m'avoir permis de faire

des enregistrements in-extremis à Ouvéa ! Je lui souhaite beaucoup de réussite dans son travail pour la promotion du iaai et du fagauvea.

À Nouméa, je remercie le Directeur de la DENC, Christian Pralong, ainsi que Fabienne IxekoWaïa du SELCK pour avoir répondu à mes questions concernant l'enseignement des langues kanak. Je remercie aussi Daniel Miroux pour sa passion pour la langue iaai, sa disponibilité et ses conseils.

À Ouvéa, je remercie de tout cœur toutes les personnes qui m'ont permis de mener des collectes de données si efficaces et dans d'aussi bonnes conditions d'hospitalité. En premier lieu, je remercie Mooly Adjouhgnoe pour son accueil à Hwaadrila, son aide et son amitié. Merci à toute sa famille pour leur gentillesse et leur patience : Roger et Rozelle, les garçons, Batis et Léon ; Anne-Marie, Denise ; Josiane, son mari et ses filles. Je remercie aussi Paulette Konghoulö pour son accueil, sa disponibilité et pour avoir partagé ses connaissances avec moi lors de mon premier séjour à Ouvéa. Merci aussi à Fajan et Jafat et leurs enfants pour leur hospitalité, leur sympathie et pour le prénom *Seiaai* ! Un grand merci à Evelyne Capoa pour sa confiance et son soutien. Merci à tous ces gens de l'île qui, de près ou de loin, ont participé à l'enregistrement des données : Faisen, Üeâae, Aiawa, Léon, Batis, Meryl, Anne-Marie, Drelan, Sana, Léa, Paul, Matha, Wejë, Anna, Marie, Moka, Sandy, Hina, Rozelle H., Aizik et Wawa, Denise, Tewy, Watie, Biso, Wamama, Mooly, Fajan A., Suzy, Tire, Zaak, Etienne, Logoti, Nihnöö, Roger, Rozelle A., Tai, Moïse, Joël, Liliane, Jacob, Jacques, Odette, Fajan et Cimane.

Pour leurs relectures, leurs commentaires et leurs « suivis des corrections », merci à Françoise, Noëllie, Marine, Michel, James et une mention spéciale à Natacha pour la phonologie.

Un grand merci à Mélissa Nayral pour les bols d'air frais sur le terrain, pour son soutien et pour son énergie. Merci aussi à Leslie Vandeputte-Tavo, que j'encourage de tout cœur pour la dernière ligne droite. Merci aux amis de Nouméa, de Chambéry ou d'ailleurs, Cyrielle, Céline, Aurélie, Anne et Benjamin, Nico et Damien pour les encouragements et virées-bols d'air.

Pour y avoir cru, et m'avoir encouragée, je remercie sincèrement mes grands-parents et mes familles de France, de Nouvelle-Calédonie et du Brésil. Leur soutien a été essentiel pour garder le cap.

Je tiens à remercier mes parents, pour leur soutien matériel, moral et intellectuel tout au long de mes études (et merci pour les relectures !). Merci de leur confiance et merci de

nous avoir donné la chance de vivre et d'aimer la Calédonie. Je remercie plus spécialement mon père pour le goût de l'aventure et du dépassement de soi, et ma mère pour l'amour de sa terre et la curiosité du monde. Je remercie ma grande-sœur Émilie, sans qui, pour sûr, je n'aurais pas fait cette thèse. Merci pour les coups de pouce, les conseils et les encouragements avec, toujours, cette idée de travailler côté à côté un de ces jours...

Et enfin, merci à Jeronimo d'avoir été à mes côtés et de m'avoir soutenue au quotidien, encouragée et choyée. *Agora sim, estou pronta para novas aventuras com você !*

Table des matières

Remerciements.....	i
Table des matières.....	v
Table des illustrations	xii
Liste des gloses	xvi
Introduction.....	1
Première Partie : Contexte de l'étude et profil sociolinguistique du iaai	7
<i>Chapitre I Présentation générale du contexte : Ouvéa, île Loyauté de Nouvelle-Calédonie</i>	
.....	9
1. L'espace.....	10
1.1. La Nouvelle-Calédonie dans le Pacifique.....	10
1.2. Ouvéa, atoll de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie.....	11
1.3. Vingt tribus réparties sur toute l'île.....	13
2. L'histoire	14
2.1. L'implantation des premiers habitants en Nouvelle-Calédonie	14
2.2. Échanges et contacts à Ouvéa : des dynamiques océaniennes aux bouleversements européens 15	15
2.2.1. Genèse des dynamiques océaniennes	15
2.2.2. Les incursions européennes.....	18
a. Commerce, propagation de l'anglais et émergence des pidgins	19
b. Protestants et catholiques à Ouvéa : guerre de religions et conflit linguistique.....	20
c. Colonie française et terre de bagne	22
d. Ouvéa à l'heure de la colonisation et la crise démographique	23
e. Le statut de réserve autochtone et le Code de l'Indigénat	24
2.3. Le XX ^{ème} siècle : quand l'histoire contemporaine de la Nouvelle-Calédonie s'écrit à Ouvéa	24
2.3.1. Chocs culturels et quête d'autonomie	25
2.3.2. Les Événements de 1984-1988 : Ouvéa, l'île maudite	26
2.3.3. 1998, l'Accord de Nouméa : sur le sentier du « destin commun »	27
3. La population : réalités démographiques contemporaines.....	28
3.1. Caractéristiques de la population ouvénne.....	28
3.1.1. Une population jeune mais peu qualifiée	28
3.1.2. Une population majoritairement autochtone	29
3.2. Chute de la population : chiffres et causes	30
3.2.1. L'exode rural : attrait économique des zones urbaines.....	31
a. Désertification des îles Loyauté et de la côté Est	31
b. Recherche d'emploi et chômage	33
3.2.2. Partir ou rester sur son île : le dilemme des élèves et étudiants	33
3.2.3. Le choix de la ville ou comment échapper aux contraintes de la vie communautaire ?	34
3.3. Vivre à Ouvéa aujourd'hui	35
3.3.1. Un mode de vie entre tradition et modernité	35
3.3.2. Infrastructures	36
3.3.3. Travail, activités et loisirs	37
3.3.4. La religion, toujours très présente	38
Conclusion	39
<i>Chapitre II Le iaai, langue kanak de Nouvelle-Calédonie</i>	42
1. Le Pacifique, un océan de langues	42
1.1. Environ 1240 langues austronésiennes	42
1.2. Le groupe des langues océaniennes.....	45

1.2.1. Diversité et hétérogénéité des langues océaniennes	45
1.2.2. Des « petites » langues plus ou moins préservées	47
2. Patchwork linguistique en Nouvelle-Calédonie.....	50
2.1. Les langues « non kanak »	51
2.1.1. Le français calédonien.....	51
2.1.2. Les langues de l'immigration	52
2.1.3. Le tayo, créole de Saint-Louis	53
2.2. Les 28 langues kanak	53
2.2.1. Un groupe de langues morcelé (plus un outlier polynésien)	53
2.2.2. Des langues disparates.....	54
a. Hétérogénéité en termes de nombre de locuteurs.....	54
b. Inégalité dans la répartition géographique	55
c. Nouméa : mosaïque linguistique, mais pour combien de temps ?	58
2.2.3. Synthèse des travaux sur les langues kanak	60
2.3. Langues kanak, langues de France	62
3. Ouvéa : une île plurilingue	63
3.1. Deux langues vernaculaires : iaai et fagauvea.....	63
3.2. Des habitants majoritairement multilingues	65
3.3. Une population francophone	66
Conclusion	67
Chapitre III Vitalité de la langue iaai aujourd’hui	69
1. La vitalité des langues : cadre théorique et méthodologique	69
1.1. Enjeux d'un nouveau domaine d'étude.....	69
1.2. Évaluation de la vitalité linguistique.....	72
1.2.1. La GIDS de Fishman (1991)	72
1.2.2. Les neuf critères de l'UNESCO (2003)	73
1.2.3. L'E-GIDS de Lewis & Simons (2010).	75
1.2.4. Synthèse	77
1.3. Vitesse et modes d'attrition d'une langue	78
1.4. Obsolescence linguistique	79
2. Le iaai, une langue en danger ?	80
2.1. Les langues kanak	80
2.2. Genèse historico-linguistique de la Nouvelle-Calédonie.....	83
2.2.1. Les langues kanak, victimes collatérales des conflits francophones versus anglophones.....	83
2.2.2. Les langues kanak, symbole identitaire dans la lutte indépendantiste	85
a. Reconnaissance culturelle	85
b. Conquête de l'École	86
2.2.3. Le tournant des années 1990-2000 : vers une reconnaissance progressive des LK	88
a. Les premiers programmes d'enseignement	88
b. Les espoirs portés par l'Accord de Nouméa (1998).....	89
c. Les LK se dotent d'« Immortels » : l'Académie des Langues Kanak.....	91
d. D'espoirs en désillusions : le cheminement en dents de scie de l'enseignement des LK....	92
2.3. La vitalité du iaai.....	97
2.3.1. Selon les échelles GIDS et E-GIDS.....	97
2.3.2. Selon les critères UNESCO.....	98
2.3.3. Bilan : le iaai, plus en danger que pensé	107
3. À propos des locuteurs du iaai	110
3.1. De l'intellectualisation de la variété des locuteurs de LED.....	111
3.1.1. Pourquoi une typologie des locuteurs ?	111
3.1.2. Faisceau de paramètres de la typologie	112
3.2. Une grande variété de locuteurs	114
a. Locuteurs traditionnels.....	114
b. Semi-locuteurs.....	115
c. « Locuteurs passifs ».....	116
d. Anciens locuteurs	117
e. Néo-locuteurs	117

3.3.	Quatre paramètres supplémentaires pour les locuteurs du iaai.....	118
3.3.1.	Locuteurs allochtones	118
3.3.2.	Migrations et urbanisation.....	119
3.3.3.	Humilité et insécurité linguistique	119
3.3.4.	Langue vernaculaire et identité kanak	120
3.4.	Locuteurs et communauté	122
4.	Approches sociolinguistique et linguistique de la situation de contact de langues.....	123
4.1.	Éclaircissements terminologiques : bilinguisme, diglossie et conflit linguistique	123
4.2.	Idéologies sociolinguistiques d'un conflit linguistique « en miroir ».....	125
4.3.	Les effets linguistiques du contact de langues contemporain en Nouvelle-Calédonie : un écueil à explorer	128
Conclusion	130	
Chapitre IV	Méthodologie : terrains, informateurs et données	132
1.	Avant-propos : le choix de la langue, une rencontre décisive	132
2.	Un travail de collecte multilocalisé.....	133
2.1.	Le terrain...à Lyon !	133
2.1.1.	Tewy Hijing : collaboratrice experte	134
2.1.2.	Séances de travail à Lyon	135
2.2.	Trois missions de terrains à Ouvéa et Nouméa	136
2.2.1.	Terrain 1 (10 mars – 19 avril 2009)	136
2.2.2.	Terrain 2 (03 octobre – 10 décembre 2010)	138
2.2.3.	Terrain 3 (15 octobre – 08 décembre 2012)	140
2.3.	Retour à la communauté : les activités JClic.....	141
2.4.	Contacts institutionnels lors des terrains	143
2.4.1.	L'Académie des Langues Kanak (ALK)	144
2.4.2.	Enseignants-chercheurs à l'Université de la Nouvelle-Calédonie.....	144
2.4.3.	Entretiens auprès des responsables de l'enseignement.....	145
3.	Personnes ressources : collaboratrice et informateurs.....	145
3.1.	Mise au point terminologique	145
3.2.	Différents informateurs et participants à la collecte de données	146
3.2.1.	Les informateurs : donneurs de parole	147
3.2.2.	Les informateurs-transcripteurs	148
3.2.3.	Wejë Bae : informatrice et assistante de collecte de données.....	149
3.2.4.	Participants à la réalisation des stimuli vidéo	149
4.	Méthodologie de la collecte de données	150
4.1.	Une langue de travail commune : le français calédonien.....	150
4.2.	Différentes méthodes de collecte pour un corpus varié	151
4.2.1.	Matériel.....	151
4.2.2.	Différents types de données linguistiques	151
a.	Elicitations directes.....	152
b.	Élicitations d'après stimuli visuels	153
c.	Narrations spontanées	159
d.	Conversations naturelles	160
e.	Autres données.....	160
4.2.3.	Des difficultés de la collecte de données	163
4.3.	Traitement des données.....	164
4.3.1.	Conventions graphiques et dilemme normatif	164
4.3.2.	Travail de transcription et de traduction	166
4.3.3.	Saisie des données, codage et interlinéarisation	166
Conclusion	168	
Synthèse de la Première Partie	171	
Seconde Partie : Modernisation et changements linguistiques en iaai	175	
Chapitre V	Introduction à la grammaire du iaai.....	177
1.	Introduction	177

2. Phonologie	178
2.1. Voyelles	179
2.1.1. Inventaire des phonèmes vocaliques.....	179
2.1.2. Fréquence et distribution des voyelles	180
2.2. Consonnes	180
2.2.1. Inventaire des phonèmes consonantiques	181
2.2.2. Distribution et fréquence des consonnes	183
2.3. Graphie	184
2.4. Principes phonotactiques	186
2.4.1. Structure syllabique	186
2.4.2. Structure morphémique	186
2.4.3. Enchaînement syllabique	187
2.5. Phénomènes morphophonologiques	187
2.5.1. Alternances phonétiques en frontière de mots	188
a. Assimilation régressive de la C en position C#V	188
b. Assimilation progressive de la C initiale des marques aspectuelles après C	188
2.5.2. Alternances phonétiques à l'intérieur du mot.....	189
a. Alternance vocalique avant suffixe possessif	189
b. Alternances phonétiques liées à la transitivisation verbale	190
2.6. Évolutions phonétiques	194
2.6.1. Effacement de la labio-vélarisation des labiales	194
2.6.2. Réalisation dentale des sonnantes rétroflexes	196
2.6.3. Lénition des occlusives rétroflexes en affriquées	197
2.6.4. Fusion entre fricatives vélaire et glottale.....	198
2.6.5. Conséquences de ces évolutions phonétiques sur le système phonologique du iaai	199
3. Syntaxe.....	200
3.1. Ordre des constituants	201
3.2. Syntagme nominal.....	202
3.2.1. Noms	202
a. Différentes catégories de noms.....	202
b. Déivation des noms communs	203
c. Composition des noms communs.....	206
3.2.2. Syntagme nominal simple.....	207
a. Articles	208
b. Démonstratifs	209
c. Numéraux	209
d. Modificateurs du nom	210
3.2.3. Syntagme nominal complexe.....	211
3.3. Groupe verbal.....	211
3.3.1. Position du verbe et de ses arguments.....	211
3.3.2. Pronoms	212
3.3.3. Marques de temps	214
3.3.4. Négation.....	216
3.3.5. Aspectifs	216
3.3.6. Différentes classes de verbes.....	218
a. Verbes dépendants.....	219
b. Verbes transitifs.....	219
c. Verbes intransitifs.....	221
3.3.7. Opérations sur la valence verbale.....	221
a. Transitivisation	221
b. Causativisation.....	222
Conclusion	223
Chapitre VI Expression de la possession	225
1. Introduction	225
2. Deux contrastes clés : constructions directes vs indirectes ; noms dépendants vs indépendants	226
2.1. Détermination directe	228
2.1.1. Ordre des constituants.....	228

2.1.2. Suffixes possessifs personnels et joncteur	229
2.1.3. Sémantique des noms dépendants.....	231
2.2. Détermination indirecte	231
2.2.1. Constructions à classificateurs	232
2.2.2. Choix de constructions possessives pour les noms indépendants.....	233
2.2.3. Mise à jour terminologique.....	235
3. Les classificateurs possessifs du iaai	235
3.1. 23 classificateurs possessifs (Ozanne-Rivierre, 1976)	236
3.2. Trois types de classificateurs possessifs	237
3.2.1. Le classificateur général.....	237
3.2.2. Les classificateurs spécifiques	238
3.2.3. Les classificateurs uniques	239
3.3. Sémantisme des classificateurs du iaai	240
3.4. Choix possibles entre les classificateurs du système.....	243
3.5. Origine lexicale des classificateurs possessifs	245
3.6. Un système de type « micronésien »	248
Conclusion	250
Chapitre VII Dynamismes du système de classificateurs possessifs	253
1. Introduction	253
2. Un système de classification variable et mouvant.....	254
2.1. Variation(s) et changement du système de classificateurs possessifs	255
2.1.1. Contraintes dues au contexte sociolinguistique	256
a. Variation et langue à tradition orale	256
b. Variation et situation de contact	257
c. Variation et langue en danger	258
2.1.2. Contraintes particulières des systèmes de classification nominale	259
a. Variation et acquisition.....	259
b. Variation et fonction discursive et pragmatique	261
c. Variation et motivation culturelle	261
2.2. Différences et recouplements dans les inventaires en diachronie	264
2.2.1. Quatre études de 1926 à 1976.....	264
2.2.2. Des inventaires disparates	265
2.2.3. Prééminence du classificateur général depuis les premières études	268
2.3. Collectes de données modernes sur les classificateurs possessifs.....	270
3. Dynamismes du système de classificateurs possessifs	272
3.1. Évolutions perçues en temps apparent.....	273
3.1.1. Contrainte de l'âge sur l'étendue des répertoires individuels.....	274
3.1.2. Fréquence des classificateurs : un « noyau dur » de quatre.....	276
3.1.3. Composition des répertoires.....	279
3.2. Persistance de certains classificateurs	280
3.2.1. Productivité et adoption de la nouveauté	280
3.2.2. Faible productivité de certains classificateurs persistants.....	284
3.2.3. Émergence de trois classificateurs complémentaires.....	288
3.3. Extension sémantique : le cas de <i>taben</i>	291
3.3.1. Un nouveau classificateur pour les transports.....	291
3.3.2. Un classificateur attesté chez des locuteurs « traditionnels » puristes.....	292
3.4. Neutralisation des oppositions : la prépondérance du classificateur général	294
3.5. Classificateurs obsolètes	296
3.6. Autres classificateurs attestés hors kit d'élicitation	297
Conclusion	300
Chapitre VIII Modernisation du lexique et néologie	305
1. Introduction	305
2. Dire la nouveauté	307
2.1. Néologie et description linguistique.....	307
2.2. Besoins néologiques, modernisation et aménagement du lexique	311

3. Procédés de création de mots nouveaux en iaai	314
3.1. Différents types de procédés	314
3.2. Néologie endogène	315
3.2.1. Déivation et composition.....	316
a. Néologismes par déivation.....	316
b. Néologismes par composition	322
3.2.2. Extension sémantique.....	331
a. Métaphore	332
b. Métonymie	334
3.2.3. Calque sémantique	336
3.3. La néologie par l'emprunt lexical	338
3.3.1. Modernisation et création par l'emprunt	338
3.3.2. Illustration de parcours d'emprunts en iaai avec les noms d'animaux dans la Frog Story ..	339
3.3.3. Les emprunts dans le lexique moderne	342
Conclusion	348
Chapitre IX Intégration des verbes empruntés.....	351
1. Introduction à la problématique	351
2. Hiérarchie des emprunts et empruntabilité des verbes.....	352
2.1. Hiérarchies et échelles d'empruntabilité	352
2.2. Spécificité du phénomène d'emprunt verbal	353
3. Types et origines des verbes empruntés en iaai	356
3.1. Types, occurrences et fréquence.....	356
3.2. Langues sources des emprunts verbaux.....	358
3.2.1. Français	359
3.2.2. Anglais.....	361
3.2.3. Bislama	363
3.2.4. Samoan via le drehu (ou fagauvea ?).....	365
4. Sémantique des emprunts verbaux en iaai	367
4.1. Motivation et nécessité des emprunts lexicaux	367
4.2. Doublets : formes concurrentes et évolutions sémantiques.....	370
4.2.1. Doublets d'emprunts vs formes endogènes	370
4.2.2. Trois cas de doublets sémantiques exogènes	371
4.2.3. Doublets, spécification sémantique et homophonie	373
4.2.4. De « faux doublets » sémantiques.....	375
4.3. Sémantiques des emprunts verbaux et langues sources associées	377
4.3.1. Répartition en six champs sémantiques	377
4.3.2. Quelle(s) langue(s) source(s) pour quel champ sémantique ?.....	378
5. Adaptations phonologiques et phonotactiques	380
5.1. Des stratégies différencierées en fonction de la langue source	380
5.2. Intégration au système cible	382
5.3. Rephonologisation de la langue cible	383
5.3.1. Enrichissement de l'inventaire.....	384
5.3.2. Changements phonotactiques	386
6. Identification des types d'étymons et attribution de classe grammaticale	387
6.1. L'étymon n'est pas un verbe dans la langue source.....	388
6.2. L'étymon est un verbe dans la langue source	391
7. Stratégies d'intégration morphosyntaxique.....	395
7.1. L'insertion directe.....	396
7.2. Intégration dans le syntagme verbal : emprunts verbaux et aspectifs	399
7.3. Composition et déivation des verbes empruntés	400
7.3.1. Composition	400
7.3.2. Déivation avec préfixe nominalisant	401
7.3.3. Déivation avec affixes transitif et causatif.....	401
a. Transitivisation déterminée vs. indéterminée.....	401
b. Causativisation.....	402
7.4. Classes verbales et valence des verbes empruntés.....	403

7.4.1. Quelle(s) classe(s) pour les verbes empruntés ? Essai de catégorisation	404
7.4.2. Réassignation ou héritage de la valence des verbes empruntés ?	408
Conclusions et quelques considérations sociolinguistiques	411
Synthèse de la Seconde Partie.....	417
Conclusions générales et perspectives de recherche	421
Postface	433
Bibliographie	435
Annexes.....	453
<i>Annexe 1 : Milieu et environnement de l'île d'Ouvéa.....</i>	454
<i>Annexe 2 : Carte du dynamisme de la Société Indigène à l'arrivée des Européens</i>	455
<i>Annexe 3 : Tableau comparatif des situations politico-linguistiques en Océanie</i>	456
<i>Annexe 4 : Nombre de locuteurs de 14 ans et plus selon la langue kanak et la commune de résidence en 2009</i>	457
<i>Annexe 5: Carte des langues de France des Départements et Territoires d'Outre-Mer..</i>	458
<i>Annexe 6: Frise chronologique synthétique de l'histoire et des faits linguistiques de la Nouvelle-Calédonie.....</i>	459
<i>Annexe 7: Tableau comparatif des échelles d'évaluation de la vitalité linguistique de l'E-GIDS et de l'UNESCO</i>	460
<i>Annexe 8: Illustrations de la présence du iaai dans les affichages à Ouvéa</i>	461
<i>Annexe 9 : Délibération de la Province des Iles Loyauté sur l'enseignement LCK (2006). </i>	463
<i>Annexe 10: Récapitulatif concernant les informateurs</i>	468
<i>Annexe 11 : Stimuli iconographiques pour élicitation des classificateurs possessifs en iaai .</i>	469
<i>Annexe 12 : Liste et exemples des préfixes nominaux de termes de classes et mensuratifs en iaai</i>	483
<i>Annexe 13 : Détails des champs sémantiques des verbes empruntés en iaai par langues sources</i>	487
Textes	489
<i>Texte 1 : Description de l'île {na.île_Et.1-36}.....</i>	491
<i>Texte 2 : Lettre Buba O. {ltr99_Buba.1-36}</i>	497
<i>Texte 3 : Lexique moderne / À l'agence Air Cal {st.LxM-1_Pa}.....</i>	501
Résumé / Summary	504

Table des illustrations

Carte 1 : La Nouvelle-Calédonie, archipel mélanésien de l'Océanie Lointaine	10
Carte 2 : L'archipel de la Nouvelle-Calédonie.....	11
Carte 3 :L'île d'Ouvéa	12
Carte 4: Évolution de la population en Nouvelle-Calédonie entre 1996 et 2009	32
Carte 5 : Limite de la famille des langues austronésiennes	43
Carte 6 : Les langues kanak et les aires coutumières de la Nouvelle-Calédonie	54
Carte 7 : Répartition des locuteurs de langues kanak en 2009	57
Carte 8 : Répartition des zones linguistiques à Ouvéa.....	64
Carte 9 : Carte des langues en danger de la Nouvelle-Calédonie	82
Carte 10 : Répartition des écoles publiques où une langue kanak était enseignée en 2008	91
 Encadré 1 : Des langues "mélanesiennes" ?	47
Encadré 2 : L'urbanisation des locuteurs de langues minoritaires : glottophagie ou enclaves linguistiques ? .	60
Encadré 3 : Nombre absolu de locuteurs et transmission intergénérationnelle	75
Encadré 4: Petit historique des Écoles Populaires Kanak	88
Encadré 5: « Les langues kanak cherchent leur place »	94
Encadré 6 : Problème de l'auto-évaluation des compétences linguistiques.....	110
 Image 1 : Ouvéa vue du ciel (baie de Lekiny).	9
Image 2 : Pyramide des âges de la population d'Ouvéa en 2009	29
Image 3 : Évolution de la population à Ouvéa entre 1956 et 2009.....	31
Image 4: Exemple d'habitat mixte à Ouvéa	36
Image 5: Cuisine sous abri en tôle	36
Image 6: Jeux de balles sur la plage de Fajawe, à côté de l'école de voile	38
Image 7 : Situation du iaai et du fagauvea dans la famille linguistique austronésienne	44
Image 8 : Nombre de locuteurs des langues kanak en 2009	55
Image 9: Les 9 critères UNESCO de l'évaluation de la vitalité linguistique	73
Image 10: Vitalité des langues austronésiennes selon l'E-GIDS (par nombre de langues).....	80
Image 11: Vitalité des langues austronésiennes en Mélanésie (par pourcentage des langues)	81
Image 12 : Conflit linguistique "en miroir" en Nouvelle-Calédonie.....	126
Image 13 : Tewy Hijing sur le stand DDL lors du Forum des Langues	134
Image 14: L'antenne de la maternelle de Hwaadrila (local de travail à droite de l'image).....	138
Image 15 : Le travail au champ.....	140
Image 16 : <i>Oomaai</i> principal chez Moly Adjouhgnoipe	141
Image 17 : Activité de reconnaissance des noms de fruits en iaai avec JClic	142
Image 18 : Séquence vidéo pour le stimulus n°4, à la bibliothèque/médiathèque.....	154
Image 19 : Enregistrement d'une informatrice sur les stimuli vidéo.	154
Image 20 : Exemples d'images constituant le kit d'élicitation iconographique des classificateurs possessifs	157
Image 21 : Capture d'écran d'une séquence de la <i>Pear Story</i>	158
Image 22 : Une image extraite de <i>Frog, where are you ?</i>	159
Image 23 : Coupe transversale de l'île principale d'Ouvéa (iaai).....	454

Image 24: Affichage trilingue sur la façade de la pharmacie d'Ouvéa	461
Image 25 : Panneau bilingue (iaai-français) du Snack Uma han.....	461
Image 26: Panneau bilingue (français - iaai) pour la protection des puffins	462
Image 27 : Affichage trilingue (fagauvea, iaai, français) sur le fronton de la bibliothèque municipale.....	462
Image 28 : Affichage quadrilingue (français, anglais, iaai et fagauvea) du Syndicat d'Initiative d'iaai	462
Figure 1 : Les voyelles phonologiques du iaai	179
Figure 2 : Type de constructions et nature de la relation de possession	227
Figure 3 : Continuum des systèmes de classificateurs possessifs dans les langues océaniennes.....	250
Figure 4 : Paramètres soumis à variation et prédisposant le système de classificateurs du iaai au changement	255
Figure 5 : Courbe du nombre de classificateurs possessifs selon l'âge des informateurs	275
Figure 6 : Fréquence des classificateurs possessifs chez les informateurs d'après élicitation par stimuli	277
Figure 7: Langues d'origine des 9 verbes empruntés les plus fréquents dans le corpus du iaai moderne.....	359
Tableau 1: Les tribus d'Ouvéa selon leur district coutumier	13
Tableau 2: Population de 15 ans et plus à Ouvéa en 2009, selon le sexe et le diplôme le plus élevé	29
Tableau 3: Nombre d'habitants à Ouvéa et en Nouvelle-Calédonie de 1956 à 2009	30
Tableau 4: Activités des populations d'Ouvéa et de Nouvelle-Calédonie (de 15 ans et plus).....	33
Tableau 5: Effectifs de la population et des établissements scolaires d'Ouvéa à la rentrée 2008	34
Tableau 6 : Synthèse de la répartition des langues océaniennes.....	46
Tableau 7: Nombre de locuteurs de langues kanak en 2009 chez les habitants d'Ouvéa âgés de 15 ans et plus	65
Tableau 8 : Population d'Ouvéa en 2009 de 15 et plus selon le sexe et la connaissance d'une langue kanak .	66
Tableau 9 : Population d'Ouvéa en 2009 de 15 et plus selon le sexe et la connaissance du français.....	67
Tableau 10: L'échelle graduée de rupture intergénérationnelle (GIDS) de Fishman (1991)	72
Tableau 11: Les dix niveaux de vitalité linguistique de l'E-GIDS.....	76
Tableau 12: Représentation des choix de langue dans les interactions à Ouvéa, communauté plurilingue ..	100
Tableau 13: Évaluation de la vitalité du iaai (pour Ouvéa)	108
Tableau 14: Paramètres de base de la typologie des locuteurs de LED	113
Tableau 15: Les six stimuli vidéo (kit d'élicitation du lexique moderne)	155
Tableau 16: Synthèse du corpus de données en iaai	162
Tableau 17: Codage des types de données	167
Tableau 18 : Paires minimales illustrant le statut phonologique de la longueur vocalique en iaai.....	180
Tableau 19 : Les consonnes phonologiques du iaai.....	181
Tableau 20 : Paires minimales illustrant l'opposition phonologique des consonnes sourdes vs sonores	181
Tableau 21 : Paires minimales illustrant le statut phonologique des consonnes labio-vélarisées.....	182
Tableau 22 : Paires minimales illustrant l'opposition phonologique entre dentales et rétroflexes.....	182
Tableau 23: Les consonnes finales du iaai	184
Tableau 24 : Correspondances entre phonèmes et graphèmes du iaai	185
Tableau 25 : Typologie des syllabes du iaai	186
Tableau 26: Structure des unités significatives indécomposables du iaai	186
Tableau 27 : Phénomène d'assimilation consonantique en fin de mot et avant voyelle.....	188
Tableau 28 : Assimilation de la consonne initiale des marques aspectuelles	189

Tableau 29 : Alternance de la voyelle finale des noms dépendants.....	190
Tableau 30 : Règles de lénitition de la consonne finale après -â ‘-TRS’ et exemples	191
Tableau 31 : Règles d’harmonisation vocalique des formes verbales transitivisées et exemples	192
Tableau 32 : Règles de flexion de la voyelle finale lors de la transitivisation et exemples.....	193
Tableau 33 : Système des consonnes phonologiques du iaai d’aujourd’hui considérant un maximum d’évolutions phonétiques	199
Tableau 34 : Exemples avec les phonèmes introduits par emprunts au français	200
Tableau 35 : Les différentes combinaisons de noms composés en iaai	207
Tableau 36 : Les articles du iaai.....	208
Tableau 37 : Les démonstratifs du iaai	209
Tableau 38 : Numération de 1 à 5 en iaai	210
Tableau 39 : Les modifieurs du nom.....	210
Tableau 40 : Le système pronominal du iaai.....	213
Tableau 41 : Pronoms sujets des verbes actifs et enclitiques de temps	214
Tableau 42 : Types de flexions verbales en fonction de la nature du complément.....	221
Tableau 43 : Suffixes possessifs personnels et joncteur du iaai	230
Tableau 44 : Types de constructions possessives et ordre des constituants.....	233
Tableau 45 : Types de noms et de constructions possessives en iaai	234
Tableau 46 : Correspondances terminologiques	235
Tableau 47: Inventaire des classificateurs possessifs du iaai, selon la liste de Ozanne-Rivierre (1976)	237
Tableau 48 : Champs sémantiques communs des classificateurs du iaai avec quatre langues micronésiennes	241
Tableau 49 : Classificateurs possessifs des boissons et aliments dans huit langues kanak	242
Tableau 50 : Origine lexicale des classificateurs possessifs du iaai	248
Tableau 51 : Comparaison des inventaires de classificateurs possessifs du iaai dans la littérature.....	266
Tableau 52 : Nombre de classificateurs possessifs attesté d’après stimuli visuels selon l’âge des informateurs	274
Tableau 53 : Liste des classificateurs possessifs attestés chez plus de la moitié des informateurs.....	278
Tableau 54 : Classificateurs possessifs du iaai attestés chez les informateurs d’après élicitation par stimuli	279
Tableau 55 : Emploi du classificateur <i>taben</i> dans les données d’après stimuli visuels.....	293
Tableau 56 : Trois classificateurs possessifs obsolètes en iaai (2013)	296
Tableau 57: Inventaire moderne des classificateurs possessifs du iaai, selon les données de 2009-2012	304
Tableau 58 : Emprunts relevés dans le dictionnaire de Ozanne-Rivierre (1984)	310
Tableau 59 : Taxinomie des procédés de création lexicale attestés en iaai.....	315
Tableau 60 : Néologismes dérivés avec <i>hna-</i> ‘NMR, résultat’	317
Tableau 61 : Néologismes construits par dérivation avec <i>hna-</i> et incorporation.....	318
Tableau 62 : Néologismes avec <i>hna-</i> ‘lieu-’	319
Tableau 63 : Exemples de néologismes dérivés avec des préfixes de classe.....	320
Tableau 64 : Exemples de formes dérivées et composées avec une même base.....	324
Tableau 65 : Types de néologismes par composition avec <i>uma</i> ‘maison’	325
Tableau 66 : Créations lexicales en variation attestées pour ‘pharmacie’	326
Tableau 67 : Types de compositions de mots nouveaux avec <i>at</i> ‘homme’	328
Tableau 68 : Types de compositions de mots nouveaux avec <i>ûnyi</i> ‘outil, chose’	329
Tableau 69 : Néologismes par composition avec <i>bii</i> ‘faire’ + complément incorporé	329
Tableau 70 : Autres exemples de néologismes par composition	330
Tableau 71 : Exemples de néologismes par métaphore	333
Tableau 72 : Exemples et types de néologismes par métonymie.....	334

Tableau 73 : Exemples de néologismes par calque sémantique	336
Tableau 74 : Noms empruntés d'animaux attestés dans la <i>Frog Story</i>	340
Tableau 75 : Inventaire des emprunts dans les six textes sur le lexique moderne de l'informateur Pa.....	343
Tableau 76: Emprunts verbaux recensés dans le corpus et classés par fréquence d'occurrence.....	357
Tableau 77 : Emprunts verbaux à l'anglais dans la grammaire du iaai de Ozanne-Rivierre (1976)	363
Tableau 78 : Reconstruction du parcours de l'emprunt <i>itaalofa</i> en iaai.....	366
Tableau 79: Verbes iaai empruntés à des langues polynésiennes selon Ozanne-Rivierre et Hollyman	367
Tableau 80 : Trois doublets sémantiques exogènes en iaai, relevés dans le corpus moderne	372
Tableau 81: Répartition des emprunts verbaux attestés en iaai en champs sémantiques et par langue source	378
Tableau 82 : Opérations de mise en conformité des emprunts au système du iaai.....	382
Tableau 83 : Verbes empruntés introduisant de nouveaux phonèmes en iaai	385
Tableau 84 : Emprunts verbaux en iaai conservant des groupes de consonnes	386
Tableau 85: Processus d'emprunt verbal en iaai à partir d'étymons non verbaux.....	388
Tableau 86: Formes des étymons verbaux anglais, bislama et drehu des emprunts iaai	391
Tableau 87 : Verbes empruntés au français en iaai ayant pour étymons une forme en -ir	392
Tableau 88: Typologie des stratégies d'intégration morphosyntaxique des emprunts verbaux.....	396
Tableau 89: Estimation de la valence des verbes empruntés en iaai	407
Tableau 90: Caractéristiques sociolinguistiques du contact et emprunts verbaux en iaai	414
Tableau 91 : Domaines sémantiques des classificateurs possessifs ciblés par le kit d'élicitation	471

Liste des gloses

=FUT	futur
=PAS	passé
=PRS	présent
1	1ère personne
2	2ème personne
3	3ème personne
AGENT	agent
ANAPH	anaphorique
ART.DEF	article défini
ASS	assertif
CAUS-	causativiseur
CIT	citation
CL.P_PAN	classificateur possessif
COLL-	collectif
COMP	complétive
CONJ	conjonction
DEST	destinataire
DIM	diminutif
DU	duel
EX	exclusif
EXIS	verbe d'existence
FUT	futur
IN	inclusif
INDEP	indépendant
INGR	ingressif
INSTR	instrument
NEG	négation
NMR-	nominaliseur
ORD	ordinal
PC	paucal
PL	pluriel
PONC	ponctuel
POS.JC	possessif
REFL	réfléchi
REL	relative
REV	révolu
TOP	topicalisation
TRS	transitiviseur
GLOSE DES CLASSIFICATEURS POSSESSIFS	
GÉN	général
ALIM	aliment
BOI	boisson
HNA	mots dérivés en hna
BRUI	bruits, sons
PAT	blessure, patient
COIF	coiffe
PRISE	prise, gibier
DOM	animal domestique
PLAN	plante
HORI	surface horizontale
PIQ	pique
PAN	panier
BAT	bâtiment
MAIS	maison
CHEW	chewing-gum
CAN	canne à sucre
MANA	force, mana
CHARG	charge, fardeau
FIL	filet
FEU	feu de chauffage
ROUT	route, chemin

Introduction

Cette thèse de doctorat a pour objectif de décrire la situation actuelle du iaai (langue océanienne, famille austronésienne) et de proposer une analyse de ses dynamismes d'évolution. En tant que langue kanak minoritaire de Nouvelle-Calédonie, située dans un contexte de contact de langues intense avec le français, le iaai connaît des changements importants tant linguistiques que sociolinguistiques qu'il s'agit, ici, d'explorer.

La problématique générale de ce travail de recherche s'inscrit dans le courant des études menées sur les langues en danger et les conséquences linguistiques du contact de langues. Il envisage d'étudier les dynamismes en cours ou aboutis en iaai et d'actualiser la description de cette langue à tradition orale compte-tenu de ses évolutions modernes. En outre, ce travail constitue une réflexion sur les circonstances sociolinguistiques du maintien de cette langue ainsi que sur la possibilité d'envisager l'aménagement terminologique comme un biais de sa promotion et de son développement.

Cette thèse de doctorat s'inscrit dans la continuité de mes travaux de recherche de Master 1 (2008) et de Master 2 (2009). Ces mémoires ont tous deux porté sur la thématique de la création lexicale : le premier, concernant six langues océaniennes (bwatoo, drehu, xârâcùù, futunien, niue et tahitien) et le second, se concentrant spécifiquement sur le iaai.

Cette thématique de la création lexicale et de la modernisation constitue une perspective de recherche à laquelle je suis particulièrement attachée et que j'ai voulu continuer à investiguer dans le cadre de ma thèse de doctorat, tout en l'inscrivant dans de nouvelles problématiques. Mon rattachement au laboratoire Dynamique Du Langage a ancré la réflexion au sein des préoccupations des équipes Langues En Danger : Documentation, Terrain, Revitalisation (LED : DTR) et Description, Typologie, Variation (DTV) et a déterminé le choix d'une méthodologie. En outre, ce travail s'inscrit également dans la lignée des travaux de description des membres de l'équipe des Études Océaniennes du laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale et a bénéficié de leur excellente connaissance du paysage linguistique néo-calédonien.

Par ailleurs, le choix de la langue iaai comme objet d'étude a été motivé par différents facteurs à la fois pratiques et personnels. Calédonienne de par ma mère et ayant grandi à Nouméa, l'option d'étudier une langue du Pacifique et plus particulièrement une langue kanak de Nouvelle-Calédonie s'est révélée comme une évidence au fur et à mesure de mon

cursus en Sciences du Langage. Par la suite, la spécification du choix de la langue sur laquelle travailler s'est faite de par mon intérêt pour la question de la néologie, qui obligeait à choisir une langue déjà décrite, mais surtout de par des rencontres. Claire Moyse-Faurie, d'abord, qui m'a aiguillée dans mon choix grâce à sa connaissance du terrain calédonien et des travaux linguistiques ayant été réalisés. C'est aussi par son intermédiaire que j'ai pu entrer en contact avec un réseau d'étudiants Kanak en Métropole qui m'a permis de rencontrer Tewy Hijing en 2008. Pour les besoins d'un cours de syntaxe de Master, j'ai travaillé avec cette locutrice native du iaai habitant alors depuis peu à Lyon. Cette collaboration a été si fructueuse et l'enthousiasme de Tewy Hijing si communicatif, que le choix du iaai a commencé à s'imposer. En outre, cette langue possédait une solide description réalisée par une ancienne linguiste du LACITO, Françoise Ozanne-Rivierre, ainsi qu'un dictionnaire récent initiant une réflexion sur la création de mots nouveaux. La rencontre avec l'auteur de cet ouvrage, Daniel Miroux, a fini de me convaincre totalement à me dédier à l'étude du iaai.

La construction de la problématique de cette thèse s'est faite dans un contexte de reconnaissance et de valorisation grandissantes (bien que toujours restreintes) des langues kanak en Nouvelle-Calédonie. En effet, l'Accord de Nouméa (1998) a entériné l'introduction de ces langues dans l'enseignement public et leur institutionnalisation, avec la création de l'Académie des Langues Kanak (2007). L'étude de la modernisation du iaai, dans un contexte politique et social apparemment plus enclin à entrevoir le développement de la place accordée aux langues kanak, s'est donc trouvée justifiée.

Progressivement, la problématique de cette thèse s'est orientée vers une question centrale : comment est parlé le iaai aujourd’hui ? Répondre à cette simple question, dans le contexte de mon rattachement scientifique évoqué plus haut, présupposait la combinaison de deux angles d'approche.

D'une part, il me semblait essentiel de caractériser le contexte dans lequel vivent aujourd'hui les locuteurs du iaai afin de pouvoir expliquer certaines évolutions dans la langue et son lexique, par des changements de mode de vie. À cela s'est ajoutée la question de la vitalité de la langue et d'en proposer une évaluation.

D'autre part, l'intérêt de cette problématique a consisté à explorer certains phénomènes de changements en iaai dus au contact de langues et au bilinguisme diglossique qui caractérise les locuteurs actuels. Une première collecte de données modernes sur le terrain à Ouvéa a alors permis de cerner certains domaines manifestant des changements intéressants : le lexique, sous son aspect dynamique et créatif à l'aide de différents procédés,

mais aussi l'expression de la possession, dont le système de classificateurs semblait faire preuve d'une certaine obsolescence. Les enquêtes de terrain suivantes ont alors permis d'élargir ce corpus de données, de compléter les analyses et de dégager un type d'emprunts particulièrement intéressant avec le cas des verbes. Au total, j'ai collecté un corpus de données modernes et variées lors de trois missions de terrains (2009, 2010 et 2012), et grâce à un travail collaboratif intense avec Tewy Hijing à Lyon, permettant de vérifier, de transcrire et d'enrichir ce corpus.

Ces deux angles d'approche esquisSENT le découpage de cette thèse qui consacre une Première Partie, composée de quatre chapitres, à la présentation du contexte et à l'évaluation de la vitalité linguistique dans un profil sociolinguistique du iaai. La Seconde Partie de la thèse, constituée de cinq chapitres, se concentre sur les aspects linguistiques du changement et aborde ces dynamiques en interrogeant les notions d'obsolescence, de modernisation et de résilience linguistiques.

Le Chapitre 1 est une présentation générale du contexte où est parlé le iaai. Elle resitue dans l'espace et dans le temps l'île d'Ouvéa, appartenant à l'archipel de la Nouvelle-Calédonie, dans l'Océan Pacifique Sud. Par une genèse historiographique, ce chapitre montre les différents mouvements de populations qui ont façonné le paysage humain et culturel de la Nouvelle-Calédonie aujourd'hui, en ajoutant des informations démographiques et sociales propres à Ouvéa.

Le Chapitre 2 aborde la présentation de la Nouvelle-Calédonie et d'Ouvéa sous la caractéristique de leur diversité linguistique. Ce chapitre est l'occasion de situer le iaai ainsi que le groupe des langues kanak parlées en Nouvelle-Calédonie dans leur appartenance phylogénétique, tout en présentant la richesse des autres langues d'introduction plus récente. L'accent est porté sur la spécificité de l'île d'Ouvéa où sont parlées deux langues vernaculaires : une langue mélanésienne, le iaai, et une langue polynésienne, le fagauvea.

Dans le Chapitre 3, la problématique de la vitalité linguistique est discutée et différentes méthodes de son évaluation sont utilisées dans le but de définir la vitalité du iaai aujourd'hui. Ce chapitre est l'occasion de proposer une synthèse plus précise des politiques linguistiques menées en Nouvelle-Calédonie et qui ont eu des conséquences sur la vitalité des langues kanak. Une section est également consacrée à une réflexion quant à la grande diversité des locuteurs qui caractérise les situations de langues en danger.

Le Chapitre 4 comporte la présentation de la méthodologie de la collecte de données qui a été adoptée dans le cadre de cette thèse. Une description du terrain, défini comme

multi-situé (entre Ouvéa, Nouméa et Lyon), permet d’entrevoir les conditions de travail ainsi que les différentes personnes ayant participé à la réalisation des enregistrements. Enfin, les différents types de données qui constituent le corpus sont présentés en insistant sur le matériel d’élitation qui a été spécialement développé.

Le Chapitre 5 est une introduction à la grammaire du iaai qui présente les points de phonologie et de syntaxe essentiels à la compréhension des exemples et des analyses conduites dans la suite de la thèse. Elle est largement basée sur la grammaire de Françoise Ozanne-Rivierre, mais propose également quelques mises à jour terminologiques et typologiques.

Le Chapitre 6 poursuit cette présentation synthétique du fonctionnement de la langue en se concentrant sur le thème de l’expression de la possession, particulièrement intéressant en iaai et qui fait l’objet d’un chapitre ultérieur dans l’aspect de son évolution. Ce chapitre constitue donc une présentation générale des oppositions de base entre noms dépendants à possession obligatoire et noms indépendants à possession avec classificateur possessif, dont le système est détaillé dans ce chapitre.

Le Chapitre 7 continue l’étude du système de classification possessive, mais en s’intéressant aux dynamismes de son évolution en temps apparent et en temps réel. Cette analyse s’appuie sur une collecte de données d’après des stimuli visuels dont le contenu est présenté dans ce chapitre.

Le Chapitre 8 aborde le thème de la modernisation du lexique du iaai en étudiant les différents procédés de création de mots nouveaux dans cette langue faisant intervenir des formes lexicales aussi bien endogènes qu’exogènes. Concernant l’emprunt, cette étude montre la variété de langues sources et la productivité des formes créées. Ce chapitre interroge également les raisons du peu d’intérêt manifesté dans la littérature en linguistique à cette question de la néologie et notamment concernant les langues en danger et en contact.

Enfin, le Chapitre 9 développe la problématique générale de l’emprunt comme moyen de modernisation du lexique en se concentrant sur le cas de l’emprunt verbal. Il aborde les stratégies d’intégration de ces nouveaux verbes dans la structure du iaai, dans un ancrage typologique récemment développé.

Pour finir, l’imbrication de nombreux facteurs sociolinguistiques du changement avec des manifestations linguistiques justifie les nombreux renvois qui sont faits tout au long de la thèse et la nécessité de cette double approche. Des encadrés, surtout présents dans la Première Partie, permettent d’approfondir certains thèmes sans pour autant couper le fil de

la réflexion générale au sein des chapitres. Chacune des deux parties se termine par une synthèse reprenant la structure et les questions développées dans les chapitres. Enfin, cette thèse se refermera sur une conclusion générale proposant quelques perspectives pour des recherches futures. Des annexes accompagnent la thèse et fournissent des informations complémentaires à l'analyse. Parmi ces annexes figurent plusieurs textes glosés illustrant les analyses linguistiques.

PREMIÈRE PARTIE :

CONTEXTE DE L'ÉTUDE ET PROFIL

SOCIOLINGUISTIQUE DU IAAI

Chapitre I

Présentation générale du contexte : Ouvéa, Île Loyauté de Nouvelle-Calédonie

Le sujet de ce travail de thèse nous amène à porter un regard particulièrement attentif sur des données relatives au milieu et au mode de vie des locuteurs du iaai. En effet, les questions de modernisation et de changements dans cette langue, de par l'intégration de néologismes destinés à décrire les nouvelles réalités de la vie, sont à relier à des problématiques d'ordre socio-politique, ethnographique, historique et démographique. Il apparaît donc essentiel de présenter, dans ce premier chapitre de la thèse¹, un portrait détaillé de l'île d'Ouvéa, des gens qui l'habitent et de l'histoire dans laquelle ils s'inscrivent. Ces éléments sont d'une première importance dès que l'on considère que les changements observables dans une langue sont directement corrélés aux changements des modes de vie de ses locuteurs et de leur écologie.

Image 1 : Ouvéa vue du ciel (baie de Lekiny).



Source : AL Dotte, mars 2009.

La première section de ce chapitre présente des données physiques relatives à l'île d'Ouvéa. Ensuite, la seconde section est une synthèse historiographique des événements majeurs ayant eu cours à Ouvéa et de ceux qui ont fait l'histoire de la Nouvelle-Calédonie.

¹ Cette première partie de thèse a bénéficié des relectures et commentaires de la part des membres de l'Atelier Profil Sociolinguistique dans le cadre des Séminaires LED-TDR (DDL-ICAR), durant la période de mars à juin 2012. Je les en remercie tous grandement.

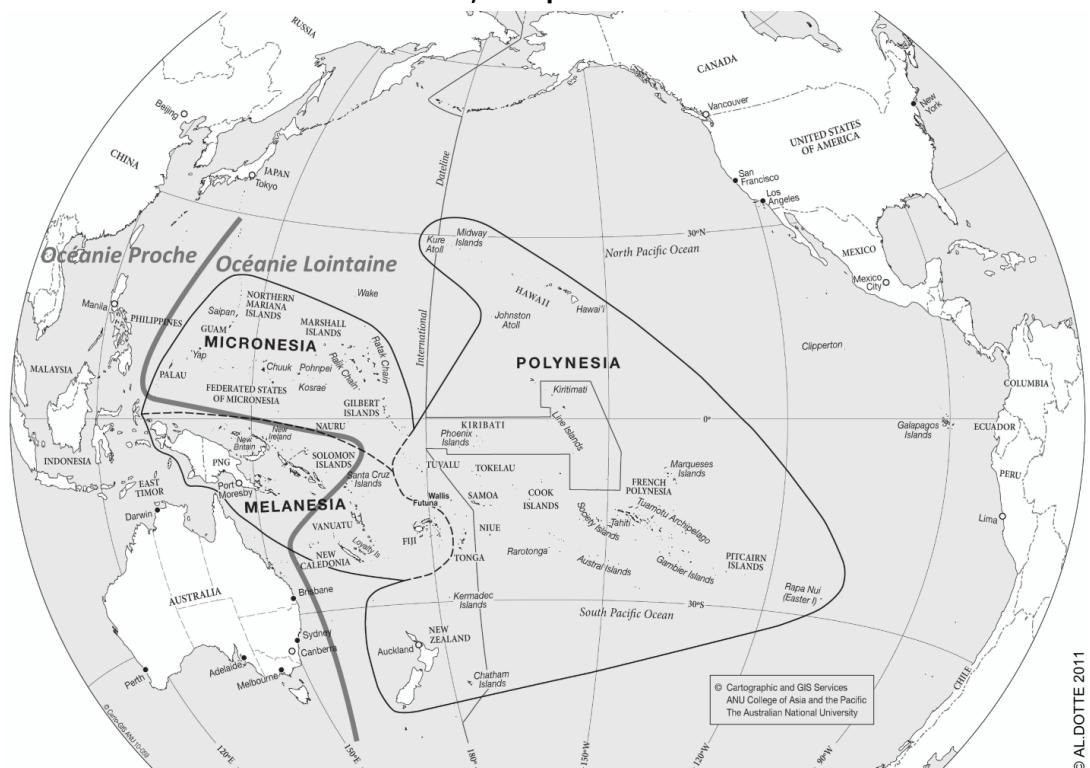
Les réalités démographiques contemporaines sont détaillées dans la troisième section où il s'agit de présenter les Hommes habitant l'île aujourd'hui et leur mode de vie. Enfin, la dernière partie recense les différents terrains menés à Ouvéa dans le cadre de cette recherche, discute de la variété des locuteurs du iaai et présente la méthodologie appliquée dans ce travail de thèse.

1. L'espace

1.1. La Nouvelle-Calédonie dans le Pacifique

L'archipel de la Nouvelle-Calédonie est situé au nord du vingtième parallèle, dans l'Océan Pacifique Sud. Il constitue la pointe sud de l'arc de la Mélanésie, un des trois complexes – hors Australie – qui composent l'Océanie, avec la Micronésie et la Polynésie.

Carte 1 : La Nouvelle-Calédonie, archipel mélanésien de l'Océanie Lointaine



Source : version modifiée par l'auteure, d'après Cartographic and GIS Services, College of Asia and the Pacific (ANU)

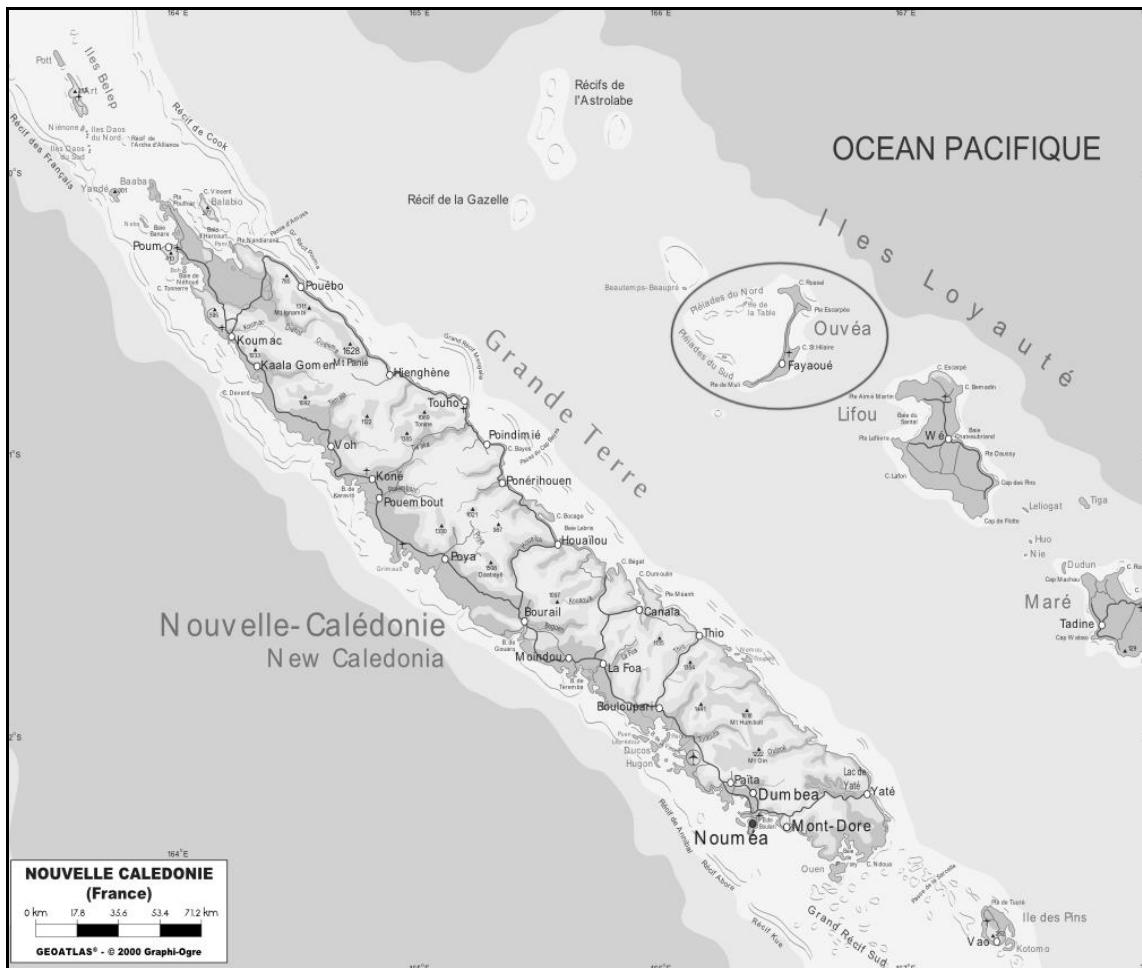
Il faut souligner que ce découpage de l'Océanie en trois entités n'est en fait fondé sur aucun critère politique, culturel ou historique aujourd'hui accepté. Ces dénominations, attribuées au navigateur français Dumont d'Urville à l'époque des premiers explorateurs européens dans le Pacifique Sud, sont toujours communément utilisées dans le langage courant. Cependant, la dichotomie « Océanie proche / Océanie lointaine » (*Near Oceania / Remote Oceania*), proposée par l'archéologue R. Green, est dorénavant préférée au sein des

scientifiques océanistes plutôt que la triade Mélanésie, Micronésie, Polynésie (Tcherkézoff, 2009: 303).

Les îles habitées les plus proches de la Nouvelle-Calédonie sont les terres de l'archipel du Vanuatu distantes d'environ 500 kilomètres au nord-est et qui présentent un paysage linguistique et culturel très proche de celui de la Nouvelle-Calédonie.

La Nouvelle-Calédonie est composée d'une longue île principale, la Grande Terre, ainsi que de plusieurs autres îles isolées ou en archipel, dont les Iles Loyauté à environ 110 kilomètres à l'est de la Grande Terre. Les Iles Loyauté constituent un chapelet d'îles coralliennes composées, du nord au sud, de Ouvéa (terrain de cette étude, encerclée sur la carte ci-dessous), Lifou, Tiga puis Maré.

Carte 2 : L'archipel de la Nouvelle-Calédonie



Source : d'après GEOATLAS, 2000 Graphi-Ogre

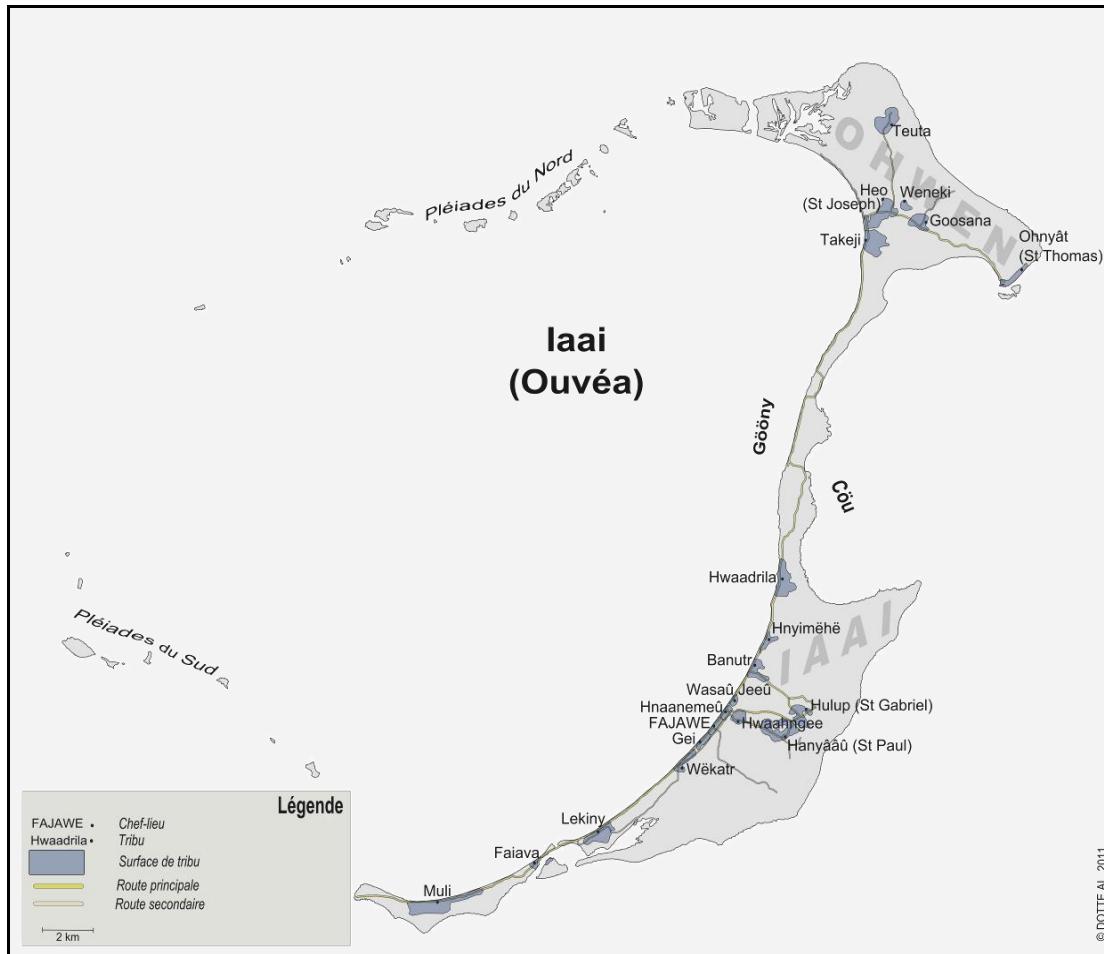
1.2. Ouvéa, atoll de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie

Ouvéa², l'île la plus septentrionale des Iles Loyauté, est un atoll corallien basculé, en forme de croissant, d'une superficie de 132 km². L'île s'étend sur quelques 35 kilomètres

² Plusieurs appellations sont en usage pour désigner cette île : les Kanak de souche mélanésienne, primo-habitants

dans sa longueur, entre les deux masses calcaires qui la composent : Ohwen, au nord, et Iaai, au sud (voir Carte 3, ci-dessous). Ces deux larges surfaces sont reliées, au centre, par un isthme étroit et peu élevé.

Carte 3 : L'île d'Ouvéa



Source : © AL Dotte

L'île s'ouvre, à l'ouest, sur un lagon peu profond et bordé de plages de sable blanc – côte appelée *Gööny* – alors qu'à l'est, des falaises plongent à pic dans l'océan – côté *Cöu*. Aux extrémités nord et sud de l'île, s'égrènent une kyrielle de petits îlots, les Pléiades (du Nord et du Sud).

Ses longues plages de sable blanc désertes et son lagon turquoise, quelles que soient les conditions météorologiques, ont valu à Ouvéa la réputation d'« île la plus proche du Paradis ». Depuis 2008, le lagon et les récifs d'Ouvéa font partie des zones de la Nouvelle-

de l'île, la nomment Iaai (homonyme du nom donné aux habitants de l'île, les Iaai, et à leur langue, le iaai). Les locuteurs de fagauvea (*outlier polynésien*), arrivés à la fin du 18^{ème} siècle, donnèrent à l'île le nom de *Uvea lalo*, 'Uvea en bas', en souvenir de leur île d'origine (*Uvea mama'o*, 'Uvea lointaine', connue aujourd'hui sous le nom de Wallis). L'administration coloniale, qui retint dans un premier temps le nom Halgan donné par les explorateurs, baptisa ensuite officiellement l'île *Ouvéa*.

Calédonie classées au Patrimoine Mondial de l'UNESCO (pour une discussion à ce sujet, voir l'article de Faurie, 2011).

Les principales ressources naturelles de l'île sont issues de la pêche³, des récoltes horticoles et fruitières. Ce sont aussi ces ressources naturelles qui constituent la majeure partie des ressources économiques de l'île, en plus de la production d'huile de coprah (une petite industrie implantée à Hwaadrila permet la fabrication d'huile de coco, de savon, de lessive, etc.).

1.3. Vingt tribus réparties sur toute l'île

Les tribus⁴ sont, pour la plupart, tournées vers le lagon et installées sur la côte ouest de l'île et dans les parties larges de l'atoll, appelées Iaai (au sud) et Ohwen (au nord). La côte Cöu, plus abrupte et d'accès à la mer difficile, n'est pas habitée – à l'exception de Ohnyât au bout de la Pointe Escarpée, au nord, mais qui est protégée par une large baie. Quelques champs sont cultivés vers l'est, mais cette côte est en grande partie sauvage et renferme de nombreux lieux tabous (lieux sacrés ou interdits (en relation avec les croyances mythologiques et le monde des morts)).

Aujourd'hui, on comptabilise 20 tribus réparties dans 5 districts coutumiers⁵.

Tableau 1: Les tribus d'Ouvéa selon leur district coutumier

Districts coutumiers (du Nord au Sud)	Tribus
Saint-Joseph	Teuta ; Heo ; Weneki ; Ohnyât
Takeji	Takeji
Imone	Goosana
Fajawe	Hwaadrila ; Hnyimëhë ; Banutr ; Wasaû Jeeû ; Hulup ; Hanyââû ; Hnaanemeû ; Fajawe ; Gei ; Wëkatr
Muli	Lekiny ; Faiava ; Muli

Source : d'après Miroux, 2010: 184-185

La tribu de Hwaadrila, dans le district de Fajawe, a été le lieu principal de mes terrains de collecte de données à Ouvéa (*cf.* Chapitre IV2).

³ Ouvéa a la chance d'avoir le seul lagon de Nouvelle-Calédonie dispensé de la « gratté » ou *ciguatera*, type d'intoxication neurodigestive qui affecte les humains. Ses poissons sont donc très prisés sur les étals des marchés de tout le Territoire et une Unité de Conditionnement des Produits de la Mer a d'ailleurs vu le jour en mars 2012 à Takeji.

⁴ Le mot « tribu » est le terme consacré en Nouvelle-Calédonie pour référer aux villages kanak.

⁵ Ces cinq districts coutumiers se répartissent en trois districts administratifs : le district du Nord (districts coutumiers de Saint-Joseph, Takeji et Imone) ; le district du Centre (Fajawe) et le district Sud (Muli). « *Dans la configuration actuelle, chacun des districts compte officiellement une ou plusieurs chefferies et a à sa tête un Grand-chef (ou chef de district). Les chefferies sont des espaces institutionnels très hiérarchisés composés de clans, entité de base de la société kanake, eux-mêmes composés d'une ou plusieurs lignées, couramment désignées comme étant des « familles ». Bien que des Kanaks déplorent régulièrement de nombreux dysfonctionnements la concernant, la chefferie continue d'occuper une place de choix dans l'organisation politique d'Ouvéa et y est en ce sens incontournable.* » (Nayral, 2013: 67).

2. L'histoire

La compréhension du contexte social et linguistique d'aujourd'hui à Ouvéa nécessite une mise en perspective historique de l'île et des origines de ses habitants, dans l'acceptation que « l'histoire des langues et des situations linguistiques est d'abord l'histoire de ses locuteurs » (Calvet 2002, 17). Il n'est cependant pas question, ici, de dresser un récit précis et exhaustif des événements qui constituent l'Histoire de la Nouvelle-Calédonie (beaucoup d'ouvrages et de travaux de recherches s'y consacrent de façon plus pertinente que cette étude), mais bien de recenser les étapes clés qui permettent de comprendre la situation calédonienne et ouvénne contemporaine et de mesurer la complexité sociale et culturelle du pays aujourd'hui.

La synthèse historiographique proposée dans cette section est divisée en trois parties regroupant, en 2.1, les connaissances, disponibles à ce jour, concernant les premiers Kanak⁶ habitants d'Ouvéa il y a environ 3 000 ans, puis, en 2.2, la chronologie des dynamiques et contacts de populations dans l'île par des migrations océaniennes puis par l'irruption des Européens dans la région, et en 2.3, l'histoire contemporaine de l'île qui conditionne plus directement les phénomènes sociolinguistiques qui nous intéressent ici. Une frise chronologique en Annexe 6 résume l'essentiel de ces événements et met en parallèle les faits et décisions politiques concernant plus particulièrement les langues, thème abordé en détail plus tard au Chapitre III2.2.

2.1. L'implantation des premiers habitants en Nouvelle-Calédonie

Si la chronologie du peuplement de l'Océanie est encore sujette à controverse au sein des archéologues, historiens ou linguistes et même entre les théories de ces disciplines (*cf.* Dotte-Sarout 2010), les estimations concernant le premier peuplement de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie s'accordent sur une période remontant à il y a 3 000 ans, entre 1 100 et 1 050 avant J.-C., (Sand, Bole, & Ouetcho, 2007 ; Valentin, 2009). Issus de la civilisation Lapita⁷, les premiers habitants de la Nouvelle-Calédonie arrivèrent sur cette terre lors du

⁶ Le nom « Kanak » et l'adjectif « kanak » désignent le peuple premier de la Nouvelle-Calédonie. Ils sont officiellement invariables en genre et en nombre depuis 1998. (voir Anglevie 2002).

⁷ « Lapita » désigne un complexe culturel néolithique s'étalant des Bismarck et de la côte sud-est de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (à l'ouest), à la Nouvelle-Calédonie (au sud) jusqu'à Tonga (à l'est) et Samoa (au nord-est). Le nom de cette civilisation provient de l'appellation donnée au type particulier de poteries décorées jalonnant cet espace géographique qui a elle-même pour origine le nom du site de la plage de Foué (voir Sand, 2011), dans le nord de la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie, où ont été découverts les premiers tessons de ces poteries par E.W. Gifford en 1956 (Barbe, 2008: 24).

premier mouvement migratoire franchissant la limite fictive entre Océanie Proche et Lointaine. Ils parlaient une langue austronésienne et étaient d'excellents navigateurs (Ozanne-Rivierre 1998a).

Il est probable que les premiers groupes Lapita soient arrivés en Nouvelle-Calédonie du sud du Vanuatu vers les Iles Loyauté puis sur les côtes de la Grande Terre (les archéologues ont effectivement retrouvé des tessons de poteries de type Lapita dans toutes ces îles) (Sand, Bole, and Ouetcho 2012, 99). Une fois installés dans leurs nouvelles terres, les Océaniens ne restèrent pas pour autant immobiles et les échanges – de denrées, de techniques (dont la hache ostensoir en jade) et aussi de femmes – furent fréquents et nécessaires aux économies locales. Sur la Grande Terre, les populations s'installèrent sur les côtes, près des grandes rivières et généralement en face des passes récifales. Les liens entre le nord de la côte est et les Iles Loyauté furent intenses et d'une grande importance culturelle jusqu'au moins le premier millénaire après J-C.

2.2. Échanges et contacts à Ouvéa : des dynamiques océaniennes aux bouleversements européens

2.2.1. *Genèse des dynamiques océaniennes*

Depuis leur arrivée, les échanges des primo-habitants de la Nouvelle-Calédonie avec d'autres populations Lapita de l'Océanie Proche ont été nombreux et particulièrement importants. Il s'agit notamment de communications avec les habitants du Vanuatu, de la partie occidentale des Fidji, des îles Reef et Santa Cruz (Salomon) et de Watom dans les Bismarck (Dotte-Sarout 2010, 50). Ces mouvements et échanges simultanément internes et externes à l'archipel ont alimenté les dynamiques de transformations culturelles et sociales en cours à cette époque et pour les siècles à venir. Guiart (1953: 94) propose une carte (reproduite en Annexe 2) mettant en lumière le sens et l'intensité des échanges entre les différents villages et îles de Nouvelle-Calédonie, illustrant l'importance des contacts entre Ouvéa et Lifou⁸, ainsi qu'entre Ouvéa et la côte est de la Grande Terre. Hollyman explicite également la richesse des liens entre ces deux zones en énumérant les villages « polynésiens » établis sur la côte Est (Hollyman, 1999: 42-43).

Cependant, les résultats des fouilles archéologiques récentes démontrent une réduction significative, sinon définitive, des relations entre la côte est de la Grande Terre et les Iles

⁸ La langue parlée à Lifou est le drehu. Les emprunts à cette langue sont assez fréquents en iaai et certains seront mentionnés dans le Chapitre VIII.

Loyauté, à partir du premier millénaire après J-C. Pour l'expliquer, les archéologues évoquent un changement radical dans les relations entre les groupes politiques de l'archipel (Sand et al., 2007: 311; Valentin, 2009: 352). Les échanges auraient ensuite repris de façon importante durant la période kanak précoloniale, au deuxième millénaire après J-C. (Sand, Bole, and Ouetcho 2007; Carson 2002; Dotte-Sarout 2010).

En ce qui concerne l'implantation des premières populations à Ouvéa (appelées les *vēi* en hwen iaai, ‘maîtres de la terre’), l'état actuel des recherches archéologiques, encore peu nombreuses sur l'île (les fouilles ont eu lieu uniquement sur le site de Muli en 1993 et 1995), ne permet pas de définir avec certitude une date (simultanée à l'installation sur la Grande Terre ou par migrations postérieures ?) ni sur son origine précise (en provenance de la Grande Terre, des îles directement voisines du Vanuatu ou encore d'autres archipels plus lointains ?).

En revanche, le recouplement des analyses archéologiques avec les traditions orales et les récits de voyage des premiers navigateurs Européens au XIX^{ème} siècle permet de dresser la liste des zones d'échanges et de contacts privilégiés (les « chemins d'alliance kanak ») à cette époque, ainsi que d'attester la présence de Polynésiens à Ouvéa. En effet, lorsqu'il débarqua à Balade (au nord de la côte Est de la Grande Terre) le 3 mai 1793, le capitaine français Bruni d'Entrecasteaux relate avoir vu apparaître une pirogue double occupée par sept hommes et une femme. Ces visiteurs parlant une langue bien différente de celles des Kanak de la Grande Terre – il s'agit en fait du fagauvea, langue polynésienne – déclarent venir d'*Aouvéa* à une journée de navigation vers le Nord-Est (Hollyman, 1987: 13; Howe, 1989: 25; Izoulet, 2005: 31). Ce récit est révélateur de deux phénomènes essentiels permettant de saisir la nature et la composition des populations autochtones de l'atoll.

Premièrement, si cette incursion d'une embarcation en provenance d'Ouvéa surprend les Occidentaux, elle n'est pas inhabituelle pour les Kanak de la côte Est de la Grande Terre. Les études ethnographiques menées par Jean Guiart font état, notamment, de population ayant fait souche à Ouvéa arrivées en provenance de Lifou (l'île voisine, au sud-est) et de la côte Est, notamment des tribus de Pouebô, Hienghène, Touho, Tiwaka, Houaïlou, Canala et Touaourou (Yaté), en allant du nord au sud (Guiart 1952; Guiart 1948; Guiart 1949; Guiart 1963).

En remontant jusqu'à l'origine des noms de clans et de chefferies d'Ouvéa, Izoulet (2005: 39) retrace également les différentes migrations qui y ont eu lieu et corrobore les données de Guiart, en ajoutant, toutefois, une possible primo-arrivée de population du Vanuatu ou des Salomon, puis des arrivées en provenance de Samoa et de Tonga. Ozanne-

Rivierre, en annexes de sa grammaire de la langue nyelâyu, reproduit le vocabulaire recueilli en 1774 par Cook et Forster à leur arrivée à Balade, au nord de la côte Est de la Grande Terre, et qui témoigne des contacts entre les habitants de cette côte et ceux d'Ouvéa locuteurs de la langue d'origine polynésienne, le fagauvea ou *hwen ûë*⁹ (Ozanne-Rivierre, 1998b: 13-14 et 265-268).

Deuxièmement, les inhabituelles consonances de la langue parlée par ces navigateurs venus d'« Aouvéa » fait, à juste titre, penser à d'Entrecasteaux qu'il s'agit de Polynésiens. Les récits encore très vivaces à propos de cet événement particulier font remonter au XVIII^{ème} siècle (estimée vers 1750 selon le décompte des générations)¹⁰ l'arrivée d'un groupe d'hommes en provenance de l'île de Wallis (Miroux, 2010: 19-20). La tradition orale retraçant cet événement, à la fois à Ouvéa et à Wallis, se maintient encore jusqu'à l'arrivée des Européens qui la retrouvent. Malgré les quelques variations entre les auteurs, (voir Carson, 2002: 62; Izoulet, 2005: 40; Miroux, 2010 et Moyse-Faurie¹¹ pour les textes oraux), l'essentiel de l'événement se serait déroulé comme suit : alors qu'un groupe d'hommes était en train de construire une pirogue, un morceau de la pierre de la hache utilisée se brisa et vînt frapper mortellement le fils du Chef. Par crainte de représailles, une centaine d'hommes décidèrent de fuir leur île natale par la mer et accostèrent finalement, quelques 2 000 kilomètres plus loin au Sud-Ouest, sur l'atoll de Iaai.

Favorisée par des guerres tribales séculaires opposant la chefferie du Grand Chef Bazit – installé à Weneki et suzerain du pays de l'Ohwen – au nord, à celle du Grand Chef Daoumé – originaire de Lifou, installé à Fajawe – et gouvernant le pays Iaai au sud, l'arrivée de ces Polynésiens fut perçue comme une force humaine supplémentaire par les deux Grands Chefs de l'île. Bazit offrit à une partie d'entre eux, emmenée par Nekelo, de prendre souche dans le Nord de l'île où ils fondèrent les tribus de Teuta, Heo et Takeji, alors que Daoumé finit par offrir à une autre partie des Polynésiens menée par Doumaï de s'installer à Lekiny et Muli (Miroux, 2010: 19). Aujourd'hui encore, cette répartition coïncide avec la distribution des aires linguistiques iaai et fagauvea de l'île (*cf.* Carte 8, page 64).

Cette implantation polynésienne s'est faite en respect des traditions locales qui voulaient que les chefs autochtones (qui ont une autorité et une puissance soumises à

⁹ *Hwen ûë* est le nom donné en iaai à la langue fagauvea (*hwen* signifie 'langue, culture' ; *ûë* est le nom du district de St Joseph, un des lieux où s'étaient installés les migrants polynésiens). On trouve, par opposition, l'appellation *hwen iaai* pour le iaai.

¹⁰ Certaines hypothèses basées sur des résultats archéologiques vont jusqu'à faire remonter des contacts de polynésiens à Ouvéa dès le XIV^{ème} siècle (Moyse-Faurie et Sand, 2013, com. pers.).

¹¹ Deux versions de ce mythe ont été collectées en fagauvea, transcrives et traduites par la linguiste Claire Moyse-Faurie en 1997. Elles sont accessibles en ligne, sur le site du Corpus de la Parole : [Atunai arrives at Muli](#) et [Origine des chefferies polynésiennes d'Ouvéa \(Iles Loyauté\)](#).

l'approbation et au contrôle de leurs sujets et aucun pouvoir sur les terres autres que celles dont ils disposent en tant que membres du clan) cèdent leur place aux migrants arrivant sur leur sol (Howe 1989). L'intégration des arrivants successifs a permis une excellente assimilation de ces « étrangers » aux us et aux coutumes autochtones, si bien qu'il n'y a pas vraiment de distinction culturelle se dégageant entre les *vëi* Mélanésiens et les habitants de souche polynésienne (Carson, 2002: 18-19) :

(...) the material culture assemblage in Muli shows no diagnostic similarities to a Polynesian material culture complex. Instead, it reflects mostly an assimilation into the local material culture in New Caledonia, and the few distinctive components of the Muli assemblage indicate an adaptation to local environmental characteristics in the periphery of Ouvéa that could have occurred for any cultural group regardless of ethnic ancestry. Without the benefit of ethnohistoric and linguistic observations, no information is available within the excavated material in Muli to indicate an affiliation with a Polynesian Outlier group.¹²

De même, si les Polynésiens conservèrent leur langue, celle-ci a été très marquée par le contact avec le iaai, alors que l'influence inverse (du fagauvea sur le iaai) est beaucoup moins attestée (Ozanne-Rivierre 1994; Hollyman 1999).

Les échanges nombreux avec les tribus de la côte Est de la Grande Terre concernaient aussi les filles d'Ouvéa d'origine polynésienne (i.e. fagauvea) qui y étaient très prisées et souvent envoyées pour se marier avec des chefs ou des notables de ces régions en échange de marchandises (*cf.* Bensa and Rivierre 1982, 377–378), renforçant les liens coutumiers de par ces arrangements matrimoniaux (Howe, 1989: 22). Les premiers Européens à rencontrer les populations de la Grande Terre recensèrent également des villages de la côte Est où certains habitants s'exprimaient en fagauvea, corroborant les schémas d'intenses liens et de migrations entre Ouvéa et la Grande Terre (Carson, 2002: 61).

2.2.2. *Les incursions européennes*

Après avoir été répertoriée d'abord sous le nom de *Halgan*, dans les cartographies européennes par le capitaine britannique Raven en novembre 1793, puis par le français Dumont d'Urville en 1827, Ouvéa n'est accostée par les premiers Européens que relativement tard, vers le milieu du XIX^{ème} siècle. La nature et l'intensité des contacts entre les habitants de l'île et des Européens ont eu des effets variés sur la population locale, mais

¹² « La collection de culture matérielle à Muli ne montre pas de similitudes permettant de diagnostiquer un complexe de culture matérielle polynésien. À l'inverse, elle révèle plutôt une assimilation à la culture matérielle locale de Nouvelle-Calédonie. Les quelques éléments distincts dans la collection de Muli indiquent une adaptation aux caractéristiques de l'environnement local dans la périphérie d'Ouvéa qui aurait pu avoir lieu pour n'importe quel groupe culturel indépendamment de son origine ethnique. Sans l'apport d'observations ethnohistoriques et linguistiques, aucune information provenant du matériel excavé à Muli n'indique une quelconque affiliation avec un groupe polynésien extérieur. »

ont tous concouru à la diminution rapide du nombre d’Ouvéens. Ces contacts ont également modifié les pratiques linguistiques sur l’île, comme je vais l’aborder à présent, en présentant les événements majeurs de cette période de l’histoire calédonienne et ouvénne tout en accordant une importance particulière au facteur linguistique.

a. Commerce, propagation de l’anglais et émergence des pidgins

Avec le lancement du commerce de bois de santal en 1842¹³, la population d’Ouvéa commence à voir son mode de vie bouleversé. Le commerce de ce bois précieux auprès de l’Australie va provoquer l’irruption des premiers matériaux et objets en provenance de l’Occident dans la vie de la population locale. Barres de fer, perles de verroterie, tissus, hachettes, haches, herminettes, scies, tabac, pipes, fusils, poudre, bouteille en verre, hameçon, clous, couteaux, etc. sont extrêmement prisés des Kanak de l’île et intègrent petit à petit le mode de vie local. Cette incursion européenne est renforcée par l’installation du santalier britannique Henry Burns à Fajawe en 1856. Jusqu’en 1861, son entrepôt, où était directement préparé et conditionné le santal en provenance de tout le Pacifique Sud avant d’être expédié sur Sydney et Canton, sera le principal comptoir de commerce de ce bois réputé dans tout le sud-ouest Pacifique (Izoulet, 2005; Miroux, 2003: 19). Cette forte présence britannique et australienne en transit ou installée à Ouvéa conduit la langue anglaise à être utilisée dans la plupart des transactions. Elle se propage relativement aisément (Schooling, 1990: 9), laissant, dans les deux langues vernaculaires, iaai et fagauvea, de nombreux emprunts lexicaux (voir Chapitre VIII et Chapitre IX).

Aux côtés de l’anglais, des langues de contact se répandent également très vite, tel que le bislama¹⁴, pidgin à base lexicale anglaise construit selon une structure respectant les caractéristiques communes des langues mélanésiennes et utilisé comme langue véhiculaire entre les commerçants d’origine occidentale (Australiens, Français, Britanniques, Portugais etc.) et les travailleurs autochtones (Charpentier, 1979: 41-43, 1998). Dans une moindre mesure que l’anglais, le bislama laissera aussi des marques de son passage en iaai (voir Chapitre VIII et Chapitre IX).

¹³ C'est le capitaine australien Cheyne qui initie cette année-là le commerce de bois de santal. Pendant près de quinze ans des navires à destination de Sydney vont transiter à Ouvéa.

¹⁴ Aujourd’hui, le bislama désigne une des variantes de ce créole parlé au Vanuatu et est une des langues officielles de cet archipel voisin de la Nouvelle-Calédonie. J’adopte ici cette graphie (*bislama*) qui est celle aujourd’hui utilisée par les locuteurs, mais il est courant, notamment en Nouvelle-Calédonie de lire et de prononcer *bichelamar* (cf. Crowley 1990, 29 pour plus de détails sur les origines de cette langue et de son nom).

b. Protestants et catholiques à Ouvéa : guerre de religions et conflit linguistique

L'arrivée sur l'île des premiers catéchistes protestants anglophones en 1856, puis des premiers Pères maristes¹⁵ francophones l'année suivante marqua le début d'une véritable « *guerre des Missions* » (Leenhardt, 1980: 195) à Ouvéa. Alimentée par des luttes tribales séculaires, cette guerre de religion fut également encouragée par l'administration française craignant de voir son autorité locale affaiblie par la présence des missionnaires protestants, associés à la couronne britannique. Les ouvrages de Dauphiné (1996), Howe (1989), Izoulet (2005) et Leenhardt (1980) couvrent en détail les événements de cette période sombre de massacres et de tractations à la fois politiques et religieuses à Ouvéa. Ce n'est qu'à partir de 1875, date à laquelle les missionnaires catholiques Roussel et Pionnier ainsi que le pasteur protestant Ella quittèrent l'île, qu'Ouvéa s'installa dans un climat plus pacifique entre les différentes communautés et confessions présentes sur l'île (Howe, 1989: 100).

La rivalité entre les deux Églises va aussi s'ancrer au niveau des langues et avoir un impact sur le paysage linguistique de l'île. Avec une implantation bien délimitée (suite à un conjoint accord), entre protestants anglophones au centre de l'île et catholiques francophones au nord, les premiers temps de l'évangélisation à Ouvéa vont correspondre, globalement, à une répartition confiant les tribus fagauvea au catholicisme et les tribus iaai au protestantisme. Mais le sort réservé aux langues autochtones et la place accordée à la langue indo-européenne d'origine (français pour les catholiques et anglais pour les protestants) différaient quelque peu selon la confession. En outre, les protestants font venir à Ouvéa, dès 1858, des *teachers* et *natas*, Polynésiens formés pour être envoyés dans les îles du Pacifique convertir les autres populations autochtones, promouvant ainsi l'influence de quelques langues polynésiennes comme le samoan ou le rarotongien sur les langues locales (Vidal 2008, 102).

Si les protestants ont donné l'impression de mieux respecter les langues autochtones en utilisant d'abord ces idiomes comme langue d'enseignement dans leurs écoles missionnaires, ce recours aux langues vernaculaires n'avait bel et bien pour intention première que de mieux inculquer une idéologie religieuse à la population kanak. Les desseins prosélytes, qu'ils soient catholiques ou protestants, ont poussé les missionnaires à faire, dans un premier

¹⁵ Formés à Maré, les catéchistes protestants arrivent à Fajawe en 1856 suite à l'invitation du Grand Chef Hwenegei. Pour sa part, la Mission Catholique envoie, en 1857, des Pères maristes dans la région nord où ils seront accueillis par le Grand Chef Bazit afin d'y propager leur propre message religieux. Dès l'année suivante, une mission catholique s'installa également au sud de l'île afin d'éviter une mainmise protestante trop importante dans cette zone (Wahéo, 1990: 20).

temps, des efforts d'appropriation des langues vernaculaires avant, dans un second temps, de préférer exclusivement la langue dominante (français ou anglais). Partout où une évangélisation a été entreprise il était admis « *qu'il faille passer par un bilinguisme transitoire pour en arriver à avoir une population éduquée parlant un anglais [ou un français] parfait (...) [dans] un monolinguisme permanent* », comme l'ont décrit Matheson et Matheson (1998: 49) pour le cas du gaélique et de l'anglais en Ecosse.

En 1859, les pasteurs de la *London Missionary Society* (LMS) ouvrent à Ouvéa les premières écoles où l'enseignement se fait en anglais et en langue vernaculaire (Ozanne-Rivierre, 1976: 30) et produisent, entre 1868 et 1880 et sous la direction du Pasteur Samuel Ella, plusieurs livres religieux en iaai, dont de nombreuses traductions des Évangiles (Miroux, 2010: 32). La Bible est traduite et éditée en intégralité en iaai en 1901 par le missionnaire protestant James Hadfield et l'orthographe alors établie est celle qui perdure encore largement aujourd'hui (voir Chapitre IV4.3.1). Ce sont les missionnaires protestants qui vont produire la plupart des premières publications en langues vernaculaires (voir Chapitre II2.2.3).

Quant aux Pères maristes (catholiques), s'ils s'efforcèrent d'apprendre et d'utiliser les langues locales (le fagauvea à Ouvéa) pour des nécessités pratiques de conversion et d'efficacité durant les premières années de leur installation en terre indigène, très vite la connivence avec l'administration française (*cf.* section suivante) et la progressive francisation de la population locale les poussèrent à abandonner leurs efforts de traduction et d'enseignement dans la langue vernaculaire pour laisser place au tout français.

Après une période d'utilisation concurrente du français et des langues locales, les publications en langue vernaculaire, limitées et presqu'exclusivement religieuses furent abandonnées. Les progrès de la francisation tendirent, en milieu catholique, à dévaloriser les langues indigènes, tout comme la culture et les pratiques dites païennes l'avaient été dès l'origine. (Rivierre, 1985: 1701)

Notons que, pour les deux confessions, si la conversion des populations parlant le fagauvea était rendue plus facile par une connaissance préalable de langues polynésiennes proches comme le samoan, en revanche, le iaai est perçu par tous comme une langue bien plus complexe à apprendre, comme le confie le Père Emprin en 1861 dans une de ses correspondances (Izoulet 2005, 114) :

J'ai parlé dimanche à mes catholiques : m'ont-ils compris ? Très probablement bien peu, parce qu'ils ne comprennent pas l'uvea [fagauvea]. Quand je saurai parler l'até [hwen iaai], ils me comprendront mieux. C'est une langue d'une difficulté effrayante. Je croyais que l'uvea me suffirait, mais je vois que je suis forcé à apprendre l'autre si je veux être compris et si je veux faire quelque conquête.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que ce discours tenu sur la complexité de la langue persiste encore de nos jours chez les locuteurs du iaai¹⁶.

À partir de 1863, certaines écoles des catéchistes protestants durent fermer leurs portes et l'enseignement des enfants de l'île se fit progressivement exclusivement en français puisque le Gouverneur Guillain interdit, par décret, la pratique des langues locales à l'école¹⁷. Ainsi, il s'assura leur francisation, en mettant fin à la mainmise anglophone des pasteurs protestants sur la scolarité des autochtones. Peu à peu, une variété de français local se développa à partir des idiosyncrasies historiques, ethniques et sociales locales (bagnards, colons libres, immigrations diverses, langues vernaculaires, etc.) (voir Chapitre II2.1.1.).

c. *Colonie française et terre de bagne*

La Nouvelle-Calédonie est annexée par la France le 24 septembre 1853, alors que la prise de possession des Iles Loyauté n'est entérinée qu'en 1864. La même année, la Nouvelle-Calédonie devint terre de colonisation pénale avec l'ouverture du bagne sur la Grande Terre et à l'Ile des Pins. Jusqu'en 1895, date de l'abolition du bagne, ce sont plus de 30 000 condamnés (forçats, déportés et relégués) qui furent envoyés en Nouvelle-Calédonie. La plupart d'entre eux s'y établirent et y firent souche grâce, notamment, aux concessions offertes par l'administration française à la fin de leur peine. À cette première source de population européenne s'ajoutaient les quelques fonctionnaires et colons libres venus tenter leur chance dans la culture de la terre en Nouvelle-Calédonie. Mais la distance avec la Métropole et les successifs échecs de tentatives agricoles n'encouragèrent que peu de colons libres à venir s'implanter sur le territoire. Ceux qui osèrent venir s'installer en tant que colons libres ainsi que les bagnards libérés devenus éleveurs ou agriculteurs engendrèrent une population d'origine européenne locale de plus en plus métissée avec les autres communautés en présence (kanak, asiatique, océanienne, kabyle, etc.) au fil des générations, et qui constitue aujourd'hui la communauté dite « caldoche »¹⁸ (Angleviel 2004).

¹⁶ Ce discours sur la difficulté des langues kanak par opposition à la facilité (et la « beauté ») des langues polynésiennes est à mettre en parallèle avec le stéréotype « cannibale vs vahine » véhiculé par les premiers explorateurs européens du Pacifique : « *D'un côté, les langues polynésiennes exercent une certaine fascination sur les observateurs occidentaux, de l'autre, les langues kanak n'inspirent que peu d'intérêt, voire du mépris* » (Vernaudon 2005, 79).

¹⁷ Au décret du Gouverneur Guillain s'ajoute, en 1921, un arrêté interdisant l'utilisation des langues kanak en dehors du domaine religieux ainsi que les publications « en langue indigène » (voir Chapitre III2.2.1).

¹⁸ En accord avec le dictionnaire de Pauleau (2007: 63), « caldoche » désigne un « *habitant de Nouvelle-Calédonie qui réunit les caractéristiques suivantes : issus d'une famille d'origine européenne enracinée dans le pays au moins depuis la génération de ses parents (ou mieux, depuis plusieurs générations d'ascendants, issues des immigrations de la colonie de peuplement ou du bagne) ; vit ou a vécu une partie de sa vie en brousse ; se distingue par des habitudes culturelles et linguistiques (...)* ».

En 1875 commença l'exploitation minière du nickel sur la Grande Terre, avec l'enrôlement (et la réquisition) de main-d'œuvre indienne et asiatique (Vietnamiens, Javanais, Japonais et Tonkinois notamment) dans un premier temps, puis en provenance d'îles océaniennes voisines (Wallisiens, Futuniens, Tahitiens, Ni-vanuatais...). L'industrie du nickel fut dès lors, et jusqu'à aujourd'hui, la première ressource économique du pays.

d. Ouvéa à l'heure de la colonisation et la crise démographique

Les premiers contacts avec les Européens furent à l'origine d'une chute drastique de la population autochtone dans tout l'archipel calédonien. En ce qui concerne la population kanak d'Ouvéa, cette crise démographique est imputable à plusieurs facteurs. Tout d'abord, les contacts avec les commerçants européens conduisirent à l'enrôlement (de gré ou de force) de nombreux autochtones des Iles Loyauté pour partir travailler dans le Queensland australien¹⁹ et à Fidji. C'est l'époque du *blackbirding*, et beaucoup des « Kanakas », ces jeunes hommes et femmes en âge de travailler qui sont enrôlés, ne rentreront jamais sur leur île natale (Dauphiné 1996, 10; Barbe 2008, 299–309). Entre 1863 et 1906, on estime que plus de 100 000 insulaires de la Mélanésie (plus de 1000 en provenance des Iles Loyauté entre 1866 et 1875) sont déplacés dans les grandes plantations du Pacifique, résultant en un immense brassage humain, culturel et linguistique²⁰ (Tryon 2009).

En plus de ces départs qui s'apparentent le plus souvent à des enlèvements esclavagistes, les premières épidémies introduites par les Européens décimèrent de nombreux autochtones (Leenhardt, 1980: 11). S'ajoute à cela l'expansion de la consommation d'alcool parmi les conduites addictives, faisant, là encore, chuter la population locale. À leur arrivée, en 1857, les Pères maristes estimait à environ 3 000 personnes la population d'Ouvéa (Dauphiné 1996)²¹ alors que le recensement de 1901 n'attribuait plus que 1 884 habitants sur l'atoll (R.-H. Leenhardt 1980).

¹⁹ Il aurait même été question de déplacer l'intégralité de la population autochtone d'Ouvéa vers les plantations du Queensland, selon le souhait du santalier anglais James Paddon, décédé en 1861, avant que son projet n'aboutisse (Barbe 2008, 294).

²⁰ Une des conséquences linguistiques majeures est l'émergence d'un Melanesian English Pidgin ; qui se diversifiera ensuite, pour donner aujourd'hui les trois créoles devenus langues nationales de différents états du Pacifique : le tok pisin (Papouasie-Nouvelle-Guinée), le salomon pijin (Iles Salomon) et le bislama (Vanuatu).

²¹ Izoulet (2005: 39) donne les chiffres de 2 500 sur l'atoll plus 115 sur l'île de Beaumtemps-Beaupré, dans les Pléiades du Nord. Mais il s'agit des chiffres évalués déjà près de 80 ans après les premiers contacts européens en Nouvelle-Calédonie (Cook débarque sur la côte Est en 1774), il faut donc considérer qu'ils dénombrent une population déjà très diminuée par rapport à l'étendue de la population pré-contact (Dotte-Sarout, com.pers. ; Sand, Bole & Ouetcho 2007).

Enfin, les luttes tribales ancestrales, renforcées par une animosité marquée entre les différentes confessions en présence sur l'île, continuèrent sans doute aussi à faire diminuer drastiquement la population ouvénne.

e. *Le statut de réserve autochtone et le Code de l'Indigénat*

Les réserves, terres « inaliénables, incommutables et insaisissables » sont délimitées sur la Grande Terre avec l'arrêté du 22 janvier 1868, puis étendues aux Iles Loyauté dans leur intégralité en 1899. Ouvéa, comme les autres Iles Loyauté, ne sera donc jamais terre de colonisation de peuplement et les Kanak de l'île ne subiront pas le cantonnement ou les déplacements massifs de population, comme cela a été le cas sur l'ensemble de la Grande Terre. De manière générale, la colonisation y a été plus sporadique et l'implantation européenne plus clairsemée que dans d'autres zones de l'archipel, préservant peut-être un peu plus qu'ailleurs la culture et les traditions ancestrales.

Quelques années avant l'inscription des Iles Loyauté en tant que réserves autochtones, en juillet 1887, un décret instaure le Statut de l'Indigénat applicable à tous les Kanak de l'archipel calédonien. Ce statut vise à asseoir durablement les projets de colonisation libre de la France en Nouvelle-Calédonie (Jacquier, Amiot & Terrier, 2007: 101) et rassemble plusieurs types de mesures :

- administratives, vouées à délimiter le territoire des tribus ;
- répressives et foncières, spécifiant les devoirs et attributions des chefs nommés par l'administration française et édictant le cantonnement des populations ;
- ainsi que des mesures rendant obligatoires les travaux d'utilité publique.

Le statut de l'Indigénat n'est aboli qu'aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale.

2.3. Le XX^{ème} siècle : quand l'histoire contemporaine de la Nouvelle-Calédonie s'écrit à Ouvéa

Le XX^{ème} siècle va voir, dans un premier temps, une certaine reconnaissance accordée aux Kanak en tant que citoyens français, puis, dans un second temps, émerger des revendications identitaires fortes et qui perdurent encore aujourd'hui (voir Leblanc, 2003 pour les détails de la chronologie de cette période).

2.3.1. Chocs culturels et quête d'autonomie

Entre 1942 et 1946, en plein cœur de la Seconde Guerre mondiale, la Nouvelle-Calédonie devient le centre du commandement interallié dans le Pacifique. En tout, plus d'un million d'Américains séjournèrent dans l'archipel devenu centre d'entraînement, de repos et base médicale pour les blessés de Guadalcanal. La présence des Américains est un chamboulement dans la vie des Calédoniens et apporte de nombreux changements dans leur mode de vie et dans l'économie locale (le cinéma, le jazz, les jeeps, les cigarettes, les chewing-gum, le coca-cola et le whisky pénètrent dans le quotidien local...). Le choc culturel est immense. Tout au long de cette période, l'anglais américain est omniprésent en Nouvelle-Calédonie et imprègne durablement la langue courante, teintant encore un peu plus le français calédonien de tout un lexique à base anglaise (voir Chapitre II2.1.1).

Après l'abolition du Code de l'Indigénat en 1946, autorisant la libre circulation et le droit de vote des Kanak et les libérant de toute contrainte foncière ou du travail forcé, tous les Kanak de la Nouvelle-Calédonie accèdent progressivement à la citoyenneté française. La Nouvelle-Calédonie n'est alors plus une colonie mais devient un Territoire d'Outre-Mer (TOM).

À partir de 1956, le territoire fait l'expérience de l'autonomie avec le Gouvernement de l'Union Calédonienne (UC) dont le slogan était « Deux couleurs, un seul peuple ». Mais dès les années 70, après une vague d'immigration massive (d'Océaniens et d'Asiatiques, principalement) due à l'expansion économique du « boom du nickel » (1969 à 1971, suivie d'une grave récession en 1972) et sous l'impulsion initiée par la première génération²² de jeunes étudiants kanak rentrés de Métropole, des groupes associatifs prônant des revendications identitaires et indépendantistes voient le jour, dont, notamment, le groupe des « Foulards Rouges ». Les revendications s'affirment également au niveau culturel avec la tenue du festival Melanesia 2000 en 1975 à Nouméa. Puis, en 1979, la mise en place d'un Bureau des Langues Vernaculaires, suite à la création de l'Institut Mélanésien, permet d'élaborer des documents pédagogiques dans certaines langues kanak pour appuyer leur enseignement au collège.

Dès lors, deux camps, aux visions opposées concernant l'avenir de la Nouvelle-Calédonie, s'affrontent : celui des indépendantistes, avec à sa tête Jean-Marie Tjibaou, et celui des loyalistes, représenté par Jacques Lafleur. Bientôt, les oppositions d'idées vont laisser place à une instabilité institutionnelle et à des affrontements sanglants.

²² C'est en 1962 que, pour la première fois, un Kanak obtient le diplôme du baccalauréat (Salaün, 2005: 10). Il s'agit de Boniface Ounou, originaire d'Ouvéa et maire de l'île de 2001 à 2008.

2.3.2. *Les Événements de 1984-1988 : Ouvéa, l'île maudite*

Entre 1984 et 1988, plusieurs faits font basculer la Nouvelle-Calédonie dans la guerre civile : c'est la période dite des « Événements » dont l'euphémisme peine à révéler l'impact social et politique qu'ils ont eu sur le pays. Cette période de conflits violents débute le 18 novembre 1984 par le boycott des élections territoriales par le Front de Libération National Kanak et Socialiste (FLNKS), regroupement des partis indépendantistes, mené par Eloi Machoro. Le parti adverse loyaliste, le Rassemblement Pour la Calédonie dans la République (RPCR), remporte les trois-quarts des sièges de l'Assemblée Territoriale. Les heurts se multiplient dans tout le pays entre forces de l'ordre, loyalistes et indépendantistes, et l'état d'urgence est décrété en janvier 1985. Les indépendantistes boycottent alors « l'école républicaine et coloniale » en créant les Écoles Populaires Kanak (EPK). Cinquante-six EPK sont mises en place à la rentrée 1985, dont plusieurs à Ouvéa, et scolarisent près de 15% des enfants kanak du territoire (Lebllic 2003; voir Gauthier 1996).

En 1988, c'est l'escalade de la violence et des affrontements, dont l'apogée va être atteinte sur l'île d'Ouvéa. Dès lors, son nom va résonner comme le symbole de la lutte kanak pour l'indépendance. Le 22 avril, un commando d'hommes du FLNKS investit la gendarmerie de Fajawe au sud de l'île : quatre gendarmes sont exécutés et vingt-sept sont pris en otages et conduit dans une grotte au nord de l'île, près de Goosana. Entre les deux tours des élections présidentielles, l'affaire d'Ouvéa alimente le débat entre Jacques Chirac, alors Premier Ministre, et François Mitterrand, en lice pour un second mandat. L'« Opération Victor », consistant en l'assaut de la grotte par des commandos spéciaux de l'armée, est lancée le 5 mai 1988 par les deux représentants de l'État ainsi que Bernard Pons, alors ministre des DOM-TOM. Dix-neuf indépendantistes, tous des jeunes hommes originaires d'Ouvéa, sont tués dans l'affrontement²³ ainsi que deux militaires. Trois jours après, François Mitterrand est réélu président de la République.

Le 26 juin et le 19 août de cette même année, des accords tripartites sont signés à Matignon puis à Oudinot entre Michel Rocard, récemment nommé Premier ministre, et les représentants du FLNKS, Jean-Marie Tjibaou, et du RPCR, Jacques Lafleur. Ces accords permettent de rétablir la paix dans l'archipel et prévoient un référendum d'autodétermination à partir de 2014, sous certaines conditions. Ils statuent sur le corps électoral, la provincialisation et le principe de rééquilibrage socio-économique entre

²³ « Les Dix-Neuf », comme ils seront par la suite baptisés, sont enterrés à Hwaadrila, au centre de l'île d'Ouvéa, là où j'ai résidé lors de mes terrains.

population kanak et autres communautés, et sont acceptés par un référendum national le 6 novembre 1988.

Mais ces accords restent incompris par certains indépendantistes qui voient là une trahison de la part de Jean-Marie Tjibaou aux revendications pour une indépendance immédiate. Le 4 mai 1989, alors qu'ils participent aux cérémonies de levée de deuil des Dix-Neuf à Hwaadrila (Ouvéa), Jean-Marie Tjibaou et Yeiwéné Yeiwéné sont assassinés par Djubelly Wéa, un militant indépendantiste de l'île, qui sera lui-même abattu par les gardes du corps des deux hommes politiques. Il avait été l'un des instigateurs de l'EPK de Goosana-Teuta, fondée en 1986, et l'âme du projet de création de l'UPK, l'Université Populaire de Kanaky (Gauthier, 1996: 56) qui ne sera finalement jamais concrétisée. La perte du leader politique Jean-Marie Tjibaou est un traumatisme pour les indépendantistes mais aussi pour beaucoup de loyalistes ou autres Calédoniens plus modérés qui perdent là un interlocuteur pacifiste et visionnaire. Ouvéa est dès lors surnommée « l'île maudite » et ses habitants sont stigmatisés et accusés de trahison, le meurtrier étant un Kanak originaire de l'île. Aujourd'hui encore, le souvenir de ces événements est latent à Ouvéa. Aucun des interlocuteurs avec qui j'ai pu échanger sur l'île n'a omis de mentionner cette période, que ce soit en me confiant longuement des souvenirs douloureux ou bien en s'y référant plus ponctuellement, en passant devant le mémorial « des 19 » ou en croisant un portrait de Djubelly Wéa, accroché dans beaucoup de cases.

2.3.3. 1998, l'Accord de Nouméa : sur le sentier du « destin commun »

Afin d'éviter un vote couperet concernant l'autodétermination, les instances de l'État et les représentants politiques de la Nouvelle-Calédonie se mettent d'accord pour une solution consensuelle et signent l'Accord de Nouméa le 5 mai 1998. Les Calédoniens, appelés à se prononcer par référendum, le plébiscite à 72%. L'année suivante est publiée la loi organique qui définit les fondements du statut actuel de souveraineté partagée entre la Nouvelle-Calédonie et la France ; le transfert progressif des compétences ; l'instauration d'une citoyenneté calédonienne et la construction d'un « destin commun ». Enfin, un référendum d'autodétermination peut être organisé entre 2014 et 2018 si les 3/5^e du Congrès le demandent.

Depuis l'Accord de Nouméa²⁴, la Nouvelle-Calédonie, aujourd'hui Pays d'Outre-Mer (POM, statut *sui generis* depuis 2010), et ses nouvelles institutions s'inscrivent dans un plan

²⁴ Concernant la part réservée à la reconnaissance et à la promotion des langues dans cet Accord, voir Chapitre

de transfert des compétences de façon progressive et irréversible (à l'exception des compétences régaliennes qui restent du ressort de la France). Si la population nourrit globalement un idéal de société multiculturelle sereine, les inégalités persistent et la lutte « contre la vie chère » s'impose comme une préoccupation majeure. Par ailleurs, les divergences quant à la définition des signes identitaires (nom du pays, drapeau(x) commun(s), etc.) et d'une citoyenneté calédonienne ont ravivé les clivages politiques, voire ethniques, ces dernières années. Ajouté à cela les incessantes mésententes politiques et les ruptures à répétition au sein des partis (tant loyalistes qu'indépendantistes) et des instances politiques qui paralysent leur pays, les Calédoniens s'enfoncent dans un scepticisme grandissant concernant leur avenir et l'idéal d'un « destin commun » qui semble difficile à dessiner.

3. La population : réalités démographiques contemporaines

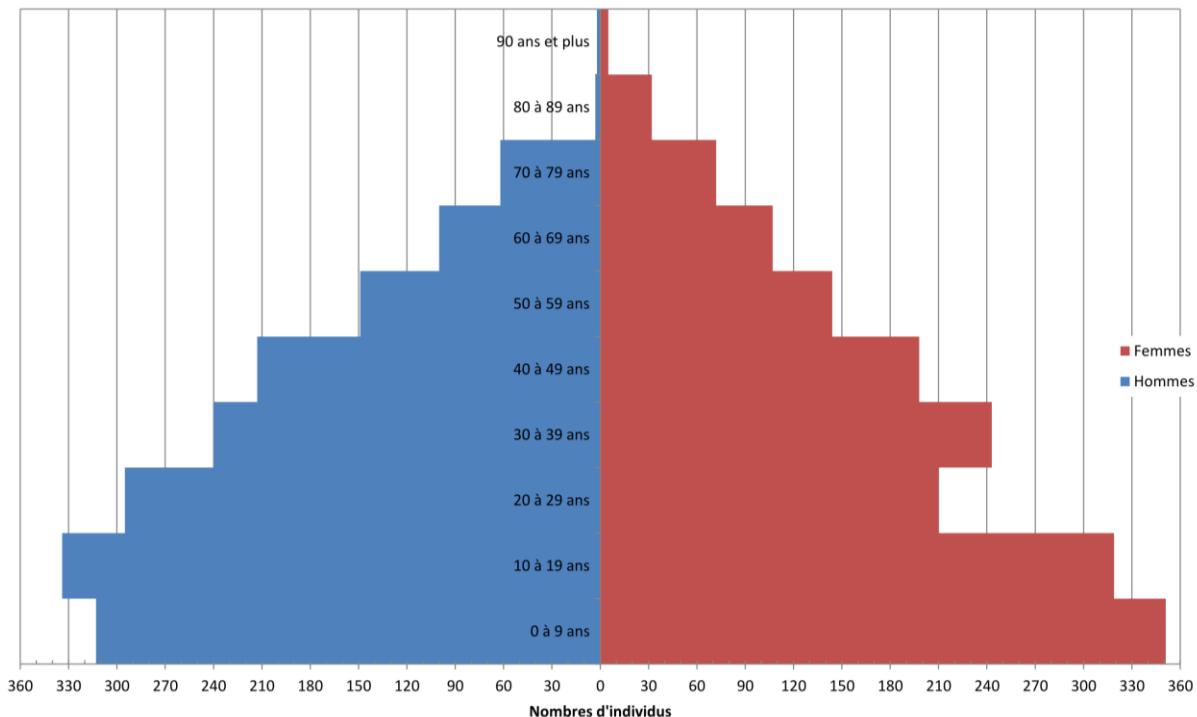
Cette section a pour objectif de présenter les facteurs constitutifs du paysage humain de l'île d'Ouvéa et, dans une moindre mesure, de la Nouvelle-Calédonie, aujourd'hui. Elle est construite à partir des données démographiques fournies par l'Institut de la Statistique et des Études Économiques de la Nouvelle-Calédonie ; de la littérature sur le sujet, ainsi que de mes propres observations sur le terrain à Ouvéa.

3.1. Caractéristiques de la population ouvénne

3.1.1. Une population jeune mais peu qualifiée

Le recensement de 2009 de l'INSEE-ISEE donne le chiffre de 3 392 habitants à Ouvéa dont 53,7% ont moins de 30 ans. La pyramide des âges ci-dessous révèle un creuset démographique chez les femmes de 20 à 29 ans qui peut s'expliquer par une migration massive et temporaire, notamment à destination de Nouméa et de la Grande Terre (voir section 3.2 ci-dessous). Les mariages (c'est la patrilocalité qui régit le lieu de résidence des couples dans la culture traditionnelle mais encore majoritairement aujourd'hui) et les motivations professionnelles (recherche d'un emploi salarié ou formation dans les agglomérations de la Grande Terre) expliquent en grande partie la particularité du paysage démographique à Ouvéa.

Image 2 : Pyramide des âges de la population d'Ouvéa en 2009



Source : données issues de INSEE-ISEE 2009.

On remarque que c'est une population très jeune qui réside à Ouvéa, mais qui reste peu qualifiée puisque 51,6% des habitants de plus de 15 ans n'ont pas de diplôme (avec un taux légèrement supérieur pour les femmes que pour les hommes) et que seuls 7,1% ont poursuivi leur scolarité au-delà de la classe de 3^{ème} (avec, dans ce cas, un léger avantage pour les femmes qui sont 7,5% à poursuivre leurs études dans l'enseignement supérieur contre 6,7% des hommes).

Tableau 2: Population de 15 ans et plus à Ouvéa en 2009, selon le sexe et le diplôme le plus élevé

	Hommes	%	Femmes	%	Ensemble	%
Aucun diplôme	608	50,0%	606	53,4%	1 214	51,6%
Certificat	74	6,1%	67	5,9%	141	6,0%
BEP	137	11,3%	141	12,4%	278	11,8%
CAP BEP	286	23,5%	211	18,6%	497	21,1%
Bac général	53	4,4%	40	3,5%	93	4,0%
Bac techno	26	2,1%	24	2,1%	50	2,1%
1er cycle	16	1,3%	30	2,6%	46	2,0%
2, 3e cycle	17	1,4%	16	1,4%	33	1,4%
Total	1 217	100,0%	1 135	100,0%	2 352	100,0%

Source : données issues de INSEE-ISEE 2009

3.1.2. Une population majoritairement autochtone

Les données du recensement de 2009 révèlent que, sur la population totale d'Ouvéa, seuls 32 habitants sont nés en dehors du territoire de la Nouvelle-Calédonie (Métropole, DOM, COM ou étranger confondus), soit à peine 1% de la population de l'île. La quasi-

totalité de ses habitants est donc originaire du territoire, que ce soit d'Ouvéa même ou bien d'autres communes de l'archipel.

Les allochtones sont très majoritairement des enseignants, des personnels de santé (infirmières, médecins) ou des militaires de la gendarmerie et leur famille. D'après mes propres observations sur le terrain, je constate que les non-Kanak habitant à Ouvéa (principalement des « blancs », Européens et quelques Japonais) sont originaires de Métropole ou de l'étranger : il y a très peu de Calédoniens non-Kanak, même au sein des agents de la fonction publique de l'île. La mauvaise réputation qui pèse sur Ouvéa depuis les événements de la fin des années 80 y est très probablement pour quelque chose.

3.2. Chute de la population : chiffres et causes

La comparaison des chiffres des recensements depuis 1956 permet de constater que le nombre d'habitants sur l'île a connu deux phases de diminution importante : une première, très faible, entre 1956 jusqu'en 1969, puis, une seconde, beaucoup plus franche, entre 2004 et 2009, après avoir connu une hausse constante depuis 1989 et alors que tout au long de cette période la population totale du territoire, elle, n'a cessé d'augmenter.

Tableau 3: Nombre d'habitants à Ouvéa et en Nouvelle-Calédonie de 1956 à 2009

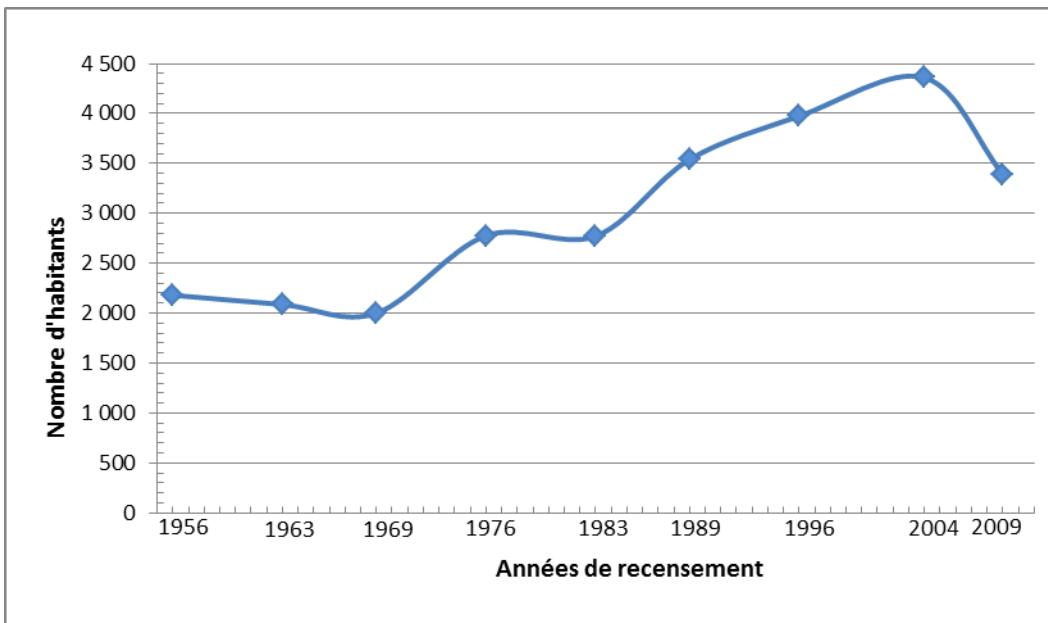
	1956	1963	1969	1976	1983	1989	1996	2004	2009
Ouvéa	2 180	2 087	2 001	2 777	2 772	3 540	3 974	4 359	3 392
Nouvelle-Calédonie	68 480	86 519	100 579	133 233	145 368	164 173	196 836	230 789	245 580

Source : données issues de INSEE-ISEE, 2009

En effet, au regard de ces données, on constate que la population totale d'Ouvéa est passée de 3 974 habitants en 1996 à 4 359 habitants en 2004, soit une croissance positive de la population de 10% en huit ans, alors qu'entre 2004 et 2009 la population a chuté à 3 392 habitants, soit une baisse de 22% de la population en seulement 5 ans (sur la même période, la population totale de la Nouvelle-Calédonie n'a, quant à elle, fait qu'augmenter, atteignant +6% entre 2004 et 2009). Entre 1956 et 2009, la population totale du territoire a augmenté deux fois plus que celle d'Ouvéa (+72% contre +35,7%).

La courbe ci-dessous représente l'évolution de la population à Ouvéa depuis 1956 et illustre la chute drastique du nombre d'habitants depuis 2004.

Image 3 : Évolution de la population à Ouvéa entre 1956 et 2009



Source : données issues de INSEE-ISEE, 2009

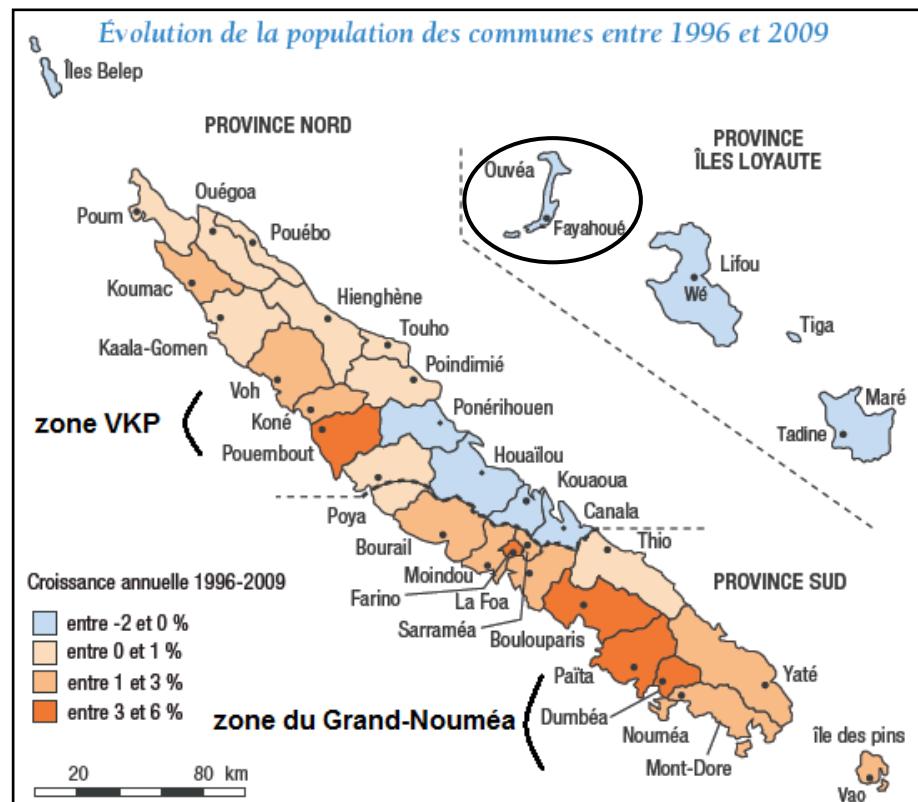
Différents facteurs socioéconomiques et propres à la conjoncture de l'île peuvent expliquer cette baisse de la population dont l'exode rural vers Nouméa est le principal responsable.

3.2.1. L'exode rural : attrait économique des zones urbaines

a. Désertification des Iles Loyauté et de la côté Est

Cette baisse significative de la population d'Ouvéa s'explique par un phénomène d'exode rural massif qui touche à la fois les Iles Loyauté et de nombreuses autres communes du territoire ces dernières années. Les populations rurales affluent vers les villes industrialisées, tentées par l'attrait économique de la capitale et de ses zones périphériques (région du Grand-Nouméa : Nouméa, Dumbéa, Païta, Mont-Dore, située dans la Province Sud de la Grande Terre), mais également, et de plus en plus, vers la zone surnommée « VKP » pour les villages de Voh-Koné-Pouembout (Province Nord, côte Ouest) à cause de l'attrait économique que représentent la construction et la récente mise en service de la mine de nickel de Vavouto (Sté Koniambo).

Carte 4: Évolution de la population en Nouvelle-Calédonie entre 1996 et 2009



Source : d'après INSEE-ISEE, 2009

La répartition de la population par province révèle que la progression démographique entre 2004 et 2009 est nette en Province Sud (+ 11,4%), alors qu'au Nord elle n'est que de 1,5% et qu'en Province Iles Loyauté elle est négative, atteignant un taux exceptionnellement bas de -21%. Ces chiffres reflètent de façon limpide les flux migratoires internes (c'est la première fois que l'évolution démographique de la Province des Iles est négative, la croissance était constante de 1956 à 2004).

Barnèche (2005: 68) évoque le fait que la grande majorité des Kanak installés à Nouméa sont originaires des Iles Loyauté et notamment de Lifou :

Ce déséquilibre s'explique notamment par l'éloignement des îles (qui exclut les migrations temporaires) et leur faible développement économique (en dehors du tourisme) qui oblige à venir chercher du travail à la capitale. Cela s'explique aussi par l'« avance » qu'ont pris les Loyautiens dans leur intégration à la société occidentale du fait de certaines particularités historiques.

Mis à part l'attrait économique que les communes urbaines de la Côte Est de la Grande Terre exercent sur les populations rurales du reste du territoire, d'autres facteurs permettent également d'expliquer ce phénomène d'exode rural et de migrations internes (Hamelin 2000).

b. Recherche d'emploi et chômage

Si la Nouvelle-Calédonie a la réputation de souffrir assez peu du chômage, sa répartition y est très inégale selon les Provinces et les communes. À Ouvéa, le taux de chômage concerne 18,7% de la population active de 15 ans et plus alors qu'il est de 8,5% pour le territoire dans son ensemble.

Tableau 4: Activités des populations d'Ouvéa et de Nouvelle-Calédonie (de 15 ans et plus)

	Ouvéa	%	Nouvelle-Calédonie	%
Actif occupé	787	33,5%	96 410	52,7%
Chômeur	440	18,7%	15 496	8,5%
Élève ou étudiant	224	9,5%	20 066	11,0%
Retraité, retiré des affaires	288	12,2%	25 969	14,2%
Personne au foyer, autre inactif	613	26,1%	24 873	13,6%
Total	2 352	100,0%	182 814	100,0%

Source : données issues de INSEE-ISEE, 2009

Ce taux très élevé de chômeurs révèle la petitesse du marché du travail sur l'île d'Ouvéa et justifie le besoin de beaucoup de personnes à la recherche d'un emploi à s'exiler à Nouméa ou dans d'autres villes de la Grande Terre. De plus, on comptabilise également à Ouvéa un très fort taux de personnes au foyer ou inactives (26,1% contre 13,6% pour la Nouvelle-Calédonie). Là encore, le taux d'inactifs est bien plus important à Ouvéa que pour le territoire dans son ensemble et ces chiffres révèlent un mode de vie rythmé par le travail coutumier et celui de la terre qui ne sont pas comptabilisés comme travail salarial dans les chiffres des recensements mais qui occupent et régissent le temps de beaucoup de Kanak (voir Nayral, 2008 pour les différentes considérations de la notion de travail à Ouvéa).

3.2.2. Partir ou rester sur son île : le dilemme des élèves et étudiants

Si de plus en plus de jeunes décident de quitter leur tribu, leur village familial ou leur île pour venir s'installer dans la région du Grand-Nouméa c'est aussi pour y poursuivre leur scolarité ou débuter des études universitaires. En effet, il n'y a pas à Ouvéa (mais c'est le cas également dans d'autres communes) de lycée général. À la fin de leur classe de 3^{ème}, les élèves ont le choix entre intégrer l'antenne de lycée professionnel située dans le sud de l'île, quitter Ouvéa pour intégrer un lycée à Nouméa ou ailleurs en Brousse²⁵ (la plupart du temps à La Foa), ou bien enfin, et c'est souvent le cas, notamment pour les garçons, stopper leur scolarité, sans diplôme et dès l'âge de 16-17 ans²⁶.

²⁵ « La Brousse » est l'appellation, en français calédonien, donnée à toute la zone de la Grande Terre en dehors de la zone urbaine du Grand Nouméa. Peut être compris comme un synonyme de « monde rural ».

²⁶ Il faut souligner ici le fait que les Kanak *sont* alphabétisés, ce qui constitue une différence d'une importance capitale par rapport à d'autres populations autochtones, par exemple d'Amérique centrale ou du sud ou de

Tableau 5: Effectifs de la population et des établissements scolaires d'Ouvéa à la rentrée 2008

	1 ^{er} degré	2 nd degré			Supérieur	Total
		Collèges	Lycée	Lycée prof.*		
Population scolaire (nombre)	698	434	0	56	0	1188
Établissements scolaires (nombre)	12	3	0	1	0	16

* Antenne de lycée professionnel

Source :Vice-Rectorat de la Nouvelle-Calédonie, 2008

Enfin, les jeunes décident de poursuivre des études supérieures à l'université doivent également venir s'installer à Nouméa, voire, plus rarement encore, quitter le territoire pour aller étudier en France ou dans les pays voisins du Pacifique (Australie, Nouvelle-Zélande). Peu sont ceux qui reviennent s'installer ensuite à Ouvéa, par manque d'opportunité de carrière mais aussi par choix d'un mode de vie différent.

3.2.3. Le choix de la ville ou comment échapper aux contraintes de la vie communautaire ?

De plus en plus de jeunes apprécient de vivre en dehors d'Ouvéa et de la tribu d'origine : à Nouméa, voire en Métropole ou ailleurs. La vie à Nouméa permet, pour beaucoup, et notamment pour les femmes, de s'affranchir du poids et des contraintes de la vie communautaire et tribale. Les règles de la coutume qui régissent le mode de vie kanak peuvent s'avérer très contraignantes, souvent peu compatibles avec les pratiques et les habitudes du mode de vie occidental qui composent aujourd'hui le modèle de culture dominante en Nouvelle-Calédonie, et laissent peu de place aux femmes pour s'exprimer et agir. Barnèche, dans son étude sociolinguistique d'un quartier de Nouméa retranscrit ce phénomène d'après des entretiens avec des jeunes kanak (Barnèche, 2005: 290-292) :

S'établir à Nouméa, c'est aussi pour beaucoup même s'ils se l'avouent plus ou moins un bon moyen de se libérer du poids de la famille. (...) Ce sont les filles qui critiquent généralement avec le plus d'acuité les « *manières d'avant* » et notamment le manque de liberté et la surveillance constante dont elles sont victimes à la tribu et qui tranchent avec les habitudes prises en milieu urbain.

L'acculturation vécue depuis les débuts de la christianisation et de la colonisation en Nouvelle-Calédonie, conjointement avec une densification de la mondialisation qui bouleverse les représentations et les modèles sociaux sont parmi les facteurs pointés du doigt pour tenter d'expliquer le mal-être et le chaos identitaire vécus par la jeunesse kanak d'aujourd'hui, comme on peut le lire sur le site internet de la Province des Iles Loyauté :

Au fil du temps, la modernité s'est imposée, en remettant en cause tout l'aspect traditionnel de la culture. L'impact de la modernité sur la société kanak s'est traduit

I'Australie (C. Grinevald, com. pers., 2013).

par des frustrations aussi bien pour les adultes que pour les adolescents et les jeunes enfants.

De nos jours, les familles se sont adaptées aux commodités des biens matériaux lesquels, reconnaissions-le, ont permis l'amélioration du niveau socioéducatif au sens le plus large.

Et pourtant, l'importance du mal être des jeunes se traduit par la difficulté à concilier les principes de la société traditionnelle avec ceux de la modernité. (...)

(L)es frustrations (des jeunes) sont liées à une difficulté de gérer l'entrée de la modernité dans la communauté dite traditionnelle. Les jeunes sont souvent plongés dans une crise identitaire identifiant la cause dans leur difficulté d'articuler leur double identité : celle liée à la communauté d'origine et celle liée à son intégration au monde moderne. (Commission Éducation - Formation du Sénat coutumier de la Nouvelle-Calédonie 2009)

De ce mal-être et de ces frustrations découlent des comportements addictifs (notamment à l'alcool et au cannabis) et une violence qui font partie du quotidien de beaucoup de jeunes Calédoniens, et notamment Kanak.

Ce choix de la mobilité vers Nouméa ou ailleurs, quelles qu'en soient les raisons parmi celles présentées jusqu'ici, chez les jeunes Ouvéens, et notamment chez les jeunes Ouvéennes, transparaît dans le creuset de la génération des filles de 20 à 29 ans dans la pyramide des âges de la population d'Ouvéa en 2009 (Image 2, page 29).

3.3. Vivre à Ouvéa aujourd'hui

Au-delà de la simple description des équipements et du mode de vie contemporain à Ouvéa, cette section a pour but de donner un aperçu des infrastructures et des artefacts modernes qui composent le quotidien des gens d'Ouvéa et qui nécessitent donc une modernisation du lexique de la langue en termes de néologismes, thème de la Seconde Partie de cette thèse.

3.3.1. Un mode de vie entre tradition et modernité

À Ouvéa, le mode de vie des habitants se situe, aujourd'hui, à mi-chemin entre un mode de vie dit *traditionnel* – kanak – et un mode de vie considéré comme *moderne* – occidentalisé. D'après mes observations de terrain, corroborées par les résultats du recensement de 2009 (INSEE-ISEE 2009) concernant les caractéristiques des logements de la population du territoire, Ouvéa fait figure d'enclave au mode de vie très conservateur et traditionnel par rapport au reste de la Nouvelle-Calédonie.

Image 4: Exemple d'habitat mixte à Ouvéa



Source : © AL. DOTTE, Hwaadrila, Ouvéa, octobre 2010

Image 5: Cuisine sous abri en tôle



Source : © AL. DOTTE, Hwaadrila, Ouvéa, octobre 2010

Les cases, habitat traditionnel kanak, constituent la majorité du paysage domestique à Ouvéa. Mais si cet habitat traditionnel kanak semble être conservé en surface (nature des habitations), il s'est largement accommodé d'aménagements et d'équipements modernes, voire « dernier cri » (par exemple, de nombreuses cases traditionnelles sont équipées d'une télévision à écran plat). La grande majorité des ménages est équipée en électricité, en revanche, la plupart des habitations sont alimentées en eau potable par puits ou citerne externe, l'eau courante restant rare (il n'y a pas de rivière à Ouvéa, voir Annexe 1).

Lors de mon dernier terrain (fin 2012, voir Chapitre IV2.2.3), le réseau internet était en phase d'expansion dans la plupart des zones de l'île, mais les domiciles « connectés » restaient très minoritaires. Bien que le réseau téléphonique sans fil soit encore chaotique dans beaucoup de zones de l'île, la quasi-totalité des habitants de l'île possède un « mobilis », un téléphone portable (il sert aussi à écouter et s'échanger de la musique, des photos, des vidéos, etc.).

3.3.2. *Infrastructures*

Depuis peu (août 2010), les habitants d'Ouvéa disposent d'une médiathèque mettant à disposition du public une dizaine d'ordinateurs connectés à Internet et une petite salle de projection de films. Cette médiathèque, venue agrandir la bibliothèque, plus ancienne, est située dans la tribu de Hwaadrila. C'est à ce même endroit que se trouvent le bureau de la compagnie aérienne Air Calédonie (liaisons quotidiennes avec Nouméa), la Mairie d'Ouvéa, le siège de l'antenne de la Province Sud et, jusqu'à récemment, le seul guichet de banque de l'île (déménagé à Banutr, à côté de la pharmacie, depuis peu).

À Fajawe, chef-lieu d'Ouvéa, au sud de l'île, se situent la gendarmerie, le bureau de poste (OPT) et l'école primaire publique.

L'aérodrome, où des vols au départ et à l'arrivée de Nouméa, uniquement, ont lieu quotidiennement, est implanté à Hulup, au centre de la partie sud de l'île. C'est dans cette même zone, à la tribu de Banutr, que se trouvent la pharmacie et un des deux dispensaires de l'île, le second étant à Heo, au nord de l'île.

Il existe à Ouvéa plusieurs petits magasins et stations-services, mais leur approvisionnement est très aléatoire, dépendant totalement des conditions climatiques, syndicales et d'entretien du wharf de déchargement, conditions qui affectent régulièrement les livraisons par cargo en provenance de Nouméa (normalement, tous les quinze jours). De fait, les pénuries en essence et en denrées alimentaires importées sont très fréquentes. Cependant, la très grande majorité des familles cultive un à plusieurs champs sur leurs terres coutumières (à proximité directe de leur habitation et/ou dans des zones un peu plus éloignées mais plus étendues, voir Annexe 1, page 454) et les cultures horticoles permettent, jusqu'à un certain point, une large autosubsistance alimentaire.

Le mode de transport principal sur l'île est la voiture. La route principale, qui traverse l'île du nord au sud en longeant la côte ouest, est goudronnée. Un bus de ramassage scolaire prend en charge les trajets allers et retours des enfants vers l'école publique située à Fajawe. Il existe un car de transport public, mais son circuit et ses horaires restent peu commodes. Sinon, il y a depuis quelques années un taxi et une petite entreprise de transport payant à la demande. Plusieurs sociétés proposent des voitures de location essentiellement utilisées par les quelques touristes et professionnels de passage. Enfin, le meilleur moyen de se déplacer à Ouvéa si on ne dispose pas de son propre véhicule reste « l'occaz » (c'est-à-dire l'auto-stop à la mode locale), ou bien le vélo pour les plus téméraires.

3.3.3. Travail, activités et loisirs

À Ouvéa, le rythme de la vie quotidienne s'accorde souvent d'un double emploi du temps : les horaires des emplois salariés combinés au temps des activités et du travail coutumier. Les décès et, plus rarement, les mariages sont célébrés par des grands rassemblements de partages, de prières et de coutumes qui bouleversent souvent le rythme d'une vie professionnelle et sociale qui doit combiner obligations salariales et responsabilités coutumières.

Les fêtes locales, communautaires et notamment religieuses, sont un réel moteur de la vie locale, notamment de par le travail en amont que représente leur organisation (cultures, récoltes, préparation des repas, etc.).

Après le travail (que ce soit aux champs ou au bureau), les femmes assument la préparation des repas et l'éducation des enfants. À Hwaadrila, les jeunes, filles et garçons, se retrouvent souvent en fin d'après-midi pour disputer des matchs de volley au bord de la plage. L'île dispose également de nombreux terrains de football et de cricket, sport très populaire chez les jeunes filles Kanak.

Une école de voile est installée depuis plusieurs années à Fajawe, mais, en dehors des publics scolaires, elle ne remporte qu'un succès relatif, les activités nautiques étant encore trop associées à une caste occidentale et élitiste.

Image 6: Jeux de balles sur la plage de Fajawe, à côté de l'école de voile



Source: © AL. DOTTE, Fajawe, Ouvéa, octobre 2010

Mais les activités collectives et de plein air sont de plus en plus supplantées par l'attrait et l'influence des médias de communication de masse, notamment la télévision. Comme je l'ai évoqué plus tôt, la très grande majorité des ménages d'Ouvéa est équipée d'au moins un téléviseur, raccordé à la TNT et ses multiples chaînes. Les séries et notamment les *telenovelas* mexicaines ou brésiliennes rencontrent un succès stupéfiant.

Enfin, depuis l'installation de la médiathèque à Hwaadrila qui permet l'accès à Internet, le *surf* virtuel devient l'activité favorite des jeunes de 6 à 30 ans. L'attrait et l'influence des réseaux sociaux, dont Facebook est le plus populaire, sont considérables.

3.3.4. La religion, toujours très présente

Depuis l'arrivée et l'implantation à Ouvéa des premiers missionnaires protestants et des Pères Maristes catholiques au XIX^{ème} siècle (voir section 2.2.2, page 18) la population est

de confession chrétienne et les tribus sont distinctement protestantes ou catholiques. Globalement, les tribus du centre (aire linguistique iaai) sont protestantes, alors que celles localisées aux deux extrémités nord et sud de l'île (aire linguistique fagauvea) sont catholiques, mais il existe de nombreuses enclaves qui contreviennent à cette généralisation géographique.

Conclusion

Ce premier chapitre de la thèse avait pour objectif de dresser une présentation générale du paysage contemporain, tant géographique que démographique, de l'île d'Ouvéa afin de bien comprendre ce qui compose le quotidien de ses habitants aujourd'hui²⁷. De même, une rapide genèse des principaux faits historiques qui ont marqué Ouvéa, mais aussi la Nouvelle-Calédonie dans sa globalité, permet d'appréhender la situation socio-politique actuelle et les bouleversements successifs que la population kanak, et ouvénenne en particulier, a pu vivre.

La problématique qui sous-tend ce travail de recherche, à savoir les évolutions et la modernisation de la langue iaai, rend une telle présentation du contexte incontournable. C'est seulement avec ces informations éclairant le mode de vie des habitants d'Ouvéa aujourd'hui que l'on peut envisager de comprendre (voire d'expliquer) comment la langue, qui doit nécessairement s'adapter aux besoins dénominalisatifs des locuteurs, a, elle aussi, été amenée à changer, à évoluer, à se moderniser... Des trois sections développées dans ce chapitre, on retiendra trois points essentiels qui auront un rôle dans la caractérisation du contexte sociolinguistique du iaai :

- l'insularité est un contexte qui a joué un double rôle : d'une part il a permis une certaine préservation du mode de vie, de la culture et de la langue de ses habitants pendant de nombreuses années, notamment par l'absence de colonisation de peuplement. Mais, d'autre part, cette insularité n'a pas pour autant été synonyme d'isolement et Ouvéa a toujours représenté une position stratégique pour les populations environnantes, que ce soit avant le contact avec les Européens, ou bien

²⁷ Si de nombreux d'ouvrages ont été publiés en relation plus ou moins directe avec « l'affaire d'Ouvéa » de 1988, peu nombreuses sont les publications qui s'intéressent aux réalités contemporaines de l'île. Il faut cependant souligner les travaux récents de jeunes chercheurs qui aspirent à porter un nouveau regard (ou du moins, un regard d'actualité) sur cette île de l'archipel néo-calédonien. Bien qu'elles n'aient pas toujours un lien direct avec la langue iaai, elles concernent toutes Ouvéa et participent de près ou de loin à la connaissance de cette île et de ses habitants. Je mentionnerai notamment les travaux de Mathias Faurie (2011a) en géographie, avec une thèse de doctorat sur la patrimonialisation à Ouvéa et le classement à l'UNESCO de ses lagons ; la thèse de doctorat de Mélissa Nayral (2013) en anthropologie sociale et culturelle sur les relations de pouvoir dans l'île ; ainsi que la thèse de linguistique d'Alexandre Djoupa (Djoupa 2013) sur le fagauvea, la seconde langue vernaculaire d'Ouvéa.

dès l'arrivée des premiers commerçants ou missionnaires dans la région au début du XX^{ème} siècle.

- Ouvéa est une île qui offre, aujourd'hui, peu de possibilités professionnelles ou de formation, poussant beaucoup de jeunes à quitter leur île pour les zones urbaines de la Grande Terre. De plus, le développement économique de la Nouvelle-Calédonie (et les subventions de la France) en font un territoire riche, permettant des infrastructures et des équipements relativement bons dans tout l'archipel.
- les événements historiques qu'a connu la Nouvelle-Calédonie ont, dans un premier temps, eu un effet dévastateur sur la population Kanak de l'archipel. Après un réveil nationaliste et indépendantiste parfois violent (où Ouvéa a tenu une place particulière), la politique de la Nouvelle-Calédonie va aujourd'hui dans le sens d'une émancipation progressive de l'État français, dans la perspective d'un « destin commun » reconnaissant la diversité culturelle du territoire.

Maintenant que cette présentation globale du contexte a été posée, il s'agit de s'intéresser plus particulièrement au paysage linguistique qui compose la Nouvelle-Calédonie et d'y situer le iaai, mais aussi les langues avec lesquelles ses locuteurs sont le plus en contact aujourd'hui au quotidien. C'est l'objectif des deux Chapitres suivants, consacrés aux langues de Nouvelle-Calédonie et à une réflexion sur l'évaluation de la vitalité linguistique appliquée au iaai.

Enfin, la présentation générale du contexte de l'étude dressée dans ce premier chapitre a permis aussi d'entrevoir les conditions matérielles et sociales des enquêtes de terrain que j'ai menées à Ouvéa dans le cadre de cette thèse et qui seront développés plus en détail au Chapitre IV1.

Ce n'est qu'après avoir discuté toutes ces informations et réflexions qui constituent le « profil sociolinguistique » du iaai que pourront être abordées dans leurs spécificités les changements, évolutions, pertes et innovations linguistiques du iaai (Seconde Partie de la thèse).

Chapitre II

Le iaai, langue kanak de Nouvelle-Calédonie

Ce chapitre a pour but de présenter la situation linguistique de Ouvéa, en procédant par une présentation « en entonnoir », en partant d'un aperçu du paysage linguistique général du Pacifique, puis de la Nouvelle-Calédonie, avant d'arriver à la présentation des deux langues vernaculaires parlées sur l'île d'Ouvéa, dont le iaai, objet de cette thèse.

1. Le Pacifique, un océan de langues

1.1. Environ 1240 langues austronésiennes

La zone Pacifique compte à elle seule 19% des langues du monde, pour seulement 0,5% de la population mondiale répartie dans une myriade d'îles et d'archipels dispersés sur une superficie de près d'un quart du globe.

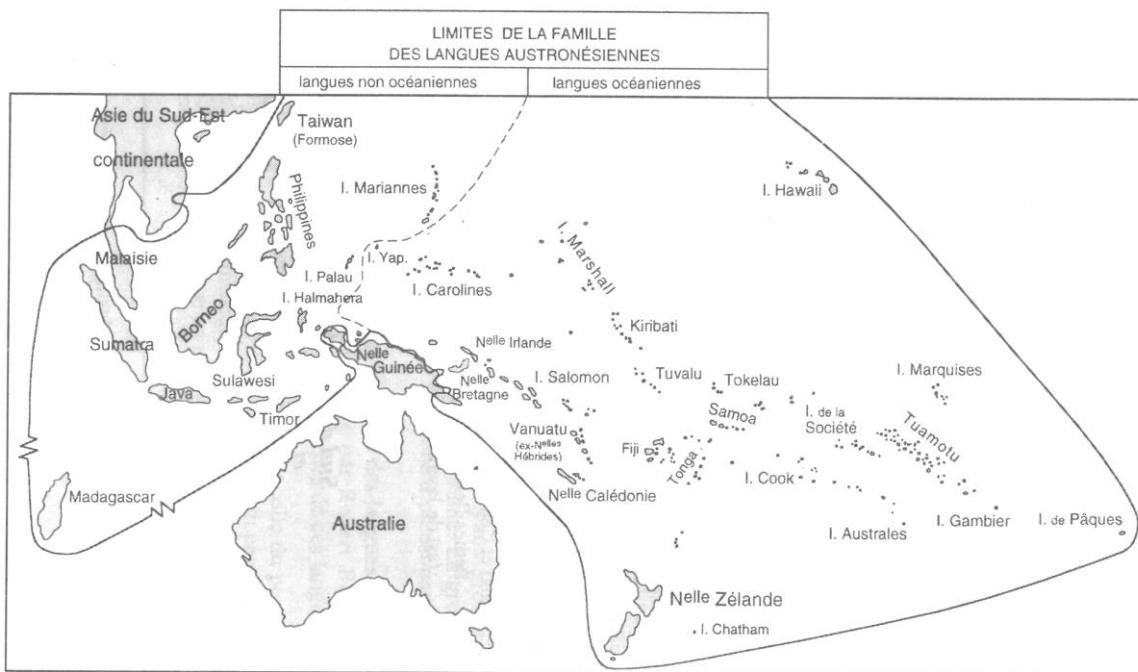
Les langues autochtones du bassin Pacifique appartiennent à trois grandes familles : la famille des langues australiennes – à laquelle on attribue environ 200 langues, mais dont beaucoup se sont déjà éteintes – la famille des langues papoues, ou langues non-austronésiennes – environ 750 langues – et la famille des langues austronésiennes. Cette dernière, qui s'étend de Madagascar, à son extrémité ouest, jusqu'à l'île de Pâques, à l'est, est la seconde plus grande famille linguistique au monde (environ 1240 langues attestées²⁸) après la famille africaine Niger-Congo (Lynch, Ross, & Crowley, 2002: 1). L'étendue de la zone linguistique occupée par la famille austronésienne reflète la dynamique d'expansion et de peuplement des îles du Pacifique au départ du sud-est asiatique (Taïwan, île de Formose) en allant vers l'est, jusqu'à l'île de Pâques (*cf.* Carte 5). C'est au sein de cette large famille linguistique²⁹, de par son étendue géographique et la diversité des langues³⁰ qu'elle englobe que l'on classe les langues océaniennes.

²⁸ Entre 1 000 et 1 200 langues selon Lynch, Ross, & Crowley (2002) ; 1257 selon le site *Ethnologue* (Lewis 2009) ; 1236 selon François (2001, 12).

²⁹ Un schéma complet de l'arbre phylogénétique des langues austronésiennes est disponible sur le site de l'[Austronesian Basic Vocabulary Database](#).

³⁰ Voir Blust (2009: 32-37) pour une discussion sur la distinction langue vs dialecte dans cette famille de langues en particulier qui rend le dénombrement plus complexe encore.

Carte 5 : Limite de la famille des langues austronésiennes

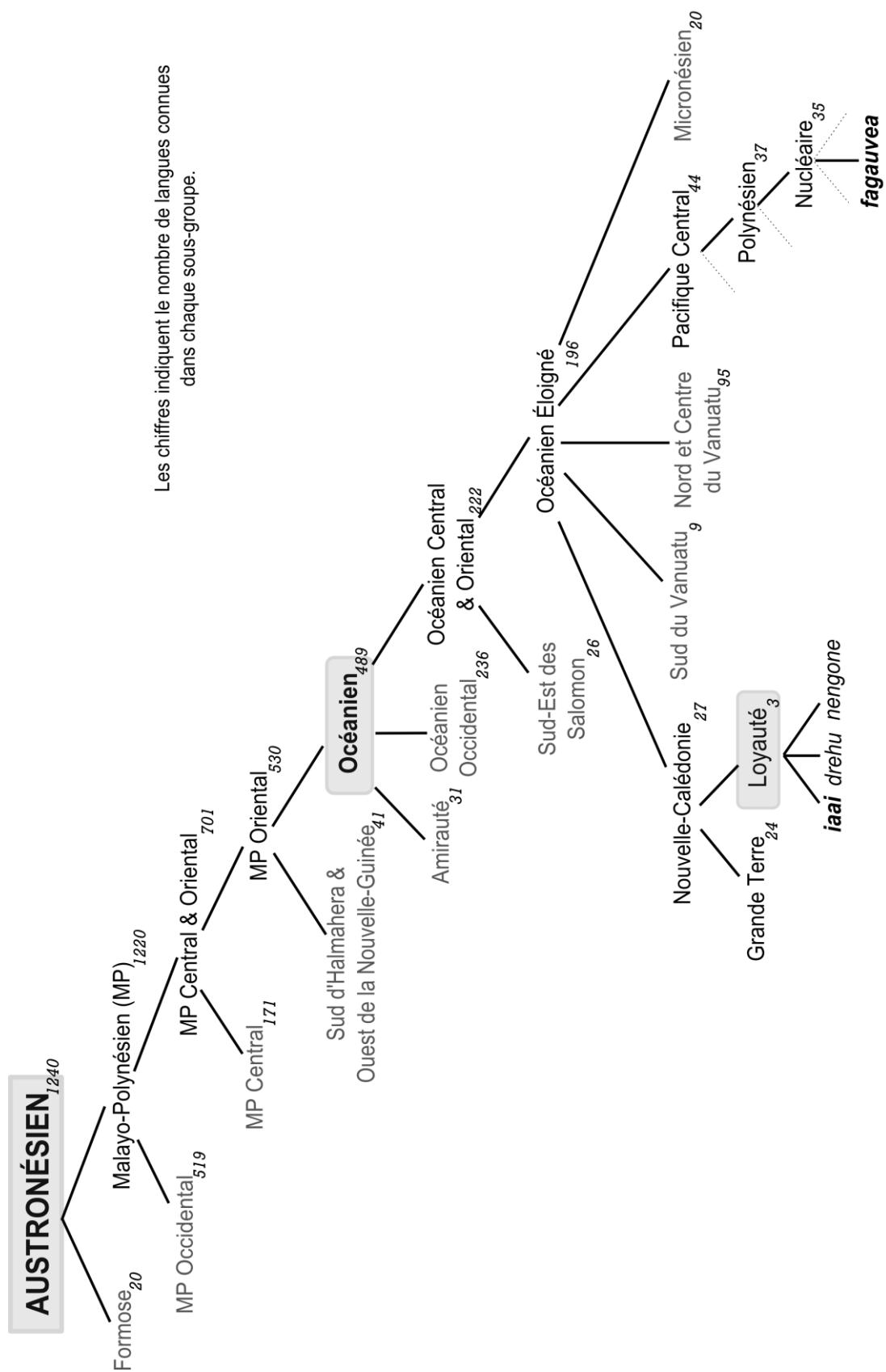


Source : Ozanne-Rivierre, 1998 : 84

L'arbre phylogénétique proposé en Image 7, ci-dessous, permet de résumer la place occupée par le iaai et le fagauvea, les deux langues vernaculaires parlées à Ouvéa, dans la famille austronésienne, au sein du groupe océanien, selon le consensus actuellement admis par la plupart des austronésianistes et chercheurs en linguistique historique. Sur cet arbre, seules sont représentées les branches les plus pertinentes pour notre propos. Les chiffres donnés en italique correspondent au nombre de langues attestées dans chaque groupe et sous-groupe. Selon les auteurs, les langues kanak de Nouvelle-Calédonie et des Loyauté sont soit regroupées sous un même ensemble, soit différencierées entre deux sous-groupes, Nouvelle-Calédonie d'une part et Iles Loyauté d'autre part (cf. Lynch et al., 2002: 112 pour les références relatives à cette discussion).

Image 7 : Situation du iaai et du fagauvea dans la famille linguistique austronésienne

(c) A-L Dotte 2012



1.2. Le groupe des langues océaniennes

Le groupe des langues océaniennes rassemble les langues de la famille austronésienne des côtes de la Nouvelle-Guinée, les langues de Micronésie³¹, de Mélanésie, ainsi que toutes celles de la Polynésie³² (voir Carte 5, ci-dessus). Près de 450 langues sont affiliées à ce groupe, ce qui en fait un des plus importants de la famille austronésienne en matière de diversité de langues.

1.2.1. Diversité et hétérogénéité des langues océaniennes

La grande diversité des langues océaniennes porte à la fois sur leur nombre très élevé, mais également sur des caractéristiques typologiques très diverses au sein même du sous-groupe.

Alors que l'adage « une île, une langue » se prête parfaitement à la réalité du triangle polynésien³³, où l'on distingue près de 40 langues pour environ un million d'habitants, cette homogénéité linguistique n'est pas attestée dans les autres régions de l'Océanie (*cf.* Pawley 1981). De fait, plusieurs des langues polynésiennes dépassent le seuil des 100 000 locuteurs : c'est le cas, par exemple, du samoan (~300 000 locuteurs), du tahitien (~125 000), du tongien (~108 000) et du māori (~160 000) (Leclerc 2013; Te Puni Kokiri 2008). Si les langues polynésiennes regroupent à peu près le même nombre total de locuteurs que les langues de Mélanésie, en revanche, elles sont près de six fois moins nombreuses.

Les îles de la zone dite de la Mélanésie (et dont fait partie la Nouvelle-Calédonie) se caractérisent par le grand nombre de langues qui y sont parlées, lesquelles sont réputées avoir atteint un très haut degré de diversification typologique (La Fontinelle, Lercari, & Sam, 1989: 273). On y dénombre environ 350 langues parlées par de petits groupes de population. Mis à part le fidjien qui compte près de 285 000 locuteurs, aucune des langues de Mélanésie ne concerne plus de 100 000 personnes. C'est d'ailleurs au Vanuatu, archipel voisin de la Nouvelle-Calédonie, qu'on estime la densité linguistique (rapport nombre de langues/nombre d'individus) être la plus importante au monde, avec plus de cent langues pour seulement 200 000 habitants (Moyse-Faurie 2000a).

³¹ Exceptés le chamorro, parlé aux îles Mariannes, et le palau, langues rattachées aux langues des Philippines du groupe malayo-polynésien occidental (Ozanne-Rivierre, 1998: 85).

³² Malgré les critiques émises concernant ce découpage parmi les arguments géographiques, socio-culturels, physiques et linguistiques (*cf.* Tcherkézoff, 2009), cette distinction continue à être fréquente et utile pour distinguer des zones du Pacifique.

³³ On englobe sous l'appellation « triangle polynésien » les îles comprises entre la Nouvelle-Zélande, au sud ; Hawaii au Nord ; et l'île de Pâques à l'est.

Pour leur part, les langues des îles de Micronésie, parlées au nord de la Mélanésie par un demi-million de personnes, sont au nombre de 20 environ mais connaissent des variations dialectales fortes dans certaines îles (comme par exemple aux Carolines) ce qui rend le décompte à la fois complexe et controversé.

Pour résumer, le tableau suivant donne cette répartition hétérogène des langues des trois zones géographiques qui composent l'Océanie³⁴ :

Tableau 6 : Synthèse de la répartition des langues océaniennes

zones géographiques	Nombre de langues	Nombre de locuteurs par langue	Diversification typologique entre les langues de la zone
Mélanésie	++	--	++
Polynésie	--	++	--
Micronésie	-	+	-

Au niveau typologique, les langues océaniennes présentent également une grande diversité, bien que de nombreux traits apparaissent comme récurrents dans certaines zones géographiques et dans certains ensembles phylogénétiques. Lynch, Ross & Crowley (2002) proposent un aperçu typologique des langues océaniennes, mais soulignent le fait qu'il n'y a pas eu, à ce jour, de réelle typologie détaillée de ce sous-groupe de langues (outre une proposition de typologie morphosyntaxique de Ross 2004). Par ailleurs, les langues océaniennes sont plutôt bien documentées et décrites dans leur ensemble, ce qui permet de nombreuses études comparatives (générales ou aréales) et rend possible la reconstruction d'une langue d'origine unique : le proto-océanien (Ozanne-Rivierre 1998a). Dans ce domaine, les quatre volumes publiés du *Lexicon of Proto-Oceanic* (Ross, Pawley, and Osmond 2003; Ross, Pawley, and Osmond 1998; Ross, Pawley, and Osmond 2011a; Ross, Pawley, and Osmond 2011b) recensent les formes reconstruites en proto-océanien ainsi que les cognats correspondants dans les langues actuelles pour les domaines sémantiques de la culture matérielle, l'environnement physique, les plantes et les animaux. L'objectif final de ce projet³⁵ est d'aboutir à cinq volumes afin de couvrir, le plus largement possible, champs lexicaux et catégories grammaticales de cette protolangue.

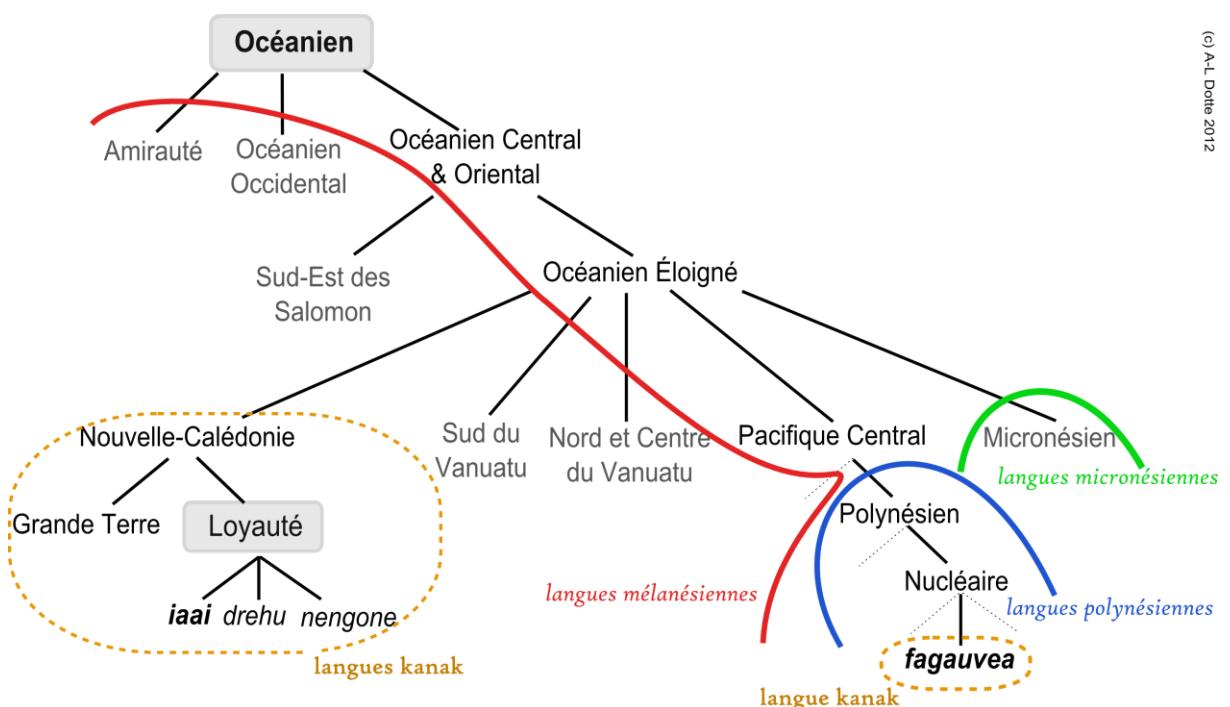
³⁴ Il est cependant important de garder en tête que ce découpage est davantage géographique que linguistique : toutes les langues de la Mélanésie ne sont pas austronésiennes (langues papoues de Nouvelle-Guinée), de même que toutes les langues des îles de Micronésie ne sont pas affiliées au sous-groupe océanien (langues austronésiennes non océaniennes des îles Mariannes et de Palau, par exemple). Seules les langues de Polynésie sont toutes océaniennes.

³⁵ The Oceanic Lexicon Project à l'ANU, <http://chl.anu.edu.au/linguistics/projects/oceanic/>

Encadré 1 : Des langues "mélanesiennes" ?

Si on parle parfois de « langues mélanesiennes », cet intitulé ne correspond en réalité à aucun ensemble phylogénétique homogène. Il s'agit en fait des langues océaniennes qui ne sont ni polynésiennes ni micronésiennes, ces deux ensembles correspondant bien, quant à eux, à des sous-groupes phylogénétiques cohérents. Cette tripartition dans les langues océaniennes vient du découpage en trois zones des îles du Pacifique par Dumont d'Urville (1830), mais dont on a prouvé par ailleurs l'absence totale de fondement d'un point de vue archéologique et linguistique (voir ce qui en est dit au Chapitre I1.1). Ces appellations restent pour autant utiles pour distinguer, par exemple, les langues *mélanesiennes* de Nouvelle-Calédonie de sa langue *polynésienne* (le fagauvea), comme je le détaillerai plus tard (section 2 de ce chapitre). L'appellation *langues kanak* englobe les langues mélanesiennes de Nouvelle-Calédonie et le fagauvea.

(c) A.-L. Dotte 2012



Note : deux des langues parlées en Micronésie (concept géographique), le chamorro et le palau, n'appartiennent pas au sous-groupe micronésien mais à celui des langues malayo-polynésiennes orientales non océaniennes.

1.2.2. Des « petites » langues plus ou moins préservées

La diversité de situations et de réalités linguistiques, politiques et sociales qui règnent dans les états d'Océanie (cf. Besnier 2004) font de cette mosaïque insulaire un patchwork tant au niveau de la manière dont le plurilinguisme est abordé dans chacun des territoires – sur le plan politique, éducatif ou social – qu'au niveau de la vitalité et de la pérennité de ces idiomes autochtones.

Selon la linguiste Claire Moyse-Faurie (2000: 79), on peut résumer la situation linguistique du monde océanien selon le triptyque suivant:

- les langues comme le samoan ou le tongien, en « bonne santé » et non menacées ;

- les langues appuyées par une politique efficace de sauvegarde, suite à de graves risques de disparition, comme le māori ou le tahitien ;
- et des langues en danger, vouées à l'extinction à plus ou moins long terme si rien n'est entrepris, comme certaines langues du Vanuatu ou de la Nouvelle-Calédonie³⁶.

Cette dernière catégorie est caractérisée par un fort multilinguisme national qui compliquerait les efforts de promotion des langues locales face à la langue véhiculaire, qu'elle soit européenne (comme le français en Nouvelle-Calédonie) ou vernaculaire (comme le bislama au Vanuatu).

La diversité des situations linguistiques est à l'image de l'immensité géographique de cet univers océanien. Moyse-Faurie (*ibid.*), à ce sujet, rappelle les nombreux critères qui doivent être pris en compte afin de mesurer la vitalité linguistique océanienne, dont la distinction entre îles plurilingues et îles monolingues ; la situation politique du territoire (état indépendant ou sous tutelle et, le cas échéant, le pays tutélaire en question) ; la distinction entre les langues déjà dotées d'un système de transcription et celles encore totalement orales ; les particularités des politiques linguistiques et éducatives ; ainsi que le critère (controversé) du nombre de locuteurs³⁷.

On constate alors que, dans la grande majorité des cas, les langues les plus en péril se situent dans des territoires ayant subi une importante colonisation de peuplement (Mufwene 2004) ; où le plurilinguisme au sein des langues autochtones est la règle ; où les politiques d'aménagement linguistique en faveur des langues locales sont inexistantes ou infructueuses, lesquelles n'ayant jamais servi d'appui à l'évangélisation et ne disposant toujours pas de système de transcription. La majorité des langues de Mélanésie concordent avec la plupart de ces caractéristiques³⁸.

À part quelques exceptions, les langues océaniennes se caractérisent par leur faible nombre de locuteurs. Dans la région Australie-Pacifique, 99,5% des langues ont moins de 100 000 locuteurs (Nettle & Romaine, 2003: 40). Alors que, pour d'autres régions du monde,

³⁶ À cela, on peut ajouter les langues déjà éteintes et dont on a eu connaissance de la disparition depuis les dernières décennies : trois en Nouvelle-Calédonie, cinq aux Salomon, une dizaine en Papouasie-Nouvelle-Guinée etc. (Moyse-Faurie, 2000: 79).

³⁷ Voir la discussion à ce sujet proposée dans l'Encadré 3.

³⁸ À l'inverse des Polynésiens qui auraient joui d'un regard peut-être plus clément à leur égard de la part des premiers Européens, ce qui aurait pu jouer en la faveur de leurs langues (Hollyman, 1999: 5-13; Jolly, 2007: 517), facteur ajouté à la moindre diversité des langues polynésiennes (« une langue, une île ») et, sans doute, à leur système phonologique beaucoup plus simple (Moyse-Faurie, com. pers.).

ce chiffre correspond au seuil minimum de locuteurs pour pouvoir espérer une survie de la langue – une vérité en Europe par exemple – en Océanie, ce rapport ne fait pas loi.

Les prédictions divergent à propos de la vitalité et de l'avenir des langues d'Océanie et du Pacifique. Ainsi, Lynch, Ross & Crowley (2002 : 32) nous rappellent comment Dixon (1991 : 230) s'alarmait à propos de la situation de la région :

The tragic saga of language extinction which has swept across Australia is likely to extend into other parts of this region during the twenty-first century. An optimistic prediction is that of these counted 1980 languages perhaps 200 will be spoken in AD 2200 (some linguists would prefer a figure of twenty or thirty).³⁹

La prise en compte de la problématique des LED dans le Pacifique et en particulier concernant les langues austronésiennes a été relativement tardive par rapport à d'autres régions du monde, et les informations sur la vitalité des langues de cette région font souvent défaut, comme le dénonce Florey (2005, 43) :

Yet the concern and the initiatives which are emerging in other parts of the world [about endangered languages and language obsolescence] have not been matched in the Austronesian region, which, despite its tremendous linguistic resources and the rapid pace at which minority languages are becoming endangered, remains remarkable for the lack of detailed information about many of the languages and their linguistic vitality.⁴⁰

On trouve tout de même une littérature consacrée à ce sujet à partir des années 1990-2000 par des spécialistes de la région, et chacun évoque le devenir des langues océaniennes avec plus ou moins d'alarmisme (Crowley 2004a; Crowley 1995; Wurm 2003, etc; Tryon 2006; Moyse-Faurie 2001; Mugler and Benton 2009; Florey 2005; Vamarasi 2005; Florey 2010). Les grandes différences de réalités politico-linguistiques de la région Pacifique rendent difficile une évaluation précise de la vitalité linguistique sans consacrer une étude de terrain propre à chaque cas. Le tableau proposé en Annexe 3 (d'après un premier tableau comparatif proposé par Moyse-Faurie (2000 : 82), complété et actualisé) dresse une présentation concise des différentes situations et particularités des états et territoires où sont présentes des langues océaniennes. En observant ces données, on s'aperçoit que les langues vernaculaires océaniennes ne sont que très rarement le sujet de lois linguistiques explicites et sont bien

³⁹ « La tragique saga de l'extinction des langues qui s'est répandue en Australie risque de s'étendre à d'autres zones de cette région au cours du vingt-et-unième siècle. Une prédiction optimiste prévoit que de ces 1980 langues comptabilisées, environ 200 seront parlées en 2200 (d'autres linguistes sont pour une estimation de vingt ou trente). »

⁴⁰ « À ce jour, le thème et les initiatives qui émergent dans d'autres zones du monde [à propos des langues en danger et de l'obsolescence linguistique] n'ont pas eu d'écho dans la région austronésienne. En dépit de ses ressources linguistiques uniques et du déclin rapide par lequel les langues minoritaires sont en train de devenir en danger, cette région est remarquable par le manque d'informations détaillées à propos de beaucoup de ses langues et de leur vitalité linguistique. »

souvent tenues à l'écart des institutions et de la sphère publique officielle. Les langues vernaculaires sont peu souvent au centre des préoccupations politiques dans cette région où prime plutôt la résolution de problèmes de santé publique, de conflits ethniques et du développement économique, comme c'est le cas par exemple au Vanuatu (Crowley, 1995 : 342) :

[...] governments in Vanuatu see other areas as having higher priority than the maintenance of languages that do not appear to be under any particular threat. These are in fact pan-Melanesian attitudes, so we should not assume that there is no language problems in Melanesia, but that they may simply not have been recognized yet.⁴¹

Le défi est loin d'être simple à relever, certes. Tant par son isolement et son morcellement que par son faible poids dans la balance de la population (et de l'économie) mondiale, l'Océanie est un terrain d'action difficile, où il faut souvent lutter pour convaincre de l'intérêt d'agir pour les langues de communautés de quelques centaines ou milliers de personnes, à peine. Malgré cela, des projets sont menés au niveau institutionnel, associatif ou communautaire, souvent sous l'égide de linguistes spécialistes, afin de revaloriser ces langues, et laissent présager d'un avenir plus optimiste pour cette région d'une extrême richesse linguistique. Si tant est que les locuteurs eux-mêmes trouvent un intérêt et soient convaincus de l'importance de continuer à parler et à transmettre leur langue (Moyse-Faurie 2012a).

2. Patchwork linguistique en Nouvelle-Calédonie

Réputée pour son immense diversité biologique (faune et flore), la Nouvelle-Calédonie renferme également une grande diversité culturelle et linguistique. En plus des langues kanak (langues vernaculaires appartenant au sous-groupe océanien)⁴², on y parle plusieurs autres langues issues des successives migrations de populations en provenance d'Océanie,

⁴¹ « [...]au Vanuatu, les gouvernements voient d'autres problématiques que la maintenance des langues n'ayant pas l'air d'être spécialement en danger comme étant prioritaires. C'est en fait une attitude pan-mélanésienne qui ne doit pas faire penser qu'il n'y a pas de problèmes pour les langues en Mélanésie, mais plutôt que ces problèmes n'ont pas encore été reconnus. »

⁴² Je ferai plusieurs distinctions d'appellations dans cette thèse : les « langues de Nouvelle-Calédonie » regroupent toutes les langues parlées dans l'archipel (français calédonien ; langues kanak ; tayo ; wallisien et autres langues de l'immigration) *versus* les « langues kanak », auxquelles je réfère parfois sous l'étiquette « langues vernaculaires », rassemblent les 28 langues de souche océaniennes parlées par la communauté kanak (27 langues issues d'une même protolangue, le proto-néocalédonien + une langue d'origine polynésienne, le fagauvea). Le tayo, qui est un créole à base française, n'est pas considéré comme une langue kanak.

d'Asie et d'Europe. Ce patchwork culturel a émaillé le français local, langue véhiculaire du pays, faisant de lui une variété distincte du français standard de Métropole.

Dans cette partie, une première section présentera les différentes langues parlées en Nouvelle-Calédonie mais qui n'appartiennent pas au groupe des langues kanak. Ces dernières seront, quant à elles, introduites et présentées dans leur généralité dans une seconde section qui abordera également les questions de politiques linguistiques du territoire.

2.1. Les langues « non kanak »

2.1.1. *Le français calédonien*

Possession française depuis 1853, la Nouvelle-Calédonie, grâce à sa situation stratégique et ses richesses naturelles, a très tôt été une terre de passage où diverses populations, par divers mouvements migratoires, sont venues s'implanter durablement. Les Français eux-mêmes, fonctionnaires, colons libres ou bagnards devenus concessionnaires provenaient de différentes régions de Métropole (Alsace, Lorraine, Normandie, Bourgogne, Bretagne, etc.) ou des colonies françaises (Algérie, Réunion), emportant avec eux un accent, des régionalismes propres à leur variété de français, voire également d'autres langues. De leur côté, les individus des communautés immigrées se sont installés avec leur propre bagage linguistique qu'ils ont su transmettre à leurs enfants et ont appris le français en tant que langue seconde (voir Chapitre I2).

Ajouté à cela les 20 000 kilomètres qui séparent la Nouvelle-Calédonie de la Métropole, on comprend que le français parlé en Nouvelle-Calédonie se soit petit à petit forgé une identité en s'éloignant de plus en plus du français standard métropolitain (si tant est qu'il n'en existe qu'un) et de sa norme. Ce sont ces idiosyncrasies, ce brassage de populations et le métissage qui s'en suivit (*cf.* Terrier, 2004) qui composent aujourd'hui le français calédonien « *en train de se vernaculariser* » (Pauleau, 2007: 9).

Dans ce type de situation du français en francophonie, on peut décrire l'usage du français, sur ce terrain comme sur d'autres, comme s'inscrivant dans un *continuum*, un éventail d'usages francophones allant du français standard ('acrolecte' parlé par exemple par les Français de France fraîchement immigrés) au créole à base lexicale française, 'basilecte' local minoritaire, parlé par environ un millier de locuteurs (le *tayo*, ou *patois de Saint-Louis* – lieux d'où ses locuteurs sont souvent originaires). La partie médiane du *continuum* est pour sa part constituée des formes plus ou moins déviantes : 'mésolectes' comme le « français de la bourgeoisie nouméenne cultivée » (qui tend vers le français standard acrolectal, vers la norme de France), ou comme le 'français calédonien populaire' (qui tend vers le bas du *continuum*, et subit de près ou

de loin l'influence du basilecte local). C'est cette zone médiane qui [est appelée] *français calédonien*. (Pauleau, 2007: 10)

L'écart avec le français normé, celui que les enfants retrouvent dans les manuels scolaires par exemple, est d'autant plus distant que le français qu'ils parlent au quotidien est devenu un symbole identitaire fort. Sur ce continuum des variétés du français parlées en Nouvelle-Calédonie, le français « *kayafou* », « *kaya* » ou « *français à nous* » constitue un mésolécate utilisé dans les quartiers populaires de Nouméa. Il est vécu comme une revendication de l'appartenance communautaire des jeunes de ces quartiers, une marque ostensible de leur éloignement d'avec la Métropole et de leur rejet de l'intégration au monde des « *Blancs* », ou du moins à celui des « *Zors*⁴³ » (cf. la thèse de Sophie Barnèche à ce sujet et l'ouvrage qui en a été tiré : Barnèche, 2005).

Aujourd'hui, au rythme où les langues ancestrales (kanak ou non kanak) cessent d'être transmises, les monolingues francophones sont de plus en plus nombreux toutes ethnies confondues. Le français, langue officielle et dominante, est également la langue véhiculaire qui permet à toutes les communautés de la Nouvelle-Calédonie de communiquer entre elles.

2.1.2. Les langues de l'immigration

La mosaïque culturelle qui compose la Nouvelle-Calédonie n'a pas seulement émaillé le français local mais a également rapporté, selon les lieux d'origine des migrants, de nombreuses langues qui ont (plus ou moins selon les cas et au fil du temps) continué à être transmises au sein des diasporas :

- Langues océaniennes : wallisien, futunien, tahitien... ;
- Langues d'Asie : javanais, vietnamien, chinois hakka, japonais... ;
- Créo : bislama.

Ces langues sont aussi éloignées géographiquement que typologiquement distinctes, mais peu d'études, à ce jour, se sont concentrées à les lister précisément, à recenser leurs locuteurs en Nouvelle-Calédonie, à évaluer leur vitalité ou bien même à étudier leur variation par rapport à la langue parlée dans son milieu d'origine.

En règle générale, les individus issus de ces migrations⁴⁴ constituent des communautés plutôt homogènes et soudées, ce qui semble favoriser la transmission de la langue ancestrale aux nouvelles générations et permet ainsi à ces langues de se maintenir. Cependant, n'étant

⁴³ Sont appelés « *Zors* » (pour « *Zoreilles* »), dans le langage familier, les Français de Métropole. Il est intéressant de noter que cette appellation est également en cours dans d'autres DOM-TOM. Plusieurs hypothèses coexistent quant à l'origine de cette appellation (cf. Pauleau 2007, 1:171).

⁴⁴ D'après le recensement de 2009, 74 781 personnes se déclarent ni kanak ni européenne (dont 21 262 se déclarent de la communauté wallisienne et futunienne) (INSEE-ISEE 2009).

pas des langues vernaculaires autochtones, ces langues des diasporas ne bénéficient ni d'institution représentative ni d'un enseignement scolaire (mis à part quelques initiatives associatives ponctuelles et individuelles) en Nouvelle-Calédonie.

De plus, on remarque qu'elles ont tendance à se différencier progressivement de la variété de langue des pays d'origine (Sam 2005).

2.1.3. Le tayo, créole de Saint-Louis

Il existe également en Nouvelle-Calédonie un créole à base lexicale française, appelé *tayo*. Ce créole n'est cependant pas une langue véhiculaire généralisée comme peuvent l'être le créole réunionnais ou les créoles antillais. Son usage n'a pas connu d'expansion majeure et il demeure uniquement parlé dans la région de Saint-Louis (Province Sud, commune du Mont-Dore)⁴⁵. Le tayo y a émergé à la fin du XIX^{ème} siècle lorsque se sont retrouvées dans la mission mariste plusieurs populations kanak originaires d'aires linguistiques variées (notamment suite aux déplacements massifs de Kanak de la Grande Terre en réponse à la grande révolte de 1878), aux côtés de missionnaires européens (Ehrhart 1993; Ehrhart 2012; cf. Corne 1995). Le tayo a émergé de cette situation de contact, avec le français pour langue superstrat et le mélange des diverses langues kanak présentes en substrat⁴⁶.

2.2. Les 28 langues kanak

2.2.1. Un groupe de langues morcelé (plus un outlier polynésien)

La Nouvelle-Calédonie renferme vingt-huit langues vernaculaires⁴⁷, dont une seule, le fagauvea, est de souche polynésienne⁴⁸ (cf. Image 7).

Toutes les autres ont pour ancêtre commun le proto-néocalédonien (Ozanne-Rivierre 1992) et se répartissent en deux sous-groupes : d'une part, les trois langues des Iles Loyauté (dont le iaai) et, d'autre part, les vingt-quatre langues de la Grande Terre parmi lesquelles on distingue, essentiellement d'après des critères phonologiques mais aussi syntaxiques, le groupe des langues du nord et le groupe des langues du sud.

⁴⁵ Moyse-Faurie (com. pers.) évoque néanmoins l'expansion au-delà de cette enclave du tayo et qui peut constituer une menace pour les langues kanak de l'extrême-sud.

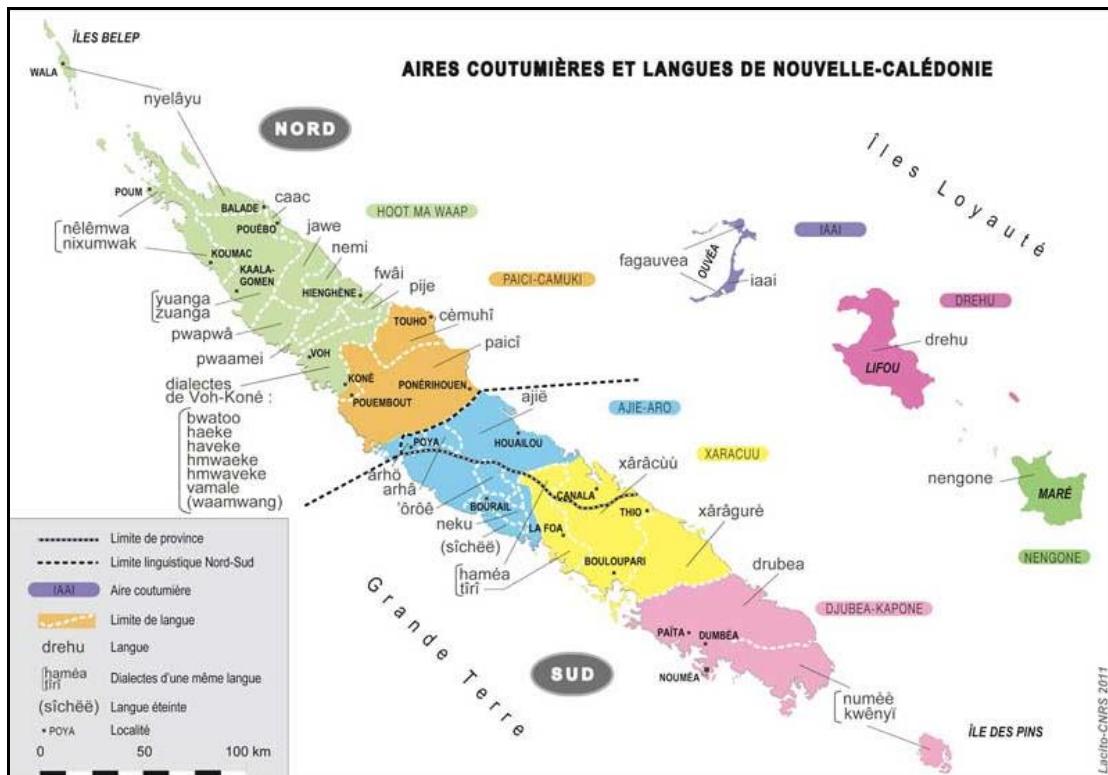
⁴⁶ Speedy propose une analyse alternative mettant en jeu l'influence de populations en provenance de La Réunion (Speedy 2007), mais qui est néanmoins réfutée par Ehrhart (2012).

⁴⁷ La plupart des langues kanak présentent des variations dialectales et la distinction entre langue et dialecte n'est pas toujours évidente à établir ce qui rend le décompte des langues problématique.

⁴⁸ On parle d'*outlier polynésien*, sous-groupe Pacifique Central (cf. Besnier 1992).

D'après Rivierre, Ozanne-Rivierre, Moyse-Faurie, & Bril (2003: 347) « ce morcellement linguistique s'explique à la fois par l'ancienneté du peuplement, qui remonte à plus de trois mille ans, et par la structure de la société kanak traditionnelle, fragmentée en de multiples « chefferies » et configurations politiques soucieuses de se différencier ».

Carte 6 : Les langues kanak et les aires coutumières de la Nouvelle-Calédonie



Source : LACITO-CNRS, 2011

D'un point de vue typologique, les langues kanak (désormais, LK) se caractérisent, entre autres, par leur grande richesse phonologique. Plusieurs langues des groupes nord et sud sont des langues tonales (ce qui ne correspond pas au schéma canonique des langues de la famille austronésienne) et les inventaires vocaliques et consonantiques des LK sont généralement très larges. D'autre part, les LK suivent majoritairement un ordre syntaxique de type Verbe-Objet-Sujet (VOS), avec quelques variations en fonction des langues ou de la structure informative des énoncés (*cf.* Moyse-Faurie and Ozanne-Rivierre 1983).

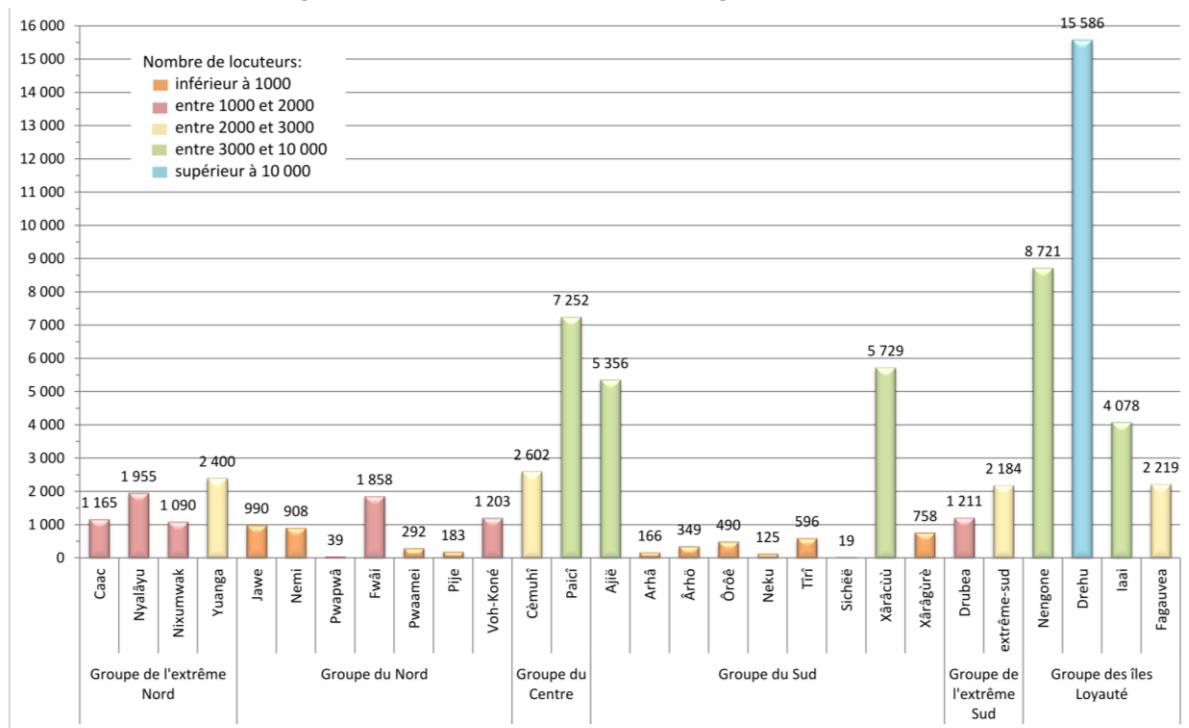
2.2.2. Des langues disparates

a. *Hétérogénéité en termes de nombre de locuteurs*

Les LK sont parlées par un nombre de locuteurs d'une grande hétérogénéité. La seule langue à dépasser les dix mille locuteurs est le drehu (Lifou, Iles Loyauté). Cinq langues comptent entre 3 000 et 10 000 locuteurs (nengone, paicî, xârâcùù, ajië et iaai) ; quatre se situent entre 2 000 et 3 000 locuteurs (cèmuhî, yuanga, fagauvea et les langues de l'extrême-

sud) ; six langues en comptent entre 1 000 et 2 000 (nyelâyu, fwâi, drubea, les dialectes de Voh-Koné, caac et nixumwak) et, enfin, treize langues sont parlées par moins de 1 000 locuteurs (jawe, nemi, xârâgurè, tîrî, 'ôrôê, ârhö, pwaamei, pijé, arhâ, neku, pwapwâ et sîchëë).

Image 8 : Nombre de locuteurs des langues kanak en 2009



Source : d'après les chiffres de INSEE-ISEE, 2009

Les langues les plus parlées sont celles du groupe des Iles Loyauté (drehu, nengone et iaai) qui, toutes, comptent au moins 2 000 locuteurs et font partie des dix « plus grandes » langues kanak de Nouvelle-Calédonie.

b. Inégalité dans la répartition géographique

D'un point de vue géographique, l'inégalité de la répartition des locuteurs de LK est, là-encore, très marquée. Les communes situées sur la côte Ouest de la Province Sud demeurent celles où les langues kanak sont les moins présentes dans le paysage linguistique, notamment à La Foa et dans la zone dite du Grand-Nouméa (Païta-Dumbéa-Nouméa et Mont-Dore). Là, moins de 30% de la population parle une langue vernaculaire.

En revanche, notons bien que sur la totalité des locuteurs de LK du territoire (70 428 personnes sur 182 814 habitants de 14 ans et plus, soit 38,5% de cette part de la population⁴⁹),

⁴⁹ Notons que ce taux est tout de même fort et les langues kanak sont relativement bien présentes au sein de la population néo-calédonienne comparativement avec des pays voisins comme l'Australie, où seuls 0,3% des Australiens parlent une langue aborigène en 1996 (Australian Bureau of Statistics 1999), ou bien la Nouvelle-Zélande, où seulement 4% de la population totale est estimée parler māori en 2006 (Te Puni Kokiri, 2008: 18).

près de 40% d'entre eux résident dans le Grand-Nouméa (27 409), le reste de l'effectif des locuteurs de LK se répartit en de petites communautés sur l'ensemble du territoire (*cf.* la carte de Moyse-Faurie, Rivierre, and Vernaudon 2012, 121 où l'on visualise bien que la proportion de locuteurs dans l'aire linguistique d'origine est déficitaire pour les quatre langues des Iles Loyauté). Aux Iles Loyauté, par exemple, ne résident pas plus de 17% de tous les locuteurs de LK en Nouvelle-Calédonie, alors que ce sont les langues de ces îles qui sont les plus parlées et que le taux de locuteurs de LK dans la population loyaltienne totale dépasse les 90%.

La Carte 7, ci-dessous, illustre la répartition du nombre de locuteurs de LK pour 100 habitants de 14 ans et plus pour l'ensemble des communes du territoire, d'après les chiffres du recensement de 2009 (*cf.* Annexe 4).

Il en ressort que les zones où la compétence (active ou passive) en langue vernaculaire est la plus densément partagée par les habitants sont les suivantes :

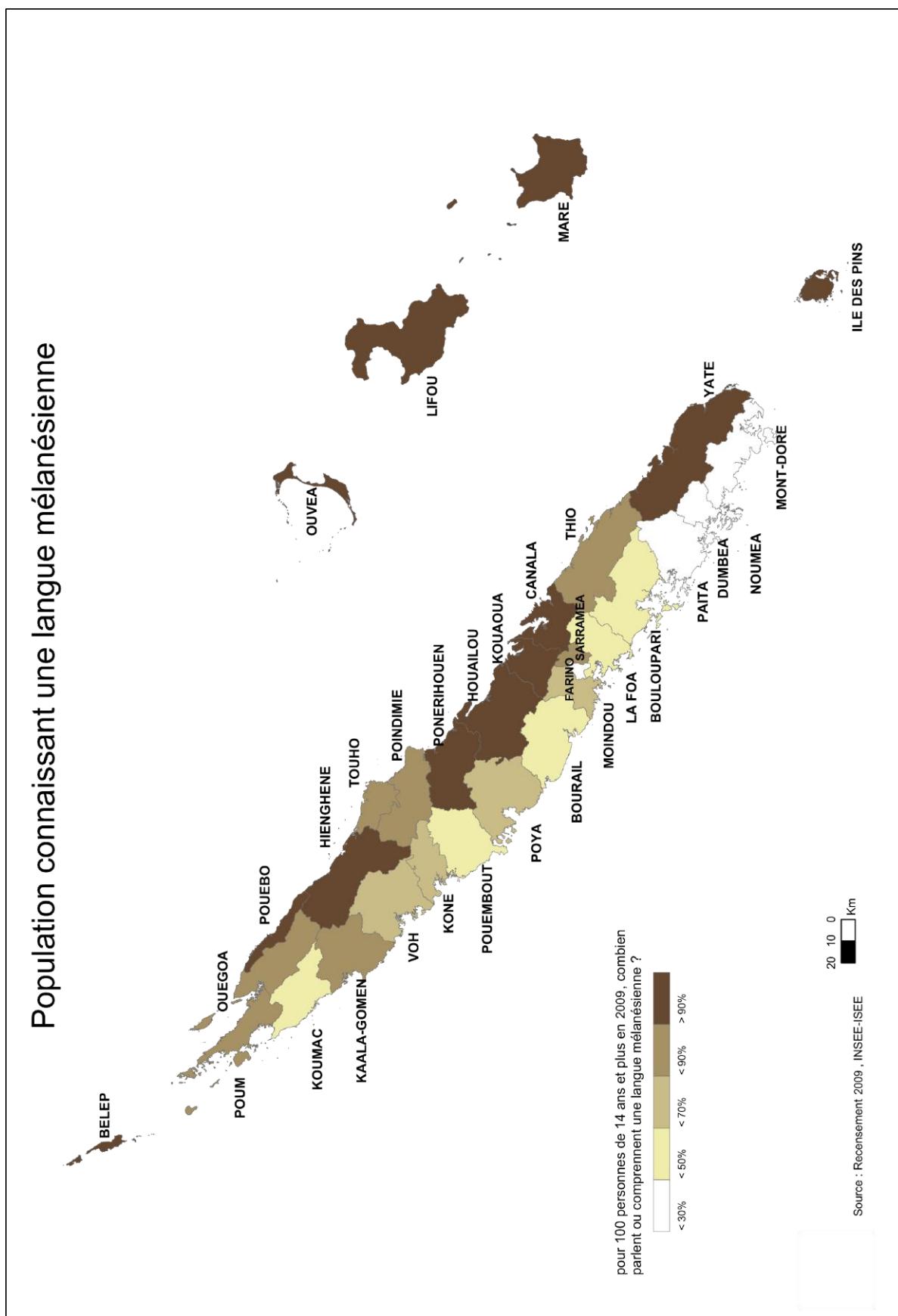
- les Iles Loyauté (Ouvéa, Lifou et Maré), les Belep (au nord) et l'Ile des Pins (au sud), toutes avec un taux de locuteurs supérieur à 90% de la population locale ;
- les communes de la côte Est de la Grande Terre, qui comptent toutes plus de 70% de locuteurs de LK parmi leurs habitants.

Pour leur part, les communes de la côte Ouest sont toutes composées de moins de 70% de locuteurs de LK (à l'exception de Saraméa, Kaala-Gomen et Poum qui oscillent entre 70 et 90%). La Chaîne Centrale (chaîne montagneuse qui traverse la Grande Terre du nord au sud) constitue donc une frontière naturelle divisant le territoire en deux aires linguistiquement divergentes : d'une part, la côte Ouest, zone des grandes exploitations agricoles et plus fortement industrialisée, pauvre en locuteurs vernaculaires ; et, d'autre part, la côte Est, zone où le mode de vie en tribu a davantage perduré et où les langues ancestrales sont mieux conservées.

De plus, la trichotomie entre provinces Iles, Nord et Sud symbolise, elle aussi, un découpage significatif au niveau de la pratique des langues vernaculaires :

- dans la Province des Iles, 96,5% de la population est locutrice d'au moins une langue vernaculaire (11 347 locuteurs sur 11 752 personnes) ;
- les habitants de la Province Nord sont pour 68,4% locuteurs d'une LK (22 394 locuteurs sur 32 751 personnes) ;
- enfin, seulement 23% de la population de la Province Sud parle une LK (31 769 locuteurs sur 138 311 personnes).

Carte 7 : Répartition des locuteurs de langues kanak en 2009⁵⁰



Source : Données extraites de ISEE 2009, d'après un modèle de carte ISEE 2004 avec mes modifications

⁵⁰ L'emploi qui est fait dans le titre de « langue mélanésienne » par l'INSEE-ISEE correspond à « langue kanak ».

Pour résumer, la densité des locuteurs de LK (nombre de locuteurs/population globale) est plus importante dans les Iles Loyauté et certaines zones de la Côte Est, alors que la répartition des locuteurs (nombre de locuteurs dans une zone géographique/nombre total de locuteurs du territoire) place, quant à elle, Nouméa et son agglomération au premier rang des zones où se concentrent le plus grand nombre d'individus connaissant au moins une LK.

c. *Nouméa : mosaïque linguistique, mais pour combien de temps ?*

Ce qu'il faut retenir de ces chiffres est que, si le nombre de locuteurs proportionnellement à la population locale est très important dans la Province des Iles et important dans la Province Nord, il n'en demeure pas moins que le plus grand nombre d'individus locuteurs de LK réside bel et bien à Nouméa et dans son agglomération élargie, où ils se retrouvent alors disséminés au sein d'une population nombreuse, très majoritairement monolingue en français. Nouméa constitue donc un réel patchwork linguistique où toutes les diversités convergent et cohabitent. D'autant plus que c'est également dans la capitale que l'on retrouve le plus grand nombre de locuteurs des autres langues minoritaires du territoire, à savoir les langues d'immigrations (wallisien, tahitien, vietnamien, bislama, etc.).

Cependant, cette riche diversité ne gage pas d'un avenir très serein pour toutes ces langues. En effet, on assiste, depuis une dizaine d'années, à des migrations massives convergeant vers la ville. Il s'agit donc des premières générations de nouveaux urbains, conservant encore leur connaissance et leur pratique de leur(s) langue(s) ancestrale(s), mais pour combien de temps ? Vont-ils conserver ces langues au fil des années et, surtout, vont-ils, dans ce contexte urbain, transmettre leur héritage linguistique à leurs enfants et petits-enfants ? Or, on sait que l'urbanisation constitue une menace pour la pérennité de la transmission des langues vernaculaires auprès des nouvelles générations (Barnèche 2004). C'est ce que mettent en exergue Moyse-Faurie, Rivierre & Vernaudon (2012, 122) dans la citation suivante :

Plus on est jeune et moins on parle une langue kanak. À titre d'exemple, une enquête réalisée en 2006 en province Sud auprès des parents des écoles maternelles, révèle qu'une langue kanak est pratiquée dans 22% des familles interrogées. Mais seuls 8% des enfants parlent cette langue à la maison, ce qui signifie que les adultes qui emploient une langue kanak entre eux, s'adressent pourtant en français à leurs enfants. Ce phénomène est particulièrement renforcé en milieu urbain. (...) La ville, mangeuse de langues, favorise la mixité ethnique et sociale, mais aussi le choix exclusif de la langue dominante, ici le français, comme langue de communication quotidienne, y compris dans le giron familial. Alors que dans la société kanak

traditionnelle le plurilinguisme des individus permettait la communication entre les différents groupes linguistiques, c'est aujourd'hui généralement le français qui joue le rôle de langue véhiculaire.

L'étude sociolinguistique de Stephen Schooling (1990: 124) défendait déjà l'idée que les langues kanak de Nouvelle-Calédonie avaient une tendance à mieux se préserver en contexte rural :

The cumulative evidence of the situation among New Caledonia Melanesians strongly supports the contention (...) that communities characterized by dense, multiplex social networks, have strong norm-enforcement mechanisms – that they tend to be conservative and will maintain the status quo even in the face of considerable pressure to change. This is exactly what was discovered about the *rural* Melanesian communities of New Caledonia.⁵¹

Si cette affirmation se confirme concernant les communautés « isolées » (îles Loyauté, tribus de la côte Est ou de l'extrême-nord hors zones administratives ou industrielles et minières), elle ne se vérifie absolument pas, comme le souligne l'auteur, en contexte urbain, où la notion de *social networks* n'est plus effective. Le défaut de transmission intergénérationnelle est aujourd'hui le premier facteur de perte de vitalité de ces langues (Wacalie 2011), remplacées par le français dans un nombre grandissant de contextes de communication⁵². On s'attend donc à ce que, dans les années à venir, ce taux de locuteurs vernaculaires urbanisés diminue sans pour autant se répartir dans d'autres zones géographiques du territoire, mais bel et bien pour laisser place à un monolinguisme francophone grandissant.

La grande diversité des langues kanak a fait depuis longtemps de la Nouvelle-Calédonie un terrain de prédilection pour la recherche en linguistique océanienne, que ce soit dans une perspective descriptiviste ou à des fins didactiques de leur enseignement, comme nous allons le voir à présent.

⁵¹ « Les preuves cumulées de la situation des Mélanésiens de Nouvelle-Calédonie corroborent l'argument que les communautés caractérisées par des réseaux sociaux denses et complexes disposent de mécanismes puissants de respect de la norme, qu'elles tendent à être conservatrices et qu'elles vont maintenir le status quo même face à des pressions considérables de changement. C'est exactement ce qui a été découvert à propos des communautés mélanésiennes *rurales* de Nouvelle-Calédonie. »

⁵² À propos, plus précisément, de la genèse des politiques linguistiques envers des langues kanak, voir Chapitre III 2.2.

Encadré 2 : L'urbanisation des locuteurs de langues minoritaires : glottophagie ou enclaves linguistiques ?

Mufwene (Mufwene 2012) propose une théorie alternative pourtant, qu'il peut être intéressant de considérer dans le cas de la Nouvelle-Calédonie concernant les effets de l'urbanisation sur la pratique et la vitalité des langues minoritaires. Si la tendance veut qu'on envisage que l'urbanisation soit synonyme de réduction de la diversité linguistique par une convergence massive vers la langue dominante ou du moins vers des variétés de cette langue, Mufwene constate, dans certains cas, que dans les grandes métropoles du continent Africain, la migration massive de villageois vers les villes se fait de telle façon qu'au sein des *townships*, ou des bidonvilles, les individus se regroupent selon leur village d'origine, reconstituant ainsi dans la ville les communautés qu'ils ont quittées. La pratique des langues minoritaires persiste alors dans une nouvelle écologie urbaine, faisant de la ville un bouillonnant espace de diversité linguistique reconstituée.

Il est intéressant de transposer cette vision innovante (et non conventionnelle) en considérant le cas de l'urbanisation massive en cours en Nouvelle-Calédonie et notamment dans la zone dite du Grand-Nouméa. Tout autour du centre-ville de la capitale, les bidonvilles locaux, appelés « *squats* », sont habités par des populations d'origine océanienne : Kanak, Wallisiens et Vanuatais essentiellement (Dussy, 1996: 278). Ces habitats spontanés bâtis sur des terrains publics sont revendiqués comme étant la recomposition du mode de vie traditionnel et communautaire des tribus (ou des « *villages* » pour les Wallisiens et Vanuatais). Si le français est, là encore, la langue véhiculaire de communication entre les individus d'origines diverses, en revanche, ces « *enclaves rurales en milieu urbain* » (*ibid.*), lorsqu'elles regroupent des individus originaires d'une même aire linguistique, sont bel et bien le lieu de réappropriation et de maintien de la langue vernaculaire au sein de la ville.

Mais le « poids » de l'économie de marché et du milieu urbain ne fait-il pas, malgré tout, décroître la pratique de la langue ? C'est un champ d'investigation qui reste totalement ouvert pour le moment mais qu'il pourrait être intéressant d'explorer à l'avenir.

2.2.3. Synthèse des travaux sur les langues kanak

Les documents écrits dont nous disposons aujourd'hui *sur* ou *en* langues kanak sont de trois ordres : les productions religieuses ; les publications à visée scientifique ou académique et les publications didactiques ou littéraires par des auteurs autochtones. Cette section n'a pas pour but de donner une liste exhaustive de la littérature existante concernant les LK, mais bien d'illustrer la variété et la richesse des sources de publications sur ces langues⁵³.

Les premières publications en LK sont à attribuer principalement aux missionnaires protestants de la *London Missionary Society* vers la fin du XIX^{ème} (voir Chapitre I2.2.2) en ce qui concerne les langues des îles Loyauté, mais aussi aux catholiques maristes pour la Grande Terre (*cf.* Rivierre et al., 2003: 354). C'est le pasteur français Maurice Leenhardt, figure de proue du protestantisme et des premières connaissances ethnographiques sur la société kanak (M. Leenhardt 1947), qui produit le premier ouvrage à visée scientifique regroupant une grande partie des langues kanak (M. Leenhardt 1946). Il publiera ensuite essentiellement sur l'ajië, langue de la région de Houailou, où il officie.

Par la suite, les recherches scientifiques sur les langues kanak de Nouvelle-Calédonie connurent un réel essor au début des années 1960 grâce à l'initiative du linguiste André-

⁵³ Pour une bibliographie plus détaillée pour chacune des langues voir, par exemple, le site du programme [Corpus de la Parole](#) ou bien le site de l'[Académie des Langues Kanak](#) (contribution du LACITO).

Georges Haudricourt. Il participa à la création, en 1976, du Laboratoire des Langues et Civilisations à Traditions Orales (LACITO, Villejuif), unité mixte de recherche du CNRS, qui est, aujourd’hui encore, le centre regroupant les principaux chercheurs francophones sur les langues kanak et océaniennes. Les linguistes du LACITO⁵⁴ ont publié des dictionnaires, des grammaires et des recueils de traditions orales sur une grande partie des langues vernaculaires du territoire, contribuant à rendre la Nouvelle-Calédonie un des territoires d’Océanie les mieux dotés en matière de travaux de recherche en linguistique.

L’Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO, Paris) joue également un rôle important en ce qui concerne la formation de spécialistes en langues kanak. Dès 1944, Maurice Leenhardt y crée la chaire de « houailou » (l’ajië), qui deviendra plus tard la chaire des « langues océaniennes »⁵⁵ de l’Institut, en intégrant l’enseignement du drehu en 1973. Par la suite, L’Accord de Nouméa, signé en 1998, reconnaît et assure le rôle que joue l’INALCO pour la promotion et la connaissance de ces langues : « *Art. 1.3.3 (...) Une recherche scientifique et un enseignement universitaire sur les langues kanak doivent être organisés en Nouvelle-Calédonie. L’Institut National des Langues et Civilisations Orientales y jouera un rôle essentiel.* » (Anon. 1998).

Plusieurs linguistes étrangers ont également contribué très tôt à la connaissance des langues kanak. Dès le début des années 1920, l’Anglais Sidney Herbert Ray publia une étude comparative des langues de Mélanésie (Ray 1926), incluant deux langues kanak (iaai et drehu). Il faut ensuite citer les travaux précurseurs de l’Américain George Grace qui mena des enquêtes de terrain dans le Sud de la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie et qui contribua, notamment, à la classification génétique des langues océaniennes. Le Néo-Zélandais Jim Hollyman a, quant à lui, travaillé sur la variété de français local et sur le contact de langues, notamment dans le Nord de la Nouvelle-Calédonie. Il a également publié un dictionnaire fagauvea-français (Hollyman 1987) et a réalisé un dictionnaire du caac (non publié). Son compatriote Darrell Tryon, de l’Australian National University, a publié les sketches grammaticaux de plusieurs LK, dont le iaai (*cf.* le point 9 Chapitre III2.3.2. pour la présentation des publications propres au iaai), et s’est intéressé à des problématiques linguistiques et sociolinguistiques touchant les langues en danger du Pacifique (Tryon 2006; Tryon 1998; Tryon 2009; Tryon 1970). Quelques chercheurs japonais se sont également

⁵⁴ À savoir, André-Georges Haudricourt, Jean-Claude Rivierre, Françoise Ozanne-Rivierre (qui décrivit le iaai), Claire Moyse-Faurie et Isabelle Bril.

⁵⁵ Plusieurs linguistes et enseignants se sont succédés à la chaire des Langues Océaniennes de l’INALCO et ont contribué à la recherche sur les langues kanak. Mis à part Maurice Leenhardt déjà mentionné, citons son fils Raymond Leenhardt, Jacqueline de La Fontinelle, Michel Aufray, Claude Lercari, etc.

intéressés aux langues de Nouvelle-Calédonie et participent à leur description. Il s'agit, notamment de Tadahiko Shintani pour le drubea (Païta and Shintani 1990a; Païta and Shintani 1990b) et de Midori Osumi sur le tirî (Osumi 1995) et le neku.

Depuis sa création en 2007, l'Académie des Langues Kanak (ALK) s'applique à promouvoir et à valoriser les vingt-huit langues vernaculaires de la Nouvelle-Calédonie. Ses travaux se concentrent principalement sur la normalisation graphique et l'homogénéisation des orthographies des LK. Mais ses chargés de mission œuvrent également à la production de matériels pédagogiques et d'outils ludiques, notamment avec le concours du Centre de Documentation Pédagogique du territoire⁵⁶. Il sera question plus en détail de la création de l'ALK et de son rôle à la section 2.2.3 du Chapitre III2.2.3

L'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC) constitue également un centre de formation et de recherche essentiel au développement de l'étude des langues kanak. Les linguistes Jacques Vernaudon, entre autres, sont les spécialistes des langues océaniennes à l'UNC et ont participé, dès la mise en place d'un cursus en Langues et Cultures Régionales en 1999, à former des étudiants en linguistique océanienne. Parmi eux, nombreux sont ceux qui se sont ensuite tournés vers l'enseignement des LK, alors que quelques autres ont poursuivi leur cursus universitaire. On compte aujourd'hui un petit groupe de docteurs et de doctorants en linguistique de langues kanak originaires de Nouvelle-Calédonie, dont plusieurs Kanak : Léonard Drilë Sam (drehu), linguiste et aujourd'hui élu au Congrès de la Nouvelle-Calédonie, Suzie Bearune (nengone), Fabrice Wacalie (originaire de Lifou et travaillant sur la langue numèè) et Alexandre Djoupa (fagauvea).

2.3. Langues kanak, langues de France

La France est un des pays d'Europe où sont parlées le plus grand nombre de langues. En effet, au côté du français, langue nationale et officielle de la République, ont été reconnues comme « langues de France » quelques 75 langues. Dans son rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication⁵⁷, Cerquiglini (1999) a mis en lumière l'impressionnant plurilinguisme des « ressortissants français sur le territoire de la République ». Or, c'est dans les Départements et Territoires d'Outre-Mer que sont parlées le plus grand nombre de langues (54 sur les 75 langues de France) et, parmi elles, les plus nombreuses sont les langues kanak de la Nouvelle-Calédonie (au nombre de 28, cf Annexe 5).

⁵⁶ Voir la rubrique « Langues et cultures et Nouvelle-Calédonie » du site du [CDP](#) ainsi que le site de l'[ALK](#).

⁵⁷ Ce rapport a été commandé dans le cadre des discussions portant sur la signature de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires

À l'occasion de l'Année des Outre-Mer en 2011 et à l'initiative de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (désormais, DGLFLF) et de la Direction des affaires culturelles de Guyane, se sont déroulés, à Cayenne, les États Généraux du Multilinguisme dans les Outre-Mer⁵⁸. À l'issue de plusieurs jours de discussions et de rencontres, une série de recommandations ont été rassemblées dans la « Déclaration de Cayenne », texte de référence pour l'aménagement linguistique dans les DOM-TOM visant à mieux prendre en compte et valoriser ce patrimoine immatériel qui constitue le quotidien de près de trois millions de Français (Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France 2011, 3). Au Chapitre III2.2 de cette thèse, il sera question de la genèse des politiques linguistiques mises en œuvre en Nouvelle-Calédonie et, à cette occasion, les textes principaux qui concernent plus globalement l'aménagement des langues de France seront abordés, dont celui de la Charte européenne des langues régionales et minoritaires ainsi que l'essentiel des recommandations de la Déclaration de Cayenne.

C'est parmi ce riche paysage linguistique (à la fois français, ultramarin et calédonien) que figure le iaai, langue dont il est question dans ce travail de recherche et qui va être à présent abordée plus en détails.

3. Ouvéa : une île plurilingue

Cette section a pour rôle de présenter succinctement le paysage linguistique qui caractérise Ouvéa, à savoir la pratique de deux langues vernaculaires ainsi que du français. Il est question ici d'illustrer la répartition géographique de ce bilinguisme vernaculaire ainsi que de prendre en compte la répartition des compétences linguistiques en termes de nombre de locuteurs pour chacune de ces langues. J'aborderai la question de l'évolution du nombre de locuteurs du iaai, leur répartition géographique à l'échelle du territoire, ou encore la difficulté du dénombrement des locuteurs.

3.1. Deux langues vernaculaires : iaai et fagauvea

Le iaai⁵⁹ est une des deux langues vernaculaires kanak parlées sur l'île d'Ouvéa aux côtés du fagauvea. Dans leur appellation en iaai, on parle de *hwen iaai* et *hwen ūë* respectivement, *hwen* signifiant ‘langue, culture, coutume’.

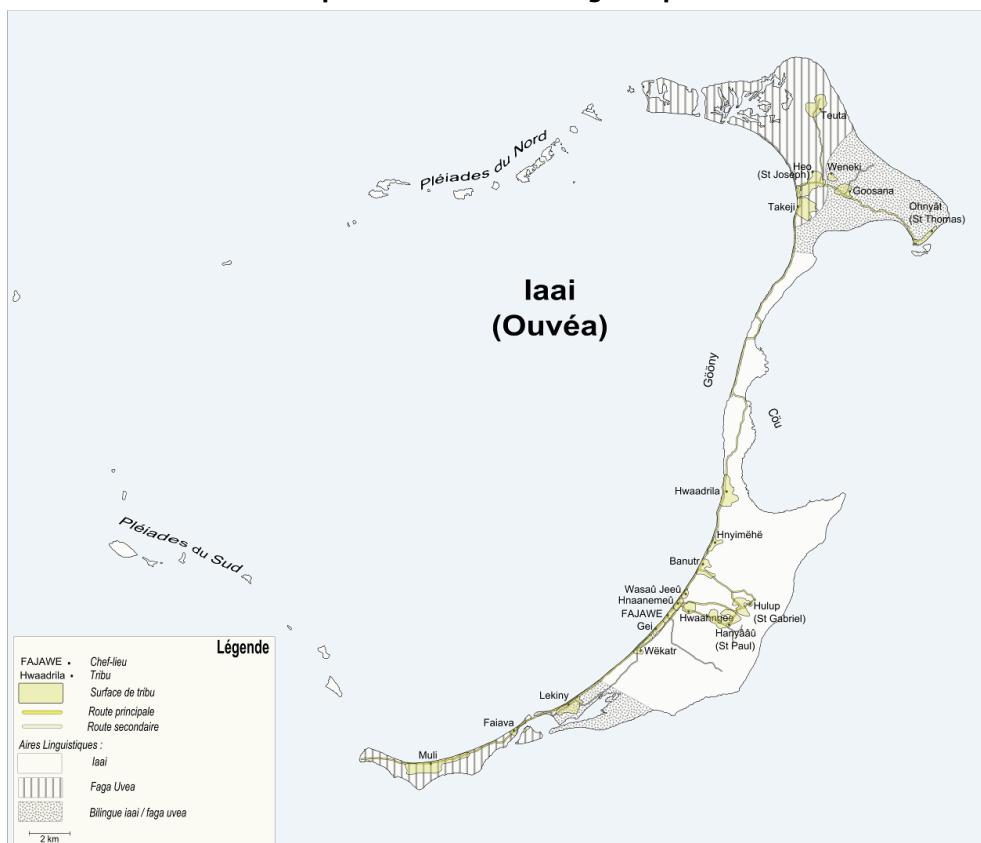
⁵⁸ En accord avec la définition différenciée donnée aux termes *multilinguisme* et *plurilinguisme* des groupes sociaux (Chapitre III4.1, page 122), n'aurait-il pas été souhaitable de promouvoir des États Généraux du *Plurilinguisme* dans les Outre-Mer ?

⁵⁹ On rencontre plusieurs orthographies concurrentes pour le nom *iaai* (que ce soit le nom de la langue ou bien de l'île). Par exemple, sur le site du [Conseil Coutumier](#) cohabitent indistinctement *iaai* et *iāii*. Il n'est pas rare non

La Carte 8 montre que le iaai est parlé dans la région centrale de l'île, tandis que le fagauvea, seule langue vernaculaire de souche polynésienne de Nouvelle-Calédonie (*cf.* l'historique des migrations polynésiennes Chapitre I2.2.1), est parlé aux extrémités nord (tribus de Heo, Takeji et Teuta) et sud (tribu de Lekiny et sur les îles de Muli et Faiava) de l'île.

Entre ces zones existent des sortes de zones tampon où le bilinguisme est favorisé par le contact direct de langues. Il s'agit de la région nord-est de l'île (tribus de Weneki, Hnyebuba, Goosana et Ohnyât) et de Lekiny, au sud.

Carte 8 : Répartition des zones linguistiques à Ouvéa



Source : © AL Dotte, 2012

Cependant, sans atteindre un niveau de bilinguisme qui leur permette de converser dans l'autre langue vernaculaire que leur langue maternelle (c'est-à-dire fagauvea pour les Iaai et iaai pour les Faga), nombreux sont les Ouvéens qui ont une compétence passive de la seconde langue (compétence exolingue).

plus de lire *iai*, *yai*, *yaay*, *iaii*, etc., toutes les combinaisons paraissant en usage. Pour ma part, je tiens à utiliser la graphie *iaai* qui seule respecte l'orthographe établie par les linguistes et qui note la longueur vocalique par le doublement graphique de la voyelle. La langue iaai a pour code ISO 639-3 : iai.

Si dans les zones non bilingues, peu de locuteurs parlent l'une et l'autre langue, l'intercompréhension est assez générale, surtout chez les adultes pour qu'on échange des discours coutumiers, lors des rencontres, chacun dans sa langue (Ozanne-Rivierre, 1976: 29).

D'ailleurs, dès leur arrivée, les premiers missionnaires furent sensibles à cette situation linguistique originale pour l'archipel et s'étonnèrent de ce bilinguisme partiellement partagé (P. Daniel , 1888 dans Izoulet, 2005: 42) :

Il est bon de savoir que les Ouvéens [habitants d'origine polynésienne] empruntent plus facilement la langue de leurs voisins [le hwen iaai] pour parler avec eux que ceux-ci l'ouvéa [le fagauvea] ; mais la plupart du temps, dans les conversations un peu animées, chacun se sert de sa langue propre. Rien n'est plus curieux à entendre.

En dehors de ces zones de bilinguisme de contact, les locuteurs ayant des compétences dans l'autre langue vernaculaire que celle de leur zone d'habitation sont souvent issus de couple mixte dans lequel la mère est originaire de l'autre zone linguistique (la société traditionnelle étant patrilocale, ce sont les femmes qui viennent s'installer dans la tribu de l'homme). Habituellement, l'enfant apprend la langue locale (paternelle) ainsi que, la plupart du temps, la langue d'origine de la mère aux côtés de celle-ci ou au contact de la famille maternelle, mais il s'agit alors, généralement, d'une compétence passive uniquement. Cependant, la langue française tend souvent à substituer la ou les langues des parents dans la transmission intergénérationnelle aujourd'hui, notamment dans ces couples mixtes.

3.2. Des habitants majoritairement multilingues

Les données du recensement de 2009 (INSEE-ISÉE 2009) révèlent que plus de 98% des habitants de l'île âgés de 15 ans ou plus sont locuteurs d'au moins une langue vernaculaire (rappelons que seul 1% de la population de l'île est allochtone à la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire né en dehors du territoire). Parmi ces locuteurs de LK à Ouvéa, 1524 se déclarent locuteurs du iaai contre 996 pour le fagauvea. On évalue à environ 8% le nombre de bilingues iaai/fagauvea.

Tableau 7: Nombre de locuteurs de langues kanak en 2009 chez les habitants d'Ouvéa âgés de 15 ans et plus

Aire linguistique	Extrême Nord				Nord		Centre	Sud		Ext. Sud	Îles Loyauté				
LK	nyélâyu	yuanga	jawe	fwâï	Païci	ajie	xârâcùù	tayo	nengone	drehu	iaai	fagauvea	Nbr de locuteurs de LK	Nbr d'hab. sans LK	
Nbr loc	1	1	1	1	7	8	3	1	24	34	1524	996	2324	28	

Source : Données de l'INSEE-ISÉE (2009)

D'autre part, on constate que, même si les effectifs sont parfois minimes, d'autres langues vernaculaires, originaires d'ailleurs dans l'archipel calédonien, sont parlées à Ouvéa. La répartition se fait comme suit :

- drehu (34 locuteurs) et nengone (24), les deux autres langues des Iles Loyauté ;
- paicî (7), langue du Centre ;
- ajië (8 locuteurs) et xârâcùù (3 locuteurs), du groupe des langues du Sud
- yuanga et nyelâyu (1 locuteur chacune), langues du groupe de l'extrême nord ;
- jawe et fwâi (1 locuteur chacune), langues du Nord ;
- et tayo (1 locuteur), créole de l'extrême-sud.

Le iaai est la langue autochtone la plus parlée sur l'île d'Ouvéa : près de 65% de la population âgée de 15 et plus a des compétences dans cette langue, alors que le fagauvea concerne 42% de cette tranche de la population de l'île en 2009.

De plus, les locuteurs passifs demeurent assez peu nombreux (moins de 1%) de même que ceux sans aucune connaissance en LK (1,2%).

Tableau 8 : Population d'Ouvéa en 2009 de 15 et plus selon le sexe et la connaissance d'une langue kanak

	Hommes				Femmes				Ensemble			
	aucune connaissance	comprendre	parler	total	aucune connaissance	comprendre	parler	total	aucune connaissance	comprendre	parler	total
individus	16	11	1190	1217	12	9	1114	1135	28	20	2304	2352
%	1,3%	0,9%	97,8%	100%	1%	0,8%	98,2%	100%	1,2%	0,8%	98%	100%

Source : données INSEE-ISEE, 2009

La connaissance des LK, et notamment du iaai et du fagauvea, est donc massive sur Ouvéa.

3.3. Une population francophone

La compétence en français peut varier considérablement d'un locuteur à un autre en Nouvelle-Calédonie. Il n'en demeure pas moins qu'il y a, aujourd'hui, très peu de personnes qui ne comprennent pas du tout cette langue, même chez les plus âgés.

À Ouvéa, je n'ai rencontré aucun monolingue en langue vernaculaire. Sur le terrain, j'ai eu l'occasion de rencontrer quelques grands-mères qui semblaient locutrices passives du français et ne parlaient que le iaai (la scolarisation des filles ayant été moins systématique à l'époque des missionnaires), réalité que Ozanne-Rivierre atteste déjà (1976, 30). Mais l'histoire de l'île (et de la Nouvelle-Calédonie en général) fait que presque tous les Kanak,

aujourd’hui, ont été scolarisés en français⁶⁰ et utilisent quotidiennement cette langue (voir Chapitre II2.1.1 *Le français calédonien*).

Les données du recensement de 2009 (INSEE-ISEE, 2009) confirment ces observations de terrain et indiquent que, sur les 2 352 habitants d’Ouvéa âgés de 15 ans et plus, seuls 34 n’ont aucune connaissance du français (soit 1,4%), parmi lesquels on dénombre 22 femmes et 12 hommes, probablement âgés.

Tableau 9 : Population d’Ouvéa en 2009 de 15 et plus selon le sexe et la connaissance du français

	Hommes				Femmes				Ensemble						
	aucune connaissance	parler	lire	écrire	total	aucune connaissance	parler	lire	écrire	total	aucune connaissance	parler	lire	écrire	total
individus	12	9	12	1184	1217	22	12	25	1076	1135	34	21	37	2260	2352
%	1	0,7	1	97,3	100	1,9	1,1	2,2	94,8	100	1,4	0,9	1,6	96,1	100

Source : données issues de INSEE-ISEE, 2009

Les Ouvéens sont donc à très grande majorité au moins bilingues français/LK, si ce n’est plurilingues (le recensement ne précise pas le nombre de langues kanak que les personnes recensées déclarent connaître individuellement).

Conclusion

Dans ce chapitre, il était question de présenter le iaai dans son contexte linguistique, en tant que composante de la richesse linguistique de la Nouvelle-Calédonie où sont parlées 28 langues vernaculaires, au côté d’un créole, de plusieurs langues issues de l’immigration (souvent océaniennes) et d’une variété propre de français (langue dominante), le français calédonien. Cette haute diversité linguistique en Nouvelle-Calédonie est conforme à ce que l’on retrouve plus largement dans le bassin Pacifique qui comporte plusieurs des *hotspots*⁶¹ de la diversité linguistique de la planète.

Cette richesse en nombre de langues place la Nouvelle-Calédonie au premier rang des zones de diversité linguistique de France. Ce multilinguisme, s’il est un atout incomparable et un patrimoine exceptionnel, n’en est pas moins un défi pour la société contemporaine. Porteuses de valeurs et de savoirs ancestraux, les langues kanak n’en sont pas moins délaissées par les jeunes générations, plus urbanisées et à qui les langues ancestrales sont de moins en moins transmises. Les bouleversements sociétaux ont fait passer un plurilinguisme

⁶⁰ La France a pris officiellement possession des Iles Loyauté en 1864 et imposa, dès lors, l’enseignement obligatoire pour tous les enfants en français.

⁶¹ Zone regroupant un nombre particulièrement élevé de langues, souvent en danger.

autochtone généralisé (nécessaire à l'intercompréhension pré-contact) vers un bilinguisme différencié (où le français joue le rôle de langue véhiculaire) pour aller, aujourd'hui, vers une tendance marquée au monolinguisme francophone.

Dans ce contexte, il apparaît essentiel de se pencher sur la question de la vitalité des langues kanak, de leur devenir et de s'interroger sur les moyens d'évaluer cette vitalité, dans un premier temps, et de la maintenir, le cas échéant. C'est le but du chapitre suivant qui porte sur la vitalité du iaai et qui traite du contexte sociolinguistique moderne de cette langue.

Chapitre III

Vitalité de la langue iaai

aujourd’hui

Après avoir consacré les deux premiers chapitres de cette thèse à la description générale du contexte (l’île d’Ouvéa, ses habitants, leur histoire) et de la situation linguistique locale, le présent chapitre est consacré à l’évaluation de la vitalité du iaai par l’analyse des conditions sociolinguistiques de son usage contemporain. La réflexion menée dans ce chapitre a pour objectif de s’interroger sur le profil des locuteurs du iaai d’aujourd’hui ; les contextes dans lesquels ils parlent la langue ; et d’essayer de comprendre pourquoi certaines personnes ne parlent-elles plus/pas la langue et comment est généralement perçu son emploi.

Dans une première section, j’établirai quelques rappels théoriques quant aux notions d’obsolescence et de vitalité linguistique. Dans la section 2, ces notions et méthodes d’évaluation de la vitalité linguistique serviront à proposer un état de la vitalité du iaai aujourd’hui, tout en abordant les conditions sociolinguistiques de son usage au quotidien et en revenant sur l’impact des « politiques linguistiques » en Nouvelle-Calédonie. La section 3 abordera la grande diversité des locuteurs du iaai et interrogera la pertinence de la typologie des locuteurs de LED de Bert & Grinevald (Bert and Grinevald 2010) concernant le cas du iaai. Enfin, dans la section 4, je terminerai par une réflexion sur l’imbrication de la situation de contact de langues et de bilinguisme diglossique chez les locuteurs du iaai, entraînant un conflit linguistique caractérisé qui alimente des idéologies « de la langue et du langage »⁶² dichotomiques à l’origine d’attitudes linguistiques complexes.

1. La vitalité des langues : cadre théorique et méthodologique

1.1. Enjeux d’un nouveau domaine d’étude

La thématique des « Langues En Danger » (LED) s’est constituée en tant que champ d’étude spécifique de la linguistique à partir du symposium tenu devant la Linguistic Society

⁶² « Les idéologies liées à la langue déterminent des comportements partagés, au sein d’un groupe, à la fois sur la langue elle-même, sur son usage, et sur ses usagers. » (Costa 2010, 122).

of America en 1992 et grâce à l'impact de la collection d'articles publiée par la suite dans la revue *Language* (Hale et al. 1992). Parmi eux, celui de Krauss (1992) contenait déjà un premier essai d'échelle de la vitalité linguistique en différents niveaux. Grinevald & Costa (2010) dressent la genèse de la thématique des LED et rappellent que si quelques travaux ont, certes, été publiés avant cette date, et notamment avec une approche pluridisciplinaire mêlant anthropologie, sociologie et linguistique (Dorian 1989; Swadesh 1948; Dorian 1981), 1992 reste l'année-phare en ce qui concerne la prise de conscience de l'importance de se soucier des LED⁶³, de mener des recherches sur cette problématique et d'agir, le cas échéant, pour préserver ces langues.

Il faut cependant attendre l'année 2000 et le début du XXI^{ème} siècle pour que le thème des LED et la conscientisation sur la disparition de la diversité linguistique mondiale soient adressées au grand public et généralisées (Hagège 2000; Nettle and Romaine 2000; Crystal 2000; Nouveaux Mémoires de la Société Linguistique de Paris Anon. 2000). Si les estimations sont assez variées, il existe néanmoins un relatif consensus qui table sur la disparition de près de 50% des langues actuellement encore parlées (environ 6 000) d'ici à la fin de ce siècle. Progressivement, la sensibilisation au problème de la disparition des langues du monde va grandissant et de plus en plus de chercheurs s'interrogent sur les causes de cette perte, ses conséquences sociales, culturelles, linguistiques et écologiques ainsi que les éventuels moyens de les pallier. En outre, plusieurs fondations, institutions internationales, pôles universitaires et programmes de recherches se développent ou investissent des fonds sur cette thématique. C'est le cas de l'UNESCO, dont je reparlerai par la suite, qui se propose d'établir un Atlas des langues en danger dans le monde, mais également du programme [Sorosoro](#) de la Fondation Chirac (lancé en 2008 et clos fin 2012), du tout récent [Endangered Languages Project](#) de Google, ou de plusieurs organismes financeurs de documentation, de description et de revitalisation de LED ([DoBes](#) ; [Hans Rausing Endangered Languages Project](#) ; [Documenting Endangered Languages](#) ; [the Endangered Language Fund](#) ; [the Foundation for Endangered Languages](#)...).

Plusieurs notions et courants de pensée émergent ou s'enrichissent des recherches sur les LED, comme, par exemple, les concepts d'écologie du langage (voir Lechevrel 2012), de revitalisation et d'obsolescence linguistique, ou d'autres encore. La prise en compte du

⁶³ En 2012, un colloque international s'est tenu à Lyon pour célébrer « 20 ans de recherches sur les Langues En Danger » et a réuni quelques-uns des premiers linguistes à s'être mobilisés pour promouvoir l'importance de cette discipline au sein de la linguistique ainsi que pour soutenir la nécessité de l'engagement des linguistes pour la préservation de la diversité linguistique dans le monde. Une [page web présente le programme de ce colloque](#) et un ouvrage collectif regroupant les différentes communications est prévu, en hommage à la carrière de Colette Grinevald (anciennement Craig).

phénomène de disparition d'un certain nombre de langues du monde se développe à la fois comme une nouvelle approche de la linguistique (l'enjeu n'est plus seulement la description, mais aussi la documentation, l'archivage, voire la revitalisation : DDA+R), mais également comme une nouvelle façon de faire de la linguistique (tendant à la recherche-action) et de s'interroger sur des problématiques nouvelles. Dans sa thèse qui se veut une approche critique de mouvements de revitalisation en Europe, Costa (2010, 41) livre un chapitre très intéressant sur l'émergence du domaine d'étude des LED et voit dans la collection d'article de Hale & al. (1992) puis dans le débat qui s'ensuit (Ladefoged 1992; Dorian 1993) les fondements des questions traitées par cette sous-discipline aujourd'hui :

Ainsi, dès 1993, les éléments du débat contemporain sont posés : le rôle des linguistes, la spécificité des terrains et la possibilité d'une théorie globale, la désirabilité de tels efforts en vue du « sauvetage d'une langue » ou de sa récupération, la question des locuteurs et, indirectement, de leurs visions du monde et des questions linguistiques, ainsi que leurs aspirations.

Il poursuit et résume comme suit les paradigmes qui constituent désormais les préoccupations des spécialistes de langues en danger (Costa 2010, 42–43) :

Ainsi, pour les linguistes de ce domaine de recherche, les travaux sur les langues en danger visent aujourd'hui un quadruple objectif :

- attirer l'attention du grand public et des linguistes sur un phénomène perçu et présenté comme nécessitant une attention urgente. L'implication des chercheurs est ici clairement revendiquée.
- documenter des langues qui jusqu'alors ne l'étaient pas (...).
- étudier les phénomènes d'attrition linguistique, c'est-à-dire les effets de la perte de fonctions sociolinguistiques de la langue sur sa structure (Tsunoda 2006: 15) et d'obsolescence de langues en situation de contact afin de mieux comprendre les phénomènes de « mort des langues » et de les modéliser (Sasse 1992).
- De plus en plus, répondre aux diverses demandes des communautés parlant (ou non) des langues en danger et souhaitant mettre sur pied des actions autour de cette même langue.

C'est bien dans cette perspective que se situe mon travail de thèse, qui vise à étudier les phénomènes de changements linguistiques en cours dans la langue iaai, langue en situation de contact, afin de comprendre les mécanismes d'évolution (innovation et obsolescence), et de sensibiliser au besoin de mettre en place des actions d'aménagement linguistique à différents niveaux en Nouvelle-Calédonie pour promouvoir et maintenir les langues kanak. Dans cet objectif, la réflexion porte également sur la construction scientifique d'un « état des lieux » de la langue dans sa pratique actuelle. Dès lors, il s'agit d'essayer de mesurer le niveau de vitalité du iaai. Pour cela, il convient de revenir sur la méthodologie dédiée à l'évaluation de la vitalité linguistique et sur les différentes grilles d'appréciations qui cohabitent et s'enrichissent mutuellement en sociolinguistique aujourd'hui.

1.2. Évaluation de la vitalité linguistique

1.2.1. La GIDS de Fishman (1991)

Fishman (1991; 2001) fait partie des premiers à modéliser un continuum de degrés de vitalité linguistique. Il propose une échelle graduée de rupture intergénérationnelle (GIDS : *Graded Intergenerational Disruption Scale*) à huit niveaux inclusifs, où « plus le niveau de GIDS atteint est élevé, moins la continuité intergénérationnelle et les chances de maintenance d'une langue dans une communauté sont garanties » (*ibid.*, p. 87). Comme son nom l'indique, cette méthode d'évaluation de « l'état de santé » d'une langue est essentiellement basée sur le critère de la transmission intergénérationnelle, c'est-à-dire le fait que les générations aînées utilisent leur propre langue maternelle pour converser avec les plus jeunes générations, mais prend en compte également les domaines d'utilisation de la langue et son emploi à l'écrit.

Fishman entrevoit cette grille d'évaluation comme une « tactique » (p. 109) pas-à-pas à respecter pour toute action d'inversion de l'assimilation linguistique (*reversing language shift*). L'assimilation linguistique (*language shift*) désigne un processus où les locuteurs d'une langue A, qui voit ses fonctions diminuer dans la société, est progressivement substituée par une langue B jusqu'à aboutir à l'extinction de la langue A. Dans la grille du GIDS, ce processus correspond à l'évolution croissante des niveaux (de 1 à 8). La procédure d'inversion de l'assimilation linguistique préconisée par Fishman reviendrait à reconquérir ces fonctions perdues, c'est-à-dire, dans son modèle, à faire baisser le niveau de rupture linguistique entre générations dans un mouvement décroissant (du niveau 8 au niveau 1). Je reproduis et traduis ici le tableau synthétique du GIDS de Fishman proposé par Dwyer (2011, 2), en y ajoutant les deux processus d'évolution possible :

Tableau 10: L'échelle graduée de rupture intergénérationnelle (GIDS) de Fishman (1991)

Niveau	Description
Assimilation linguistique ↓	1 La langue est utilisée dans l'enseignement, au travail, dans les médias, le gouvernement sur le plan national
	2 La langue est utilisée par les médias locaux et régionaux et les services du gouvernement
	3 La langue est utilisée dans le milieu du travail à la fois par les locaux et les extérieurs
	4 La littératie dans la langue est transmise par l'école
	5 La langue est utilisée oralement par toutes les générations et est utilisée à l'écrit par la communauté
	6 La langue est utilisée oralement par toutes les générations et est apprise par les enfants comme langue première
	7 La génération des jeunes parents connaît la langue suffisamment pour l'utiliser avec ses aînés mais ne la transmet pas à ses enfants
	8 Les derniers locuteurs de la langue sont des personnes âgées

↑ Inversion de l'assimilation linguistique

Source: traduction d'après Dwyer (2011, p. 2)

1.2.2. Les neuf critères de l’UNESCO (2003)

Suite à l’intérêt grandissant du début des années 2000 pour la préservation des langues en danger, et comme je l’ai abordé au début de ce chapitre, certaines organisations internationales s’intéressent à leur tour à cette problématique. C’est notamment le cas de l’UNESCO qui s’engage à recenser l’état de vitalité des langues du monde et réunit, pour cela, un comité *ad hoc* de linguistes responsable de définir un cadre méthodologique visant à évaluer la vitalité linguistique (UNESCO 2003). Sur la base d’un questionnaire prenant en considération neuf principaux critères à la fois démographiques, politiques, sociolinguistiques et linguistiques, les réponses attribuées pour une langue en particulier permettent de la situer sur une échelle de vitalité allant de 5 (« sûre ») à 0 (« éteinte »).

Image 9: Les 9 critères UNESCO de l’évaluation de la vitalité linguistique



Source: AL Dotte, d’après UNESCO (2003)

À l’aide du questionnaire constitué de ces neuf critères, une campagne de collecte d’évaluation d’un très grand nombre des langues de la planète est lancée par l’UNESCO qui publie alors son *Atlas des langues en danger dans le monde* (Moseley 2010) également disponible dans une [version interactive](#).

Les trois premiers critères de cette taxinomie concernent le nombre de locuteurs, leur répartition générationnelle ainsi que leur poids statistique par rapport à l’ensemble de la population. Les critères 4 et 7 décryptent où et comment la langue est parlée. Ils prennent en compte les domaines d’usage au plan individuel, ainsi qu’institutionnel, pour savoir où la langue est autorisée, encouragée, interdite ou en concurrence avec une autre langue. Le critère 8 identifie la manière dont la langue est perçue au sein de la communauté, de sa

sensibilité en faveur de l'emploi de la langue, ou au contraire, de son indifférence. Enfin, les critères 5, 6 et 9 font référence à la production, soit de matériels – grammaires, dictionnaires, documents éducatifs et scolaires, productions médiatiques et littéraires – (critère 9), pour lesquels on s'intéressera à l'ampleur de la diffusion au sein des membres de la communauté (critère 6); soit de données néologiques à l'intérieur même du vocabulaire de la langue, rendant compte de son adaptabilité et de sa réactivité face aux nombreuses réalités nouvelles de la modernité (critère 5).

Ces neuf critères sont considérés dans une interaction réciproque et interdépendante. Selon l'écologie spécifique à chaque langue et communauté, certains facteurs vont voir leur importance prendre plus de valeur que d'autres. Il est essentiel de contextualiser l'évaluation et les critères pris en compte en fonction de la langue et de la communauté en question, d'où l'intérêt de confier cette mission à des linguistes de terrain, à des experts des réalités locales. Il apparaît fréquent que l'évaluation d'un critère se situe entre deux niveaux hiérarchiques, appelant l'introduction de demi-niveaux, ce qui pose également la question de la prépondérance de critères quasi-exclusivement quantitatifs au détriment de critères d'ordre davantage qualitatif, comme le soulèvent Bert, Grinevald & Amaro (2011).

La grille d'évaluation développée par l'UNESCO constitue depuis un cadre de référence communément partagé et utilisé.

Encadré 3 : Nombre absolu de locuteurs et transmission intergénérationnelle

Le nombre absolu de locuteurs dans une communauté peut être un élément significatif de sa situation linguistique à long terme : une petite communauté paraît plus fragile, susceptible de disparaître plus précocement, qu'une population plus importante en nombre. De même, une minorité linguistique peut s'intégrer plus facilement dans un groupe voisin, majoritaire ou non, courant ainsi le risque d'abandonner alors langue et culture d'origine.

Néanmoins, bien qu'il puisse être tentant de penser que plus les locuteurs natifs d'une langue sont nombreux, plus celle-ci est susceptible de bien se porter sur le plan de sa vitalité, c'est un raccourci qui est contredit par bien des exemples, notamment océaniens (Moyse-Faurie 2000a, 81). Il existe de très petites communautés en nombre où la vitalité de la langue n'est pas préoccupante (du moins à bref ou moyen terme), du fait de l'absence de pression linguistique exercée par une majorité et du maintien de la transmission de la langue ancestrale aux jeunes générations. La Micronésie en donne un très bon exemple : tous deux très en danger, le chamorro et le sonsonolais n'en sont pas moins, respectivement, la langue océanienne comptabilisant le plus de locuteurs (environ 60 000 locuteurs du chamorro à Guam), et l'une des plus « petites » langues (environ 300 locuteurs du sonsonolais dans les archipels de Palaos et des Mariannes du Nord), d'après Nettle & Romaine (2003, 14). Cet exemple illustre parfaitement pourquoi le nombre absolu de locuteurs d'une langue n'est, à lui seul, pas un facteur suffisant pour statuer de la vitalité d'une langue et qu'il doit être relativisé absolument en fonction de la situation sociolinguistique de la communauté. On doit à Krauss d'avoir, le premier, mis en avant l'importance de ne pas considérer exclusivement le nombre absolu de locuteurs, mais de croiser ce facteur avec ceux du nombre proportionnel de locuteurs par rapport à l'ensemble de la population et de l'âge moyen des locuteurs (Krauss 1992).

Pour sa part, la transmission intergénérationnelle est considérée comme un des facteurs essentiels pour assurer la pérennité d'une langue. On considère que la transmission d'une langue s'effectue de façon normale lorsque le nombre de décès des locuteurs âgés est équilibré par le nombre au moins égal de nouveaux locuteurs (Sagart 2000). Si la disparition des locuteurs les plus âgés de la communauté n'est pas contrebalancée par l'émergence de générations nouvelles parlant la langue, alors on peut dire que la langue est en voie d'extinction. L'analyse des taux de locuteurs d'une langue par rapport à la pyramide des âges de la communauté en question est un excellent reflet de la vitalité de cette langue.

La garantie de la pérennité d'une langue est donc assurée par son succès de diffusion auprès des enfants. On peut retenir trois principaux niveaux de situation linguistique :

- dans un premier cas, toutes les générations, y compris les enfants, font un usage courant de la langue ;
- dans un second cas, la langue est parlée par les parents et les grands-parents, mais pas par les enfants, même si ceux-ci peuvent avoir quelques connaissances dans la langue ;
- enfin, le troisième cas concerne les situations où seuls les grands-parents ou les générations les plus âgées connaissent la langue (Grenoble & Whaley, 2006: 6).

Cependant, au sein d'une même langue, les situations peuvent être très différentes et les réalités très hétérogènes. Dans un village, les enfants peuvent parler couramment la langue, alors que, quelques kilomètres plus loin, la langue n'est parlée qu'entre personnes âgées ; un enfant peut apprendre sa langue au sein de sa famille, alors que, chez le voisin, les enfants ignorent tout de la langue de leurs grands-parents, etc. L'évaluation de la vitalité linguistique à partir de ces grilles de critères est donc très délicate à réaliser à l'échelle d'une communauté tout entière, tant la diversité des situations possibles au niveau individuel ou familial est large.

1.2.3. L'E-GIDS de Lewis & Simons (2010)

Les linguistes américains du *Summer Institute of Linguistics* (SIL) Lewis et Simons ont proposé une version complétée du GIDS de Fishman avec le E-GIDS pour *Extended Graded Intergenerational Disruption Scale* (Lewis and Simons 2009). Cette nouvelle grille se décompose en treize grades d'évaluations (dix niveaux, dont certains décomposés en sous-niveaux) qui

situent la langue quant à sa vitalité mais aussi son niveau de rayonnement, le niveau 0 correspondant à l'état de vitalité maximal (« langue internationale ») et le niveau 10 à une vitalité nulle (« langue éteinte »).

En répondant à la question « Comment la langue est-elle utilisée ? », il est possible de situer une langue sur cette échelle et de lui attribuer un niveau de vitalité. L'innovation dans ce modèle par rapport à celui de Fishman est d'affiner les niveaux concernant les langues véhiculaires (niveaux 0 à 3), langues dites « institutionnelles », mais également de spécifier différents niveaux plus précis de « danger » (niveaux de 6a à 9). Dwyer (2011, 10) publie un intéressant tableau comparant les échelles de l'E-GIDS et de l'UNESCO, qui est reproduit en Annexe 7.

Tableau 11: Les dix niveaux de vitalité linguistique de l'E-GIDS

Niveau	Langue...	Vitalité
0	internationale	
1	nationale	
2	régionale	institutionnelle
3	de commerce	
4	d'enseignement	
5	écrite	en développement
6a	vigoureuse	vigoureuse
6b	menacée	en danger
7	subissant l'assimilation	
8a	moribonde	
8b	quasi éteinte	en voie d'extinction
9	dormante	
10	éteinte	éteinte

Source: d'après Lewis & Simons (2010)

Le E-GIDS se veut être une échelle harmonisée et plus simple d'utilisation que les méthodes antérieures de l'évaluation de la vitalité linguistique (GIDS et UNESCO). En plus de cette échelle, les linguistes du SIL ont proposé deux autres cadres de référence complémentaires : FAMED, une liste de cinq conditions (Fonctions ; Acquisition ; Motivation ; Environnement et Distinction) à réunir pour engager un processus d'inversion de l'assimilation linguistique, ou mieux, d' « usage durable » de la langue, développé dans un modèle appelé SUM (*Sustainable Use Model for language development*). Ce modèle, non pas de revitalisation, mais de « développement durable de l'usage de la langue » est construit comme un cadre théorique ayant pour visée d'aider les acteurs de la promotion de langues à cibler leurs actions (cf. Quakenbush and Simons 2012).

1.2.4. Synthèse

Malgré la modélisation d’outils visant à fournir une mesure de la vitalité linguistique, il n’en demeure pas moins délicat d’évaluer scientifiquement la vitalité d’une langue et son degré de risque de disparition (« *endangerment* »). Et pour cause, les informations quant à la situation (socio)linguistique des langues du monde sont souvent difficiles à obtenir. Ces informations sont maigres sur Internet ou souvent trop peu fiables, notamment concernant les « petites » langues, celles dont le risque de disparition est typiquement le plus élevé, et qui sont peu dotées⁶⁴. On trouve peu d’informations fiables, et rien ne remplace l’observation et les connaissances acquises lors d’une expérience prolongée sur le terrain.

De plus, les critères à prendre en considération pour aboutir à une évaluation pertinente ne font pas consensus et n’ont pas le même poids en fonction de l’écologie dans laquelle existe et est pratiquée la langue, ce qui rend ces critères (et les outils qu’ils soutendent) difficilement généralisables. Chacune des trois méthodes d’évaluation de la vitalité linguistique présentées précédemment présente à la fois une série d’avantages et d’inconvénients.

La GIDS de Fishman permet de situer une langue dans le cours de son processus d’assimilation et fournit les étapes (8 niveaux) à suivre pour inverser cette assimilation linguistique. Néanmoins, elle focalise son évaluation sur les critères de la transmission et des domaines d’usage, négligeant des critères davantage subjectifs, comme les attitudes des locuteurs envers leur langue, par exemple.

L’E-GIDS, pour sa part, se base globalement sur ces mêmes critères, mais diffère de la GIDS en ce qu’elle propose une gamme de niveaux de vitalité plus large et détaillée (10 niveaux), ainsi qu’un peu moins restreinte au seul facteur de la transmission intergénérationnelle.

Les neuf critères UNESCO, quant à eux, présentent l’intérêt de couvrir un très large panel d’informations, à la fois objectives (enseignement, domaines d’usage...) et subjectives (attitudes linguistiques des locuteurs et des institutions...), mais il est reproché à cet outil de considérer davantage des critères quantitatifs que qualitatifs (Bert, Grinevald, and Amaro 2011). Ces six niveaux de vitalité peuvent être déclinés en « demi-niveaux » selon les « notes » attribuées à chaque critère.

La solution la plus satisfaisante demeure donc d’adoindre à l’utilisation de ces outils (pris individuellement ou en complément les uns des autres) une description minutieuse et

⁶⁴ C'est-à-dire, des langues peu documentées, disposant de peu de matériaux linguistiques transcrits, traduits ou analysés.

éclairée de l'écologie de la langue⁶⁵, l'ensemble des facteurs qui composent son environnement (voir, par exemple, l'article de Vamarasi 2005 qui propose une telle réflexion pour le rotumien). C'est ce que je me suis efforcée de faire dans cette première partie de la thèse, afin de pouvoir pondérer la valeur et l'importance de certains critères d'évaluation de la vitalité linguistique tels que proposés dans les trois méthodes détaillées précédemment, et d'ajuster leur importance en fonction du contexte (de « l'écologie ») de la langue iaai.

1.3. Vitesse et modes d'attrition d'une langue

Sans proposer une méthode d'évaluation de la vitalité, Campbell & Muntzel (1989, 182–186) dressent, néanmoins, une échelle à quatre niveaux relative à la vitesse de disparition d'une langue, qu'ils relient aux causes et aux conséquences (linguistiques) d'une telle attrition (ou « mort d'une langue », *language death*). Plus l'abandon de la langue suit un processus rapide, plus sa sauvegarde (revitalisation, maintenance...) apparaît difficile, voire impossible, alors qu'un abandon progressif laisse plus de chance à l'alternative de la revitalisation. Quatre types d'attrition linguistique sont définis par les auteurs :

1. l'attrition brutale (*sudden death*) survient suite à la disparition soudaine des locuteurs d'une langue, à cause de maladies, guerres, catastrophes naturelles, etc.
2. l'attrition radicale (*radical death*) est la conséquence d'un ensemble de circonstances politiques qui ont poussé les individus à ne plus utiliser leur langue pour cause de répression, voire de génocide. L'abandon de la langue permet de nier l'identification au groupe ethnique réprimé (réaction d'autodéfense) afin d'éviter les persécutions. La rupture de transmission de la langue est brusque et totale. Le pipil est un exemple de ce type d'attrition linguistique décrit par Campbell (1987).
3. l'attrition progressive (*gradual death*) renvoie à la perte graduelle de la langue suite au passage de l'emploi de la langue locale (vernaculaire) à une langue de plus grande influence, le « *language shift* » de Fishman (1991). C'est cette situation qui laisse le plus de traces sur la langue minorisée. La situation du iaai et des langues kanak correspond à ce type d'attrition.
4. l'attrition restrictive (*bottom-to-top death*) réfère à une situation où la langue n'est plus employée dans le cercle familial, ni dans la majorité des domaines quotidiens, mais reste la langue des pratiques religieuses, rituelles, traditionnelles... Dans ces domaines,

⁶⁵ Voir Tsunoda (2005, 49), qui parle aussi d'une prise en compte plus large de facteurs relatifs à l'écologie d'une langue dans la mesure de la vitalité ethnolinguistique.

la langue est encore parlée spontanément et jouit d'un haut prestige dû à l'importance culturelle du domaine en question.

Cette taxinomie permet d'estimer le degré de perte d'une langue non pas par des critères mesurant sa vitalité même, mais par rapport à la vitesse d'abandon de la part des locuteurs. Combinée aux méthodes d'évaluation de la vitalité évoquées précédemment, ce cadre théorique permet aussi d'estimer les conséquences structurelles, linguistiques, qu'aura subie la langue minorisée.

1.4. Obsolescence linguistique

L'étude de l'obsolescence linguistique, notion proposée en premier par Dorian, traite des effets des phénomènes de perte de vitalité d'une langue et de l'évolution décroissante de son usage sur sa structure et le fonctionnement de son système (*cf.* Grinevald 1998). L'ouvrage de référence sur cette problématique est celui coordonné par Dorian (1989) qui regroupe une vingtaine d'articles sur des exemples d'obsolescence dans plusieurs langues du monde et sur la diversité des effets que ce phénomène peut avoir sur les caractéristiques phonologiques, morphologiques ou syntaxiques des langues.

La notion d'obsolescence linguistique supporte l'idée que la mort d'une langue est un processus⁶⁶ (plus ou moins rapide selon les modes d'attrition évoqués précédemment) qui engendre différents phénomènes de changements, variations et évolutions linguistiques dans une langue progressivement abandonnée au profit d'une langue dominante :

More often, death comes by in a situation of languages in contact and shifting bilingualism. Although the process of progressive language death often shares much with the process of historical linguistic change, it differs from it in the speed and the scope of the change, and ultimately in its final outcome.⁶⁷ (Grinevald 1998, 258)

La problématique de ce travail de thèse portant sur l'évolution du iaai conduit à placer le processus de l'obsolescence linguistique parmi les phénomènes permettant d'expliquer certains changements linguistiques dans cette langue. Il en sera notamment question dans le Chapitre VII sur le délitement du système de classification possessive.

⁶⁶ « language death may be defined as the end-point of language obsolescence : a process whereby a language is ousted from its territory by another variety. » (Jones 1998, 4–5). (« La mort d'une langue peut être définie comme le point final de l'obsolescence linguistique : un processus où la langue est déboutée de son territoire par une autre variété. »)

⁶⁷ « Le plus souvent, la mort d'une langue survient dans une situation de contact de langues et de remplacement bilingue. Bien que le processus de mort progressive d'une langue partage souvent davantage avec le processus de changement linguistique historique, il se distingue par la vitesse et l'étendue du changement, et enfin par son dénouement. »

2. Le iaai, une langue en danger ?

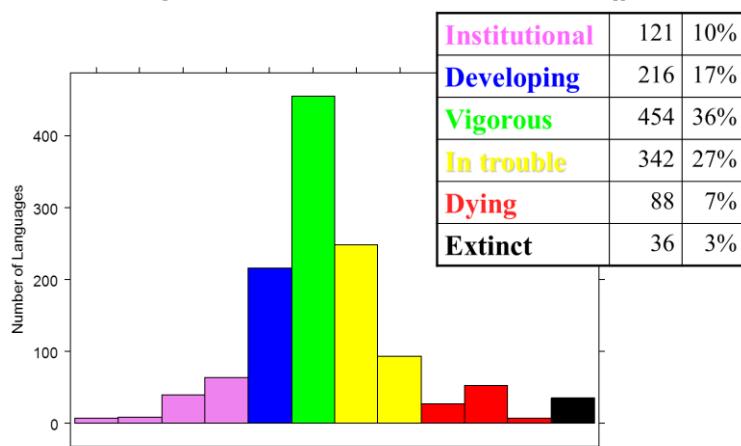
Les différentes méthodes d'évaluation de la vitalité linguistique présentées plus tôt (Chapitre III1.2) situent une grande partie des langues kanak de la Nouvelle-Calédonie parmi la classe des langues en danger. Cependant, le iaai ne figure pas dans la liste des langues en danger établie par l'UNESCO, alors que ma propre évaluation de la vitalité du iaai, selon le questionnaire de cette organisation internationale et d'après mes observations et entretiens sur le terrain, se révèle beaucoup plus pessimiste.

Dans cette section, je présenterai d'abord la vitalité attribuée aux langues kanak globalement (2.1), avant de proposer une genèse des décisions politiques ou historiques pouvant avoir eu un impact sur le statut de ces langues et sur le iaai en particulier (2.2). Enfin, je terminerai par livrer ma propre évaluation de la vitalité du iaai en combinant les trois méthodologies mentionnées et par placer le iaai parmi les langues en danger de disparition (2.3).

2.1. Les langues kanak

Grâce à leur outil de calcul de la vitalité linguistique, l'E-GIDS (*cf.* Chapitre III1.2.3) Quakenbush & Simons (2012) illustrent la vitalité des langues austronésiennes à l'aide du graphique reproduit ci-dessous, et qui révèle qu'environ trois langues austronésiennes sur cinq manifestent une vitalité plutôt bonne. À l'inverse, le reste des langues austronésiennes présente une vitalité préoccupante⁶⁸.

Image 10: Vitalité des langues austronésiennes selon l'E-GIDS (par nombre de langues)

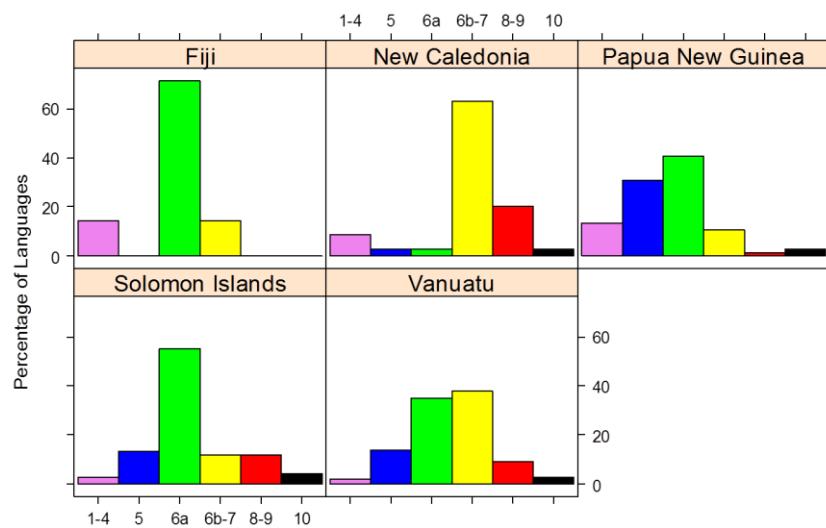


Source: Quakenbush & Simons (2012, p. 31)

⁶⁸ Ces données et évaluations doivent être considérées avec toute la mesure relative à ce qui a été discuté dans la section Chapitre III1.2.4.

Par ailleurs, Quakenbush & Simons proposent une série de graphiques illustrant la situation des langues de Mélanésie (Image 11) : Fidji, Nouvelle-Calédonie, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Salomon, Vanuatu. Pour chacun des cinq archipels, une évaluation de la vitalité des langues est réalisée à partir de l'E-GIDS (les niveaux de vitalité sont regroupés en 6 bandes). Le résultat est particulièrement intéressant en ce qui nous concerne : d’après les données des auteurs du SIL, la Nouvelle-Calédonie est le pays de Mélanésie où les langues austronésiennes sont les plus en danger (plus de 60% « *in trouble* » et près de 20% « *dying* »).

Image 11: Vitalité des langues austronésiennes en Mélanésie (par pourcentage des langues)



Source: Quakenbush & Simons (2012, p. 38)

Pour sa part, l’Atlas de l’UNESCO recense, à ce jour, 2 473 langues en danger (soit environ un tiers du patrimoine linguistique mondial), dont un peu plus de 200 dans le bassin Pacifique (hors Australie). Dix-huit des vingt-huit langues vernaculaires encore parlées aujourd’hui dans l’archipel de la Nouvelle-Calédonie⁶⁹ y sont recensées.

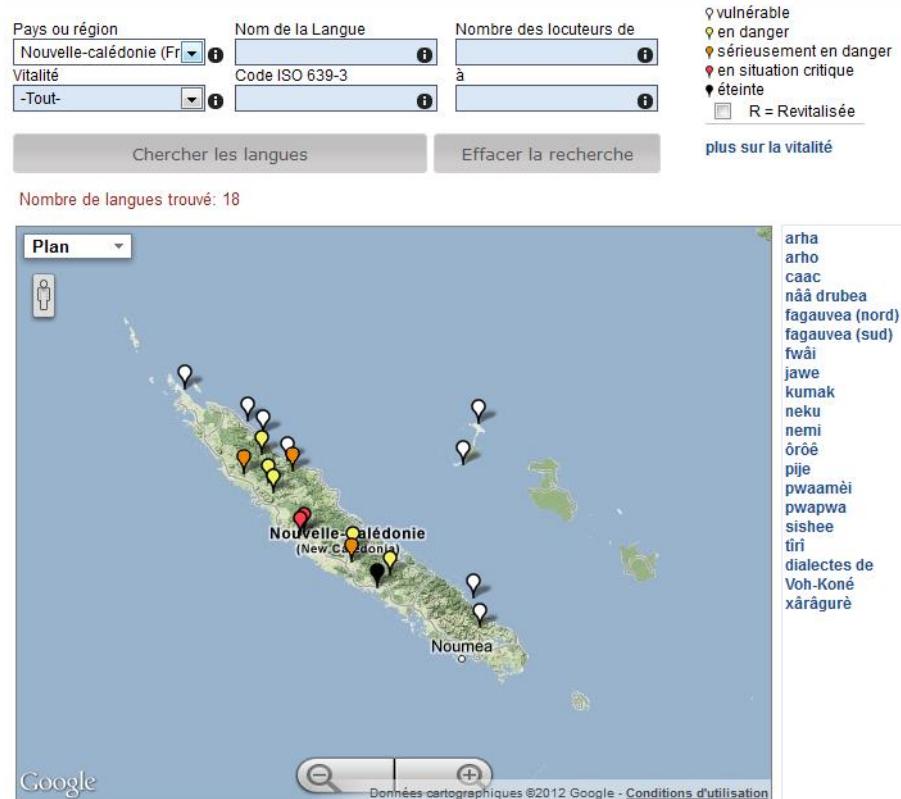
Pour ces dix-huit langues considérées comme « en danger » d’après les critères de l’UNESCO, la répartition sur l’échelle des degrés de vitalité⁷⁰ se fait comme suit :

- langues « vulnérables » (sept) : caac, nââ drubéa, fagauvea, fwâi, jawe, kumak, xârâgurè;
- langues « en danger » (cinq) : nemi, ‘ôrôê, pwaamei, tîrî et les dialectes de Voh-Koné;
- langues « sérieusement en danger » (trois) : neku, pijé et pwapwâ;
- langues « en situation critique » (deux) : arhâ et arhö;
- langue « éteinte » (une) : sîshëë.

⁶⁹ Darrell Tryon (ANU, Australie) a été l’éditeur régional responsable de la zone Pacifique, Indonésie et Papouasie-Nouvelle-Guinée auprès de l’UNESCO pour la 3^{ème} édition de l’Atlas (Moseley 2010).

⁷⁰ Voir le site de l’UNESCO pour le sens qu’elle accorde aux différents niveaux de vitalité linguistique.

Carte 9 : Carte des langues en danger de la Nouvelle-Calédonie



Source: Capture d'écran de l'Atlas des langues en danger, UNESCO, consulté le 01/06/2013

Les dix autres langues vernaculaires qui ne sont pas mentionnées par l'Atlas sont donc considérées comme « sûre » par l'UNESCO, leur absence ne pouvant être attribuée à un manque de données puisqu'on remarque qu'il s'agit en fait des dix « plus grandes » langues de l'archipel (toutes sont parlées par près de 2 000 locuteurs⁷¹ et bien documentées). C'est parmi elles que figure le iaai, langue parlée à Ouvéa (la plus septentrionale des Iles Loyauté ; sur la carte, les poinçons blancs désignent le fagauvea).

Cependant, ma propre évaluation de la vitalité du iaai⁷², à partir de mes observations sur le terrain, m'amène à être bien plus pessimiste et à considérer le iaai comme une langue en danger (niveau 3 sur l'échelle de l'UNESCO). Dans la section 2.3 ci-dessous, je détaille les neuf critères d'évaluation de l'UNESCO par rapport à mes recherches et observations sur le iaai. À l'issu de quoi, je résume ces informations dans un tableau et tente une cotation à la manière de l'UNESCO.

Mais, avant de passer en revue ces critères concernant le iaai, je propose un historique des politiques linguistiques en Nouvelle-Calédonie afin de présenter l'évolution de la place accordée aux langues kanak au niveau institutionnel et éducatif, facteur clef également de

⁷¹ Mis à part le fagauvea, langue d'origine polynésienne également parlée à Ouvéa, qui compta plus de 2 000 locuteurs et fait partie des langues considérées comme vulnérable par l'UNESCO.

⁷² Cette évaluation vaut pour la situation du iaai parlé sur l'île d'Ouvéa et pour l'année 2009 (date du recensement et des données chiffrées).

l’environnement sociolinguistique dans lequel évolue le iaai et les autres langues vernaculaires de l’archipel et de leur vitalité.

2.2. Genèse historico-linguistique de la Nouvelle-Calédonie

Depuis les débuts de la colonisation, les langues kanak ont été, d’abord, sous le joug de législations très limitatives puis, progressivement, ont vu reconnaître leur légitimité dans l’enseignement et accroître leur promotion. Mais les mentalités évoluent encore lentement et les initiatives en faveur des LK, non relayées par l’ensemble de la population, n’ont que très peu de retombées positives, à tel point qu’on peut affirmer qu’il n’y a, à ce jour, ni politique ni aménagement linguistique en Nouvelle-Calédonie.

Ce sont les évolutions dans la reconnaissance et la promotion des langues kanak de la Nouvelle-Calédonie que nous allons aborder à présent. Si certains événements historico-politiques ont déjà été mentionnés au Chapitre I. 2, dans cette section il sera plus particulièrement question des événements et des décisions ayant eu un impact sur les LK elles-mêmes. Le lecteur se référera également à la frise chronologique (voir Annexe 6) qui met en parallèle les événements majeurs de l’histoire de la Nouvelle-Calédonie face aux événements ayant plus particulièrement trait aux langues et à l’histoire linguistique de l’archipel.

2.2.1. *Les langues kanak, victimes collatérales des conflits francophones versus anglophones*

Aux débuts de la colonisation de la Nouvelle-Calédonie, les plus fortes atteintes envers les LK se font moins à des buts d’éradication consciente des langues autochtones qu’en conséquence des stratégies mises en place pour contrecarrer l’expansion de l’influence des missionnaires par l’autorité coloniale.

Si l’implantation de missions et d’écoles protestantes et catholiques convergeaient vers une même volonté d’éducation à des fins de conversion religieuse, une large divergence domina, toutefois, entre la politique linguistique de chacun des deux courants chrétiens (Wahéo 1990: 20 pour la situation à Ouvéa). Pour les missionnaires catholiques (francophones), il semble que la connaissance de la langue vernaculaire par les religieux n’ait été une première étape nécessaire à la communication qu’à des fins de conversion religieuse des autochtones, préalablement à un abandon progressif de la langue locale en faveur de l’intégration francophone. Aussi lit-on dans le catéchisme de Mgr Hilarion Fraysse de

1888 : « ...*ainsi on arrivera à se comprendre suffisamment... jusqu'au jour où les idiomes calédoniens s'effaceront devant la langue française* » (cité dans La Fontinelle et al., 1989 : 278). De plus, il n'y eut pas de réel effort de traduction des termes nouveaux (essentiellement bibliques) dans les langues locales : l'emprunt se fit directement au français, voire à peine adapté à la langue autochtone, ce qui encouragea finalement les missionnaires catholiques à enseigner *le* français et *en* français.

A contrario, les missionnaires protestants (anglophones) semblent avoir porté plus d'attention à l'importance de la traduction des messages religieux dans la langue des communautés locales, afin de garantir la bonne transmission de leurs dogmes. Il ne faut pas se méprendre sur les intentions réelles d'une telle politique linguistique, mais il n'en est pas moins qu'elle a pu être salvatrice pour certaines langues locales. On constate, par exemple, un effort consistant de recherche d'équivalents des concepts étrangers dans la langue vernaculaire mené par des *teachers* polynésiens – formés en grande partie à Samoa – et jouissant d'une certaine proximité culturelle avec les Kanak. La Fontinelle & al. (1989: 279) concluent à ce sujet : « *les mots nouveaux et les emprunts proposés dans la traduction de la Bible furent moins nombreux que dans les traductions catholiques [...] Le procédé onomasiologique a ainsi enrichi la langue sans lui imposer de nouveaux emprunts* ».

Certaines langues, choisies pour évangéliser les populations locales, jouirent rapidement d'une littérature, d'un prestige et d'un dynamisme incomparable par rapport aux langues négligées des missionnaires, (La Fontinelle et al., 1989: 278) :

Les missionnaires firent œuvre de réformateurs, poussés par nécessité de traduire et d'expliquer des concepts nouveaux ; parallèlement, leur présence, les objets qu'ils utilisaient et les valeurs qu'ils imposaient, rendaient indispensable l'enrichissement du vocabulaire local ; mais, en déstructurant les systèmes anciens et en faisant lentement disparaître certains concepts, ils firent oublier les mots qui les désignaient, comme, par exemple, le vocabulaire de la circoncision, des pratiques « magiques » condamnées...

Les instigateurs de ces initiatives religieuses sont alors perçus comme un « *deuxième gouvernement* » (Rivierre, 1985: 1693) par les autorités administratives de l'époque et, en 1863, le gouverneur Guillain fait publier un décret interdisant l'usage de toute autre langue que le français à l'école, obligeant les missionnaires de la *London Missionary Society* à fermer leurs écoles protestantes.

En 1921, alors que les « écoles indigènes », créées dans les Missions dès 1849, sont intégrées dans l'enseignement primaire (voir Salaün 2005), un nouveau décret interdit toute

publication et distribution d’ouvrages en langues vernaculaires, dans le but d’asseoir la politique du « tout français », (Rivierre, 1985: 1694) :

L’enseignement, dispensé selon le modèle des écoles françaises, ignorait les difficultés linguistiques des jeunes Mélanésiens pour qui le français restait bien entendu une langue étrangère. Les langues vernaculaires furent interdites jusque dans les cours de récréation des écoles où beaucoup de jeunes Canaques firent l’expérience de l’humiliation et de l’échec.

L’usage écrit des langues kanak fut sévèrement réprimé jusqu’en 1970 (Moyse-Faurie 2004a), concordant avec la politique linguistique de la France à l’époque de la construction des États-Nations européens basée sur l’association langue-nation-identité. À propos des idéologies langagières en France, Costa (2010, 131–132) déclare :

La langue française fait donc figure pendant longtemps (et encore aujourd’hui ?) de religion d’État, et le monolinguisme de dogme principal. Autrement dit, l’idéologie langagière française principale est monolingue, le monolinguisme d’État devant être transmis au peuple par l’École. (...)

Ainsi, en situation de contact, en France métropolitaine comme dans les départements, territoires ou pays d’Outre-mer, la politique française est d’imposer le français comme langue unique, au nom de cette idéologie monolingue sous-jacente.

La Nouvelle-Calédonie ne fait pas figure d’exception et l’idéologie monolingue introduite avec la colonisation tend à perdurer dans le temps, exacerbée par un contexte régional à dominante anglophone et par l’émergence des revendications indépendantistes qui finissent de faire de la langue française un étandard de l’attachement à la République.

2.2.2. Les langues kanak, symbole identitaire dans la lutte indépendantiste

a. Reconnaissance culturelle

Ce n’est qu’en 1946, aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, que les écoles publiques ouvrent leurs portes aux enfants kanak et que le Code de l’Indigénat est aboli, accordant aux Kanak le statut de citoyens français (Lebllic, 2003: 300).

À partir des années 70-80, les mouvements de revendications identitaires kanak prennent de l’ampleur. C’est dans ce contexte qu’en 1969 Nidoish Naisseline, un des leaders du mouvement des « Foulards Rouges », est arrêté et condamné pour avoir distribué des tracts en langue vernaculaire, en infraction avec la loi de 1921 (Rivierre, 1985 ; Sam, 2007 : 36). Les langues vernaculaires sont brandies comme marque culturelle et identitaire et sont au centre de revendications politiques et d’initiatives culturelles. On pense, notamment, au festival Melanesia 2000, organisé par Jean-Marie Tjibaou en 1975 à Nouméa, lors duquel,

parmi les différentes manifestations proposées, des saynètes en langue paicî furent présentées. Melanesia 2000 représente un tournant dans la culture et l'histoire de la Nouvelle-Calédonie puisqu'il fut le premier événement public d'envergure à mettre à l'honneur et promouvoir la richesse culturelle kanak que de nombreux Calédoniens méconnaissaient jusqu'alors.

b. Conquête de l'École

Peu après Melanesia 2000, un cours d'ajie – langue de Houaïlou, qui a très tôt joui d'un certain prestige en tant que langue d'évangélisation – est introduit au lycée catholique Blaise Pascal, à Nouméa, en 1976.

En 1978, un projet de promotion culturelle comprenant : l'enseignement de plusieurs LK, l'éveil en langues maternelles dans les petites classes avec une introduction progressive du français et une adaptation des programmes, ainsi que des outils pédagogiques adaptés aux spécificités locales est proposé dans le cadre du plan de réformes instigué par le gouvernement de Valéry Giscard-d'Estaing. C'est suite à cette initiative qu'est créé, en 1979, le Bureau des Langues Vernaculaires, dépendant du Vice-Rectorat et appuyé par l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO), à Paris. Il est destiné à étudier la possibilité de la mise en place d'un enseignement des langues locales. Au même moment, sous l'égide de Jean-Pierre Deteix à la Direction de l'Enseignement Catholique, des propositions d'écriture et d'orthographe sont mises en place pour plusieurs langues (Haudricourt, et al., 1979).

Mais avec la période des Événements des années 80 (voir Chapitre I. 2.3.2), les demandes en faveur des LK vont être reléguées au second rang, dépassées par les revendications politiques d'indépendance. Des réflexions naissent cependant concernant le système éducatif, mettant en cause l'enseignement calqué sur le modèle métropolitain (l'école « coloniale ») dans l'échec scolaire massif des Kanak⁷³. En 1983, les LK font leur entrée dans l'enseignement secondaire comme cours optionnel en classe de 4^{ème}, ainsi que comme langue d'accueil dans des maternelles. Mais à défaut de programmes structurés et dans un contexte socio-politique extrêmement sensible, l'expérience est un échec.

L'année 1984 marque un premier tournant dans la reconnaissance du statut des langues kanak. La loi de 1921, qui interdisait l'enseignement et les publications en langues vernaculaires, est enfin abrogée. Suite à quoi la première École Populaire Kanak (EPK) voit le

⁷³ Il est intéressant de noter ici que c'est vers cette même époque que les classes d'immersion voient le jour en Nouvelle-Zélande, à Hawaii ou même au Québec, réaffirmant l'importance d'une bonne maîtrise de la langue maternelle chez l'enfant pour lui permettre d'acquérir une langue seconde par la suite.

jour. Les EPK instituent un enseignement en langue vernaculaire, avec une introduction *a posteriori* du français comme langue seconde, et prônent la « *réappropriation de la maîtrise de l'éducation des enfants* » (Moyse-Faurie, 2000: 87) par les Kanak eux-mêmes. M.-A. Néchéro-Jorédié, une des instigatrices de l'EPK de Canala explique ainsi la place de la langue française dans ces écoles (Néchéro-Jorédié 1989, 254) :

Quand nous avons parlé de rupture avec le système éducatif actuel, c'était pour dire qu'il fallait qu'on se retrouve nous, chez nous, dans notre langue, avec notre vie. On a mis un peu une barrière et on a dit : "Toi, la langue française, tu vas attendre un peu là, parce qu'il faut qu'on se retrouve ici." On s'est donné dix-huit mois pour faire du travail dans notre langue. Donc voilà, on l'a fait attendre jusqu'au jour où on a dit : "Tu rentres maintenant, mais tu vas rentrer par le chemin de la méthode que nous utilisons actuellement. Nous avons décidé de ne plus apprendre la langue française comme tout petit français dont c'est la langue maternelle. Nous avons dit : "Nous t'apprenons, mais en tant que quelqu'un d'étranger." Nous n'avons jamais dit que nous ne voulions pas de cette langue française, mais nous avons refusé la manière dont on nous l'imposait, et si mal que les enfants ne parvenaient pas à la maîtriser.

Si ces écoles n'ont obtenu des résultats que très variables (*cf.* Moyse-Faurie, Ozanne-Rivierre, & Rivierre, 1988), elles auront, néanmoins, eu le bénéfice de prouver, à ceux qui en doutaient encore, l'importance d'un système éducatif sachant prendre en compte les particularités culturelles et linguistiques des élèves dans le développement psychologique et les capacités scolaires des enfants (*cf.* Gauthier 1996).

Encadré 4: Petit historique des Écoles Populaires Kanak

À l'EPK, l'enseignement est mené dans la langue kanak de la localité et les enfants disposent de cours de français et d'anglais. L'année scolaire y est calquée sur le cycle de l'igname, fondement de la culture kanak.

Février 1985 : assassinat d'Eloi Machoro et Marcel Nonnaro. Au Congrès du FLNKS de Nakéty, Léopold Jorédié, constatant l'urgence de mettre en place une École Populaire Kanak, dans le cadre du boycott de l'école coloniale, signe au nom du Gouvernement de Kanaky des instructions aux Comités de Lutte pour qu'ils mènent une recherche en ce sens et en rendent compte au prochain congrès.

Mars 1985 : cinquante-six EPK ouvrent leurs portes à environ 2 000 enfants et 230 animateurs. C'est une vague de fond, mais qui ne touche que 12 à 15% des enfants kanak vivant en tribu. L'État supprime bourse et allocations familiales aux parents d'élèves des EPK.

Mai 1985 : suspension du boycott au profit d'un libre choix des parents entre EPK et école française.

Août 1985 : première convention des EPK, implantées dans huit communes (soit environ 30% des communes existantes).

Septembre 1985 : le FLNKS reconnaît l'EPK comme une de ses structures de lutte.

Février 1986 : fermeture de la seule EPK du Grand Nouméa, celle de Tiati-Conception.

Juin 1986 : naissance de deux nouvelles EPK : Pouébo-Balade et Yaté.

1987 : fermeture de la plupart des EPK de Lifou et de celles de Ponérihouen.

1989 : fin de l'EPK de Témala. Il reste sept EPK scolarisant 350 enfants avec une soixantaine d'animateurs.

1994 : il reste 5 EPK : deux à Ouvéa (Goosana-Teuta, 80 enfants et 25 animateurs-intervenants ; et Hwaadrila, 10 enfants d'âge maternel) ; une à Lifou (Hadra, 30 enfants) ; et deux sur la Grande Terre (Canala, 180 enfants et 13 animateurs ; Yaté, 13 enfants).

2000 : une seule EPK subsistait, celle de Canala, qui finira, elle aussi, par fermer ses portes.

Source : synthèse d'après Gauthier, 1996: 73-74 et Lebllic, 2003.

2.2.3. Le tournant des années 1990-2000 : vers une reconnaissance progressive des LK

a. Les premiers programmes d'enseignement

Après la signature des accords de Matignon-Oudinot en 1988 destinés à mettre un terme aux violences et aux tensions socio-politiques des dix dernières années, la Nouvelle-Calédonie tourne une page et écrit un nouveau chapitre dans son histoire et dans celle du statut de ses langues.

En 1991, les Provinces, nouvelles entités administratives, conçoivent plusieurs plans ayant pour objectif une meilleure prise en compte de l'identité culturelle des enfants. Il s'agit du plan Enseignement Intégré des Langues Maternelles (EILM) dans les écoles privées et publiques de la Province des Iles Loyauté, et de l'opération PHAX (des initiales des quatre aires coutumières) de la Province Nord qui permet l'utilisation des langues vernaculaires pour l'enseignement à raison de 5 heures hebdomadaires. Si le plan EILM a montré des résultats plutôt positifs, l'opération PHAX est restée, d'après Moyse-Faurie (2000: 89), à

l'étape d'opération virtuelle par manque de formation et de motivation des enseignants et, parfois, des familles.

En 1992, sous l'impulsion de la toute nouvelle Mission Langues et Cultures Régionales du Vice-Rectorat et du décret concernant l'enseignement des langues et dialectes locaux, relatif à la loi « Deixonne » de 1951, quatre langues – ajië, paicî, nengone et drehu (respectivement deux langues de la Grande Terre et deux langues des Iles Loyauté) – se voient officiellement ouvrir les portes de l'enseignement secondaire public, et deviennent une épreuve facultative au baccalauréat (cf. Lercari 1994; Lercari 1997).

b. Les espoirs portés par l'Accord de Nouméa (1998)

L'évolution des mentalités et le désir de construire un pays nouveau, dans le respect et l'harmonie de ses multiples communautés, sont entérinés en 1998 par la signature de l'Accord de Nouméa. La place et la nécessité de la promotion des LK y sont mentionnés (dans ADCK, 2000: 69) :

Les langues kanak sont, avec le français, des langues d'enseignement et de culture en Nouvelle-Calédonie. Leur place dans l'enseignement et les médias doit donc être accrue et faire l'objet d'une réflexion approfondie.

Une recherche scientifique et un enseignement universitaire sur les langues kanak doivent être organisés en Nouvelle-Calédonie. L'Institut National des Langues et Civilisations Orientales y jouera un rôle essentiel. Pour que ces langues trouvent la place qui doit leur revenir dans l'enseignement primaire et secondaire, un effort important sera fait sur la formation des formateurs.

Une académie des langues kanak, établissement local dont le conseil d'administration sera composé de locuteurs désignés en accord avec les autorités coutumières, sera mise en place. Elle fixera leurs règles d'usage et leur évolution.

En application de ce texte, l'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC) se dote, l'année suivante, d'une filière de Licence en Langues et Cultures Régionales. Cette année-là, les langues kanak de Nouvelle-Calédonie sont officiellement reconnues comme faisant partie des « 75 langues de France » (Cerquiglini 2003) suite à la signature de la Charte Européenne des Langues Régionales ou Minoritaires le 7 mai 1999⁷⁴. L'expérimentation de l'enseignement des langues et de la culture kanak (LCK) est lancée à l'école préélémentaire de Nouvelle-Calédonie, sous la direction de l'Institut de Formation des Maîtres de Nouvelle-Calédonie et

⁷⁴ La France a néanmoins refusé de *ratifier* cette charte, ce qui signifie qu'elle ne s'engage que moralement à ne pas aller à l'encontre du texte, invoquant que certaines clauses de cette charte contreviendrait à la Constitution (notamment l'unitarisme conféré par la langue française, seule langue officielle de la République reconnue par la Constitution). Seule la ratification garantirait que le texte devienne effectif sur le plan juridique dans le pays (Viaut 2002). À ce jour, la Charte n'est toujours pas ratifiée, bien que l'actuel Président de la République eut inscrit ce point dans ses engagements de campagne. Tout dernièrement, le 13 mars 2013, le Conseil d'État a émis un avis négatif sur le projet de loi constitutionnelle visant à ratifier la Charte européenne.

du Laboratoire Transcultures de l'UNC. Cette expérimentation a concerné 10 écoles et 4 langues kanak (drehu, nengone, ajië et xârâcùù) (Moyse-Faurie 2004a).

Face au succès de cette expérimentation, le Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie accepte, en 2006, de généraliser l'enseignement LCK dans les écoles primaires publiques et vote au Congrès la délibération suivante (Article 6, délibération n°118 du 26 septembre 2006, dans Sam, 2007) :

L'enseignement des langues et de la culture kanak fait l'objet d'une généralisation progressive en cycle 1, 2 et 3 à l'initiative des provinces en fonction de leurs réalités culturelles et linguistiques, des connaissances linguistiques, des outils pédagogiques et des ressources mobilisables.

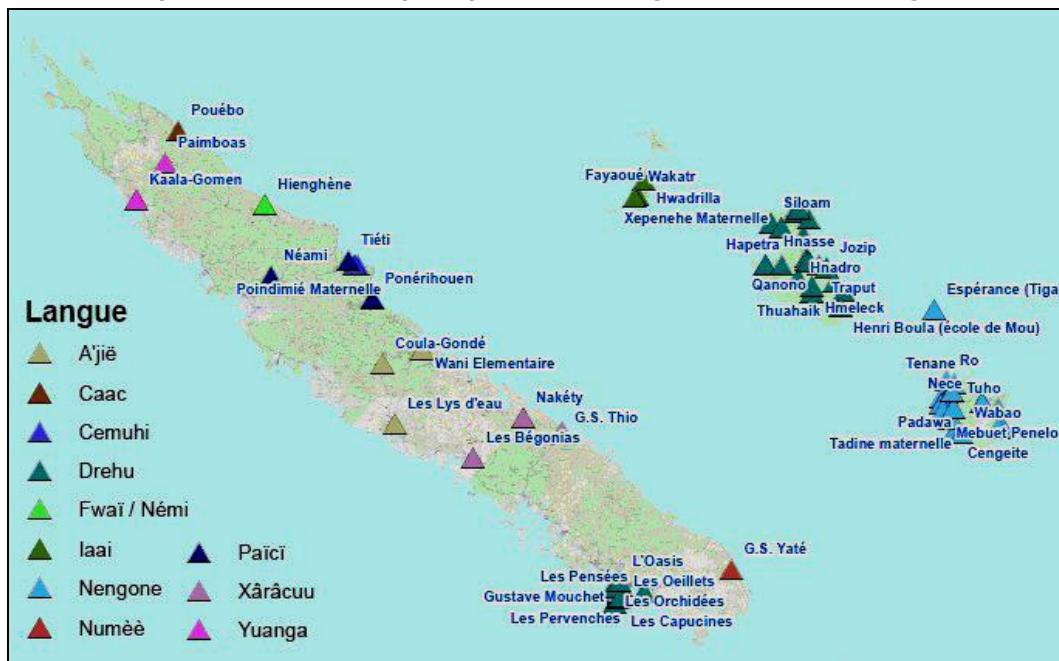
(...) L'enseignement des langues et de la culture kanak fait l'objet d'une organisation précisée dans le projet de l'école. Il est dispensé auprès des élèves dont les parents en ont exprimé le vœu, par des enseignants qualifiés, à raison de 7 heures hebdomadaires à l'école maternelle et de 5 heures hebdomadaires à l'école élémentaire.

(...) Pour traduire leur caractère de langues d'enseignement, les langues kanak sont enseignées à travers différents champs disciplinaires.

À l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres, une formation spécifique à l'enseignement de ces langues dans les cycles élémentaires est ouverte la même année et validée par la mise en place d'un concours du Professorat des écoles, avec option Langue Kanak.

Pour l'année 2006, l'ISEE recense huit langues enseignées dans les collèges et lycées de l'ensemble du territoire, parmi lesquelles figure cette fois-ci le iaai, (ajië, drehu, iaai, nengone, nélémwa, paicî, xârâcùù et yuanga) et totalisant, un peu plus de 3 000 élèves. Les années suivantes, le nombre de langues bénéficiant d'un enseignement ne cesse de croître et les établissements scolaires dispensant de tels cours se multiplient peu à peu sur le Territoire, comme l'illustre la carte ci-dessous.

Carte 10 : Répartition des écoles publiques où une langue kanak était enseignée en 2008



Source : Direction de l'Enseignement de la Nouvelle-Calédonie (2008)

c. Les LK se dotent d'« Immortels » : l'Académie des Langues Kanak

L'Académie des Langues Kanak ([ALK](#)) voit le jour en 2007, avec la nomination de Weniko Ihage à sa direction, et met en place progressivement huit antennes pour autant d'aires coutumières et linguistiques, regroupant chacune d'entre elles un Académicien accompagné de chargés de missions et de scientifiques référents⁷⁵.



Beaucoup d'attentes sont exprimées envers cette jeune institution (*cf.* Salaün, 2010 pour la genèse de sa mise en place) et le premier chantier, à la fois essentiel et délicat, auquel elle s'est attelée est celui de la normalisation des orthographies des langues du pays (voir la section consacrée à la graphie du iaai, Chapitre IV4.3.1).

D'autre part, l'ALK est en charge de la promotion et de la diffusion des LK auprès du grand public. Elle coordonne plusieurs interventions dans les médias (voir Chapitre III2.3 pour plus de détails), des conférences grand public et scientifiques (*Espace Oralité*), des publications et participe à la production de matériel pédagogique. Un de ses derniers projets est la mise en place d'une base de données, le « projet Watreng », regroupant une grande majorité des documents (productions

⁷⁵ Pour l'aire iaai, l'Académicien en poste est Jacob Wahéo, secondé de la chargée de mission Diane Wejé Bae depuis 2010.

scientifiques, enregistrements linguistiques, etc.) portant sur les langues kanak de par le monde.

d. D'espoirs en désillusions : le cheminement en dents de scie de l'enseignement des LK

Mais la question des langues en Nouvelle-Calédonie demeure extrêmement politique (et politisée). La reconnaissance institutionnelle lentement en marche dans le pays ne s'est faite qu'à partir des revendications culturelles et identitaires indépendantistes du milieu des années 70 (Rivierre 1985; Moyse-Faurie 2000a) et les intérêts de chaque mouvance politique ont souvent fait perdre de vue l'objectif d'établir une véritable politique linguistique, comme le soulignent Vernaudon & Sam (2008, 5).

On ne saurait douter de l'engagement des élus indépendantistes sur ce dossier, bien que leur attention soit légitimement absorbée par les questions sociales et économiques. Du côté loyaliste, les résultats encourageants des évaluations de l'expérimentation LCK [Langues et Cultures Kanak] ont permis que l'enseignement des langues kanak, perçu initialement comme un dérivatif pour calmer les revendications indépendantistes, apparaisse comme un enjeu pédagogique et de société. Il n'en reste pas moins qu'une véritable politique linguistique, accompagnée d'un cadre financier, reste à définir à l'échelle du pays.

Huit ans après le transfert des compétences en matière d'enseignement entre l'État français et le Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie, un premier constat est établi. Si la répartition des durées d'enseignement, le statut des enseignants en langues ainsi que les outils pédagogiques sont encore assez disparates selon les Provinces (Direction de l'Enseignement de la Nouvelle-Calédonie, 2008: 11), on retrouve, que ce soit dans le Nord, le Sud ou les Iles, des efforts et des projets fertiles⁷⁶ pour l'enseignement des langues kanak locales au cycle 1 ainsi que dans les cycles supérieurs. Un nombre croissant de parents plébiscite cet enseignement, mais les difficultés restent nombreuses (*cf.* Encadré 5, ci-dessous).

Pour convaincre, l'argument systématiquement brandi est celui de l'avantage d'un bilinguisme équilibré au niveau cognitif et des bénéfices attendus pour contrer l'échec scolaire (Nocus et al. 2005) qui touche très massivement les enfants kanak. Mais l'enseignement des LK est aussi vu comme un moyen visant à favoriser une meilleure

⁷⁶ Parmi ces initiatives, il faut mentionner les actions menées par des grands groupes industriels miniers, comme Vale-Inco dans le sud de la Grande Terre, pour qui la promotion des langues locales participe à leur engagement de « développement durable » (« [Service des Relations Communautaires](#) »). Tout du moins, les importants moyens dont ils disposent permettent de produire du matériel pédagogique de qualité et d'investir dans la promotion et la conservation du patrimoine des LK du sud (le nââ numèè, le nââ drubéa et le nââ kwényii) (*cf.* Wacalie 2011).

cohésion sociale, comme le soutient Thierry Lataste, ancien Haut-Commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie (ADCK, 2000: 9) :

(...) s'agissant de l'amélioration de la compréhension entre les groupes, les mythes de la pauvreté et de la multiplicité des langues perdront de leur importance pour tous ceux qui ont fait l'effort de l'apprentissage de la langue minoritaire. Les enseignants, en particulier, comprendront mieux les difficultés de leurs élèves.

Le programme officiel du Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie (2006, 22) comporte un ensemble de mesures destinées à assurer aux enfants du pays l'acquisition de compétences langagières, culturelles et intellectuelles primordiales à leur éducation :

L'enseignement des langues et de la culture kanak à l'école primaire participe à la valorisation et à la transmission du patrimoine linguistique et culturel kanak. Cet enseignement répond aussi à l'objectif majeur de l'école maternelle qui est la maîtrise du langage oral. En permettant à l'élève de langue maternelle kanak de consolider ses compétences langagières initiales, cet enseignement favorise le développement d'un bilinguisme et d'un biculturalisme harmonieux (...).

S'il s'adresse en priorité aux élèves locuteurs natifs d'une langue kanak ou dont c'est la langue d'origine, cet enseignement reste ouvert à tous les enfants y compris aux non locuteurs, à partir du moment où les parents en font la demande.

L'enseignement des LK s'adresse donc à l'ensemble de la société calédonienne : aux enfants kanak, il devrait favoriser la réussite scolaire et la maîtrise du français ; aux autres enfants (océaniens, caldoches, européens, asiatiques et autres), il devrait participer à leur éveil cognitif et permettre l'ancrage dans une culture commune par le partage de valeurs et de connaissances détenues par le peuple premier du pays. L'ambition est noble et en séduit beaucoup. Mais les critiques demeurent nombreuses face aux résultats irréguliers des initiatives d'enseignement LCK et aux difficultés d'organisation rencontrées à tous les niveaux (institutionnel, politique, social...) depuis leur mise en place, qui finissent de décevoir les plus enthousiastes (*cf.* Encadré 5 ci-dessous).

Encadré 5: « Les langues kanak cherchent leur place »

À Montravel, l'enseignement des langues et culture kanak (LCK) a tellement de succès qu'une classe de drehu a ouvert en plus des deux de nengone. Mais, encore trop peu structuré, le système cherche sa voie.

Dans la classe de Julie Hmae, enseignante en langues et culture kanak (LCK) à l'école Gustave-Mouchet (*), les enfants apprennent le nengone entre cinq et six heures par semaine. Ce matin, un groupe de moyenne section joue à un mémory qui reprend les ingrédients du bougna. Julie traduit les mots dans la langue de Maré, les élèves répètent. Seuls deux sur quatorze sont déjà locuteurs. Pour la majorité, le nengone est une découverte. Julie doit pratiquer la pédagogie différenciée : « *Je fais de l'approfondissement des notions avec les locuteurs, et de l'initiation avec les non-locuteurs. On travaille d'abord la compréhension et le vocabulaire avant qu'ils puissent dire les mots.* »

Mitigé. Sauf cas rare de regroupement par niveau, l'enseignement « en » langue kanak devient donc un enseignement « de » langue, au même titre qu'une langue étrangère, en plus du français. Et quand les enfants parlent une tierce langue à la maison, l'affaire devient compliquée. Cindy O'Callaghan, institutrice en grande section, a un regard mitigé : « *Cet enseignement, tel qu'il avait été pensé au départ, est très intéressant pour les locuteurs, pour asseoir la langue française. Il y a parfois des notions qui passent mieux dans la langue maternelle qu'en français. Mais pour les autres, notamment ceux qui ont déjà des soucis en français, ça ne les aide pas vraiment de quitter la classe sept heures par semaine. Cette année, j'en ai onze sur treize qui partent ainsi, et aucun locuteur.* »

Pas encore instauré au primaire, cet enseignement s'arrête prématurément après les trois ans de maternelle. « *Les parents trouvent ça dommage* », témoigne Julie Hmae, qui préfère voir les avantages des LCK plutôt que leurs travers. « *Répondre, nommer, compter, écrire leur prénom... Au bout de trois ans, les enfants ont acquis les mêmes compétences qu'en français, seuls les contenus sont différents. Nous travaillons de plus en plus en concertation avec les instituteurs pour avancer ensemble. Ce n'est donc pas du temps perdu.* »

« Certains élèves plutôt timides se débloquent en LCK, ils sont plus épanouis. »

Comportement. Selon l'enseignante, le plurilinguisme hors langue maternelle n'est pas néfaste : « *Entre 0 et 6 ans, les enfants peuvent emmagasiner beaucoup d'informations. C'est le moment de leur apprendre plusieurs langues. Ils développent une gymnastique intellectuelle très bénéfique.* » Sa collègue Rose Enoka, également enseignante en nengone, remarque aussi un changement dans le comportement des enfants : « *Certains élèves plutôt timides se débloquent en LCK, ils sont plus épanouis. Les enfants terribles deviennent plus calmes. C'est flagrant. Et ce ne sont pas forcément des locuteurs.* » Rose et Julie vantent également les bienfaits du volet culturel des LCK, absent de l'enseignement général. En ce début d'année par exemple, elles travaillent autour de la fête des ignames.

Instauré en 2006, l'enseignement des LCK, s'il progresse à tâtons, n'est pas encore assez structuré, reconnaissent les deux Maréennes. Ce sont elles, sur le terrain, qui inventent et fabriquent en permanence leurs outils pédagogiques. « *Il n'existe pour l'instant aucun programme pour l'initiation avec les non locuteurs, regrette Rose. Il nous manque aussi une évaluation du dispositif et des acquis des enfants par des experts.* »

Mais elles restent persuadées de la vertu de cet enseignement : « *C'est enrichissant pour les enfants. En maths par exemple, ils découvrent un autre système numérique. En nengone, on fonctionne en base cinq, pas en base dix. Cinq se dit « sedongo », six se dit « sedongo ne sa ».* »

« Toutes les ethnies »

Dispensé sur la base du volontariat, l'enseignement en LCK est prisé par « toutes les ethnies » à Montravel. Pourquoi les parents ne parlent pas le nengone inscrivent-ils leurs enfants ? « *Certains veulent simplement que leurs petits découvrent une nouvelle langue kanak, autre que celle parlée à la maison. D'autres, nés à Nouméa et dont les parents ont perdu leur langue maternelle, veulent réactiver la langue dans la famille* », observe Rose Enoka. « *Pour beaucoup, c'est un choix identitaire, ajoute Julie Hmae. Selon moi, cela permet de réconcilier les parents avec l'école. Ils ont moins peur des enseignants et viennent plus. C'est motivant pour les enfants.* »

(*) L'enseignement des LCK y est dispensé en partenariat avec l'école voisine Isidore-Noell.

Source : par Sylvain Amiotte, article paru dans Les Nouvelles Calédoniennes, publié le mercredi 02 mars 2011

Nombreux sont encore les Calédoniens (indépendamment de leur origine ethnique et sociale) peu convaincus par l'intérêt d'un tel enseignement et par celui de sa généralisation à tous les élèves du primaire. La critique la plus souvent arguée est celle du peu de rayonnement de ces langues (précisément *vernaculaires*) opposé, notamment, à celui de l'anglais (qui se justifie par l'environnement de la Nouvelle-Calédonie dans un bassin Pacifique très majoritairement anglophone et par le contexte de mondialisation actuel). Les écoles bilingues français-anglais ont vu leur nombre exploser en quelques années à Nouméa et les jeunes élèves y affluent. L'argument de la *nécessité* est celui qui est encore le plus souvent opposé à l'enseignement des LK, et R. Waminya (2011, 11) de déclarer : « *Force est de constater qu'à ce jour (2011) les actions menées sur le terrain semblent engourdis sous la pression exercée par la réticence de certaines personnes hostiles à l'enseignement des langues kanak à l'école* », au point que la sociolinguiste V. Fillol se demande si les langues kanak n'auraient pas « *manqué leur (r)entrée à l'école calédonienne* » (Fillol 2011).

Tout récemment, début 2012, le Congrès de la Nouvelle-Calédonie a rejeté une disposition, pourtant voulue dans l'Accord de Nouméa, qui prescrivait que l'enseignement des LK soit rendu obligatoire pour tous à l'école primaire. Mais les discordances politiques entre les deux camps (loyaliste *vs* indépendantiste) se sont affirmées sur ce dossier. D'une part, les loyalistes incriminent le manque de moyens ainsi que les difficultés de mise en place et d'organisation de cet enseignement : « *Nous ne sommes pas prêts, nous manquons d'enseignants et de locuteurs, et puis quelle langue choisir en fonction du lieu, de l'aire coutumière ? à Lifou, c'est facile, mais à Nouméa ?* » alors que les indépendantistes s'insurgent, quant à eux, et accusent leurs opposants de vouloir sciemment négliger des options qui pourraient encourager la réussite scolaire des jeunes kanak : « *On laisse une fois de plus les Kanak et les Océaniens à la marge. On sait depuis longtemps que l'échec scolaire frappe massivement ces jeunes-là. Et l'on sait que la pratique du bilinguisme améliore grandement les chances de réussite.* » (citations extraites de l'article de Ph. F. du 14 janvier 2012 paru dans *Les Nouvelles Calédoniennes*). Il semble que l'École républicaine calédonienne ne soit pas encore prête à engager un changement réel et durable qui aille dans le sens de la généralisation de la promotion de la diversité linguistique et culturelle du pays. Le dogme du monolinguisme francophone semble, à ce niveau, indétrônable en Nouvelle-Calédonie.

Par ailleurs, et à contre courant de la décision votée par le Congrès, le Vice-Rectorat du territoire se dote, le 29 mai 2012, d'un « Service de l'Enseignement des Langues et de la Culture Kanak » ([SELCK](#)). Dans la continuité du processus de transfert de compétences en matière d'enseignement secondaire public et pour le primaire et le secondaire privé (au 1er

janvier 2012) et grâce à une décision du Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie, ce service voit le jour avec comme cahier des charges la mise en œuvre des programmes, l'appui à la formation, l'appui à la pédagogie et la coordination des actions en matière de LCK.

Pour finir cette section sur les « politiques linguistiques » modernes concernant les LK, il me faut mentionner la tenue, fin 2011, des États Généraux du Multilinguisme dans les Outre-Mer ([EGM-OM](#)) à Cayenne, et à laquelle a participé une délégation de Nouvelle-Calédonie. Ces États Généraux ont rassemblé plus de 200 personnes actrices de la promotion des langues ultramarines, dans le cadre de l'Année des Outre-Mer. À l'issue des tables-rondes, conférences et débats qui ont eu lieu, une série de recommandations ont été formulées ainsi que des engagements pris par le ministre de la Culture et de la Communication d'alors (M. Frédéric Mitterrand), et le tout rassemblé dans la Déclaration de Cayenne (États Généraux du Multilinguisme dans les Outre-Mer 2011, 7) :

Ce document constitue un texte de référence pour la mise en œuvre d'une politique des langues propre aux territoires ultramarins de la République. Il témoigne de la richesse des points de vue qui se sont exprimés au cours des EGM-OM et dessine des orientations de travail sur la base de propositions fondées sur des savoirs scientifiques et sur des « retours d'expériences » des représentants de la société civile et des associations.

Cette Déclaration ne s'est pas encore concrétisée par des décisions juridiques officielles au niveau de l'État, mais elle ouvre de nouvelles perspectives en faveur des langues ultramarines dont les LK et le iaai.

En conclusion, s'inscrivant dans un mouvement mondial de reconnaissance des droits des populations autochtones, une première étape vers la reconnaissance et l'enseignement des langues kanak a été franchie dès lors que les locuteurs ont pris conscience de l'importance de la préservation de leur langue. Les institutions néo-calédoniennes, après de longues années de tergiversations, ont doucement accepté de reconnaître le devoir de promotion de la richesse linguistique vernaculaire et les avantages liés à leur introduction à l'école. Que les arguments soient celui d'enrayer l'ère de l'échec scolaire kanak ou bien celui de permettre la construction du « *destin commun* » dont fait mention l'Accord de Nouméa, un premier socle de la discrimination envers la population kanak a été abattu.

Cependant, si depuis une vingtaine d'années, on a pu assister en Nouvelle-Calédonie à un bouleversement des considérations à propos de l'importance des langues autochtones et de leur introduction dans l'éducation, la reconnaissance de leur valeur et de la nécessité de la généralisation de leur enseignement ne fait pas pour autant l'unanimité au sein de la

population calédonienne. Concrètement, il semble que les moyens humains et financiers ainsi que la force de motivation soient les critères qui fassent le plus défaut aujourd’hui pour pouvoir mener une réelle réforme des mentalités à ce sujet en Nouvelle-Calédonie.

2.3. La vitalité du iaai

L'évaluation de la vitalité linguistique du iaai qui sera proposée ici est construite sur une combinaison des trois méthodes d'évaluation présentées plus tôt (*cf.* Chapitre III1.2). Elle s'appuie sur l'ensemble des données qui constituent le profil sociolinguistique du iaai, alimentées par des observations et des entretiens que j'ai menés sur le terrain entre 2009 et 2012. Je passerai en revue l'ensemble des critères de l'UNESCO un par un et en détails, afin de renseigner chaque critère le plus précisément possible, ce qui m'amènera à une évaluation plus rigoureuse, mais aussi plus pessimiste que celles fournies par la GIDS ou l'E-GIDS.

2.3.1. *Selon les échelles GIDS et E-GIDS*

D'après mon interprétation du GIDS (*cf.* Chapitre III1.2.1), la situation du iaai aujourd'hui correspond au niveau 6 « La langue est utilisée oralement par toutes les générations et est apprise par les enfants comme langue première ». Sachant que le niveau 8 correspond à un stade d'assimilation linguistique complétée et le niveau 1 au stade inverse d'une assimilation linguistique nulle (ou inversée), le iaai se situe donc plutôt proche d'un niveau d'assimilation linguistique avec le français.

L'évaluation d'après l'E-GIDS (*cf.* Chapitre III1.2.3) se joue sur les mêmes critères qu'avec la méthodologie précédente : la connaissance de la langue entre les différentes générations, notamment chez les enfants, et une pratique partagée (ou non) de la littératie dans la langue. Sur cette échelle de dix niveaux, le iaai se situe entre les grades 6a (vigoureuse) et 5 (écrite), ce qui correspond, dans cette taxinomie, à une langue entre « vigoureuse » et « en développement » (le niveau 0 étant atteint par des langues « internationales » et le niveau 10 par des langues « éteintes »).

On peut espérer que la généralisation et l'amélioration de l'enseignement de la langue au primaire comme au secondaire, appuyées par les efforts de standardisation de la graphie menés par l'antenne de l'ALK à Ouvéa vont permettre rapidement un passage au stade 5 (dans ces deux échelles) où les conditions de transmission intergénérationnelle sont les mêmes qu'au niveau 6/6a, mais où la langue « est utilisée à l'écrit par la communauté ».

2.3.2. Selon les critères UNESCO

Si les deux méthodes d'évaluation de la vitalité linguistique utilisées dans la section précédente sont essentiellement basées sur la transmission intergénérationnelle et la pratique écrite de la langue, l'UNESCO, par sa grille d'évaluation, prend en compte davantage de facteurs (*cf.* Chapitre III1.2.2). Ils sont ici détaillés pour la situation linguistique du iaai à Ouvéa, spécifiquement, et à la date de la rédaction de ce travail. En effet, si on considère la situation de la langue à l'échelle de la Nouvelle-Calédonie, plus généralement, la vitalité du iaai doit être revue à la baisse, les critères étant alors autrement évalués dans une situation et des circonstances différentes, notamment s'il s'agit de Nouméa et des pratiques des locuteurs en contexte urbain. De plus, les données chiffrées datent, ici, du recensement de 2009 et les observations des terrains menés entre 2009 et 2012. Au vu de l'urbanisation rapide des Loyaltiens et de la désertification de l'île d'Ouvéa (voir Chapitre I. 3.2) on peut présager d'un changement très rapide des pratiques linguistiques et, de fait, l'évaluation telle qu'elle est réalisée dans ce travail devra être régulièrement mise à jour pour prendre en compte les nouvelles réalités sociolinguistiques qui constituent l'écologie du iaai.

Après avoir passé en revue ces neuf critères et proposé une cotation chiffrée, tel que le recommande la procédure d'évaluation de l'UNESCO (indiquée entre parenthèses en face du nom du critère), je dresserai un tableau synthétique, permettant, finalement, d'obtenir une « note » moyenne situant la vitalité du iaai sur cette échelle.

Critère 1 Transmission de la langue (4~5)

La transmission intergénérationnelle du iaai à Ouvéa est globalement bonne, c'est d'ailleurs un des points les plus positifs de la situation de la langue aujourd'hui. La plupart des enfants (dont c'est la langue d'au moins un des deux parents) l'apprend dès son plus jeune âge, comme L1, et est socialisé dans cette langue. Le français est très vite acquis également, dès l'entrée à l'école, voire plus tôt par les interactions sociales et les médias, notamment la télévision. Cependant, en dehors de la présence d'individus exogènes et du contexte de l'école, il me semble qu'on s'adresse peu aux enfants en français dans le contexte familial et privé.

On note bien, cependant, quelques cas d'enfants dont les parents (souvent un couple aux origines mixtes) ne leur ont pas transmis leur langue ancestrale mais le français uniquement, en son statut de langue commune et véhiculaire, mais ces cas restent globalement marginaux sur l'île.

Lors de mes terrains, j’ai rencontré une femme iaai qui m’a confié avoir délibérément élevé ses enfants dans la langue française car « le iaai ne leur servirait pas plus tard », mais, d’après mes observations, elle reste une exception.

Critère 2 Nombre absolu de locuteurs

Le dernier recensement (INSEE-ISEE 2009) attribuait au iaai 1 524 locuteurs à Ouvéa. Il faut, d’autre part, ajouter à cet effectif 2 544 personnes qui se déclarent locutrices et qui résident en dehors de l’île. La communauté de locuteurs du iaai est, aujourd’hui, majoritairement située dans la zone urbaine du Grand Nouméa (2 310 locuteurs), comme je l’ai abordé plus tôt dans cette première partie de thèse (voir Chapitre I. 3.2).

Il faut également rappeler que les locuteurs du iaai sont majoritaires à Ouvéa, île plurilingue, où les locuteurs du fagauvea ne sont que 996, d’après le même recensement (voir Chapitre II. 3).

Critère 3 Taux de locuteurs sur l’ensemble de la population (3)

D’après mes observations de terrain, une majorité de la population parle la langue à Ouvéa, ce qui est confirmé par les données du recensement de 2009: 64,8% des Ouvéens se déclarent locuteurs du iaai (1 524 locuteurs sur 2 352 personnes de 15 et plus), pour 42,3% de locuteurs du fagauvea. La différence cumulée de ces deux taux correspond à la part de bilingue iaai-fagauvea (soit environ 7%). Néanmoins, il faut pondérer cette analyse en rappelant que les zones de répartition linguistique sont très clairement marquées à Ouvéa entre les tribus de langue fagauvea et les tribus de langue iaai (voir Carte 8, page 64). Les deux communautés linguistiques sont donc bien délimitées, et dans chacune la proportion de locuteurs est davantage homogène que le pourcentage global à l’échelle de l’île. Par exemple, dans la tribu de Hwaadrila où j’étais basée lors de mes terrains, il me semble, sans avoir cependant de données chiffrées, mais par simple observation, que plus de 9 habitants de la tribu sur 10 sont locuteurs du iaai. Les non-locuteurs sont des épouses venues d’autres aires linguistiques et des *papaale*, des « blancs » (enseignants, infirmiers, commerçants…).

En revanche, si on considère la proportion de locuteurs du iaai toutes régions de résidence confondue au sein de la population totale de la Nouvelle-Calédonie, à l’échelle donc du territoire, celle-ci chute à 2,2% (4 078 locuteurs pour une population totale de 182 814 personnes de la catégorie d’âge 15 ans et plus en 2009), ce qui fait réellement du iaai une langue très minoritaire à l’échelle de la population de la Nouvelle-Calédonie.

Critère 4 Domaine d'utilisation de la langue (3~4)

À Ouvéa, les pratiques langagières courantes se font selon ce que l'UNESCO qualifie de « parité multilingue » : plusieurs langues (français, iaai et/ou fagauvea) peuvent être aussi bien utilisées dans la plupart des domaines sociaux et pour la plupart des fonctions. L'usage du iaai demeure cependant rare dans les domaines officiels (gouvernement, médias, éducation, etc.) où c'est le français, langue dominante et véhiculaire, qui prévaut (*cf.* l'exemple des séances du Conseil municipal dans Nayral 2013, 334). Le iaai est la langue des domaines publics de la communauté (cérémonies religieuses, rencontres communautaires, etc.) et les domaines informels (dans le privé, en famille, à la maison, etc.), mais le français y est également très employé, en tant que langue véhiculaire notamment (pour la communication avec un interlocuteur non iaaiophone). Il est intéressant de noter à ce sujet que le choix de la langue est ici hautement marqué politiquement : si un discours de coutume se fait toujours dans la langue vernaculaire de son auteur, un discours officiel dans un contexte institutionnel se fera toujours en français, quelles que soient les compétences linguistiques du locuteur et de son assistance. Le registre de la coutume est intrinsèquement *kanak*, il convient donc de s'exprimer dans une langue kanak ; le registre du politique institutionnel est, quant à lui, inscrit sous l'autorité de l'administration française et se fait donc dans la langue française.

En reprenant l'idée exploitée par Bert (2001, 252–253) dans sa thèse sur les parlers de la région du Pilat qui consistait à schématiser les réseaux d'interactions au sein d'une communauté linguistique monolingue *vs* une communauté bilingue, je propose de représenter par un tableau les choix linguistiques entre locuteurs d'une communauté plurilingue à Ouvéa. Si cette représentation tabulaire nous fait perdre visuellement la notion de « réseau », elle permet néanmoins d'illustrer la complexité des possibles interactions entre locuteurs aux bagages linguistiques différents.

Tableau 12: Représentation des choix de langue dans les interactions à Ouvéa, communauté plurilingue

locuteur de x parle x avec Y	A	B	C	D	E	F	G	H
A	/							
B		/						
C			/					
D				/				
E					/			
F						/		
G							/	
H								/

Source : code couleur : iaai ; français ; fagauvea.

Par exemple, A est un monolingue francophone, il conversera naturellement en français avec B, également monolingue francophone, ainsi qu’avec tous les autres individus rencontrés, monolingues, bilingues ou plurilingues, mettant en exergue le rôle du français comme langue véhiculaire. En revanche, plusieurs choix s’offrent à G, locuteur plurilingue « franco-fagauveo-iaaiophone » : il parlera français avec un monolingue francophone (A ou B), préfèrera le iaai avec un bilingue français-iaai (C ou D) et le fagauvea avec un bilingue français-fagauvea ou bien pourra choisir entre le iaai et le fagauvea avec un trilingue. À savoir que le français est toujours une alternative possible dans chacune des situations énumérées, le choix s’opère en fonction du contexte d’énonciation, du domaine abordé dans la conversation et des compétences de l’interlocuteur dans chacune des langues. Par ailleurs, n’est pas représenté dans ce tableau un autre type d’interaction, basée sur les compétences passives du locuteur et de son interlocuteur, qui permettent qu’un locuteur, par exemple C, s’exprime dans une langue vernaculaire (ici, le iaai) et que son interlocuteur, par exemple E, lui réponde dans l’autre langue vernaculaire (ici, le fagauvea), tout deux gageant de la compétence passive de leur interlocuteur dans leur propre langue d’élocation. Une petite anecdote permet d’illustrer la complexité de certaines situations pour le moins surprenantes mais pas rares pour autant : dans une tribu iaaiophone de l’île, le pasteur, Kanak originaire de Lifou, est locuteur du drehu mais il ne connaît pas le iaai. Lors du culte du dimanche, il officie en français, alors que les fidèles chantent les cantiques en iaai, en se basant sur la lecture de la Bible *Tusi Kap* écrite dans leur langue.

En ce qui concerne l’affichage public, plusieurs récentes initiatives ont fleuri sur des devantures proposant un affichage bilingue ou plurilingue et j’en illustre quelques exemples en images dans l’Annexe 8.

En revanche, la toponymie n’a pas encore bénéficié d’un travail de vernacularisation comparable à ce qui a pu être mis en place en Province Nord (affichage bilingue des toponymes), par exemple, et les panneaux de noms de lieux ou bien la cartographie pâtissent encore du manque de normalisation de la graphie et d’une francisation des noms.

Critère 5 Réaction face aux nouveaux domaines et médias (1)

Il n’existe aucun média qui soit diffusé exclusivement dans la langue iaai. Depuis quelques années, l’Académie des Langues Kanak (ALK) propose de courtes chroniques dans les différentes langues vernaculaires sur les ondes radio et dans le quotidien local.

- à la radio, l’ALK a proposé, dès 2009 sur RFO, puis à partir de 2012 sur NC 1^{ère} avec les émissions *Hwan pala* et *Terre de paroles*, des chroniques en langues vernaculaires. Ces

enregistrements d'environ 2 minutes sont diffusés sur les ondes trois fois par jour et sont ensuite mis en ligne sur le site de l'ALK⁷⁷. Neuf des langues vernaculaires sont ainsi représentées sur les ondes, dont les deux langues d'Ouvéa : fagauvea et iaai.

- dans le quotidien *Les Nouvelles Calédoniennes*, l'ALK est à l'origine de la publication de petits encarts réservés à des contes ou courts récits en langues vernaculaires. Le iaai a déjà fait l'objet de telles publications. Depuis peu (2012), l'ALK participe également à la diffusion dans ce même quotidien d'une campagne de prévention de la violence routière, en sous-titrant des images de victimes d'accidents de la route dans des langues kanak. À noter que, depuis peu, la [page web](#) du site de l'ALK consacrée au iaai est en partie traduite dans cette langue.

Le iaai n'est jamais exclusivement utilisé pour les nouveaux domaines et c'est le français qui est préféré pour converser des thématiques « modernes », non traditionnelles, ou bien par le biais des nouvelles technologies (voir Seconde Partie de la thèse). Sur Facebook, par exemple, réseau social de plus en plus prisé et accessible aux habitants d'Ouvéa qui peuvent ainsi maintenir le contact avec leur famille ou amis à Nouméa, en Métropole ou ailleurs, la plupart des échanges se fait en français (communication personnelle, Tewy Hijing, 2012)⁷⁸.

Critère 6 Matériel pédagogique (3)

Il n'existe pas de matériel pédagogique officiel pour le iaai. Les intervenants ou enseignants de cette langue à l'école primaire ou au collège sont souvent livrés à eux-mêmes, aussi bien pour le programme des enseignements que pour la création du matériel pédagogique qui, malgré leurs efforts et leur motivation, demeure donc très artisanal (manque de moyens, de formation pédagogique et d'encadrement, de temps).

Il faut noter que, depuis peu et grâce à la force d'initiative de l'ALK, sont disponibles sur le site du Centre de Documentation Pédagogique ([CDP](#)) les traductions en iaai de quatre petites histoires illustrées avec leur fichier sonore ; le livre numérique d'un petit lexique illustré, ainsi que la traduction d'un conte servant d'outil ethnomathématique, tous réalisés avec le concours de/ou par l'ALK. Des efforts sont donc faits dans le sens de l'équipement du iaai, et des autres LK, en matériel pédagogique. Avec la création du tout jeune Service pour l'Enseignement des Langues et de la Culture Kanak au Vice-Rectorat ce type d'initiatives devrait se multiplier et s'améliorer dans les années à venir.

⁷⁷ Lire la présentation de ces initiatives et accéder au contenu des [émissions radiophoniques](#) sur la page de l'ALK.

⁷⁸ Cela s'explique également par le manque de pratique de l'écrit en iaai (Grinevald, com. pers, 2013).

Il n'est pas de critère propre à l'enseignement de la langue consacré par l'UNESCO, mais il me semble néanmoins essentiel, ici, d'en faire un bref survol.

➤ *Le programme officiel*

Le programme officiel d'ELCK Iles (Enseignement des Langues et Culture Kanak des Iles) de 2006 et qui concerne toutes les écoles privées et publiques prévoit 7 heures hebdomadaires d'ELCK pour les maternelles puis 5 heures au niveau élémentaire. Il est adapté du programme cadre du Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie de la même année, et est reproduit dans son intégralité en Annexe 9 (Assemblée de Province des Iles Loyauté 2006).

➤ *Mise en place effective à Ouvéa*

À Ouvéa, la rentrée 2005 est la première à avoir vu un tel enseignement se mettre en place à l'école publique – qui englobe l'école primaire de Fajawe, la maternelle de Hwaadrila et celle de Wakatr. Cette année-là, dans cette école et ses annexes, 129 enfants ont bénéficié d'un enseignement LCK, dispensé pour la première année par une intervenante employée par l'école elle-même. Jusqu'à cette date, les enseignants étaient des intervenants extérieurs, bénévoles, rattachés aux Projets de l'École. On constate donc une toute récente amélioration du statut de l'enseignant LCK au sein même de l'institution scolaire, bien que, de ce qui a pu être observé ou confirmé de la bouche de ces intervenants, la considération et la reconnaissance de l'enseignant LCK auprès des collègues, ou même des parents d'élèves, ne sont toujours pas pleinement satisfaisants.

À cela s'ajoute la question du contenu des enseignements et de leur objectif : doit-on enseigner *la* langue ou doit-on enseigner certaines disciplines généralistes *en* langue ? À la question que je posais à Jean-Baptiste, 8 ans, « tu aimes bien les cours de iaai à l'école ? », voici ce que celui-ci m'a répondu : « nous on connaît déjà la langue, on n'a pas besoin de l'apprendre à l'école ! ». Un enseignement *en* iaai, avec la langue comme vecteur d'enseignement et d'apprentissage et non comme objet de l'apprentissage, semble bien plus pertinent dans un contexte où la grande majorité des enfants ont le iaai en L1.

En ce qui concerne le secondaire, à la rentrée 2008, le iaai était enseigné au Collège Privé protestant Eben Eza. L'année suivante, il était rejoint par le Collège Privé catholique Guillaume Douare ainsi que par le Collège Public (GOD de Hwaadrila et ALP de Fayaoué) qui proposent eux aussi un enseignement de la langue iaai à leurs élèves. À la rentrée 2010 il faut ajouter à ces trois collèges situés à Ouvéa le Collège Public de La Foa, Province Sud, qui offre également un enseignement du iaai, pour la première fois hors Ouvéa.

Critère 7 Attitude officielle et politique linguistique (3)

Il n'existe pas de réelle politique d'aménagement linguistique en faveur du iaai, en particulier, ni des langues kanak, en général, en Nouvelle-Calédonie. Mis à part l'Accord de Nouméa (1998) qui stipule que « les langues kanak sont, avec le français, langues d'enseignement et de culture en Nouvelle-Calédonie » et qui se borne à quelques recommandations, comme la création de l'ALK (*cf.* Salaün 2010) ou le développement de l'enseignement des langues kanak, il n'y a pas, concrètement et officiellement, de plan d'actions juridiques établissant des mesures visant à promouvoir, protéger et valoriser les vingt-huit langues vernaculaires à l'échelle du territoire. Les textes de loi du pays qui comportent le plus de mesures en faveur des LK correspondent aux délibérations portant sur l'enseignement de ces langues dans le système scolaire calédonien. En dehors du contexte de l'école, rien n'est spécifié explicitement pour l'aménagement linguistique (*cf.* Chapitre III2.2).

Critère 8 Attitudes des locuteurs (2)

Dans le contexte actuel où il n'existe plus de monolingue (tous sont au moins bilingues français-iaai, voire trilingues fagauvea), la situation de contact de langues et de conflit linguistique participe à une large gamme d'attitudes linguistiques en même temps qu'à une pratique des langues caractérisée par une grande variation.

D'un côté, certains membres de la communauté encouragent le maintien de la langue, s'investissent dans des actions de promotion (comme l'Association Debai à ses débuts) ou participent à l'enseignement du iaai dans les établissements scolaires. Quelques-uns font un effort conscient pour parler leur langue dans le plus grand nombre de contextes, avec un souci élevé de précision et de correction.

À l'inverse, de nombreux autres locuteurs demeurent assez indifférents au devenir de leur langue, voire trouvent positif le changement linguistique vers le français, avec pour argument la réussite scolaire et la nécessité de la maîtrise de la langue dominante pour trouver un emploi, face à « l'inutilité » supposée des langues vernaculaires. Persistent encore ici des réminiscences du discours culpabilisant de la part du système éducatif colonial français (Fillol et al. 2007).

Si une majorité des locuteurs que j'ai pu rencontrer manifeste un certain enthousiasme à l'évocation de travaux de recherche sur la langue iaai et juge positifs les efforts faits en faveur de la promotion des langues kanak, beaucoup sont encore assez indifférents à cette problématique et n'adoptent pas une position tranchée, confortant l'ambivalence des attitudes linguistiques envers les langues kanak en Nouvelle-Calédonie. Concrètement, ceux

qui agissent dans le sens de la promotion du iaai ou qui seraient prêts à le faire restent aujourd’hui très minoritaires.

Critère 9 Documentation (3)

Le iaai est une langue relativement bien dotée en matière de documentation par rapport à d’autres langues de Nouvelle-Calédonie ou du Pacifique, tant qualitativement, avec de nombreux travaux scientifiques, que quantitativement.

➤ *Littérature religieuse*

Une importante littérature, essentiellement religieuse, a été assez tôt éditée en iaai, avec l’abécédaire du missionnaire de la LMS Samuel Ella en 1865, puis avec ses traductions des Évangiles et autres documents religieux⁷⁹. Son successeur, James Hadfield, est à l’origine de la traduction intégrale de la Bible (*Tusi Kap*) en iaai, publiée pour la première fois en 1901 (Haudricourt 1971, 381).

➤ *Documentation linguistique*

Plusieurs ébauches de vocabulaire ou de description syntaxique du iaai ont été engagées peu après ces premières publications religieuses. La première d’entre elles consiste en une ébauche grammaticale de S. Ray (1926) dans son ouvrage *A Comparative Study of the Melanesian Island Languages* (pp. 84-111). L’ouvrage majeur de M. Leenhardt (1946) *Langues et dialectes d’Austro-Mélanésie* comporte un lexique iaai (n°36) ainsi qu’une introduction grammaticale (pp. 234-244). Le linguiste néo-zélandais D. Tryon publie, quant à lui, une grammaire du iaai de type tagmémique qui passe en revue l’ensemble des constituants de la langue et leur fonctionnement syntaxique (Tryon 1968).

C’est en 1976 que la linguiste Françoise Ozanne-Rivierre, du Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO, CNRS, Villejuif) publie le premier ouvrage linguistique en français qui décrit à la fois la phonologie, la morphologie et la syntaxe de la langue iaai. Huit ans plus tard, elle publie le premier dictionnaire iaai-français, accompagné d’un index français-iaai (Ozanne-Rivierre 1984).

Cependant, comme ce fut souvent le cas à ces différentes époques, tous ces travaux de description et de lexicographie se sont essentiellement consacrés aux domaines de la culture et d’usage de la langue les plus traditionnels, en mettant à l’écart de leurs objectifs les domaines relatifs à la modernisation de la langue (voir Chapitre VIII) :

⁷⁹ La liste complète des publications religieuses en iaai apparaît dans la grammaire de Ozanne-Rivierre (1976).

...les linguistes se sont préoccupés de l'état le plus conservateur des langues – parfois menacées d'extinction – et aucun travail n'a été fait sur leur modernisation. Leur nombre même les desservit : l'administration argua de cette multiplicité pour n'en reconnaître aucune – contrairement à ce qui se passa à Tahiti – et leur refuser à toutes un rôle quelconque dans l'enseignement, jusqu'à une date très récente. (La Fontinelle, Lercari, and Sam 1989, 274)

Il faut attendre 2007 pour que paraisse un dictionnaire à la fois accessible aux non-locuteurs natifs et intégrant des termes « modernes » avec le dictionnaire français-iaai de D. Miroux. L'auteur, Directeur de l'Alliance Champlain en Nouvelle-Calédonie (branche locale de l'Alliance Française) et passionné de la langue, des locuteurs et de l'île de Iaai, recense des néologismes pouvant décrire les nouveautés apparues dans le mode de vie contemporain des habitants de l'île. Une soixantaine de mots, appartenant essentiellement au domaine du commerce et du monde des affaires⁸⁰, ont ainsi été construits par lui-même, en étroite collaboration avec un locuteur natif, Jacques Jeno (Miroux 2007a, 315–318).

Enfin, le iaai figure dans les bases de données de plusieurs sites internet, que ce soit pour une présentation synthétique de la langue ou bien pour des informations linguistiques plus ponctuelles :

- *The World Atlas of Language Structures Online* réserve une fiche au iaai et synthétise plusieurs traits structurels de la langue.
- *Sorosoro*, le site de ce programme de promotion des langues du monde consacre une page au iaai qui consiste globalement en une présentation sociolinguistique et une liste de références (à la rédaction de laquelle j'ai participé).
- *The ethnologue* : l'encyclopédie en ligne des langues du monde de la *Summer Institute of Linguistics* recense le iaai et fournit quelques données, notamment une interprétation de sa filiation phylogénétique.

➤ *Contes de tradition orale et récits*

La langue iaai est aussi présente dans des recueils de textes de tradition orale et de contes. En 1948, Jean Guiart avait recueilli un important corpus de textes iaai transcrits de la main même de ses informateurs. Deux de ces textes, accompagnés d'un mot à mot et d'une traduction française, ont été publiés dans le recueil *Mythes et contes de la Grande Terre et des îles Loyauté* qui comporte donc une section avec des textes en iaai (Rivierre, Ozanne-Rivierre, & Moyse-Faurie, 1980: 177–201). L'ensemble des textes recueillis par Guiart a ensuite été publié dans *Moju bongon kau adreem. Contes et légendes d'Ouvéa* (J. Wahéo, 1989). Plus

⁸⁰ Une partie de ce vocabulaire est disponible sur le site des *Actions pour Promouvoir le Français des Affaires et les autres langues des pays francophones* : <http://www.presse-francophone.org/apfa/langues/iaai.htm>

récemment, un recueil de contes en langues océaniennes, et proposés par des élèves de Nouvelle-Calédonie a été publié et comporte des textes en iaai (Sam 1999).

Quelques initiatives ont été menées plus récemment par la Province des Iles et le Centre Culturel Tjibaou-ADCK pour publier des contes ou ouvrages pour enfants en iaai, à savoir *Wanakat kaori / L'enfant kaori*, un conte bilingue français/iaai (Hombouy 2005) ainsi qu'une courte histoire imagée, *Bedrila* (T. Wahéo 2007). De plus, il faut souligner la parution du premier et, à ce jour, unique roman autobiographique bilingue français/langue kanak : *Oûguk, le petit coco vert / Oûguk, ame metu ke caa ûen* (T. Wahéo 2008). Cet ouvrage constitue une référence, d'une part, de par sa forme (récit autobiographique bilingue) ; mais, d'autre part, parce qu'il est un des trop rares textes en langue vernaculaire qui ne soit pas un conte ou un texte de tradition orale, mais un récit, de la part d'un Kanak, intégrant des épisodes de vie contemporain et des descriptions de situations, événements et paysages modernes, ce qui constitue une source précieuse pour cette présente étude.

Par ailleurs, plusieurs sites internet hébergent des corpus de textes oraux en langues kanak (pour certains sites ces textes sont traduits et annotés linguistiquement). Pour le iaai, il s'agit essentiellement de trois références web :

- [Pangloss](#), archives orales du LACITO : cinq textes de tradition orale iaai fournis par Françoise Ozanne-Rivierre sont en écoute libre dans ces archives. Tous sont accompagnés d'une transcription glosée et de leur traduction.
- [Corpus de la parole](#) : le site de ce programme du ministère de la culture et de la communication ayant pour but « de valoriser le patrimoine linguistique de la France » héberge également les mêmes cinq textes de F. Ozanne-Rivierre, plus trois textes fournis par sa collègue du LACITO, Claire Moyse-Faurie (ces trois textes ne sont, pour leur part, ni transcrits ni traduits).
- La [médiathèque](#) du Centre Culturel Tjibaou met en accès quelques fichiers (sons, traductions en français et métadonnées) issus des campagnes de sauvegarde du patrimoine oral mené en Nouvelle-Calédonie par l'ADCK.

2.3.3. Bilan : le iaai, plus en danger que pensé

Les données relatives à la langue iaai pour répondre aux neuf critères recommandés par l'UNESCO pour l'évaluation de la vitalité linguistique sont synthétisées dans le Tableau 13.

Parmi les neuf critères mentionnés par l'UNESCO, on constate que deux d'entre eux sont moins notés que les autres. Il s'agit du Critère 5 de la réaction de la langue face aux

nouveaux domaines et média (1/5) et du Critère 8 sur l'attitude des membres de la communauté vis-à-vis de leur propre langue (2/5). On peut donc envisager que les efforts de la politique linguistique à Ouvéa, mais aussi plus globalement en Nouvelle-Calédonie, devraient prioritairement s'atteler à ces deux domaines. Or, rien n'est envisagé pour le moment. En vérité, les actions d'aménagement linguistique se sont focalisées, jusqu'à présent, principalement sur l'enseignement des langues kanak et sur la standardisation de leur écriture (correspondant plutôt au Critère 6).

Tableau 13: Évaluation de la vitalité du iaai (pour Ouvéa)

Critères	Niveaux évalués pour le iaai
1 Transmission de la langue d'une génération à l'autre	4~5 Très bonne
2 Nombre absolu de locuteurs	1524 locuteurs de 15 ans et plus (2009)
3 Taux de locuteurs sur l'ensemble de la population	3 Majorité de la population de l'île locutrice du iaai (65%)
4 Utilisation de la langue dans les différents domaines publics et privés	3~4 Parité multilingue dans beaucoup de domaines (français, iaai et/ou fagauvea). Iaai : rare dans les domaines officiels, demeure langue du privé, mais où le français aussi est parlé.
5 Réaction face aux nouveaux domaines et médias	1 Iaai jamais exclusivement utilisée pour les nouveaux domaines
6 Disponibilité de matériels d'apprentissage et d'enseignement des langues	3 Quelques matériels scolaires écrits ; pas ou très peu de média écrit permettant de diffuser l'orthographe.
7 Attitudes et politiques linguistiques au niveau du gouvernement et des institutions, usage et statut officiel	3 Assimilation passive : langue dominante dans domaine public ; pas de politique explicite pour les langues non dominantes ; enseignement hétérogène.
8 Attitude des membres de la communauté vis-à-vis de leur propre langue	2 Maintien de la langue encouragé par quelques membres ; indifférence pour beaucoup, voire support du changement de langue vers la langue dominante.
9 Type et qualité de la documentation	3 Description linguistique assez riche ; mais pas de média quotidien. Documentation audio disponible sur Internet.
Niveau global de vitalité	3 En danger

Source : données et évaluation d'après les enquêtes de terrain de AL Dotte (2009-2012)

De plus, puisque la transmission n'est pas un facteur faisant défaut à la vitalité du iaai à Ouvéa (la quasi-totalité des enfants ont le iaai comme langue maternelle)⁸¹, les écueils se situent principalement dans la répartition des domaines d'usage de la langue par rapport au français, dans l'adaptabilité de la langue face aux changements du mode de vie et au niveau des représentations idéologiques quant à la valeur et la place à accorder aux langues. En effet, de manière générale, l'absence des langues kanak dans les média en Nouvelle-Calédonie aggrave le cloisonnement de ces langues aux seuls domaines traditionnels et leur mise à l'index de la sphère publique et institutionnelle, renforçant ainsi l'idéologie dominante que ces langues appartiennent davantage au *patrimoine* plutôt qu'elles n'ouvrent l'accès à la *modernité*.

⁸¹ En revanche, si on considère la vitalité du iaai en contexte urbain à Nouméa, la transmission devient un des facteurs prégnants puisque c'est alors le français qui devient bien souvent la langue maternelle dans les familles urbanisées originaires d'Ouvéa.

En ce sens, deux facteurs énoncés comme critères de vitalité par l’UNESCO apparaissent comme essentiels quant à la mesure du dynamisme des langues kanak et du iaai, en particulier, et justifient les enjeux visés dans cette thèse. Il s’agit des critères concernant (i) l’utilisation de la langue dans les différents domaines publics et privés (Critère 4) et (ii) la réaction face aux nouveaux domaines et média (Critère 5). Ces deux critères impliquent les questions de l’enrichissement du lexique de la langue autochtone par de nouveaux mots aptes à qualifier le monde « moderne », la société en mouvement, ainsi que celle de l’adaptation de la langue face à ces nouveautés lexicales.

Selon la méthodologie adoptée pour tenter une évaluation de la vitalité linguistique du iaai, les résultats obtenus ne sont pas exactement les mêmes. De plus, la conjugaison de l’ensemble des différents critères passés en revue jusqu’ici met en lumière la complexité de la situation du iaai.

Ce qu’il faut retenir, au final, c’est que le iaai se situe aujourd’hui dans un stade d’assimilation linguistique prononcé (stade 6 sur 8 selon la GIDS) et que les principaux atouts de sa vitalité sont la persistance de sa bonne transmission intergénérationnelle ainsi que l’avantage de l’existence d’une graphie qui, bien qu’elle ne soit pas utilisée et adoptée par l’ensemble des locuteurs, permet la diffusion d’une certaine littérature et son enseignement en milieu scolaire (langue « vigoureuse/écrite », niveaux 6a/5 selon l’E-GIDS). En revanche, les attitudes des locuteurs envers leur propre langue demeurent très ambivalentes, de même que les efforts d’aménagement linguistique continuent d’être très sporadiques, facteurs peu pris en compte dans ces deux premières méthodes d’évaluation, et que la grille de l’UNESCO a pour avantage de questionner (le niveau de vitalité « calculé » pour le iaai y est de 3, « en danger »), d’où l’intérêt et la pertinence d’essayer une évaluation qui croise ces trois outils méthodologiques. Ils m’ont été utiles pour argumenter que la vitalité du iaai n’était, en réalité, pas celle suggérée par l’Atlas (Moseley, 2010); cependant, on voit bien l’ambiguïté de telles évaluations où il faut quantifier des critères complexes pour des situations variables qui ne correspondent jamais totalement à un seul niveau de qualité et où l’attribution d’une « note » reste inconfortable, subjective et sujette à des hésitations d’évaluation (entre 4 et 5 ou entre 3 et 4 pour les premier et quatrième critères de l’UNESCO).

D’autre part, l’utilisation du nombre de locuteurs comme critère important d’évaluation de la vitalité linguistique fait débat. Comment comptabiliser les locuteurs d’une langue? Qui compter? Sur quels critères (de compétences, d’auto-évaluation)? Ce sont ces problématiques qui seront développées plus loin, au Chapitre III3.

Encadré 6 : Problème de l'auto-évaluation des compétences linguistiques

Les données chiffrées concernant les compétences des populations de locuteurs du français ou des langues kanak citées dans ce travail sont issues du recensement de 2009 publié par l'Institut de la Statistique et des Études Économiques de la Nouvelle-Calédonie. Ces chiffres ont été obtenus à partir de questionnaires remplis sur des bulletins individuels par auto-évaluation, avec l'aide d'agents de recensement. Dans ce bulletin, les questions relatives aux compétences linguistiques (point n° 13) étaient formulées comme suit :

13 Savez-vous ?

	Oui	Non
• Parler le français	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2
• Lire le français	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2
• Écrire le français	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2
• Parler une langue kanak	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2
• Comprendre une langue kanak	<input type="checkbox"/> 1	<input type="checkbox"/> 2

Source : image extraite du bulletin individuel du recensement de la population de la Nouvelle-Calédonie, 2009, l'ISEE-INSEE.

Or, l'auto-évaluation est une méthode d'évaluation subjective des compétences linguistiques qui génère très souvent des résultats peu fiables ou, du moins, face auxquels il est prudent d'observer une certaine réserve. Bert, Grinevald et Amaro (2011) livrent un regard critique sur les évaluations de la vitalité linguistique basées essentiellement sur des critères quantitatifs, comme la grille de l'UNESCO, et listent une série de raisons d'ordre socio- ou psycholinguistique qui peuvent amener des individus à sur ou sous-évaluer leurs compétences linguistiques, rendant l'auto-évaluation problématique.

De plus, plusieurs remarques peuvent être faites face à cet extrait du questionnaire : on note qu'il est demandé si la personne sait parler le français ou une LK, mais la question de la compréhension (compétence passive) n'est faite que pour une LK et pas pour le français, partant du principe général que tous les Calédoniens sont au moins locuteurs passifs du français. De même, la formulation du questionnaire montre le peu de considération qui est faite de la maîtrise de la littératie des LK (qui existe pourtant pour nombre d'entre elles, bien que pas toujours normalisée) en ne posant la question des compétences de la lecture et de l'écriture que pour le français.

En revanche, si on peut critiquer la pertinence de ce questionnaire sur les compétences linguistiques réelles de la population calédonienne, les résultats sont significatifs quant aux attitudes linguistiques et aux jugements que les locuteurs portent eux-mêmes sur leur propre langue.

Enfin, on peut regretter que ce questionnaire de recensement de la population n'ait pas considéré la possibilité que les personnes soient locutrices natives d'autres langues que le français et les LK, laissant l'amer sentiment d'une méconnaissance de la situation linguistique de la Nouvelle-Calédonie. Il aurait pourtant été intéressant de pouvoir disposer de données, même résultant de l'auto-évaluation, concernant les locuteurs des autres langues parlées dans le territoire (wallisien, tahitien, japonais, chinois, bislama, etc.).

3. À propos des locuteurs du iaai

Au-delà des nombreux critères passés en revue jusqu'à présent dans ce travail, un facteur manquant à déplorer est la prise en compte de *qui* parle la langue, non seulement en termes de nombre de locuteurs, mais plus précisément dans la compréhension de la diversité de ces locuteurs et de ce qui les caractérise. C'est ce que j'aborderai dans cette section consacrée à la variété des locuteurs du iaai, en me basant sur les propositions de profils prototypiques de locuteurs en contexte de LED.

3.1. De l'intellectualisation de la variété des locuteurs de LED

La linguiste N. Dorian (1977; 1981) est une des premières à s'intéresser aux différences entre les locuteurs de langues minoritaires ou en danger et à proposer une terminologie pour en parler, à partir de son expérience de terrain sur les parlers gaéliques en Ecosse (*cf.* la discussion sur cette problématique dans Tsunoda 2005, 119–134). Par la suite, plusieurs linguistes de terrain commencent à réfléchir à un moyen d'intellectualiser la diversité des locuteurs en situation de LED (voir, par exemple, Grinevald 2007). C'est à partir de la comparaison de divers profils de locuteurs rencontrés sur des terrains de LED très différents (francoprovençal de France et rama du Nicaragua, respectivement) que M. Bert et C. Grinevald (2010) ont dégagé un ensemble de paramètres permettant d'appréhender la diversité de ces locuteurs.

3.1.1. Pourquoi une typologie des locuteurs ?

Avant tout, il apparaît essentiel de rappeler que « *l'idée de cette typologie n'est absolument pas de chercher à constituer un cadre étroit dans lequel chaque locuteur de LED serait automatiquement et définitivement assigné à une catégorie figée* » (Bert and Grinevald 2010, 130). En revanche, il s'agit de prendre en compte un faisceau de paramètres qui s'entrecroisent pour dégager des prototypes virtuels utiles pour appréhender la diversité des locuteurs rencontrés sur le terrain. Il faut l'envisager comme un concept scientifique qui fournit un outil de travail et non comme un objet jouissant d'une existence propre en dehors de la discussion scientifique.

➤ *Intérêt théorique et méthodologique*

La connaissance de profils-types de locuteurs de langues minoritaires ou en danger constitue une grille de lecture pertinente pour le linguiste de terrain en ce qu'elle lui permet d'anticiper et d'appréhender la variété de locuteurs et leurs attitudes linguistiques (*cf.* Rose 2010). En ce qui me concerne, elle a été un outil méthodologique précieux lors de mes enquêtes de terrain. Elle m'a permis d'identifier des locuteurs s'apparentant à certains profils-types et d'adapter, en fonction, ma méthode de travail de collecte de données afin de ne pas placer l'informateur dans une situation d'inconfort due à des compétences restreintes de la langue ou à son insécurité linguistique.

➤ *Interprétation des données*

La prise en considération du profil du locuteur-informateur, et de la liste des paramètres qui le caractérisent, constitue une valeur ajoutée dans l'interprétation des données collectées en ce qu'elle peut permettre d'expliquer la variation linguistique (bien souvent caractéristique des corpus de LED), voire être un argument dans l'explication d'exceptions ou d'incohérences dans un système.

➤ *Évaluation de la vitalité de la langue*

Si l'un des paramètres pris en compte pour établir les profils de locuteurs est bien celui de la vitalité de la langue, la prise en considération de la diversité des locuteurs participe, réciproquement, à ajuster l'évaluation de la vitalité d'une langue et permet de saisir la dynamique en cours (Bert, Grinevald, and Amaro 2011, 81–82). Une proportion grandissante de locuteurs aux compétences limitées ou passives peut être le signe d'une perte accélérée de vitalité de la langue, alors qu'une proportion grandissante de nouveaux locuteurs est le signe de sa revitalisation en cours (*ibid.*) :

Une description de la vitalité d'une langue menacée s'appuyant sur une telle typologie, distinguant un [...] grand nombre de profils [...] nous paraît très utile pour dépasser les problèmes liés à l'évaluation quantitative souvent hasardeuse du nombre de locuteurs de LED. La description de la composition de cette population, tous niveaux de compétences linguistiques confondus, est très utile pour situer le niveau de vitalité d'une langue menacée.

➤ *Éthique*

Enfin, l'intérêt de cet outil réside dans le fait de placer le locuteur au centre d'une réflexion méthodologique. À l'exception de la vitalité de la langue, tous les paramètres se focalisent sur le locuteur en tant qu'individu, son histoire et sa relation « intime » avec la langue. Cette connaissance de l'histoire linguistique des locuteurs participe à la sensibilisation du linguiste de terrain lors de son travail avec des informateurs et joue un rôle dans la précaution du chercheur à ne pas les mettre en situation d'échec ou d'inconfort.

3.1.2. Faisceau de paramètres de la typologie

La construction de profils de locuteurs de LED s'appuie sur des ensembles de paramètres de différentes natures, que l'on peut regrouper en trois grandes dimensions: linguistique; sociolinguistique et psycholinguistique. Chacun des paramètres considérés est évaluable selon un continuum allant d'un moindre degré à un degré maximal.

Tableau 14: Paramètres de base de la typologie des locuteurs de LED

Dimensions	Paramètres	Continuum d'évaluation	
LINGUISTIQUE	Compétences	<i>très faible</i>	<i>excellente</i>
	Acquisition	<i>incomplète</i>	<i>complète</i>
	Attrition, désacquisition	<i>inexistante</i>	<i>complète</i>
SOCIOLINGUISTIQUE	Vitalité de la langue	<i>moribonde</i>	<i>sûre</i>
	Date de naissance du locuteur	<i>éloignée</i>	<i>proche</i>
	Exposition à la langue	<i>faible</i>	<i>intense</i>
	Usage de la langue	<i>très restreint</i>	<i>extensif</i>
	Attitude envers la langue	<i>négative</i>	<i>positive</i>
PSYCHOLINGUISTIQUE	Auto-évaluation des compétences	<i>sous-estimation</i>	<i>surestimation</i>
	Insécurité linguistique	<i>faible</i>	<i>intense</i>

Source: d'après Bert & Grinevald (2010, p. 122–125)

La prise en compte de ces différents paramètres se fait à la fois de façon multi-dimensionnelle et dynamique. Elle est, d'une part, multi-dimensionnelle puisque l'identification de chaque profil de locuteur se fait par des combinaisons des paramètres, mais aussi des dimensions entre elles, comme le soulignent les auteurs (Bert and Grinevald 2010, 124–125) :

Pour dégager des profils typiques de locuteurs de LED, il faut donc tenir compte de paramètres relevant de catégories de nature différente et considérer les relations entre ces paramètres. Le premier paramètre cité ici, les compétences linguistiques, (...) doit être mis en regard avec l'acquisition de la langue par le locuteur et l'attrition linguistique qu'il a pu subir ensuite, en les situant dans le contexte sociolinguistique de déclin de la langue. Ce dernier détermine le taux d'exposition à la langue d'un individu, qui conditionne ses possibilités de l'apprendre et de la pratiquer, choix qui dépendront eux-mêmes de ses attitudes personnelles et de celles de la communauté.

D'autre part, elle est dynamique puisque les paramètres fluctuent pour un même locuteur au fil de sa vie (époques, lieu(x) de vie, profession, vie familiale, etc.). La dynamique se situe également dans le fait que le statut des LED peut varier très rapidement que ce soit en gagnant des locuteurs (succès d'un programme de promotion ou de revitalisation de la langue, par exemple), ou, à l'inverse, en voyant chuter son nombre de locuteurs (rupture de l'usage de la langue, accélération de l'attrition...), ou bien par baisse de la valeur accordée au statut de locuteur). Finalement, trois mouvements dynamiques sont distingués : la perte continue de vitalité de la langue ; l'augmentation des compétences des locuteurs ; la re-catégorisation des locuteurs (Grinevald and Bert 2011, 52–53).

Du croisement de ces paramètres, sept profils prototypiques de locuteurs de LED sont dégagés : les locuteurs traditionnels ; les semi-locuteurs ; les sous-locuteurs (ici, « locuteurs passifs ») ; les anciens locuteurs ; les locuteurs fantômes ; les derniers locuteurs et les néo-

locuteurs. Notons que cette proposition de typologie demeure, à ce jour, plutôt insatisfaisante concernant certains choix terminologiques. Les noms attribués aux différents types de locuteurs sont, pour plusieurs, connotés péjorativement et opposent des réticences, notamment à cause des effets très négatifs sur les locuteurs (*cf.* la discussion dans Gelas 2010, 410). Néanmoins, cette proposition de typologie n'en perd pas pour autant ses intérêts pour le linguiste de terrain et est envisagé comme un outil méthodologique permettant l'intellectualisation des situations de LED et des locuteurs concernés par de telles situations.

3.2. Une grande variété de locuteurs

Dans cette section, je présente les différents profils-types de locuteurs qui font sens dans le cas de la situation du iaai, tout en notant l'absence de deux d'entre eux, les « locuteurs fantômes » (ceux qui nient ouvertement leur connaissance de la langue) et les « derniers locuteurs », deux prototypes qui, à mon sens, ne trouvent pas écho dans le cadre du terrain à Ouvéa. Ils ne seront pas détaillés ici.

a. *Locuteurs traditionnels*

Ce sont des locuteurs courants (*fluent speakers*), usagers habituels de la langue et ayant souvent l'occasion de la parler. Cette catégorie semble être la mieux représentée au sein des locuteurs du iaai, du moins à Ouvéa même. Elle concerne les « bons » locuteurs (*fluent speakers*) qui emploient leur langue ancestrale quotidiennement. Dorian (1981) différencie les *old fluent speakers* des *young fluent speakers*, les seconds présentant déjà quelques évolutions linguistiques dues au contact de langues.

Cette distinction est également vérifiée entre les iaaiophones à Ouvéa. En effet, il existe une différence manifeste entre la langue des « vieux » et celle des « jeunes » : les vieux sont ceux qui parlent la « vraie » langue, la langue « pure » car ils sont considérés comme gardiens d'un certain état de la langue non altéré par un contact massif avec le français, une sorte de langue non « colonisée » (bien que cette idéologie ne soit pas basée sur des faits avérés puisque tous sont bilingues en français, même les vieux d'aujourd'hui). À l'inverse, on reproche aux plus jeunes de parler iaai en « traduisant » le français, c'est-à-dire de ne pas respecter la structure de la langue, de calquer du lexique iaai sur une structure correspondant à celle de la langue française. La notion de norme linguistique est donc consciemment manifestée dans ce discours. Cette opposition entre langue pure des aînés et langue dénaturée des jeunes est loin d'être propre au iaai ou au cas des langues kanak, et elle

est très répandue dans les discours sur les langues en général (ne l’entendons-nous pas souvent à propos du français ?).

Mais la distinction ne s’opère pas simplement d’après des facteurs générationnels, ce sont aussi les variations linguistiques qui établissent la distinction entre vieux et jeunes locuteurs traditionnels. Ces derniers peuvent être, parfois à tort, considérés comme des semi-locuteurs de par les différences stylistiques, syntaxiques ou phonologiques d’avec la langue considérée comme « pure » des plus anciens. L’humilité et l’insécurité linguistique sont ici des attitudes linguistiques qui sous-tendent les relations entre ces deux sous-types de locuteurs, pourtant aussi compétents.

b. Semi-locuteurs

La notion de semi-locuteur (*semi-speaker*) a été introduite en premier lieu par Dorian (1977). Elle concerne les membres de la communauté linguistique manifestant des compétences passives (c'est-à-dire de compréhension) totales mais des compétences actives (de production) partielles et très variables selon les individus. Il s'agit d'une appellation qui englobe des cas très différents de locuteurs. Par exemple, les compétences actives dans la langue peuvent être considérées comme très satisfaisantes tout en restant limitées à un certain domaine de communication, ou bien la production est caractérisée par un nombre important d'évolutions particulières ou de formes exogènes (emprunts, alternance codique...), plus nombreuses que chez le jeune locuteur traditionnel, et qui seront jugées comme erronées par les locuteurs traditionnels. Parfois, au contraire, c'est une sorte de complexe puriste qui se manifeste chez certains semi-locuteurs s'obstinant à une quête du bon mot et de la bonne formulation afin de compenser un sentiment d'insécurité linguistique marqué.

Chez les Iaai, plusieurs figures peuvent incarner ce profil-type de semi-locuteur du iaai :

- les femmes originaires de l'extérieur de l'île et ayant épousé un Iaai à Ouvéa (la résidence étant traditionnellement virilocale). Elles ont appris le iaai à l'âge adulte et à des degrés de compétence variable ;
- les enfants d'un couple mixte, le plus souvent iaai-fagauvea (mais aussi iaai-autre communauté, qu'elle soit kanak ou non). La langue de communication au sein de la famille restreinte est alors bien souvent le français, le iaai étant acquis lors des contacts avec la famille plus étendue (grands-parents, cousins...) et souvent limité à des compétences passives ;

- les jeunes ayant grandi en dehors de l'île, bien souvent à Nouméa. Tout comme les enfants de couples mixtes, les jeunes urbanisés sont en contact avec la langue lors des vacances chez des proches (grands-parents; oncles et tantes...) sur l'île ou bien si une micro-communauté s'est reconstituée en milieu urbain. L'acquisition reste partielle et sporadique, les compétences meilleures au niveau de la compréhension que de la production, le tout renforcé, bien souvent, par un sentiment d'insécurité linguistique.

L'existence de semi-locuteurs est considérée comme caractéristique des situations de LED ou de langues minoritaires et il est intéressant de noter que différentes expériences de terrains relatées dans la littérature prouvent que les activistes et acteurs de la promotion et de la revitalisation de ces langues appartiennent très souvent à cette catégorie de la typologie (Grinevald & Bert, 2011, p. 50). C'est ce qui entraîne parfois des locuteurs traditionnels à ne pas adhérer à ces projets de promotion/revitalisation, arguant le défaut de légitimité du semi-locuteur identifié comme tel et parfois considéré comme n'appartenant pas à la communauté linguistique. À Ouvéa, c'est l'origine d'un débat qui dure depuis plusieurs années déjà à l'encontre d'une intervenante en iaai dans l'enseignement, originaire d'une autre île de l'archipel calédonien et locutrice du iaai depuis son mariage sur l'île. Ses compétences et sa légitimité à ce poste sont très critiquées au sein de la population de l'île car elle n'est pas une locutrice native (ni une « vraie » Iaai).

c. « Locuteurs passifs »

Les auteurs de la typologie proposent l'appellation « sous-locuteurs », tout en étant conscients de la connotation extrêmement péjorative de cette dénomination qui la rend insatisfaisante (*cf.* « Discussion » dans Grinevald & Bert, p. 130). Dans la littérature anglophone, on trouve *terminal speakers*, *partial speakers* ou encore, chez Dorian (1982), *near-passive bilinguals*, qui sont des appellations un peu plus exactes sémantiquement, mais pas beaucoup plus satisfaisantes quant à leur connotation. Cette catégorie prototypique englobe des locuteurs ayant une connaissance passive partielle de la langue et des compétences actives très restreintes, voire parfois limitées à quelques expressions figées uniquement.

Beaucoup de locuteurs passifs du iaai ont grandi en dehors de la communauté linguistique et n'ont pas bénéficié de la transmission intergénérationnelle de la langue ancestrale. Leur « historique linguistique » peut être le même que celui des semi-locuteurs, mais c'est l'intensité de l'exposition à la langue qui diffère ainsi que certaines attitudes linguistiques.

Ces trois premiers profils de locuteurs sont définis à partir du critère de compétence linguistique. À ceux-là s’ajoutent d’autres prototypes de locuteurs établis davantage à partir de critères sociolinguistiques et qui se combinent avec les différents types de compétence vus précédemment.

d. Anciens locuteurs

Ce type de locuteur (*rememberers*) est défini comme correspondant à des locuteurs qui, alors qu’ils disposaient de compétences actives dans la langue, en ont cessé la pratique (pour diverses raisons), ce qui a conduit à l’attrition de leurs compétences linguistiques. Chez les iaaiophones, les anciens locuteurs peuvent être des « nouveaux urbanisés », ceux qui ont quitté Ouvéa pour la Grande Terre (ou la Métropole, voire d’autres destinations) à des fins scolaires, professionnelles ou personnelles. Si les compétences ne sont pas sollicitées par des contacts réguliers avec des interlocuteurs iaai, l’attrition se manifeste par une diminution des compétences actives. Cependant, et c’est là qu’il faut considérer la qualité multidimensionnelle et dynamique de cette typologie, les locuteurs appartenant à cette catégorie peuvent (re-)devenir des locuteurs traditionnels si tôt qu’ils sont de nouveau immergés au sein de la communauté linguistique ou bien qu’un interlocuteur iaaiophone leur est disponible. Dans cette perspective, les nouveaux moyens de télécommunications (téléphonie par Internet ; réseaux sociaux...) peuvent avoir un rôle à jouer dans la maintenance des relations entre les membres des diasporas et leur communauté d’origine, et comme moyens de rétablir l’échange en reconstruisant les interactions dans la langue d’origine entre la communauté d’origine et les « expatriés ».

e. Néo-locuteurs

Les néo-locuteurs sont de récents apprenants de la langue, par exemple dans le cadre de programme de promotion et de revitalisation linguistique, qui acquièrent la langue dans un cadre normatif. Le niveau de compétence peut varier sensiblement entre plusieurs néo-locuteurs en fonction des aptitudes individuelles, de la durée d’apprentissage, de la méthode, du contexte, etc. Les néo-locuteurs se caractérisent aussi par une attitude positive envers la langue, manifestée par leur volonté de l’apprendre (ce n’est néanmoins pas toujours le cas dans le cadre d’un enseignement scolaire), sans pour autant revendiquer systématiquement une affiliation identitaire ou vouloir être assimilés à la communauté.

Avec l’introduction de l’enseignement du iaai dans les établissements scolaires, des néo-locuteurs voient le jour à Ouvéa. Il s’agit d’enfants et d’adolescents issus de parents non iaaiophones qui font leur apprentissage de la langue iaai à l’école ou au collège.

À Ouvéa, j'ai rencontré des locuteurs qui s'apparentent peu ou prou à tous ces profils, mais il faut cependant affiner et prendre en compte davantage de paramètres spécifiques à ce terrain.

3.3. Quatre paramètres supplémentaires pour les locuteurs du iaai

Dans le cadre de cette thèse, je cherche à travailler sur des données qui se veulent les plus représentatives possible de la langue telle qu'elle est parlée aujourd'hui. Lors de mon travail de terrain, je me concentre donc à enregistrer un panel de locuteurs le plus varié possible dans le but de saisir la langue dans sa globalité, c'est-à-dire dans sa diversité et non pas dans sa « normalité ». Cela m'amène à ne pas chercher à travailler exclusivement avec des locuteurs natifs traditionnels (le « locuteur idéal »), ma stratégie étant plutôt de mener des enregistrements avec toutes les bonnes volontés rencontrées, quel que soit le niveau de compétence linguistique, en considérant que toutes personnes ayant la moindre connaissance et pratique de la langue est un acteur de sa dynamique et de son évolution. La prise en compte de la diversité des profils de mes informateurs et de la complexité des entrelacements des paramètres qui les caractérisent fait partie intégrante de ma méthodologie de terrain, mais entre aussi en considération après le terrain, lors de l'analyse des données. En cela, plusieurs caractéristiques de l'écologie linguistique et du contexte culturel qui sont propres au iaai s'ajoutent aux paramètres mentionnés dans la section précédente et participent à la complexification des profils des locuteurs de cette langue.

3.3.1. Locuteurs allochtones

Un facteur de la diversité des locuteurs particulièrement significatif à Ouvéa concerne les allochtones et allophones (qui ne parlent pas la langue locale). Il s'agit notamment de femmes, la société traditionnelle kanak étant régie par la virilocalité: les épouses viennent s'installer et fonder leur famille sur la terre ancestrale de leur époux. Ces femmes font souvent l'apprentissage (en immersion) de la langue locale, par nécessité ou par commodité. La complexité se situe ici dans le fait que ces femmes, quel que soit leur niveau de compétences en iaai, seront toujours considérées comme « des filles d'ailleurs » et jamais désignées comme faisant partie de la communauté des locuteurs du iaai par les locuteurs natifs. Leur présence participe donc à l'épineuse question de qui compter lorsque l'on parle du dénombrement des locuteurs: ceux qui sont désignés comme tels par leurs pairs; ceux qui

s’auto-assignent le titre de locuteur ou bien tout ceux qui présentent des compétences effectives (et là encore, quel niveau de compétence? comment le « mesurer »?).

Pour le linguiste de terrain, la négation de la légitimité de ces locutrices allochtones ne permet pas d’envisager une collaboration de travail avec elles, bien qu’il me semble néanmoins important de prendre en compte leur existence dans la diversité des locuteurs du iaai et dans la dynamique de la langue (d’autant plus que ce sont potentiellement des mères qui vont transmettre leurs pratiques linguistiques à leurs enfants).

3.3.2. Migrations et urbanisation

Enfin, et c'est un paramètre qui joue un rôle essentiel depuis surtout une dizaine d'années, l'urbanisation et l'exode massif vers la Grande Terre des Loyaltiens est un phénomène qui alimente également la diversité des locuteurs. Comme je l'ai souligné à plusieurs reprises dans cette Première Partie, le recensement de 2009 révèle qu'une majorité des locuteurs du iaai réside en dehors de l'île d'Ouvéa, pour la plupart à Nouméa. Or, on sait qu'en contexte urbain la transmission intergénérationnelle de la langue vernaculaire est beaucoup moins assurée (Barnèche 2005) et que les migrations sont souvent synonymes de rupture avec la communauté des locuteurs natifs (je pense notamment aux jeunes qui quittent Ouvéa pour le besoin de leur formation supérieure vers la Métropole ou l'étranger). Les locuteurs urbanisés du iaai, qui vivent durant plusieurs années une coupure avec la communauté iaaiophone manifestent, pour beaucoup, une insécurité linguistique forte et abandonnent souvent la pratique de leur langue, même une fois de retour à Ouvéa, pour ne pas avoir à subir de railleries de la part de locuteurs qui n'auraient pas vécu cette rupture (Barnèche 2005, 69). Dans ce contexte, les paramètres sociolinguistiques et psycholinguistiques participent à la diversité des locuteurs.

Les mouvements de migrations (urbanisation; regroupement au sein des quartiers de Nouméa; retours réguliers à Ouvéa ; migrations professionnelles temporaires ...) poussent à considérer la fluidité des profils de locuteurs du iaai comme une caractéristique marquante de ce terrain.

3.3.3. Humilité et insécurité linguistique

Sur le terrain en Nouvelle-Calédonie, trouver des informateurs prêts à collaborer avec le linguiste peut s'avérer difficile (*cf.* Moyse-Faurie 2012b). Le renvoi systématique à des locuteurs plus âgés ou plus haut placés dans la hiérarchie coutumière (ce qui n'est pas seulement une histoire de génération) peut être vécu comme une stratégie d'évitement ou un

refus poli de collaborer avec le chercheur. Il est en réalité davantage l'écho de l'importance de l'« humilité », attitude sociale qui constitue une valeur culturelle kanak centrale et qui se manifeste par le fait que les jeunes vont couramment se dévaloriser, dénigrer ou nier leurs connaissances tout en louant, à l'inverse, la parole, le savoir et les actions de leurs aînés. L'insécurité linguistique, masquée par une attitude sociale d'humilité, représente un paramètre psycholinguistique et culturel essentiel en milieu kanak⁸² et peut s'entendre dans le discours courant sous la formulation: « nous les jeunes on parle mal la langue / les vieux eux sont ceux qui connaissent la vraie langue, la langue pure », générant une image mythique du « bon (donc vieux) locuteur » et qui paralyse souvent les locuteurs plus jeunes, confortés dans leur insécurité linguistique par le discours complexant populaire. Cette attitude linguistique est également vraie dans de nombreux autres contextes de langues minoritaires : Bert, Grinevald, & Amaro (2011) dans leur analyse critique des méthodes majoritairement quantitatives préconisées par l'UNESCO pour l'évaluation de la vitalité des LED, illustrent plusieurs facteurs pouvant conduire des personnes à sous-estimer leurs compétences en tant que locuteurs. Les raisons données pour l'expliquer sont : (i) l'insécurité linguistique, qui amène à douter de ses compétences dans une langue par manque de pratique de celle-ci ; (ii) la dépréciation voire la négation de la langue due à des discriminations, par réaction d'autoprotection ou de méfiance. Il me semble néanmoins que cette minimisation des compétences linguistiques est davantage marquée en Nouvelle-Calédonie de par la spécificité culturelle que j'ai évoquée.

De plus, la prédominance, depuis la colonisation, d'un discours survalorisant les bénéfices d'un monolingisme francophone, assorti d'une discrédition des langues vernaculaires, a des conséquences, aujourd'hui encore, sur les représentations des langues en Nouvelle-Calédonie (Vernaudon 2005) qui alimentent un peu plus l'insécurité linguistique de leurs locuteurs.

3.3.4. Langue vernaculaire et identité kanak

À l'inverse des cas où des locuteurs de langues minoritaires sont amenés à nier leurs compétences linguistiques pour ne pas être assimilés à une certaine classe sociale ou un certain groupe ethnique (*cf.* le cas évoqué dans la présentation de l'attrition linguistique radicale, Chapitre III1.3), rares sont les Kanak qui nient la connaissance de *leur* langue vernaculaire. Dans l'article mentionné plus haut, Bert, Grinevald & Amaro (2011) expliquent la surestimation des compétences linguistiques par les facteurs suivants : (i) le manque de

⁸² Godin (1997, 395) parle du *respect* qui « dessine la carte des complémentarités sociales. »

pratique de la langue, qui laisse certains anciens locuteurs penser qu'ils seraient encore capables de parler la langue ; (ii) l'attrait d'un certain prestige ou bénéfice à parler la langue lorsque celle-ci est valorisée (exemple est donné dans le cas de projet de revitalisation de la langue).

Dans le cas de la Nouvelle-Calédonie et des langues kanak, si ces deux raisons sont pertinentes et applicables à la situation locale, il faudrait cependant ajouter aux facteurs encourageant la surestimation des compétences linguistiques celui de la revendication identitaire. Là, l'appartenance à un groupe social (ethnique, social, tribal) y est très forte et admettre ne pas parler au moins une langue kanak c'est un peu nier sa « kanakitude », et c'est aussi avouer son acculturation. Au-delà de ce premier niveau de revendication ethnique, déclarer être locuteur d'une langue kanak particulière c'est certifier de son appartenance à un groupe spécifique (Iaai, Drehu, Paicî, etc) en s'inscrivant dans une aire coutumière et linguistique, dans un espace foncier ancestral et dans une filiation clanique.

Cette stratégie identitaire⁸³ les pousse à déclarer une compétence linguistique qui, en réalité, se limite bien souvent à la seule connaissance de quelques expressions figées. Dorian (1986, 563) souligne d'ailleurs que cette tendance est tout aussi fréquente que l'exact inverse et que toutes deux participent aux difficultés de l'évaluation des compétences chez les locuteurs de langues en danger :

Because of the complex social conditions typical of communities in which languages or dialects are dying, the possibility that potential informants will underestimate their own abilities is probably as great as the possibility they will overstate them.⁸⁴

Cette situation de revendication d'une langue finalement non maîtrisée rappelle la situation des migrants décrite par Billiez (1985) et devenue connue avec la maxime « *c'est ma langue mais je la parle pas* ».

Bien qu'elle s'intéresse particulièrement au milieu urbain, l'étude de Barnèche trouve de nombreux échos dans le contexte du terrain à Ouvéa, et décrit aussi ce phénomène de revendication identitaire par le biais de la langue (Barnèche, 2005: 175) :

Notre étude nous montre néanmoins que si l'attachement à [la] langue d'origine [des jeunes] est indiscutable (en dehors de quelques cas isolés), leur connaissance et leurs pratiques effectives de celle-ci ne relèvent pas de l'évidence. Tout d'abord, nous avons pu déceler, précisément dans cette tranche d'âge des adolescents et des post-adolescents qui nous intéresse, une tendance à la surévaluation des compétences et

⁸³ À propos de la notion de « stratégies identitaires » et de son application au contexte calédonien (urbain, dans ce cas), voir la très intéressante section « De l'identité à l'ethnicité » dans Barnèche (2005, 71–87).

⁸⁴ « À cause des conditions sociales complexes typiques des communautés dont les langues ou les dialectes sont en train de mourir, la possibilité que des informateurs potentiels sous-estiment leurs propres compétences est probablement aussi grande que la possibilité qu'ils les surestiment. »

des pratiques de la langue d'origine justement liée à cet attachement à la langue, lieu d'une revendication identitaire.

La question identitaire constitue donc une donnée supplémentaire à considérer dans le contexte calédonien et, en ce qui me concerne, dans le contexte d'une étude portant sur le iaai dans son usage et sa vitalité actuels. La surévaluation des compétences, si elle contrevient aux attitudes d'humilité et d'insécurité linguistique évoquées plus haut, se justifie pourtant par le lien fort qui existe dans les représentations en Nouvelle-Calédonie entre langue vernaculaire et identité. Mais, à l'inverse, le seul critère de la compétence linguistique n'est pas un argument suffisant permettant de marquer l'identité. Un *Papaale* (un « Blanc ») aura beau parler une langue kanak, ou le iaai, ça ne fera jamais de lui un Kanak, ou un Iaai).

Ce facteur supplémentaire est nécessaire pour expliquer bien des cas de surestimation linguistique en Nouvelle-Calédonie et illustre parfaitement les propos de Bert, Grinevald, & Amaro (2011 : 13) qui déclarent « *l'identité linguistique d'un locuteur prime nettement sur ses compétences réelles* ».

3.4. Locuteurs et communauté

Dans cette section, il s'agit d'engager une discussion autour de la question des frontières de la communauté linguistique des locuteurs du iaai et, par là-même, d'interroger la pertinence du décompte du nombre de locuteurs⁸⁵.

Je l'ai évoqué de façon récurrente: le fait de parler la langue n'est pas le seul critère permettant de circonscrire la communauté linguistique iaai. En effet, sont considérées comme membres de la communauté iaaiophone des personnes ne disposant pas ou très peu de compétences linguistiques. À l'inverse, d'autres faisant pourtant preuve d'un certain degré de compétences du iaai, mais n'étant pas reconnus comme légitimement membres de la communauté des Iaai d'un point de vue ethnographique (*cf.* exemple des épouses allochtones), ne sont pas associés à la communauté linguistique. Il semble, pour le cas du iaai, mais très certainement aussi pour les autres langues kanak, que l'appartenance sociale à un clan prime sur les compétences linguistiques réelles lors de la reconnaissance d'une affiliation à la communauté linguistique.

Cette fluctuation dans la délimitation de la communauté linguistique, engendrée notamment par la variété de profils de locuteurs, pose, sur le terrain, un certain nombre de

⁸⁵ En revanche, je n'aborderai pas la discussion de la distinction entre communauté linguistique (*speech community*) et communauté langagiète (*language community*). À ce sujet, je renvoie à Grinevald & Bert (2011, 56) ; Bretegnier (2010) et Morgan (2004).

problèmes. Au-delà de la question de qui compter comme locuteurs, émergent des questions méthodologiques et pratiques: quel(s) informateur(s) choisir pour garantir, à la fois, des données linguistiques de qualité (aux compétences linguistiques nécessaires en fonction de l’objectif de recherche visé) tout en garantissant l’adhésion de la majorité de la communauté au travail d’enquête du chercheur?

En ne s’appuyant que sur des critères d’auto-évaluation en termes de compétence, que valent, finalement, les chiffres des recensements?

Ces questions illustrent le caractère complexe du dénombrement des locuteurs et de celui d’une évaluation de la vitalité linguistique qui reposeraient principalement sur ce critère. La diversité des profils de locuteurs, en ce qu’elle complique ce dénombrement, alimente davantage encore cette complexité. Mais, par l’éventail de paramètres linguistiques, sociolinguistiques et psycholinguistiques qui la constitue, assorti d’un faisceau de paramètres propres à l’écologie de la langue, cette diversité de profils de locuteurs renseigne, en retour, sur la vitalité de la langue.

4. Approches sociolinguistique et linguistique de la situation de contact de langues

Nous l’avons vu, Ouvéa est le lieu d’une diversité linguistique unique en Nouvelle-Calédonie (le français, une langue vernaculaire kanak et une langue vernaculaire d’origine polynésienne). Mais cette situation de contact de langues n’est pas pour autant sans générer des tensions dans un contexte de conflit linguistique avéré. Avant de s’intéresser aux enjeux de cette situation, quelques rappels terminologiques semblent nécessaires.

4.1. Éclaircissements terminologiques : bilinguisme, diglossie et conflit linguistique

Pour commencer cette section d’éclaircissements terminologiques, il faut rappeler que le monolinguisme *n'est pas* la norme. La grande majorité de la population mondiale parle plusieurs langues.

On s'accorde pour parler de *bilinguisme*⁸⁶ pour dénommer les compétences d'un individu dans deux langues. Par ailleurs, une distinction terminologique a, ici, son importance : en accord avec ce qui est défini par l'Observatoire Européen du Plurilinguisme

⁸⁶ « *On ne doit pas se lasser de répéter que la notion de la maîtrise parfaite d'une langue n'a guère de sens. (...) Pour les linguistes, le bilinguisme commence donc dès qu'il y a emploi concurrent de deux langues, quelle que soit l'aisance avec laquelle le sujet manie chacune d'elles.* » (Martinet, 1982: 5-6)

(OEP) on parle indistinctement de *plurilinguisme* ou de *multilinguisme* pour désigner l'usage de plusieurs langues par un même individu. En revanche, ces deux termes renvoient à des notions très différentes dès lors qu'elles qualifient une communauté ou un groupe social. Une société *plurilingue* est constituée d'une majorité d'individus capables de s'exprimer dans plusieurs langues (donc des individus plurilingues ou multilingues), alors qu'une société *multilingue* est la coexistence d'une majorité d'individus monolingues ignorant la langue de l'autre.

Quant au terme de *diglossie*, s'il a tout d'abord été employé par Ferguson (Ferguson 1959) pour désigner une situation linguistique où cohabitent deux *variantes* d'une seule et même langue (l'exemple est donné du katharévusa *versus* le dhimitiki en Grèce), l'acceptation est aujourd'hui plus large et désigne toute situation sociale où deux langues occupent des places distinguées hiérarchiquement dans le paysage linguistique d'une communauté ou d'un pays, donnant à l'une une place de langue haute, prestigieuse, face à une langue basse, restreinte dans ses domaines d'utilisation et la valeur qui lui est accordée.

On tend donc à designer sous le terme de diglossie une situation socio-linguistique où s'emploient concurremment *deux idiomes de statut socio-culturel différent*, l'un étant un vernaculaire, c'est-à-dire une forme linguistique acquise prioritairement et utilisée dans la vie quotidienne, l'autre une langue dont l'usage, dans certaines circonstances, est imposé par ceux qui détiennent l'autorité. Cette dualité linguistique peut n'affecter qu'une partie seulement de la communauté en cause: aux niveaux extrêmes de l'échelle sociale peuvent y échapper ceux qui ne connaissent que le vernaculaire et ceux dont la seule langue est celle de prestige. (Martinet 1982)

C'est cette extension de l'acceptation du terme *diglossie* qui a fait émerger l'expression de *conflit linguistique*, à l'initiative d'auteurs catalans ou castillans notamment, afin de signifier sans ambiguïté les rapports de force existants entre langue dominante et langue dominée :

Le concept de conflit linguistique serait applicable chaque fois que deux groupes linguistiquement différenciés cohabitent dans une même organisation étatique, dès que l'une des deux a sur l'autre un avantage, en droit ou en fait. (Kremnitz, 1981: 66)

Ce concept ajoute le caractère fondamentalement dynamique de toute situation diglossique : « Souvent une image de relative stabilité n'est produite que par le fait qu'il y a flux et reflux à la fois. » (Kremnitz 1981, 71). Cette idée de va-et-vient comme facteur de dynamisme du conflit linguistique peut être appréhendée d'un point de vue diachronique mais également d'un point de vue synchronique, comme un mouvement d'aller et retour entre une dichotomie opposant une réalité de faits et des attitudes idéologiques.

Barnèche a montré que la diglossie, telle qu'elle a été élaborée, est une notion trop étroite pour embrasser toute la complexité de la situation calédonienne (2004, 54) :

La théorie de la diglossie, en axant toute sa démonstration sur la distinction de fonction de variétés linguistiques (ou des langues), masque la différence de prestige qui entoure ces variétés ou ces langues et par là les locuteurs de ces variétés ou de ces langues.

À l'inverse, c'est celle de conflit linguistique qui permet « *d'expliquer comment se développe et agit le processus de domination inhérent à toute situation diglossique et comment il construit subrepticement l'assimilation linguistique. [Elle permet] de dénoncer l'idéologie qui se nourrit de cette domination en même temps qu'elle l'entretient.* » (*ibid.* : 57).

4.2. Idéologies sociolinguistiques d'un conflit linguistique « en miroir »

En Nouvelle-Calédonie, la notion de conflit linguistique définie précédemment fait tout à fait sens. Le bilinguisme qui caractérise les locuteurs de LK/français ne constitue pas pour autant un bilinguisme égalitaire, mais bien un bilinguisme différencié, c'est-à-dire inégal selon les situations de communication, qu'on pourrait aussi qualifier de bilinguisme diglossique. Si le processus de substitution linguistique (des langues kanak par le français) est surtout prégnant en contexte urbain et demeure, pour le moment, moindre en contexte tribal ou insulaire, les attitudes et idéologies⁸⁷ linguistiques sont, en revanche, globalement homogènes. Elles sont alimentées par ce conflit linguistique aussi bien qu'elles y participent (Alén Garabato, Boyer, and Brohy 2008, 294) et le rendent à la fois dynamique (mouvant et variable) et multiple (contradictoire et symétriquement opposé), comme le décrit Barnèche (2005: 51-52) :

Les discours épilinguistiques communs sont (...) pétris de ces représentations ambivalentes qui d'un côté relèguent l'usage des langues d'origine dans le passé, dans leur lieu d'origine ou encore dans des occasions linguistiques limitées, voire les écartent de toute utilité sociale, intérieurisant par-là la dévalorisation que leur confère l'absence de pratique, et d'un autre vénèrent ces langues de manière ostentatoire, en font le lieu d'une fierté identitaire inconditionnelle, les entourent d'une mythologie élogieuse...

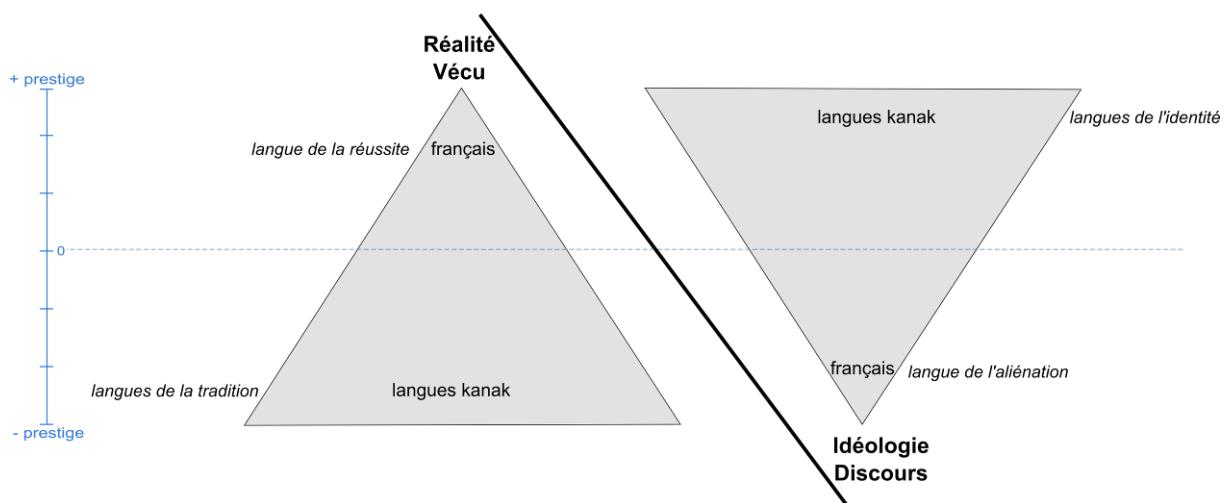
⁸⁷ Pour les besoins de mon argumentation, je considère comme synonymes *idéologie* et *représentation* et j'adhère à la définition que donne Costa (2010, 117) « *une idéologie serait une image mentale collectivement construite et interprétée individuellement d'une réalité objective* ». Pour une discussion plus détaillée et documentée sur ces notions, le lecteur consultera particulièrement et avec intérêt le Chapitre 4 de sa thèse.

En effet, les rapports de force entre langue dominante et langue(s) dominée(s) revêtent plusieurs visages contraires selon que l'on considère le réel, les faits, le vécu au quotidien dans la société contemporaine et l'idéologie dominante, qui transparaît dans les discours.

Le fonctionnement diglossique s'appuie généralement sur une sorte de « *fétichisation de la langue dominée* » dans le sens où la domination de fait et statutaire qu'elle subit se voit compensée par une importante survalorisation symbolique. Il s'agit, en fait, de manière à taire le conflit linguistique, de trouver un lieu de valorisation de la langue dominée, en dehors de toute compétition avec la langue dominante car en dehors de tout usage social. (Barnèche, 2005: 50).

Fillol et Vernaudon parlent de « *double contradiction* » sous-tendue d'un côté par « *le désir d'intégration* » et de l'autre par « *la peur d'assimilation* » (Fillol and Vernaudon 2003, 57). La Image 12 ci-dessous conceptualise ce que je nomme conflit linguistique « en miroir » en Nouvelle-Calédonie, régi par deux courants diglossiques contradictoires, dont la dynamique alimente le processus d'assimilation linguistique, et qui peut être représentée par une relation symétriquement opposée :

Image 12 : Conflit linguistique "en miroir" en Nouvelle-Calédonie



D'un côté, il y a le français, langue de prestige, d'ascension sociale, d'accès aux savoirs scolaires et au monde de l'emploi et bénéficiant d'un rayonnement international incontestable. Cette réalité se concrétise dans les faits puisque, malgré les discours contradictoires, la plupart des parents kanak soutiennent que « *le plus important, c'est le français* »⁸⁸ et promeuvent à tout prix la transmission de cette langue, quelle qu'en soit leur propre compétence :

Privilégier ainsi délibérément le français au détriment des langues d'origine pour encourager la scolarisation des enfants revient à estimer que l'intégration à la société dominante est plus essentielle que la préservation de sa culture d'origine. Cette

⁸⁸ I. Léglise décrit la même politique linguistique familiale dans nombre de familles guyanaises (Léglise and Migge 2007, 307).

attitude généralisée semble indiquer que tous les parents sans exception privilégient finalement à ce stade la « *préoccupation pragmatique* » visant à l’adaptation à tout prix à l’environnement (...) au détriment de la préoccupation ontologique. (Barnèche 2005, 162–164).

Le français, langue haute, est la langue socialement dominante face à des langues kanak minorisées, minoritaires en termes de nombre de locuteurs, à peine considérées comme des langues, tout juste des dialectes véhiculant des traditions ancestrales (jugées par certains comme primitives), inadaptées au monde moderne, ce qui justifie le cloisonnement de leur usage, et dont la diversité continue à être scandée comme étant la meilleure preuve de la non-unité du peuple kanak.

D’un autre côté, face à cette première forme de diglossie en Nouvelle-Calédonie, on retrouve, « en miroir », une diglossie fondée sur une idéologie et un discours où les langues kanak occupent le niveau du plus haut prestige car revendiquées comme symbole identitaire ostensible, marqueur de l’ethnicité et preuve du lien communautaire et de l’appartenance tribale hautement valorisée. Face aux langues kanak, le français a lui aussi une valeur symbolique forte, mais il est l’indice de la colonisation cette fois-ci, de l’aliénation et de l’acculturation de l’Homme kanak dans un processus d’assimilation.

Si la diglossie « du réel » (français, langue de prestige / LK, langues, voire dialectes de la tradition) est vécue (subie ou induite) par une grande majorité de la population de Nouvelle-Calédonie, elle est très largement partagée dans les représentations et discours d’une majorité des non-Kanak, mais également de la plupart des Kanak, potentiellement locuteurs de LK. Et ce sont très souvent ces mêmes personnes, des Kanak pour qui « *le plus important, c'est le français* » dans leur pratique de transmission et dans leur politique linguistique familiale, qui tiennent les discours et prônent des idéologies de la diglossie du second genre (LK, langue de prestige identitaire / français, langue de la colonisation, de l’aliénation). En revanche, cette face de la diglossie « de l’idéologie » n’est pas communément partagée par les autres communautés et n’est une vérité que dans les discours venant de la part de Kanak.

C’est cette situation complexe et multiple de diglossie qui compose le conflit linguistique en Nouvelle-Calédonie. Elle a pour empreinte, aussi bien qu’elle y contribue, l’ambiguïté des rôles et des fonctions attribués aux langues. Les chapitres précédents ont permis de mesurer l’inégalité qui règne au sein de la diversité linguistique locale. Qu’elle soit numéraire, politique ou idéologique, l’inégalité participe à générer et à alimenter un conflit linguistique caractérisé qui engage, à plus ou moins long terme, la survie des langues minoritaires du territoire, soumises à l’assimilation.

Le conflit linguistique est également construit sur une idéologie qui sacrifie le rôle du français comme langue véhiculaire dans un contexte de multilinguisme social (beaucoup d'individus parlant des langues différentes), face à des langues proprement dites vernaculaires, c'est-à-dire locales, confinées à un emploi délimité par une aire linguistique et coutumière, voire réduit à l'insularité pour le iaai⁸⁹, et qui, bien souvent, se borne finalement au contexte de la tribu. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a, aujourd'hui, que le mode de vie tribal qui offre des opportunités de parler la langue. Mais aussi parce que cette idéologie de la nécessité du français s'étend au-delà de la question de l'intercompréhension et fait du français la seule langue possible pour parler du monde « moderne » : le français est la langue pour parler à tous, mais c'est aussi la langue pour parler *de tout*. À l'inverse, les LK sont sans cesse réduites à leur fonction de langues ancestrales, dans le sens où, certes, elles sont empreintes d'une fonction symbolique « *survalorisée* », mais elles sont surtout limitées au domaine du patrimonial, du traditionnel. Le français, langue d'avenir, face aux LK, langues du passé, telle est l'idéologie linguistique qui imprègne le conflit linguistique calédonien. En ce sens, il n'est pas surprenant de constater que les recherches en linguistique aient très peu porté sur l'évolution récente des LK et leur modernisation linguistique. Au-delà du contexte calédonien, la néologie, les procédés de créations de mots et les processus de changements linguistiques sont des problématiques qui ont globalement très peu intéressé les linguistes, à par quelques rares exceptions⁹⁰, et c'est là précisément que je souhaite inscrire ma contribution scientifique.

4.3. Les effets linguistiques du contact de langues contemporain en Nouvelle-Calédonie : un écueil à explorer

Dans le contexte calédonien, les phénomènes liés au contact de langues ont été étudiés notamment, par le linguiste néo-zélandais Jim Hollyman qui s'est intéressé aux effets du contact européen sur les langues océaniennes (Hollyman 1962; Hollyman 1978) mais également à l'influence des langues polynésiennes sur les langues kanak de la Nouvelle-Calédonie (Hollyman 1999; Hollyman 1959). Si ses travaux sont d'un apport inestimable en terme d'analyse des effets linguistiques du contact sur les langues autochtones (avec le

⁸⁹ On peut néanmoins s'interroger sur la pertinence de ce concept d'aires linguistiques avec le phénomène d'urbanisation et de migrations internes.

⁹⁰ Je donnerai deux exemples, à ma connaissance, de thèses sur des langues minoritaires traitant en intégralité ou en partie la question de la néologie et de la modernisation lexicale : Renault-Lescure sur le galibi (1981) et Jendraschek sur le iatmul (2012).

recensement de très nombreux emprunts lexicaux de diverses origines), Hollyman apporte également un regard éclairé sur les effets du contact sur la vitalité et la survie des langues, quelle que soit la nature de ce contact (européen ⇔ océanien ; mélanésien ⇔ polynésien ; etc.) et son époque (pré-contact ou post-colonisation) :

Bilingualism, even multilingualism, is a traditional characteristic of Melanesia which has been accentuated by European contact. In this way, and through the military and economic aspects of colonisation and development, the disappearance of languages, already a feature of Melanesian history, has been carried further. (Hollyman, 1962: 313)⁹¹

Dans les descriptions des langues kanak de Nouvelle-Calédonie, il est généralement fait mention des emprunts aux langues polynésiennes (le cas échéant) ou des évolutions dues aux contacts océaniens, mais souvent dans une perspective de reconstruction comparative en linguistique historique (Ozanne-Rivierre 1995; Rivierre 1994; cf. Dutton 1995). En revanche, les emprunts fait au français ou à l’anglais, traces de contacts beaucoup plus récents, ne sont que très rarement regardés (excepté peut-être les mieux intégrés). La tendance générale dans les descriptions linguistiques océanistes des années 1960-90 est plutôt de ne pas considérer ce qui n’est pas endogène, de ne pas mentionner ce qui serait une trace de la colonisation dans la langue, dont le linguiste recherche la forme la plus préservée possible (les linguistes n’échappent pas au purisme !).

À ma connaissance, la littérature linguistique néo-calédonienne ne dispose que d’un seul article, de La Fontinelle, Lercari & Sam (1989), s’intéressant à la problématique des changements et de la modernisation linguistique en situation de contact post-colonial. Depuis, il faut surtout citer l’article de Claire Moyse-Faurie (2008) sur les emprunts aux langues romanes par les langues océaniennes. Mais proportionnellement à d’autres problématiques liées au contact de langues en Nouvelle-Calédonie qui sont largement explorées et documentées par les spécialistes (i.e. enseignement des langues kanak ; bilinguisme ; identité sociale, etc.)⁹², relativement peu de travaux sont publiés concernant les effets linguistiques du contact en Nouvelle-Calédonie (alternance codique, emprunt massif, obsolescence, changements structurels, *contact-induced changes*, etc.). Des approches récemment développées, telle la méthodologie dynamique et « multifacette » proposée et

⁹¹ « Le bilinguisme, voir le multilinguisme, est une caractéristique traditionnelle de la Mélanésie qui a été accentuée par le contact avec les Européens. Dans ce contexte, et à travers les aspects militaire et économique de la colonisation et du développement, la disparition des langues, déjà une particularité de l’histoire mélanésienne, a été étendue. »

⁹² Pour conclure cette revue des travaux menés dans le champ d’étude du contact de langues en Nouvelle-Calédonie, il faut mentionner les recherches conduites sur la seule langue de contact du Territoire, le tayo, déjà citées au Chapitre II2.1.3.

mise en œuvre dans l'ouvrage collectif de Léglise & Chamoreau (2012) pourraient être appliquées à une analyse moderne des phénomènes de changements induits par le contact en Océanie, de façon générale, et en Nouvelle-Calédonie, en particulier.

Cette présente étude propose d'investiguer cette brèche en tentant d'expliquer les évolutions de la langue iaai par une étude conciliant une approche misant sur les changements dus au contact (*contact-induced changes*) avec une approche se consacrant à des phénomènes de modernisation linguistique plus intrinsèques. Dans cette perspective globale, les arguments sociolinguistiques jouent un rôle significatif, ce qui justifie cette longue introduction des réalités actuelles du mode de vie des locuteurs du iaai et de l'écologie de la langue d'aujourd'hui, contenue dans la Première Partie de cette thèse.

Conclusion

L'enjeu de ce troisième chapitre était de « prendre le pouls » de la langue iaai au jour d'aujourd'hui. Pour cela, j'ai proposé une évaluation de la vitalité du iaai à partir de plusieurs outils méthodologiques : les échelles de vitalité GIDS, E-GIDS et UNESCO, ainsi qu'une réflexion autour de l'interprétation de la diversité des locuteurs du iaai. On l'a vu, la variété en termes de profils-types de locuteurs du iaai dépendent pour beaucoup de l'histoire individuelle des locuteurs et notamment de leurs différentes migrations géographiques. Quitter Ouvéa signifie bien souvent opérer une rupture avec la communauté linguistique et voir ainsi s'engager un processus d'attrition de la langue qui consiste surtout en la restriction des compétences linguistiques par la diminution des opportunités d'interaction (en nombre de contextes et d'interlocuteurs). Travailler sur l'évolution et les changements de la langue iaai implique donc de se préoccuper des pratiques et de l'usage du iaai non seulement à Ouvéa, mais également dans les nouveaux contextes où ses locuteurs migrent et s'installent, notamment dans l'agglomération de Nouméa et ses communes proches. Ces flux de migrations conduisent inévitablement à s'interroger sur la notion de communauté (linguistique) et sur les critères qui permettent de la délimiter (ce qui revient à se demander qui compter dans un objectif de dénombrement des locuteurs?).

Une genèse historico-linguistique a aussi permis de mettre en lumière les différentes avancées mais aussi les échecs des mesures concernant les LK. En dépit de l'esquisse d'une politique linguistique dessinée dans l'Accord de Nouméa (mais dont l'aménagement tend, au final, à s'apparenter davantage au politiquement correct), dans la réalité des faits comme dans les idéologies, la place et la nécessité de l'enseignement des langues kanak demeurent

sensiblement controversées au sein de la population de la Nouvelle-Calédonie⁹³, voire au sein même de la communauté kanak. La persistance de l'idéologie monolingue et l'hégémonie de la langue française à l'école (Salaün & Vernaudon, 2009: 64) comme dans la vie sociale sont, aujourd'hui encore, très vivaces. Malgré les arguments fournis par les études scientifiques sur les bienfaits du bilinguisme et les efforts de la part de spécialistes, notamment par le programme de recherche ECOLPOM⁹⁴, de vulgarisation de leurs observations sur le terrain calédonien, le bilinguisme français-LK n'est pas encore communément admis comme un avantage, loin de là. Au final, on ne peut que constater une absence de politique et d'aménagement linguistique en faveur des langues vernaculaires en Nouvelle-Calédonie.

Enfin, ce chapitre a également été l'occasion d'aborder la question des idéologies en situation de conflit linguistique en Nouvelle-Calédonie et d'esquisser un cadre épistémologique dans lequel inscrire la globalité de cette étude, dans le champ des recherches sur le contact de langues, conjuguant une approche à la fois sociolinguistique et linguistique. En ce qui concerne le iaai en particulier, si le nombre et la proportion de locuteurs à Ouvéa pourraient laisser croire à une bonne vitalité, la prise en compte de ces multiples paramètres et la (re)connaissance de la diversité de ses profils de locuteurs contribuent à estimer une vitalité plus en-deçà que celle proposée à ce jour par l'UNESCO. Les critères qui se révèlent être les plus déficitaires concernent prioritairement les domaines d'usage de la langue, ce qui conforte la nécessité d'une étude telle que cette thèse, portant sur la problématique de la modernisation de la langue iaai.

La situation de contact telle que j'ai eu l'occasion de la définir dans ce chapitre alimente un processus de changements linguistiques qui va, à la fois, dans le sens de la création, de l'actualisation de la langue pour correspondre aux nouvelles réalités des locuteurs, mais qui se dirige également vers l'obsolescence et la perte de particularismes structuraux de la langue. Ces thématiques seront abordées dans la Seconde Partie de cette thèse et sont construites à partir de données contemporaines collectées lors de mission de terrain dont il va être question à présent, dans le Chapitre IV de cette Première Partie.

⁹³ À ce sujet, il est souvent intéressant et saisissant, bien qu'aussi désespérant, de lire les commentaires des internautes sur le forum des Nouvelles Calédoniennes à la suite d'article concernant l'enseignement des langues kanak ou d'éventuelles mesures officielles.

⁹⁴ Programme de recherche École Plurilingue Outre-Mer (financé par l'ANR) d'évaluation des programmes d'enseignement des langues d'origine en contexte diglossique à l'école primaire en Nouvelle-Calédonie, en Polynésie française et en Guyane (2009-2011).

Chapitre IV

Méthodologie : terrains, informateurs et données

Ce chapitre a pour objectif de décrire les conditions dans lesquelles les enquêtes de terrains ont été réalisées et de quelles façons les données présentées dans cette thèse ont été collectées et avec qui, grâce à une courte présentation des informateurs. Après avoir rappelé les circonstances qui m'ont amenée à dédier mon travail de thèse à la langue iaai, je résumerai le travail mené à Lyon ainsi que les différents terrains menés en Nouvelle-Calédonie (section 1) en abordant les conditions de travail, les objectifs principaux de chaque terrain ainsi que les quelques difficultés rencontrées. Ensuite, dans la section 2, il sera question de présenter les informateurs auprès de qui j'ai pu réaliser des enregistrements ou récolter des données linguistiques. Enfin, la section 3 abordera la méthodologie adoptée dans le travail à la fois de collecte mais aussi de traitement des données en aval du travail de terrain.

1. Avant-propos : le choix de la langue, une rencontre décisive

Avant même de concevoir la problématique de ce travail de thèse, et avant de partir pour la première fois à Ouvéa, l'aventure de cette thèse a commencé à Lyon, vers la fin du mois d'octobre 2008. Pour les besoins d'un travail universitaire dans le cadre de mon Master 2 Recherche en Sciences du Langage à l'Université Lumière Lyon 2, je cherchais des locuteurs de langues kanak à Lyon, de préférence du iaai. J'avais déjà orienté mon choix vers cette langue pour différentes raisons : tout d'abord, il était pour moi devenu évident depuis mon Master 1, et en tant que Calédonienne, de choisir une langue kanak de Nouvelle-Calédonie. De plus, voulant travailler sur la problématique de la modernisation linguistique et non pas faire un travail de description plus « classique » (grammaire, typologie), il me fallait choisir une langue déjà bien documentée, or le iaai disposait déjà d'une bonne description linguistique et avait déjà été l'objet d'un début de réflexion quant à la question de la création de mots nouveaux par Daniel Miroux (Miroux 2007a; Miroux 2008; Miroux 2007b).

Par le biais de mon réseau de connaissances d'étudiants calédoniens en « Métropole », on m'a transmis le contact de Tewy Alice Hijing, une jeune femme résidant à Lyon pour les besoins de sa formation d'assistante sociale. Originaire d'Ouvéa, elle est locutrice du iaai. Après avoir pris contact avec elle et lui avoir expliqué les objectifs de mon travail, nous nous sommes rencontrées et avons commencé par quelques élicitations pour mon travail de syntaxe. L'enthousiasme, la disponibilité et l'investissement personnel dont a fait preuve T. Hijing dès nos premières séances de travail m'ont très vite convaincue de poursuivre mes recherches sur la langue iaai et d'y consacrer mon mémoire de Master 2. C'est dans ce but que je suis partie pour ma première mission de terrain à Ouvéa en mars 2009, bénéficiant du soutien de T. Hijing qui avait alors organisé mon accueil auprès de sa famille sur l'île. Depuis, elle n'est plus seulement une informatrice, source de données linguistiques en iaai, mais elle est devenue une réelle collaboratrice, jouant un rôle clé et incontournable dans mon travail de thèse, raison pour laquelle je lui consacre une section dans ce chapitre (§ 2.1.1) afin de présenter plus en détail notre collaboration et sa part de travail dans mes recherches.

2. Un travail de collecte multilocalisé

Le double objectif visé par cette thèse, c'est-à-dire l'analyse sociolinguistique de l'état de vitalité du iaai aujourd'hui et l'étude linguistique de ses évolutions, a nécessité des entretiens et des enquêtes de terrain ainsi que la collecte de données de première main, complémentaires à des données linguistiques du iaai déjà disponibles dans la littérature ou dans les descriptions précédentes de la langue (i.e. Ozanne-Rivierre 1976; Tryon 1968). Pour ce faire, en plus du travail continu de collaboration, depuis 2008, avec T. Hijing à Lyon (section 2.1), j'ai mené trois missions de terrain en Nouvelle-Calédonie, à la fois à Ouvéa et à Nouméa entre 2009 (lors de mon Master 2) et 2012. Après un aperçu récapitulatif de ces trois missions, chacun des séjours de terrain sera détaillé (§ 2.2). Je présenterai ensuite les différents contacts au niveau institutionnel.

2.1. Le terrain...à Lyon !

Comme je l'ai déjà évoqué au préalable, ma rencontre avec Tewy Hijing a marqué le début d'un long travail qui se concrétise dans cette thèse. Depuis près de cinq ans elle a été une informatrice de choix et une collaboratrice ressource (*cf.* la mise au point terminologique à la section 3.1 ci-dessous). Ayant joué un rôle central dans la réalisation de ce travail et à plusieurs niveaux (données, préparation au terrain, transcription, analyse, etc.), cette section

est là pour lui rendre hommage et pour présenter le travail que nous avons effectué ensemble.

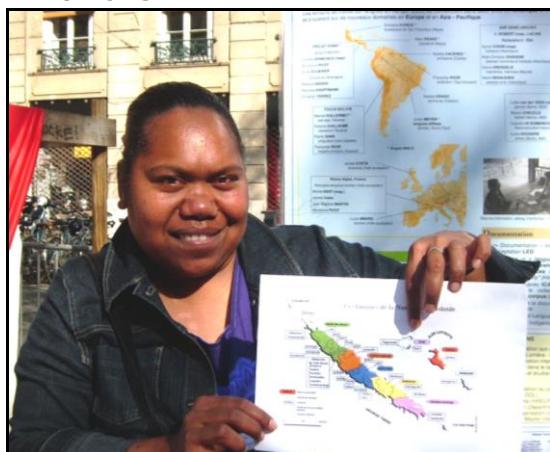
2.1.1. Tewy Hijing : collaboratrice experte

Originaire d'Ouvéa (tribu de Hânyâû), T. Hijing vit à Lyon depuis 2005, d'abord le cadre de sa formation en tant qu'assistante sociale, puis par choix professionnel et personnel. Elle est bilingue native en français et en iaai, parle aussi couramment le drehu depuis son enfance (langue de Lifou, l'île voisine). En ce sens, elle est particulièrement représentative du multilinguisme local, évoqué notamment dans le Chapitre II. 3.2.

T. Hijing a grandi entre Ouvéa, Lifou, Nouméa et Poya, la famille accompagnant le père dans son ministère pastoral. Elle se souvient qu'à la maison son père leur interdisait de parler le français en famille où le iaai était la langue du quotidien. Très attaché à transmettre sa langue native à ses enfants, il les reprenait lorsqu'ils prononçaient mal ou faisaient des erreurs de syntaxe en iaai. Sa mère, quant à elle, est originaire de la région de Koné et est locutrice du paicî et du cèmuhî (langues du Nord de la Grande Terre).

Si elle confie n'avoir jamais eu d'intérêt particulier pour sa langue « paternelle » avant notre collaboration, T. Hijing s'est très rapidement investie dans nos séances de travail et reconnaît avoir découvert une réelle motivation à transmettre son savoir linguistique et métalinguistique sur le iaai. Son engagement pour sa langue s'est même manifesté au-delà de mon propre travail de recherche puisqu'elle a accompagné une équipe du laboratoire DDL lors du Forum des Langues du Monde, manifestation grand public à Lyon, consacrée aux « langues en danger » en 2011 et où elle a fièrement pu partager et valoriser ses connaissances sur le iaai et sur les langues kanak de Nouvelle-Calédonie.

Image 13 : Tewy Hijing sur le stand DDL lors du Forum des Langues



Source: © C. Grinevald, Lyon, 2011

Elle a aujourd’hui plein de projets en tête relatifs au iaai et à la promotion des langues kanak en Nouvelle-Calédonie, et envisage la possibilité « de faire quelque chose de tout ce travail sur le iaai »... en enseignant peut-être un jour sa langue ? voire, en l’étudiant à son tour d’un point de vue linguistique ?

Quoi qu’il en soit, un projet de publication en commun est à l’étude et permettra d’exposer à la reconnaissance scientifique officielle son travail de collaboration.

2.1.2. Séances de travail à Lyon

Nos premières séances étaient vouées à m’enseigner quelques bases de la langue. T. Hijing a alors exprimé un vrai talent didactique et de pédagogue en créant de petits exercices, des dialogues ou en adaptant un mini-imagier en iaai. Ses expériences en tant qu’enseignante en remplacement au primaire en Nouvelle-Calédonie et son cursus à l’Institut de Formation des Maîtres à Nouméa ont sans nul doute participé à ces qualités. Par la suite, quand nous avons développé ensemble les petites activités éducatives sur ordinateur grâce au logiciel JClic (voir le Chapitre IV2.2.3 ci-dessous qui présente ces activités), elle s’est montrée enthousiaste et de très bon conseil pour suggérer des activités adaptées à des âges et niveaux scolaires différents, ou pour les rendre plus ludiques.

Elle a joué également un rôle d’informatrice très important puisque j’ai enregistré avec elle plusieurs textes d’après stimuli comme la *Pear Story* ou les stimuli vidéo sur la modernisation (*cf.* section 4.2 ci-dessous), ainsi que des élicitations afin de vérifier des données ou en amont au travail de terrain à Ouvéa. Elle a également participé à réunir des données pour mon travail en me fournissant, par exemple, des lettres manuscrites en iaai que lui avaient adressées ses parents ou sa grand-mère. Ces documents ont grandement enrichi mon corpus, apportant de plus une nouvelle nature de documents très intéressante (données écrites, lettres de correspondance contemporaines).

Ensuite, et c’est certainement la tâche la plus lourde qu’elle ait réalisée dans notre collaboration, mais la plus essentielle pour l’avancée de mon travail, T. Hijing a transcrit orthographiquement⁹⁵ et traduit la totalité des enregistrements réalisés en 2010, ainsi qu’une grande partie de ceux de 2012. Elle a traduit plusieurs lettres écrites, un enregistrement vidéo de l’ADCK et a réécouté avec moi des heures d’enregistrements pour vérifier des transcriptions ou des analyses, proposant parfois ses propres idées en réelle « linguiste naturelle » (Bert and Grinevald 2010, 120). L’ensemble de cette tâche représente un total très

⁹⁵ T. Hijing était déjà habituée à lire et écrire sa langue, notamment grâce à sa connaissance de la Bible en iaai (son père est pasteur) et à l’échange de correspondances écrites avec sa famille. Mes données sont transcris orthographiquement, exceptionnellement phonologiquement, auquel cas je me charge de cette tâche.

conséquent d'heures de travail (ensemble ou seule, à son domicile, après son travail), sachant que la transcription représente une tâche souvent difficile, longue et fastidieuse, même pour une locutrice native. Je suis consciente d'avoir beaucoup de chance d'avoir une locutrice native, qui plus est linguiste naturelle, à proximité et toujours disposée à m'apporter son aide, à vérifier ou compléter des données.

Enfin, T. Hijing m'a grandement facilité l'accès au terrain, à des locuteurs et à des personnes ressources à Ouvéa en me mettant en relation avec des membres de sa famille qui se sont chargés de mon accueil dès mon premier séjour. Avant ma première mission, elle m'a communiqué beaucoup d'informations pratiques concernant Ouvéa, les us et coutumes à y respecter, les personnes clefs à contacter, me faisant bénéficier d'une des meilleures « préparation au terrain » imaginables.

2.2. Trois missions de terrains à Ouvéa et Nouméa

Au total, j'ai passé vingt-trois semaines en Nouvelle-Calédonie dans le cadre de mes missions de terrains. Les trois enquêtes sur lesquelles sont basées les données utilisées dans cette thèse sont synthétisées dans le tableau ci-dessous :

	Terrain 1	Terrain 2	Terrain 3
dates financements	10 mars – 19 avril 2009 ANR AALLED (DDL)	03 oct. – 10 décembre 2010 laboratoires LACITO/DDL (Passeport Mobilité du Ministère de l'Outre-Mer)	15 oct. – 08 décembre 2012 laboratoires LACITO/DDL
durée de la mission lieux de l'enquête	5 semaines Ouvéa	10 semaines Ouvéa Nouméa	8 semaines Ouvéa Nouméa
méthode de collecte nature des données	questionnaire (écrit) - évaluation de néologismes	enregistrements (oral) - narrations d'après stimuli vidéo ; - récits spontanés	enregistrements (oral) - élicitations d'après stimuli iconographiques ; - narrations d'après stimuli vidéo ; - narrations spontanées ; - contes de tradition orale
nombre de locuteurs sollicités/enregistrés	13	22	22

Chaque terrain est présenté individuellement et par ordre chronologique dans les trois sous-sections suivantes.

2.2.1. Terrain 1 (10 mars – 19 avril 2009)

Le premier terrain⁹⁶ que j'ai entrepris auprès de locuteurs du iaai a été mené dans le cadre de la préparation de mon mémoire de Master 2 Recherche, soutenu le 17 juin 2009 (Dotte 2009).

⁹⁶ Ce terrain d'enquête a été financé par l'ANR AALLED (Afrique, Amérique Latine : Langues En Danger) accordé au laboratoire Dynamique Du Langage, voir les détails sur le site [AALLED](#).

L'objectif de ce terrain, au-delà de l'aspect exploratoire et prospectif en vue d'une éventuelle thèse de doctorat impliquant de nouvelles missions de terrain, était double :

- récolter des données concernant le degré d'acceptation de propositions de néologismes par questionnaire auprès de locuteurs du iaai à Ouvéa ;
- débuter une première esquisse de l'évaluation de la vitalité du iaai par l'observation des conditions d'usage de la langue à Ouvéa et par des premières notes de terrain concernant les attitudes et représentations linguistiques.

Le questionnaire sur les néologismes avait été réalisé conjointement avec T. Hijing et concernait 223 lexies (de cinq champs sémantiques : l'école, les transports, la santé, l'administration et les technologies et artefacts). La description du protocole de cette enquête, la présentation de la cohorte de participants au questionnaire ainsi que les résultats obtenus sont décrits en détail dans mon mémoire de Master 2 (Dotte 2009). Au final, j'utiliserai peu les données linguistiques de ce premier terrain dans ma thèse, mais les informations sociolinguistiques, elles, y sont largement exploitées. C'est lors de ce terrain que j'ai entrepris de répondre au questionnaire de l'évaluation de la vitalité linguistique de l'UNESCO (*cf.* Chapitre III2.3.2).

Lors de cette première mission de terrain (et ne m'étant jamais rendue à Ouvéa au préalable) et grâce à l'intermédiaire de Tewy Hijing, j'ai été accueillie dès mon arrivée par sa mère, Evelyne Capoa (alors Directrice de l'enseignement à l'antenne d'Ouvéa de la Province des Iles), Etienne Sciendi (Directeur de l'École Publique d'Ouvéa) ainsi que Paulette Konghoulö (enseignante de la langue iaai à l'École Publique). C'est chez cette dernière que j'ai été hébergée, à la tribu de Hwaadrila, dans le centre de l'île. Tout au long de ma mission, elle a été un véritable chaperon pour moi, m'expliquant les règles de comportements à adopter dans la tribu, me présentant à des informateurs, me véhiculant aussi dans l'île au besoin et me corrigeant sur ma prononciation du vocabulaire de base en iaai. Les contacts quotidiens avec des membres de sa belle-famille m'ont permis d'intégrer un peu mieux la tribu de Hwaadrila et de rencontrer davantage de locuteurs du iaai. J'ai tout de suite été consciente de l'avantage que présentait le fait d'être logée chez l'habitant, au cœur de la tribu, de son rythme et de sa langue, et j'ai eu beaucoup de chance de rencontrer des personnes me permettant d'avoir accès à cet avantage.

Enfin, par l'intermédiaire d'Etienne Sciendi (qui a aussi collaboré plusieurs fois en tant qu'informateur), je disposais d'un petit local à proximité où m'installer pour travailler durant les journées (avec du mobilier, l'électricité et l'eau courante) dans le bâtiment de

l'antenne de l'école maternelle de Hwaadrila, m'évitant ainsi les trajets à Fajawe, au sud de l'île, où est localisée l'École Publique (*cf.* Carte 3, page 12).

Image 14: L'antenne de la maternelle de Hwaadrila (local de travail à droite de l'image)



Source : © AL Dotte, 2012, Hwaadrila, Ouvéa.

2.2.2. Terrain 2 (03 octobre – 10 décembre 2010)

L'objectif principal de cette seconde mission de terrain⁹⁷ était de réaliser des enregistrements de récits (monologues) comprenant du lexique moderne d'après stimuli vidéos. Plusieurs phases ont donc été nécessaires afin de pouvoir enregistrer ces données :

- la réalisation des six mini-clips vidéo en contexte « local », à Ouvéa ;
- le montage des stimuli (lors d'un retour à Nouméa) ;
- la recherche d'informateurs volontaires et l'enregistrement des récits, à Ouvéa principalement et à Nouméa, dans une moindre mesure ;
- la transcription et traduction des enregistrements.

Le tout est décrit dans la section Méthodologie (*cf.* Chapitre IV4). L'analyse des données récoltées d'après ces stimuli a eu pour objectif d'étudier les évolutions au sein de la langue iaai moderne, à savoir l'emploi de néologismes, le recours aux emprunts lexicaux et leur adaptation dans la langue cible, le taux de *code-switching* ainsi que les changements notables par rapport aux descriptions du iaai faites au préalable.

En parallèle à ces enregistrements, j'ai conduit deux séances d'élicitation sur les classificateurs possessifs en iaai auprès de deux informateurs. Ces données m'ont permis

⁹⁷ Il a été rendu possible grâce aux financements des laboratoires Dynamique Du Langage (DDL, UMR 5596) et Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO, UMR 7107), ainsi qu'au dispositif Passeport Mobilité du Ministère de l'Outre-Mer pour la prise en charge du transport international. Ce dispositif permettait, jusqu'en 2011, aux étudiants ultramarins de bénéficier de la prise en charge d'un aller-retour par avion entre son territoire d'origine et son lieu d'étude en Métropole (sous réserve de réussite aux examens), dans le cadre du plan de continuité territoriale.

d'entrevoir le délitement du système de classification dans la langue (voir Chapitre VII), étudié plus spécifiquement lors de mon troisième terrain. J'ai pu également enregistrer deux petits contes racontés par les enfants de ma famille d'accueil (aidés de leur mère), ainsi qu'un court passage de dialogue entre la mère et ses fils. Ces textes m'ont permis d'enrichir mon corpus avec des textes spontanés, notamment dans le but d'avoir une meilleure vision globale de la langue parlée aujourd'hui par rapport à la description d'il y a quarante ans de Ozanne-Rivierre (1976), en m'appuyant sur d'autres données que des textes très contraints d'après stimuli pour des objectifs ciblés.

Durant ce séjour de terrain, j'ai été cette fois hébergée chez Moly Adjouhgniope, aide maternelle à l'antenne de l'École Publique de Hwaadrila, dont j'avais fait la connaissance en 2009, lors de mon premier terrain. Elle habite dans un *oomaai*⁹⁸ (équipé de l'électricité et à proximité immédiate de sanitaires avec l'eau courante), à la sortie de la tribu de Hwaadrila avec ses deux garçons et sa fille aînée, et près de chez ses parents, Roger et Rozelle Adjougniope avec qui nous partagions la plupart des repas.

M. Adjougniope a activement participé à la réalisation des stimuli vidéo et son investissement personnel dans la réalisation de mon travail m'a été d'une aide précieuse. J'ai pu réaliser des enregistrements avec la plupart des membres de cette branche de la famille Adjougniope. Dans la famille, le iaai est la langue dominante dans les conversations quotidiennes, bien que le français y tienne aussi une part importante.

Comme j'avais pu le faire lors de mon terrain précédent, j'ai pu bénéficier du local attenant à la petite maternelle de Hwaadrila pour m'installer, travailler et recevoir des informateurs pour des séances d'enregistrements durant les journées. Mes conditions de travail et d'accueil à Ouvéa ont été optimales, me permettant d'être efficace et de remplir les objectifs que je m'étais fixés avant mon départ.

Après son travail à l'école et durant les samedis, M. Adjougniope va souvent travailler dans les différents champs qu'elle cultive à proximité de chez elle et, en dehors de mon apprentissage de la langue, j'ai ainsi pu être initiée aux différentes techniques de culture des tubercules (maniocs, ignames, patates douces...).

⁹⁸ Un *oomaai* est un type d'habitation traditionnelle rectangulaire et au toit horizontal, soit en tôle soit en feuilles de cocotier, dont les parois sont constituées de nattes tressées en palmes de cocotier (*cf.* Image 16 ci-dessous).

Image 15 : Le travail au champ



Source : © AL Dotte, 2012, Ouvéa.

2.2.3. Terrain 3 (15 octobre – 08 décembre 2012)

L'objectif de cette troisième et dernière mission en Nouvelle-Calédonie dans le cadre de ma thèse⁹⁹ était, avant tout, de collecter des données sur les classificateurs possessifs (élicitation d'après une soixantaine de stimuli photographiques) afin d'étudier l'évolution de leur emploi auprès de différentes générations de locuteurs et de caractériser une obsolescence pressentie du système. D'autre part, il s'agissait d'enregistrer davantage de textes spontanés variés (narrations, conversations, contes de tradition orale, etc.). Parmi ce type de données, j'ai enregistré quelques informateurs d'après stimuli vidéo (*Frog Story* ; *Pear Story*). Les données ont été collectées auprès de locuteurs-informateurs à Ouvéa mais aussi à Nouméa.

À Ouvéa, j'ai de nouveau été hébergée chez Moly Adjouhgnoïe et dans les mêmes conditions que lors de mon terrain de 2010. Là encore, je les ai beaucoup sollicités, elle et ses proches, pour réaliser des enregistrements. J'ai cependant pu élargir mon champ d'informateurs, connaissant de plus en plus de gens dans la tribu de Hwaadrila et au-delà, mais aussi grâce à l'intermédiaire de Wejë Bae, chargée de mission auprès de l'Académie des Langues Kanak (ALK), qui m'a apporté une aide et un soutien d'une grande valeur dans mon travail lors de cette mission. J'y ferai d'avantage référence plus loin, dans la sous-section consacrée aux différentes personnes ressources avec qui j'ai pu collaborer (voir la sous-section 3.2.3 ci-dessous).

⁹⁹ Ce terrain a été financé à part égale par mes deux laboratoires de tutelle DDL et LACITO.

Image 16 : Oomaai principal chez Moly Adjouhgniope



Source : © AL Dotte, 2010, Hwaadrila, Ouvéa.

En dehors des séances d'enregistrements qui se déroulaient le plus souvent, cette fois-ci, chez les informateurs eux-mêmes, j'ai pu m'installer, durant la journée, dans la salle informatique de l'École Publique, délocalisée à Hwaadrila près de la Mairie et de la Médiathèque le temps de travaux dans les locaux de Fayawe (à 15 minutes à pied de chez M. Adjouhgniope). Grâce au Directeur de l'École, Etienne Sciendi, qui m'apporte son soutien depuis mon premier terrain, je dispose ainsi d'un endroit calme (hormis les récréations !), d'un bureau, de l'électricité pour pouvoir travailler sur mon ordinateur et d'une connexion à Internet. Là encore, grâce à mes hôtes, mes conditions de travail lors de ce troisième terrain étaient idéales. L'expérience des séjours précédents, mon intégration progressive à la communauté et une plus large diffusion (et compréhension) des raisons de ma présence sur l'île auprès des habitants (notamment grâce à la récente implantation de bureaux de l'ALK à Hwaadrila, voir sous-section 3.2.3) ont également contribué au bon déroulement de mon travail de collecte de données, dans le respect des objectifs, du budget et du temps impartis.

Enfin, ce troisième terrain m'a également permis de présenter et de tester des activités numériques en iaai que nous avions élaborées T. Hijing et moi. Réalisées dans le but d'un retour à la communauté, elles sont présentées ci-dessous.

2.3. Retour à la communauté : les activités JClic

Lors de la 4^{ème} École d'Été Internationale 3L « Langues en Danger : de la documentation à la Revitalisation » organisée par mon laboratoire Dynamique Du Langage à Lyon en juillet 2012, j'ai suivi une formation aux outils informatiques pour la revitalisation linguistique donnée par une équipe de chercheurs colombiens, sous la direction du Pr. Tulio Rojas Curieux (Universidad Del Cauca, Popayan, Colombie). Cette formation permettait

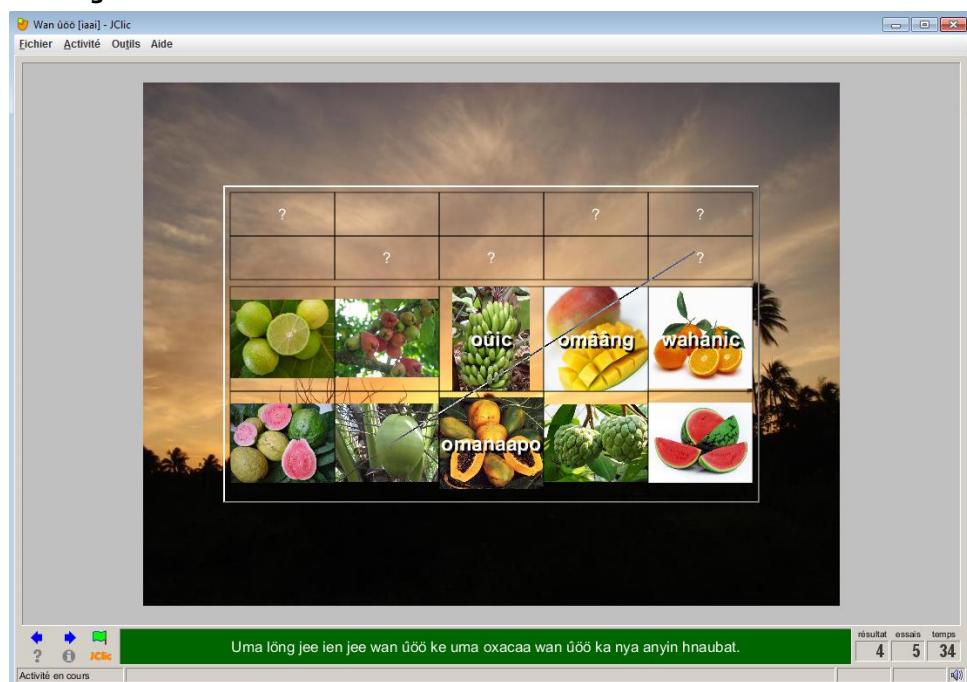
d'apprendre les rudiments de l'utilisation de plusieurs petits logiciels gratuits à visée didactique et ludique. L'un d'entre eux, JClic¹⁰⁰, permet de créer des petits jeux éducatifs sur ordinateur en utilisant du matériel iconographique, sonore et même vidéo.

Afin de proposer une contribution, sous forme de retour à la communauté iaai, j'ai entrepris de réaliser plusieurs activités à l'aide de ce gratuiciel et avec la collaboration de Tewy Hijing. Nous avons donc conçu six activités en iaai proposant d'explorer différents champs lexicaux :

- les chiffres ;
- les tubercules ;
- les légumes cultivés dans les champs ;
- le corps humain (2 activités) ;
- les fruits.

Chaque thème a été exploité avec un jeu différent (mémory, jeu d'association, exploration du vocabulaire, écriture du mot, reconnaissance orale, etc.) et toujours en associant une image à un mot écrit accompagné de sa prononciation. Chaque jeu est accompagné d'une consigne et d'un message de félicitations en cas de réussite ou d'encouragements pour réessayer en cas d'erreur. Il peut être chronométré et on peut lui attribuer un nombre limite d'essais.

Image 17 : Activité de reconnaissance des noms de fruits en iaai avec JClic



Source : Capture d'écran, Activités JClic en iaai, AL. Dotte & T. Hijing, 2012

¹⁰⁰ Développé par le Département d'Enseignement de l'Université de Catalogne, ce logiciel de réalisation d'activités éducatives multimédia est téléchargeable à l'adresse : <http://clic.xtec.cat/en/jclic/>

Lors de mon dernier séjour de terrain en Nouvelle-Calédonie fin 2012, j'ai présenté ces activités et le fonctionnement du logiciel JClic aux responsables de l'ALK Weniko Ihage et Stéphanie Geneix-Rabault à Nouméa et à la chargée de mission pour l'aire iaai-fagauvea, Wejë Bae, à Ouvéa, ainsi qu'à Aizik Adjouhgnope, intervenant en iaai au Collège Public de l'île. Tous ont très favorablement accueilli cette initiative et j'ai laissé une copie de ces activités à Wejë Bae, de l'ALK, l'encourageant à en faire usage ou à mettre à disposition ces activités à la médiathèque de Hwaadrila et/ou aux intervenants en langue des différents établissements scolaires¹⁰¹.

J'ai également pu me rendre compte de l'efficacité de ces activités en proposant aux deux garçons de 11 et 12 ans de ma famille d'accueil d'y jouer sur mon ordinateur. Ils ont eu l'air de beaucoup apprécier, de vite saisir le fonctionnement de l'interface des activités, de bien s'amuser et même d'apprendre des mots qu'ils ne connaissaient pas, dans le lexique du champ ou des nombres, notamment. Cette première expérience de création de matériel éducatif grâce au logiciel JClic a donc donné un résultat très encourageant et appelle à être enrichie par la suite, voire à être proposée comme outil aux enseignants de iaai. Développé à la base par des enseignants catalans, JClic est très simple d'utilisation, la conception des activités est assez intuitive et ne demande qu'un minimum de connaissances informatiques.

Cette initiative a pour vocation d'être poursuivie, améliorée et complétée au fil des besoins et des demandes de la communauté des locuteurs et des acteurs de la promotion du iaai, voire dans d'autres langues de la Nouvelle-Calédonie. J'y vois une invitation à encourager les plus jeunes à jouer avec leur langue et à se l'approprier, tout en passant par le maniement de l'outil informatique qui constitue aussi de plus en plus le quotidien des enfants iaai. Pour les aînés, elle pourrait leur permettre de créer de nouvelles activités pour des champs lexicaux archaïsants ou moins bien connus (techniques de pêche ancestrales, techniques de tressage, classificateurs possessifs, etc.). Enfin, elle pourrait peut-être servir à diffuser des néologismes ou la nouvelle orthographe en cours de réforme.

2.4. Contacts institutionnels lors des terrains

Chacune de ces missions de terrain en Nouvelle-Calédonie m'a permis de rencontrer les responsables de différentes institutions ou de renforcer des liens de collaboration, dans le milieu de la valorisation et de la promotion des langues kanak en général, et du iaai en particulier. J'ai ainsi pu effectuer quelques entretiens ou discussions plus informelles dans le

¹⁰¹ Tewy Hijing et moi-même sommes tout à fait prêtes à mettre à disposition ce lot d'activités à toute personne intéressée. Il est question de joindre ces activités en Annexe de la version électronique de cette thèse.

cadre d'une collecte de données pour constituer le profil sociolinguistique du iaai (c'est-à-dire, la Première Partie de cette thèse).

2.4.1. L'Académie des Langues Kanak (ALK)

Dès ma première mission en 2009, je me suis présentée au directeur de l'ALK à Nouméa, Weniko Ihage, afin de lui exposer mon projet de recherche de Master 2 et de requérir son aval sur le travail de terrain que je prévoyais alors de mener à Ouvéa. Je voulais aussi connaître les orientations et les priorités de l'ALK afin que mon propre travail, et mon projet de thèse, s'inscrivent de façon cohérente et utile dans les objectifs de l'Académie en général, et de ses représentants pour le iaai tout particulièrement. W. Ihage s'est personnellement assuré de mon bon accueil à Ouvéa lors de mon premier terrain et son soutien a, sans nul doute, participé au déroulement positif de mes enquêtes sur place, entre autres grâce à la collaboration de Jacob Wahéo, Académicien de l'aire iaai-fagauvea, avec qui j'ai fait plusieurs enregistrements et qui m'a aidée dans certaines transcriptions de mes données (notamment pour le second terrain). À l'issue de mon Master 2, j'ai remis à l'ALK un exemplaire de mon mémoire (Dotte 2009), et en ferai de même avec ma thèse de doctorat.

Lors de mon dernier terrain, fin 2012, l'ALK m'a de nouveau manifesté son soutien par le biais de sa chargée de mission pour l'aire iaai-fagauvea, Wejë Bae. Je mentionnerai plus bas l'importance de sa participation à mon travail de terrain (section 3.2.3).

2.4.2. Enseignants-chercheurs à l'Université de la Nouvelle-Calédonie

Mes missions en Nouvelle-Calédonie ont également été l'occasion pour moi d'assister ou de participer à différents événements scientifiques¹⁰² et de rencontrer plusieurs linguistes et chercheurs à l'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC). Jacques Vernaudon, Maître de Conférences en linguistique océanienne à l'UNC (désormais à l'Université de la Polynésie Française), m'a beaucoup aidée dans mon travail à la fois par son soutien, par les nombreux contacts vers qui il a pu me diriger, mais il m'a aussi beaucoup appris sur le contexte actuel vis-à-vis de la reconnaissance, de la revalorisation des LK et du climat ambiant en leur faveur en Nouvelle-Calédonie. J'ai également eu l'occasion de discuter avec d'autres enseignants chercheurs de la filière LCK de l'UNC (*cf.* Chapitre III2.2, section 2.2.3), comme

¹⁰² J'ai assisté au Colloque sur l'École Plurilingue dans les Communautés du Pacifique, organisé à l'IRD et à l'UNC (Nouméa) du 18 au 21 octobre 2010 ; et j'ai participé au 24^{ème} Colloque CORAIL sur les enjeux du terrain en Nouvelle-Calédonie les 15 et 16 novembre 2012 à l'UNC.

Suzie Bearune (linguiste spécialiste du nengone) et Véronique Fillol (sociolinguiste, spécialiste en didactique du français langue de scolarisation et éducation plurilingue).

2.4.3. Entretiens auprès des responsables de l'enseignement

À Nouméa, j'ai également eu l'occasion de m'entretenir avec d'autres responsables d'institutions en charge de la question des LK et de leur enseignement : M. Christian Pralong, Directeur à la Direction de l'Enseignement de la Nouvelle-Calédonie ; ainsi que Mme Fabienne Ixecko-Waia, adjointe au chef de Service de l'Enseignement des Langues et de la Culture Kanak (SELCK), Vice-Rectorat de la Nouvelle-Calédonie. Si ces entretiens m'ont permis de présenter mon travail de recherche sur le iaai, ils ont également été l'occasion pour moi d'en apprendre davantage quant au statut des LK et de mesurer concrètement les progrès autant que les écueils du dossier de l'enseignement et de la promotion de ces langues en Nouvelle-Calédonie aujourd'hui, autant d'informations que seul le *terrain*, le séjour sur place, permet d'engranger.

3. Personnes ressources : collaboratrice et informateurs

Dans cette section, je présenterai les principales personnes auprès de qui j'ai collecté les données linguistiques, en plus d'informations sociolinguistiques, sur lesquelles se base le travail de cette thèse. Je tiens, tout d'abord, à éclaircir un débat terminologique qu'on retrouve fréquemment dans les travaux de linguistique de terrain, à savoir le choix du terme *informateur*.

3.1. Mise au point terminologique

J'utilise le terme d'*informateur* pour désigner spécifiquement les *locuteurs* du iaai que j'ai enregistrés et avec qui j'ai travaillé sur des thématiques linguistiques déterminées. De fait, je distingue d'emblée les *locuteurs*, qui sont tous des individus ayant des compétences linguistiques en iaai (*cf.* Chapitre III3 sur la diversité des locuteurs), des *informateurs*, c'est-à-dire des locuteurs ayant fourni des « informations » sur la langue, que ce soit des données linguistiques en iaai ou bien un jugement sur la grammaticalité d'un énoncé ou sur l'exactitude d'une forme linguistique, et ayant en cela rendu possible mon travail de

recherche (sachant que les informateurs sont forcément des locuteurs¹⁰³, mais que l'inverse n'est pas toujours vrai).

En plus de cette première distinction, j'en opèrera une seconde entre *informateur* et *collaborateur*, en l'occurrence *collaboratrice*. Je considère que Tewy Hijing est, non seulement, une *informatrice*, puisqu'elle est la source d'une certaine quantité de mes données, mais davantage ma *collaboratrice* au vu de son active participation à tout ce projet de thèse, au cours de très nombreuses séances de travail tout au long de ces cinq années depuis notre rencontre. Sans sa participation à mon travail, cette thèse n'aurait pas été possible puisqu'elle a aussi produit la grande majorité des transcriptions et des traductions de mes données. Voilà pourquoi il me semble juste de distinguer son implication en la désignant comme ma collaboratrice de recherche et pas seulement comme une informatrice (Grinevald 2010 parle pour sa part d'« informatrice référente »). Vuillermet (2012, 122) préfère l'expression « assistant de recherche », mais il me semble que cette formulation sous-entend une hiérarchisation des compétences et des qualifications insatisfaisante dans le cas présent. Par ailleurs, je renvoie à la discussion terminologique qu'elle engage et aux références qu'elle cite très justement à ce propos dans sa thèse (disponible en ligne, *ibid.* : 120-123).

3.2. Différents informateurs et participants à la collecte de données

Par ailleurs, si la collaboration de T. Hijing à mon travail de recherche a été essentielle, il n'a également été possible que grâce à la participation de nombreux locuteurs *sur le terrain*, que ce soit à Ouvéa ou à Nouméa, et qui ont accepté de me consacrer de leur temps et de leur connaissance du iaai afin d'être enregistrés. Ils sont ceux que je désigne sous le terme d'informateurs, sachant que plusieurs types de participation sont ainsi regroupés : (i) les informateurs « donneurs de parole » que j'ai pu enregistrer et qui ont produit la matière première de mon travail de recherche ; (ii) les informateurs ayant aussi participé à la transcription et traduction des données, que ce soit de leurs propres enregistrements ou bien d'enregistrements d'une tierce personne ; (iii) les personnes m'ayant aidé dans la réalisation de mon enquête de terrain, que ce soit dans la réalisation des stimuli vidéo ou bien dans la sollicitation d'autres locuteurs à participer à un enregistrement.

¹⁰³ Les personnes avec qui j'ai pu avoir des entretiens ou des discussions sur la situation sociolinguistique en Nouvelle-Calédonie sont en quelques sortes aussi des informateurs, bien que non locuteurs du iaai. Ils ne fournissent pas des *données linguistiques*, mais bien des *données sociolinguistiques*.

Quelle que soit leur contribution, tous les informateurs ayant produit des données linguistiques utiles à cette thèse sont recensés dans le tableau en Annexe 10. Je donne, ci-dessous, une brève description de celles et ceux ayant joué un rôle particulièrement signifiant dans mon travail et décris globalement la composition de ma cohorte d'informateurs.

3.2.1. Les informateurs : donneurs de parole

Comme on peut le lire dans le tableau récapitulatif en Annexe 10, lors de mes terrains de 2010 et 2012¹⁰⁴, j'ai pu enregistrer 41 locuteurs du iaai, qui forment ma cohorte d'informateurs. Ils sont âgés de 10 à 95 ans au moment de l'enregistrement et le groupe des 21-40 ans est le mieux représenté (15 personnes). En revanche, la majorité de mes informateurs sont des *informatrices* (25 femmes pour 16 hommes). J'évoque quelques caractéristiques du terrain à Ouvéa qui pourraient expliquer cette différence dans la sous-section 4.2.3.

Afin de respecter la volonté exprimée par certains informateurs de ne pas citer leur nom dans mon travail, ou par simple mesure de précaution lorsque je n'ai pas explicitement recueilli l'accord ou le refus de la part de l'informateur, j'ai anonymisé mes données lors de leur référencement en ne gardant que les premières lettres de leur prénom. Pour ne pas qu'il y ait de confusion possible entre plusieurs informateurs du même prénom ou dont les premières lettres étaient communes, j'ai parfois ajouté la première lettre du nom de famille. Toutefois, dans les analyses, je mentionne parfois clairement les noms de certains informateurs lorsque ceux-ci ont un statut particulier dans leur collaboration à mon travail : Tewy Hijing, Wejë Bae, Jacob Waheo ou Moly Adjouhgniope, par exemple, avec qui le travail a été plus constant et dont l'anonymat n'a pas été requis.

La plupart de ces informateurs sont des locuteurs du iaai que j'ai rencontrés spontanément à Ouvéa, des proches ou des connaissances de mes hôtes, ou bien des locuteurs vers qui on m'a conduite lorsque j'exprimais mon besoin de trouver des locuteurs prêts à être enregistrés (disponibles environ une demi-heure). À l'observation du tableau en Annexe 10 on remarque que plusieurs informateurs ont contribué à fournir des données à plusieurs reprises, lors du terrain de 2010 et de celui de 2012, ce qui permet d'avoir une certaine continuité dans les données linguistiques.

¹⁰⁴ Mon premier terrain en 2009 consistant en un terrain exploratoire et de collecte de données sociolinguistiques et linguistiques d'après un questionnaire, je n'ai pas effectué d'enregistrement audio au cours de ce terrain.

Enfin, j'ai essayé de ne pas me limiter aux locuteurs appartenant ou vivant à la tribu de Hwaadrila, ma tribu d'accueil, mais de diversifier les lieux d'origine de mes informateurs en enregistrant volontiers en dehors de Hwaadrila à l'occasion de déplacements dans d'autres zones de l'île, voire même à Nouméa. À Ouvéa, il ne me semble pas qu'il y ait de réelles variations dialectales entre les tribus ou régions de l'île. Tout du moins, certaines personnes reconnaissent la langue de locuteurs d'autres endroits comme plus « pure », ou différente (on m'a tantôt dit que c'est au Nord, vers Ohnyât, que la langue était plus « préservée », tantôt vers le centre, vers la tribu de Wékatr) mais je n'ai personnellement pas assez de données pour certifier ou non de l'existence de dialectes différents du iaai à Ouvéa.

3.2.2. Les informateurs-transcripteurs

Jacob Waheo, locuteur natif du iaai et Académicien de l'aire iaai-fagauvea à l'ALK, est l'un de ces informateurs-transcripteurs. Avec lui j'ai mené plusieurs séances de transcription et de traduction de quelques-uns des enregistrements de mon terrain de 2010. C'est un locuteur très avisé et rompu aux techniques de travail et d'analyse linguistiques puisqu'il a été le locuteur-informateur principal de la linguiste Françoise Ozanne-Rivierre du LACITO. Ils ont travaillé ensemble, d'abord en France, puis à Ouvéa en 1971. Quarante ans plus tard, j'ai eu le plaisir et la chance de poursuivre le travail sur la langue iaai avec lui et de bénéficier de son expérience préalable, ce qui rendait nos séances très productives et riches en enseignements sur le iaai pour moi.

Très occupé au moment de mon troisième terrain, je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de travailler avec lui de nouveau en 2012.

Comme je l'ai évoqué précédemment, la grande majorité de mes enregistrements a été transcrrite par T. Hijing, à Lyon. Cependant, afin d'essayer d'accélérer cette tâche fastidieuse et toujours chronophage, j'ai décidé, lors de mon dernier terrain, en 2012, de faire transcrire sur le terrain un maximum de mes enregistrements de textes. Pour cela, j'ai pris contact, grâce à l'intermédiaire de Jacques Vernaudon (maître de conférences à l'UNC), avec une de ses étudiantes, Suzi Ounei, locutrice native du iaai, résidant depuis plusieurs années à Nouméa et venant de finir une licence en Langues, Littératures et Civilisations Régionales. S. Ounei a réalisé, dans un temps record, une grande partie des transcriptions et traductions des enregistrements faits lors de cette dernière mission de terrain, en plus d'avoir elle-même fourni des données enregistrées.

Les textes sur lesquels elle n'a pas eu le temps de travailler ont été transcrits et traduits par T. Hijing, de retour à Lyon. Je me suis chargée seule des transcriptions/traductions des enregistrements d'élicitations sur les classificateurs d'après stimuli.

3.2.3. Wejë Bae : informatrice et assistante de collecte de données

Parmi les informateurs ayant joué un rôle particulièrement important figure Wejë Bae, la chargée de mission pour l'aire iaai-fagauvea auprès de l'ALK. En plus d'avoir pu effectuer avec elle quatre enregistrements (élicitations phonologiques ; classificateurs possessifs ; *Pear Story* ; *Frog Story*), W. Bae m'a conduite auprès de locuteurs de sa famille ou de son entourage afin que je puisse réaliser des enregistrements. Grâce à elle, j'ai eu accès à neuf informateurs que j'ai pu enregistrer d'après les stimuli sur la possession ainsi que pour des narrations et contes à tradition orale. Elle m'a permis de me rendre dans des tribus du centre de l'île auxquelles je n'avais pas accès personnellement ou à travers la famille de mes hôtes, ce qui m'a permis d'étendre la couverture géographique de mes données. De plus, par son intermédiaire, sous couvert de son statut professionnel auprès de l'ALK, il a été beaucoup plus facile et efficace de faire des enregistrements, les informateurs étant plus enclins à parler en iaai et à être enregistrés en présence d'une interlocutrice iaaiophone (et pas seulement francophone si j'avais été seule). Il m'a semblé aussi plus simple de faire comprendre ma mission et l'objectif de mon travail étant accompagnée de W. Bae, me dispensant parfois même de toutes les justifications qu'on me réclamait dans d'autres circonstances.

Enfin, dans le cadre de ses fonctions auprès de l'ALK, W. Bae a organisé une réunion (mercredi 24 octobre 2012) afin d'initier le travail de standardisation de l'orthographe de la langue en présence des intervenants en iaai venant des différents établissements de l'île. J'ai pu assister à cette réunion et les discussions qui s'y sont tenues ont été d'un grand intérêt pour mon travail de thèse et pour la réflexion sur les problématiques de graphie, de normalisation et d'enseignement.

3.2.4. Participants à la réalisation des stimuli vidéo

Lors de ma mission de terrain en 2010, j'ai été conduite à réaliser *in situ* des stimuli vidéo visant à solliciter du lexique « moderne ». Pour ce faire, j'ai organisé le tournage « artisanal » de six mini clips vidéo (muets) à Ouvéa, avec des gens de l'île et dans le contexte local, puisqu'il m'apparaissait essentiel de contextualiser mes stimuli afin de garantir la cohérence et la qualité de mes données. J'ai donc sollicité la participation de plusieurs personnes dans cette tâche qui est détaillée plus spécifiquement dans la section 4.2.2. S'ils

n'ont pas produit de données linguistiques à proprement parler, ils ont largement contribué, en amont, à rendre possible la collecte.

4. Méthodologie de la collecte de données

4.1. Une langue de travail commune : le français calédonien

Les informateurs ayant participé à mes enquêtes de terrain sont, bien évidemment, tous locuteurs du iaai, mais ils sont aussi tous locuteurs du français (dans sa variété calédonienne) et bien souvent également d'une autre langue voire plus (souvent le fagauvea, voire le drehu). La langue de travail, c'est-à-dire la langue d'intercompréhension me permettant de converser avec mes informateurs et notamment de leur expliquer ma démarche, était donc naturellement la langue française. Le partage du français s'avère un avantage puisqu'il facilite grandement la communication au quotidien et permet de gagner, a priori, beaucoup de temps dans le travail sur le terrain (pas besoin pour moi d'apprendre une nouvelle langue et pas besoin de l'intermédiaire d'un traducteur) et d'effectuer des séjours plus courts que, par exemple, ce que certains linguistes doivent prévoir lorsqu'il faut apprendre une langue de travail supplémentaire ou avoir recours à un traducteur (*cf.* Bon 2010, pour un exemple du travail d'une linguiste de terrain au Cambodge et qui évoque les problèmes d'accès à la communauté et à la langue).

Paradoxalement, ce bilinguisme partagé peut également créer des difficultés, par exemple, en générant des interférences (alternance-codique avec le français; interférences lexicales avec d'autres langues vernaculaires quand le mot manque en iaai, etc.) l'informateur sachant que s'il ne trouve pas le mot en iaai, la solution de facilité lui est permise et il peut le dire en français. Le français en commun a aussi été, pour moi, un obstacle à l'apprentissage du iaai. En effet, en ma présence les conversations se tenaient très souvent en français, bien que tous les participants à la discussion fussent locuteurs du iaai. Sitôt je m'éloignais, la conversation reprenait dans la langue vernaculaire. Je n'ai donc pas été « immergée » dans la langue iaai autant qu'il l'aurait fallu pour permettre un apprentissage et la durée de mes terrains ne me l'a pas non plus permis. Mes compétences en iaai restent donc assez limitées et, bien que la maîtrise de la langue étudiée ne soit pas un critère essentiel à un travail en linguistique, je reconnaiss qu'elle doit le faciliter à certaines étapes.

Enfin, l'usage du français calédonien comme langue de travail me permet aussi sur le terrain de marquer mon appartenance à la communauté calédonienne, à me poser comme locale, comme « une fille de chez nous ». En tant que fille de Calédonienne, ayant grandi à Nouméa, il m'est facile de « retrouver » spontanément l'accent calédonien (ou « caldoche ») et les expressions qui caractérisent cette variété du français dès que je suis en contexte, face à des interlocuteurs de cette variété. Je suis bien consciente d'avoir souvent fait usage de cette stratégie pour accélérer mon intégration et faciliter mon accès aux locuteurs (notion de *covert prestige* de Trudgill 1972). Il me semble aussi plus facile et logique de légitimer ma présence sur le terrain et d'expliquer les objectifs de mon travail en mettant en avant mon intérêt (voire, mon engagement) pour les langues d'un pays auquel je revendique appartenir. L'usage du français calédonien me permet de marquer cette identité.

4.2. Différentes méthodes de collecte pour un corpus varié

4.2.1. Matériel¹⁰⁵

Lors de mon terrain de 2010, j'ai utilisé un caméscope Sony camcorder (modèle DCR-SR72E) pour la réalisation des mini clips vidéo (stimuli pour le lexique moderne), un ordinateur pour le montage des vidéos (avec le logiciel Windows Movie Maker) et leur diffusion aux informateurs, ainsi qu'un enregistreur Tascam (DR-07) pour enregistrer les données linguistiques.

Au cours de ma mission de terrain de 2012, j'ai utilisé un enregistreur de la marque Tascam (modèle DR-08) pour l'enregistrement des données linguistiques, ainsi qu'un ordinateur portable pour leur saisie et traitement. C'est ce même enregistreur que j'ai utilisé le plus souvent pour les enregistrements à Lyon avec Tewy.

4.2.2. Différents types de données linguistiques

Les données collectées au cours de mes différentes missions de terrain ou à Lyon et qui sont utilisées dans cette thèse sont de différentes natures (*cf.* Himmelmann 1998 pour le cadre théorique).

Si j'évoquerai peu de données provenant de mon premier terrain (*cf.* Dotte 2009), les données enregistrées entre 2010 et 2012 sur le terrain, et entre 2009 et 2013 avec T. Hijing à Lyon, seront largement exploitées ici.

¹⁰⁵ Le matériel utilisé lors de mes différents terrains m'a été prêté par le laboratoire DDL.

De plus, j'ai également eu recours à des données en iaai provenant d'autres sources que mes enquêtes de terrain : des lettres de correspondances ; des textes publiés (tradition orale ou autres) ; des enregistrements appartenant à l'ADCK (parfois déjà traduits et retranscrits), etc. L'ensemble de ces données est détaillé ici, en les regroupant par type et origine et en précisant leur quantité en nombre de textes et en temps d'enregistrements ou en nombre de mots, selon les cas. Consciente des écueils méthodologiques et qualitatifs que chacun des différents types de données entraîne implicitement (*cf.* Foley 2003), j'ai tenté au maximum de diversifier la nature, la source et le type des données de mon corpus. Ces différents types de données sont présentés ici dans un ordre allant des plus contraints aux plus spontanés (sauf pour les « autres données » qui proviennent d'autres sources que mes informateurs). Enfin, le Tableau 16 synthétisera, quantitativement, l'ensemble des données qui composent mon corpus.

a. Elicitations directes

J'ai pratiqué assez peu d'élicitations directes enregistrées au cours de la préparation de cette thèse. En effet, à l'inverse de la rédaction d'une première description de la langue (grammaire et dictionnaire) qui nécessite ce type de données, dans le cas de mon sujet de recherche, l'élicitation directe, qui consiste à demander l'équivalent dans une langue cible d'un mot ou d'une courte phrase donné dans la langue de travail, ne s'avérait pas vraiment pertinente¹⁰⁶. J'y ai néanmoins eu recours dans une moindre mesure lors de deux tâches spécifiques :

- deux séances (avec Jacob Waheo et Moly Adjouhgnope) dans une étape exploratoire de l'emploi des classificateurs lors de ma mission de 2010 ;
- deux séances de vérifications sur l'évolution phonétique et phonologique de certaines consonnes en iaai avec T. Hijing (Lyon) et Wejë Bae (Ouvéa) en 2012.

Par ailleurs, je dispose de quelques notes de terrain (non enregistrées, annotées orthographiquement et/ou phonologiquement) relevant d'élicitations directes auprès de ma famille d'accueil lorsque je demandais, par exemple, comment dire telle ou telle chose, le nom de tel ou tel objet.

¹⁰⁶ En travaillant sur le lexique moderne, par exemple, demander à un locuteur comment il dit « ordinateur » en iaai provoquerait très probablement une réponse du genre « ça n'existe pas, on dit en français », alors que de collecter ce mot dans un texte spontané (naturel ou d'après stimuli) permet de l'avoir dans une chaîne de discours moins contrôlée, où le mot, même si c'est un emprunt, est beaucoup plus intégré et « assumé ».

b. Élicitations d'après stimuli visuels

Lors de mes deux terrains de 2010 et 2012, j'ai enregistré des informateurs d'après la méthode de l'élicitation sur stimuli visuels, conçus et produits pour l'occasion, selon des procédés et avec des objectifs différents :

- en 2010, avec des stimuli vidéo visant à collecter du lexique moderne ;
- en 2012, avec un kit de stimuli iconographiques pour éliciter des classificateurs possessifs.

Dans les deux cas, j'ai essayé de rendre ces stimuli les plus contextualisés (et « culturalisés ») possibles. Je fais mention ici des conditions de réalisation de ces stimuli ainsi que de la procédure de collecte de données via ces kit d'élicitations selon les objectifs visés et en précisant le nombre d'informateurs ayant participé.

Je mentionne ensuite un autre type de stimulus visuel que j'ai utilisé, dans une moindre mesure, mais qui fournit tout de même quelques données utiles : il s'agit d'une vidéo (*Pear story* de Chafe, 1975) et d'une histoire dessinée (*Frog, where are you ?* de M. Mayer) couramment utilisées dans la collecte de données en linguistique, notamment à des fins comparatives et typologiques. Je les distingue cependant des deux premiers types de stimuli en ce que ces derniers ne sont pas de ma conception, ils ne sont pas contextualisés ni ne ciblent particulièrement mon objet d'étude.

➤ Des stimuli vidéo pour explorer le lexique moderne (2010)

Comme je l'ai mentionné, l'objectif principal de mon terrain de 2010 était de recenser un maximum de néologismes en iaai et donc de solliciter des textes évoquant, principalement, des domaines « modernes », c'est-à-dire n'ayant pas trait au mode de vie traditionnel. Pour cela, j'avais décidé de cibler ma méthode de collecte de données en demandant aux informateurs de raconter des histoires « modernes », et dans l'idéal, de pouvoir comparer ces textes entre différents informateurs afin de voir si certains facteurs sociolinguistiques (notamment l'âge) avaient un effet sur la production linguistique. Pour faciliter ce croisement des données, il m'a donc semblé plus facile de procéder avec des stimuli qui seraient identiques à tous les informateurs plutôt que de leur demander de produire des récits de vie, certes, plus spontanés mais qui auraient compliqué davantage la tâche de la comparaison.

Dans cette perspective, j'ai donc entrepris de réaliser des stimuli vidéo sous forme de mini clips vidéo muets et de les filmer sur place, à Ouvéa, avec des volontaires locaux, dans

des lieux connus de tous et faisant des activités quotidiennes mais toujours en rapport avec des contextes « modernes », non-traditionnels.

Image 18 : Séquence vidéo pour le stimulus n°4, à la bibliothèque/médiathèque.



Source : AL Dotte, 2010. Hwaadrila, Ouvéa.

Six films ont été réalisés puis montés pour en faire de courtes séquences vidéo muettes pouvant servir ensuite de stimuli vidéo pour la collecte de données orales en iaai, en visant en particulier le lexique contemporain dans la langue. Six lieux clefs du quotidien à Ouvéa ont été choisis pour les tournages, mettant en scène des personnes venant y faire une activité simple et courante, en interaction avec une autre personne ou non. Le court scénario faisait intervenir des objets ou des appareils pour lesquels on pouvait s'attendre à de la création lexicale et l'action devait nécessairement être assez explicite pour que les informateurs puissent, par la suite, deviner le but de l'interaction des protagonistes. Le Tableau 15 ci-après, résume chacun des six thèmes avec la durée du stimulus, un bref descriptif de l'action (ou « scénario ») et le principal vocabulaire ciblé.

Il m'a fallu une semaine pour tourner ces différentes scènettes, puis deux journées pour réaliser le montage (somme toute assez sommaire) des rush vidéo en mini clips.

Ensuite, la consigne consistait à montrer les vidéos sur mon ordinateur portable individuellement et de demander à l'informateur de raconter l'action en décrivant au maximum le contexte, le décor, les objets, ce que font les personnages, voire d'imaginer ce qu'ils se disent.

Image 19 : Enregistrement d'une informatrice sur les stimuli vidéo.



Source : AL Dotte, 2010. Hwaadrila, Ouvéa.

Tableau 15: Les six stimuli vidéo (kit d'élicitation du lexique moderne)

n°	Titre - contexte	durée	scénario	vocabulaire ciblé
1	Le bureau Aircal	02 :14	Une femme se rend à l'agence Aircal pour y acheter un billet d'avion. La responsable de l'agence consulte son ordinateur et imprime les billets que la femme paye.	agence ; acheter ; réserver ; billet d'avion ; ordinateur ; imprimer ; payer ; argent...
2	La poste	03 :04	Une femme téléphone dans une cabine téléphonique, puis se rend au bureau de poste. Elle se rend au guichet pour acheter des timbres et une carte de téléphone.	cabine téléphonique ; téléphoner ; boîte aux lettres ; poste ; guichet ; imprimer ; reçu ; acheter ; payer ; timbres ; carte téléphonique...
3	L'aérodrome	01 :39	Scène de départ à l'aérodrome de Hulup. On y voit les différentes salles d'enregistrement et d'embarquement, les voyageurs qui embarquent dans l'avion, sur la piste.	aérodrome ; tour de contrôle ; enregistrement ; bagages ; embarquement ; piste d'atterrissement ; atterrir ; avion ; camion de pompiers ; cabine ; fauteuils ; décoller...
4	La bibliothèque/ médiathèque	02 :23	Une jeune fille se rend à la bibliothèque, elle prend un livre sur une étagère, le feuille puis le range avant de se rendre à la médiathèque où elle s'installe à un ordinateur pour se connecter à Internet.	bibliothèque ; livre ; lire ; band dessinée ; étagère ; médiathèque ; ordinateur ; internet ; se connecter ; Facebook...
5	La pharmacie	01 :43	Une femme sort de sa voiture et entre dans la pharmacie de Banutr. Elle donne son ordonnance à la pharmacienne qui lui remet les médicaments et lui explique la posologie. La femme paye et part avec ses médicaments.	voiture ; pharmacie ; pharmacienne ; ordonnance ; maladie ; médicaments ; pommade ; comprimés ; ordinateur ; payer ; prix ; argent ; sac...
6	Le magasin	01 :39	Une femme entre dans le magasin Ararata à Hwaadrila. Au comptoir, elle demande au vendeur différents articles : une bouteille de soda ; une boîte de maïs ; du pain, etc. Elle paye, range ses achats dans des sacs qu'elle prend avant de sortir.	magasin ; vendeur ; pain ; boisson ; boîte de conserve ; maïs ; nourriture ; client ; sac en plastique ; acheter ; courses ; prix ; payer...
Soit un total de		12 :42		

Chacun des informateurs a été enregistré narrant et commentant chacune des six vidéos. Ils avaient la possibilité de visionner la vidéo dans un premier temps, avant de la raconter dans un second temps devant une nouvelle projection, ou bien de raconter le film « en direct », ce que la plupart a préféré (par économie de temps, à mon avis). Pour cette tâche, vingt-trois locuteurs ont pu être enregistrés : vingt à Ouvéa ; deux à Nouméa à la fin de mon séjour¹⁰⁷, ainsi que T. Hijing une fois de retour à Lyon. Au final, je dispose de 138 enregistrements de récits en iaai (d'une durée moyenne d'environ 02'15) provenant de cette méthode de collecte de données et sur cette thématique, ce qui représente un total d'environ 310 minutes d'enregistrements.

D'un point de vue méthodologique, la collecte de données avec ces stimuli vidéo a très bien fonctionné. J'ai ainsi pu collecter une bonne quantité d'enregistrements auprès d'un grand nombre d'informateurs ; le procédé a eu l'air de plaire et de rendre la tâche divertissante ou, du moins, peu contraignante ; et le vocabulaire ciblé a effectivement été globalement collecté. Par ailleurs, si la phase de réalisation des stimuli peut être quelque peu

¹⁰⁷ À chacun des informateurs j'ai remis un exemplaire de l'ouvrage historico-linguistique sur le iaai et Ouvéa de Daniel Miroux (2010).

difficile au niveau technique et en termes de sollicitation des participants, et sembler chronophage, je pense qu'elle est ensuite compensée par l'économie de temps permise par ces stimuli : une fois avoir recueilli l'accord de participation des informateurs, la tâche d'enregistrement pour les six vidéos a rarement dépassé une vingtaine de minutes. De plus, il me semble que le travail de traduction et de transcription est également rendu plus facile et plus rapide, puisque les récits décrivent toujours plus ou moins les mêmes contextes et actions (au-delà de la liberté et de la créativité narrative de l'informateur). Au final, ces stimuli vidéo pourraient être exploités pour la collecte de données dans d'autres langues de Nouvelle-Calédonie et sont ainsi une contribution méthodologique à la linguistique de terrain locale, tant que le contexte filmé dans les vidéos est cohérent avec l'écologie d'autres langues et d'autres locuteurs. Sous réserve de l'accord des protagonistes identifiables dans ces vidéos, je suis tout à fait disposée à partager ce lot de mini clips dans le but de travaux de recherche en linguistique.

➤ *Des stimuli iconographiques pour tester le système de classification possessive (2012)*

Pour mon dernier terrain, un des principaux objectifs était d'investiguer le système de classificateurs possessifs du iaai et notamment d'étudier l'érosion de ce système, dont j'avais déjà eu des preuves lors de mes précédentes missions. À cette fin, j'ai choisi de réaliser des enregistrements très ciblés, à l'aide de stimuli iconographiques cette fois-ci. Le kit d'élicitation ainsi créé dans la phase pré-terrain était composé de soixante quatre cartes (en couleur et plastifiées) comportant des photographies représentant des objets traditionnels et modernes ; des animaux ; des moyens de transports ; des aliments ou boissons, etc. correspondant au paradigme des différents classificateurs du iaai ou bien à une catégorie « neutre » du classificateur générique (Chapitre VI). Les images étaient soit des photos prises lors de mes précédents terrains, soit des images trouvées sur Internet. Là encore, j'ai essayé de choisir des photos qui fassent sens pour les locuteurs du iaai (un avion aux couleurs de la compagnie locale ; un type de poisson commun à Ouvéa, etc.). L'Annexe 11 décrit en détail ces stimuli et l'Image 20 ci-après en donne un échantillon.

Le protocole pour les enregistrements consistait à créer les conditions « naturelles » d'emploi des classificateurs possessifs. Pour cela, la consigne était d'attribuer ces images à tour de rôle à l'informateur, à une tierce personne matérialisée par une carte avec un personnage ou à moi-même, puis à demander à l'informateur de dire à voix haute « c'est mon *x* », « c'est ton *y* », « c'est le *z* de la fille », etc.

Image 20 : Exemples d'images constituant le kit d'élicitation iconographique des classificateurs possessifs



Source : © A-L Dotte, 2012

J'ai pu enregistrer dix-huit informateurs, âgés de 11 à 78 ans, sur cette tâche et grâce à ce kit d'élicitations. Les analyses de ces données sont le sujet du Chapitre VII et confirment l'hypothèse d'une obsolescence des classificateurs possessifs dans la langue iaai parlée couramment aujourd'hui.

En plus de ces deux kits d'élicitations créés pour les besoins de mon travail de thèse et pour le contexte sociolinguistique du iaai, j'ai également enregistré certains informateurs d'après deux stimuli bien connus des linguistes et présentés très rapidement ci-dessous. J'ai eu recours à ces deux stimuli d'élicitation pour enregistrer toujours plus de données spontanées (il s'agit de narrations) ; éventuellement capter du lexique moderne et des classificateurs possessifs ; et avoir des textes un peu plus neutres que ceux produits par mes stimuli précédents, très ciblés, afin de pouvoir faire des comparaisons de base sur le fonctionnement structurel du iaai aujourd'hui avec les descriptions antérieures. Ces deux stimuli ont plutôt bien fonctionné avec mes informateurs iaai, qui n'ont pas eu de mal à « contextualiser » eux-mêmes les images (par exemple, en remplaçant les poires par des avocats, eux-mêmes introduits post-contact mais aujourd'hui cultivés localement, à l'inverse des poires, importées et peu consommées).

➤ *Pear story (stimulus vidéo)*

Cette vidéo sans dialogue a été réalisée spécifiquement à des fins d'élicitation linguistique en 1975 par Wallace Chafe¹⁰⁸, linguiste de l'University of California at Berkeley (USA) et pionnier d'une telle démarche. La vidéo met en scène plusieurs personnages et différentes actions : l'histoire commence avec un homme qui cueille des poires sur un arbre dans un champ et dont un des paniers est dérobé par un jeune garçon à vélo. Celui-ci, dans sa course, chute à terre et renverse le panier de poires. Un groupe d'autres enfants l'aide alors à se relever et il leur offre des poires en signe de remerciement. Les garçons s'en vont alors, dégustant leur poire et passent devant l'homme du début de la vidéo qui comprend alors qu'on lui a volé un de ses paniers.

Image 21 : Capture d'écran d'une séquence de la Pear Story



Source : W. Chafe, 1975

Cette vidéo, d'environ six minutes, a été vue et racontée par cinq de mes informateurs, selon le même protocole utilisé pour les mini clips vidéo mentionnés précédemment, totalisant environ trente minutes de narrations.

➤ *Frog story (stimulus iconographique)*

La « frog story » (*Frog, where are you ?* de Mercer Mayer 1969) est peut-être l'un des stimuli visuels le plus utilisé en linguistique pour collecter des données narratives. Aujourd'hui, on y fait notamment beaucoup recours pour l'étude de l'espace et de la deixis. C'est un petit livre pour enfants composé d'une série d'images sans texte écrit. Il raconte l'histoire d'un petit garçon accompagné de son chien, qui part à la recherche de sa grenouille disparue. Sur leur chemin, ils vont rencontrer d'autres animaux et traverser de nombreuses péripéties, avant, finalement, de retrouver la grenouille en compagnie de toute sa famille de batraciens.

¹⁰⁸ Pour télécharger ou voir la vidéo, visiter [le site](#) de son auteur.

Image 22 : Une image extraite de *Frog, where are you ?*



Source : M. Mayer 1969

Il était demandé aux deux informatrices à qui j'ai soumis ce stimulus de décrire les images une par une et de raconter l'histoire comme si elles s'adressaient à quelqu'un ne pouvant pas voir les dessins. Chacun des enregistrements dure un peu plus d'une dizaine de minutes.

c. Narrations spontanées

J'ai enregistré plusieurs informateurs en leur demandant de raconter un événement particulier de leur vie ou bien de parler d'un sujet qui leur tenait à cœur. Ce type de données correspond à ce que Himmelmann appelle *staged communicative events* (1998, 185) puisqu'elles sont obtenues dans une situation d'énonciation sollicitée par le linguiste mais qui ne remplit pour autant sa fonction communicative faute d'auditoire ou d'interlocuteur. Pourtant, mis à part le « déclenchement » en invitant l'informateur à parler de tel ou tel sujet, ces récits de vie ou narrations spontanées n'étaient pas guidés. Les enregistrements réalisés en présence et grâce à W. Bae avaient, cependant, la particularité de s'apparenter presque à une conversation spontanée (*observed communicative events* chez Himmelmann, *ibid.*) puisqu'elle posait parfois des questions à l'informateur en iaai pour l'inviter à apporter des précisions ou pour éclaircir ses propos, créant ainsi de l'interaction. Dans ce cas, je considère la partie exclusivement narrative (monologue) comme un récit de narration, et le reste qui procède par questions réponses avec W. Bae, comme une section de conversation naturelle.

Parmi ces narrations spontanées, je distingue les contes de tradition orale des récits de vie, les seconds étant, d'après moi, à un niveau de spontanéité un peu supérieur aux premiers, puisqu'ils ne sont pas soumis à des règles énonciatives comme on peut s'attendre à

en trouver dans des contes (formulations du type « il était une fois... »). J'ai collecté quatre contes de tradition orale et six récits de vie, auprès de huit informateurs différents. Ces enregistrements m'ont été utiles en tant que narrations spontanées modernes permettant de saisir l'état de la langue aujourd'hui et de nourrir la comparaison de la morphosyntaxe, de la syntaxe et du vocabulaire d'avec les descriptions antérieures de la langue.

d. Conversations naturelles

À l'inverse du type de données précédent, les *natural communicative events* (Himmelmann 1998, 185) correspondent à des situations naturelles d'énonciation sans l'interférence d'aucun élément extérieur. Selon la définition d'Himmelmann, aussitôt l'enregistreur ou la prise de notes du linguiste décelés, on bascule dans le cas d'une situation observée, ne respectant plus le caractère naturel exempt de l'interférence de tout agent extérieur. Je parle, pour ma part, de conversations naturelles, qui mêlent toujours l'intervention de plusieurs informateurs dans mes données. Il s'agit de quelques instants où j'ai réussi à « capturer » la conversation entre plusieurs locuteurs. Les enregistrements respectant la définition de Himmelmann *stricto sensu* ne durent que quelques minutes et sont au nombre de deux (chacune entre trois locuteurs), mais par souci d'économie, je considérerai également comme conversations naturelles les cas mentionnés ci-dessus où W. Bae entre en interaction avec l'informateur lors d'une narration spontanée en iaai (deux conversations à deux et trois interlocuteurs).

À la fin de cette section, le Tableau 16 résume chaque type de données avec la durée des enregistrements correspondants et le nombre de mots. Il est complété par l'Annexe 10 qui récapitule, pour chaque informateur, quel type de données il a participé à produire.

e. Autres données

Mises à part ces données de première main, mon corpus englobe également des données récupérées d'autres sources et de nature différente. Seuls les deux premiers types de documents (les lettres manuscrites et la traduction de l'Accord) sont comptabilisés dans mon corpus de données (voir Tableau 16) puisque ce sont les données écrites qui seront les plus mentionnées dans cette thèse. Les « autres données » de cette catégorie ne seront que peu exploitées, mais ont tout de même été brièvement présentées ici dans un souci d'exhaustivité des sources de textes disponibles en iaai (et auxquelles on pourrait ajouter les références mentionnées en Chapitre III. 2.3.2) :

- trois lettres de correspondances adressées à T. Hijing par des membres de sa famille (qu'elle a recopiées informatiquement et traduites) ;
- la traduction d'un texte officiel en iaai : l'Accord de Nouméa, réalisée par Jacob Waheo pour l'ONG Linguapax (en 2008) ;
- des manuscrits en iaai (lettres ou traductions religieuses) datant du milieu du XIXe siècle (fonds des Archives territoriales de la Nouvelle-Calédonie) ;
- des contes de tradition orale : l'un enregistré en 1993 auprès de Eloa Saoulo, ainsi que trois autres contes et une narration sur la culture des tarodières irriguées (fonds Raymond Ammann et campagne de collecte du Patrimoine Oral Kanak de l'ADCK). La majorité de ces enregistrements viennent avec une traduction en français et, parfois, la transcription orthographique en iaai. T. Hijing a réalisé les transcriptions et traductions manquantes ;
- quatre enregistrements de petites histoires pour enfants, accompagnés de leur livret illustré écrit en iaai et en français, développés par le CDP avec le concours de Wejë Bae de l'ALK.

Tableau 16: Synthèse du corpus de données en iaai

Codage	Thème	Nbr textes	Durée d'enr.	Nbr mots	Année
1) Elicitations directes		4	01:58:18	650	
e.CIP	Classificateurs possessifs	2	01:58:18	537	2010
e.Pho	Phonétique	2		113	2012
2) Elicitations d'après stimuli		163	08:14:15	5595	
st.LxM	Stimuli vidéo sur lexique moderne				
-1	Agence Aircal	23	00:55:47		2010
-2	La Poste	23	01:08:05		2010
-3	Aérodrome	23	00:44:26		2010
-4	Bibliothèque	23	00:55:38		2010
-5	Pharmacie	23	00:38:27		2010
-6	Magasin	23	00:47:41		2010
st.ClP	Stimuli iconographiques				
	Classificateurs possessifs	18	02:07:43	2340	2012
st.FS	Stimuli iconographiques narratifs				
	Frog story	2	00:24:22	1155	2012
st.PS	Stimuli vidéo				
	Pear story	5	00:32:06	2100	2012
3) Narrations spontanées		10	01:14:25	7046	
na.poule	Contes de tradition orale				
na.souris	La poule et la buse	1	00:02:30		2010
na.baleine	La souris	1	00:03:16		2010
na.oiseaux	Le walei et la baleine	1	00:04:07	389	2012
na.oiseaux	Les deux oiseaux	1	00:06:25	1036	2012
na.île	Récits de vie				
na.Ni	Description de l'île	1	00:06:18	548	2010
na.activ	Récit de la vie à Ouvéa	1	00:08:25		2010
na.école	Récit des activités, livre d'expériences	1	00:06:25	315	2012
na.iaai	Déménagement de l'école	1	00:02:54	205	2012
na.cyclone	L'enseignement du iaai	1	00:05:52	564	2012
na.cyclone	Le cyclone de 1933	1	00:28:13	3989	2012
4) Conversations naturelles		3	00:29:15	3371	
cv.école	Une journée à l'école	1	00:00:45		2010
cv.repas	Repas hnyaaba	1	00:12:24	1776	2011
cv.walei	La culture du walei et de l'igname	1	00:16:06	1595	2012
5) Documents écrits		4	/	3055	
ltr99_Buba	Lettres de correspondance				
ltr04_Buba	Buba Ohven me Buba Capoa	1	/	306	1999
ltr04_Cica	Buba Ohven	1	/	278	nov.2004
ltr04_Cica	Papa Ikalam	1	/	326	déc.2004
txt.ADN	Texte officiel				
	Accord de Nouméa	1	/	2145	2008
	TOTAUX	185	08:19:27	17377	

Note : le nombre de mots pour chaque texte est donné à titre indicatif et n'a pas pu être comptabilisé pour chacun des textes.

4.2.3. Des difficultés de la collecte de données

Même s'il est préparé en amont le plus scrupuleusement possible, le travail de terrain est toujours synonyme d'improvisations et d'adaptations. D'autant plus lors d'un travail de terrain avec des locuteurs de langues en danger ou minoritaires (Grinevald 2007; Moyse-Faurie 2012b). Parmi elles, les difficultés liées à l'accès aux données sont certainement les plus handicapantes lors d'une mission de terrain pour la collecte de données linguistiques. Selon le contexte et les conditions du terrain, la possibilité de trouver des informateurs, d'obtenir leur assentiment pour participer au projet de recherche et de réunir de bonnes conditions d'enregistrements sont parfois de l'ordre du défi au quotidien pour le linguiste de terrain. Si le terrain en Nouvelle-Calédonie n'est pas un terrain difficile matériellement et logistiquement (accès au terrain facile ; langue de travail internationale ; condition de vie matérielle et alimentaire bonne ; pas de conflit social ou politique majeur ; nombre de locuteurs encore assez important, etc.), en revanche, il peut être rendu compliqué à cause de certaines circonstances locales particulières en termes humain et d'organisation du travail.

Une de ces difficultés concerne l'accès aux locuteurs, notamment aux jeunes et aux jeunes hommes. Pour assurer la qualité et la cohérence des cohortes de locuteurs enregistrés, j'ai toujours essayé au maximum d'avoir un équilibre entre le nombre d'hommes et de femmes, ainsi que des échantillons représentatifs recouvrant tous les groupes d'âges. Cependant, il se trouve que j'ai naturellement toujours côtoyé plus de femmes que d'hommes (en effet, lors de mes terrains, je suis à chaque fois restée chez une mère de famille célibataire ou veuve) et que, en tant que femme et en tant que « jeune » (moins de 30 ans et pas encore mère), je cumule deux statuts qui peuvent rendre compliqué le contact et le fait de s'entretenir, en privé, avec un jeune homme plus ou moins de mon âge et célibataire. Ce statut de jeune femme explique que j'ai eu accès beaucoup plus naturellement et spontanément aux jeunes femmes, à leurs activités et à leur groupe.

De plus, on l'a vu précédemment, le creuset au sein de la population des jeunes Ouvéens (entre 18 et 30 ans) qui s'explique par les nombreux départs pour la Grande Terre et Nouméa, engendre une plus faible opportunité de pouvoir enregistrer des informateurs de cette catégorie d'âge à Ouvéa. Et une fois à Nouméa, ils sont généralement difficilement joignables ou occupés par leur activité professionnelle. Cette restriction d'accès à la génération de locuteurs des jeunes adultes a été une de mes préoccupations principales dans le sens qu'elle constituait un écueil méthodologique pour mon étude : cette génération de locuteurs représente le groupe cible de mon approche, visant à mettre en évidence les changements et les évolutions de la langue iaai telle que parlée aujourd'hui. Il me semble, en

effet, que c'est particulièrement au sein de cette génération de locuteurs qu'émergent et se répandent les évolutions les plus notables et les plus susceptibles de se maintenir dans la langue. Un effort particulier a donc été porté sur le terrain afin de surpasser cet obstacle et, au final, les informateurs de 20-40 ans sont la catégorie d'âge la mieux représentée chez les informateurs (15 sur 41). Il m'a semblé que l'accès aux locuteurs âgés (plus de 60 ans) a toujours été beaucoup plus facile lors de mes différentes missions de terrain (ils sont 12 au final dans ma cohorte d'informateurs).

De surcroît, j'ai rencontré quelques difficultés liées à la méthode de collecte de données retenue. Le choix de travailler d'après des stimuli vidéo que je tenais à réaliser en contexte n'a pas été simple (ni rapide !), tout d'abord pour trouver des personnes acceptant d'être filmées et de « jouer » les scènettes, mais aussi pour obtenir les autorisations de droit à l'image. Ainsi, j'ai par exemple essuyé un refus pour réaliser des séquences vidéo au bureau de banque de l'île pour des raisons de confidentialité. Je n'ai également pas pu filmer le cours de iaai dispensé au collège de l'île à cause de la trop longue attente du retour des autorisations parentales des élèves, malgré l'enthousiasme et l'intérêt manifestés par l'intervenant en langue.

Enfin, l'acceptation en tant que personne extérieure au sein de la communauté prend du temps, de même que la démarche visant à établir une confiance réciproque permettant la participation à un travail sur la langue locale. Or le temps est souvent ce qui fait le plus défaut au chercheur de terrain, qui doit sans cesse faire face à des impondérables de toutes sortes, les nombreux rendez-vous ratés, les annulations de dernières minutes, etc. Les réalités du terrain pour le linguiste, à Ouvéa comme ailleurs, c'est aussi s'adapter et sans cesse (ré)apprendre.

4.3. Traitement des données

4.3.1. *Conventions graphiques et dilemme normatif*

L'ensemble des données présentées ci-dessus et qui composent le corpus sur lequel se base cette thèse a été transcrit orthographiquement. En effet, le iaai dispose d'une graphie relativement stable et reconnue (notamment dans la communauté protestante), bien qu'elle soit peu pratiquée au quotidien par les locuteurs et assez peu homogène, comme je vais l'aborder ci-dessous. Si le sujet de mon étude ne nécessite pas une transcription phonologique de toutes mes données (puisque je m'intéresse assez peu à ce niveau d'analyse de la langue), j'aurai cependant quelques fois recours à des transcriptions phonologiques en Alphabet Phonétique International (API) de façon ponctuelle (par exemple, pour

l'intégration de certains emprunts), auxquels cas je fournirai les deux niveaux de transcription. Enfin, il me semble que ce travail n'en sera que plus utile et accessible aux locuteurs du iaai s'il est lisible dans une graphie intelligible, cohérente et fidèle au reste des ressources dans la langue.

Les linguistes ont aussi dû s'adapter aux exigences des locuteurs, et mettre de côté certaines de leurs méthodes, jugées trop rébarbatives, ou inadaptées à leurs besoins. Ainsi, des transcriptions effectuées dans un premier temps à l'aide de l'alphabet phonétique international ont été abandonnées, une fois la phonologie de la langue bien établie, au profit de transcriptions souvent simplifiées, et utilisant les caractères ordinaires des machines à écrire. (Moyse-Faurie 2012b, 146)

Très attachés à l'orthographe en usage dans la Bible¹⁰⁹, les locuteurs sont souvent en désaccord avec des propositions émanant d'une volonté pragmatique d'harmoniser les conventions orthographiques à des fins de généralisation de l'enseignement et de la publication en langue. En ce qui concerne le iaai, des propositions de normalisation de l'orthographe ont été émises, notamment par T. Wahéo & Wahéo (1987), mais leur adoption dans l'usage de l'écriture est encore bien sporadique. La chargée de mission pour cette aire à l'ALK, Wejë Bae, travaille à cette normalisation et s'efforce de rassembler les acteurs de l'enseignement et de la promotion de la langue afin d'aboutir à un consensus sur les propositions graphiques, mais la tâche s'avère très difficile (*cf.* la réunion du 24.10.12 à Ouvéa sur « Quel système commun d'écriture à adopter ? »).

Je me suis retrouvée confrontée à plusieurs incohérences dans le système graphique actuellement en cours, et force est de constater qu'il existe encore beaucoup d'hétérogénéité dans les habitudes graphiques, même chez les principaux intéressés (voir les quelques notes sur la graphie dans les affichages à Ouvéa Annexe 8). J'ai donc dû faire des choix qui, bien que pas toujours en adéquation avec les actuelles pratiques des documents pédagogiques ou éducatifs disponibles sur le site de l'ALK ou du Centre de Documentation Pédagogique, ne devraient pas pour autant porter atteinte à la qualité de mon analyse. Au final, j'ai très largement privilégié les conventions graphiques explicitées et justifiées par Ozanne-Rivierre dans ces différentes publications sur le iaai (voir Tableau 24 au Chapitre V2.3). Il faut noter que c'est également cette graphie (à quelques exceptions près) qu'utilise Miroux dans ces récentes publications (2007a). Si l'ALK propose une réforme orthographique, il sera facile de convertir automatiquement les transcriptions de mes textes afin de se conformer à ces

¹⁰⁹ Durant mes terrains à Ouvéa, j'ai été très souvent confrontée à la fois à cette insécurité orthographique de la part des locuteurs, mais également, de façon contradictoire, à cette défense radicale de l'écriture et de la langue telles qu'on les trouve dans la Bible. J'ai entendu plusieurs fois des propos tels que : « *Nous notre dictionnaire, c'est la Bible* » (*cf.* Vernaudon, 2009 concernant le travail de l'ALK et des linguistes sur la normalisation graphique des LK).

nouvelles propositions. Ce qui semble essentiel est d'adopter une convention, de s'y tenir et d'être consistant, justement pour rendre possible toute modification ultérieurement.

4.3.2. Travail de transcription et de traduction

Les transcriptions, comme je l'ai déjà évoqué, ont été réalisées par plusieurs locuteurs natifs (Tewy Hijing, Suzi Ounei, Jacob Wahéo), sauf concernant les enregistrements d'après stimuli visuels sur les classificateurs possessifs, puisqu'il s'agissait de mots en isolation que j'étais capable de transcrire moi-même. Là encore, un lourd travail d'homogénéisation de la graphie dans les transcriptions a dû être fait. Les textes ont été découpés en phrases au mieux, bien que parfois il ait été difficile de décider des limites à établir dans les séquences. Les virgules indiquent une pause ou une reprise dans l'énoncé. Les hésitations ou répétitions ne sont généralement pas transcrites, sauf si elles jouent un rôle particulier dans la syntaxe ou la sémantique de la phrase.

Comme pour les transcriptions, j'ai fait appel à l'aide de plusieurs locuteurs-informateurs pour effectuer les traductions en français de mes textes, une fois ceux-ci transcrits. Dans la ligne de traduction, il arrive qu'entre parenthèses soient donnés un complément d'information, parfois une traduction littérale, permettant de préciser le sens de la phrase.

4.3.3. Saisie des données, codage et interlinéarisation

Une fois mes données transcrives orthographiquement et traduites en français, la tâche consistait à les saisir dans un logiciel permettant l'analyse linguistique et l'interlinéarisation, c'est-à-dire le découpage morphologique des éléments constitutifs et leur attribution de gloses indiquant leur contenu sémantique pour les morphèmes lexicaux ou syntaxique pour les morphèmes grammaticaux. Le logiciel choisi est le gratuiciel FLEX ([Fieldworks Language Explorer](#)) développé par le SIL en remplacement du logiciel précédent Toolbox. Les gloses respectent globalement les normes édictées par le Max Planck Institute dans leur [Leipzig Glossing Rules](#) auxquelles s'ajoutent quelques spécificités propres, mais que je mentionne dans l'analyse correspondante.

Les données qui sont citées dans cette thèse sont numérotées et interlinéarisées comme suit :

- la première ligne correspond à la transcription orthographique du texte ;
- la seconde ligne à la ligne de découpage morphologique (en unités de constituants) ;

- la troisième ligne est celle des gloses (sens lexical ou rôle syntaxique) ;
- parfois, une quatrième ligne indique les catégories grammaticales, lorsque cette information est essentielle à l'analyse ;
- la traduction en français (avec parfois une traduction littérale entre parenthèses lorsqu'il faut clarifier le sens de la phrase).

Afin d'identifier la nature des données et leur origine d'énonciation, elles seront toujours accompagnées de leur référence respectant un codage spécifique (entre accolades {...}) : une première séquence de lettres spécifie la nature des données (élicitation, narration, etc.). Le tableau ci-dessous synthétise le codage adopté selon la nature des données :

Tableau 17: Codage des types de données

code	type de données
e	élicitations
st.LxM	stimuli vidéo, lexique moderne
st.CIP	stimuli iconographiques, classificateurs possessifs
st.PS	stimuli vidéo, <i>Pear Story</i>
st.FS	stimuli iconographique, <i>Frog Story</i>
na	narrations spontanées
cv	conversations naturelles
ltr	lettres de correspondances
txt	texte officiel

Ce premier code est suivi parfois d'un nombre à deux chiffres indiquant une année. Après quoi on peut lire une autre série de lettres (séparées d'un point) qui précise plus particulièrement le thème (classificateurs possessifs, lexique moderne...) ou le titre du texte (*Pear story*, les oiseaux, etc.). Peut venir ensuite un chiffre, précédé d'un tiret, dans le cas des mini clips vidéos, indiquant le numéro de la vidéo (1 : le bureau Aircal ; 4 : la bibliothèque...). Enfin, après un tiret bas sont indiquées les premières lettres identifiant l'informateur. Pour finir, le dernier chiffre, après l'identifiant de l'informateur, indique le numéro de phrase de l'exemple dans son texte.

Le tableau en Annexe 10 recense les identifiants des différents informateurs, alors que le Tableau 17 ci-dessus donne les codes pour chacune des données. Ci-dessous, je donne un exemple qui illustre la lecture du codage et explicite la présentation des données transcrrites, avec traduction et interlinéarisation :

- (1). Örume ka iom he thibut
 ödru=me ka iom he thibut
 3DU=PRS ASS ensemble aller toujours
Ils vont toujours ensemble. {na.oiseaux_Od.4}

En lisant le code de référence {na.oiseaux_Od4} au bout de la ligne de traduction, on comprend que cet exemple est issu d'une narration spontanée, plus précisément de l'histoire

des oiseaux qui est un conte de tradition orale, raconté par l'informateur Od et que cet exemple correspond à la quatrième phrase du texte.

Conclusion

En conclusion à ce quatrième et dernier chapitre de cette Première Partie, il faut retenir que ce travail est avant tout le résultat de rencontres et de collaboration avec plusieurs locuteurs de cette langue. Les trois missions de terrain menées en Nouvelle-Calédonie, au sein de la communauté des locuteurs du iaai à Ouvéa et avec certains locuteurs urbanisés à Nouméa, m'ont permis de dresser une évaluation récente et argumentée de la situation sociolinguistique du iaai (Chapitre III). Mais ces missions m'ont surtout permis de collecter un éventail large de données linguistiques composant un corpus varié en termes de nature de données (puisque il regroupe des élicitations d'après différents types de stimuli, des narrations spontanées et des conversations naturelles), et en termes de types d'informateurs selon leur âge, leur sexe et leur tribu d'origine.

La collaboration établie depuis fin 2008 avec Tewy Hijing, collaboratrice et informatrice ressource, constitue un vrai atout dans mon travail de collecte mais surtout de traitement des données, grâce à sa participation aux transcriptions, traductions et analyses. De plus, sa présence à Lyon m'a permis de faire des terrains en Nouvelle-Calédonie plus courts.

Par ailleurs, le soutien de plusieurs personnes et institutions en Nouvelle-Calédonie a largement participé au bon déroulement de mes missions de terrain, mais m'a aussi facilité l'accès à des informateurs et certains types de données. Je pense notamment à la collaboration de Wejë Bae de l'ALK lors de mon dernier terrain de 2012 qui a été très productive.

Enfin, dans la perspective de collecte de données sur des thématiques spécifiques (lexique moderne et classificateurs possessifs), j'ai été amenée à réaliser deux kits d'élicitation d'après stimuli visuels, l'un avec des mini clips vidéo, l'autre sur la base de stimuli iconographiques. Ces kits pourront, si la demande est exprimée, être exploités plus largement à l'avenir et servir à l'élicitation dans d'autres langues de la Nouvelle-Calédonie, voire au-delà, tant que le souci apporté à la contextualisation des stimuli reste cohérente. De même, le test d'activités pédagogiques réalisées à l'aide du logiciel libre JClic a été un succès auprès de locuteurs à Ouvéa. L'expérience pourrait être amenée à être pérennisée et étendue dans l'objectif de création de matériel ludique et éducatif en langue kanak. C'est aussi à ce

niveau de la participation méthodologique à la discipline de la linguistique que j'espère apporter ma contribution avec ce travail de recherche.

La dernière section de ce chapitre m'a permis d'introduire comment allaient être présentées les données citées dans ce travail. Malgré les soucis posés par un défaut de normalisation graphique de la langue, je m'appliquerai à être la plus cohérente possible dans la transcription de mes données, autant que transparente, en fournissant toujours la référence permettant de situer l'origine des données.

Synthèse de la Première Partie

Dans cette thèse qui vise à fournir une description de la situation actuelle de la langue iaai, en ce qui concerne sa vitalité sociolinguistique aussi bien que son évolution linguistique, cette Première Partie s'est attachée à étudier les circonstances de l'usage de cette langue au quotidien.

Dans ces quatre chapitres, j'ai essayé d'identifier et de caractériser qui sont les locuteurs du iaai aujourd'hui ; quelles sont leurs attitudes linguistiques et dans quel contexte le iaai est-il parlé. Ces questionnements et les analyses qu'ils sous-tendent s'ancrent dans une réflexion théorique et une approche méthodologique qui ont été pensées dans le cadre de séminaires de recherche de l'équipe Langues En Danger : Terrain, Documentation, Revitalisation (LED-TDR) de mon laboratoire lyonnais Dynamique Du Langage. Les discussions et le travail collaboratif de ce séminaire ont conduit à définir un cadre théorique que nous avons intitulé « profil sociolinguistique » et qui regroupe, peu ou prou, toutes les informations qui figurent dans cette première partie de thèse. L'idée générale est de définir quelles sont les données historiques, démographiques et sociolinguistiques nécessaires à la compréhension de chaque terrain d'enquête et de chaque langue étudiée, conformément aussi aux préoccupations spécifiques de chaque projet d'analyse linguistique.

Le Chapitre I a restitué le contexte, ou écologie, du iaai, avec une première section présentant de façon générale l'espace, l'histoire et la population d'Ouvéa, île d'origine du iaai. On en retiendra que cet atoll de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie a, au fil de son histoire, été un lieu de passage et d'établissement de populations variées : Kanak (« Mélanésiens »), Polynésiens, commerçants européens, missionnaires anglais et français, etc. En parallèle, par sa nature et sa situation géographique (distante d'une centaine de kilomètres des côtes de la Grande Terre), l'île a d'abord bénéficié du statut de réserve autochtone, la préservant ainsi de toute politique de colonisation de peuplement. De fait, c'est une enclave, où les traditions ont certainement été mieux préservées qu'ailleurs sur la Grande Terre. Cependant, pour ces mêmes raisons d'isolement, Ouvéa offre aujourd'hui peu de perspective d'avenir à une population jeune en quête de formation et de revenus salariés, ce qui les encourage à quitter leur île pour les zones urbaines de la Grande Terre. De plus, son nom est, aujourd'hui encore, lourdement associé aux événements meurtriers qui s'y sont déroulés à la fin des années 80 et qui imprègnent encore beaucoup les mémoires et les discours de la population.

Dans le Chapitre II, j'ai abordé plus en détail les caractéristiques qui dessinent le paysage linguistique dans lequel se situe la langue iaai. La Nouvelle-Calédonie affiche une grande diversité linguistique, où cohabitent vingt-huit langues kanak, de nombreuses langues d'immigration (tahitien, wallisien, futunien, vietnamien, indonésien), un créole à base française (le tayo) et une variété locale de français. Il est à noter qu'Ouvéa est le lieu d'un plurilinguisme unique dans le reste de l'archipel, avec la présence du fagauvea, seule langue vernaculaire d'origine polynésienne (un *outlier*) en Nouvelle-Calédonie, aux côtés du iaai, langue mélanésienne, descendant d'une même protolangue que les autres langues kanak.

Le contact de langues (iaai-français / iaai-fagauvea) et le multilinguisme qu'il sous-tend sont donc des données particulièrement significatives du contexte sociolinguistique des locuteurs du iaai. Elles régissent une complexité d'idéologies linguistiques et d'attitudes envers les langues marquées par un conflit linguistique d'origine diglossique. La vitalité ethnolinguistique n'en est que plus touchée, et le Chapitre III était consacré à cette problématique. En croisant plusieurs méthodes et plusieurs critères d'évaluation, j'ai montré que le iaai est aujourd'hui une langue en danger à long, voire moyen terme. Sans nul doute, cette vitalité en berne a des conséquences sur la structure et le fonctionnement même de cette langue, et ce sera l'objet des chapitres de la Deuxième Partie de cette thèse.

Enfin, l'objectif du quatrième Chapitre était de présenter les tâches de collecte de données sociolinguistiques et linguistiques ainsi que le déroulement des différentes missions de terrain. J'y ai abordé le travail mené depuis 2008 à Lyon avec Tewy Hijing, locutrice native du iaai. Elle a été tour à tour une informatrice auprès de qui j'ai enregistré des textes et élicité des phrases ou des mots en isolation pour vérifier des données ; transcriptrice et traductrice de la quasi-totalité des enregistrements ; collaboratrice ressource dans la réalisation d'activités éducatives en iaai grâce au logiciel JClic et facilitatrice dans mon intégration et mon accueil sur le terrain par le biais de sa famille. Cette collaboration privilégiée avec T. Hijing s'est enrichie de la participation de bien d'autres personnes sur le terrain, en Nouvelle-Calédonie : locuteurs du iaai appartenant à différentes générations ; acteurs de la promotion et de l'enseignement du iaai ; membres institutionnels et académiques ; etc. Autant de personnes ressources que je considère avoir joué un rôle clé dans la réalisation de cette thèse.

Dans la tâche de collecte de données linguistiques, une attention particulière a été portée à la constitution d'un corpus à la fois diversifié et représentatif des pratiques linguistiques courantes. Quarante informateurs, âgés de 10 à 95 ans, ont été enregistrés à

Ouvéa et à Nouméa (dans une moindre mesure) au cours de deux missions de terrain en 2010 et 2012 (la première mission en 2009, lors de mon Master 2, ayant été consacrée à un travail sur questionnaire et à la collecte de données sociolinguistiques), auxquelles s'ajoutent les données enregistrées à Lyon auprès de T. Hijing. Au total, ce corpus rassemble plus de huit heures d'enregistrement de données en iaai de types variés et de degrés de spontanéité différents, incrémentées de quelques textes écrits (lettres de correspondances et traduction de texte officiel). La collecte de données sur thématiques spécifiques m'a aussi conduite à réaliser deux kits de stimuli, l'un vidéo pour l'élicitation du lexique moderne et l'autre iconographique pour une recherche sur les classificateurs possessifs. Ces deux outils se veulent être un apport méthodologique à la pratique de la collecte de données en langues kanak et leur intérêt est aussi de pouvoir être utile à d'autres acteurs de l'étude et de la valorisation de ces langues.

Au final, les données collectées en iaai vont permettre une double approche : (i) en temps réel, dans une perspective diachronique, en mettant mes données modernes en parallèle avec celles issues de travaux plus anciens, comme les descriptions de Françoise Ozanne-Rivierre (1976 ; 1984) et de Darrell Tryon (1968) sur le iaai (plus quelques autres publications antérieures d'autres linguistes ou missionnaires), permettant une étude des évolutions de la langue sur près de cinquante ans ; (ii) en temps apparent, (la langue parlée à un moment t), dans une perspective synchronique, avec la comparaison intergénérationnelle des données, dans l'optique de déceler une éventuelle obsolescence du iaai.

Ce sont ces évolutions diachroniques et les changements décelables en synchronie qui seront abordés dans les chapitres suivants, avec, pour objectif, d'essayer de caractériser les phénomènes actuels de modernisation et d'obsolescence linguistique en iaai.

SECONDE PARTIE :

MODERNISATION ET

CHANGEMENTS LINGUISTIQUES EN

IAAI

Chapitre V

Introduction à la grammaire du iaai

1. Introduction

L'objectif de ce chapitre est de présenter les éléments essentiels du fonctionnement linguistique du iaai en se concentrant sur les particularités phonologiques, morphologiques et syntaxiques essentielles de la langue qui permettront, ensuite, d'aborder les chapitres suivants, consacrés aux changements récents ou en cours dans la langue.

Dans ce chapitre, je m'appuie largement sur la grammaire de la linguiste du LACITO Françoise Ozanne-Rivierre (1976) qui offre une excellente description du iaai. Cette grammaire contient une présentation de la phonologie de la langue, une analyse détaillée des phénomènes morphologiques et une dernière section, plus succincte, sur son fonctionnement syntaxique.

Dans une moindre mesure, je me référerai aussi à la monographie de Tryon (1968) qui aborde la phonologie ainsi que la syntaxe du iaai, mais fait l'impasse sur la complexité morphologique caractéristique de cette langue. L'approche tagmémique choisie rend aussi plus difficile son appropriation.

Enfin, je m'appuierai, dans certains cas, sur la présentation synthétique de la langue faite par Lynch dans l'ouvrage collectif sur les langues océaniennes de Lynch, Ross & Crowley (2002, 776–791) et opérée à partir des deux descriptions citées précédemment.

Afin d'illustrer mon propos, j'utiliserai autant que possible des exemples modernes relevés sur le terrain. Lorsque les exemples seront extraits d'une des sources citées précédemment, ils seront identifiés grâce à leur référencement (voir Chapitre IV. 4.3.3).

Ce chapitre, dédié à la description générale du iaai, est construit selon deux sections. Dans un premier temps (§ 2), je décrirai le système phonologique du iaai, en présentant ses inventaires vocalique (§ 2.1) et consonantique (§ 2.2), avant d'aborder la composition syllabique et ses contraintes (§ 2.4). J'évoquerai également les choix des transcriptions phonétiques et orthographiques (§ 2.3), avant de présenter différents phénomènes d'alternances morphophonologiques (§ 2.5). Dans le cadre de cette thèse qui porte sur la dynamique de la langue iaai aujourd'hui, cette description phonologique se terminera sur

quelques considérations concernant des évolutions phonétiques observées dans les données modernes et une interprétation possible de leurs conséquences phonologiques (§ 2.6).

Dans un second temps (§ 3), je décrirai le fonctionnement syntaxique du iaai, faisant appel à quelques éléments de sa morphologie, dans le but de disposer des clés permettant de comprendre et d'analyser dans la suite de cette thèse les exemples issus des données modernes. Il s'agira de montrer l'organisation de la phrase simple et l'ordre de ses constituants (§ 3.1), avant d'aborder, d'une part, le syntagme nominal (§ 3.2) et, d'autre part, le syntagme verbal (§ 3.3). La thématique de l'expression de la possession, qui appartient au domaine du syntagme nominal, ne sera pas abordée ici car elle sera développée de façon plus approfondie dans un chapitre dédié (Chapitre VI) qui servira d'introduction au chapitre suivant sur l'évolution du système des classificateurs possessifs (Chapitre VII).

2. Phonologie

La particularité phonologique des langues loyaliennes (iaai, drehu et nengone), par rapport aux langues de la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie, est de ne comporter ni voyelles nasales ni consonnes occlusives prénasalisées. Ce qui n'empêche pas au iaai d'avoir un inventaire phonologique très riche, avec cinquante-sept phonèmes, bien plus que dans la plupart des langues océaniennes et austronésiennes en général.

Les phonéticiens Ian Maddieson & Victoria Anderson (1994) se sont intéressés au iaai dans une étude des caractéristiques de sa structure phonétique. À l'aide de techniques expérimentales acoustiques (spectrogrammes et oscillogrammes) et articulatoires (palatogrammes et linguagrammes) auprès de locuteurs natifs, les auteurs ont exploré les propriétés phonétiques des sons du iaai. Cette analyse fine leur permet de compléter l'étude de Françoise Ozanne-Rivierre (1976; 1984). Les conclusions de Maddieson & Anderson sont assez semblables à celles de Ozanne-Rivierre, à ceci-près qu'ils proposent quelques variations dans les labels donnés aux catégories de traits, et soulignent les idiosyncrasies du premier système proposé. Ce chapitre combine les analyses faites successivement par Tryon (1968), Ozanne-Rivierre (1976) et Maddieson & Anderson (1994) afin d'atteindre un relatif consensus.

En outre, une dernière sous-section sera consacrée à l'étude de quelques phénomènes d'évolution des consonnes du iaai attestés dans les données modernes. Ces évolutions conduisent à proposer un nouvel inventaire phonologique des consonnes pour la langue d'aujourd'hui (Tableau 33).

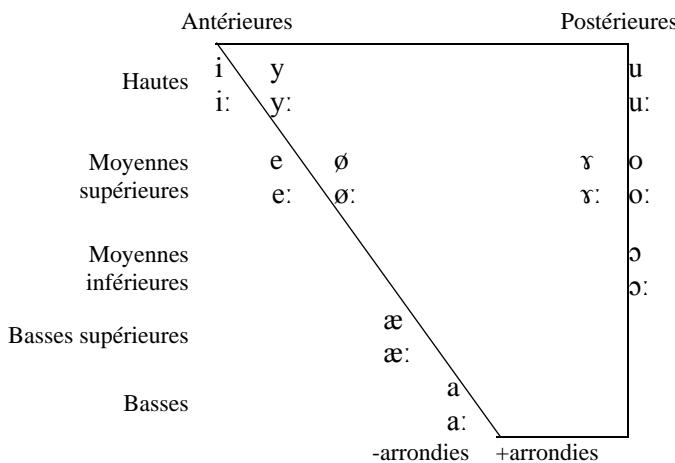
2.1. Voyelles

Le système vocalique du iaai est le plus riche des langues loyaltiennes bien qu'il ne comporte aucune voyelle nasale, à l'inverse, par exemple, des langues du Sud de la Grande Terre.

2.1.1. Inventaire des phonèmes vocaliques

Le système vocalique du iaai est composé de vingt voyelles phonologiques : dix voyelles brèves et dix voyelles longues¹¹⁰ correspondantes, représentées dans le trapèze vocalique ci-dessous.

Figure 1 : Les voyelles phonologiques du iaai



Quelques remarques concernant la réalisation de ces phonèmes vocaliques méritent, à ce stade, d'être faites. Ozanne-Rivierre, dans sa grammaire (1976, 63), note l'antérieure basse supérieure [æ] comme une moyenne inférieure [ɛ], mais constate déjà que sa réalisation est en fait plus ouverte que le [ɛ] du français, par exemple, et s'apparente davantage au son de l'anglais [æ]. Dans son dictionnaire, publié huit ans plus tard, elle a effectivement remplacé [ɛ] par [æ]. De même, la postérieure non-arrondie [ɔ] est donnée comme une centrale (« plutôt postérieure ») [ə] dans la grammaire, alors que dans le dictionnaire les deux alternatives sont notées ([ə] ou [ɔ]). L'étude des formants permet finalement à Maddieson & Anderson de statuer de manière univoque pour une voyelle postérieure [ɔ]. Je m'aligne donc sur les propositions les plus récentes dans l'inventaire que je donne ici.

Le Tableau 18 ci-dessous illustre avec des paires minimales le statut phonologique de la longueur vocalique en iaai. Il est important de noter ici que les exemples présents dans ce chapitre seront systématiquement transcrits graphiquement et phonétiquement. La graphie

¹¹⁰ Dans la graphie, les voyelles longues sont notées par le redoublement du graphème vocalique.

adoptée est largement basée sur celle employée par Ozanne-Rivierre dans ses publications sur le iaai (1976 ; 1984). Une courte sous-section sera consacrée à cette question de la graphie dans ce chapitre au point 2.3.

Tableau 18 : Paires minimales illustrant le statut phonologique de la longueur vocalique en iaai

i / i:	(2). a. <i>hwenyi</i> [wɛni] 'se transformer, devenir'	b. <i>hwenyii</i> [wɛnij:] 'nommer'
y / y:	(3). a. <i>ûöö</i> [yɔ:] 'arbre'	b. <i>ûûöö</i> [yɔɔ:] 'soigner, veiller un malade'
u / u:	(4). a. <i>ua</i> [ua] 'où'	b. <i>uuə</i> [u:a] 'marcher dans la brousse'
e / e:	(5). a. <i>sehnyin</i> [sepin] 'joyeux, joie'	b. <i>seehnyin</i> [se:pɪn] 'fatigué, fatigued'
ø / ø:	(6). a. <i>môk</i> [møk] 'mourir'	b. <i>môôk</i> [mø:k] 'fermer les yeux'
a / a:	(7). a. <i>at</i> [at] 'homme, individu'	b. <i>aat</i> [a:t] 'blessé'
æ / æ:	(8). a. <i>hmæk</i> [mæk] 'éveillé, s'éveiller'	b. <i>hmëëk</i> [mæ:k] 'lourd, triste ; deuil'
ɤ / ɤ:	(9). a. <i>gö</i> [gv̯] 'hache'	b. <i>göö</i> [gv̯:] 'couper, inciser'
o / o:	(10). a. <i>hok</i> [hok] 'se déplacer, avancer'	b. <i>hook</i> [ho:k] 'charge, fardeau'
ɔ / ɔ:	(11). a. <i>dâ</i> [dɔ] 'baguette de bois pointue'	b. <i>dââ</i> [dɔ:] 'piquer'

2.1.2. Fréquence et distribution des voyelles

Ozanne-Rivierre (1976, 87) fournit une étude intéressante de la fréquence d'occurrences des voyelles. On retiendra simplement que, dans les monosyllabes, se sont les voyelles cardinales qui sont les plus fréquentes : [i ; e ; a ; o ; u], et que leur réalisation brève est plus courante que leur équivalente longue. Pour sa part, la voyelle [ø] est très rare et n'apparaît que dans quelques mots.

En ce qui concerne la distribution des voyelles du iaai, le sujet est plus complexe puisqu'il existe de nombreuses variations contextuelles morphophonologiques. Cette problématique est explorée en particulier dans l'article de Maddieson & Anderson (1994, 165), mais l'était déjà chez Ozanne-Rivierre (1976, 81–84), deux références vers lesquelles je renvoie pour plus de détails à ce sujet.

2.2. Consonnes

Le système consonantique du iaai, comme dans le cas de celui des autres langues kanak de Nouvelle-Calédonie, est considéré comme typologiquement non canonique pour

une langue austronésienne de par sa grande richesse et certaines de ses propriétés (*cf.* Blust 2009, 199).

2.2.1. Inventaire des phonèmes consonantiques

Le iaai compte un total de trente-sept consonnes, classées dans le tableau ci-dessous :

Tableau 19 : Les consonnes phonologiques du iaai

	labiales		labio-vélaires		dentales		alvéolaire	rétroflexes		palatales		vélaires		glottale
<i>voisement</i>	-	+	-	+	-	+		-	+	-	+	-	+	
occlusives	p	b	b^w		t	d		t	d	f	dʒ	k	g	
nasales	m	m	m ^w	m ^w	n	n		ɳ	ɳ	ɲ	ɲ	ɳ	ɳ	
battue								ʈ						
fricatives	f				θ	ð	s			ʃ		x		
approximantes	ɣ	χ	w	w			l	l					h	

D'un point de vue aréal, l'existence de consonnes sonantes sourdes est caractéristique des langues des Loyauté et du Nord de la Grande Terre (Haudricourt et al. 1979, 11). En revanche, si les consonnes prénasalisées sont typiques des langues de la Grande Terre, celles-ci sont absentes des inventaires consonantiques des langues des Loyauté, dont le iaai. Pour sa part, le iaai a pour particularité de compter un grand nombre de consonnes nasales (douze au total), réparties en paires sourde-sonore. Les exemples de paires minimales ci-dessous illustrent le rôle distinctif du trait de voisement dans la série des consonnes nasales.

Tableau 20 : Paires minimales illustrant l'opposition phonologique des consonnes nasales sourdes vs sonores

m / m'	(12). a. <i>hmëëk</i> [mæ:k] 'lourd'	b. <i>Mëëk</i> [mæ:k] 'Grande Terre'
m^w / m^{w'}	(13). a. <i>ohmweetr</i> [om ^w eet] 'petit crabe rouge et noir'	b. <i>omweetr</i> [om ^{w'} eet] 'poisson (picot)'
n / n'	(14). a. <i>hnu</i> [n̪u] 'suivre'	b. <i>nu</i> [nu] 'cocotier'
ɳ / ɳ'	(15). a. <i>hṇook</i> [ɳo:k] 'se pendre'	b. <i>ṇook</i> [ɳo:k] 'solide'
ɲ / ɲ'	(16). a. <i>hnyi</i> [ɲi] 'dans'	b. <i>nyi</i> [ɲi] 'demain'
ŋ / ŋ'	(17). a. <i>hṇegele</i> [ŋe] 'regarder'	b. <i>ŋenu</i> [ŋenu] 'se promener'

Par ailleurs, on constate également que la labio-vélarisation est un trait distinctif opposant des consonnes labiales à des consonnes labiales labio-vélarisées¹¹¹, comme on peut le voir dans les exemples du tableau suivant :

Tableau 21 : Paires minimales illustrant le statut phonologique des consonnes labio-vélarisées

b / bʷ	(18). a. <i>biny</i> [bijn] ‘pigeon vert’	b. <i>bwiny</i> [bʷijn] ‘paquet, banc’
m / mʷ	(19). a. <i>uma</i> [uma] ‘maison’	b. <i>umwaa</i> [umʷa:] ‘2SG.FUT’
m̪ / m̪ʷ	(20). a. <i>hme</i> [m̪e] ‘sec’	b. <i>hmwelen</i> [m̪ʷe[en]] ‘dessous’

Néanmoins, on verra par la suite dans ce chapitre (2.6.1) que cette opposition basée sur la labio-vélarisation est en train de se perdre chez grand nombre de locuteurs actuels du iaai.

Le système phonologique de la langue distingue également les dentales des rétroflexes, comme l'illustrent les exemples suivants :

Tableau 22 : Paires minimales illustrant l'opposition phonologique entre dentales et rétroflexes

t / t̪	(21). a. <i>but</i> [but] ‘REV’	b. <i>butr</i> [but̪] ‘vert, pas mûr’
d / d̪	(22). a. <i>dok</i> [dok] ‘endroit, lieu’	b. <i>drok</i> [d̪ok] ‘canard (> ang. <i>duck</i>)’
n / n̪	(23). a. <i>wanu</i> [wanu] ‘coco’	b. <i>wanu</i> [wanu] ‘s'enrouler’

Cependant, là-encore, l'articulation propre aux rétroflexes semble se perdre aujourd'hui, au profit d'une réalisation dentale ou palatale (voir 2.6.1).

D'après les descriptions antérieures de la langue disponibles à ce jour, plusieurs remarques quant à la réalisation des consonnes du iaai méritent d'être rappelées :

- Phonétiquement, c'est l'aspiration, produite avant l'articulation de la consonne, qui constitue l'assourdissement des sonantes sourdes du iaai (Haudricourt et al. 1979, 11).
- D'autre part, parmi les approximantes, il faut noter que les deux rétroflexes /ɻ/ et /ɭ/ sont réalisées latérales. De plus, les approximantes labio-palatales /ɥ/ et /ŋ/ sont articulées avec une légère friction (Maddieson and Anderson 1994, 176) mais cependant moins importante que celle des fricatives de la langue.
- Les palatales /ʃ/, /dʒ/, /ɲ/ et /ŋ/ sont en fait réalisées un peu plus en arrière, comme des pré dorso-prépalatales mais sont classées comme palatales par soucis d'économie.

¹¹¹ Des consonnes labiales peuvent en effet être labialisées (Ladefoged and Maddieson 1996, 356–358). Les consonnes labialisées se caractérisent par la surimposition d'un geste secondaire, l'arrondissement des lèvres, alors que les consonnes labiales impliquent simplement l'utilisation des lèvres, sans nécessairement que celles-ci soient arrondies. La distinction labiales / labiales labialisées est présente dans d'autres langues du Pacifique, entre autres en Australie (Ladefoged and Maddieson 1996, 356).

- Les deux occlusives palatales /ʃ/ et /dʒ/ sont réalisées comme des affriquées : « *au moment de la désocclusion, la langue se creuse en canal comme pour une chuintante* » (Ozanne-Rivierre 1984, 51–52).

2.2.2. Distribution et fréquence des consonnes

Les consonnes du iaai peuvent apparaître en position initiale et médiane des mots, exceptée la battue rétroflexe /ʈ/. Celle-ci n'est jamais attestée à l'initiale. De plus, son opposition avec l'occlusive sourde /t/ est neutralisée en finale, ainsi que son opposition avec l'occlusive sonore /d/ en position médiane de mot dans le système des pronoms. Dans ces contextes, il y a variation entre /t/ ~ /ʈ/ et /d/ ~ /ɖ/.

(24). **Variation contextuelle entre occlusive sourde et battue rétroflexe en finale de mots**

- | | | | |
|----------------|---------------------|--------------------|---------------|
| a. [xt] ~ [xʈ] | 'marmite, cuisiner' | b. [to:t] ~ [to:ʈ] | 'être debout' |
|----------------|---------------------|--------------------|---------------|

(25). **Variation contextuelle entre occlusive sonore et battue rétroflexe dans les pronoms**

- | | | | |
|--------------------|-------|----------------------|-----------|
| a. [xɖu] ~ [xʈu] | '3DU' | b. [xɖa] ~ [xʈa] | '3PL' |
| c. [xɖin] ~ [xʈin] | '3DU' | d. [aɖeme] ~ [aʈeme] | '3PL=PRS' |

Du fait de sa présence dans les pronoms, la battue est finalement très fréquente dans le discours.

Par ailleurs, d'après Ozanne-Rivierre (1976, 55–57; 1984, 12), elle n'est attestée qu'à l'intervocalique. Cependant, la linguiste semble être passée à côté de lexèmes où [t] est pourtant suivie d'une consonne¹¹². Six peuvent être relevés dans son dictionnaire (Ozanne-Rivierre, 1984) :

(26). **Séquence [rC] dans des lexèmes du iaai**

- | | | |
|-----------------|-------------|--|
| <i>arma</i> | [ar̩ma] | 'plante, <i>Pipturus incanus Wedd.</i> , Urticacée' |
| <i>harköiö</i> | [haɾkviɔ̃] | 'barrière de protection pour les champs contre les embruns marins' |
| <i>harngâ</i> | [haɾŋɔ̃] | 'maudire quelqu'un' |
| <i>harveek</i> | [haɾvɛ:k] | 'plante, <i>Premna integrifolia</i> , Verbénacée' |
| <i>therbiny</i> | [θeɾbiŋ] | 'plante, <i>Solanum sp.</i> , Solanacée' |
| <i>wahargâ</i> | [wahar̩gɔ̃] | 'oiseau : martinet, « hirondelle », <i>Collocalia sp.</i> ' |

On notera, néanmoins, que parmi ces six lexèmes, quatre sont des termes relatifs à la faune et à la flore, lexique voyageur par excellence et qui s'emprunte fréquemment.

Ozanne-Rivierre (*Ibid.* 1984, 88–91) donne un calcul détaillé des fréquences d'occurrences des consonnes du iaai à l'initiale de mots et je renvoie à son analyse pour plus de précisions à ce sujet. On retiendra seulement certains points notables :

¹¹² Elle relève pourtant bien deux exemples où la battue précède une consonne nasale (1976, 34), mais contredit ces réalisations en affirmant (p. 57) « ce phonème n'existe qu'à l'intervocalique ».

- Les sourdes /h/ (glottale) et /k/ (vélaire) sont les deux consonnes les plus fréquentes à l'initiale des mots ; les sonores /w/, /m/ et /b/ viennent ensuite compléter le classement.

- Les consonnes les moins fréquentes en position initiale sont des nasales de différents points d'articulation : les vélaires /ŋ/ et /ɳ/ ; les rétroflexes /ɳ/ et /ɳ̥/ et la palatale /j̥/. On retrouve également très peu la fricative palatale /ʃ̥/ dans cette position.

En ce qui concerne la position finale, seules dix des trente-sept consonnes sont attestées : les cinq occlusives orales sourdes et les cinq occlusives nasales sonores non labio-vélarisées.

Tableau 23: Les consonnes finales du iaai

	labiales		dentales		rétroflexes		palatales		vélaires	
voisement	-	+	-	+	-	+	-	+	-	+
occlusives	p		t		t̥		tʃ		k	
nasales		m		n		ɳ		ɳ̥		ŋ

En position finale, il faut rappeler la variation libre entre [t̥] et [t̥̥] présentée précédemment (voir exemples (24)).

En outre, il faut aujourd’hui compter sur l’introduction de plusieurs consonnes par le biais d’emprunts lexicaux au français. Il s’agit notamment des fricatives /v/, /z/ et /ʒ/ qui viennent s’ajouter à l’inventaire phonologique du iaai d’origine, sans pour autant introduire de nouveaux points ou modes d’articulation. De plus, la fricative uvulaire [χ] présente dans les emprunts au français est parfois conservée telle quelle en iaai (voir § 2.6.5 de ce Chapitre et Chapitre VIII).

2.3. Graphie

La graphie du iaai a été établie par les missionnaires protestants anglais de la *London Missionary Society* dès la fin du XIX^{ème} siècle avec la traduction de plusieurs textes religieux. De fait, ce sont surtout les protestants qui sont aujourd’hui les plus habitués à lire et écrire le iaai (Chapitre IV. 4.3.1).

Cependant, l’orthographe mise en place par les missionnaires présentait quelques lacunes soulignées par Ozanne-Rivierre (1976, 32). La linguiste a donc proposé une graphie mise à jour et plus proche de la réalité phonétique et phonologique de la langue. Waheo &

Waheo (1987) ont, par la suite, édité une proposition d'écriture reprenant beaucoup des choix faits par Ozanne-Rivierre (*ibid.*).

Dans ce travail, je m'appuierai en grande partie sur ces deux sources de référence. Le Tableau 24 ci-dessous donne les correspondances entre phonèmes (d'après les conventions de l'*Alphabet Phonétique International*) et graphèmes qui seront employés.

Tableau 24 : Correspondances entre phonèmes et graphèmes du iaai

Voyelles		Consonnes			
Phonème	Graphème	Phonème	Graphème	Phonème	Graphème
i	i	p	p	ɲ	hny
i:	ii	b	b	ŋ	ng
y	û	b ^w	bw	ŋ	hng
y:	ûû	t	t	t ~ r / ʁ	r
u	u	d	d	f	f
u:	uu	t̪	tr	θ	th
e	e	ɖ	dr	ð	dh
e:	ee	ʃ	c	s	s
ø	ô	dʒ	j	ʃ	ch
ø:	ôô	k	k	x	x
ɛ	ö	g	g	ɥ	hv
ɛ̄	öö	m̄	hm	ɥ	v
ɔ	o	m	m	w̄	hw
ɔ:	oo	m̄ ^w	hmw	w̄	w
ɔ̄	â	m ^w	mw	h	h
ɔ̄:	ââ	ɳ̄	hn	l̄	hl
æ	ë	n̄	n	l̄	l
ǣ:	ëë	ɳ̄	hn	z̄	(j)
a	a	ɳ̄	n̄	v̄	(v)
ā:	aa	ɲ̄	ny	z̄	(z)

Sources : d'après Ozanne-Rivierre (Ozanne-Rivierre 1976, 15–16), Waheo & Waheo (1987) et le site de l'[ALK](#)

Il faut noter que les trois derniers phonèmes et graphèmes du tableau correspondent à trois nouveaux phonèmes introduits dans le système par les emprunts au français (voir § 2.6.5 dans ce Chapitre). Ils posent problème quant à leur graphie car deux d'entre eux partagent des graphèmes déjà utilisés pour d'autres phonèmes de la langue : [ʒ] et [dʒ] ont pour graphème *j* ; [v] et [ɥ] ont pour graphème *v*. Ces difficultés n'ont pas encore été résolues à ce jour par les décisions de l'ALK et restent donc entières.

En tant que langue à tradition orale – dont la variation est une caractéristique essentielle et naturelle – et peu standardisée, l'orthographe du iaai aujourd'hui est très largement phonétique. Cela justifie que les exemples ne seront pas toujours transcrits phonétiquement dans cette thèse, la transcription orthographique étant globalement transparente.

Il faut rappeler que le travail actuel de l'Académie des Langues Kanak se consacre, entre autres, à la normalisation des graphies des langues de Nouvelle-Calédonie et que cette

procédure est bien avancée en ce qui concerne le iaai. D'ici peu, cette langue devrait bénéficier d'une orthographe unifiée, si tous les acteurs de la promotion de la langue et les autorités coutumières parviennent à se mettre d'accord sur ce point (*cf.* Vernaudon 2009).

2.4. Principes phonotactiques

2.4.1. Structure syllabique

On trouve en iaai plusieurs types de constructions syllabiques, qu'elles soient ouvertes ou fermées, constituées d'un simple noyau ou contenant une attaque et/ou une coda. Le Tableau 25 ci-dessous, présente la diversité de ces structures syllabiques, par ordre croissant du nombre de segments constitutifs.

Tableau 25 : Typologie des syllabes du iaai

Syllabes ouvertes				Syllabes fermées			
a. V	[u]	<i>u</i>	'igname'				
b. V:	[i:]	<i>ii</i>	'téter'				
c. CV	[we]	<i>we</i>	'pluie'	e. VC	[xŋ]	<i>öny</i>	'sable'
d. CV:	[bi:]	<i>bi</i>	'faire'	f. V:C	[a:t]	<i>aat</i>	'blessé'
				g. CVC	[[it]]	<i>litr</i>	'nuit'
				h. CV:C	[[a:p]]	<i>laany</i>	'jour'

Source : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 33)

Ainsi, la syllabe canonique en iaai est de type (C)V(:)(C), chacune des deux consonnes étant facultative. Aucune attaque ou coda complexe n'est attestée.

2.4.2. Structure morphémique

En ce qui concerne la structure des unités significatives indécomposables, le iaai est constitué essentiellement de morphèmes monosyllabiques et dissyllabiques, alors que les trisyllabiques et les tétrasyllabiques sont beaucoup moins fréquents (voir Tableau 26).

Tableau 26: Structure des unités significatives indécomposables du iaai

monosyllabiques	V:	[i:]	<i>ii</i>	'téter'
	CV:	[nɔ:]	<i>nââ</i>	'enseigner à quelqu'un'
	VC	[an]	<i>an</i>	'manger quelque chose'
	CVC	[to:t]	<i>tootr</i>	'être debout, s'arrêter'
dissyllabiques	V.V:	[y.y:]	<i>ûöö</i>	'arbre'
	CV.V	[xy.u]	<i>xöu</i>	'mettre, installer'
	CV.CV	[me.nɔ]	<i>menâ</i>	'oiseau'
	CV.CVC	[su.mat]	<i>sumat</i>	'demander'
trisyllabiques	CV.CV.CV:	[so:.m ^w e.ʃa:]	<i>soohmwecaa</i>	'vieille femme'
	CV.CV.CVC	[wa.θe.θy:t]	<i>wathethöötr</i>	'méchanceté'
tétrasyllabique	V.CV.CV.CV:	[i.gi.gi.y:]	<i>igigilöö</i>	'encercler'

2.4.3. Enchaînement syllabique

Si la succession de voyelles entre deux syllabes (V.V) est très courante et n'impose pas de contraintes phonotactiques particulières, en revanche, le iaai n'accepte que très exceptionnellement les successions de consonnes.

L'enchaînement de consonnes n'est possible que si la combinaison met en jeu une consonne nasale ou la battue [t] :

(27). **C^[+nasale]C**¹¹³ :

ûnykûme	[yŋ.ky.me]	(VC ^[+nasale] .CV.CV)
<i>penser</i>		

(28). **CC^[+nasale]** :

ecmëk	[etʃ.mæk]	(VC.C ^[+nasale] VC)
<i>œil</i>		

(29). **[t]C** : (voir aussi les autres occurrences mentionnées dans les exemples (26) plus haut)

wahargâ	[wa.haṛ.gɔ]	(CV.CV[t].CV)
<i>hirondelle</i>		

Ces règles phonotactiques conditionnent l'adaptation de certains emprunts afin de les rendre conformes à la structure canonique du iaai, ce qui constitue une thématique importante de cette thèse notamment dans le chapitre sur la modernisation du lexique (Chapitre VIII). Parmi ces règles d'adaptation figure celle de l'adjonction de voyelles épenthétiques afin d'éviter la succession de consonnes dans le mot¹¹⁴, comme dans les exemples suivants :

- (30). a. falawa [fa.[a.wa] ‘pain’ < ang. *flour* ‘farine’
 b. burum [bu.[u.m] ‘balai’ < ang. *broom* ‘farine’

2.5. Phénomènes morphophonologiques

Le iaai présente une morphophonologie complexe se manifestant par de nombreux phénomènes d'alternance phonétique, d'assimilation et d'harmonie. Ces phénomènes ne sont pas présentés en détail ici, où seuls les plus importants sont évoqués. La grammaire d'Ozanne-Rivierre (1976) constitue la référence concernant la description exhaustive de ces

¹¹³ Dans sa grammaire, Ozanne-Rivierre (1976, 34) déclare : « *On observera la rareté de tels groupes (10 cas sur 2 500 unités indécomposables du lexique)* ».

¹¹⁴ Moyse-Faurie (2013, com.pers.) note cependant que l'emprunt de ces mots en iaai peut aussi être interprété comme ayant été fait par le biais du drehu, langue parlée à Lifou, dans laquelle l'épenthèse aurait déjà été faite.

phénomènes pour lesquels elle fournit souvent le paradigme complet des lexèmes concernés par tel ou tel phénomène.

2.5.1. Alternances phonétiques en frontière de mots

On note deux phénomènes d'alternance phonétique à la frontière de mots (sandhi externes) en iaai. Le premier peut concerner n'importe quelle catégorie de mot lorsqu'une consonne finale précède une voyelle initiale ; le second ne concerne que les marques aspectuelles après une consonne finale.

a. Assimilation régressive de la C en position C#V

À la frontière entre un lexème dont la dernière syllabe est fermée et un lexème commençant par une voyelle, la consonne finale du premier mot se voise (assimilation régressive) : C^[-voisée] → C^[+voisée]/_#V, comme dans les exemples du Tableau 27 :

Tableau 27 : Phénomène d'assimilation consonantique en fin de mot et avant voyelle

se réalise	exemples		
/p/	[b]	tep aang	[teba:ŋ] ‘ce rat-ci’
/t/	[ð]	at aang	[aða:ŋ] ‘cet homme-ci’
/t/ ou /t̪/	[t̪]	ötr aang	[ɔt̪a:ŋ] ‘cette marmite-ci’
/ʃ/	[dʒ]	hofuuc aang	[hofu:dʒa:ŋ] ‘cette parole-ci’
/k/	[g]	hak aang	[haga:ŋ] ‘cette barrière-ci’

Source : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 58)

Ce type d'assimilation consonantique s'entend très fréquemment dans le discours spontané rapide.

b. Assimilation progressive de la C initiale des marques aspectuelles après C

Un second type d'alternance à la frontière de mots concerne les marques aspectuelles (voir Chapitre V. 3.3.5). Situées à la fin des prédicats verbaux, ces marques voient leur consonne initiale conditionnée par le contexte précédent immédiat. La forme après voyelle est considérée comme forme de base. Pour la particule *but* [but] ‘REV’, l'assimilation progressive concerne le voisement et le point d'articulation : la consonne initiale de la marque aspectuelle devient homorganique de la consonne qui précède. En ce qui concerne la particule *dhö* [ð᷑] ‘PONC’, l'assimilation concerne cette fois le voisement et le mode : la fricative devient occlusive au contact de consonnes [-continu]. Pour les particules *bi* [bi] ‘REFL’ et *ju* [d᷑u] ‘INGR’, l'assimilation touche uniquement le voisement.

Tableau 28 : Assimilation de la consonne initiale des marques aspectuelles

V#_		C ^[+nasale ; +sonore] #_						C ^[+occlusive ; +sourde] #_			
'REV'	but	m#	n#	ŋ#	j#	ŋ#	p#	t#	t#	tʃ	k
(31)a.		but	dut	ɖut	ɖu	gut	put	tut	ʈut	ʈu	kut
'PONC'	ðy			ðy						ʈy	
(32)a.											(32)b.
'REFL'	bi			bi						pi	
'INGR'	ɖu			ɖu						ʈu	

Source : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 95)

Quelques exemples issus du corpus permettent d'illustrer, ci-dessous, ces assimilations (le numéro correspondant aux exemples est indiqué dans le Tableau 28) :

- (31). a. Ogeme **he but** ga han koko.

oge=me he **but** ga han koko
1SG=PRS aller REV pour manger.TRS igname

Je vais enfin manger l'igname.

{cv.walei_Li.104}

- b. Lakee aa **löng gut** eiö Duök !

lakee a=a **löng** **gut** eiö Duök
HYP 3SG=PAS entendre REV là-bas Lifou

Peut-être as-tu déjà entendu ça là-bas à Lifou !

{cv.walei_Od.43}

- c. E hu **at tut** a bâân...

E hu **at** **tut** a bâân
3SG EXIS homme REV avant

Il y avait déjà des hommes avant...

{txt.ADN_5.3}

- (32). a. Aa **oo dhö aviâ** !

a=a **oo** **dhö** **aviâ**^{fr}
3SG=PAS arriver PONC avion

L'avion est arrivé !

{st.LxM-3_Ja.6.1}

- b. (...) me **kot tö anyin klavie**.

me **kot** **tö** anyi -n **klavie**^{fr}
et taper PONC CL.P_GÉN -POS.3SG clavier

(...) et (elle) tape sur son clavier.

{st.LxM-4_Te.11.1}

2.5.2. Alternances phonétiques à l'intérieur du mot

Deux contextes morphosyntaxiques génèrent des alternances phonétiques importantes au niveau interne des unités du lexique : avant un suffixe possessif et dans le cas d'une transitivisation verbale.

a. Alternance vocalique avant suffixe possessif

En premier lieu, il s'agit de l'alternance de la voyelle finale des noms dépendants (voir Chapitre V.3.2.1) qui prennent obligatoirement un suffixe possessif. La voyelle finale de la racine du nom dépendant alterne, selon un patron relativement prévisible et stable, en

fonction du suffixe possessif ajouté. La forme avec suffixe 3SG *-n* sert de forme de citation et de base aux opérations d'alternance, tel que le montre le Tableau 29 ci-dessous.

Tableau 29 : Alternance de la voyelle finale des noms dépendants

avant 3SG <i>-n ~ -ny</i>	avant 1SG <i>-k</i> et toutes les personnes non singulier	avant 2SG <i>-m</i>	exemples
i	i	ɔ	
e	ɛ	ɔ	(33)
a	ɛ	ɔ	
o	u	o	(34)
i:	i:	e:	
o:	u:	o:	
ɔ:	ɛ:	ɔ:	(35)

Source : d'après Lynch (dans Lynch, Ross, and Crowley 2002, 782)

Dans le cadre de cette étude, il est important de retenir ce type d'alternance car elle sera fréquemment mentionnée dans les chapitres consacrés à l'expression de la possession (Chapitre VI) et son évolution (Chapitre VII).

- | | | |
|--|---|--|
| (33). a. kiben [kiben]
kibe -n
grand-père -POS.3SG
<i>son grand-père</i> | b. kibök [kibɔk]
kibö -k
grand-père -POS.1SG
<i>mon grand-père</i> | c. kibâm [kibɔm]
kibâ -m
grand-père -POS.2SG
<i>ton grand-père</i> |
| (34). a. katoon [kato:n]
katoo -n
beau-frère -POS.3SG
<i>son beau-frère</i> | b. katuuuk [katu:k]
katuu -k
beau-frère -POS.1SG
<i>mon beau-frère</i> | c. katoom [kato:m]
katoo -m
beau-frère -POS.2SG
<i>ton beau-frère</i> |
| (35). a. homenâân [homenɔ:n]
homenââ -n
souffle -pos.3sg
<i>son souffle</i> | b. homenöök [homenɛ:k]
homenöö -k
souffle -pos.1sg
<i>mon souffle</i> | c. homenââm [homenɔ:m]
homenââ -m
souffle -pos.2sg
<i>ton souffle</i> |

Ozanne-Rivierre (1976, 96–105) fournit une longue liste d'exemples de chacune de ces alternances vocaliques avant suffixes possessifs.

b. Alternances phonétiques liées à la transitivisation verbale

En second lieu, l'alternance vocalique concerne les racines verbales en fonction de leur transitivité et de la nature de l'objet (voir 3.3.7). Ce phénomène constitue une des complexités morphophonologiques les plus grandes de la langue iaai car les alternances ne sont pas toujours facilement prévisibles, contrairement à celles évoquées dans le Tableau 29.

La majorité des verbes intransitifs du iaai peuvent être transitivisés. Cette transitivisation se fait le plus souvent par l'adjonction du suffixe *-â* ou un de ses allomorphes (*-en ~-an ~-on, -ec, -em, -öö, -oo*), ou bien par la modification de la voyelle finale de la base verbale.

➤ *Transitivisation par suffixation de -â*

La plupart des racines verbales en syllabe fermée ne connaissent aucun changement au moment de la suffixation du -â transitivisant :

(36). a. belök	b. belökâ
<i>faire le champ</i>	belök -â
	faire_le_champ -TRS
	<i>cultiver quelque chose</i>

Mais, pour certains verbes, l'ajout du suffixe entraîne différents changements morphophonologiques au sein de leur racine.

– Suffixation transitive entraînant une lénition

Pour certains verbes de forme CVC, l'adjonction du suffixe transitivisant -â peut provoquer la lénition de la consonne finale, sans pour autant être systématique pour tous les verbes. Selon la nature de la consonne finale, cette lénition peut se manifester par le voisement (parfois, avec labio-vélarisation) ou par une réalisation liquide (approximante ou battue).

Tableau 30 : Règles de lénition de la consonne finale après -â '-TRS' et exemples

	Forme intransitive		Forme transitivisée	
p → bw	soop [so:p]	'faire la lessive' (> angl. soap)	soobwâ [so:bʷə]	'laver qqch.'
t → t	tulut [tu]ut]	'mesurer'	tulutâ [tu]utɔ]	'mesurer qqch..'
→ d	huut [hu:t]	'faire un sacrifice'	huudâ [hu:dɔ]	'sacrifier qqch..'
t → l	thitr [θit]	'cueillir des pousses'	thilen [θi]en]	'cueillir qqch..'
→ d	selatr [se]at]	'se mirer'	selâdâ [se]ɔdɔ]	'regarder qqch.. en transparence (à travers l'eau ou des lunettes)'
→ r	sââtr [so:t]	'saler' (> angl. salt)	sâârâ [so:rɔ]	'saler qqch..'
ʃ → ʃ	hic [hitʃ]	'mâcher'	hicâ [hitʃɔ]	'mâcher qqch..'
→ dʒ	hic [hitʃ]	'prier'	hijâ [hidʒɔ]	'prier pour qqn'
k → k	walak [wa]ak]	'jouer'	walakâ [wa]akɔ]	'jouer avec qqch..'
→ g	nik [nik]	'être crispé de peur'	oonigâ [o:nigɔ]	'faire sursauter de peur' ¹¹⁵

Source : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 114-115)

Pour certains verbes, cette lénition de la consonne finale s'accompagne également d'une harmonisation vocalique comme pour l'exemple de *selatr* 'se mirer' → *selâdâ* 'regarder qqch.. en transparence', dans le Tableau 30, où [a] → [ɔ]/_C[ɔ].

– Suffixation transitive entraînant une harmonisation vocalique

Quelques rares cas de verbes subissent une harmonisation vocalique interne lorsqu'ils reçoivent le suffixe transitif -â. Ozanne-Rivierre (1976, 115) donne la liste complète de ces neuf verbes, dont les trois plus courants sont reproduits dans le tableau ci-dessous. À noter que cette harmonisation peut s'opérer sous la forme d'une assimilation ([e:] → [ɔ]/_C[ɔ]) aussi

¹¹⁵ Le préfixe *oo-* marque la causativisation (voir Chapitre V3.3.7.b).

bien que d'une dissimilation ([o] → [u]/_C[ɔ]). Elle peut s'accompagner également d'une réduction de la longueur vocalique (*keec* → *kâcâ*) et survient aussi dans le cas d'une transitivisation combinée à un procédé de causativisation (*oosûûâ*).

Tableau 31 : Règles d'harmonisation vocalique des formes verbales transitivisées et exemples

	Forme intransitive		Forme transitivisée	
e: → ɔ	<i>keec</i>	[ke:tʃ] ‘se sauver’	<i>kâcâ</i>	[kɔ:tʃɔ] ‘fuir qqch.. ou qqn’
o → u	<i>hok</i>	[hok] ‘se déplacer’	<i>hukâ</i>	[hukɔ] ‘bouger qqch..’
ɔ:y →	<i>sooû</i>	[so:y] ‘se baigner’	<i>oosûûâ</i>	[oosy:ɔ] ‘baigner qqch..’
y:				

➤ *Transitivisation par modification de la voyelle finale de la base verbale*

Pour les verbes dont la syllabe finale de la racine est ouverte, la transitivisation se marque soit par l'allongement de la voyelle finale, soit par l'alternance avec une autre voyelle, en fonction de la nature de la voyelle.

– Transitivisation par allongement vocalique

Les racines verbales finissant par une voyelle moyenne inférieure ou basse (–ë [æ], –â [ɔ] ou –a [a]) voient leur voyelle finale allongée (Ozanne-Rivierre 1976, 111).

(37).a. penapena [penapena]	b. penapenaa [penapena:]
penapena	penapenaa
préparer	préparer.TRS
<i>se préparer</i>	<i>préparer quelque chose</i>

Comme il est démontré dans l'exemple (37)b., ces formes verbales dont la transitivisation est marquée par une transformation de la racine sans ajout de morphème seront glosées avec l'ajout de l'information grammaticale de transitivisation, notée .TRS, sur l'information lexicale de base.

– Transitivisation par flexion de la voyelle finale

Pour les verbes se terminant par une autre voyelle, c'est-à-dire une voyelle moyenne supérieure ou haute, la transitivisation se fait par la flexion de la voyelle finale selon les règles données dans le Tableau 32 ci-dessous.

Tableau 32 : Règles de flexion de la voyelle finale lors de la transitivisation et exemples

Ci → Cy:	gili [gil i] ‘scier’	gilöö [gil ɔ:] ‘scier qqch..’
→ Co	ulili [u i i] ‘s’étendre’	ulolo [u o o] ‘étendre qqch..’
C ^w i	bwi [b ^w i] ‘réver’	boo [bo:] ¹¹⁶ ‘réver de qqch../qqn’
yCy	ûcû [yʃy] ‘faire des achats’	ûcoo [yʃo:] ‘acheter qqch..’
Cu	kuku [kuku] ‘crier’	kukoo [kuko:] ‘annoncer qqch.. publiquement’
Ce	sene [sene] ‘visiter’	senâ [senɔ] ‘visiter qqch../qqn’
Cy	hûjö [hydʒy] ‘coller’	hûjâ [hydʒɔ] ‘coller qqch..’

Source : d’après Ozanne-Rivierre (1976, 112–113)

➤ *Alternances phonétiques du verbe liées à la nature du complément*

Enfin, il existe des règles complexes de flexions consonantiques ou vocaliques des bases verbales transitives, en fonction de la nature du complément qui les suit. Ces règles sont détaillées par Ozanne-Rivierre (1976, 115–129) et des exemples seront donnés dans la sous-section sur les classes de verbes (§ 3.3). On peut d’ores et déjà retenir que la forme verbale varie selon que le complément est un nom commun déterminé ; un pronom ou nom propre, ou encore un nom commun indéterminé. Les exemples ci-dessous illustrent cette alternance pour le verbe *hadruâ* ‘aider qqn’ avec un nom commun déterminé pour complément (exemple (38)a.), puis avec un complément pronominal¹¹⁷ (exemple (38)b.) :

Verbe transitif + nom commun déterminé

(38). a. Ame hadruâ kamen

a=me hadruâ kame -n
3SG=PRS aider père -POS.3SG

Il aide son père

{st.PS_Su.45}

Verbe transitif + pronom

b. (...) adreme oo kâu me **hadruöö e** he ka ip jee wan ûöö hnyi hnyin tang.

adre=me oo kâu me **hadruöö e** he ka ip jee wan ûöö hnyi
3COL=PRS arriver DEST aider.TRS 3SG FUT mettre ART.DEF.PC fruit dans
hnyi -n tang
intérieur -POS.JC panier

(...) ils arrivent vers lui et ils vont l'aider à mettre les fruits dans le panier.

{st.PS_Aiz.17}

¹¹⁶ Ici, en plus de la flexion de la voyelle finale, il y a également lénition de la consonne initiale [b^w] → [b].

¹¹⁷ La liste des pronoms objets est donnée en 3.3.2.

2.6. Évolutions phonétiques

Les données modernes du iaai montrent des évolutions dans la prononciation actuelle de certains segments consonantiques et viennent confirmer certains changements déjà notés par Ozanne-Rivierre aussi bien dans sa grammaire (1976) que dans son dictionnaire (1984).

2.6.1. Effacement de la labio-vélarisation des labiales

Une première évolution notable concerne l'effacement du trait labio-vélaire des consonnes labiales labio-vélarisées qui fusionnent ainsi avec les labiales correspondantes, tel que :

C[+labiale ; +labio-vélarisé]	→	C[+labiale]
[b ^w]	→	[b]
[m ^w]	→	[m]
[m̥ ^w]	→	[m̥]

Le iaai est pourtant la seule des trois langues du sous-groupe des Loyauté à avoir conservé, dans son évolution diachronique, des consonnes labiales labio-vélarisées, tout comme dans de nombreuses langues de la Grande Terre. Mais une étude comparative de Rivierre (1996, 11) montre que :

La perte du trait de labiovélarisation est un phénomène commun : on le constate sur la Grande Terre [...]. Mais parfois cet effacement est progressif comme on le constate aux Loyauté.

Déjà dans son dictionnaire, Ozanne-Rivierre (1984, 14) propose de ne plus noter graphiquement la labio-vélarisation des bilabiales devant les voyelles postérieures :

La labiovélarisation des consonnes **hmw**, **mw**, **bw** devant la voyelle **â**, encore perceptible lors de mon enquête en 1971 auprès de locuteurs âgés (région de Fajawe), semble disparaître dans la prononciation actuelle :

(hmwâ)	>	hmâ	'fixe, résistant'
(mwâtrân)	>	mâtrân	'descendance'
(bwâm)	>	bâm	'ta tête'

La même évolution s'observe devant la voyelle **ö** :

(ohmwöu)	>	ohmöu	'mèche de cheveux'
(mwöötr)	>	möötr	'vie'
(bwök)	>	bök	'ma tête'

Ces évolutions ont été confirmées par des élicitations auprès de deux locutrices âgées d'une trentaine d'années : elles donnent toujours la variante non labio-vélarisée pour les mêmes exemples que Ozanne-Rivierre ci-dessus ou d'autres.

Il faut d'ailleurs relever que dans une des lettres du corpus moderne, l'auteur de la lettre écrit *mötr* pour *mwöötr* 'vie' (39). Pour des locuteurs non alphabétisés dans leur langue

maternelle, comme c'est le cas de l'auteure de cette lettre (une femme âgée d'environ 70 ans), on peut raisonnablement supposer que l'usage de l'écrit se fait selon une correspondance phonétique entre ce que le locuteur dit et ce qu'il écrit. Si on accepte cette interprétation, l'exemple ci-dessous confirme bien que la prononciation actuelle n'est plus labio-vélaire dans ce contexte.

- (39). Eso **mötr** gahmun¹¹⁸

e soo **möötr** ga öhmun
3SG bien vie avec 1PL

Nous allons bien. (litt. La vie est bonne avec nous)

{ltr04_Buba.2}

De plus, l'effacement de la labio-vélarisation des labiales semble même s'étendre au-delà du seul contexte des voyelles postérieures puisque ce même phénomène est attesté devant les antérieures [e] et [i] dans les élicitations auprès des deux informatrices :

- (40). a. (umwe) > ume

[um^we] > [ume]
tu (présent)

- b. (hmwelen) > hmelen

[m^we|en] > [me|en]
dessous

- c. (ööbwiieny) > ööbiiny

[x:bΩi:jn] > [x:bi:jn]
son petit-fils

Cependant, la fusion entre labiales et labiales labio-vélarisées apparaît comme étant un changement en cours. Cette tendance est encore très variable, même au niveau intra-locuteur, puisqu'une des deux informatrices conserve parfois la labio-vélarisation (exemples (41)a. et b.) alors que le contexte vocalique est le même que dans les exemples précédents (40) :

- (41). a. xöbwé

[x**βΩe**]
couvrir

- b. ûtrûbwitr

[ψtr**βΩt̪**]
dessous

Ce changement en cours, apparemment interne à la langue (Rivierre 1996), est un type de fusion de sons plutôt courant dans l'évolution des langues. Cependant, il est probablement accentué par le contexte de contact de langues et de bilinguisme en français, langue dépourvue de consonnes labio-vélarisées¹¹⁹. Dans l'environnement du iaai, le français n'est probablement pas la seule langue influençant cette évolution. En effet, il est particulièrement intéressant de noter que le fagauvea, langue voisine parlée sur l'île

¹¹⁸ La première ligne de l'exemple reproduit scrupuleusement la phrase telle qu'elle est rédigée dans la lettre par son auteure. La seconde ligne correspond au découpage morphologique d'après l'orthographe adoptée dans cette thèse.

¹¹⁹ Moyse-Faurie (2013, com. pers.) souligne néanmoins que cet argument peut être remis en cause par des exemples de mots en français comportant des labio-vélaires, comme dans *boîte* [bwat].

d'Ouvéa, a emprunté de nombreux lexèmes au iaai tout en remplaçant systématiquement les occlusives et nasales labiales labio-vélarisées par les équivalentes labiales simples, voire par une séquence labiale + [u] (Ozanne-Rivierre 1994, 535). Il est raisonnable de poser l'hypothèse que, en retour et ajouté aux autres facteurs mentionnés précédemment, le contact avec le fagauvea a pu influencer la prononciation de ces mots en iaai et conduire à la neutralisation de l'opposition entre labiales labio-vélarisées et labiales simples.

2.6.2. Réalisation dentale des sonnantes rétroflexes

Une seconde évolution qui ressort des données modernes en iaai concerne les consonnes rétroflexes. Sans avoir mené une étude phonétique approfondie, il semble être perceptible que les rétroflexes ne sont majoritairement plus produites comme telles par la majorité des locuteurs actuels du iaai. Le retournement de la langue contre le palais, qui caractérise l'articulation des rétroflexes, semble ne plus être réalisé, sauf peut-être chez certains locuteurs âgés ou conservateurs.

Deux phénomènes de changement phonétique sont alors percevables au sein des consonnes rétroflexes : d'une part, il y a fusion là où les deux rétroflexes nasales [ɳ] et [n̪] se confondent avec les dentales équivalentes [ɳ] et [n] (exemples (42)a. et b.) ; et, d'autre part, il y a effacement des deux approximantes latérales rétroflexes [ɻ] et [ɭ] et de la battue rétroflexe [ʈ] qui sont remplacées par de nouveaux segments émergeants dans la langue, respectivement, les approximantes latérales alvéolaires [ɻ], [ɭ] (exemples (43)a. et b.) et la battue alvéolaire [ɾ] (exemple (44)).

- | | |
|--|--|
| (42). a. (ûhnehɳamwö) > ûhnehnamö
[yɳeɳamʷɔ] > [yɳenamɔ]
<i>discussion</i> | b. (ɳanji) > nani
[ɳanji] > [nani]
<i>chèvre (> angl. nanny goat)</i> |
| (43). a. (hɻo) > hɻo
[ɻɔ] > [ɻɔ]
<i>trouver</i> | b. (ɻo) > lo
[ɻɔ] > [ɻɔ]
<i>deux</i> |
| (44). (göraany) > göraany
[gɔrɑ:n̪] > [gɔrɑ:n̪]
<i>haut</i> | |

Ce processus de fusion ne semble pas totalement abouti en iaai mais plutôt toujours en cours, puisque la variation entre nasale rétroflexe et dentale est attestée dans le discours, entre locuteurs au profil plus ou moins conservateur, voire même chez un même locuteur.

Moyse-Faurie (2012b, 148–149) fait également état de changements phonétiques similaires entre [t] et [r] en haméa (langue de la Grande Terre), entraînant des pertes de distinctions phonologiques importantes. Ces changements engendrent eux-mêmes de l’homophonie, notamment dans le système des pronoms entre les premières personnes inclusives et les troisièmes personnes du duel et du pluriel.

Dans le cas du haméa comme dans celui du iaai, le statut de la langue, en perte de vitalité, et le bilinguisme dominant avec le français peuvent être considérés comme des agents exacerbants.

2.6.3. Lénition des occlusives rétroflexes en affriquées

Les deux occlusives rétroflexes /t/ et /l/ se réalisent chez bon nombre de locuteurs actuels du iaai davantage comme des affriquées palatales, [ʈʃ] et [dʒ], créant ainsi une fusion avec la réalisation des affriquées palatales phonologiques /ʃ/ et /ʒ/.

$/t/$ $/ʈʃ/$	(45). trutru [tu[tu]] > [ʈʃuʈʃu] <i>conque</i>	(46). Cica [ʈʃiʈʃa] > [tʃiʈʃa] <i>Papa</i>
$/l/$ $/dʒ/$	(47). dra [l a] > [dʒa] <i>sang, rouge</i>	(48). jöö [dʒr̩] > [dʒr̩:] <i>os</i>

Les locuteurs ne sont pas toujours en mesure de dire s’il existe une différence dans la production de ces sons et beaucoup les réalisent de façon identique : au moment du relâchement de l’occlusion la friction inhérente à ce geste est prolongée, produisant ainsi un chuintement final. Le phénomène de lénition est un processus de modification phonétique assez général en iaai. Ozanne-Rivierre (1992, 193) le note dans l’évolution diachronique de certains proto-segments (passage du *d au /l/ en position initiale et médiane), mais aussi en synchronie, dans la variation entre [t] et [ʈʃ] en finale de mot chez les jeunes locuteurs à l’époque de son étude.

Par ailleurs, il est intéressant de relever que ce même phénomène de lénition des consonnes occlusives rétroflexes en des affriquées est constaté en drehu, la langue parlée sur l’île voisine de Lifou et langue kanak la plus parlée en Nouvelle-Calédonie aujourd’hui. Moyse-Faurie (2013, com. pers.) fait remonter cette modification phonétique en drehu à il y a une vingtaine d’années. En parallèle au passage des occlusives rétroflexes aux affriquées, les occlusives palatales du drehu sont aujourd’hui réalisées comme des chuintantes, comme le note Sam (2007, 21) dans sa thèse sur cette langue :

Le phonème /ʒ/, emprunté à l'anglais, déjà à très faible occurrence, a tendance à être réalisé [ʒ], qui a une très grande occurrence en français.

/c/ palatale occlusive sourde (graphème c), a tendance à être réalisée comme la chuintante [ʃ] qui a une très grande occurrence en français et qui existe déjà dans la langue drehu en tant que variante emphatique de /s/. Nous assistons donc à une transphonologisation de la paire c/ʒ en ʃ/ʒ (désocclusion des palatales) phénomène que nous avions prévu il y a une dizaine d'années.

Enfin, il faut tenir compte du fait que le français, langue dominante et parlée par tous les locuteurs du iaai, est dépourvue de consonnes rétroflexes. Ce facteur supplémentaire a sans doute influencé cette évolution résultant dans la disparition des rétroflexes du système phonologique actuel du iaai.

2.6.4. *Fusion entre fricatives vélaire et glottale*

Une très forte variation entre les consonnes fricatives vélaire [χ] et glottale [h] à l'initiale de mots est attestée dans les données modernes du iaai à la fois aux niveaux intra et inter-locuteurs. On relève, par exemple des variantes déjà attestées chez les jeunes locuteurs par Ozanne-Rivierre (1976, 55) :

(49). **Exemples de variantes entre [χ] et [h] à l'initiale**

- xoto [xoto] ~ hoto [hoto] ‘poule’
xaca [χatʃa] ~ haca [hafʃa] ‘un’
xop [χop] ~ hop [hop] ‘homme, adulte’

Aujourd’hui, indépendamment de l’âge du locuteur, la variante avec glottale initiale est toujours la plus fréquente dans les textes du corpus moderne. Il faut souligner que ce genre d’évolution phonologique de relâchement de l’articulation de la fricative vélaire est connu pour être typologiquement répandu.

Si le processus de fusion entre ces deux segments n'est peut-être pas encore totalement abouti, la prédominance de la glottale peut laisser penser à un remplacement définitif, à terme. La différence de fréquence dans le lexique de ces deux phonèmes peut aussi jouer un rôle dans cette évolution : les mots ayant la vélaire pour consonne initiale, par exemple, sont beaucoup moins fréquents que ceux à initiale glottale (de l'ordre de la moitié environ dans le dictionnaire de Ozanne-Rivierre, 1984).

La distinction entre tous les segments évoqués ici continue à être notée dans la graphie en usage. En effet, dans les quelques affichages ou documents publiés en iaai par l'ALK, les distinctions mentionnées ici sont bel et bien notées, bien que la prononciation ait évolué. Cependant beaucoup des paires minimales d'origine ne sont plus ni réalisées ni perçues comme telles par certains locuteurs actuels et constituent, aujourd’hui, des homophones. On voit d'ailleurs dans l'exemple (39) que les locuteurs *lambda*, n'ayant pas appris l'écriture de

leur langue maternelle de façon codifiée, écrivent leur langue « à l'oreille », dans une orthographe plus phonétique.

Une étude plus approfondie pourrait permettre de confirmer ou de nuancer les analyses proposées dans les points précédents et de trancher quant au statut phonologique de ces paires de consonnes ayant subi des évolutions phonétiques iaai, mais on peut d'ores et déjà proposer un nouvel inventaire consonantique.

2.6.5. Conséquences de ces évolutions phonétiques sur le système phonologique du iaai

Les évolutions phonétiques des consonnes qui ont été présentées précédemment et qui sont attestées chez un grand nombre d'informateurs dans les données modernes du iaai ont des conséquences sur le système phonologique de la langue d'aujourd'hui.

Il est ainsi possible de proposer un nouvel inventaire des consonnes phonologiques, tout en gardant à l'esprit que ces changements sont, pour le moment et d'après l'étendue des données disponibles, encore plutôt aléatoires. Les évolutions phonétiques ne sont en effet pas totalement régulières ni au niveau inter-locuteur, ni au niveau intra-locuteur, ni dans tous les contextes phonétiques équivalents.

Tableau 33 : Système des consonnes phonologiques du iaai d'aujourd'hui considérant un maximum d'évolutions phonétiques

		labiales	labio-vélaires	dentales	alvéolaires	palatales	vélaires	glottale
voisement		- + -	+ - +	- + -	+ - +	- + -	- + -	+ - +
occlusives	p b		t d		tʃ dʒ	k g		
	m m		n n		ŋ ŋ	ŋ ŋ		
			r					
	f v		θ ð	s z	ʃ ʒ			
	ɥ ɥ	w w	l l					h

Dans ce système, toute la série des rétroflexes est perdue : elles fusionnent soit avec les palatales /tʃ/ et /dʒ/ pour les occlusives /t/ et /d/ ; soit avec les dentales /n/ , /n/ pour les nasales /ŋ/ et /ŋ/. L'effacement du trait de la rétroflexion provoque par ailleurs l'apparition de nouveaux segments de substitution : /r/, /l/ et /l/ respectivement en lieu et place de la battue /t/ et des approximante /ɥ/ et /l/.

Parmi les labio-vélaires, la tendance attestée actuellement à la généralisation du phénomène de neutralisation de l'opposition distinctive basée sur la labio-vélarisation conduit à proposer un système où seules sont conservées les deux approximantes (la sourde /w/ et la sonore /w̃/). Les labio-vélaires occlusives orales /pʷ/ et /bʷ/ et les nasales /mʷ/ et /m̃ʷ/ fusionnent avec les occlusives simples correspondantes : /p/, /b/, /m̃/ et /m/.

Enfin, il faut prendre en considération la fusion de la fricative vélaire /χ/ avec l'approximante glottale /h/ au profit de cette dernière.

D'autres apports de phonèmes émergent dans ce nouveau système, notamment avec l'introduction d'emprunts lexicaux au français ayant engendré une rephonologisation. Il s'agit des consonnes fricatives voisées /v/, /z/ et /ʒ/. Le problème de la graphie de ces nouveaux phonèmes a été évoqué plus haut dans ce Chapitre (voir § 2.3).

Tableau 34 : Exemples avec les phonèmes introduits par emprunts au français

/v/	velo	[velo]	‘vélo’
	aviâ	[aviɔ̃]	‘avion’
/z/	zero	[zero]	‘zéro’
/ʒ/	ârejistre	[əroʒistr e]	‘enregistrer

À ceux-là, il faut ajouter une variante phonétique [v] au phonème /r/ dont la réalisation est principalement conditionnée par des facteurs discursifs et de style.

Si le système proposé dans le Tableau 33 ne se révèle pas vrai pour tous les locuteurs et en toutes circonstances, il représente néanmoins le système vers lequel s'oriente aujourd'hui la phonologie de la langue, en considérant comme régulières un maximum d'évolutions phonétiques telles qu'attestées dans les données modernes.

3. Syntaxe

Dans cette sous-section traitant de la morphosyntaxe du iaai, il sera question de définir les principales caractéristiques de la nature et du fonctionnement des éléments de la phrase dans cette langue.

Tout d'abord, l'ordre des mots dans la phrase simple et dans la phrase marquée thématiquement sera défini (§ 3.1).

Ensuite, le domaine du nom sera traité (§ 3.2), en présentant les différents types de noms en iaai ; puis, en détaillant les constituants du syntagme nominal simple, avant d'aborder le syntagme nominal complexe avec les modes de détermination du nom.

Enfin, il s'agira d'aborder le domaine du verbe (§ 3.3) en introduisant le fonctionnement du groupe verbal, composé d'un noyau verbal et de différents constituants satellites.

3.1. Ordre des constituants

L'ordre canonique des mots en iaai suit un ordre Verbe-Objet-Sujet (VOS) dans les phrases simples non marquées (Ozanne-Rivierre, 1976: 136) :

- (50). Ame hom wathââ wanakat

Objet	V	Sujet
a=me	hom	wathââ
3SG=PRS	prendre	ballon

L'enfant prend la balle.

Cet ordre peut être modifié dans le cas d'une phrase marquée discursivement : le constituant topicalisé¹²⁰ est alors antéposé au verbe. Il peut s'agir de l'objet d'un verbe transitif (51) ou bien du sujet d'un verbe d'action ou d'état (52) (*ibid.*, p. 133) :

- (51). Wââ // aa uhno wanakat

Objet	V	Sujet
wââ	a=a	uhno
poisson	3SG=PAS	suspendre

Le poisson, l'enfant l'a suspendu.

{OR76_136}

- (52). Wanakat // a e sehnyin

Sujet	V
wanakat	a
enfant	REL

L'enfant, il est content.

{OR76_133}

Cette mise en valeur de l'objet ou du sujet peut aussi être marquée par la locution *haba....me*. Cette marque de topicalisation est très fréquemment réduite au seul *haba* dans le discours spontané et dans les données modernes :

- (53). **Haba** wanakat (me) ame hom wathââ

haba	wanakat	(me)	a=me	hom	wathââ
TOP	enfant	(TOP)	3SG=PRS	jouer	ballon

L'enfant, il prend la balle.

¹²⁰ « Un topique est un élément de l'énoncé à partir duquel l'énonciateur développe un commentaire. La topicalisation consiste à signaler explicitement un topique. » (Creissels 2006a, 116)

3.2. Syntagme nominal

La description du syntagme nominal prendra d'abord en compte la présentation des différentes catégories de noms qui existent en iaai ainsi que les deux procédés de création de mots nouveaux possibles : la dérivation et la composition (3.2.1). Le fonctionnement du syntagme nominal sera ensuite explicité, d'abord concernant les constituants du syntagme simple (3.2.2), puis ceux du syntagme complexe (3.2.3).

3.2.1. Noms

a. Différentes catégories de noms

En iaai, il est important de noter la différence entre nom propre et nom commun qui engendrent tous deux des constructions syntaxiques différentes au niveau du prédicat (voir sous-section 3.3 sur le syntagme verbal) et du possessif (voir Chapitre VI).

Noms communs et noms propres ne dépendent pas des mêmes présentatifs :

jia + nom propre

- (54). a. Jia Tewy
jia Tewy
c'est.NPR Tewy
C'est Tewy !

ûnya + nom commun

- b. Ûnya moomo
ûnya moomo
c'est.NCOM femme
C'est la femme !

Le présentatif *ûnya* est très courant dans le discours et semble parfois être employé tantôt avec un rôle de copule existentielle, tantôt dans une fonction d'article défini singulier (voir 3.2.2.a).

La catégorie des noms propres inclut les noms de personnes, noms de lieux et termes de parenté vocatifs comme *Cica* 'Papa', *Bai* 'Maman', etc.

Parmi les noms communs, il faut distinguer deux catégories en fonction du type de possession qu'ils acceptent : les noms dépendants à possession directe (exemple (55)a.), relevant d'une relation d'inaliénabilité, et les noms indépendants à possession indirecte (exemple (55)b.), relevant d'une relation d'aliénabilité.

nom dépendant

- (55). a. barakönyök
 barakönyö -k
 oreille -poss.1sg
mon oreille

nom indépendant

- b. anyik wathââ
 anyi -k wathââ
 cl.p_gén -1sg ballon
mon ballon

Ce thème est développé en détail dans le Chapitre VI afin d'introduire notamment le système de classificateurs possessifs des constructions indirectes qui seront le sujet du Chapitre VII.

Les noms communs en iaai peuvent être monomorphémiques (exemple (56)a.) ou polymorphémiques (exemples (56)b. et c.). Ce second type de noms met en jeu des procédés tels que la dérivation et la composition. Comme le rappelle Ozanne-Rivierre (1976, 178), la distinction entre dérivation et composition n'est pas toujours nette en iaai et l'unique critère retenu concerne l'autonomie des morphèmes. Si un des deux morphèmes entrant dans le procédé de création de mot est un morphème lié, sans existence autonome, alors le procédé est catégorisé comme dérivation ; la composition, quant à elle, concerne deux (voire plus) morphèmes libres qui se combinent pour créer une nouvelle unité lexicale.

nom monomorphémique

- (56). a. wanakat
 wanakat
 enfant
enfant

nom polymorphémique par dérivation : préfixe + lexème libre

- b. wadra
 wa- dra
 rond- sang
goutte de sang

nom polymorphémique par composition

- c. at ötr
 at ötr
 homme cuisiner
cuisinier

Ces procédés permettent de créer de la néologie et participent activement à moderniser le lexique (voir Chapitre VIII).

b. Dérivation des noms communs

La dérivation constitue un type de procédé très productif en iaai et permet de générer des noms communs par l'affixation d'un morphème lié à une base elle-même lexicalement soit autonome soit liée. En iaai, ce procédé s'opère uniquement par des préfixes. Deux types peuvent être distingués : le premier concerne des préfixes qui permettent de nominaliser des

verbes (*hna-* ; *û-* ~ *i-*) alors que le second type sont des préfixes de termes de classes ou de mensuratifs.

- *hna-* préfixe nominaliseur ‘résultat de l’action’

Le préfixe *hna-* est très productif en iaai. Il permet de nominaliser des verbes d’action en donnant au nom généré le sens de résultat d’une action passée ou l’action de X :

(57). a. hnaûnykûme	b. hnahaâa
hna- ûnykûme	hna- haa
NMR- penser	NMR- dire
<pensée< td=""><td> mot</td></pensée<>	mot

Pour le iaai, comme pour la plupart des langues kanak ou océaniennes « *l’opposition verbo-nominale se manifeste essentiellement dans les fonctions non prédictives* » (Moyse-Faurie 2007, 98) et ce sont les verbes qui, pour remplir une fonction nominale, doivent être dérivés avec un affixe dédié : *hna-*, qui constitue des verbo-nominaux selon l’appellation de Ozanne-Rivierre (1976, 159).

Celle-ci rappelle par ailleurs (1976, 159–160) que cette classe particulière de noms communs a pour caractéristique d’accepter simultanément les propriétés des noms (présentatif, déterminants, possessions...) tout en gardant des propriétés du verbe, comme l’aptitude à la rection. En effet, ces verbo-nominaux acceptent le suffixe de transitivisation –â et un complément nominal, comme dans l’exemple :

(58). Ke hnavejetâ hwââñ anyin ke li lap	
ke hna- vejet -â hwââñ anyi -n ke li lap	
ART.INDEF.SG NMR- raconter -TRS début CL.P_GÉN -POS.JC ART.INDEF.SG deux clan	{OR76_160}

Un récit de l’origine des deux clans

Le nom dérivé avec ce préfixe sur des verbes intransitifs (exemple (59)a.) est homophone du nom dérivé avec le préfixe *hna-* indiquant les lieux (voir ci-dessous) :

(59). a. hnaxutu	b. hnaxutu
hna- xutu	hna- xutu
NMR- débrousser	lieu- débrousser
le débroussaillage	l’endroit débroussé (pour la culture)

- *hna-* préfixe nominaliseur ‘lieu de l’action’

Il existe un préfixe homophone au nominaliseur signifiant le résultat de l’action qui renvoie au lieu de l’action. Il est également très productif en iaai et permet de créer de nombreux néologismes (exemple (60)c.) :

(60). a. hnabiâ hna- biâ lieu- danser <i>place de danse</i>	b. hnabelök hna- belök lieu- cultiver <i>champ</i>
c. Ötine wâ odrahee anyi Moan, nya hnairt kafe . öti=e wâ odrahee anyi Moan nya hna- itr kafe^{fr} 1PL.INC=PRS voir abri CL.P_GÉN Moan ART.DEF.SG lieu- boire café <i>Nous voyons l'abri de Moan, la cafétariat.</i> {st.LxM.2_Ka.3}	

- *i- ~ û-* préfixe nominaliseur ‘nom générique’

Ce préfixe s’ajoute également à un verbe d’action. Il génère des noms dépendants (exemple (61)a.) ou indépendants (exemple (61)b.) :

(61). a. iooiny i- oo -(i)ny NMR- arriver -POS.JC <i>son arrivée</i>	b. ûcubwec û- cubwec NMR- mettre_à_l'épreuve <i>l'épreuve, l'examen</i>
--	--

L’alternance entre *i- ~ û-* est conditionnée ainsi (cf. Ozanne-Rivierre 1976, 176) :

[i-] / _C ^[+labiale] / _V ^[+arrondie]
[y-] / _autres contextes

- Préfixes termes de classes et mensuratifs

Les préfixes catégorisés comme termes de classes¹²¹ sont assez nombreux en iaai. Ozanne-Rivierre (1976, 162–174) parle de « préfixes classificateurs » et en donne une liste exhaustive dont l’essentiel est reproduit et illustré en Annexe 12. Quelques exemples seront donnés ici afin de donner une idée de l’étendue sémantique de tels préfixes.

Leur rôle est d’ajouter à la racine lexicale une information sémantique supplémentaire : il peut s’agir de la forme ou du volume du référent (exemple (62)a.) ; du collectif (exemple (62)b.) ou de l’idée de groupe, notions regroupées sous l’appellation de *mensuratif* (exemple (62)c.) ; d’une caractéristique comme la partie d’un tout (exemple (62)d.) ou encore d’autres spécifications diverses (exemples (62)e. et f.) :

¹²¹ Les termes de classes sont définis par Grinevald (1999, 109) comme « *des morphèmes de classification nominale d’origine clairement lexicale et qui manifestent des degrés variables de productivité dans le lexique d’une langue* ».

(62). a. owe	b. wahingat
o- we	wa- hingat
petit- pluie	collectif- vieux
goutte de pluie	les vieux
c. debuaka	d. cagö
de- buaka	ca- gö
troupe_de- cochon	manche_de- hache
troupeau de cochons	manche de hache
e. deköiö	f. hwahlung
de- köiö	hwa- hlung
jus-- eau	bruit- tonner
larme	gros bruit sourd

c. Composition des noms communs

La composition est également un procédé très productif en iaai permettant d'enrichir le lexique. Elle consiste en l'adjonction de deux lexèmes par ailleurs autonomes qui forment une nouvelle unité lexicale.

Certains noms sont particulièrement productifs dans le procédé de composition, comme c'est le cas du nom d'agent *at* 'homme, individu' (exemples (63)b. et c.) :

at : morphème libre

(63). a. E hu at ame he elee
e hu at a=me he elee
3SG EXIS homme 3SG=PRS aller là-bas

Il y a un homme qui marche là-bas. {st.PS_Aiz.9}

at dans des compositions

b. at biâ	c. at ötr
at biâ	at ötr
homme danser	homme cuisiner
<i>danseur</i>	<i>cuisinier</i>

Comme dans les deux exemples ci-dessus, la composition peut se faire entre un nom et un verbe d'action. Cependant, d'autres combinaisons sont possibles, comme l'illustre le Tableau 35 ci-après.

L'ordre des constituants dans le nom composé est le plus souvent déterminé-déterminant. Quelques rares cas mettent en œuvre un ordre inverse, déterminant-déterminé.

En accord avec Ozanne-Rivierre (1976, 180), le critère d'indissociabilité est celui qui permet de différencier la composition NOM + NOM d'un syntagme nominal de détermination (avec déterminant juxtaposé). Néanmoins, l'analogie est admise comme étant totale dans le

cas de la formule NOM + JONCTEUR + NOM. Ozanne-Rivierre donne un autre type de composition LOCATIF + NOM, mais il me semble que les lexèmes créés sur ce modèle ne sont plus perçus comme des composés mais bien comme une seule unité (exemple : *hnyimëkan* ‘devant, en face de’), suite à un processus de lexicalisation.

Tableau 35 : Les différentes combinaisons de noms composés en iaai

NOM + VERBE D’ACTION NOM + VERBE D’ÉTAT NOM + NOM NOM + JONCTEUR +NOM NOM + LOCATIF VERBE D’ÉTAT + NOM VERBE D’ACTION + NOM INCORPORÉ	<p>(64). bwiny hâû bwiny hâû paquet pondre <i>nid</i></p> <p>(65). ûnyi monu ûnyi monu chose mal <i>adultère</i></p> <p>(66). tang tiny tang tiny panier crotte <i>intestins</i></p> <p>(67). buakainy köiö buaka iny köiö cochon jc eau <i>vache marine (litt. cochon d'eau)</i></p> <p>(68). kong hnyi Taiti kong hnyi Taiti dieu à Taiti <i>puissance magique du large</i></p> <p>(69). hau mëkan hau mëka -n blanc visage -POS.3SG <i>Blanc (litt. visage blanc)</i></p> <p>(70). xön komok xön komok enterrer cadavre <i>enterrement</i></p>
--	---

3.2.2. Syntagme nominal simple

Le syntagme nominal simple en iaai est construit de différents constituants qui déterminent le nom. Seront présentés ici les articles, les démonstratifs, les numéraux et les

modificateurs du nom. Un chapitre entier est dédié à l'expression de la possession (Chapitre VI) par ailleurs.

a. Articles

Les deux présentatifs *jia* et *ûnya* respectivement pour les noms propres et les noms communs ont déjà été introduits plus tôt (voir exemples (54)a. et b.).

Les articles les plus fréquents marquent des distinctions entre, d'une part, singulier, duel, paucal et pluriel et, d'autre part, défini et indéfini, comme l'illustre le Tableau 36 ci-dessous :

Tableau 36 : Les articles du iaai

	Singulier	Duel	Paucal	Pluriel
Défini	<i>nya</i>	<i>li</i>	<i>jee</i>	<i>ta ~ ta jee</i>
Indéfini	<i>ke</i>	<i>ke li</i>	<i>ke jee</i>	<i>ke ta jee</i>

Source : d'après Lynch (2002, 780) et Ozanne-Rivierre (1976, 182)

Il faut noter que l'indéfini des nombres non singuliers est marqué par la combinaison de l'article correspondant au nombre duel (*li*), paucal (*jee*) ou pluriel (*ta jee*) avec *ke*, l'article indéfini singulier. À l'inverse, le morphème de définitude des nombres non singuliers est un morphème zéro.

L'article *nya* n'est pas donné par les auteurs d'études précédentes sur le iaai, mais ressort très fréquemment dans les données modernes. Il provient sans doute du présentatif des noms communs *ûnya* qui se serait (ou serait en train de) se grammaticaliser afin de compléter le système jusque là défectif des articles du iaai, où le singulier était marqué par un article zéro.

L'exemple ci-dessous illustre l'emploi de trois de ces articles : une hésitation d'abord entre l'emploi de l'article singulier défini ou indéfini, puis, à la fin de la phrase, l'emploi de l'article paucal défini. Les articles précèdent toujours le nom.

- (71). Haba bomene laai, **nya / ke** bomene a e ti ûhnyikong hnyi **jee** bomene eang *Kaledoni*.
haba bomene laai **nya** / **ke** bomene a e ti ûhnyikong hnyi
TOP île Ouvéa ART.DÉF.SG / ART.INDÉF.SG île REL 3SG très petit dans
jee bomene eang *Kaledoni*^{fr}
ART.DÉF.PC île ici Calédonie

L'île d'Ouvéa est la / une des plus petites îles parmi les îles de Calédonie.

{na.île_Et.1}

b. Démonstratifs

En iaai, les locatifs déictiques ont valeur de démonstratifs et se postposent au nom qu'ils définissent. On en distingue quatre différents selon que le point de référence dans l'espace est soit le locuteur soit le destinataire.

Tableau 37 : Les démonstratifs du iaai

proche du locuteur	<i>eang</i> ~ <i>aang</i> ¹²²	‘celui-ci, ici’
proche du destinataire	<i>ee</i>	‘celui-là, là’
éloigné des deux	<i>ele</i>	‘celui-là, là-bas’
discursif	<i>eling</i>	‘celui-là, dont on a parlé’

Source : d'après Lynch (2002, 780) et Ozanne-Rivierre (1976, 186)

Les exemples (72) et (73) ci-dessous sont deux phrases extraites d'un texte de narration enregistré sur le terrain. Dans la première phrase (72), le déictique *eang* renvoie au fait que l'informateur est en train de parler de ce qui se passe là où il se trouve au moment de la narration ('ici'). Pour sa part, *eling* dans la phrase suivante (73), a une valeur discursive et renvoie à la seconde langue dont l'informateur a parlé précédemment ('celle-là'). En outre, ces deux phrases illustrent également quelques emplois d'articles tels que présentés préalablement.

- (72). E hu lo li hwen **eang**, e ka hu hwen iaai, ke e ka hu hwen fagauvea.

e hu lo li hwen **eang** e ka hu hwen iaai ke e ka hu hwen
 3SG EXIS deux ART.DEF.DU langue **ici** 3SG ASS EXIS langue iaai et 3SG ASS EXIS langue
 fagauvea
 fagauvea

Il y a deux langues ici, il y a la langue iaai, et il y a la langue fagauvea. {na.ile_Et.6}

- (73). Haba hwen **eling** a loiny me nya ka hwakecin me bongon nya / bongon eetr.

haba hwen **eling** a lo -iny me nya ka hwakeci -n me bongo
 TOP langue là REL deux ORD et ART.DEF.SG ASS façon -POS.3SG CONJ histoire
 -n nya / bongo -n eetr
 -POS.3SG ART.DEF.SG / histoire -POS.3SG hier

Cette deuxième langue là c'est à cause de l'histoire de, l'histoire du passé. {na.ile_Et.7}

c. Numéraux

Comme on peut le voir dans l'exemple (72) ci-dessus ou (74) ci-dessous, il existe des numéraux en iaai, qui se placent avant l'article et le nom.

- (74). Ame hom **haca falawa**.

a=me hom **haca falawa**^{ang}
 3SG=PRS prendre un pain

Elle prend un pain.

{st.LxM-6_Mat.4}

La numération se fait sur une base cinq (Tableau 38).

¹²² La variante *aang* se retrouve après consonne et la variante *eang* après voyelle (Ozanne-Rivierre 1976, 186).

Tableau 38 : Numération de 1 à 5 en iaai

1	xaca ~ haca
2	lo
3	kun
4	væk
5	thabung

Ce sont les seuls chiffres encore couramment employés en iaai, au-delà de cinq (et même parfois dès un chez certains locuteurs) le système endogène de numération est remplacé par des emprunts à l'anglais ou au français.

Les ordinaux sont dérivés à partir des numéraux cardinaux vus ci-dessus plus le suffixe *-iny* 'ORD': *loiny* 'deuxième', *kuniny* 'troisième', *vækiny* 'quatrième', etc. *Loiny* 'deuxième' est employé dans l'exemple (73) de la page précédente.

d. Modificateurs du nom

Il n'y a pas de catégorie adjetivale en iaai (voir sous-section 3.2.3 ci-dessous). En revanche, il existe quatre modificateurs qui s'antéposent au nom et deux qui s'y postposent :

Tableau 39 : Les modificateurs du nom

<i>préposés au N</i>	<i>oong</i>	'petit'
	<i>hing</i>	'vrai'
	<i>hvee</i>	'différent'
	<i>tha</i>	'ensemble'
<i>postposés au N</i>	<i>cici</i>	'authentique, traditionnel'
	<i>hia</i>	'tout, tous'

L'exemple suivant met en jeu le modificateur *oong* 'petit' avec le nom *aviâ* 'avion' qui est lui-même déterminé par une construction relative (voir sous-section suivante 3.2.3) :

- (75). Ke e hu nya **oong** *aviâ* a e ûhnyikong ame tootr ut.

ke e hu nya **oong** *aviâ*^{fr} a e ûhnyikong a=me tootr ut
mais 3SG EXIS ART.DEF.SG petit avion REL 3SG petit 3SG=PRS s'arrêter REV

Mais il y a déjà un petit avion qui s'est arrêté (litt. un avion qui est petit) {st.LxM-3_Ja.4}

Dans l'exemple ci-dessous, *hia* 'tout, tous' ("totalisateur" chez Ozanne-Rivierre 1976, 185) modifie le nom dépendant *hwabaan* 'son prix' :

- (76). Lea ame bii hwaaban **hia** jee ûnyi eling.

Lea a=me bii hwaaba -n **hia** jee ûnyi eling
Léa 3SG=PRS faire prix -POS.3SG tout ART.DEF.PC chose là

Léa paye le total de ces achats. (litt. Léa fait tout le prix de ces choses-là) {st.LxM-2_Ka.12}

Un extrait de texte est donné à la fin de ce Chapitre, permettant d'illustrer en contexte narratif l'ensemble des différentes caractéristiques linguistiques du iaai évoquées jusqu'à présent.

3.2.3. Syntagme nominal complexe

Des syntagmes complexes permettent de déterminer les noms, sachant que « *en iaai il n'y a pas de catégorie adjectivale et que c'est avec une proposition relative [introduite par la particule d'attribution a et] comportant un verbe d'état que l'on détermine le nom.* » (Ozanne-Rivierre 1976, 196).

La détermination nominale peut se faire grâce à plusieurs types de construction : une complétive introduite par *hnââñ* ‘pour’ (exemple (77)a.) ; une relative introduite par *a* ‘REL’ (exemple (77)b.) ou une simple juxtaposition des propositions (exemple (77)c.).

Nom déterminé par une proposition complétive

- (77). a. *Apre öhmunee he ga hom jee obje hnââñ bii esperiâs.*
 apre^{fr} öhmun=ee he ga hom jee obje^{fr} hnââñ bii esperiâs^{fr}
 après 1PL.EXC=PAS aller COMPL prendre ART.DEF.PC objet pour faire expérience
Après, on est allé prendre les objets pour faire des expériences. {na.activ_Ba.8}

Nom déterminé par une proposition relative (voir aussi exemple (71) page 208)

- b. *ke uma a e hât*
 ke uma a e hât
 ART.INDEF.SG maison REL 3SG neuf
une maison neuve {na.école_Et.2}

Nom déterminé par une proposition juxtaposée

- c. *E bë dok ötine wâ.*
 e bë dok ötin=e wâ
 3SG EXIS.NEG endroit 3PL.INC=PRS voir
Nous ne voyons rien (litt. il n'y a pas d'endroit que nous voyons) {na.cyclone_Ci.263}

3.3. Groupe verbal

Cette section a pour objectif de présenter l'essentiel à retenir concernant le domaine du groupe verbal en iaai. Les points abordés ici seront d'un intérêt particulier notamment pour le Chapitre IX sur les emprunts verbaux.

3.3.1. Position du verbe et de ses arguments

Comme il l'a été présenté plus haut (§ 3.1), l'ordre de base des constituants en iaai dans les phrases simples non marquées est VOS. Cependant, objet ou sujet peuvent être antéposés dans le cas d'une topicalisation.

Par ailleurs, la phrase en iaai peut être composée d'autres constituants satellites du verbe tels que : des aspectifs et différents assortiments d'adverbes qui se préposent ou se postposent au verbe ; la marque de négation ; la marque de temps qui est enclitique du pronom sujet. Tous ces éléments se combinent selon l'ordre qui suit :

Schéma verbal :

Pronom sujet=Temps + Négation + Adverbe + CAUS-VERBE^{TRANS} + Adverbe + Aspect

- (78). ame caa labwöö **oo** duöng but
a=me caa labwöö **oo** duöng but
3SG=PRS NEG toujours **arriver** secrètement REV
Il n'arrive plus secrètement.

d'après Lynch, Ross & Crowley (2002, 786)

Ce schéma verbal montre que le temps est une particule enclitique du pronom sujet positionnée en début de groupe verbal. Il est distinct de l'aspect qui est exprimé par une particule qui se situe à la toute fin du groupe verbal. Le verbe, qui constitue le noyau du groupe verbal, peut porter des affixes de voix de deux natures : un préfixe pour la causation et des suffixes exprimant la transitivité. De plus, si la proposition est négative, une particule de négation précède immédiatement le verbe. Enfin, différents adverbes peuvent se placer directement avant ou après le noyau verbal.

3.3.2. Pronoms

Il existe quatre nombres dans le système pronominal du iaai : le singulier, le duel, un paucal (ou « pluriel restreint » dans la grammaire de Ozanne-Rivierre, 1976) et un pluriel (ou « pluriel étendu »). Il faut ajouter, au duel et au paucal, une distinction entre première personne inclusive et première personne exclusive (voir Tableau 41 ci-dessous).

Deux séries de pronoms sujets doivent être différenciées (*cf.* Tableau 41 ci-dessous) : la première concerne les pronoms « *nus* », sans marque temporelle, qui s'emploient avec les verbes statifs (79) ; alors que la seconde regroupe les pronoms agents auxquels sont enclitisés les marques de temps et qui accompagnent obligatoirement les verbes actifs (80).

Pronom avec verbe statif

- (79). **E** hwege
e hwege
3SG fort
Il est fort

Pronom avec verbe actif

- (80). **Ame** wadring
a=me wadring
3SG=PRS courir
Il court

Le système pronominal du iaai comporte également une série de pronoms objets qui se placent tout de suite à droite du verbe.

(81). **Ogème he ga hlingö u.**

oge=me he ga hlingöö u
1SG=PRS aller pour tuer 2SG

Je vais te tuer

{na.oiseaux_Od.50}

Les pronoms objets du duel, paucal et pluriel sont identiques aux pronoms sujets nus des verbes statifs. Seuls les pronoms objets de première et de troisième personnes du singulier sont distincts.

Tableau 40 : Le système pronominal du iaai

Nombre	Personnes	Pronoms sujets		Pronoms objets
		verbe statif	verbe actif + enclitique de temps	
Singulier	1 ^{ère}	iny	oge=	nya
	2 ^{ème}	u	u=	u
	3 ^{ème}	e	a=	Ø
Duel	1 ^{ère} (inclusif)	ötu	ötu=	ötu
	1 ^{ère} (exclusif)	öhmu	öhmw=	öhmu
	2 ^{ème}	öbu	öbw=	öbu
	3 ^{ème}	ödru ~ öru	ödru=	ödru ~ öru
Paucal	1 ^{ère} (inclusif)	ötin	ötin=	ötin
	1 ^{ère} (exclusif)	öhmun	öhmun=	öhmun
	2 ^{ème}	öbun	öbun=	öbun
	3 ^{ème}	ödrin ~ örin	ödrin=	ödrin ~ örin
Pluriel (étendu)	1 ^{ère} (inclusif)	öta	ate=	öta
	3 ^{ème}	ödra ~ öra	adre= ~ are=	ödra ~ öra

Sources : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 148) & Miroux (2003, 37)

Il existe également une série de suffixes possessifs qui sera présentée dans le chapitre suivant sur la possession (Chapitre VI).

D'après les données modernes et l'intuition en tant que locutrice native du iaai de ma collaboratrice à Lyon, les pronoms duels sont de moins en moins employés dans le discours courant. Ce phénomène est assez courant en situation de contact de langues avec une langue dominante où le nombre duel est absent. En revanche, la distinction entre première personne inclusive et exclusive est encore prégnante.

Par ailleurs, il existe un court paradigme de verbes impersonnels qui fonctionnent comme des verbes d'existence positif (exemple (82)a.) ou négatif (exemple (82)b.). Ils sont obligatoirement employés avec le pronom de troisième personne du singulier des verbes statifs, *e*, avec une valeur sémantique impersonnelle.

(82). a. E hu wââ hnyi köiö	b. E bë uten
e hu wââ hnyi köiö	e bë uten
3SG EXIS poisson dans eau	3SG COP.NÉG viande

Il y a un poisson dans l'eau {na.baleine_Jo.2.1} *Il n'y a pas de viande {na.oiseaux_Od.30.1}*

Davantage d'exemples de verbes impersonnels sont donnés chez Ozanne-Rivierre (1976, 206–207; 209–211).

3.3.3. Marques de temps

Les marques de temps du iaai sont enclitiques des pronoms sujets listés dans le Tableau 41 ci-dessus. Trois temps sont distingués : passé ; présent ; futur.

Tableau 41 : Pronoms sujets des verbes actifs et enclitiques de temps

Nombre	Personnes	Pronoms sujets des verbes actifs		
		+ Passé	+ Présent	+ Futur
Singulier	1 ^{ère}	oge=e	oge=me	oge=maa
	2 ^{ème}	u=je	u=mwe	u=mwaa
	3 ^{ème}	a=a	a=me	a=maa
Duel	1 ^{ère} (inclusif)	ötu=ee	ötu=mwe	ötu=mwaa
	1 ^{ère} (exclusif)	öhmw=ee	öhmw=e	öhmw=aa
	2 ^{ème}	öbw=ee	öbw=e	öbw=aa
	3 ^{ème}	ödru=ee	ödru=mwe	ödru=mwaa
Paucal	1 ^{ère} (inclusif)	ötin=ee	ötin=e	ötin=aa
	1 ^{ère} (exclusif)	öhmun=ee	öhmun=e	öhmun=aa
	2 ^{ème}	öbun=ee	öbun=e	öbun=aa
	3 ^{ème}	ödrin=ee	ödrin=e	ödrin=aa
Pluriel (étendu)	1 ^{ère} (inclusif)	ate=e	ate=me	ate=maa
	3 ^{ème}	adre=e ~ are=e	adre=me ~ are=me	adre=maa ~ are=maa

Sources : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 148) & Miroux (2003, 37)

- Passé

Le passé a pour suffixe enclitique =ee. La voyelle est raccourcie lorsque la racine pronomiale se termine par la voyelle identique –e. Il y a harmonisation vocalique à la troisième personne du singulier où l'indice pronominal est a : a=a '3SG.PAS'. Enfin, il y a épenthèse d'une consonne palatale à la deuxième personne du singulier après l'indice pronominal u.

=ee 'PAS' → =e / [e]_
→ =a / [a]_

- (83). **Aree tha oo ejii ehaac.**

are=e tha oo ejii ehaac
3PL=PAS ensemble venir LOC autrefois

Ils sont venus ici l'autre fois.

{cv.repas_Ro.82}

- Présent

Le présent a pour suffixe enclitique *=me*, qui connaît deux allomorphes : *=mwe* et *=e*. Le premier de ces allomorphes est employé après des indices personnels terminant par la voyelle postérieure haute [u], tout en notant que la tendance attestée dans les données modernes semble aller vers une perte de cette variation allomorphique (les labiales labio-vélarisées perdent leur articulation secondaire et fusionnent avec les labiales, voir 2.6.1 plus haut dans ce chapitre). Le second allomorphe, *=e*, est attesté après les consonnes labio-vélaires et nasales.

- (84). Ke ame tûâ koiö ateme wââ ame gâ hai.
 ke a=me tûâ koiö ate=me wâ a=me gâ hai
 CONJ 3SG=PRS souffler eau 1PL=PRS voir 3SG=PRS sauter fumée
D'autre part, elle souffle de l'eau et nous voyons de la fumée qui jaillit. {na.baleine_Jo.27}

- Futur

Le futur est marqué par le suffixe enclitique *=maa* et ses deux allomorphes *=mwaa* et *=aa*. Le conditionnement à la réalisation de ces allomorphes est identique à celui des enclitiques de présent, et on note la même tendance à la perte de la variante labio-vélarisée aujourd’hui.

=maa 'FUT' → =mwaa / [u]_
 → =aa / [C^{+labio-vélaire}]_ ou [C^{+nasale}]_

- (85). Haba nyi ötumaa thâân ke li bunyâ
 haba nyi ötu=maa thâân ke li bunyâ
 TOP demain 1DU.INC=FUT cuire_au_four ART.INDEF.DU bougna
*Demain, nous cuirons au four deux bougnas*¹²³. {na.oiseaux_Od.22}

Par ailleurs, pour exprimer le futur en iaai il existe également une construction analytique avec *he ka* 'FUT', littéralement 'aller pour'. Le verbe *he* 'aller' est par ailleurs autonome dans la langue et Ozanne-Rivierre (1976, 223) interprète cet emploi du verbe comme ayant valeur d'auxiliaire. L'emploi de la forme analytique du futur en iaai est attestée plus fréquemment dans les données que la forme synthétique. On note, par ailleurs, que cette construction analytique est équivalente au futur analytique du français construit avec l'auxiliaire *aller* + infinitif pour exprimer le futur immédiat. La similarité typologique de ces

¹²³ Le bougna est un plat traditionnel kanak composé de divers types de tubercules (taro, igname, manioc...) et légumes, baignés dans du lait de coco et accompagnés de viande (poisson, crabe, poulet ou roussette...). Le tout est emballé dans plusieurs couches de feuilles de bananier et enterré sous des braises où il cuit pendant plusieurs heures. Le bougna est encore consommé aujourd’hui les dimanches, lors des fêtes ou événements spéciaux.

constructions en iaai et en français a probablement accentué la fréquence d'usage du futur analytique en iaai aujourd'hui.

- (86). Areme haoö ödra but **he ka** ditr hnyi *aviâ*.

are=me haoö ödra but **he ka** ditr hnyi *aviâ*^{fr}
3PL=PRS appeler.TRS 3PL REV FUT entrer dans avion

Ils les appellent pour monter dans l'avion.

{st.LxM-3_LéB.7}

3.3.4. Négation

La négation des propositions verbales est exprimée par la particule *caa* introduite directement avant le verbe et après le pronom sujet (nu ou avec enclitique de temps).

- (87). Haba elee Fajawe, haba ke uma me e **caa** ûcû but he ka ûne hnyin, caan a e kueeny monu but.

haba elee Fajawe haba ke um me e **caa** ûcû but he ka ûne
TOP LOC Fajawe TOP ART.INDEF.SG classe TOP 3SG NEG possible REV FUT enseigner
hnyi -n caan a e kueeny monu but
intérieur -POS.3SG parce que 3SG longtemps mauvais REV

Là-bas à Fajawe, il y a une classe dans laquelle il n'est plus possible d'enseigner car elle est trop vétuste.

{na.école_Et.7}

D'autres particules verbales peuvent se situer dans cette même position que celle de la négation dans le groupe verbal mais ne seront pas détaillées ici. Les pages 222 et 223 de la grammaire de Ozanne-Rivierre (1976) traitent de ces éléments préposés au verbe.

3.3.5. Aspectifs

L'aspect est marqué en iaai par une panoplie de particules qui se placent à généralement à droite du verbe et plus rarement à sa gauche. Ces aspectifs sont assez nombreux, très fréquents dans le discours et leur sens n'est pas toujours clair, bien que leur origine les apparentant à des directionnels soit assez évidente (Ozanne-Rivierre 1976, 228):

La valeur sémantique de ces aspectifs est un des points les plus délicats de la langue. Il se peut qu'à l'origine ces particules aient marqué essentiellement l'orientation dans l'espace. [...] elles ont actuellement pour fonction essentielle d'aspectualiser l'action en la situant dans son déroulement ou par rapport à une situation donnée. Leur emploi est extrêmement fréquent et leur sens n'est pas toujours évident.

Les quatre exemples (88) illustrent l'apport sémantique de trois de ces marques aspectuelles avec un même énoncé :

- (88). a. Ogeme huliwa
 oge=me huliwa
 1SG=PRS travailler
Je travaille
- b. Ogeme huliwa **ju**
 oge=me huliwa **ju**
 1SG=PRS travailler INGR
Je commence à travailler
- c. Ogeme huliwa **but**
 oge=me huliwa **but**
 1SG=PRS travailler REV
Je travaille déjà / Je suis déjà au travail
- d. Ogeme huliwa **dhö**
 oge=me huliwa **dhö**
 1SG=PRS travailler PONC
Je suis en train de travailler

Chacun des aspectifs est présentée tour à tour avec un exemple.

1. *but* 'RÉVOLU' / 'LOCATIF'

Cette particule marque le plus souvent l'éloignement, la séparation, le révolu (voir Tableau 28 de la section 2.5.1 de ce chapitre pour ses allomorphes) :

- (89). Ame he **but**
 a=me he **but**
 3SG=PRS aller REV
Il part {OR76_229}
- (90). Aa hwiö **but** uutap hnykânâai
 a=a hwiö **but** uu- tap hnykânâ -ai
 3SG=PAS renversé REV bout_de banc par_terre -LOC
Le tabouret est renversé par terre. {st.FS_We.12.2}

2. *ju* 'INGRESSIF'

Cette particule permet de marquer l'ingressif, c'est-à-dire que le procès est à son commencement, l'action étant envisagée à son stade initial :

- (91). Ame huliwa **ju**
 a=me huliwa **ju**
 3SG=PRS travailler INGR
Il se met au travail {OR76_229}
- (92). Ke aa xaa **ju** jee omdrehen baaten nya ârdinatér
 ke a=a xaa **ju** jee omjehe -n baate -n nya ârdinatér^{fr}
 et 3SG=PAS déposer INGR ART.DEF.PL affaires -POS.3SG côté -POS.3SG ART.INDEF.SG ordinateur
Et elle a commencé à déposer ses affaires à côté d'un ordinateur. {st.LxM-4_Ja.20}

3. *dhö* 'PONCTUEL'

Cet aspectif marque un ponctuel, une action momentanée, sans qu'on considère son terme ou son commencement (*ibid.*). La particule *dhö* connaît plusieurs allomorphes (voir Tableau 28 de la section 2.5.1 de ce chapitre) :

- (93). Öree vec penapenaa **dhö** anyiru li bunyâ
ör=ee vec penapenaa **dhö** anyi -ru li bunyâ
3DU=PAS séparément préparer.TRS PONC CL.P.GÉN POSS.3DU ART.DEF.DU bougna
Ils préparèrent chacun de leur côté leurs deux bougnas. {na.oiseaux_Od.12.2}

4. *hmetu* 'ITÉRATIF'

Hmetu est décrite comme étant un aspectif dérivée d'un verbe d'action 'retourner' et signifie 'encore, de nouveau'. Elle marque l'aspect itératif du procès :

- (94). Ame xû **hmetu**
a=me xû **hmetu**
3SG=PRS pousser iter
Il repousse encore (= l'arbre rebourgeonne, repousse) {OR76_227}

5. *ka ~ga* 'ASSERTIF'

Ozanne-Rivierre (1976, 222) la décrit comme « une particule servant à marquer plus expressément ce qui suit, elle renforce une assertion. Elle est d'un emploi très fréquent et revient sans cesse dans les récits ; il est difficile de lui donner une traduction ». C'est la seule à être préposée au verbe d'action :

- (95). Ame **ga** hom anyin jee bubuny
a=me **ga** hom anyi -n jee bubuny
3SG=PRS ASS prendre CL.P.GÉN -POS.3SG ART.DEF.PC médicament
Elle prend ses médicaments. {st.LxM-5_Et.9.1}

Il n'est pas rare non plus que plusieurs de ces particules se combinent entre elles :

- (96). Ame he **but tö** ga hom anyin jee **peipë** ga na omiise **hmetu** hnyiabaai.
a=me he **but tö** ga hom anyi -n jee **peipë^{ang}** ga na
3SG=PRS aller REV PONC pour prendre CL.P_GÉN -POS.3SG ART.DEF.PL papier pour DIM
omiise **hmetu** hnyiaba -ai
doucement encore maison -LOC
Elle est déjà en train de prendre ses papiers pour repartir doucement à la maison. {st.LxM-2_Ka.15}

3.3.6. Différentes classes de verbes

En iaai, l'opposition verbo-nominale est plutôt bien définie par rapport à d'autres langues kanak (Moyse-Faurie 2004b). Cette opposition se marque davantage au niveau du verbe puisque tout nom peut jouer un rôle prédicatif sans modification morphologique, alors que les verbes doivent être dérivés avec un préfixe (*hna-* ou *û- ~i-*) pour jouer un rôle nominal. L'omniprédictivité est une propriété essentielle de la morphosyntaxe du iaai qui permet à presque tous les noms et lexèmes à valeur adjetivale de jouer un rôle prédicatif.

Dans sa grammaire, Ozanne-Rivierre (1976, 200–201) distingue près de onze classes verbales différentes, qui sont simplifiées ici. Un premier niveau de division oppose des

verbes dits « dépendants », en inventaire limité, aux verbes « indépendants », à inventaire ouvert.

a. Verbes dépendants

Les verbes dépendants comportent un suffixe personnel obligatoire qui s'accorde avec le pronom. La racine du verbe se fléchit selon les mêmes règles que celles des noms dépendants avant suffixe possessif (voir Tableau 29, page 190). Les verbes dépendants peuvent être actifs (97) ou statifs (98) :

Verbe dépendant actif

(97). a. Ogeme bonguk oge=me bongu -k 1SG=PRS arrêter -POS.1SG	b. Umwe bongom u=mwe bongo -m 2SG=PRS arrêter -POS.2SG	c. Ame bongon a=me bongo -n 3SG=PRS arrêter -POS.3SG
<i>Je m'arrête</i>	<i>Tu t'arrêtes</i>	<i>Il s'arrête</i>

Verbe dépendant statif

(98). a. Iny seekuk iny seeku -k 1SG rassasié -POS.1SG	b. U seekom u seeko -m 2SG rassasié -POS.2SG	c. E seekon e seeko -n 3SG rassasié -POS.3SG
<i>Je suis rassasié</i>	<i>Tu es rassasié</i>	<i>Il est rassasié</i>

Ozanne-Rivierre donne quinze verbes fonctionnant sur ce modèle.

En outre, elle relève également une douzaine de verbes dépendants impersonnels (1976, 210). Ces verbes dépendants (personnels et impersonnels) sont assez rares dans le discours et très peu ont été relevés dans le corpus moderne.

Par ailleurs, les verbes qui ne nécessitent pas cette suffixation de marque personnelle sont qualifiés d'indépendants par Ozanne-Rivierre. Ils peuvent être statifs, comme dans le cas des exemples (79), (82)a. et (82)b. plus haut. Parmi les verbes actifs, une distinction essentielle se base sur des critères de transitivité du verbe et de son acceptation ou non de l'opération de transitivisation, comme cela va être abordé à présent.

b. Verbes transitifs

Les verbes transitifs du iaai sont de deux ordres :

- indéterminé : ils n'acceptent qu'un complément incorporé, sans déterminant. Ils sont très peu nombreux dans la langue et ne seront pas détaillés ici. Un seul exemple, très fréquent dans les données modernes, permet d'illustrer ce type de verbe : bii hwaaban 'payer' (litt. 'faire son prix') ;

- complet : ils autorisent un complément déterminé ou indéterminé. Ils constituent la majorité des verbes du iaai (Ozanne-Rivierre 1976, 205).

Les racines de ce dernier type de verbes transitifs en iaai subissent différentes règles de flexion en fonction de la nature du complément qui suit : nom commun déterminé, nom propre et pronom ou nom commun indéterminé et incorporé, comme l'illustre la série d'exemples en (99) :

Verbe transitif + complément nom commun

- (99). a. Ame **kot** jee kuli
a=me **kot** jee kuli
3SG=PRS frapper ART.DEF.PC chien
Il frappe les chiens

Verbe transitif + complément pronominal ou nom propre

- b. Ame **kuc** u
a=me **kuc** u
3SG=PRS frapper 2SG
Il te frappe

Verbe transitif + complément indéterminé incorporé

- c. Ame **xuc** bû
a=me **xuc** bû
3SG=PRS frapper roussette
Il chasse la roussette (au gourdin)

Le verbe transitif prend une flexion particulière lorsqu'il accepte l'incorporation d'un complément objet sans article ayant valeur d'indéterminé. Le groupe ainsi constitué (verbe transitif + complément incorporé) se comporte tout entier comme un groupe verbal intransitif pouvant prendre, dans certains cas, le suffixe transitif *-â* pour introduire un complément lexical d'expansion (Ozanne-Rivierre 1976, 231; Pearce 2000).

Les règles de flexion de la racine verbale dans ces trois contextes sont nombreuses et complexes car globalement peu régulières. Ozanne-Rivierre (1976, 115–129) consacre une longue section de la morphologie de sa grammaire à cette question et il n'y a pas de nouvelle analyse à proposer à ce sujet.

La forme considérée comme celle de base est la forme du verbe devant complément déterminé. À partir de cette forme, différentes règles s'appliquent, qui sont peu prévisibles, et sont synthétisées ici dans leurs grandes lignes :

Tableau 42 : Types de flexions verbales en fonction de la nature du complément

Nature du complément	Lieu de la flexion	+ compl. déterminé	+ compl. proN ou Npropre
- pronominal ou nom propre	voyelle interne	<i>cubwec</i> ‘tenter’ → <i>cubwic</i>	
	voyelle finale	<i>aû</i> ‘compter’ → <i>öû</i>	
	V. + consonne finale	<i>kot</i> ‘frapper’ → <i>kuc</i>	
- indéterminé incorporé		+ compl. déterminé	+ compl. indéterminé
	voyelle finale	<i>ta</i> ‘verser’ → <i>te</i>	
	V. + consonne finale	<i>aoc</i> ‘ramasser à poignées’ → <i>auk</i>	
	préaspiration ou spirantisation de la consonne initiale	<i>an</i> ‘manger qqch..’ → <i>han</i>	
		<i>wenye</i> ‘dénommer’ → <i>hwenyüü</i>	

c. Verbes intransitifs

Les verbes intransitifs du iaai sont soit strictement intransitifs soit transitivisables. Ce sont tous des verbes actifs.

D'après Ozanne-Rivierre (1976, 205), les verbes strictement intransitifs sont les plus nombreux de ces deux catégories dans le lexique. Cependant, un grand nombre des verbes empruntés s'insérant dans la classe des verbes intransitifs transitivisables (voir Chapitre V3.3.6), les proportions ont sûrement évolué depuis son décompte.

La classe des verbes strictement intransitifs comporte, par exemple, les verbes *oo* ‘arriver’ ou *xinöö* ‘ramper’.

La classe des verbes intransitifs transitivisables met en œuvre différents procédés afin de transitiviser le verbe. Pour certains, il faudra avoir recours au suffixe *-â* et à ses allomorphes ; pour d'autres, c'est par des opérations de flexions de la racine verbale que sera marquée la transitivisation. La sous-section suivante présente ces différents procédés et les différentes opérations sur la valence des verbes en iaai.

3.3.7. Opérations sur la valence verbale

Deux opérations qui modifient la valence du verbe sont possibles en iaai : la causativisation et la transitivisation, cette dernière distinguant une forme déterminée d'une forme indéterminée

a. Transitivisation

La transitivisation déterminée des verbes intransitifs transitivisables se marque en iaai grâce au suffixe verbal *-â*, dans la majorité des cas (exemple (312)b.). En fonction du verbe, ce suffixe peut être remplacé par l'un de ses allomorphes *-ec*; *-em*; *-en* ou bien par l'allongement ou la flexion de sa voyelle finale. Les différentes règles de flexion morphophonologiques sont données dans la sous-section 2.5 2.5.2 de ce Chapitre.

- (100). a. Ame **walak** wanakat
a=me **walak** wanakat
3SG=PRS **jouer** enfant
L'enfant joue.
- b. Ame **walakâ** wathââ wanakat
a=me **walak** -â wathââ wanakat
3SG=PRS **jouer** -TRS ballon enfant
L'enfant joue au ballon.
- (101). a. sumat
demande, demande
- b. Ame **sumatâ** anyin tang Moli
a=me **sumat** -â anyi -n tang Moli
3SG=PRS **demande** -TRS CL.P_GÉN -POS.3SG SAC Moli
Moli demande son sac.

Le suffixe *-â* a pour rôles sémantique et syntaxique d'ajouter un argument à rôle patient dans la construction prédicative. Lorsque l'objet n'est pas exprimé par un constituant nominal ou un indice objet (Creissels 2006a), deux interprétations sont possibles. Si le deuxième argument du verbe (l'objet) renvoie à un constituant discursivement saillant au préalable dans la chaîne de l'énoncé, l'omission de l'objet a alors une valeur anaphorique ; ou bien, si l'objet qui occupe le rôle de complément du verbe transitivisé n'est pas exprimé dans l'environnement proche du syntagme prédictif en question, l'omission a valeur d'indétermination, au même titre qu'un antipassif.

Par ailleurs, la transitivisation peut être indéterminée, avec complément incorporé, auquel cas le suffixe employé est *-ii* (ou la flexion du radical verbal dans une minorité de cas de verbes). Par exemple, la phrase (102) illustre cette forme transitive indéterminée pour le verbe *walak* vu précédemment dans les exemples (100) :

- (102). Ame **walakii** *gitar*
a=me **walak** -ii *gitar^{fr}*
3SG=PRS jouer -TRS.INDÉT guitar
Il joue de la guitare. {OR76_124}

Il est intéressant de noter que l'ensemble verbe à la forme indéterminée + objet incorporé forme un groupe verbal intransitif, indissociable, pouvant lui-même être transitivisé (Moyse-Faurie 1997).

On verra par la suite que ces deux suffixes transitivisants sont très productifs avec les verbes empruntés (Chapitre V3.3.7.a).

b. Causativisation

Ozanne-Rivierre (1976, 215) définit le causatif en iaai comme étant « *une forme particulière de transitivation où le sujet est indirectement agent de l'action. Cette dérivation peut concerner aussi bien les verbes d'état que des verbes d'action.* »

Un verbe peut être causativisé à l'aide du préfixe *oo-*, qui s'ajoute à la marque obligatoire de transitivisation déterminée simultanément.

(103). a. hmëk <i>se réveiller</i>	→	b. oohmëkâ oo- hmëk -â CAUS- <i>se_réveiller</i> - TRS <i>réveiller quelqu'un</i>
---------------------------------------	----------	--

Les exemples illustrent la causativisation aussi bien avec un verbe actif (exemple (103)b.) qu'avec un verbe statif (104) :

(104). Areme oogaanâ nya <i>terâ</i> are=me oo- gaan -â nya <i>terâ^{fr}</i> 3PL.COL=PRS CAUS- grand -TRS ART.INDEF.SG terrain <i>Ils agrandissent le terrain</i>	<small>{st.LxM-3_De.9}</small>
---	--------------------------------

Conclusion

Ce Chapitre a eu pour objectif d'introduire les éléments principaux qui composent la langue iaai et d'en présenter rapidement leur fonctionnement. Cette introduction à la grammaire du iaai doit pouvoir rendre intelligibles les chapitres à venir concernant l'évolution de la langue ainsi que permettre la compréhension des exemples et de la plupart des gloses.

Il faut retenir en iaai l'existence d'un système phonologique riche, notamment au niveau des consonnes, et le trait de longueur des voyelles qui est phonologique. Le fonctionnement des syllabes montre que le iaai permet de nombreuses combinaisons de sons à la frontière syllabique mais n'autorise pas la succession de consonnes dans une même syllabe. Par ailleurs, différents phénomènes morphosyntaxiques ont une certaine importance. C'est particulièrement le cas des alternances vocaliques qui sont nombreuses et qui peuvent survenir à la frontière de mots (sandhi externe) aussi bien qu'à l'intérieur du mot avec les suffixes possessifs ou lors de la transitivisation. Les enregistrements modernes permettent de constater quelques évolutions phonétiques en cours ou déjà bien avancées. Celles-ci peuvent avoir certaines conséquences sur le système phonologique des consonnes du iaai aujourd'hui et un nouvel inventaire phonologique des consonnes a été proposé dans ce sens. Enfin, il a aussi été question des choix concernant la graphie utilisée dans cette thèse et qui s'accorde globalement sur les propositions de Ozanne-Rivierre (1976) et de l'ALK.

Une deuxième section a été consacrée à la syntaxe du iaai. La phrase simple non marquée fonctionne selon un ordre VOS et la possibilité d'antéposition d'un constituant topicalisé (objet ou sujet) est fréquemment attestée. Concernant le syntagme nominal, une première distinction est importante entre le traitement avec nom propre et avec nom commun. Parmi les noms communs, l'opposition entre noms dépendants et indépendants est

à la base de la compréhension du fonctionnement du syntagme nominal en iaai. Ces deux types de noms se distinguent quant à la forme de construction possessive dans lesquelles ils fonctionnent. Différents constituants composent le syntagme nominal simple comme les articles, les démonstratifs, les numéraux et quelques constituants jouant le rôle de modifieur du nom. Une sous-section consacrée au syntagme nominal complexe a permis de présenter les différents types de constructions permettant de déterminer le nom : les propositions complétives ; des relatives et des juxtaposées.

Pour ce qui est du syntagme verbal en iaai, il faut distinguer différents paradigmes de pronoms sujets : un paradigme de pronoms « *nus* » utilisés avec les verbes statifs et trois séries de pronoms auxquels sont enclitisés des suffixes obligatoires indiquant les temps passé, présent et futur. Dans la liste des pronoms, le iaai distingue quatre nombres (singulier, duel, paucal et pluriel) ainsi qu'une première personne inclusive et exclusive au duel et au paucal. Par ailleurs, le iaai se caractérise par de nombreuses classes de verbes distinctes. Il y a, d'une part, les verbes statifs *vs* actifs ; des verbes personnels ou impersonnels. D'autre part, il faut différencier les verbes transitifs (de deux ordres : indéterminé *vs* complet) des verbes intransitifs (également de deux types : strictement intransitifs *vs* transitivisables). Par ailleurs, les opérations sur la valence verbale consistent à ajouter un argument au verbe dans une construction prédicative. La transitivité se marque le plus souvent par un suffixe *-â* mais peut se faire également par la flexion de la racine verbale. Ces règles de flexion sont peu prévisibles et assez complexes mais demeurent peu pertinentes pour la suite de ce travail, ce pourquoi elles n'ont pas été détaillées ici. En revanche, il faut retenir que les formes verbales en iaai varient en fonction de la nature du complément des verbes transitifs ou transitivisés. La flexion de la base est différente selon que le complément est un nom commun déterminé, un nom propre ou un pronom, ou enfin un nom commun indéterminé incorporé au verbe. Le suffixe *-â* s'emploie dans le cas d'un objet nom commun déterminé, alors que *-ii* est le suffixe de transitivisation pour des objets incorporés indéterminés. Un dernier type de constituant du syntagme verbal important à retenir concerne les nombreuses particules qui renseignent sur l'aspect du procès et qui se placent à la fin du syntagme, après le verbe.

Afin de compléter la présentation de l'essentiel du fonctionnement de la langue iaai, le Chapitre VI qui suit va aborder l'expression de la possession dans cette langue. Ainsi, les caractéristiques les plus importantes de la langue auront été décrites, permettant d'aborder le reste de cette Deuxième Partie de la thèse consacré à l'étude de plusieurs domaines linguistiques manifestant une certaine évolution et qu'il s'agit de caractériser et d'analyser.

Chapitre VI

Expression de la possession

1. Introduction

Ce chapitre est consacré à l'expression de la possession en iaai et vise à mettre au clair certaines notions et caractéristiques de ce domaine dans cette langue. En effet, le iaai a pour particularité, par rapport à ses langues sœurs de Nouvelle-Calédonie, d'avoir développé un paradigme de classificateurs possessifs particulièrement étendu et intéressant sémantiquement. Il s'agit donc de définir les idiosyncrasies de ce système, avant de se consacrer à l'étude de son évolution dans le Chapitre VII.

En iaai, la possession est exprimée par deux types de constructions : directes ou indirectes, qui distinguent deux types sémantiques de relation entre un nom possédé et son déterminant possesseur : une relation inaliénable *versus* aliénable, respectivement. Ce double contraste est très largement partagé dans les langues océaniennes, mais il se manifeste selon des modalités variées dans les langues de ce sous-groupe. Les constructions indirectes sont celles qui mettent en jeu la plus grande diversité d'expression, notamment dans l'étendue des inventaires de classificateurs possessifs. Le iaai a pour particularité d'en avoir développé un paradigme très large et l'objectif de cette section est d'en présenter les détails. Elle servira d'introduction pour le Chapitre VII qui montrera ensuite comment ce système complexe est en train de se modifier en iaai aujourd'hui, comme l'atteste les données modernes.

Dans cette section, il sera tout d'abord question de définir les deux contrastes clés pour comprendre l'expression de la possession en iaai : la distinction entre constructions directes et indirectes, ainsi que l'opposition entre noms dépendants et indépendants (§ 2). Les constructions directes seront présentées en premier (§ 2.1), avant de développer le fonctionnement des constructions indirectes plus spécifiquement (§ 2.2). L'intérêt particulier qui sera par la suite porté sur les classificateurs possessifs, ainsi que la richesse de ce domaine en iaai, justifient qu'une sous-section (§ 3) soit consacrée à la présentation détaillée de leur inventaire et de leur fonctionnement.

2. Deux contrastes clés : constructions directes vs indirectes ; noms dépendants vs indépendants

Les constructions possessives, au sens large, désignent des constructions nominales encodant une grande variété de relations entre deux entités (Lichtenberk 2004, 340) : un possédé (tête du constituant nominal ou déterminé) et un possesseur (modifieur ou déterminant). Ces relations peuvent exprimer la propriété (*mon sac*) ; la relation de partie à tout (*mon bras*) ; la relation de parentalité (*mon père*) ; la relation instrumentale (*mon couteau, celui que j'utilise*) ; la participation à un événement (*mon départ*) et bien d'autres types encore de relations (cf. la notion de « sphère personnelle » selon Creissels 2006b, 144).

La détermination possessive s'exprime sous deux formes en iaai, comme dans la plupart des langues océaniennes :

- une construction directe, où un déterminant référent au possesseur est obligatoire. En iaai, il s'agit d'un suffixe (105). Dans ce type de construction, la relation sémantique de possession est inaliénable et fait référence à situation permanente ou de dépendance inhérente. :

Construction possessive directe, relation inaliénable

(105).	hinyök
	hinyö -k
	mère -POS.1SG
	<i>ma mère</i>

- une construction indirecte, où le suffixe possessif n'est pas porté par le nom déterminé, mais par un nom subsidiaire (classificateur possessif), (106). Ici, la construction fait état d'une relation aliénable, souvent temporaire et induite, entre le possédé et le possesseur :

Construction possessive indirecte, relation aliénable

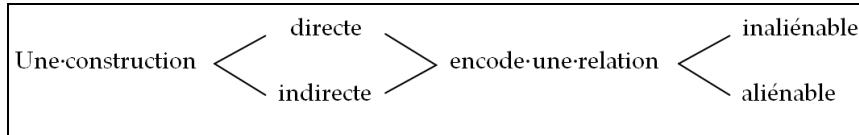
(106).	haaleeny kuli
	haalee -k kuli
	CL.P_DOM -POS.1SG chien
	<i>mon chien</i>

Les noms qui entrent dans une construction indirecte ont une existence lexicale autonome, ils peuvent apparaître hors de toute relation de possession :

(107).	Ame mokutr kuli
	A=me mokutr kuli
	3SG=PRS dormir chien
	<i>Le chien dort</i>

Le double contraste implicationnel entre constructions directes/indirectes et relations inaliénables/aliénables, qui est vrai en iaai et dans la majorité des langues faisant ces distinctions (Lichtenberk 1983, 103), est synthétisé dans la figure ci-dessous :

Figure 2 : Type de constructions et nature de la relation de possession



Dans les études sur les langues de Nouvelle-Calédonie, la terminologie en usage parle de noms dépendants (*bound nouns*) pour les noms à possession obligatoire et de noms indépendants (*free nouns*) pour ceux qui peuvent être attestés en dehors de toute relation possessive¹²⁴. Cette distinction terminologique entre noms dépendants/indépendants s'avère en effet plus pertinente que de parler de noms aliénables/inalienables dans ces langues puisque certains noms indépendants, à construction indirecte, autorisent également la détermination par des constructions directes si l'intention est d'exprimer une relation sémantique d'inaliénabilité. Moyse-Faurie illustre cette propriété en xârâcùù par des exemples où le nom indépendant *puunèmû* 'ceinture traditionnelle' peut-être déterminé de façon semi-directe¹²⁵ par l'allongement de la voyelle finale dans une relation sémantique inaliénable (exemple (108)a.) ou de façon indirecte avec un relateur¹²⁶ (RELR) déterminant neutre dans une relation aliénable (exemple (108)b.):

xârâcùù (Moyse-Faurie 1995, 20)

- | | |
|---|---|
| (108). a. puunèmû-wîrî
ceinture 2PL
<i>vos liens, vos relations</i> | b. puunèmû rè wîrî
ceinture RELR 2pl
<i>vos ceintures</i> |
|---|---|

D'après Moyse-Faurie (2004b, 12–13), la distinction entre ces deux catégories de noms dans les langues kanak aurait suivi un processus de lexicalisation conduisant à une démotivation sémantique :

Certainement totalement motivée au départ, cette bipartition entre noms dépendants et noms indépendants est en train de se lexicaliser, pour aboutir sans doute à une situation semblable à celle du genre en français.

¹²⁴ Voir les différentes grammaires publiées par les linguistes francophones du LACITO sur le iaai (Ozanne-Rivierre 1976) ; le cèmuhî (Rivierre 1980) ; le xârâcùù (Moyse-Faurie 1995) ; le nyelâyu (Ozanne-Rivierre 1998b) ; le nélêmwa (Bril 2002) ; le bwatoo (Rivierre and Ehrhardt 2006) ; etc.

¹²⁵ Moyse-Faurie parle de constructions « immédiates », « semi-médiates » et « médiates ».

¹²⁶ D'après Moyse-Faurie (2013, com. pers.), ce relateur en xârâcùù proviendrait d'un ancien suffixe de 3^{ème} personne du singulier qui se serait grammaticalisé.

Un relatif consensus s'accorde pour attribuer l'émergence de la distinction entre relation aliénable et relation inaliénable dans les langues de la famille austronésienne à un effet du contact avec des langues papoues (*cf.* Lichtenberk 2013a pour la discussion). À un niveau infra, les langues du sous-groupe océanien ont ensuite particulièrement développé leur système de classificateurs possessifs, système plus ou moins complexe selon les langues, pour exprimer la relation aliénable dans des constructions possessives indirectes. Ce thème est un sujet que la littérature en linguistique océanienne explore depuis près de trente ans et qui continue encore à être étudié, notamment à travers les nombreuses publications de Lichtenberk (1983; 1985; 2002; 2009a; 2013a; 2013b), mais également d'autres linguistes océanistes (*cf.* Donohue and Schapper 2009; Harrison 1988; Lynch 1996; 2010; Moyse-Faurie 2000b; Ozanne-Rivierre 1991; Palmer and Brown 2007; Song 1997 entre autres). Pour leur part, les langues kanak constituent un excellent exemple de la diversité de formes que peut prendre l'expression de la possession aliénable dans ce sous-groupe de langues, et le iaai, tout particulièrement, montre un système parmi les plus étendus.

2.1. Détermination directe

Comme cela a été introduit dans la sous-section précédente, les noms dépendants iaai comportent obligatoirement la marque grammaticale de la détermination possessive sous la forme d'un suffixe qui indexe le possesseur (voir Tableau 43 ci-dessous), tel que <Possédé-suffixe possessif>, comme dans les exemples de constructions simples (109)a-c.

Constructions simples

(109). a. bök	b. ban	c. börin
bö -k	ba -n	b(a) -örin
tête -POS.1SG	tête -POS.3SG	tête -POS.3PL
<i>ma tête</i>	<i>sa tête</i>	<i>leur tête</i>

De plus, il existe deux répartitions de l'ordre des constituants selon que le possesseur est exprimé lexicalement ou non.

2.1.1. Ordre des constituants

Si le possesseur est exprimé lexicalement et qu'il s'agit d'un nom commun, le nom déterminé reçoit un suffixe de type joncteur (*cf.* explications ci-dessous) et l'ordre des constituants sera <Possédé-suffixe joncteur — Possesseur¹²⁷, comme dans l'exemple (110)a. Ce type de construction est qualifié de complexe.

¹²⁷ Dans les exemples, je référerais ponctuellement à l'ordre des différents constituants des constructions

En revanche, si le possesseur est exprimé par un nom propre (exemple (110)b.), le possédé est fléchi¹²⁸ conformément à sa forme à la première personne du singulier (exemple précédent (109)a.) et ne contient aucun suffixe. Cette construction est considérée comme intermédiaire.

Construction complexe (nom commun)

Pé -S^{Jonc} Peur

- (110). a. ban wanakat

ba -n wanakat
tête -POS.JC enfant
la tête de l'enfant

Construction intermédiaire (nom propre)

Pé Peur

- b. bö Aiawa

bö Aiawa
tête Aiawa
la tête d'Aiawa

Il faut noter que les classificateurs possessifs, qui seront présentés plus bas, fonctionnent comme des noms dépendants et respectent les mêmes règles que celles détaillées ci-dessus.

De plus, on remarque que le iaai ne distingue pas morphologiquement la possession d'un nom dépendant selon que le possesseur est humain ou non humain, à l'inverse de ce qu'on trouve dans d'autres langues kanak comme, par exemple, le nyelâyu (langue du Nord de la Grande Terre; Ozanne-Rivierre 1998b). Ainsi, en iaai on aura indifféremment *caan wanakat* 'le pied de l'enfant' et *caan laulau* 'le pied de la table'.

2.1.2. Suffixes possessifs personnels et joncteur

Il existe un suffixe possessif pour chacun des pronoms personnels du iaai, distinguant quatre nombres : singulier, duel, paucal (pluriel restreint) et pluriel (étendu). En outre, le iaai fait la différence entre une première personne inclusive (« nous dont toi ») et une première personne exclusive (« nous excepté toi ») au duel et au paucal.

À ces suffixes possessifs personnels s'ajoute un suffixe appelé joncteur. Ce dernier est suffixé au nom possédé dans les constructions complexes où le possesseur est exprimé lexicalement par un nom commun. Par ailleurs, ce suffixe joncteur est homophone du suffixe possessif de troisième personne *-n ~ny* et il sera glosé '-POS.JC' dans cette thèse. L'analyse de ce suffixe comme joncteur et non comme suffixe personnel possessif '-3SG' provient d'exemples où le possesseur lexicalement exprimé est pluriel. On constate alors une absence d'accord du suffixe en nombre, ce qui fait pencher pour un suffixe neutre (joncteur) et non

possessives en notant Pé le possédé ; Peur le possesseur, Cl le classificateur possessif, S^{Pos} le suffixe possessif et S^{Jonc} le suffixe joncteur.

¹²⁸ Pour simplifier la lecture des gloses et faciliter la comparaison entre les exemples, j'attribuerai la même glose aux racines d'un même lexème indépendamment de la flexion de sa forme. C'est le cas dans les exemples (110)a. et b., *ba* et *bwö* qui sont glosés tous les deux 'tête'.

un suffixe possessif personnel : dans les exemples ci-dessous, (111)b. avec suffixe possessif '3PL' est jugé agrammatical, seule est possible la phrase (111)a., avec suffixe joncteur :

Pé	-S ^{Jonc}	Peur
(111). a. ban jee wanakat		*b. börin jee wanakat
ba -n jee wanakat		b(a) -örin jee wanakat
tête -POS.JC ART.DEF.PC enfant		tête -POS.3PL ART.DEF.PL enfant

les têtes des enfants {e.Te}

Le paradigme des suffixes du iaai est donné dans le Tableau 43 ci-dessous :

Tableau 43 : Suffixes possessifs personnels et joncteur du iaai

Singulier	1	-k
	2	-m
	3	-n ~ -ny
Duel	1 inclusif	-tu
	1 exclusif	-hmu
	2	-bu
	3	-dru ~ -ru
Paucal	1 inclusif	-tin
	1 exclusif	-mun
	2	-bun
	3	-drin ~ -rin
Pluriel	1	-ta
	3	-dra ~ -ra
Joncteur		-n ~ -ny

Source : d'après Ozanne-Rivierre 1976, 148

L'alternance des suffixes de troisième personne non singulier entre la rétroflexe [d] et la battue [t] a été abordée dans la section 2.2.2 de ce chapitre. L'alternance entre les dentale [n] et palatale nasales [ŋ] à la troisième personne du singulier et pour le joncteur est conditionnée ainsi :

- '-POS.3SG' ou '-POS.JC' → [ŋ] / [e:]
/ C[^{-palatale}][i]_
- '-POS.3SG' ou '-POS.JC' → [n] / tous les autres cas_

Le fonctionnement avec suffixe joncteur s'apparente de très près à ce qu'on peut voir en mokil (langue micronésienne), à l'exception de la distinction de construction avec nom propre ou nom commun en iaai. Mon interprétation ici, qui diffère quelque peu de celle faite par Ozanne-Rivierre¹²⁹, s'inspire de l'étude de Sheldon sur le mokil (1976, 116–130). Il

¹²⁹ Cette analyse contrevient également à ce que propose Lichtenberk, dans l'un de ses premiers articles sur la possession dans les langues océaniennes (1985, 99), lorsqu'il parle de coréférentialité du possesseur (*cross-referencing*). Il interprète alors le suffixe *-n* du iaai dans les constructions complexes comme un suffixe possessif personnel '*-3SG*' qui répèterait le possesseur lexical nom commun, mais serait absent en cas de nom propre. Il donne pourtant ensuite des exemples dans d'autres langues où l'interprétation met bien en jeu un suffixe joncteur (*construct suffix*). Il me semble plus pertinent d'adopter cette même analyse pour le iaai, comme je l'ai montré.

reconnait dans cette langue un « *construct suffix* » présent dans les constructions complexes¹³⁰. Il est intéressant de relever qu'il s'agit dans cette langue aussi d'un suffixe *-n*, comme en iaai, et également homophone du suffixe de troisième personne du singulier dans la plupart des noms indépendants mokil.

Les exemples (105), (109), (110) et (111) ci-dessus mettaient tous en jeu des noms dépendants, noms obligatoirement possédés et n'acceptant que la construction directe. Ces noms appartiennent à des classes sémantiques facilement identifiables en iaai.

2.1.3. Sémantique des noms dépendants

D'un point de vue sémantique, les noms dépendants du iaai appartiennent aux catégories suivantes (d'après Ozanne-Rivierre 1976, 157–158) :

- termes de parenté : *hinyien* 'sa mère' ; *lakeiny* 'ses cadets' ; *kamen* 'son père' ...
- noms d'alliés : *hanen* 'son compagnon' ; *ihumwiny* 'son ami' ...
- partie du corps et partie d'un tout : *ban* 'sa tête' ; *unen* 'sa peau, son écorce' ; *bohûnyoon* 'son aileron' ; *nyingen* 'son anse' ...
- noms considérés en relation directe avec le possesseur : *an* 'sa nourriture' ; *hwan* 'son bruit, sa voix' ; *oon* 'son âme, son esprit' ...
- dérivés verbaux nominalisés par le préfixe *û-* ~ *i-* 'action de x, façon de x' : *ûdiliny* 'son coucher (soleil)' ; *ioony* 'son arrivée' ; *ifuucin* 'sa façon de parler'

Ces catégories sémantiques sont en nombre limité et couvrent une minorité des noms de la langue. Les noms dépendants constituent un inventaire fermé. De plus, il est intéressant de noter que ces catégories sont prototypiques des noms à relation inaliénable de la plupart des langues où cette distinction est marquée grammaticalement (Lichtenberk 2004).

2.2. Détermination indirecte

Contrairement aux noms dépendants, les noms indépendants sont lexicalement autonomes et constituent une classe lexicale ouverte qui intègre notamment les néologismes, dont les emprunts. Elle ne constitue pas une classe sémantiquement homogène et la seule généralisation possible est de considérer qu'elle inclut tous les lexèmes ne dépendant pas du paradigme fermé des noms dépendants.

Les noms indépendants ne portent pas directement le suffixe possessif, qui est affixé à un classificateur¹³¹. On verra cependant que la plupart des noms indépendants en iaai

¹³⁰ Un même suffixe joncteur (« *construct suffix* ») *-n* existe en pohnpei, une autre langue micronésienne, mais n'est, cette fois-ci, pas homophone du suffixe '-3SG'. (cf. Rehg 1981, 176).

¹³¹ Les classificateurs possessifs sont également désignés dans la littérature comme « classificateurs génitivaux » ou « classificateurs relationnels » (cf. Grinevald 2002b, 93).

acceptent également une détermination directe sous certaines conditions sémantiques (*cf.* section 2.2.2. ci-dessous).

2.2.1. *Constructions à classificateurs*

Tout comme avec les noms dépendants, on trouve deux ordres de répartition des constituants avec les noms indépendants selon que le possesseur est lexical ou pronominal (par le biais d'un suffixe possessif).

Dans une construction indirecte simple, où le possesseur est encodé par un suffixe possessif, l'ordre des constituants est : <Classificateur-suffixe possessif — Possédé>, comme dans les exemples (112)a. et b. :

Constructions simples

	Cl	-S ^{Pos}	P ^é		Cl	-S ^{Pos}	P ^é
(112). a.	beLEN	köiö		b.	belik	wanu	
	bele	-n	köiö		beli	-k	wanu

CL.P_BOI -POS.3SG eau

CL.P_BOI -POS.1SG coco_vert

son eau (à boire)

mon coco vert (à boire)

Dans le cas de constructions complexe ou intermédiaire, où le possesseur est exprimé lexicalement, comme dans les exemples (113)a. et b., l'ordre des constituants est : <Possédé — Classificateur-suffixe joncteur — Possesseur>. Le classificateur possessif fonctionne donc comme un nom dépendant. Comme lui, si le classificateur est face à un déterminant nom commun ((113)a.), il reçoit le suffixe joncteur.

En revanche, si le possesseur est exprimé par un nom propre (exemple (113)b.), le classificateur est fléchi conformément à sa forme à la première personne du singulier (exemple précédent (112)b.) sans suffixe. On parle de construction intermédiaire.

Construction complexe (nom commun)

	P ^é	Cl	-S ^{Jonc}	P ^{eur}
(113). a.	köiö	beLEN	wanakat	

köiö **bele** -n wanakat

eau CL.P_BOI -POS.JC enfant

l'eau de l'enfant (à boire)

Construction intermédiaire (nom propre)

	P ^é	Cl	P ^{eur}
b.	wanu	beli	Aiawa

wanu **beli** Aiawa

coco_vert CL.P_BOI Aiawa

le coco vert de Aiawa (à boire)

On comparera les exemples (110)b. et (113)b. où le possesseur est, dans les deux cas, exprimé par un nom propre dans une construction où le possédé est, respectivement, nom dépendant ou indépendant.

Le Tableau 44 ci-dessous synthétise les différents types de constructions possessives et l'ordre des constituants qui leur est associé.

Tableau 44 : Types de constructions possessives et ordre des constituants

Construction	(3)	1	2	3	4	Traduction
simple		<i>bele</i> CL.P_BOI	-n -POS.3SG	<i>köiö</i> eau		'son eau (à boire)'
intermédiaire		<i>köiö</i> eau	<i>belö</i> CL.P_BOI	<i>Paul</i> Paul		'l'eau de Paul (à boire)'
complexe		<i>köiö</i> eau	<i>bele</i> CL.P_BOI	-n -POS.JC	<i>wanakat</i> enfant	'l'eau de l'enfant (à boire)'

2.2.2. Choix de constructions possessives pour les noms indépendants

Certains noms indépendants autorisent la détermination en construction directe (normalement réservée aux noms dépendants), sous certaines conditions sémantiques d'inhérence ou d'appartenance forte, intime. Il s'agit d'un choix discursif en fonction de la nature de la relation entre le possédé et son possesseur. Les noms *jöö* 'os' ou *köiö* 'eau', par exemple, sont des noms indépendants qui acceptent la suffixation directe du possessif dans une relation exprimant l'inaliénabilité d'avec leur possesseur (exemples (114)a. et (115)a.). Mais, en tant que noms indépendants, donc provisoirement possédés, ils entrent plus généralement dans une construction indirecte à classificateur (exemples (114)b. et (115)b.). C'est la nature de la relation de détermination qui va conditionner l'emploi du nom possédé dans l'un ou l'autre des deux types de construction. Il en est de même dans une construction indirecte, où le choix entre les différents classificateurs est sémantique (ce point sera davantage développé par ailleurs, dans la sous-section 3.4).

Construction directe

- (114). a. jeien
 jeie -n
 os -POS.3SG
son os (anatomie) {OR76_159}

Construction indirecte

- b. anyin jöö
anyi -n *jöö*
 CL.P_GÉN -POS.3SG OS
son os (ex. un chien qui joue avec un os) {OR76_159}

- (115). a. köien waagewe
 köie -n *waagewe*
 eau -POS.JC rivière
l'eau de la rivière {OR76_187}

- b. belen köiö
bele -n *köiö*
 CL.P_BOI -POS.3SG eau
son eau (à boire)

Ozanne-Rivierre (1991, 134) note qu'en iaai la construction directe est possible aussi bien lorsque le possesseur est animé qu'inanimé, alors que dans les autres langues kanak la nature du possesseur (animé/inanimé) conditionne le type de construction. Selon elle, dans

ces autres langues, si le possesseur potentiel est animé, la construction sera indirecte, tandis qu'avec un possesseur inanimé, la construction sera directe, permettant la formation de composés nominaux. On voit bien ici que la situation est moins tranchée en iaai, puisque l'exemple (114)a. illustre une construction directe avec possesseur animé.

Au final, il faut retenir que la propriété de dépendance/indépendance du nom en iaai est lexicale (il faut l'apprendre, comme le genre en français), alors que le choix du type de construction possessive pour les noms indépendants est décidé sémantiquement et discursivement par le locuteur¹³². Le Tableau 45 ci-dessous synthétise les possibilités de constructions admises en fonction du type de nom et de la nature de la relation sémantique entre possédé et possesseur.

Tableau 45 : Types de noms et de constructions possessives en iaai

Type de nom	Type de relation	Construction possessive	Exemple	
dépendant	inalienable	directe (obligatoire)	<i>ban</i>	‘sa tête’
indépendant	a. Ø	Ø	<i>jöö</i>	‘os’
	b. inalienable	directe	<i>jeien</i>	‘son os (anatomie)’
	c. aliénable	indirecte (classificateur possessif)	c'. <i>anyin jöö</i> c''. <i>an jöö</i>	‘son os (pour jouer)’ ‘son os (à manger)’

Cette bipartition entre noms dépendants obligatoirement possédés et noms indépendants acceptant plusieurs constructions se retrouve dans les autres langues kanak (*cf.* Moyse-Faurie 2004b, 12) et dans de nombreuses langues océaniennes. Quant à la possibilité de choix entre les constructions (a., b. et c. dans le Tableau 45) ou entre les classificateurs (c'. et c''), Lichtenberk y réfère sous le nom de « fluidité » qu'il définit en ces termes :

(...) the possibility of a noun to occur in the head/possessum position in more than one type of possessive construction, with different types of possessum-possessor relations. There may be a contrast between the direct and the indirect constructions (...). Or there may be a contrast between two or more types of indirect possessive constructions.¹³³

¹³² Voir la notion de démotivation chez Moyse-Faurie (2010).

¹³³ « Une caractéristique des systèmes possessifs océaniens fréquemment commentée dans les études descriptives est la fluidité, la possibilité pour un nom d'occuper la position de tête/possédé dans plus d'un type de construction possessive, selon différents types de relation possédé-possesseur. Il peut y avoir un contraste entre constructions directe et indirecte (...). Ou bien, il peut y avoir un contraste entre deux ou plusieurs types de constructions possessives indirectes. »

2.2.3. Mise à jour terminologique

Depuis l'époque de la grammaire du iaai de Ozanne-Rivierre (1976), la linguistique fonctionnelle et typologique s'est grandement développée, faisant émerger avec elle toute une tradition terminologique nouvelle. Il paraît donc nécessaire, à ce stade, de faire un rapide bilan de correspondances des appellations en cours dans la grammaire du iaai et dans mon étude. Ozanne-Rivierre (*ibid.*, 187) parle de « construction par jonction », pour les noms dépendants, dans un ordre <déterminé – joncteur – déterminant> où le joncteur correspond ici en fait au suffixe possessif (personnel ou joncteur, dans mon analyse). Pour les noms indépendants, elle qualifie la construction de « syntagme nominal d'apposition » où ce qui est clairement reconnu comme classificateur possessif par la littérature contemporaine est, à l'époque, appelé « auxiliaire possessif dépendant » par la linguiste (*ibid.*, 189). Dans la dernière sous-section concernant l'origine lexicale des classificateurs du iaai, il sera question de certains noms servant de classificateurs et appelés « répétateurs » dans la littérature actuelle. Ozanne-Rivierre parlait, quant à elle, de « forme redoublée » (*ibid.*, 191).

Tableau 46 : Correspondances terminologiques

terminologie chez Ozanne-Rivierre	terminologie contemporaine typologique
construction par jonction	construction directe
syntagme nominal d'apposition	construction indirecte (à classificateur)
auxiliaire possessif dépendant	classificateur possessif
forme redoublée	répétiteur

3. Les classificateurs possessifs du iaai

Quelle qu'en soit l'appellation, Ozanne-Rivierre avait déjà montré dans sa grammaire que le paradigme des classificateurs possessifs du iaai constituait une idiosyncrasie de la langue tout à fait intéressante et soumise à des variations diachroniques importantes (*ibid.*, p. 191) :

On serait tenté de parler de *classes de possession*. Mais, (...) certains procédés semblant créatifs à l'infini (formes redoublées du nom, verbe générique se dérivant en auxiliaire possessif dépendant), il nous est apparu difficile, voire impossible, de dresser une liste fermée des différentes marques de possession possibles.

Je présenterai ici le fonctionnement des classificateurs possessifs du iaai tel que décrit par Ozanne-Rivierre dans sa grammaire de 1976. Je qualifierai ce système de système de référence par opposition à un système dit moderne, correspondant à l'analyse de mes données contemporaines, presque quarante ans après celles de Ozanne-Rivierre. Les évolutions de ce système, qu'elles soient internes ou interprétées comme des manifestations

d'obsolescence dues au contact, seront étudiées en détail dans le Chapitre VII. J'y aborderai la question du changement linguistique par le prisme de la variation en faisant une analyse comparative synchronique en temps apparent. Pour le moment, les sous-sections suivantes présenteront d'abord l'inventaire des classificateurs du iaai en montrant son originalité par rapport aux langues proches. Les classificateurs seront ensuite distingués selon leur capacité de catégorisation entre général / spécifique / unique, avant d'envisager les domaines sémantiques qu'ils couvrent. Je parlerai ensuite des possibilités de choix entre plusieurs classificateurs pour un même lexème déterminé, avant de finir avec un essai de reconstruction de leur origine lexicale.

3.1. 23 classificateurs possessifs (Ozanne-Rivierre, 1976)

Aussi bien la linguiste Françoise Ozanne-Rivierre (1976) que ses prédecesseurs ayant décrit les langues kanak de Nouvelle-Calédonie Sidney Ray (1926, 91–94), Maurice Leenhardt (1946, 237–238) et Darrell Tryon (1968, 68–71), tous reconnaissent peu ou prou qu'en iaai « *la variété des modalités possessives est extrême* » (Leenhardt, *ibid.*).

S'il est difficile de délimiter un inventaire fini des classificateurs possessifs, on peut néanmoins retenir, à ce stade de l'étude, le système donné par Ozanne-Rivierre dans sa grammaire (1976, 188-194), composé de vingt-trois classificateurs. Ils sont donnés dans le Tableau 47, ci-dessous. La liste des classificateurs y a été organisée selon ma propre interprétation du type de classificateur en fonction du paradigme des noms qu'il gouverne (colonne A). Cette question sera discutée dans la sous-section suivante (§ 3.2). Pour chaque type, les classificateurs sont ordonnés par degré de proximité de relation entre le possédé et le possesseur (matière ingérée ; accessoire porté sur le corps ; objet manipulé, etc., du plus proche au plus distant). Ils apparaissent tous à la forme 3SG (suffixe *-n* ou *-ny*) dans la colonne B. Pour chacun d'eux, je donne un exemple avec un nom déterminé (colonne C) pour lequel le classificateur marque la relation de possession, puis la traduction de la construction possessive (colonne D). Enfin, les deux dernières colonnes indiquent le champ sémantique couvert par le classificateur (colonne E) ainsi que la glose utilisée dans l'interlinéarisation des exemples (colonne F).

Tableau 47: Inventaire des classificateurs possessifs du iaai, selon la liste de Ozanne-Rivierre (1976)

	A	B	C	D	E	F
	Type	Cl.P	exemple de N	traduction	Champ sémantique	Glose
1	g é n é r a l	<i>anyin</i>	<i>tusi</i>	'son livre'	tout objet, individu, bâtiment...	GÉN
2		<i>an</i>	<i>koko</i>	'son igname'	aliment	ALIM
3		<i>belen</i>	<i>köiö</i>	'son eau'	boisson	BOI
4		<i>hnen</i>	<i>hnaūnykîme</i>	'sa pensée'	idées, pensées	HNA
5		<i>hwani</i>	<i>hwahluma</i>	'son rire'	son, bruit	BRUI
6		<i>hnââñ</i>	<i>aat</i>	'sa plaie'	blessure, sensation, patient	PAT
7		<i>bicen</i>	<i>sei</i>	'sa fleur dans les cheveux'	coiffe	COIF
8		<i>haniiny</i>	<i>wââ</i>	'son poisson'	prise, gibier	PRISE
9		<i>haaleeny</i>	<i>waau</i>	'son chat'	animal domestique	DOM
10		<i>noon</i>	<i>wahanic</i>	'son oranger'	plante, arbre, pied de	PLAN
11		<i>iiny</i>	<i>hnyei</i>	'son champ'	surface plane, horizontale*	HORI
12		<i>dââñ</i>	<i>öö</i>	'sa sagaine'	flèche, pique, objet pointu	PIQ
13		<i>tangen</i>	<i>tang</i>	'son panier'	panier, sac	PAN
14		<i>hoon</i>	<i>karopëë</i>	'sa pirogue'	bateau, embarcation	BAT
15		<i>umwen</i>	<i>uma</i>	'sa maison'	maison, bâtiment, habitation	MAIS
16	u n i q u e s	<i>hicen</i>	<i>waasu</i>	'son chewing-gum'	chewing-gum	CHEW
17		<i>iien</i>	<i>aakû</i>	'sa canne à sucre'	part de canne à sucre	CAN
18		<i>méniny</i>	<i>mën</i>	'sa force'	"mana", puissance	MANA
19		<i>hönen</i>	<i>hook</i>	'son fardeau'	fardeau, charge	CHARG
20		<i>ûten</i>	<i>eet</i>	'son filet'	filet**	FIL
21		<i>hlogen</i>	<i>meic</i>	'son feu'	feu de chauffage	FEU
22		<i>deeny</i>	<i>gethen</i>	'son chemin'	chemin, route	ROUT
23		<i>waiicin</i>	<i>wai</i>	'son récif'	récif**	RÉCF

Notes : *Ozanne-Rivierre donne pour *iiny* le contenu sémantique suivant « auxiliaire de possession dépendant servant à marquer la possession d'une terre : champ, îlot, de la natte, et de différentes choses produites par quelqu'un » (1976, 190), c'est moi qui généralise en considérant qu'il est utilisé pour toutes les surfaces planes et horizontales ou objets à étendre au sol.

**Les classificateurs *ûten* et *waiicin* ne sont connus d'aucun des informateurs interrogés entre 2009 et 2012.

3.2. Trois types de classificateurs possessifs

La colonne A du Tableau 47 distinguait les classificateurs du iaai selon trois types : général, spécifique et unique. Il s'agit d'une répartition communément employée (entre autres, chez Grinevald 2004, 1017) dans l'étude de la classification nominale en fonction du paradigme des noms catégorisés.

3.2.1. Le classificateur général

Le classificateur général est sémantiquement neutre : il ne caractérise pas en particulier la relation, mais son rôle se limite au marquage morphologique du possessif. Le paradigme des noms auxquels il peut s'associer est le plus large, puisque tous peuvent potentiellement se combiner avec lui, et c'est un paradigme ouvert. Dès lors, dans le discours, il est

naturellement beaucoup plus fréquent en terme d'occurrences, suivi ensuite des classificateurs spécifiques et enfin des uniques.

Les exemples (116) illustrent l'étendue du paradigme gouverné par le classificateur possessif général *anyin*, 'le sien, sa chose' :

(116). a. anyik thaan	b. anyik hele	c. anyin mani
anyi -k thaan	anyi -k hele	anyi -n mani ^{ang}
CL.P_GÉN -1SG chef	CL.P_GÉN -1SG couteau	CL.P_GÉN -3SG argent

mon chef

mon couteau

son argent

On peut considérer qu'il est un classificateur « fourre-tout », très englobant, pour les noms n'acceptant aucun des autres classificateurs, comme dans les exemples ci-dessus (*complement classifier* dans Zubin and Shimojo 1993). Par ailleurs, il joue le rôle de classificateur par défaut (*default classifier*) pour les noms pouvant apparaître avec des classificateurs davantage spécifiques mais dans des énoncés où la spécification sémantique de la relation n'est pas jugée essentielle (*cf.* section sur Choix des classificateurs ci-dessous, exemples (123)a.-c.).

3.2.2. *Les classificateurs spécifiques*

Ils sont les plus nombreux (quatorze en iaai) et ils constituent une catégorie vaste et intermédiaire entre les deux autres types de classificateurs : général d'un côté et uniques de l'autre. Le type de relation qu'ils encodent concerne, pour chaque classificateur spécifique, des noms regroupés dans des taxonomies sémantiques plus ou moins homogènes et plus ou moins larges. D'après Grinevald (*ibid.*), plus un classificateur est spécifique, plus la catégorie sémantique qu'il subordonne est restreinte (s'approchant du type unique), plus elle est considérée comme étant ou ayant été d'une importance culturelle particulière au sein de la communauté des locuteurs.

Je donne ci-dessous quelques exemples de classificateurs spécifiques en iaai avec deux noms déterminés différents :

- (117). a. **bele** *trii*
bele -n *trii^{ang}*
CL.P_BOI -POS.3SG thé
son thé (à boire) {OR76_190}
- b. **belik** *waajem*
belik -k *waajem*
CL.P_BOI -POS.1SG pastèque
ma pastèque (à boire) {st.CIP_Dre.41}
- (118). a. **haaleek** *buaka*
haalee -k *buaka^{poly}*
CL.P_ANIM -POS.1SG cochon
mon cochon (de compagnie) {OR76_192}
- b. **haaleem** *jee wââ*
haalee -m *jee wââ*
CL.P_ANIM -POS.2SG ART.DEF.PC poisson
tes poissons (de compagnie) {st.CIP_Dre.28}
- (119). a. **iiny** *kubwö*
ii -ny *kubwö*
CL.P_HORI -POS.3SG natte
sa natte (à étendre) {OR76_191}
- b. **iiny** *jeeû*
ii -ny *jeeû*
CL.P_HORI -POS.3SG vivres
ses vivres¹³⁴ {OR84_71}

Les paradigmes des noms déterminés par des classificateurs spécifiques sont ouverts et acceptent d'intégrer des néologismes, comme on peut le voir dans l'exemple (117)a. avec l'emprunt à l'anglais *trii* 'thé' (<tea). Ce phénomène sera davantage abordé dans le chapitre consacré à l'évolution du système de classification possessive (Chapitre VII).

3.2.3. Les classificateurs uniques

Enfin, les classificateurs possessifs de type unique réfèrent à un cas de spécialisation fine de la relation de possession et n'acceptent qu'un seul nom qui, à lui seul, constitue une catégorie. Ils sont au nombre de huit dans l'inventaire des classificateurs du iaai donné dans le Tableau 47, dont deux sont illustrés dans les exemples ci-dessous :

Classificateur unique de la canne à sucre

- (120). **iien** *aakû*
iie -n *aakû*
CL.P_CAN -3SG canne_à_sucre
sa canne-à-sucre (à mastiquer) {OR76_190}

Classificateur unique du chewing-gum

- (121). **hicen** *waasu*
hice -n *waasu*
CL.P_CHEW -3SG chewing_gum
son chewing-gum (à mâcher) {OR76_192}

Les classificateurs uniques gouvernent une catégorie sémantique ayant un rôle culturel particulièrement remarquable pour la communauté (*cf.* l'exemple du chien en jakaltek (langue maya) donné par Grinevald 2004, 1017). Cette distinction grammaticalisée dans la langue est culturellement motivée : en iaai la canne à sucre, très communément cultivée et

¹³⁴ Correspond aux vivres qu'on apporte et qu'on donne dans une coutume en les disposant au sol.

consommée à Ouvéa¹³⁵, possède son propre classificateur possessif, *iien*¹³⁶, (120), différent de celui des aliments en général¹³⁷, *an*, (122) :

Classificateur spécifique des aliments

(122). a. *an* könying

a	-n	könying
CL.P_ALIM	-3SG	taro
son taro (à manger) {OR76_190}		

b. *an* miitr

a	-n	miitr ^{ang}
CL.P_ALIM	-3SG	viande
sa viande (à manger) {OR76_190}		

L'existence d'un classificateur unique met en valeur le mode d'ingestion spécifique associé à la consommation de la canne à sucre, qui consiste à tirer les fibres avec les dents et à les mastiquer longuement. Le classificateur de la canne à sucre se distingue également de *hicen*, (121), classificateur unique des écorces d'arbres à mâcher (aujourd'hui, classificateur des chewing-gums ! voir Chapitre VII .3.6).

Il est intéressant de noter que dans les langues kanak, le champ sémantique des aliments est celui qui montre habituellement le plus de raffinement : en xârâcùù, Moyse-Faurie (1995, 28) donne cinq classificateurs possessifs (spécifiques) pour les aliments et boissons, distingués selon leur nature (*nèkê-* 'part de féculents' ; *wînè-*, *nêwînè-* 'part de viande' ; *nêñè-* 'part de nourriture en général') ou leur mode d'ingestion (*nèxwêê-* 'part de nourriture à mâcher' ; *wînyè-*, *nêwînyè-* 'part de boisson').

3.3. Sémantisme des classificateurs du iaai

Selon leur sémantisme, les classificateurs possessifs peuvent être répartis en différentes catégories. En iaai, ils sont, pour la plupart, des classificateurs *fonctionnels*, c'est-à-dire que, de par leur origine lexicale, ils renseignent sur la nature de la relation qui relie le possédé au possesseur (cf. colonne E du Tableau 47). Mais d'autres semblent être davantage basés sur des critères relatifs aux caractéristiques *formelles* du possédé. À l'inverse, le classificateur général, *anyin*, ne donne d'informations ni sur la nature de la relation entre possédé et possesseur, ni sur des caractéristiques du possédé puisqu'il est sémantiquement neutre.

Pour ce qui est des classificateurs fonctionnels, ils catégorisent la façon dont le possesseur va agir avec le possédé ou le manipuler, s'il va le boire (*belen*), le porter sur sa tête

¹³⁵ « une place importante est accordée dans le secteur à la canne à sucre "dont les naturels, écrit P. Bernard, font un grand débit ; c'est ce qui leur tient lieu souvent de boissons dans leurs repas". » (Izoulet 2005, 45).

¹³⁶ Dans sa grammaire, Ozanne-Rivierre (1976, 190) note *iien*, avec la voyelle initiale longue, alors que dans son dictionnaire (1984, 69) elle donne *ien* avec une voyelle courte. Pour ma part, à partir de mes enregistrements il me semble que noter la voyelle initiale comme longue est davantage correcte.

¹³⁷ Cette distinction se retrouve également dans les autres langues kanak à classificateurs, où il existe un classificateur pour la canne à sucre et les aliments à sucer (comme le magnagna, Moyse-Faurie, 2013, com. pers.), différent du ou des classificateur(s) pour les autres aliments (cf. Tableau 49).

(*bicen*) ou autour de son cou (*kinyin*), s'il va le manger mais aussi la façon dont il va devoir le faire : manger en général (*an*), mâcher (*hicen*), mastiquer les fibres (*ien*), etc. Grinevald (1999 : 120) défend qu'une corrélation forte entre sémantique et morphosyntaxe existe dans le domaine des classificateurs. Selon sa discussion, les classificateurs possessifs sont très majoritairement fonctionnels (à 86%, d'après une étude comparative entre quinze langues) alors que seuls 2% sont basés sur des traits sémantiques relatifs à la forme de l'objet.

En ce sens les deux classificateurs du iaai qui se basent sur des traits physiques du nom possédé font figure d'idiosyncrasies : *dââñ* marque la possession des objets pointus, comme par exemple pour *öö* 'sagaie' ; *hele* 'couteau' ; *ûde* 'trident' ; alors que *iiny* est employé pour les surfaces planes ou tout ce qui s'étale à l'horizontal : 'le champ, le terrain' (*hnyei*) et par métaphore 'le pays' ; 'l'île' (*bomene*) ; 'la natte' (*kubwö*) ; 'la couverture' (*bëléiketr*, emprunt à l'anglais *blanket*) et, par extension sémantique, *jeeû* 'les vivres qu'on apporte pour la coutume' (et que l'on dépose sur la natte, au sol) (cf. les exemples (119)a. et b.). Cette analyse peut néanmoins être relativisée puisqu'on peut considérer qu'outre une caractéristique physique, ces classificateurs indiquent toujours un type d'action, donc de relation, que l'on peut accomplir (cf. Carlson and Payne 1989, 111) : avec l'objet pointu (classificateur *dââñ*) on peut piquer ; sur une surface plane, horizontale (classificateur *iiny*), on peut disposer des objets à plat, répandre au sol quelque chose.

Les champs sémantiques couverts par les classificateurs possessifs du iaai constituent une des particularités aréales de ce système. En effet, parmi les systèmes de classificateurs ayant été particulièrement innovants dans les langues océaniennes, on retrouve en iaai les cinq classificateurs possessifs les plus fréquents. D'après Blust (2009, 480), il s'agit des trois classificateurs reconstruits en POc : le général, celui des aliments et celui des boissons, ainsi que deux autres qui sont fréquents dans les langues de Micronésie à large inventaire de classificateurs : le classificateur des habitations et celui des véhicules (ou embarcations). D'après l'analyse comparative de Carlson & Payne (1989), on peut également y ajouter le classificateur des animaux domestiques¹³⁸ :

Tableau 48 : Champs sémantiques communs des classificateurs du iaai avec quatre langues micronésiennes

Champs sémantiques	iaai	marshallais	woleai	mokil	pohnpei
général	<i>anyi-n</i>	<i>haha-</i>	<i>yaa-</i>	<i>a-</i>	<i>aa-</i>
aliment	<i>a-n</i>	<i>kijë-</i>	<i>gela-</i>	<i>kara-</i>	<i>kene-</i>
boisson	<i>bele-n</i>	<i>limë-</i>	<i>ûlûmë-</i>	<i>nima-</i>	<i>nime-</i>
véhicule	<i>hoo-n</i>	<i>walë-</i>	<i>waa-</i>	<i>wara-</i>	<i>were-</i>
bâtiment	<i>umwe-n</i>	<i>yimë-</i>	<i>imwe-</i>	<i>imwa-</i>	<i>imwe-</i>
bien de valeur	<i>haalee-n</i>	<i>naji-</i>	<i>la-</i>	<i>na-</i>	<i>na-</i>

Source : version adaptée, d'après Carlson&Payne (1989, 95)

¹³⁸ Dans certaines langues micronésiennes, il inclut également les enfants ou tous biens de valeur.

Au-delà de ces cinq classificateurs communs, le iaai se distingue des autres langues comparées dans l'étude de Carlson & Payne (1989) avec onze classificateurs possessifs qui lui sont propres. Parmi eux, figurent *hicen* 'CL.P_CHEW' (120) et *iien* 'CL.P_CAN' (121) qui sont en fait très communs dans les langues de Nouvelle-Calédonie (*cf.* Tableau 49). Par rapport à ses langues sœurs, le iaai a finalement peu de classificateurs différenciant les types d'aliments (les deux cités précédemment et un générique des aliments *an* 'CL.P_ALI') alors que la plupart en ont près de cinq. Le Tableau 49 met en lumière cette diversité d'expression de la possession des aliments et boissons dans huit langues kanak de Nouvelle-Calédonie en allant du nélémwa, avec l'éventail le plus varié (6 classificateurs différents), au iaai avec un premier contraste entre boisson et aliment en général, puis entre nourriture à mâcher et nourriture à sucer.

Tableau 49 : Classificateurs possessifs des boissons et aliments dans huit langues kanak

	Nélémwa	Nyelâyu	Bwatoo	Tîrî	Xârâcùù	Drubea	Cèmuhî	Iaai
boisson	kêâ-	uduu-	bwidoo-	odho-	wînyè-/nêwînyè-		idè-	bele-
aliment (général)					nêné-	nrètè-		a-
part de féculent	caa-	yaa-	zha-	e-	nèkê-	ngé-	è-	
part de protéine	khoo-	wee-	xhua-	hwee-	wînè-/nêwînè-	pwè-	wiè-	
part à mâcher (écorces, chewing-gum...)	maa-	mhaa-	fwaas-	hwiee-	nèxwêê-			hice-
part à sucer (canne à sucre, magnagna...)	khora-	wha-	xhuta-			kwè-		ie-
part de légume, fruit ou feuilles cuites	kûû-	ûû-	xu-	ere-			uu-	
part de poisson						té-		

Source : nélémwa (Bril 2002) ; nyelâyu (Ozanne-Rivierre 1998b) ; bwatoo (Rivierre and Ehrhardt 2006) ; tîrî (Osumi 1995) ; xârâcùù (Moyse-Faurie 1995) ; drubea (Païta and Shintani 1990a) ; cèmuhî (Rivierre 1980) ; iaai (Ozanne-Rivierre 1976).

Enfin, un autre trait propre au système iaai est l'existence d'un classificateur général qui fait défaut dans toutes les autres langues kanak qui ont alors recours à un relateur (marque qui ne prend pas de suffixe possessif).

On est encore loin de pouvoir reconstruire un système de classificateurs pour le proto-néo-calédonien et deux hypothèses sont envisageables à ce stade. Une première hypothèse permet de présumer que si la proto-langue avait un système aussi développé pour le champ sémantique des aliments que le nélémwa ou le nyelâyu, le iaai aurait alors perdu ce raffinement tout en innovant dans d'autres champs sémantiques. Une autre hypothèse irait, quant à elle, dans le sens d'un système restreint en proto-néo-calédonien qui se serait ensuite

développé en interne dans une ou plusieurs langues, puis l'idée de cette spécification aurait été empruntée dans d'autres langues en s'appliquant à certains domaines sémantiques plutôt qu'à d'autres en fonction de la langue. Une perspective intéressante serait de pouvoir réaliser une étude comparative de l'expression de la possession dans les langues kanak de Nouvelle-Calédonie et principalement de tenter une reconstruction d'un proto-système de classificateurs dans leur langue mère afin d'envisager les dynamiques d'innovations et de pertes dans l'ensemble de ce sous-groupe de langues.

3.4. Choix possibles entre les classificateurs du système

La capacité de certains noms à pouvoir entrer à la fois dans des constructions directes et indirectes selon le contexte sémantique a déjà été abordée plus haut en mentionnant la possibilité de choix entre les constructions possessives (*cf.* § 2.2 ci-dessus). Cette « fluidité » (selon Lichtenberk 2013a) se manifeste également à l'intérieur des constructions possessives indirectes où certains noms déterminés peuvent accepter des classificateurs possessifs différents selon, ici encore, la nature de la relation ou une intention discursive qui laissent au locuteur une plus ou moins grande souplesse de choix.

En iaai, le classificateur général *anyin* participe très largement à ce spectre de choix puisqu'il peut être utilisé comme classificateur par défaut, en concurrence avec tous les classificateurs spécifiques ou uniques, lorsqu'aucune spécification sémantique n'est jugée opportune par le locuteur ou bien n'est encodée spécialement par un classificateur dédié :

(123). a. anyik wââ	b. ök wââ	c. haniik wââ
anyi -k wââ	ö -k wââ	hanii -k wââ
CL.P_GÉN -1SG poisson	CL.P_ALIM -1SG poisson	CL.P_PRIZE -1SG poisson
<i>mon poisson (à vendre)</i>	<i>mon poisson (à manger)</i>	<i>mon poisson (pêché)</i>

Le choix se fait à la discréption du locuteur par stratégie discursive, et si la précision donnée par le classificateur spécifique ou unique n'est pas nécessaire ou appropriée, c'est le général qui sera utilisé. Il substitue aussi les classificateurs plus précis sous certaines conditions développementales (premiers stades d'acquisition de la langue chez les enfants, *cf.* Erbaugh 1986) et sociolinguistiques (variation de registres de langue...). Mais le recours grandissant au classificateur général est aussi et surtout un indice d'attrition de la langue en situation de contact, notamment quand le bilinguisme qui en résulte se fait avec une langue sans système de classification du même ordre. C'est cette problématique qui sera abordée au Chapitre VII.

La possibilité de choix entre classificateurs possessifs est une propriété communément partagée dans les langues océaniennes qui expriment la possession aliénable de telle façon. Pour l'illustrer, Lichtenberk donne trois exemples en fidjien issus de Pawley (1973 : 168 dans Lichtenberk 2013a) reproduit ici et mis en parallèle avec des exemples équivalents en iaai :

fidjien

- (124). a. na **kena** maqo

na ke -na maqo
ART CL.P_ALIM -POS.3SG mangue
sa mangue à manger (mangue verte)

- b. na **mena** maqo

na me -na maqo
ART CL.P_BOI -POS.3SG mangue
sa mangue à sucer (mangue mûre, à jus)

- c. na **nona** maqo

na no -na maqo
ART CL.P_GÉN -POS.3SG mangue
sa mangue (propriété, par ex. à vendre)

iaai

- (125). a. **an omââng**

a -n o- māâng^{fr}
CL.P_ALIM -POS.3SG petit- mangue
sa mangue à manger (mangue verte)

- b. **bele omââng**

bele -n o- māâng^{fr}
CL.P_BOI -POS.3SG petit- mangue
sa mangue à sucer (mangue mûre, à jus)

- c. **anyin omââng**

anyi -n o- māâng^{fr}
CL.P_GÉN -POS.3SG petit- mangue
sa mangue (propriété, par ex. à vendre)

C'est cette caractéristique qui permet à Lichtenberk de parler de « classificateurs relationnels » (*relational classifiers* Lichtenberk 1983) pour les classificateurs possessifs. En effet, au-delà du rôle de support du suffixe possessif, les classificateurs confèrent à la construction possessive une information sur la nature de la relation établie entre le possesseur et le possédé. Bien évidemment, si le choix est essentiellement sémantico-pragmatique (en fonction de la nature la relation que le locuteur veut signifier dans son discours), il dépend tout de même aussi de certaines propriétés inhérentes au possédé qui contraintent indirectement les types de relations sémantiques qu'il peut entretenir ou non avec le possesseur (Lichtenberk 1983, 160). C'est en ce sens que François parle de « l'illusion des classificateurs » (1999) qui ne classifient pas à proprement parler le nom possédé, mais bien la nature de la relation de possession (*ibid.*, 169) :

Le choix du Cl se fait – au moins partiellement – indépendamment du nom N, preuve de l'autonomie linguistique que possède le Cl.

(...) le Cl ne dit rien du nom N lui-même, mais porte sur la *relation* qui associe l'objet possédé X (représenté par N) au possesseur Y ; le rôle du ClP est de spécifier un type de possession X~Y, afin de rendre *possessibles* des notions en elles-mêmes non-directement possibles.

Les systèmes de classificateurs sont des systèmes plus ou moins grammaticalisés selon les langues (Grinevald 2002a; Wilkins 2000). Ils proviennent d'une classification davantage lexicale et sémantique que syntaxique comme peuvent l'être le genre ou les classes de noms (*blueberry*; *policeman*...). C'est probablement parce qu'ils sont plus conditionnés

culturellement et pragmatiquement qu'ils sont toujours extrêmement fluides, soumis à variation, à emprunt et à abandon (Grinevald and Seifart 2004).

3.5. Origine lexicale des classificateurs possessifs

Les classificateurs possessifs du iaai sont de plusieurs origines lexicales distinctes. Ils proviennent soit d'un nom dépendant, soit d'un nom indépendant, soit d'un verbe ou bien encore d'une préposition. Pour certains, l'origine lexicale reste cependant délicate à établir¹³⁹. Le Tableau 50 à la fin de cette section résume les origines lexicales des classificateurs possessifs du iaai.

- Le classificateur est un nom dépendant

Deux des classificateurs du iaai ont pour origine lexicale un nom dépendant, c'est-à-dire sans existence libre. Il s'agit de *belen* 'CL.P_BOI' > *belen* 'sa boisson' et *hwan* 'CL.P_BRUI' > *hwan* 'son, bruit de quelque chose'.

- Le classificateur est un nom indépendant

Sept classificateurs semblent provenir de noms indépendants, c'est-à-dire autonomes, mais acceptant par ailleurs la possession directe en étant dérivés avec le suffixe possessif, comme par exemple *tangen* 'CL.P_PAN' > *tang* 'sac, panier' ; *noon* 'CL.P_GÉN' > *nu* 'cocotier' ou encore *deeny* 'CL.P_ROUT' > *den* 'ligne, rang'.

Ces classificateurs issus de noms indépendants conduisent à des cas de redoublement qu'on appelle « répétateurs » (*repeaters*), ou « forme redoublée » chez Ozanne-Rivierre (1976, 191). Les *repeaters* sont des classificateurs dont la forme est historiquement reliée à un nom possédé qui figure dans le paradigme des noms que le classificateur gouverne (Aikhenvald 2000; Grinevald 2004, 1026; Lichtenberk 2009b, 397). Les sept exemples ci-dessous illustrent ces classificateurs *repeaters* marquant la possession du nom étymologique, sachant que quatre sont spécifiques (exemples (126), (127), (128) et (129)), c'est-à-dire qu'ils acceptent plusieurs noms dans le paradigme des noms qu'ils déterminent, et les trois autres sont des classificateurs uniques (exemples (130), (131) et (132)), c'est-à-dire que le seul nom qu'ils déterminent est le nom dont ils sont issus :

¹³⁹ Je me base ici sur l'origine des classificateurs identifiée par Ozanne-Rivierre dans sa grammaire (1976), incrémentée de mes propres analyses.

(126).	hoon hu
	hoo -n hu
	CL.P_BAT -3SG bateau

son bateau (bateau)

(127).	nuuk nu
	nuu -k nu
	CL.P_PLAN -1SG cocotier

mon cocotier (cocotier)

(128).	tangen tang
	tange -n tang
	CL.P_PAN -3SG panier

son panier (panier)

(129).	umwök uma
	umwö -k uma
	CL.P_MAIS -1SG maison

ma maison (maison)

(130).	hönök hook
	hönö -k hook
	CL.P_CHARG -1SG fardeau

mon fardeau (fardeau)

(131).	mëniny mën
	mëni -ny mën
	CL.P_MANA -3SG force

sa force¹⁴⁰ (force)

(132).	waiik wai
	wai -k wai
	CL.P_RÉCF -1SG récif

mon récif (récif)

Cette capacité à créer des classificateurs sous forme de *repeaters*, à partir de noms lexicaux de la langue, contribue à rendre le système extrêmement productif et difficilement comptabilisable. Sémantiquement transparents, ils peuvent introduire toute une classe sémantique, régissant des catégories cohérentes de noms, alors qu'ils sont d'origine sémantique spécifique et non générale ((133)a.-c.) :

nu « ‘cocotier’ sert de nom générique pour marquer la possession de toute chose plantée »

- (133). a. nuuk iwat
mon pied de pandanus
- b. nuuk koko
mon pied d’igname
- c. nuuk ûhanic
mon oranger

- Le classificateur est un verbe

Les verbes qui servent d’étymons à des classificateurs possessifs sont tous transitivés soit avec le suffixe *-â*, soit intrinsèquement transitifs. Ils sont sept et indiquent clairement l’action supposée à accomplir par le possesseur sur le possédé, comme dans les exemples ci-dessous :

¹⁴⁰ Dans les cultures des populations océaniennes, le *mana* représente l’esprit, la force spirituelle de l’individu ou du groupe.

***bicâ* 'mettre quelque chose sur la tête, coiffer quelque chose'**

(134). *bicâm chau*

<i>bicâ</i>	-m	<i>chau</i>
CL.P_COIF	-2SG	turban
<i>son turban (coiffe)</i>		

{OR76_192}

***hlök* 'se chauffer au feu'**

(135). *hlogom meitr*

<i>hlogo</i>	-m	<i>meitr</i>
CL.P_FEU	-2SG	feu
<i>son feu (de chauffage)</i>		

{OR76_192}

- Le classificateur est une préposition

Pour deux des classificateurs du iaai, Ozanne-Rivierre (Ozanne-Rivierre 1976, 192) attribue leur origine lexicale à des prépositions. Le premier provient de la préposition *hnââñ* 'pour, destiné à'. Il a un sens patientif et est le classificateur des blessures, émotions ou « toute classe sémantique des souffrances éprouvées, des peines subies », comme dans l'exemple (136) :

(136). *hnââñ oot*

<i>hnââ</i>	-n	<i>oot</i>
CL.P_PAT	-3S	peur
<i>sa peur (ressentie)</i>		

Le second est *hnen*, classificateur agentif des idées, pensées qui s'associe à tous les dérivés verbo-nominaux du type *hna-* (préfixe nominalisant marquant le résultat d'une action) + verbe d'action (exemple (137)). *Hnen* marque facultativement l'agent dans les phrases au passé.

(137). *hnen hnathu*

<i>hne</i>	-n	<i>hna-</i>	<i>thu</i>
CL.P_HNA	-3S	NMLR	répondre
<i>sa réponse (idée)</i>			

- L'origine lexicale du classificateur est incertaine

Plusieurs des vingt-trois classificateurs du iaai restent opaques étymologiquement. Les origines lexicales de *iiny* 'CL.P_HORI' et *iien* 'CL.P_CAN' n'ont pas été identifiées. L'origine lexicale reste aussi plutôt floue et incertaine pour *anyin* 'CL.P_GÉN', *ûten* 'CL.P_FIL' et *haniiny* 'CL.PPRISE'. Pour le premier, *anyin*, on peut néanmoins émettre l'hypothèse qu'il provient du nom *ûnyi*, 'chose', ce qui appuierait la nature sémantiquement neutre et générale de ce classificateur. De même, pour *haniiny*, classificateur des prises de chasse ou de pêche, on peut supposer un lien lexical avec les verbes *han* 'manger' ou *hom* 'porter', alors que pour

ûten, classificateur des filets de pêche, la seule piste provient peut-être du verbe *tâän* ‘mettre quelque chose à tremper dans l'eau'.

Tableau 50 : Origine lexicale des classificateurs possessifs du iaai

Cl. Possessif	Champs sémantiques	Origine lexicale	Catégorie	Traduction
<i>belen</i>	boisson	<i>belen</i>	N dép.	<i>sa boisson</i>
<i>hwan</i>	son, bruit	<i>hwan</i>	N dép.	<i>bruit, son, voix de quelque chose ou quelqu'un</i>
<i>deeny</i>	chemin, route	<i>den</i>	N indép.	<i>ligne, rang</i>
<i>hoon</i>	bateau, embarcation	<i>hu</i>	N indép.	<i>bateau</i>
<i>mëniny</i>	"mana", puissance	<i>mën</i>	N indép.	<i>'mana', puissance, force</i>
<i>noon</i>	plante, arbre, pied de	<i>nu</i>	N indép.	<i>cocotier</i>
<i>tangen</i>	panier, sac	<i>tang</i>	N indép.	<i>panier</i>
<i>umwen</i>	bâtiment, habitation	<i>uma</i>	N indép.	<i>maison</i>
<i>waiicin</i>	récif	<i>wai</i>	N indép.	<i>récif</i>
<i>an</i>	aliment	<i>an</i>	V	<i>manger quelque chose</i>
<i>bicen</i>	coiffe	<i>bic-â</i>	V	<i>mettre quelque chose sur la tête</i>
<i>dâän</i>	flèche, pique, objet pointu	<i>döö</i>	V	<i>piquer quelque chose</i>
<i>haaleeny</i>	animal domestique	<i>haalin-â</i>	V	<i>élèver, soigner, s'occuper de quelque chose</i>
<i>hicen</i>	chewing-gum	<i>hic-â</i>	V	<i>mâcher (écorces, chewing-gum)</i>
<i>hlogen</i>	feu de chauffage	<i>hlök</i>	V	<i>se chauffer au feu</i>
<i>hönen</i>	fardeau, charge	<i>hom</i>	V	<i>porter, transporter quelque chose</i>
<i>hnâän</i>	blessure, sensation	<i>hnâän</i>	PREP	préposition marquant la possession, le patient
<i>hnen</i>	idées	<i>hnen</i>	PREP	préposition marquant l'agent
<i>haniüny</i>	prise, gibier	?han / hom	?V	?manger / prendre, porter
<i>ûten</i>	filet	?tâän	?V	mettre quelque chose à tremper dans l'eau
<i>anyin</i>	général	? ûnyi	?N	<i>chose</i>
<i>iien</i>	part de canne à sucre	?	?	
<i>iiny</i>	surface plane, horizontale	?	?	

Au final, on peut reconstruire assez facilement l'origine des classificateurs possessifs du iaai puisque seuls cinq sur vingt-trois restent aujourd'hui étymologiquement obscurs. Cette transparence sémantique des classificateurs permet d'envisager le système de classification possessive en iaai comme étant un système relativement jeune (Grinevald 2004).

3.6. Un système de type « micronésien »

Le iaai fait figure d'exception au sein des langues proches (géographiquement et phylogénétiquement), puisque dans les autres langues kanak, aucune n'atteint ce niveau de complexification du système de classificateurs possessifs (Ozanne-Rivierre 1991) : dans la plupart de ces langues, leur nombre oscille en moyenne aux alentours de six. Dans certaines langues, l'inventaire est plus large, comme en nélêmwa, langue du Nord de la Grande Terre décrite par Bril (2002), qui présente une douzaine de classificateurs possessifs. De même, dans les langues de l'archipel voisin du Vanuatu, langues sœurs de celles de Nouvelle-

Calédonie, les systèmes varient généralement entre quatre et six classificateurs possessifs (*cf.* Lichtenberk 2013a).

De par son étendue, le système de classification possessive du iaai s'apparente donc davantage à un modèle de type micronésien. En effet, ces langues sont connues pour la richesse de leur inventaire de classificateurs possessifs et ce sont elles qui ont servi de base au développement de la notion de classification possessive en typologie (*cf.* entre autres, Carlson and Payne 1989; Creissels 2006b; Lichtenberk 1983; 1985; Grinevald 2002; 2004). Parmi ces langues, le pohnpei (ou ponapéen) est la plus souvent citée dans la littérature avec vingt-et-un classificateurs (Rehg 1981, 180). Or, il est admis qu'arrivé à un certain degré de raffinement, il est difficile d'établir un inventaire fixe des classificateurs tant le paradigme semble ouvert, le procédé susceptible d'être incrémenté et la liste délicate à recenser avec précision. Le iaai, avec ses quelques vingt-trois classificateurs différents (conformément à ce que donne Ozanne-Rivierre, 1976, *cf.* Tableau 47), s'apparente beaucoup aux langues micronésiennes à ce niveau, et se distingue de la plupart des autres langues de la région où le nombre de classificateurs possessifs, s'il varie beaucoup d'une langue à l'autre, demeure globalement bien en deçà.

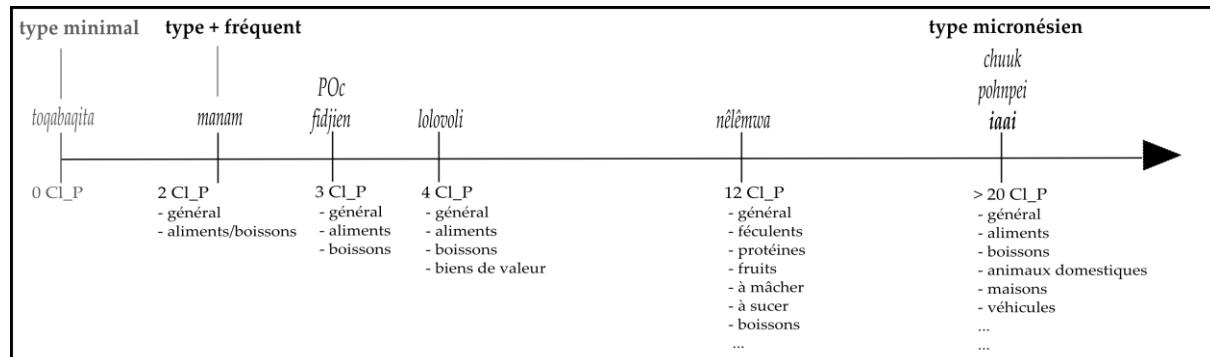
Dans les langues océaniennes¹⁴¹, le système de classification possessive le plus répandu se limite à une distinction binaire avec un classificateur général et un classificateur pour les aliments. C'est le cas, par exemple, dans la langue manam, parlée sur une île de Papouasie-Nouvelle-Guinée (Lichtenberk 1985, 105). En proto-océanien (POc), les reconstructions linguistiques tablent sur un système à trois classificateurs : un général (**na-*), un pour les aliments (**ka-*) et un pour les boissons (**m(w)a-*) (Lynch, Ross, and Crowley 2002; Lichtenberk 2013a). Le fidjien, par exemple, fonctionne selon ce triptyque. Lichtenberk (*ibid.*) note également l'existence de langues comme le toqabaqita (parlé dans les îles Salomon) qui ont conservé la distinction entre construction directe/indirecte mais néanmoins sans classificateur, exprimant la possession aliénable par un pronom indépendant et non un affixe possessif¹⁴².

¹⁴¹ Il faut noter que les langues polynésiennes ont un fonctionnement tout à fait différent des autres langues océaniennes. Dans ces langues, le contraste direct/indirect a été remplacé par un contraste entre un déterminatif possessif *a* pour marquer la relation de type agentive, contrôlée, et un déterminatif possessif *o* pour la relation de type patientive, subie, avec en outre un déterminatif *'i* pour la relation de partie à tout (Moyse-Faurie 2004b).

¹⁴² Lichtenberk donne également l'exemple de l'ajië (langue du Sud de la Nouvelle-Calédonie) pour illustrer le cas où la construction indirecte se fait par l'intermédiaire d'un relateur unique sur lequel est adjoint la marque possessive (Lichtenberk 2013a, 17). Cependant, il faut tenir compte d'au moins deux classificateurs possessifs en ajië tels que les donne La Fontinelle dans sa grammaire (1976, 188 et 340) : *néöi-* 'part de viande' et *cé-* part de nourriture'.

Au final, on peut représenter sur un continuum la diversité des systèmes de classificateurs possessifs dans les langues océaniennes allant d'un système minimal sans classificateur (mais ayant conservé le contraste aliénable/inalienable dans les constructions possessives) à des systèmes extrêmement développés comme en iaai ou certaines langues micronésiennes (pohnpei, chuuk, ulithi...) avec plus d'une vingtaine de classificateurs.

Figure 3 : Continuum des systèmes de classificateurs possessifs dans les langues océaniennes



Source : d'après Lichtenberk (2013a)

En définitive, ce n'est pas tant le nombre exact de classificateurs possessifs qui est important, mais bien le fait que le iaai ait exploité cette possibilité offerte par la double caractéristique océanienne du contraste de relation aliénable/inalienable et de la diversification des formes de marquage de la possession aliénable pour étendre un système probablement ternaire en POc jusqu'à atteindre un système très ramifié en iaai. En fait, il est vain de vouloir établir un inventaire exact de ces classificateurs, et les listes données ici doivent être acceptées dans leur inhérente propriété de variabilité, où la création est aussi envisageable que l'éviction de classificateurs devenus désuets. Ozanne-Rivierre reconnaît déjà ce phénomène avec le classificateur *ûtöök* que donne Ray (1926, 94) pour la possession des filets de pêche (*ûtöök eet* 'mon filet') mais qu'elle ne voit confirmer, près de cinquante ans plus tard, que par des locuteurs âgés et par aucun jeune locuteur (Ozanne-Rivierre 1976, 189). Dans le Chapitre VII, il s'agira précisément d'étudier l'évolution de ce système de classification possessive chez les locuteurs actuels du iaai, et on verra que si certains classificateurs donnés par Ozanne-Rivierre sont absents de mes données, en revanche, quelques autres émergent, modifiant l'inventaire initial donné dans le Tableau 47 ci-dessus.

Conclusion

Dans ce chapitre, il a été question de définir des types de noms en iaai : les noms dépendants, à suffixation possessive obligatoire et qui exprime une relation d'inaliénabilité, et les noms indépendants, pour lesquels la possession est marquée sur un classificateur

possessif et qui exprime une relation de type aliénable. En outre, les classificateurs jouent un rôle sémantique et pragmatique essentiel puisqu'ils viennent caractériser le type de relation entre possesseur et possédé : 'à manger' ; 'à boire' ; 'péché' ; 'domestique', etc.

Le système de classification génitivale du iaai est un système extrêmement riche et complexe parmi les langues océaniennes : vingt-trois classificateurs différents sont identifiés par Ozanne-Rivierre (1976), dont un général, sémantiquement neutre ; quatorze classificateurs spécifiques et huit classificateurs uniques. Ils couvrent des champs sémantiques très larges et permettent, selon les conditions sémantiques, à un même nom d'être employé avec différents classificateurs.

Pour la plupart de ces classificateurs, l'origine lexicale a pu être attribuée et l'étymologie reconstruite. Certains proviennent de noms (dépendants ou indépendants) ; de verbes ; de prépositions, ou bien sont étymologiquement obscurs.

Au final, une comparaison avec les systèmes de classificateurs possessifs d'autres langues kanak et océaniennes permet de rapprocher ce système du iaai à ceux des langues micronésiennes, connues pour leur très large inventaire de classificateurs possessifs.

C'est également un système qui connaît des transformations dans son fonctionnement et son organisation. Ce phénomène de changements a déjà été évoqué il y a plus de trente ans par Ozanne-Rivierre dans sa grammaire de la langue (1976 : 189) en comparaison avec les données publiées par Ray cinquante-ans plus tôt (1926 : 92-94). Ces travaux permettent aujourd'hui de disposer d'études d'une profondeur diachronique intéressante en ce qui concerne les dynamismes et évolutions du iaai depuis presque un siècle, alors que le contexte diglossique, la situation de langue en danger et que les effets de contact de langue avec le français se manifestent de plus en plus dans les langues vernaculaires de Nouvelle-Calédonie.

Chapitre VII

Dynamismes du système de classificateurs possessifs

1. Introduction

Au chapitre précédent (Chapitre VI .2.2), il a été vu que le iaai exprime la possession des noms indépendants dans des constructions indirectes mettant en jeu des classificateurs possessifs. Ces derniers constituent un inventaire particulièrement large dans cette langue par rapport aux langues voisines et la diversité des catégories sémantiques couvertes y est tout à fait remarquable. Dans ce système, la « fluidité » (Lichtenberk 2013a) est une propriété essentielle qui autorise certains noms à être déterminés par un classificateur possessif différent en fonction de la nature de la relation évoquée entre possédé et possesseur. Cette possibilité de choix est motivée par des raisons sémantiques, pragmatiques et discursives. De cette façon, le classificateur possessif général, sémantiquement neutre, peut remplacer n'importe lequel des autres classificateurs (spécifiques ou uniques).

En outre, les systèmes de classification nominale sont connus pour être très variables, soumis à des dynamiques de productivité, de gèle ou de déclin très marqués (Grinevald 2004, 1028), conditionnés par des facteurs à la fois internes et externes à la langue (§ 2.1).

En iaai, les précédents linguistes ou missionnaires ayant publié sur la langue avaient déjà perçu ce dynamisme, notamment avec la prépondérance grandissante du classificateur général sur les autres classificateurs du système (§ 2.2).

L'analyse de données modernes conduite ici a pour but de caractériser ces dynamismes et de mesurer la vitalité et l'obsolescence du système dans la langue iaai telle qu'elle est parlée aujourd'hui (§ 3). À l'aide d'un kit de stimuli construit dans le but de réaliser des élicitations facilement comparables auprès d'un petit nombre de locuteurs, un corpus de données a été constitué. Une première analyse de ces données permet d'identifier, en temps apparent, différents points saillants du fonctionnement du système (§ 3.1). Les données révèlent que la majorité des classificateurs déjà donnés dans les études préalables persistent chez les locuteurs contemporains (§ 3.2). Certains classificateurs font preuve d'une bonne productivité en intégrant facilement des néologismes, alors que d'autres émergent de ces données modernes, sans pour autant correspondre à des néoclassificateurs. Un cas

particulièrement intéressant de dynamisme au sein du système est développé plus précisément. Il s'agit de l'extension sémantique d'un classificateur initialement restreint aux sièges et aujourd'hui employé par certains locuteurs pour tous types de moyens de transport (§ 3.3).

Mais le phénomène le plus important identifié dans la dynamique de ce système reste la prépondérance du classificateur général (§ 3.4). Par la neutralisation des oppositions que son omniprésence génère au sein des répertoires individuels, il peut laisser craindre, *in fine*, à une obsolescence du système. Déjà, trois classificateurs possessifs donnés dans les précédentes études ne sont plus connus d'aucun des informateurs (§ 3.5).

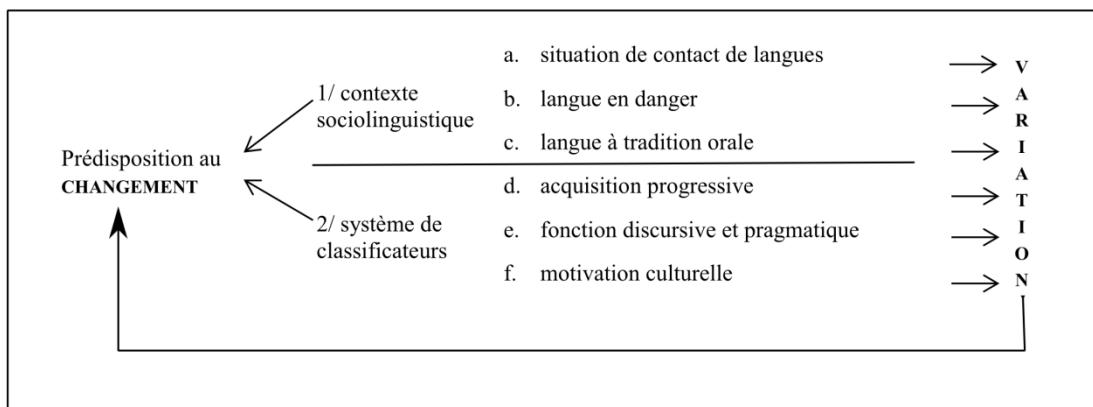
Enfin, le kit d'élicitation ne ciblant pas tous les classificateurs possessifs, d'autres données du corpus sont exploitées, par soucis d'exhaustivité, afin d'attester l'usage de quelques autres classificateurs complémentaires (§ 3.6).

2. Un système de classification variable et mouvant

Les systèmes de classification nominale, dont fait partie la classification possessive, sont connus pour leur tendance inhérente à la variation et au changement (Aikhenvald 2000; Erbaugh 1986; Grinevald 2004; Senft 2000b). Les études témoignent du fait que ces systèmes manifestent des évolutions diachroniques et un niveau de productivité clairement soumis à des facteurs linguistiques et extralinguistiques (par exemple dans Carpenter 2009; Craig 1986; Schmidt 1985).

En conduisant des missions de terrain plus de trente ans après la dernière description de la langue (Ozanne-Rivierre, 1976), il semblait donc évident de s'attendre à du changement au sein du système de classificateurs possessifs du iaai. D'autant plus que s'ajoutent à la tendance au changement d'un tel système, des contraintes d'ordre sociolinguistique touchant la langue dans son ensemble. Chacun de ces deux types de contraintes (dépendantes de la situation de la langue/propres au système de classificateurs) rassemble un faisceau de paramètres dont à chaque fois trois sont clairement identifiés et retenus ici. Ces six paramètres ainsi que les deux types de contraintes dont ils dépendent participent au phénomène de variation, lui-même moteur du changement linguistique auquel apparaît prédisposé le système de classificateurs du iaai. La Figure 4 ci-dessous schématise la conjugaison de ces contraintes et les différents courants d'interaction entre variation et changement, avant de détailler ces paramètres dans la sous-section suivante (§2.1).

Figure 4 : Paramètres soumis à variation et prédisposant le système de classificateurs du iaai au changement



2.1. Variation(s) et changement du système de classificateurs possessifs

La variation est considérée comme un des prérequis nécessaires au changement linguistique, sans pour autant qu'elle aboutisse nécessairement à cette forme extrême de dynamique (Weinreich, Labov, and Herzog 1968, 177) :

Not all variability and heterogeneity in language structure involves change; but all change involves variability and heterogeneity.¹⁴³

La variation linguistique¹⁴⁴ est un phénomène présent dans toute langue naturelle (Foley 2003, 86), mais elle se voit accentuée par des contraintes linguistiques, typologiques et extralinguistiques qui peuvent précipiter le changement. La prise en compte de la conjugaison de ces contraintes se fait dans le cadre d'une « théorie de la multicausalité de l'évolution des langues » (Ledegen and Léglise 2013, 408). Certaines de ces contraintes apparaissent comme particulièrement pertinentes dans le cadre de cette étude.

Trois contraintes concernant la situation sociolinguistique du iaai (§2.1.1), mentionnées dans la Figure 4 aux points a., b. et c., influent particulièrement sur la prédisposition au changement du système de classificateurs possessifs dans cette langue. Par ailleurs, s'ajoutent à ce premier type des contraintes d'ordre extralinguistique et linguistique propres au système particulier étudié ici (§2.1.2).

¹⁴³ « Toute variabilité et hétérogénéité dans la structure d'une langue ne génère pas forcément du changement, mais tout changement implique de la variabilité et de l'hétérogénéité. »

¹⁴⁴ Pour une discussion générale sur la notion de variation linguistique, voir, entre autres, Chambers & al. (2004), Dorian (2010b) ou Labov (1994; 2001; 2006).

Il faut noter que ces différentes contraintes sont interdépendantes et la complexité relève du fait qu'elles se recoupent, se chevauchent, s'influencent mutuellement masquant parfois l'effet de l'une ou de l'autre (Léglise and Chamoreau 2013).

2.1.1. Contraintes dues au contexte sociolinguistique

Trois contraintes extralinguistiques semblent particulièrement significatives dans le cas du iaai et plus spécifiquement dès lors que l'on s'intéresse au changement dans son système de classificateurs. Il s'agit du fait que c'est une langue à tradition orale ; de la situation de contact de langues et de la situation de langue minoritaire et/ou en danger.

a. Variation et langue à tradition orale

La variation linguistique est une caractéristique naturelle des langues à tradition orale, la standardisation étant, par définition, le procédé qui cherche à annihiler cette variation pour promouvoir un standard, bien souvent par le passage à l'écrit. Cela ne signifie pas pour autant que les langues à tradition orale non standardisées sont exemptes de normes linguistiques qui servent de référence au sein de la communauté linguistique. Il existe toujours des variétés de langue qui servent de modèles et qui sont invoquées comme « la façon correcte » de parler, souvent celle des anciens, sans pour autant que la langue ne soit standardisée par la convention de l'écrit ni par une instance administrative officielle (du type académie ou conseil de la langue). Cependant, on observe que, dans ces langues, l'hétérogénéité est particulièrement grande et la variation très courante, ce qui leur a souvent valu le fait d'être considérée comme des langues sans grammaire et sans règles par des Européens habitués à des langues très normées et standardisées. Dorian (2010a; 2010b) a par exemple montré qu'au sein même de communautés pourtant très homogènes socialement, la variation individuelle dans une langue à tradition orale non standardisée et en danger pouvait être immense.

La variabilité dans ces langues est aussi souvent attribuée à un faible nombre de locuteurs, ce qui facilite l'innovation individuelle. Par exemple en haméa, langue du sud de la Nouvelle-Calédonie, Moyse-Faurie (2012b) décrit la grande variabilité qui existe aujourd'hui entre les locuteurs dans leur emploi des formes possessives. Elle attribue cette propension à la variation à différents facteurs extralinguistiques, dont l'absence de normes bien définies, le bilinguisme avec le français et le statut de langue en danger comprenant un très faible nombre de locuteurs (pas plus de 300).

b. Variation et situation de contact

En ce qui concerne le iaai, s'ajoute à la relation de dépendance variation/changement linguistique un facteur supplémentaire qui est la situation de contact de langues. Récemment, la problématique confrontant ces trois phénomènes (variation ; changement et contact de langues) a fait l'objet d'un nouvel intérêt épistémologique auquel se sont consacrés plusieurs contributions ou ouvrages collectifs (Chamoreau and Léglise 2012b; Ledegen and Léglise 2013; Léglise and Chamoreau 2013; Meyerhoff and Nagy 2008).

La situation sociolinguistique de contact de langues est une contrainte qui influe sur la variation linguistique en ce que le bilinguisme peut provoquer des interférences et générer de la convergence entre les deux systèmes linguistiques¹⁴⁵. Le contact de langues met en quelque sorte à disposition des locuteurs de nouvelles possibilités d'expression en confrontant plusieurs structures linguistiques, plusieurs façons d'encoder linguistiquement des mêmes informations. Ainsi, en situation de contact avec le français, langue dominante n'exprimant pas la possession avec des classificateurs, une des hypothèses peut être de s'attendre à un changement induit par le contact qui tendrait à voir se réduire (voire disparaître) ce système spécifique au iaai, langue minorisée.

Par ailleurs, au sein d'un système qui est particulièrement variable de façon inhérente, le contact va être une contrainte supplémentaire qui tend à générer plus d'instabilité et d'hétérogénéité. S'il est vrai que « *la variation précédant le contact peut jouer plusieurs rôles distincts dans le changement induit par contact* » (Ledegen and Léglise 2013, 413), le contact de langues joue en quelques sortes un rôle de catalyseur qui accentue certaines des variations ou certains des changements qui auraient pu avoir lieu, quoi qu'il en soit, hors contexte de contact. C'est la rencontre de deux courants de dynamiques linguistiques, l'une inhérente et l'autre induite par contact, qui accélère, ou du moins accentue la modification du système. À ce niveau, il semble d'ailleurs important de souligner que le changement, induit par contact ou non, ne signifie pas forcément détérioration ou perte, mais peut, au contraire, aussi générer de la création et de l'innovation (l'exemple des créoles et pidgins, par exemple, ou au niveau systémique, la création de nouvelles classes nominales ou distinctions syntaxiques).

En outre, le changement linguistique en situation de contact de langues peut également prendre la forme de l'obsolescence lorsqu'il y a attrition drastique de la transmission et de

¹⁴⁵ Moyse-Faurie (2013, com.pers.) souligne par ailleurs le fait que la situation de contact entre les différents dialectes et langues kanak avant l'arrivée européenne aurait probablement davantage encouragé la diversification plutôt que la convergence linguistique. En effet, la mise en valeur des particularismes et des différences linguistiques, dans un contexte de plurilinguisme égalitaire et un type de société non pyramidale, aurait été encouragée dans un but de différenciation des groupes humains, ce qui aurait favorisé, au fil du temps, la variation et la diversification linguistique au sein de l'archipel.

l'usage de la langue, ce qui contribue encore davantage à augmenter le phénomène de variation.

c. Variation et langue en danger

Dans les langues en danger, minoritaires ou minorisées, la variation est un phénomène particulièrement fort et omniprésent (Campbell and Muntzel 1989, 189; Dorian 2010b), au point de compliquer bien souvent le travail du linguiste descriptiviste sur le terrain (*cf.*, par exemple, Rose 2010). L'absence de standardisation qui caractérise les langues à tradition orale, auxquelles appartiennent la grande majorité des langues en danger, participe à cette variation (discutée dans le point suivant). Dans le contexte particulier des langues en danger, variation et changement linguistiques convergent vers des phénomènes regroupés sous le label d'obsolescence linguistique et qui se jouent à différents niveaux (insécurité linguistique ; types de locuteurs ; attrition des compétences ; réduction des paradigmes ; simplification des systèmes ; etc.)¹⁴⁶. Or, l'obsolescence joue un rôle important dans le phénomène de variation en ce qu'elle l'intensifie et l'accélère, dans une sorte de rapport circulaire où la variation peut générer du changement linguistique, lui-même pouvant se traduire par de l'obsolescence qui alimente en retour le phénomène de variation, et ainsi de suite.

L'étude de Schmidt (1985) sur le dyirbal (langue aborigène d'Australie) illustre un cas d'obsolescence d'un système de classification nominale. Elle décrit la réduction du nombre de distinctions opérées dans le système de classes de noms de la langue en comparant deux variétés diachroniquement distinctes. Au dyirbal que décrit Dixon (1972) et que Schmidt appelle *Traditional Dyirbal*, elle oppose ses données modernes, collectées presque quinze ans plus tard, (variété qu'elle nomme *Young Dyirbal*). En *Traditional Dyirbal*, les noms se répartissent en quatre classes différentes motivées par des critères sémantiques (sur des bases culturelles et mythologiques) et encodées dans des constructions morphosyntaxiques distinctes (*cf.* le résumé de la situation proposé par Wohlgemuth 2001). À l'époque de Schmidt, la classification nominale en *Young Dyirbal* ne distingue plus que trois classes, basées sur des critères beaucoup plus transparents (animé-mâle/animé-femelle/inanimé), proche d'un système de genre des langues indo-européennes, par exemple. Induit par contact avec l'anglais, ou par la perte des traditions culturelles ancestrales, cette obsolescence

¹⁴⁶ Distinguer les changements structuraux dus au contact et ceux proprement attribuables à l'obsolescence reste assez controversé. Pour certains auteurs, ces deux phénomènes de changement ne peuvent pas être différenciés, engendrant les mêmes modifications structurelles, alors que d'autres se sont efforcés à établir, au contraire, des critères les différenciant (*cf.* la discussion dans Chamoreau and Léglise 2012a, 3–5).

du système se caractérise également par la variation chez certains locuteurs qui utilisent un système mixte intermédiaire (Schmidt 1985, 159).

Comme d'autres domaines de la langue, le cas du dyirbal montre que les systèmes de classification nominale sont sensibles au phénomène d'obsolescence en situation de perte de vitalité de la langue. Les pressions exercées par une langue et une culture dominante sur une communauté dominée affaiblissent les traditions ancestrales de cette dernière et bouleversent ses représentations du monde, à l'origine de la catégorisation du lexique en classes distinctes.

Si les trois contraintes évoquées jusqu'à présent touchent le système de classification nominale ou l'expression de la possession, comme certains exemples de la littérature ont permis de l'illustrer, elles ne concernent pas exclusivement ces domaines linguistiques et ont des effets sur la langue dans sa globalité.

Les trois contraintes complémentaires qui vont être abordées à présent concernent plus précisément la variation au sein des systèmes de classification nominale et participent, encore davantage, à concevoir le système des classificateurs possessifs du iaai comme prédisposé au changement.

2.1.2. Contraintes particulières des systèmes de classification nominale

La variabilité du système de classificateurs en iaai, comme c'est le cas dans d'autres langues, se situe à différents niveaux et peut être contrainte par différents facteurs. On verra ici que les critères d'âge d'acquisition du système, de fonction principalement discursive et sémantique des classificateurs ainsi que leur empreinte fortement culturellement marquée en font un domaine de la langue particulièrement hétérogène et sensible au changement.

a. Variation et acquisition

Le système de classificateur d'une langue est acquis par un locuteur natif de façon progressive au cours de sa vie, et ce même jusqu'à l'âge adulte. Plusieurs études ont montré que chez les enfants l'acquisition de ce type de système se fait par phases différencierées.

L'étude conduite sur le mandarin par Erbaugh (1986) a mis en parallèle l'évolution développementale et l'évolution historique du système de classificateurs numéraux dans cette langue. Des six caractéristiques qu'elle dégage, trois intéressent particulièrement le cas de la présente étude sur les classificateurs possessifs du iaai : 1/ les items de valeur sont

classifiés avant les items ordinaires ; 2/ la classification des objets concrets est acquise avant celle des abstractions ; 3/ les classificateurs uniques précèdent les classificateurs spécifiques déterminant un large paradigme de noms.

L'étude de Carpenter (1987; 2009) sur le thaï met en évidence le fait que l'organisation distributionnelle et syntaxique des constructions à classificateurs numéraux dans cette langue est acquise et maîtrisée avant les caractéristiques sémantiques du système. De fait, l'enfant commence par maîtriser l'ordre des constituants entre déterminé /classificateur /déterminant avant d'organiser le système sur des critères sémantiques :

[Children] use classifiers extensively before they have much idea of what they mean. This does not mean that the categories are from the start like adult formal categories. Rather, meaning directs children's LATER development, when they start organizing the classifier system as a system. (Carpenter 2009, 94).

Elle note également une acquisition progressive, commençant par une utilisation quasi-exclusive du classificateur général chez les plus jeunes locuteurs (jusqu'à 3 ou 4 ans), puis une maîtrise des classificateurs de type répétateurs en grandissant (notamment entre 4 et 6 ans), avant d'accéder à l'extension sémantique maximale du système.

Mais l'acquisition complète de ces systèmes de classificateurs ne se limite pas aux jeunes enfants et semble procéder de façon continue au fil de la vie du locuteur. C'est ce que défend Rehg (1998) qui compare deux expériences de terrain auprès de locuteurs du pohnpei à treize ans d'intervalle. Chez des locuteurs qu'il a côtoyés lors de ces deux missions¹⁴⁷, il constate que leur connaissance et leur usage des classificateurs numéraux ont considérablement augmenté, dans un contexte sociolinguistique qui aurait plutôt laissé présager une attrition du système.

Thirty years ago, many of my Pohnpeian friends and agemates had a very imperfect control of classifiers and honorific speech. [...] Today, these same individuals typically have excellent command of such phenomena, in some cases to the point of being held up as role models for younger speakers. (Rehg 1998, 328)¹⁴⁸

Un même locuteur n'aura donc pas le même répertoire de classificateurs à différents âges de sa vie. Sa maîtrise du système et de sa complexité est progressive et continue, et elle peut ne se consolider que tardivement, à l'âge adulte. Ainsi, une étude longitudinale, en

¹⁴⁷ Rehg ne donne cependant pas l'âge des informateurs à ces deux périodes. On peut néanmoins supposer qu'il s'agit de jeunes adultes lors du premier terrain et d'adultes autour de la cinquantaine lors du second.

¹⁴⁸ « Il y a trente ans, beaucoup de mes amis ponapéens de ma génération avaient un contrôle très imparfait des classificateurs et du registre honorifique. [...] Aujourd'hui, ces mêmes personnes ont typiquement une excellente maîtrise de ces phénomènes, au point, pour certains, d'être érigés en tant que modèle auprès des jeunes locuteurs. »

temps réel, montrerait qu'un même locuteur n'a pas le même usage des classificateurs à 18 et à 50 ans.

b. Variation et fonction discursive et pragmatique

La variation se retrouve également dans l'usage des classificateurs à cause de contraintes discursives et pragmatiques. Comme déjà abordé dans le Chapitre VI, les noms à construction indirecte en iaai peuvent toujours se combiner au moins avec le classificateur général, même si un classificateur dédié existe. Certains noms peuvent même être déterminés par plus d'un classificateur non général, dans la mesure où on considère que c'est en fait le *référent*¹⁴⁹ qui est classifié et non pas le nom (Senft 2000a) et que la nature de la relation de possession exprimée n'est pas la même. Ce choix entre différents classificateurs a été illustrée plus haut (voir Chapitre VI .3.4) avec l'exemple du poisson *wââ* qui peut être possédé comme poisson à manger, poisson pêché, poisson domestique ou poisson à vendre, les quatre constructions faisant appel à un classificateur différent.

De ce fait, Erbaugh (1986, 433) rappelle que « *we cannot absolutely predict the use of a special classifier in a particular discourse context* »¹⁵⁰ le choix d'un classificateur étant « *discourse sensitive rather than grammatical* »¹⁵¹ (*ibid.*).

La variation dans les constructions se situe ici au niveau intra-locuteur puisqu'elle correspond au choix d'encoder la relation de possession indirecte avec tel ou tel classificateur selon l'intention discursive du locuteur (dans la limite de la cohérence sémantique de la relation possédé/possesseur). Sans oublier que ce choix peut toujours être neutralisé par la fonction « par défaut » du classificateur général¹⁵².

À l'inverse, face à l'émergence de nouveaux besoins pragmatiques ou de nouveaux types de relation à encoder, un système aussi dynamique que celui des classificateurs peut tout à fait laisser envisager la création de nouvelles catégories.

c. Variation et motivation culturelle

Il est généralement accepté que la catégorisation nominale dans les langues, outre le fait qu'elle est révélatrice du fonctionnement cognitif humain en général, est le reflet d'une

¹⁴⁹ « I can define a 'referent' as an object or a fact in the extralinguistic reality to which noun phrases as verbal signs 'refer' » (Senft 2000a, 37) / « Je définis un *référent* comme un objet ou un fait dans la réalité extralinguistique auquel les syntagmes nominaux, en tant que signes verbaux, *réferent*. ».

¹⁵⁰ « On ne peut pas prédire exactement l'usage d'un classificateur spécifique dans un contexte discursif particulier ».

¹⁵¹ « Dépendant du discours plutôt que de la grammaire ».

¹⁵² Dans cette perspective, on peut considérer le classificateur général comme « le choix de ne pas choisir de classifier » (Grinevald, 2013, com. pers.).

culture et d'une vision du monde particulière (Craig 1986). L'aspect culturel, social et environnemental constitue une variable qui définit, délimite et renouvelle le système de classificateurs propre à une langue, celui-ci étant soumis aux mêmes altérations possibles que peut l'être la culture de la communauté (Aikhenvald 2000, 340–351). Ainsi, l'extension sémantique d'un tel système est un bon indicateur du mode de vie et des pratiques quotidiennes d'une population. Craig (1986, 285), par exemple, a montré à quel point rien que l'observation du système de classification nominale du jakaltek (langue maya) permettait de se représenter fidèlement une image du monde, des traditions et des valeurs de la communauté jakaltek, à un certain moment de son histoire.

Le système de classificateurs, en plus de certaines catégories cognitives universelles, pointent des éléments particuliers qui sont intimement reliés à la culture et aux interactions quotidiennes des individus avec leur milieu. De fait, il n'est pas étonnant de s'attendre à des bouleversements de ce système lorsque survient un phénomène aussi marquant dans l'histoire d'une communauté que le contact avec un autre groupe humain (et une autre langue). Dès lors qu'une réalité traditionnelle pour laquelle il existe un classificateur propre se perd, on s'attend à la disparition du classificateur et de la catégorie sémantique qu'il représentait. À l'inverse, l'introduction de nouvelles habitudes ou de nouveaux artefacts, en ce qu'elle modifie la culture (dans son sens le plus large), modifie de fait également la composition du système ou la répartition des catégories de classificateurs.

Ainsi, Craig illustre comment, en jakaltek, l'introduction de produits manufacturés en verre ou en métal au moment de la colonisation espagnole a provoqué l'extension sémantique par analogie perceptuelle de la classe nominale dédiée aux pierres afin d'intégrer le nouveau lexique désignant ces objets. Cette capacité d'adaptation au changement du système fait aussi partie de sa variabilité et lui permet d'entrevoir une évolution sous le signe de la résilience¹⁵³ plutôt que de la dégénérescence. Mais Craig (*ibid.*) souligne également le fait que le système peut réagir de façon différente selon les époques. La classification en jakaltek a d'abord montré une capacité à la flexibilité avec cet exemple d'une classe regroupant les objets en verre, métal et pierre, alors que, bien plus tard, les objets importés en matière plastique n'ont eux pas été intégrés au système pour lequel la productivité semblait gelée.

¹⁵³ « resilience is defined as “the capacity of a system to absorb disturbance and still retain its basic function and structure” (Walker and Salt 2006:xiii) » / « la résilience est définie comme “la capacité d'un système à absorber la perturbation tout en retenant sa fonction et sa structure de base” (Walker and Salt 2006:xiii) » (Bradley 2010, 128).

La variation touchant le système de classification nominale et induite par les six contraintes évoquées ici est perceptible à la fois en synchronie et en diachronie. La variabilité attribuable en particulier aux langues à tradition orale et celle qui s'explique par le caractère pragmatique et discursif des classificateurs se mesurent plutôt à un niveau synchronique. À l'inverse, le lien ténu qui relie classification nominale et motivation culturelle génère de la variation diachronique, entre un système *traditionnel* et un système *moderne* ou *jeune*, pour reprendre la dichotomie de Schmidt (1985). Enfin, les autres contraintes évoquées, à savoir l'acquisition progressive de la maîtrise du système de classificateurs, la situation de contact de langues et de langue en danger voient se mélanger et agir en simultané de la variation diachronique (entre deux états de la langue) et synchronique (à un même moment, entre des locuteurs qui se distinguent par leur âge, leur niveau de bilinguisme, leur profil en temps que locuteurs, etc.).

Ainsi, le faisceau de contraintes esquissé ici joue, à un niveau ou à un autre, un rôle dans les raisons qui justifient qu'on s'attende, aujourd'hui, à observer de la variation et du changement dans le système de classification possessive du iaai. La situation sociolinguistique de la langue, telle que définie dans la Première Partie de cette thèse, qui se caractérise par le statut de langue en danger, dans une situation de contact de langues où le iaai occupe la place d'une langue minoritaire face au français, regroupe suffisamment de contraintes prédisant la variabilité, si ce n'est l'obsolescence, des systèmes complexes de la langue. S'ajoute à cela le fait que les systèmes de classificateurs sont des domaines d'expression linguistique connus pour s'acquérir progressivement tout au long de la vie du locuteur, pour remplir une fonction discursive et pragmatique majeure et pour être très culturellement motivés, ensemble de contraintes également source de variation synchronique et de changement en diachronie.

C'est pourquoi, au moment de mener des enquêtes de collectes de données sur le terrain, tout laissait présager que le système allait présenter de la variation : entre les locuteurs enregistrés, dans le traitement de la nouveauté et la classification des néologismes, mais aussi, comparativement avec les descriptions précédentes. La sous-section suivante (2.2) a pour but de comparer les quatre sources d'informations disponibles dans la littérature sur la classification possessive en iaai (entre 1926 et 1976). C'est dans la sous-section 2.3 que sera présentée la collecte de données d'après stimuli visuels statiques des classificateurs possessifs, avant de présenter (dans la section 3) le résultat des analyses de ces données d'après stimuli, mais également de données naturelles complémentaires. Différentes

dynamiques seront identifiées dans le système actuel, illustrant des changements allant à la fois vers de l'obsolescence, mais également vers de l'innovation.

2.2. Différences et recoulements dans les inventaires en diachronie

La diversité des langues kanak de Nouvelle-Calédonie a, dès le début du XX^{ème} siècle, intéressé un grand nombre de linguistes et, de ce fait, ces langues bénéficient d'un bon niveau de description pour de si « petites » langues (*cf.* Moyse-Faurie 2012b, 145–146). Le iaai, langue dans laquelle la Bible sera traduite dès 1901 par les missionnaires protestants, a été le sujet de plusieurs études, de façon exclusive ou en comparaison avec d'autres langues. Si leur qualité scientifique, l'extension des thèmes de leur analyse et les théories qui les encadrent ne sont pas homogènes, ces différentes publications permettent néanmoins des comparaisons intéressantes, notamment en ce qui concerne le domaine de la classification nominale.

2.2.1. Quatre études de 1926 à 1976

Un aperçu de l'évolution en diachronie de l'inventaire des classificateurs possessifs du iaai est rendu possible grâce aux précédentes descriptions de la langue disponibles dans la littérature. Quatre sources décrivent peu ou prou l'expression de la possession en iaai (avec, entre parenthèses, le nombre de pages consacrées exclusivement à cette langue) :

- Ray (1926), dans une étude comparative des langues de Mélanésie (27 pages) ;
- Leenhardt (1946), dans son ouvrage de référence qui compare le lexique des langues kanak (11 pages) ;
- Tryon (1968), dans une description grammaticale de type tagmémique du iaai (125 pages) ;
- Ozanne-Rivierre (1976), dans sa grammaire du iaai de type fonctionnel (245 pages).

Ainsi, à partir de ces descriptions, auxquelles s'ajoute celle faite dans cette thèse d'après des données modernes, on dispose d'une connaissance du système des classificateurs possessifs du iaai dans une profondeur historique de près de 90 ans.

Avant même de prendre en compte l'analyse contemporaine de ce système, des différences manifestes sont observées entre les inventaires de classificateurs du iaai provenant de ces quatre études antérieures. Si ces différences peuvent être un indice des évolutions au sein du système de classificateurs possessifs, il ne faut, néanmoins, pas

négliger le fait que le contenu de chacun des inventaires est à considérer sous plusieurs angles. Il est évident qu'il faut prendre en compte l'époque à laquelle l'étude a été menée ; le contexte épistémologique dans lequel s'inscrit chaque description ainsi que l'objectif spécifique visé par l'auteur. Ainsi, Ray a basé son étude principalement sur la traduction en iaai de la Bible (1901) faite par des missionnaires anglais protestants. Vingt ans plus tard, Leenhardt, pasteur et ethnologue français, a fait récolter et a comparé des listes de vocabulaire dans plusieurs langues de Nouvelle-Calédonie et réalisé leurs ébauches grammaticales. Tryon et Ozanne-Rivierre sont, eux, des universitaires formés à la linguistique qui ont tous deux mené un travail de collecte de données de première main. Tryon a effectué des missions de terrain entre 1965 et 1966, alors que Ozanne-Rivierre a d'abord basé son travail sur des textes de Guiart datés de vers 1949, avant de l'enrichir d'un travail collaboratif avec un locuteur natif¹⁵⁴ à Paris en 1969 et de compléter son étude avec un séjour de terrain à Ouvéa en 1971.

2.2.2. Des inventaires disparates

De ces quatre études, à la nature et au contenu substantiellement différents, il en résulte le tableau comparatif donné ci-dessous (Tableau 51) qui résume, pour chaque auteur, les classificateurs possessifs identifiés. Il est d'ailleurs tout à fait intéressant de relever les différences dans la terminologie employée à ces différentes époques pour se référer à ce que l'approche typologique en linguistique nommera plus tard (vers la fin des années 70 / début des années 80) *classificateurs possessifs* (ou bien classificateurs relationnels dans Lichtenberk 1983; ou encore classificateurs génitivaux chez Carlson and Payne 1989). Ils sont numérotés de 1 à 31 et classés dans l'ordre de leur récurrence dans les études : d'abord ceux faisant consensus entre les auteurs, puis ceux communs à trois auteurs, etc. Pour ceux n'apparaissant que dans une seule référence, l'ordre de classement va des plus anciens (chez Ray) aux plus fréquents (chez Ozanne-Rivierre). La dernière ligne donne le nombre total des classificateurs pour chaque référence. On note que l'addition des inventaires de Ray et de Ozanne-Rivierre fournit l'ensemble des classificateurs attestés dans l'ensemble des études (c'est-à-dire qu'il n'y a pas de classificateurs inédits chez Leenhardt ni chez Tryon).

¹⁵⁴ Pour l'anecdote, ce même locuteur natif fait partie des informateurs auprès de qui j'ai pu travailler et collecter des données lors de mes terrains à Ouvéa entre 2009 et 2012.

Tableau 51 : Comparaison des inventaires de classificateurs possessifs du iaai dans la littérature

		1 RAY (1926)	2 LEENHARDT (1946)	3 TRYON (1968)	4 OZANNE- RIVIERRE (1976)
		"possessive nouns"	"termes d'appartenance"	"classes of possession"	"auxiliaire possessif dépendant"
1	<i>anyin</i>	général	✓	✓	✓
2	<i>haaleenyy</i>	animaux domestiques	✓	✓	✓
3	<i>hnen</i>	avec les noms en <i>hna</i>	✓	✓	✓
4	<i>iiny</i>	terres, surface horizontale	✓	✓	✓
5	<i>mëninyy</i>	force	✓	✓	✓
6	<i>umwen</i>	habitations	✓	✓	✓
7	<i>deeny</i>	chemins	✓	✓	✓
8	<i>ûten</i>	filets	✓	✓	✓
9	<i>hönen</i>	charges	✓		✓
10	<i>tangen</i>	sacs	✓		✓
11	<i>an</i>	nourriture	✓		✓
12	<i>belen</i>	boissons	✓		✓
13	<i>hwan</i>	parole	✓		✓
14	<i>hoon</i>	bateau	✓		✓
15	<i>taben</i>	fauteuil	✓		
16	<i>hagen</i>	barrières	✓		✓
17	<i>bongon</i>	jours	✓		
18	<i>döxoön</i>	royaumes	✓		
19	<i>hatungen</i>	graines, ce qui est à planter	✓		
20	<i>hijin</i>	prières	✓		
21	<i>uucin</i>	cannes, bâtons	✓		
22	<i>aten</i>	compagnons	✓		
23	<i>bicen</i>	coiffes			✓
24	<i>dâân</i>	sagaies, objets pointus			✓
25	<i>haniiny</i>	prises de chasse, pêche			✓
26	<i>hicen</i>	part à mâcher			✓
27	<i>hlogen</i>	feux			✓
28	<i>hnâân</i>	blessures (ce qui est subi)			✓
29	<i>iien</i>	part de canne à sucre			✓
30	<i>noon</i>	arbres, plantes			✓
31	<i>waiiny</i>	récifs			✓

21 8 9 23

L'analyse de ce tableau comparatif fait tout d'abord ressortir des inventaires disparates en nombre : si Ray donne vingt-et-un classificateurs, Leenhardt et Tryon n'en reconnaissent plus que huit et neuf respectivement, alors que Ozanne-Rivierre identifie vingt-trois classificateurs dont neuf sont inédits. En tout, les différents inventaires font ressortir trente-et-un potentiels classificateurs possessifs. Mais les quatre auteurs s'accordent sur un petit groupe de six classificateurs en commun, numérotés de 1 à 6 dans le tableau, comprenant le

général (*anyin*), celui pour les animaux domestiques (*haaleeny*), le classificateur des noms dérivés avec le préfixe *hna-* et de type agent (*hnen*), celui des terres et surfaces horizontales (*iiny*), celui pour classifier *mën* ‘la force, le mana¹⁵⁵’ (*mënen*), et le classificateur des habitations (*umwen*).

Huit des classificateurs donnés par Ray (n° 15 à 22) ne sont, par la suite, plus du tout attestés (sauf *hagen*, classificateur des barrières, qui n'est cité que par Tryon). Pour la plupart, ils ne sont pas décrits comme des classificateurs possessifs par Ozanne-Rivierre (1976) mais comme des noms dépendants à possession directe. En revanche, deux d'entre eux, absents de la grammaire de Ozanne-Rivierre, sont présents dans son dictionnaire (1984) et illustrés par des exemples qui pourraient tenter de les considérer effectivement comme des classificateurs possessifs et, qui plus est, de type « répétateurs » (voir Chapitre VI .3.5) :

- *hagik hak* ‘ma barrière’, n° 16 dans le Tableau 51 (Ozanne-Rivierre 1984, 48) ;
- *döxoон döxu* ‘son royaume’, n° 18 dans le tableau (*ibid.*, p. 40).

Il est probable qu'à l'époque de son enquête, les jeunes locuteurs ne connaissaient pas ces deux classificateurs¹⁵⁶. Les référents sémantiques auxquels ils renvoient sont très spécifiques et peu courants dans les conversations quotidiennes : le premier provient clairement du domaine religieux, alors que le second concerne les barrières traditionnelles qui encerclaient les chefferies. Il en est de même avec *ûten*, le classificateur des filets de pêche chez Ray (1926), que la linguiste note déjà dans sa grammaire comme obsolète chez les jeunes locuteurs (1976, 189).

Mais, au final, les différences dans les inventaires des classificateurs possessifs provenant des études publiées à ce jour sur le iaai résultent probablement davantage de différences de méthodes d'enquêtes et d'analyses linguistiques que d'évolution diachronique de l'emploi de ces classificateurs dans la langue. Le début des avancées de la recherche en typologie linguistique, notamment, a permis à Ozanne-Rivierre de mieux circonscrire que ces prédecesseurs ce qui est désigné aujourd'hui comme classificateur possessif. En revanche, il est probable que trois des classificateurs donnés par Ray (1926) aient effectivement été en train de se perdre à l'époque de l'enquête de Ozanne-Rivierre (début des années 70) : *ûten* (n° 8), *hagen* (n° 16) et *döxoон* (n° 18).

¹⁵⁵ Pour rappel : « *Mana* : puissance ou force émanant d'un individu ou d'un objet. Le *mana* est cumulable, dangereux. Il peut s'éteindre peu à peu. La croyance au *mana* est répandue dans toute l'Océanie. » (Barbe 2008, 642).

¹⁵⁶ Ni l'un ni l'autre de ces deux classificateurs n'a été attesté ni validé par ma collaboratrice à Lyon.

2.2.3. Prééminence du classificateur général depuis les premières études

Au-delà des divergences de décompte des classificateurs du iaai selon les auteurs, développées dans la sous-section précédente, la comparaison des inventaires donnés depuis Ray (1926) permet de constater certains phénomènes d'évolution en diachronie. L'hétérogénéité et la variabilité du système avaient d'ailleurs déjà été soulignées par certains linguistes, comme cela va être abordé à présent.

Leenhardt (1946, xxviii) remarque déjà que le système de classificateurs possessifs a entrepris un changement drastique depuis la scolarisation de la population d'Ouvéa et suite à la traduction écrite de la Bible, notamment par la généralisation du classificateur sémantique neutre *anyin* :

On aurait ainsi des catégories possessives. Mais l'une de ces catégories l'a emporté sur les autres. Lorsqu'on ne savait à quelle catégorie recourir, l'on employait celle qui impliquait au plus haut point la personne, *añi* [*anyi*], le bien propre. La fixation de la langue par la traduction de la Bible, et l'école, ont contribué à précipiter cette évolution. *Añi* tend à devenir l'expression possessive unique.

Cette citation du pasteur-ethnologue est particulièrement intéressante car elle met en exergue deux points cruciaux quant à l'évolution de l'emploi de *anyin* et, finalement, du système dans son ensemble. Premièrement, Leenhardt évoque en filigrane deux évolutions de nature différente : (i) le classificateur général a servi de classificateur complémentaire¹⁵⁷ « *lorsqu'on ne savait pas à quelle catégorie recourir* », par exemple, lorsque la classification avait à traiter d'un objet ou d'une notion nouvelle ; (ii) l'accélération de cette évolution évoquée par Leenhardt révèle que *anyin* joue le rôle de classificateur par défaut, c'est-à-dire venant en remplacement de classificateurs plus précis sémantiquement. En fin de compte, d'après Leenhardt, le général absorbe la nouveauté dans une superclasse englobante sémantiquement neutre, mais il empiète également sur les autres domaines catégorisés en neutralisant les spécificités sémantiques de chacun. Deuxièmement, les causes auxquelles Leenhardt attribue cette évolution sont particulièrement intéressantes. Il met en cause la standardisation¹⁵⁸ du iaai, entreprise par les missionnaires et moniteurs protestants dans deux projets d'envergure : la traduction de la Bible avec, par la même occasion, la codification écrite de cette langue à tradition orale, ainsi que l'éducation scolaire des enfants iaai dans les écoles indigènes. À Ouvéa, comme dans les autres Iles Loyauté, l'enseignement

¹⁵⁷ Cf. Zubin & Shimojo (1993) pour la distinction terminologique « complémentaire » vs « par défaut ».

¹⁵⁸ La standardisation ne résulte pour autant pas systématiquement en de la simplification (Grinevald, 2013, com. pers.), comme en témoignent, par exemple, les efforts menés par l'Académie des Langues Mayas du Guatemala ([ALMG](#)) ou la commission de la langue māori ([Te Taura Whiri i te Reo Māori](#)).

s'y fait majoritairement dans la langue locale, transgressant la volonté de l'administration coloniale (*cf.* Pineau-Salaün 2000, 303–348)¹⁵⁹. Si ces deux raisons ne sont sans doute pas les seules à avoir joué un rôle dans la dissémination du classificateur général, il est significatif de noter que, pour Leenhardt, l'évolution prenant des traits d'obsolescence du système de classificateurs est imputable à la normalisation de la langue qui l'instituait *de facto*.

Trente ans plus tard, quand Ozanne-Rivierre publie sa grammaire du iaai (1976), elle note ce même phénomène, en précisant que la tendance à préférer le classificateur général est prédominante surtout chez les jeunes. Dans cette génération de locuteurs, le répertoire va jusqu'à ignorer certains classificateurs spécifiques ou uniques donnés par Ray cinquante ans plus tôt (1926) et désormais tombés en désuétude (Ozanne-Rivierre 1976, 189) :

(...) le nom dépendant *apni-k* 'chose à moi', qui marque une possession très générale, tend de plus en plus à concurrencer les formes possessives spécifiques dont certaines ne sont plus connues des jeunes.

Selon S. H. Ray (1926, p. 94), la possession du filet se marquait :

ütə-k eet 'mon filet'

forme admise par des informateurs âgés, mais inconnue des jeunes qui donnent :

apni-k eet 'mon filet'

c'est-à-dire la marque de possession la plus générale.¹⁶⁰

On constate donc qu'à différentes époques, les linguistes ont noté que l'évolution du système des classificateurs possessifs en iaai allait plutôt vers sa simplification, avec la prédominance du classificateur général, et non vers sa complexification. Et ceci alors même que, de façon contradictoire, le système est défini comme étant ouvert et difficile à délimiter (M. Leenhardt 1946, 237; Ozanne-Rivierre 1976, 189), notamment à cause de l'existence de « répéteurs »¹⁶¹ qui le rendent très productif. L'introduction de néologismes et de nouveaux items dans la vie quotidienne des locuteurs depuis l'époque du contact avec les Européens aurait pu laisser entrevoir la possibilité de création de néo-classificateurs pour exprimer la possession de ces mots nouveaux. Mais, comme cela va être approfondi dans la suite de ce chapitre, l'évolution du système en iaai n'a pas pris cette direction, bien au contraire, et la

¹⁵⁹ Il est d'ailleurs particulièrement intéressant de replacer cette étude comparative de Leenhardt dans son contexte historique, puisque l'ouvrage paraît en 1946, année où, précisément, l'école publique (avec la scolarisation exclusivement en français) est ouverte aux Kanak et que ferment les écoles indigènes (voir Annexe 6 et Chapitre III .2.2.2).

¹⁶⁰ Dans mon corpus, aucun informateur, quel que soit l'âge, n'a donné le classificateur *ütən* pour les filets, seul *anyin* apparaît (voir la sous-section 3.5 dans ce chapitre).

¹⁶¹ Noms aliénables pouvant prendre un suffixe possessif et jouer le rôle de classificateur du type *umwen uma* 'sa maison', voir Chapitre VI .3.5. Les répéteurs jouent un rôle particulier dans les langues à large inventaire de classificateurs possessifs et participent à les rendre sensiblement difficiles à délimiter, comme c'est également le cas dans de nombreuses langues micronésiennes comme le pohnpei et le krosrae (Rehg et Lee cités dans Lichtenberk 2009b, 397).

collecte de données modernes laissait présager une certaine obsolescence avec l'hypothèse d'une évolution cyclique.

2.3. Collectes de données modernes sur les classificateurs possessifs

L'étude sur l'évolution de l'usage des classificateurs possessifs en iaai entreprise ici s'appuie sur un corpus de données modernes, collectées selon différentes méthodes complémentaires. Comme je l'ai abordé précédemment, le thème de la classification possessive avait déjà été souligné comme particulièrement intéressant en iaai et quelques évolutions avaient déjà été remarquées dans les descriptions antérieures de la langue (M. Leenhardt 1946; Ozanne-Rivierre 1976). Une première étape de vérification a été entreprise auprès de ma collaboratrice à Lyon pour chacun des classificateurs mentionnés dans les descriptions existantes de la langue.

Puis, lors de mon second terrain à Ouvéa (en 2010), j'ai entrepris l'élicitation de phrases mettant en jeu l'expression de la relation de possession inaliénable afin de vérifier l'inventaire donné dans la grammaire de Ozanne-Rivierre (1976, 189–193). Il s'agissait de cinquante-deux phrases, élicitées auprès de deux locuteurs adultes, enregistrées et transcrrites.

À ces phrases élicitées, s'est ajouté le corpus composé des narrations d'après stimuli vidéo visant à collecter des données sur le lexique moderne (Chapitre IV .4.2.2. .b). Bien que ces stimuli ne ciblaient pas spécifiquement les constructions possessives, quelques classificateurs ressortent tout de même de ces données et contribuent à la documentation de leur usage actuel par des locuteurs d'âges différents et dans un contexte d'énonciation plus spontané que l'élicitation de phrases (*cf.* Senft 2009). Toutes ces données ont permis de délimiter le système des classificateurs possessifs du iaai parlé aujourd'hui et de faire d'ores et déjà émerger quelques différences comparativement avec le système décrit par Ozanne-Rivierre (*ibid.*).

Par la suite, le terrain de 2012 a spécifiquement eu pour objectif la collecte de données sur la classification possessive. Dans cette perspective, un kit pour l'élicitation en interaction a été développé, inspiré de ceux créés par le Département Langage et Cognition de l'Institut Max Planck en Psycholinguistique de Nijmegen (Pays-Bas)¹⁶². Il a été pensé dans le but d'essayer de limiter les biais que la méthode d'élicitation par stimuli peut engendrer lorsque

¹⁶² De nombreuses informations sur la collecte de données et les méthodes de terrain ainsi que l'accès aux stimuli sont disponibles (après inscription gratuite) sur le site <http://fieldmanuals.mpi.nl/>

la thématique cible porte sur des classificateurs possessifs, donc *relationnels*. De León Pasquel (1988) fait référence, dans sa thèse, à de telles difficultés lorsqu'elle compare l'inventaire de classificateurs attestés en contexte naturel (au marché) et en contexte expérimental (avec un livre-stimulus). L'Annexe 11 explicite en détail la consigne et le protocole basés sur une attribution des stimuli en interaction. Elle précise le contenu de ce kit ainsi que son élaboration et est construite de façon à rendre le kit disponible pour d'éventuelles réutilisations par d'autres chercheurs ou étudiants, notamment pour des élicitations similaires dans d'autres langues kanak. Seules les informations essentielles à la compréhension des données sont présentées dans cette sous-section.

Il s'agit d'un kit de soixante-trois stimuli iconographiques (statiques) représentant des objets, plantes, animaux, aliments ou constructions, spécialement conçus pour éliciter l'expression de la relation de possession. Les items représentés dans le kit visaient principalement quatorze des vingt-trois classificateurs possessifs connus d'après Ozanne-Rivierre (1976). L'Annexe 11 précise en détail les raisons qui ont motivé ces choix, mais on peut déjà retenir deux motifs principaux qui ont permis de circonscrire le choix des items représentés dans le kit :

- les domaines sémantiques nécessitant un classificateur possessif connu et donné par Ozanne-Rivierre dans sa grammaire, mais aussi quelques objets représentatifs de thèmes qui auraient pu potentiellement appeler des classificateurs possessifs, par comparaison avec d'autres langues typologiquement proches. Par exemple, Ozanne-Rivierre ne donnait pas de classificateur spécifique aux robes ou vêtements, alors qu'il en existe un en chuuk : *wúfa-* (Sugita 1987, 69). Le kit comporte donc une image de vêtement afin de tester cette possibilité, et un classificateur marquant la possession des robes a ainsi été identifié ;
- les images représentent à la fois des items traditionnels (ex. 'panier tressé en feuilles') et des objets « modernes » soit appartenant au même champ sémantique qu'un équivalent traditionnel à classificateur (ex. 'valise à roulette') afin de vérifier s'ils sont tous deux classifiés identiquement ; soit appartenant à un nouveau champ sémantique (ex. 'ordinateur') pour tester si de nouveaux classificateurs ont été créés pour ces nouveaux artefacts ou s'ils intègrent des classes préexistantes.

Comme lors de la mission de terrain précédente, l'enregistrement de textes narratifs en 2012 a également participé à enrichir les données sur la possession, sans pour autant que ce thème soit spécifiquement ciblé. L'usage de classificateurs possessifs a ainsi été relevé dans

des textes spontanés (conversations naturelles, récits de vie, contes) ou des narrations d'après stimuli vidéo (*Pear Story* et *Frog story*, voir Chapitre IV .4.2.2. .b)

Au final, l'utilisation du kit de stimuli a permis la collecte de données ciblées sur les classificateurs possessifs du iaai auprès de dix-huit locuteurs de tous âges (de 11 à 78 ans) permettant ainsi une étude en temps apparent sur la base de données comparables. En outre, ces données sont enrichies d'occurrences complémentaires de classificateurs qui apparaissent au fil de narrations spontanées ou élicitées. Ces données, davantage « naturelles », permettent de compenser *a minima* un biais évident de la collecte d'après stimuli statiques. En extrayant l'expression de la possession de tout contexte discursif, le risque de ces stimuli est de neutraliser la caractérisation spécifiquement fonctionnelle de la relation entre possesseur et possédé. Les occurrences de classificateurs dans les narrations ou conversations permettent donc de vérifier l'usage « naturel » des classificateurs dans le discours spontané.

3. Dynamismes du système de classificateurs possessifs

La tendance attestée par Lehnardt et Ozanne-Rivierre de la généralisation du classificateur *anyin* sémantiquement neutre et de la disparition de certains autres classificateurs sémantiquement plus restreints dans le répertoire de jeunes locuteurs laisse présager d'importants changements de ce système dans la langue iaai d'aujourd'hui. En considérant, en plus de ces critères internes à la langue, les circonstances sociolinguistiques et la vitalité contemporaine du iaai telles qu'elles ont pu être définies dans la Première Partie de cette thèse, on peut s'attendre à une certaine obsolescence du système dans les données modernes collectées.

D'autant plus qu'on sait qu'en situation de langue en danger ou de contact avec une langue typologiquement distante, les caractéristiques grammaticales de la langue dominée qui sont absentes de la langue dominante sont davantage vouées à l'obsolescence. Dans le cas des classificateurs du iaai, la conjonction de facteurs de différents ordres semble concourir à prédire un déclin du système.

Dans cette section, il sera question d'identifier les différentes évolutions perçues en temps apparent dans les données modernes et de dégager un « noyau dur » de quatre classificateurs possessifs (§ 3.1). La persistance des classificateurs sera analysée et mise en parallèle avec la productivité du système dans l'intégration des néologismes (§ 3.2). Parmi les

évolutions particulières intéressantes du système, le cas de *taben* pour marquer la possession des modes de transport sera abordé en détail (§ 3.3). Mais l'évolution la plus importante concerne la prépondérance du classificateur général *anyin* et la neutralisation des oppositions sémantiques (§ 3.4). Enfin, quelques cas de disparition de classificateurs devenus archaïques seront abordés (§ 3.5) avant de mentionner les classificateurs attestés en dehors du contexte des données d'après stimuli visuels et qui semblent persister au vu des quelques données complémentaires (§ 3.6).

3.1. Évolutions perçues en temps apparent

La comparaison des descriptions linguistiques du système de classificateurs possessifs du iaai à différentes époques (2.2) donne finalement peu de résultats fiables concernant son évolution, bien qu'elle permette, néanmoins, d'esquisser quelques pistes.

Grâce aux études de terrain menées entre 2009 et 2012, de nouvelles données sont disponibles et permettent d'une part, d'ajouter un inventaire à la comparaison avec les descriptions précédentes et, d'autre part, de proposer une analyse en temps apparent de données élicitées d'après stimuli. Ces données élicitées sont corroborées par quelques occurrences spontanées collectées au fil de textes naturels enregistrés.

L'analyse de ce corpus permet de mettre en évidence :

1. une généralisation de l'emploi du classificateur général, que ce soit au niveau des jeunes locuteurs aussi bien qu'au niveau des catégories, puisqu'il fonctionne avec un plus grand nombre de noms indépendants ;
2. une réduction du système de classificateurs possessifs selon l'âge des locuteurs : en moyenne douze chez les plus de 40 ans contre six chez les moins de 40 ans ;
3. la perte de certains classificateurs possessifs spécifiques et uniques chez les locuteurs de tous âges (*ûten*) ;
4. une nette influence de critères sociolinguistiques sur la largeur de l'inventaire chez les locuteurs ;
5. le maintien de la distinction entre constructions directes et indirectes.

Je ferai une distinction terminologique dans cette discussion entre *inventaire* et *répertoire*. L'inventaire des classificateurs renverra au paradigme des classificateurs possessifs qui existent dans la langue, qui sont attestés dans l'ensemble des données et qui constituent donc des entrées du lexique de la langue à un moment précis. Le répertoire de classificateurs

fera référence à la liste de classificateurs qu'emploie un locuteur individuellement. L'inventaire des classificateurs du iaai englobe donc l'ensemble des répertoires de ces unités chez les locuteurs de la langue.

3.1.1. Contrainte de l'âge sur l'étendue des répertoires individuels

Le recensement des classificateurs employés par chacun des dix-huit informateurs dans le cadre de l'élicitation d'après stimuli a permis de définir le répertoire de classificateurs pour chacun. Il est ainsi possible de connaître, par informateur, le nombre de classificateurs différents employés.

Le Tableau 52 ci-dessous reprend ces informations en organisant les informateurs dans l'ordre décroissant de leur année de naissance et en renseignant pour chacun le nombre de classificateurs possessifs qui compose leur répertoire.

Tableau 52 : Nombre de classificateurs possessifs attesté d'après stimuli visuels selon l'âge des informateurs

	Informateur	Sexe	Âge	Année de naissance	Nombre de Cl.P.
1	Ai	M	11	2001	1
2	Lé	M	11	2001	4
3	Ba	M	12	2000	5
4	Me	F	12	2000	5
5	Dre	F	22	1990	4
6	Ma	F	28	1984	6
7	We	F	28	1984	13
8	An	F	30	1982	4
9	Hi	F	31	1981	11
10	De	F	34	1978	10
11	Aiz	M	34	1977	10
12	Mo	F	42	1970	4
13	Fa	F	43	1969	12
14	Su	F	46	1966	11
15	Ti	F	46	1966	11
16	Et	M	54	1958	14
17	Moï	M	67	1945	15
18	Faj	F	78	1934	9

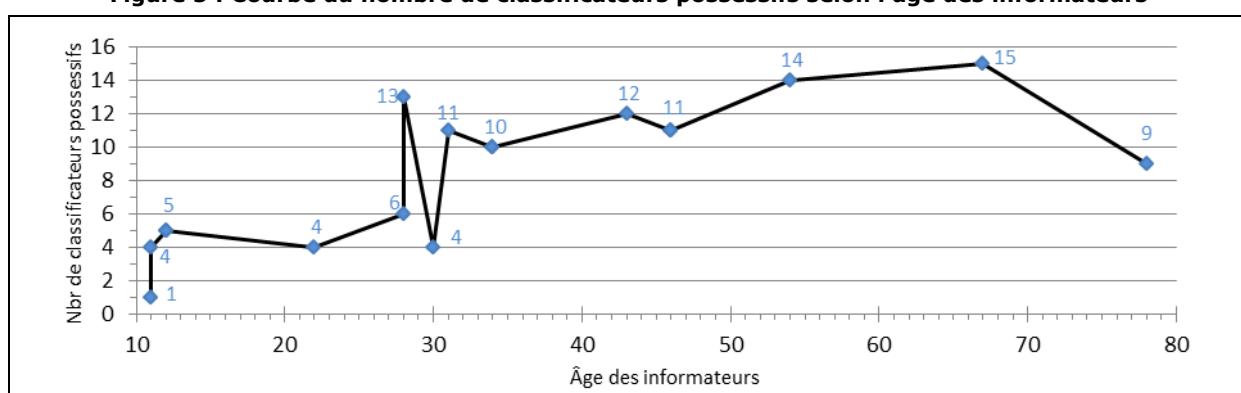
À la lecture des données de ce tableau, plusieurs remarques peuvent être faites. En ce qui concerne les extrémités d'amplitude de ces répertoires, on constate que le minimal est composé d'un seul classificateur (chez un des deux plus jeunes informateurs, 11 ans), alors que le répertoire maximal est composé de quinze classificateurs (pour l'un des informateurs

les plus âgés, 67 ans). Il faut rappeler que le kit de stimuli ciblait à l'origine quatorze classificateurs connus. Dans le cas du répertoire maximal, il faut donc s'attendre, à ce stade de l'analyse, à l'émergence d'au moins un nouveau classificateur.

Un autre commentaire important peut être fait d'après ce tableau qui concerne l'enregistrement de l'informatrice Mo. âgée de 42 ans (n° 12 dans le Tableau 52). L'enregistrement s'est déroulé en fin d'après-midi, après sa journée de travail et alors qu'elle s'apprêtait à se rendre à son champ. Elle m'a clairement manifesté pendant l'enregistrement son manque d'intérêt pour la séance de travail en refusant de se contraindre au protocole et en faisant des plaisanteries sur les images. Lors de cet enregistrement cette informatrice n'a produit que quatre classificateurs possessifs différents. Or, il se trouve que je l'avais par ailleurs enregistrée sur des élicitations de phrases mettant en jeu l'expression de la possession en 2010 et que, dans ces données, son répertoire s'élevait à une dizaine de classificateurs possessifs différents. Je considère donc que l'élicitation réalisée à l'aide des stimuli pour cette informatrice a été un échec et je m'autorise à ne pas l'inclure dans l'analyse comparative avec les répertoires des autres informateurs. On verra par ailleurs qu'il est tout de même intéressant de considérer les résultats de cette informatrice lorsqu'il sera question de confronter le détail des classificateurs attestés chez les différents participants du point de vue des classes sémantiques exprimées.

La Figure 5 illustre le rapport qui peut être établi entre l'étendue du répertoire de classificateurs possessifs en iaai et l'âge du locuteur. Si on note quelques informateurs qui font exception, on constate cependant que plus l'informateur est âgé, plus la courbe du nombre de classificateurs attestés est croissante.

Figure 5 : Courbe du nombre de classificateurs possessifs selon l'âge des informateurs



Bien évidemment, il n'est pas question ici de conduire une analyse statistique complexe, le peu de données disponibles ne le permettrait pas. Mais, en revanche, il est possible et intéressant de constater cette tendance générale à une augmentation du nombre

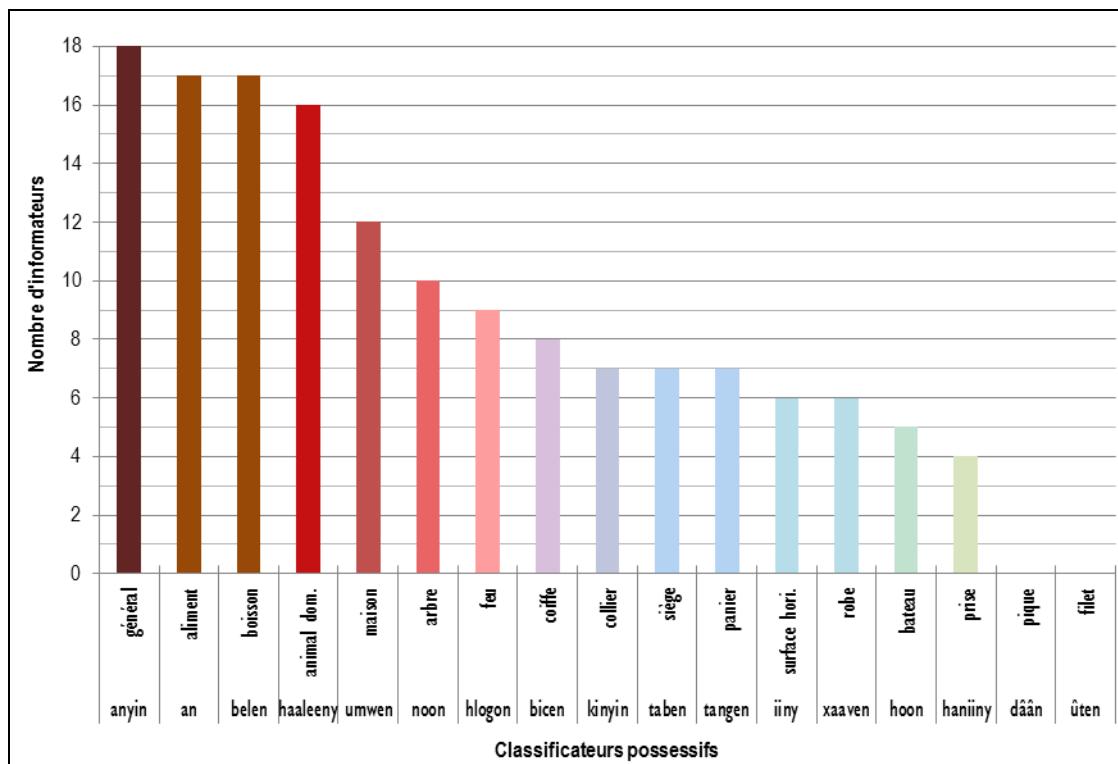
de classificateurs employé plus le locuteur est plus âgé. À ce propos, il faut noter que l'informatrice la plus âgée présente un répertoire qui peut sembler relativement bas (9 classificateurs). Plusieurs critères extralinguistiques peuvent en fait l'expliquer, comme le biais que représente l'utilisation de stimuli visuels auprès d'une personne de cet âge ; un protocole relativement contraignant qui nécessite une bonne compréhension de la part de l'informateur de l'exercice demandé ainsi que sa collaboration, etc.

En ce qui concerne deux autres cas qui semblent sortir de la tendance régulière de la courbe (la locutrice de 28 ans qui donne treize classificateurs et son aînée de 30 ans qui n'en donne que quatre), on verra par la suite que des critères sociolinguistiques peuvent, en partie du moins, expliquer cette différence.

3.1.2. Fréquence des classificateurs : un « noyau dur » de quatre

Ces données permettent également de connaître quels sont les différents classificateurs qui composent le répertoire de chacun des informateurs. Les champs sémantiques partagés par tous les informateurs peuvent ainsi être dégagés, de même que peuvent être isolés ceux attestés dans une moindre mesure auprès des participants. Ainsi, l'analyse comparative de ces données permet de faire ressortir un « noyau dur » de quatre classificateurs possessifs qui se maintiennent, *a minima*, dans tous les répertoires. Les couleurs du graphique (Figure 6) couvrent une palette qui va de couleurs foncées et chaudes pour les classificateurs les mieux partagés, à des couleurs froides et claires pour ceux attestés chez le moins grand nombre d'informateurs.

Figure 6 : Fréquence des classificateurs possessifs chez les informateurs d'après élicitation par stimuli



Sans surprise, on remarque que le classificateur le plus répandu auprès des informateurs est le général, *anyin*. C'est le seul qui est donné par tous les participants à l'élicitation. On retrouve ensuite trois classificateurs qui sont donnés par un grand nombre d'informateurs : *an* et *belen*, respectivement classificateurs des aliments et des boissons, sont tous deux donnés par dix-sept personnes, alors que *haaleeny*, le classificateur des animaux domestiques, est présent chez seize informateurs. Ce sont ces quatre classificateurs qui constituent le « noyau dur » des répertoires, l'ensemble de classificateurs de base présent chez tous les informateurs, hormis le jeune garçon (Ai., 11 ans) n'en ayant employé qu'un seul : le général. On verra par ailleurs que c'est ce même noyau dur qui est présent chez les informateurs « hors cadre », qui sortent en deçà de la courbe de progression linéaire donné dans la Figure 5 (Dre., 22 ans et Mo., 42 ans). Il est très révélateur de noter que ces quatre classificateurs persistants renvoient aux catégories sémantiques les plus globalement étendues dans les inventaires de classificateurs possessifs des langues océaniennes (Chapitre VI. 3.6).

En outre, un autre constat intéressant concerne l'absence totale dans les répertoires de deux classificateurs : celui des objets pointus, *dâan*, et celui des filets de pêche, *ûten*. Ce dernier était déjà donné comme archaïque par Ozanne-Rivierre (Ozanne-Rivierre 1976, 189).

C'est toujours le classificateur général qui a été donné à la place de ces classificateurs archaïques.

Si on se penche plus attentivement sur les classificateurs attestés auprès d'au moins la moitié des informateurs, on dégage une liste de sept classificateurs (voir Tableau 53) qui renvoient tous à des domaines sémantiques de la vie quotidienne (excepté le général).

Tableau 53 : Liste des classificateurs possessifs attestés chez plus de la moitié des informateurs

#	Classe sémantique	Cl.P	Nbr d'informateurs
1	'général'	<i>anyin</i>	18
2	'aliment'	<i>an</i>	17
3	'boisson'	<i>belen</i>	17
4	'animal domestique'	<i>haaleeny</i>	16
5	'maison'	<i>umwen</i>	12
6	'arbre'	<i>noon</i>	10
7	'feu'	<i>hlogon</i>	9

Il ressort en fait de ce groupe de classificateurs les plus partagés que le critère spécifiquement culturel motivant les classes lexicales déterminées par des classificateurs possessifs semble laisser davantage place à un critère basé sur les besoins universels. Se nourrir, s'abreuver et s'abriter, actions encodées respectivement par les classificateurs des aliments, des boissons et des maisons font en effet référence à des actions de base de la survie et n'ont rien de spécifiquement culturel. Pour leur part, les classificateurs des animaux domestiques, des arbres et des feux peuvent s'apparenter davantage à des pratiques culturelles, mais ils sont en fait très liés aux besoins vitaux mentionnés précédemment. Les classificateurs des animaux ou des arbres font référence à l'environnement domestiqué par l'homme pour sa survie : des arbres produisant des fruits consommés au quotidien (papayes, bananes, goyaves, pommes kanak...) sont, aujourd'hui encore, plantés à proximité des habitations et les animaux domestiqués sont élevés dans le but d'être consommés (cochons) ou de protéger les habitations des nuisibles (les chats contre les souris et les chiens pour prévenir de l'arrivée d'étrangers)¹⁶³. Enfin, le feu est souvent allumé dans les cases encore construite de façon traditionnelle pour se réchauffer la nuit ou, plus fréquemment, sous un abri extérieur pour faire la cuisine.

À l'inverse, les classificateurs faisant référence à des pratiques davantage culturellement marqués comme les coiffes, les colliers ou les surfaces horizontales où on

¹⁶³ Il faut cependant noter que le cochon et le chien sont d'introduction récente en Nouvelle-Calédonie. Il faudrait alors savoir si certains animaux autres que les cochons et les chiens étaient domestiqués dans les sociétés kanak avant l'introduction de ces mammifères par les Polynésiens. Si ce n'est pas le cas, une hypothèse serait de dater l'émergence du classificateur des animaux domestiques en iaai à cette époque relativement récente et non pas à une date antérieure (Moyse-Faurie, 2013, com. pers.).

dépose les vivres lors des coutumes, sont nettement moins courants chez les informateurs, notamment les plus jeunes, comme nous allons le voir à présent.

3.1.3. Composition des répertoires

Le Tableau 54 ci-dessous a pour objectif de croiser les données recueillies entre classificateurs possessifs et répertoire par informateur en fonction de l'âge. La liste des dix-huit informateurs (en ordonnée) suit l'ordre croissant de leur âge, alors que celle des classificateurs (en abscisse) est organisée du plus fréquent au moins souvent attesté. La dernière ligne et la dernière colonne donnent les totaux, respectivement, du nombre d'informateurs ayant employé chaque classificateur (voir Figure 6) et du nombre de classificateurs différents attestés chez chaque informateur (voir Figure 5).

Tableau 54 : Classificateurs possessifs du iaai attestés chez les informateurs d'après élicitation par stimuli

informateur âge		1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	Total
		<i>anyin</i> ‘général’	<i>an</i> ‘aliment’	<i>belen</i> ‘boisson’	<i>haaleeny</i> ‘animal dom.’	<i>umwen</i> ‘maison’	<i>noon</i> ‘arbre’	<i>hlogen</i> ‘feu’	<i>bicen</i> ‘coiffé’	<i>kinyin</i> ‘collier’	<i>taben</i> ‘siège’	<i>tangen</i> ‘panier’	<i>iiny</i> ‘surface hori.’	<i>xaaven</i> ‘robe’	<i>hoon</i> ‘bateau’	<i>haniny</i> ‘prise’	<i>daan</i> ‘pique’	<i>ñten</i> ‘filet’		
1	Ai 11	✓																	1	
2	Lé 11	✓	✓	✓	✓	✓													4	
3	Ba 12	✓	✓	✓	✓	✓			✓										5	
4	Me 12	✓	✓	✓	✓	✓			✓										5	
5	Dre 22	✓	✓	✓	✓	✓													4	
6	Ma 28	✓	✓	✓	✓	✓			✓										6	
7	We 28	✓	✓	✓	✓	✓			✓										13	
8	An 30	✓	✓	✓	✓	✓			✓										4	
9	Hi 31	✓	✓	✓	✓	✓			✓										11	
10	De 34	✓	✓	✓	✓	✓			✓										10	
11	Aiz 35	✓	✓	✓	✓	✓			✓										10	
12	Mo 42	✓	✓	✓	✓	✓													4	
13	Fa 43	✓	✓	✓	✓	✓			✓										12	
14	Su 46	✓	✓	✓	✓	✓			✓										11	
15	Ti 46	✓	✓	✓	✓	✓			✓										11	
16	Et 54	✓	✓	✓	✓	✓			✓										14	
17	Moï 67	✓	✓	✓	✓	✓			✓										15	
18	Faj 78	✓	✓	✓	✓	✓			✓										9	
Total		1	1	1	1	1	1	0	9	8	7	7	7	6	6	5	4	0	0	

Il est particulièrement intéressant de mettre en lien ce tableau avec quelques informations concernant le profil sociolinguistique de certains informateurs. Ainsi, il est

important de noter que trois des informateurs de moins de 40 ans (We. 28 ans ; Hi. 31 ans et Aiz. 35 ans), dont le répertoire de classificateurs atteint la dizaine, voire plus, sont particulièrement engagés dans la promotion de la langue iaai. Il s'agit de deux enseignants/intervenants en iaai dans les collèges public et privé d'Ouvéa et de la chargée de mission auprès de l'Académie des Langues Kanak pour l'aire iaai-fagauvea. On peut donc considérer que ces informateurs ont un répertoire plus riche que celui d'autres locuteurs de leur génération par souci de purisme et de conservation des traits saillants de leur langue ancestrale.

3.2. Persistance de certains classificateurs

Les données montrent que la plupart des classificateurs possessifs du iaai mentionnés par Ozanne-Rivierre persistent dans l'inventaire de ce système dans la langue moderne. Ces classificateurs conservent la sémantique de la relation qu'ils encodent traditionnellement : par exemple, *an* continue à marquer une relation entre un possesseur et un possédé *qu'il mange*. Ils classifient des référents dont le paradigme n'a pas changé de critère sémantique commun : *an* détermine toujours des noms qui réfèrent à un aliment.

Pour chacun des exemples issus des données d'après le kit d'élicitation, la première ligne d'exemple contiendra, en bordure droite, le numéro (#) de l'image stimulus correspondante et à laquelle se référer dans l'Annexe 11. Lorsque ce code n'apparaît pas, cela signifie que l'exemple est extrait d'un autre texte du corpus, référencé, comme tous les exemples dans cette thèse, sur la ligne de traduction (entre accolades).

3.2.1. Productivité et adoption de la nouveauté

Certains de ces classificateurs stables acceptent les néologismes, quelle que soit leur forme (emprunts, créations endogènes,...). C'est le cas de six classificateurs sur les quinze qui composent l'inventaire des classificateurs possessifs attestés d'après l'élicitation par stimuli. Pour chacun, je donne ci-dessous un exemple de type traditionnel et un exemple référant à une nouveauté, tels qu'attestés dans les données. Ils apparaissent dans l'ordre relatif à leur fréquence dans le corpus (voir Tableau 54). Quelques exemples proviennent de données autres que celles issues du kit de stimuli visuels, auxquels cas l'origine des exemples sera précisée.

- *an* CL_POS.ALI (aliments)

Tous les aliments, qu'ils fassent partie des habitudes alimentaires traditionnelles, cultivés localement ou bien industrialisés et achetés en magasin, ont pour classificateur possessif *an*¹⁶⁴.

- | | |
|--|--|
| (138). a. ök ujeeû #11 | b. an pidza #12 |
| ö -k ujeeû | a -n <i>pidza</i> ^{fr} |
| CL_POS.ALI -POS.1SG nourriture | CL_POS.ALI -POS.3SG pizza |
| <i>ma nourriture</i> (à manger) {st.CIP_Ba.22} | <i>sa pizza</i> (à manger) {st.CIP_Ba.2} |

La possibilité d'employer le général est cependant toujours envisageable comme dans l'exemple (139)b. avec les taros (tubercules cultivés localement) :

- (139). a. âm jee könying #9
 â -m jee könying
 CL_POS.ALI -POS.2SG ART.DEF.PL taro
 tes taros (à manger) {st.CIP_De.51}

b. anyik jee könying #9
 anyi -k jee könying
 CL_POS.GÉN -POS.2SG ART.DEF.PL taro
 mes taros {st.CIP_Ma.7}

Mais il s'agit toujours d'un choix sémantique et pragmatique puisque la même informatrice qui fournit l'exemple (139)b. dispose néanmoins du classificateur dédié aux aliments dans son répertoire, celui-ci étant connu de tous les informateurs (excepté le jeune garçon qui ne fait usage que du général).

- *belen* CL_POS.BOI (boissons)

Comme pour les aliments, la possession des boissons, qu'elles soient traditionnelles ou non, est marquée par le classificateur dédié à ce qui est 'à boire' (exemple (140)a.). En outre, il est intéressant de noter que le classificateur est aussi employé pour marquer la possession du contenant de la boisson, par relation de métonymie (exemple (140)b.).

Là encore, le général constitue aussi une option, même lorsque le locuteur possède le classificateur dédié et sans que l'étymologie étrangère du nom puisse être une cause invoquée :

¹⁶⁴ Pour rappel, il a été vu au Chapitre VI que le iaai n'a qu'un seul classificateur pour les aliments (hors canne à sucre et écorce à mâcher) contrairement aux langues de la Grande Terre qui distinguent au moins les féculents (tubercules) des protéines (viande, poisson...), et parfois les légumes crus.

(141). a. belen trii #19	b. anyin kafe #20
bele -n <i>trii^{ang}</i>	anyi -n <i>kafe^{fr}</i>
CL_POS.BOI -POS.3SG thé	CL_POS.GÉN -POS.3SG café

son thé (à boire) {st.CIP_An.2} *son café {st.CIP_An.17}*

De nouveau, ce classificateur est attesté dans le répertoire de tous les informateurs, sauf celui du jeune garçon qui fait un usage exclusif du général.

- **haaleeny CL_POS.DOM (animaux domestiques)**

Le classificateur des animaux domestiques est également attesté avec des emprunts lexicaux désignant des animaux introduits par les premiers Européens, comme en témoigne l'exemple (142)b. Cet exemple ne provient pas du kit de stimuli sur la possession mais d'un texte narratif d'après le stimulus vidéo *Pear Story*.

(142). a. haaleek waau #2	b. haaleeny nani
haalee -k <i>waau</i>	haalee -ny <i>nani^{ang}</i>
CL_POS.DOM -POS.1SG chat	CL_POS.DOM -POS.3SG chèvre

mon chat (domestique) {st.CIP_Ba.34} *sa chèvre (domestique) {st.PS_We.17}*

Pour certains animaux qui ne sont pas habituellement considérés comme des animaux domestiques dans les foyers iaai d'aujourd'hui, il existe une variation possible entre l'emploi du classificateur dédié et l'emploi du général. C'est le cas pour le stimulus représentant des poissons rouges dans un bocal. La majorité des informateurs lui ont attribué le classificateur spécifique *haaleeny*, comme dans l'exemple (143)a. où intervient en plus un syntagme prépositionnel explicitant le contexte. D'autres informateurs ont préféré le général (exemple (143)b.), quand bien même le classificateur spécifique faisait partie du répertoire de l'informateur.

(143). a. haaleeny jee wââ hnyin anyin akwariom #4	
haalee -ny <i>jee</i> wââ <i>hnyin anyi</i> -n <i>akwariom^{fr}</i>	
CL_POS.PLAN -POS.3SG ART.DEF.PL poisson dans CL_POS.GÉN -POS.JC aquarium	
<i>ses poissons (domestiques) dans leur aquarium</i>	{st.CIP_Ba.11}

b. anyin jee wââ #4	
anyi -n <i>jee</i> wââ	
CL_POS.GÉN -POS.3SG ART.DEF.PL poisson	

ses poissons

{e-CIP_Me.25}

Seuls deux informateurs ne disposent pas de ce classificateur dans leur répertoire. Il fait sinon partie des quatre classificateurs les plus répandus.

- **noon CL_POS.PLAN (arbres, plantes)**

D'après les élicitations du kit de stimuli sur la possession, le classificateur des plantes et arbres est encore bien connu chez les informateurs. En dehors de ces données, on trouve

aussi des exemples confirmant que ce classificateur a adopté des référents introduits récemment et dont le nom est un lexème emprunté. L'exemple (144)b. est extrait d'élicitations de phrases sur l'expression de la possession :

- (144). a. **noon** ûmanapa #38
noo -n û- manaapo
CL_POS.PLAN -POS.3SG pied_de_ papaye
son papayer (arbre) {st.CIP_Moi.40}
- b. Ame taa ûwaleemen **noon** moomo
a=me taa û- wa- *leemen^{ang}* **noo** -n moomo
3SG=PRS planter pied_de_ rond- citron **CL_POS.PLAN** -POS.JC femme
Il plante le citronnier (arbre) de la femme {e-CIP_Ja.33}

La majorité des informateurs emploie encore ce classificateur.

- **bicen** *cl_pos.coif* (coiffes)

Le classificateur *bicen*, utilisé pour marquer la relation de possession des accessoires à *coiffer*, est attesté aussi bien avec des créations lexicales endogènes (exemple (145)a.) qu'avec des noms empruntés (exemple (145)b.) :

- (145). a. **bicök** hnabwinybëk #33
bicö -k hnabwinybëk
CL_POS.COIF -POS.1SG chapeau
son chapeau (coiffe) {st.CIP_Fa.31}
- b. *kasköt bicen* in #32
kasköt^{fr} **bice** -n in
casquette **CL_POS.COIF** -POS.JC fille
la casquette de la fille (coiffe) {st.CIP_Fa.47}

Néanmoins, ce classificateur n'est déjà plus utilisé que par moins de la moitié des informateurs, la plupart d'entre eux encodant ce type de relation possessive avec le classificateur général.

Dans un contexte plus spontané que l'élicitation, comme en narration d'après le stimulus vidéo *Pear Story*, la possession de *hnabwinybëk* 'chapeau' est construite avec le général :

- (146). E hu wanakat ame *paase* hnyi walenu me **anyin hnabwinybëk**.
E hu wanakat a=me *paase^{fr}* hnyi walenu me **anyi** -n **hnabwinybëk**
3SG EXIS enfant 3SG=PRS passer en vélo avec **CL_POS.GÉN** -POS.3SG chapeau
Il y a un garçon qui passe en vélo avec son chapeau. {st.PS_De.29}

L'informatrice ayant produit cet exemple (146) a donné le classificateur dédié *bicen* en élicitation. Cette variation chez une même locutrice laisse envisager que dans un registre plus soutenu, le classificateur spécifique ou unique d'un domaine sémantique est davantage choisi que dans un registre plus relâché de discours spontané où le général a plus de chance d'être attesté.

- ***haniiny* CL_POS.PRISE (prises, gibier)**

Enfin, seul un petit groupe de quatre informateurs (deux hommes et deux femmes) emploie le classificateur *haniiny* des proies et prises de chasse ou de pêche. Un seul stimulus mettait en scène ce type de relation de possession et représentait des poissons fraîchement pêchés (n° 7 dans l'Annexe 11), ce qui a donné des exemples tels que l'exemple (147) :

(147). **haniik jee wââ #6**

haniii	-k	jee	wââ
CL_POS.PRISE	-POS.1SG	ART.DEF.PL	poisson
mes poissons (pêchés)			{st.CIP_Ti.52}

Les informateurs n'ayant pas employé ce classificateur pour ce stimulus ont eu recours à des constructions mettant en jeu le classificateur général *anyin* ou le classificateur des aliments *an*, les poissons pêchés étant implicitement destinés à être mangés.

Par ailleurs, ni le kit ni les textes collectés par d'autres méthodes n'attestent d'autres constructions employant ce classificateur. Cependant, d'après ma collaboratrice T. Hijing, il serait possible d'avoir *haniiny dria* 'son cerf (chassé)', avec l'emprunt à l'anglais *dria* > *deer*.

3.2.2. Faible productivité de certains classificateurs persistants

Pour certains autres classificateurs attestés dans les données modernes et qui persistent par rapport aux inventaires précédemment connus, la productivité semble davantage figée. Ainsi, cinq classificateurs ne sont employés qu'avec des noms endogènes : *umwen* classificateur des maisons ; *hlogen* pour le feu de chauffage ; *tangen* pour les sacs ; *iiny* classificateur dédié aux surfaces horizontales ou à ce qui s'étend au sol et *hoon* classificateur des bateaux.

- ***umwen* CL_POS.MAIS (maisons)**

Le classificateur *umwen* dédié aux maisons et habitations fait partie des classificateurs les mieux représentés parmi les informateurs : il apparaît dans douze des répertoires individuels et appartient au « noyau dur » défini plus haut des classificateurs persistants. Seuls les cinq plus jeunes informateurs et une adulte (définie plus haut comme « hors norme ») ne le mentionnent pas.

Il est attesté avec le nom *uma*, ses dérivés et les composés construits à partir de cette base pour tous les types d'habititations : *uma ito* 'case ronde', *omai* 'abri rectangulaire en feuilles', etc.

- (148). **umwâm** uma ito #23
umwâ -m uma ito
CL_POS.MAIS -POS.2SG maison case_ronde
ta case ronde (maison) {st.CIP_Ma.10}
- (149). omai **umwen** oong daa #24
omai **umwe** -n oong daa
omai CL_POS.MAIS -POS.JC petit garçon
le omai (maison) du petit garçon {st.CIP_We.30}
- (150). **umwök** uma #25
umwö -k uma
CL_POS.MAIS -POS.1SG maison
ma maison (maison) {st.CIP_Faj.10}

Aucun exemple dans les données actuellement disponibles ne permet de juger de son degré d'acceptation de néologismes.

- ***hlogen*** CL_POS.FEU (feux)

Défini comme classificateur unique (Tableau 47 au Chapitre VI3.1), *hlogen* est le classificateur des feux de chauffage, avec le nom *meic* 'feu'. Il est attesté chez neuf informateurs pour le référent représenté par le stimulus n° 40 (Annexe 11) et fait partie des classificateurs donnés par la moitié des informateurs (âgés entre 28 et 67 ans).

- (151). **hloguk** meic #40
hlogu -k meic
CL_POS.FEU -POS.1SG feu
mon feu (de chauffage) {st.CIP_Aiz.24}

Il n'intègre pas de néologisme dans les données modernes disponibles, mais il pourrait être intéressant de le tester par exemple avec des objets comme des allumettes ou un briquet. Chez les informateurs qui ne donnent pas *hlogen* dans les constructions possessives avec le feu, c'est le générique qui le remplace.

- ***tangen*** CL_POS.PAN (paniers)

Le classificateur *tangen* est présent dans le répertoire de moins de la moitié des participants au test d'élicitation d'après stimuli iconographiques. Il semble être relativement réservé aux locuteurs adultes (plus de 43 ans) ainsi qu'à deux informatrices considérées comme puristes (âgées de 28 et 31 ans). Traditionnellement, le paradigme des noms associés était assez restreint, se limitant au nom *tang*, sur lequel le classificateur est lui-même dérivé (répétiteur), et à ses dérivés ou composés : *tangaai* 'panier en feuilles de cocotier' ; *tang thöötr* 'panier à anses qu'on porte à la main', etc. Il apparaît dans ce contexte dans le corpus de données modernes, même quand l'image réfère à un sac fait dans des textiles synthétiques et que l'informateur spécifie son usage par une périphrase :

- (152). **tangen tang hnâân ip jee thaatunyi ûne**#28
tange -n tang hnâân ip jee thaatunyi ûne
CL_POS.PAN -POS.3SG panier pour mettre ART.DEF.PL affaire école
son cartable (panier) (litt. son panier pour mettre les affaires d'école) {st.CIP_Aiz.29}

Tangen est toujours attesté avec le nom *tang*, comme dans l'exemple ci-dessous issu des narrations d'après stimuli vidéo sur lexique moderne, même lorsqu'il ne réfère pas à proprement parler à un panier mais bien à un sac (extension sémantique par analogie) :

- (153). **E hu moomo ame he me tangen tang.**
E hu moomo a=me he me tange -n tang
3SG EXIS femme 3SG=PRS marcher avec CL_POS.PAN -POS.3SG panier
Il y a une femme qui marche avec son sac (panier) {st.LxM-2_Ja.1}

De nombreux emprunts sont employés en iaai pour référer à d'autres types de bagages et c'est alors le classificateur possessif général qui est attesté :

- (154). a. **anyik peti malët #30**
anyi -k peti^{fr} malët^{fr}
CL_POS.GÉN -POS.1SG petit mallette
ma petite mallette {st.CIP_Fa.46}
- b. **anyin sakado #29**
anyi -n sakado^{fr}
CL_POS.GÉN -POS.3SG sac_à_dos
son sac-à-dos {st.CIP_Ti.62}
- c. **anyâm valiz #31**
anyâ -m valiz^{fr}
CL_POS.GÉN -POS.2SG valise
ta valise {st.CIP_Ba.45}

Il semble en fait qu'on puisse interpréter *tang* comme un hyperonyme référant à tout type de sac avec lequel le classificateur possessif *tangen* est associé. Si un lexème plus précis est employé, de fait un emprunt lexical, alors c'est le classificateur générique qui est attesté.

- **iiny CL_POS.HORI (surfaces horizontales)**

Le classificateur possessif *iiny* n'était visé que par un seul stimulus représentant un champ (image n°39 dans l'Annexe 11). Six informateurs l'ont associé au nom *hnyei* 'champ' :

- (155). **iik hnyei #39**
ii -k hnyei
CL_POS.HORI -POS.1SG champ
mon champ (horizontal) {st.CIP_Hi.63}

Par ailleurs, des élicitations de phrases ont montré que ce classificateur était difficilement associable à d'autres noms plus récents renvoyant à des référents introduits. C'est le cas avec *bélëiketr* 'couverture', de l'anglais *blanket*, pour lequel pourtant Ozanne-Rivierre (1984, p. 33) donne *iiny bélëiketr* mais que les informateurs interrogés lors de la collecte de données modernes associent au classificateur général. Dans l'exemple (156), *iik*

détermine le nom *kubö* ‘natte’ alors que *bëlëiketr* est déterminé par le classificateur général *anyâm* :

- (156). Ogee hnyiing **iik kubö me anyâm ibëlëiketr** hnyin ondrahee.

oge=e hnyiing ii -k kubö me anyâ -m i- bëlëiketr hnyi
 1SG=PAS oublier CL_POS.HORI -POS.1SG natte et CL_POS.GÉN -POS.2SG INDIV- couverture dans
 -n ondrahee
 -POS.JC ondrahee

J'ai oublié ma natte et ta couverture dans le ondrahee (type d'abri en feuilles) {e.CIP_Ja.53}

L'étendue sémantique assez restreinte de ce classificateur doit pouvoir expliquer sa faible fréquence dans les répertoires des informateurs d'après le kit de stimuli, la majorité utilisant à la place le général. Ce remplacement est également attesté dans une des lettres qui composent le corpus de données modernes, dont est extrait l'exemple (157) ci-dessous (la première ligne de l'exemple est fidèle à l'orthographe originale du document) :

- (157). Haba eang Nouméa me e kong Actualité anyin hnyei.

haba eang Numea me e kong aktûalite^{fr} anyi -n hnyei
 TOP ici Numea TOP 3SG mauvais actualité CL_POS.GÉN -POS.JC pays

Quant à Nouméa ici, l'actualité du pays est mauvaise.

{ltr04_Cica.6}

La faible présence de ces deux classificateurs dans les données, le plus souvent remplacés par le général que ce soit avec des référents traditionnels ou plus récents, semble pouvoir être attribuée à l'étroitesse du champ sémantique qu'ils couvrent. Il y a au final peu d'occasion discursive de les employer (contrairement aux aliments ou boissons, par exemple) et le paradigme des noms qu'ils définissent est relativement mince. Ces contraintes favorisent leur remplacement progressif par le général, quel que soit le nom associé.

- **hoon CL_POS.BAT (bateaux)**

Ce classificateur possessif n'est attesté qu'avec *hu* 'bateau', nom à partir duquel est dérivé le nom dépendant servant de classificateur (type répétiteur), voire un composé construit sur la même base nominale *hu hûnû* 'bateau de pêche', ou bien avec *karopëë* 'pirogue' (exemple (158)a.). Lorsque le nom du référent est un emprunt au français, le classificateur est toujours le général (exemple (158)b.) :

- (158). a. **hoon karopëë** #41

hoo -n karopëë
 CL_POS.BAT -POS.3SG pirogue

sa pirogue (bateau)

{st.CIP_Moi.13}

- b. **anyin walie** #42

anyi -n walie^{fr}
 CL_POS.GÉN -POS.3SG voilier

son voilier

{st.CIP_Ti.50}

Cependant, le nom *hu* est attesté pour désigner indistinctement une pirogue traditionnelle (image n° 41 de l'Annexe 11), un voilier (n° 42) ou un bateau à moteur (n° 43) chez plusieurs informateurs. Si le nom employé est l'hyperonyme *hu* 'bateau', le classificateur peut être le classificateur possessif dédié *hoon* ou le général *anyin*, en revanche, si le nom est un emprunt (*walie* 'voilier', *bato* 'bateau' ou *pirog* 'pirogue') alors le classificateur, dans les données modernes, est toujours le général.

3.2.3. Émergence de trois classificateurs complémentaires

Trois classificateurs absents de l'inventaire donné par Ozanne-Rivierre émergent des données modernes. Il s'agit de *kinyin*, pour ce qui se porte au cou ; de *xaaven* qui marque la possession des robes ou vêtements et de *taben* pour les sièges.

- ***kinyin CL_POS.COLLI (colliers)***

Le premier de ces classificateurs émergents est dédié aux parures et colliers et est attesté chez un groupe de sept informateurs aussi bien avec des noms endogènes que des emprunts.

(159). a. <i>kinyik sawakiny</i> #34/35	b. <i>kinyik tren</i> #34/35
<i>kinyi</i> -k <i>sawakiny</i>	<i>kinyi</i> -k <i>tren^{ang}</i>
<i>CL_POS.COLLI</i> -POS.1SG <i>collier</i>	<i>CL_POS.COLLI</i> -POS.1SG <i>collier</i>
<i>mon collier (collier)</i> {st.CIP_Faj.13}	<i>mon collier (collier)</i> {st.CIP_De.24}

Deux stimuli visaient à tester si un classificateur dédié existait en iaai pour ce type de relation de possession (images n° 34 et 35 de l'Annexe 11), en se basant sur l'existence d'un tel classificateur dans d'autres langues voisines, comme *mwarah* en mokil, langue micronésienne (Sheldon 1976, 130).

Kinyin est aussi attesté pour marquer la possession de ce qui entoure le cou des animaux, ici avec un emprunt samoan datant probablement de l'époque des missionnaires et moniteurs polynésiens à Ouvéa. Cet exemple provient d'un texte narratif d'après le stimulus vidéo *Pear Story* :

(160). E ka hu <i>kinyin paate</i>
e ka hu <i>kinyi</i> -n <i>paate^{sam}</i>
3SG ASS EXIS <i>CL_POS.COLLI</i> -POS.3SG cloche

Elle a même une cloche autour du cou (litt. il y a même sa cloche (collier)) [en parlant d'une chèvre] {st.PS_De.25}

Cependant, dans la majorité des constructions possessives, c'est le général qui remplace ce classificateur dédié aux colliers.

- ***xaaven CL_POS.ROB (robes)***

Le second classificateur émergent est employé par six informateurs (voir Figure 6) âgés de 28 à 67 ans (voir Tableau 54) pour référer aux vêtements (exemples (161)a. et b.) dans les données d'élicitation d'après stimuli. Le stimulus représentait deux robes et une tunique colorées de type « robes missions »¹⁶⁵ étendues sur un fil (voir image n° 36 de l'Annexe 11).

- (161). a. **xaavök jee ûxaavû #36**
xaavöö -k jee ûxaavû
CL_POS.ROB -POS.1SG ART.DEF.PL robe
mes robes (à vêtir)

{st.CIP_Ma.13}

- b. li ûxaaû **xaavö Seiaai #36**
li ûxaaû xaavö Seiaai
ART.DEF.DU robe CL_POS.ROB Seiaai
les deux robes (à vêtir) de Seiaai

{st.CIP_Fa.57}

Ce classificateur est construit à partir du verbe *xaaû* 'se vêtir, se couvrir' et correspond aux classificateurs de type « répêteurs » (voir Chapitre VI. 3.5). Dans son dictionnaire du iaai, Ozanne-Rivierre (1984, 130) semble plutôt considérer *xaaven* (qu'elle orthographie « *xaaûen* ») comme un nom dépendant, à possession directe. Leenhardt (1946, 422), dans son lexique comparatif, donne « *ux'auen* » pour 'ses hardes', mais ne l'évoque pas comme classificateur possessif. Les deux autres auteurs ne mentionnent pas ce lexème. Il ne me semble pas qu'il s'agisse là d'un néoclassificateur qui aurait été créé récemment à partir du lexème endogène *xaaû* spécifiquement pour classifier les robes. Je pense plutôt que ce classificateur a dû échapper aux auteurs précédents et qu'il n'est pas ressorti dans leurs données. Il a déjà été question de la difficulté de collecter des données fiables sur la classification possessive due à la contingence qu'exerce la propriété relationnelle et fonctionnelle des classificateurs possessifs dans la langue (*cf.* la discussion à ce sujet dans de León Pasquel 1988). Ce cas illustre le bénéfice d'une connaissance typologique et aréale du domaine linguistique étudié, puisque c'est en sachant que certaines langues micronésiennes avaient un classificateur possessif pour les vêtements ou ce avec quoi se couvrir¹⁶⁶ qu'un stimulus représentant des robes a été ajouté au kit d'élicitation.

Cependant, les données modernes attestent majoritairement de l'emploi du général *anyin* avec le nom des vêtements *ûxaaû* comme l'illustre l'exemple (162), pourtant attesté

¹⁶⁵ Les robes missions, ou « robes popinées », correspondent à un modèle de robes amples en coton introduites par les missionnaires chrétiens dans toute l'Océanie et aujourd'hui encore portées par de très nombreuses femmes. En Nouvelle-Calédonie, les robes missions ont pris des formes et des couleurs variées et leur port est aujourd'hui revendiqué par les femmes kanak comme un symbole identitaire et un attachement à la culture traditionnelle (*cf.* Paini 2003).

¹⁶⁶ Il s'agit de *ipe* en pohnpei et *upah* en mokil

chez une locutrice adulte relativement conservatrice mais qui ne présente pas ce classificateur dans son répertoire :

(162). Ejii hnyikâna **anyin** ûxaaû...

ejii hnyikâna **anyi** -n ûxaaû
en_bas par_terre CL_POS.GÉN -POS.3SG vêtement

Là par terre, il y a son vêtement

{st.FS_We.11}

Il en est de même dans une des lettres qui composent le corpus moderne, d'où est extrait l'exemple (163) (l'orthographe de la première ligne d'exemple est fidèle à celle de la lettre originale) :

(163). Ole ge **anyik** ûkhaû eti gan anyk senyin.

olee ge **anyi** -k ûxaaû e ti gaan anyi -k senyin
merci ORIG CL_POS.GÉN -POS.1SG robe 3SG très grand CL_POS.GÉN -POS.1SG joie

Merci pour ma robe, je suis très contente.(litt. ma joie est grande)

{ltr99_Buba.7}

D'autres noms de vêtements sont aussi attestés avec le général, comme l'exemple suivant provenant d'un texte narratif d'après stimulus vidéo :

(164). Ame be kotâ ejii kânâ hnyi **anyin** **ûtraudre**

a=me be kot -â ejii kânâ hnyi **anyi** -n û- **traudre^{ang}**
3SG=PRS DÉSI taper -TRS en_bas terre sur CL_POS.GÉN -POS.3SG INDIV- pantalon

Il tape la terre sur le bas de son pantalon

{st.PS_De.19}

- **taben** CL_POS.SIÈG (sièges/transports)

Le troisième et dernier classificateur « émergeant » qui ressort de ces données modernes est *taben*. Il était pourtant présent dans la liste fournie par Ray (1926) comme classificateur des sièges et fauteuils, mais n'apparaît plus ensuite dans aucune des descriptions postérieures. Dans l'inventaire que je dresse suite aux enquêtes de terrain contemporaines, il ressort que ce classificateur est relativement fréquent puisqu'il est attesté chez sept informateurs (voir Figure 6), tous âgés de plus de 28 ans (voir Tableau 54). Il apparaît aussi bien avec un nom endogène au iaai (exemple (165)a.) qu'avec un emprunt (exemple (165)b.) pour désigner le référent possédé.

(165). a. **taben** uutap #49

tabe -n uu- tap
CL_POS.SIÈG -POS.3SG bout_de banc
sa chaise (siège) {st.CIP_Moi.28}

b. **cea taben** in #49

cea^{ang} **tabe** -n in
chaise CL_POS.SIÈG -POS.JC fille
la chaise (siège) de la fille {st.CIP_Fa.35}

En outre, les données modernes révèlent un emploi de *taben* différent d'avec le seul paradigme des noms de sièges, fauteuils, bancs, etc. *Taben* est aussi devenu le classificateur des modes de transport, un exemple intéressant d'extension sémantique qui sera développé dans la sous-section suivante (§ 3.3).

Dans le cas de *taben* il semble également que ce classificateur soit passé inaperçu auprès des auteurs de descriptions du iaai après Ray (1926).

Ainsi, *kinyin*, *xaaven* et *taben* font augmenter l'inventaire des classificateurs du iaai non pas parce qu'ils sont de nouveaux classificateurs créés pour répondre à de nouveaux besoins, mais parce que la méthode de collecte ciblée d'après stimuli et le travail en amont de préparation du kit d'élicitation ont permis de les faire ressortir. Pour l'un d'entre eux, néanmoins, on peut voir là une forme d'innovation puisque son sens a évolué, comme cela va être développé à présent.

3.3. Extension sémantique : le cas de *taben*

Le cas de *taben* donne un très bon exemple de changement au sein du système de classificateurs du iaai et d'adaptation à la nouveauté. En effet, il a été question dans la sous-section précédente de l'émergence de ce classificateur pour marquer la possession des chaises, là où on s'assoit. Absent chez Ozanne-Rivierre (1976), *taben* était pourtant déjà donné par Ray (1926).

3.3.1. Un nouveau classificateur pour les transports

Dans les données modernes, il apparaît que ce classificateur est donné par cinq des dix-huit informateurs avec *uutap/tap*, voire l'emprunt *cea*, tout trois signifiant 'chaise'. Or, pour ces informateurs, plus deux autres, *taben* est également employé pour marquer la possession des moyens de transports, comme dans les exemples ci-dessous :

- | | |
|---|--|
| <p>(166). a. iwalenu tabö Seiaai #44</p> <p>i- walenu tabö Seiaai</p> <p>INDIV- vélo CL_POS.SIÈG Seiaai</p> <p><i>le vélo (siège) de Seiaai</i></p> | <p>b. tabök <i>loto</i> #45</p> <p>tabö -k <i>loto^{fr}</i></p> <p>CL_POS.SIÈG -POS.1SG voiture</p> <p><i>ma voiture (siège)</i></p> |
| <p>c. <i>ûkamiâ taben</i> in #46</p> <p>û- <i>kamiâ^{fr}</i> tabe -n in</p> <p>INDIV- camion CL_POS.SIÈG -POS.JC fille</p> <p><i>le camion (siège) de la fille</i></p> | <p>d. taben <i>kar</i> #47</p> <p>tabe -n <i>kar^{fr}</i></p> <p>CL_POS.SIÈG -POS.3SG car</p> <p><i>son car (siège)</i></p> |
| <p>e. taben <i>aviâ</i> #48</p> <p>tabe -n <i>aviâ^{fr}</i></p> <p>CL_POS.SIÈG -POS.3SG avion</p> <p><i>son avion (siège)</i></p> | <p>f. tabök <i>hu</i> #43</p> <p>tabö -k <i>hu</i></p> <p>CL_POS.SIÈG -POS.1SG bateau</p> <p><i>mon bateau (siège)</i></p> |

En mettant en commun les données de ces six informateurs, *taben* est attesté pour tous les stimuli référant à des modes de transports, indifféremment du fait que le lexème soit un nom endogène ou un emprunt nativisé. *Taben* est même employé en remplacement du

classificateur spécifique des bateaux : *hook hu* ‘mon bateau (bateau)’, est une variante de l’exemple (166)f.

D’un point de vue sémantique, l’évolution de l’emploi de ce classificateur relève d’une extension par analogie : les moyens de transport sont assimilés aux chaises, non pas par leur fonction mais par la position du corps du possesseur sur l’objet, les uns véhicules de locomotion et les autres d’objets statiques de repos. Dans cette interprétation perceptuelle de la réalité¹⁶⁷, un individu s’assoit dans une voiture ou un car comme il s’assoit sur une chaise. Alors qu’on aurait pu s’attendre plutôt à une extension sémantique du classificateur des bateaux, *hoon*, pour inclure tous les modes de transports même non maritimes, ce n’est pas cette option qui a été retenue. C’est davantage la relation entre l’individu et sa posture dans le maniement de l’objet que sa fonction, le but de son utilisation qui est encodée par le choix du classificateur *taben* pour les véhicules.

Le paradigme des référents associés est ainsi très largement étendu. D’un classificateur de type unique (et répétiteur) à l’origine, qui ne pouvait s’associer qu’au nom *tap* ou son dérivé *uutap*, il s’est élargi pour intégrer l’emprunt synonyme *cea* de l’anglais *chair*, pour enfin inclure toute la panoplie des noms référents aux différents véhicules et modes de transports : *walenu* ou *velo* ‘vélo’, *loto* ‘voiture’, *kar* ‘car’, *kamiâ* ‘camion’, *aviâ* ‘avion’ et *hu* ‘bateau’ (voir Tableau 55 ci-dessous).

Cependant, au vu de l’âge et des caractéristiques sociolinguistiques des informateurs ayant produit ce classificateur pour exprimer la possession des véhicules, il semble qu’il s’agisse d’une productivité de la part du classificateur qui ne s’est pas par la suite maintenue auprès de la majorité des locuteurs notamment auprès des plus jeunes.

3.3.2. *Un classificateur attesté chez des locuteurs « traditionnels » puristes*

Il est également intéressant d’analyser le profil des sept locuteurs qui font usage de ce classificateur. Le Tableau 55 donne à voir les différents usages de *taben* dans le répertoire des classificateurs possessifs de ces informateurs. Les colonnes sont organisées en fonction du nombre d’occurrences attestées de *taben* chez chaque informateur dans un ordre croissant. L’âge de l’informateur est indiqué entre parenthèses dans la première ligne. Les lignes

¹⁶⁷ Cette évolution de l’emploi de *taben* semble s’opposer en ce sens à ce qu’énonçait Allan (1977, 296) : « This imposition of convention over perception must qualify any claim that noun classification operates freely according to the salient characteristic of the referent. » / « Cette imposition de la convention sur la perception contrevient à toute affirmation selon laquelle la classification nominale opère librement en fonction des caractéristiques saillantes du référent ».

correspondent aux stimuli représentant une chaise puis les différents véhicules de transport, dont les bateaux. Pour chaque stimulus, la référence de l'image correspondante dans le kit est donnée dans la première colonne (voir Annexe 11). Il est ainsi possible de comparer le choix du classificateur, mis en gras dans les exemples. Lorsque le classificateur est *taben*, celui-ci est encadré. Lorsque le classificateur est spécifique, comme *hoon* pour les bateaux, il est souligné. Dans tous les autres cas, il s'agit du classificateur général *anyin*.

Tableau 55 : Emploi du classificateur *taben* dans les données d'après stimuli visuels

stimulus	Su. (46)	Ti. (46)	Et. (54)	Moï. (67)	We. (28)	Fa. (43)	Hi. (31)
n° 46 / chaise 47	<i>cea taben</i> in	<i>anyin uutap</i>	/	<i>taben</i> uutap	<i>tabök</i> uutap	<i>tabök</i> tap	<i>anyik /</i> <i>tabök</i> uutap
n° 42 voiture	<i>anyâm ut</i> <i>fao</i>	<i>anyin loto</i>	<i>anyik loto</i>	<i>anyâm loto</i>	<i>loto anyin</i> <i>oong daa</i>	<i>anyik loto</i>	<i>anyik /</i> <i>tabök</i> loto
n° 41 vélo	<i>anyâm walenu</i>	<i>anyik velo</i>	<i>anyin velo</i>	<i>anyik</i> <i>velo/walenu</i>	<i>walenu</i> <i>anyin oong</i> <i>daa</i>	<i>iwalenu</i> <i>tabö Seiaai</i>	<i>tabâm /</i> <i>anyâm walenu</i>
n° 44 car	<i>anyâm kar</i>	<i>anyik kar</i>	<i>taben</i> kar	<i>anyâm kar</i>	<i>tabâm</i> kar	<i>tabök</i> kar	<i>tabâm</i> kar
n° 43 camion	<i>anyik kamiâ</i>	<i>anyâm</i> <i>kamiâ</i>	<i>anyik kamiâ</i>	<i>anyâm</i> <i>kamiâ</i>	<i>kamiâ anyin</i> <i>oong in</i>	<i>taben</i> in	<i>anyâm</i> <i>kamiâ</i>
n° 45 avion	<i>anyin aviâ</i>	<i>tabök</i> aviâ	<i>anyâm aviâ</i>	<i>anyin</i> / <i>taben</i> <i>aviâ</i>	<i>tabök</i> aviâ	<i>tabök</i> aviâ	<i>anyik /</i> <i>tabök</i> aviâ
n° 38 pirogue	<i>anyik hu</i>	<i>anyik hu</i>	<i>hoon</i> hu	<i>hoon</i> <i>hu/karopëë</i>	<i>karopëë</i> <i>anyin oong</i> <i>in</i>	<i>hu anyin</i> <i>oong in</i>	<i>anyâm /</i> <i>tabâm</i> hu
n° 39 voilier	<i>anyin hu</i>	<i>anyin walie</i>	<i>anyin hu</i>	<i>hoon</i> hu <i>hûnû</i>	<i>hoon</i> hu	<i>walie anyin</i> <i>oong in</i>	<i>anyik /</i> <i>tabök</i> hu
n° 40 bateau à moteur	<i>anyâm hu</i>	<i>anyik hu</i>	<i>hoon</i> hu	<i>huuk</i> hu	<i>hu anyin</i> <i>oong daa</i>	<i>hu anyin in</i>	<i>tabök</i> hu
Nbr <i>taben</i>	1	1	1	1	2	3	5
							8

La première informatrice (Su., 46 ans) ne donne *taben* que dans son usage de classificateur des chaises et préfère le général ensuite pour les différents transports. Les deux suivants (Ti., 46 ans et Et. 54) emploient *taben* pour un mode de transport, mais pas pour la chaise. À noter qu'il s'agit dans les deux cas d'un mode de transport collectif (l'avion et le car). Dans les autres cas, c'est le général qui marque la possession. Pour les quatre informateurs suivants, *taben* est employé à la fois pour la chaise mais aussi pour au moins un véhicule de transport (Moï., 67 ans), pour deux transports collectifs (We., 28 ans), puis pour quatre types de véhicules (Fa. 43 ans), et enfin, pour marquer la possession de tous les modes de transport différents, aussi bien que les bateaux (Hi., 31 ans). Cette informatrice mentionne d'ailleurs presque à chaque fois la possibilité de variation entre *taben* et *anyin*, le général.

Ce petit groupe d'informateurs est composé de locuteurs âgés de 28 à 67 ans qui ont tous une attitude proactive en faveur de la défense de leur langue maternelle. Ce sont les sept informateurs dont le répertoire de classificateurs possessifs compte le plus d'éléments (voir Tableau 54). *Taben* ne fait donc jamais partie d'un répertoire minimal, mais il n'apparaît que lorsque l'extension sémantique du répertoire des possibilités est maximale. Les deux informatrices les plus jeunes de ce groupe (We. 28 ans, et Hi. 31 ans) sont

particulièrement engagées dans la promotion du iaai en tant que chargée de mission auprès de l'Académie et enseignante au collège. Le reste des membres de ce petit groupe d'informateurs comporte notamment une étudiante en Langue et Culture Kanak à l'Université de Nouméa, un ancien instituteur et un pasteur. Les deux informatrices qui complètent ce groupe sont des femmes adultes (Fa., 43 ans et Ti., 46 ans) ayant été peu scolarisées et qui se considèrent elles-mêmes comme ne sachant « pas bien la langue comme les vieux » (notes de terrain, Fa. 28/11/2012, Hwaadrila). Au vu de leurs données, dans cet exercice d'élicitation d'après stimuli visuels sur la possession mais aussi dans d'autres enregistrements, ces informateurs constituent un petit groupe de locuteurs de type « traditionnel » (voir Chapitre III. 3.2) avec une attitude linguistique plutôt puriste.

Il est ainsi peu probable de voir le classificateur *taben* s'étendre généralement auprès de la majorité des locuteurs pour qualifier la possession des moyens de transports. Cette innovation par extension sémantique, preuve d'une productivité du système à un certain moment, ne s'est pas imposée suffisamment pour être transmise systématiquement aux plus jeunes générations. Dans la majorité des cas, pour ce domaine sémantique de la possession touchant aux véhicules de transport comme pour la plupart des autres, c'est le classificateur possessif général qui domine. C'est le cas, par exemple, dans l'exemple ci-dessous extrait d'un texte spontané :

- (167). Areme *sirkûle* me *loto anyi* Marie-Pierre
are=me *sirkûle^{fr}* me *loto anyi* Marie-Pierre
3PL=PRS circuler avec voiture CL_POS.GÉN Marie-Pierre
Ils circulent avec la voiture de Marie-Pierre {cv.repas_Mo.198}

De même, dans les six phrases possessives attestées dans l'ensemble des textes narratifs mettant en jeu le nom *loto* 'voiture', toutes sont construites avec le classificateur général *anyin*.

3.4. Neutralisation des oppositions : la prépondérance du classificateur général

Le phénomène le plus important relevé au sein du système moderne de classificateurs possessifs en iaai concerne la banalisation de l'emploi du classificateur général *anyin*. Ce phénomène correspond à deux dynamiques :

- l'intégration de la grande majorité des mots nouveaux dans la classe du général ;
- l'adoption de nombreux référents disposant d'un classificateur dédié (unique ou spécifique) mais également et de plus en plus associés au général.

Ces classificateurs spécifiques ou uniques tendent donc à être de moins en moins employés et de plus en plus rares dans le discours, ce qui ne joue pas en la faveur de leur transmission auprès des jeunes locuteurs. En conséquence, on remarque que l'emploi du classificateur générique est de plus en plus répandu chez les jeunes locuteurs et les semi-locuteurs (avec divers degrés de compétence) au détriment des classificateurs spécifiques ou uniques. Par cette évolution du système, il semble que seuls les locuteurs les plus âgés ou les plus puristes maintiennent un répertoire de classificateurs diversifié. L'emploi de ces classificateurs devient de plus en plus une marque discursive de la compétence du locuteur et d'un certain registre de langue.

Ainsi, le phénomène de remplacement de certains classificateurs par le général déjà observé par Ozanne-Rivierre dans sa grammaire (1976, 189) tend à s'intensifier et à toucher de plus en plus de classificateurs, tout en maintenant un petit « noyau dur » de quatre classificateurs plutôt persistants. Ce glissement de noms dont la possession était initialement marquée par un classificateur *x* et qui passent sous la dépendance du classificateur générique apparaît, en théorie, comme pouvant survenir pour n'importe lequel des classificateurs de la langue. Cependant, il semble que ce glissement soit – du moins pour le moment – très peu probable pour les catégories les plus courantes. C'est le cas des noms d'aliments et des noms de boissons qui demeurent respectivement classifiés par les classificateurs spécifiques *an* et *belen* et dont l'occurrence avec le classificateur générique est beaucoup moins fréquemment attestée que pour d'autres catégories sémantiques.

Ce qu'il faut retenir c'est qu'on perd ici la motivation discursive et pragmatique de la classification. L'usage du général ne relève finalement plus d'un choix motivé (par le choix de la non-spécification sémantique), mais d'une attribution *par défaut*, puisque le système pour certains locuteurs ne connaît pas d'autres possibilités. C'est cette neutralisation des distinctions sémantiques et pragmatiques qui fait craindre une obsolescence du système à plus ou moins long terme.

De fait, si des exemples de néologismes ont été donnés jusqu'à présent avec des classificateurs spécifiques ou uniques, preuves d'une certaine productivité du système qui adopte la nouveauté, la grande majorité des mots nouveaux (renvoyant à des référents « modernes ») sont possédés avec le général. La plupart de ces mots ne peuvent entrer dans aucune relation encodée par d'autres classificateurs possessifs et le général joue ici le rôle de classificateur complémentaire. Je n'en donne que quelques exemples ci-dessous, mais ils sont très nombreux à la fois dans les données collectées avec le kit de stimuli mais également dans les autres textes.

(168). a. **anyihmun meri**

anyi -hmun *meri^{fr}*
CL_POS.GÉN -POS.1PL.EX mairie
notre mairie {na.école_Et.2}

b. at ûne **anyin SVT**

at ûne **anyi** -n *SVT^{fr}*
 homme école **CL_POS.GÉN** -POS.JC SVT
le professeur de SVT {na.iaai_Ai.44}

c. Ame thang but **anyin fular**

a=me thang but **anyi** -n
 3SG=PRS ôter REV **CL_POS.GÉN** -POS.3SG
fular^{fr}
 foulard

Il ôte son foulard {st.Ps_We.15}

d. nya **anyin kuzin** nya oong hlu

nya **anyi** -n *kuzin^{fr}*
 ART.DEF.SG **CL_POS.SIÈG** -POS.3SG cousine
 nya oong hlu
 ART.DEF.SG petit fille

[C'est] une cousine de la jeune fille {cv-repas_Mo.55}

e. **anyin ordi** #57

anyi -n *ordi^{fr}*
CL_POS.GÉN -POS.3SG ordinateur
son ordinateur {st.LxM-1_Ba.5}

f. (...)hnyi kes **anyin biyëtri**

hnyi kes^{fr} **anyi** -n *biyëtri^{fr}*
 dans caisse **CL_POS.GÉN** -POS.JC billetterie
(...)dans la caisse de la billetterie {st.LxM-1_Lé.9}

Le classificateur général remplit son rôle à la fois de classificateur *complémentaire* pour catégoriser la possession de référents ne dépendant pas d'une classe dotée d'un classificateur dédié (les objets de télécommunications, ordinateurs, téléphones, etc. par exemple) mais également de classificateur *par défaut* en remplacement d'autres classificateurs établissant des classes spécifiques sémantiquement (par exemple, le classificateur obsolète des filets de pêche *ûten*).

3.5. Classificateurs obsolètes

Des classificateurs possessifs donnés dans les descriptions précédentes du iaai (voir sous-section 2.2 du présent Chapitre), trois sont aujourd'hui obsolètes et ne sont plus connus par les informateurs interrogés, même les plus âgés.

Tableau 56 : Trois classificateurs possessifs obsolètes en iaai (2013)

		RAY (1926)	LEENHARDT (1946)	OZANNE- RIVIERRE (1976)	DOTTE (2013)
<i>ûten</i>	filets	✓	✓	✓	∅
<i>dâân</i>	objets pointus			✓	∅
<i>waiiny</i>	récifs			✓	∅

Les deux premiers, *ûten* pour les filets de pêche et *dâân* pour les piques, sagaises et objets pointus n'ont été donnés par aucun des dix-huit informateurs participant au test d'après stimuli visuels. À la place, tous ont donné le classificateur général. Lors de l'élicitation de phrases en 2010, l'un des informateurs a donné la phrase citée en exemple

(169)a. et a reconnu comme juste la phrase citée en exemple (169)b. que je lui proposais mais qu'il n'a pas donné spontanément.

(169). a. Hom dhö **anyâm** ûde ga thuutr !

hom dhö **anyâ** -m ûdee ga thuutr
prendre PONC CL_POS.GÉN -2SG.POS sageie COMP pêcher

Prends ta sageie pour aller pêcher !

{e.CIP_Ja.50.1}

b. Hom dhö **dââm** ûde hnâân thuutr !

hom dhö **dââ** -m ûdee ga thuutr
prendre PONC CL_POS.PIQ -2SG.POS sageie pour pêcher

Prends ta sageie (pique) pour aller pêcher !

{e.CIP_Ja.50.2}

D'après lui, cependant, il existe une différence entre (169)a. qui rend compte de la destination et (169)b. qui se concentre davantage sur l'usage spécifique de l'objet. Ce locuteur âgé reconnaît connaître ce classificateur mais ne pas l'employer.

Le dernier, *waiiny* classificateur donné pour les récifs par Ozanne-Rivierre (1976) a été jugé comme inconnu par ma collaboratrice de Lyon T. Hijing ainsi que par les deux informateurs interrogés pour des élicitations de phrases possessives lors de la mission de terrain de 2010.

La disparition de ces trois classificateurs laisse transparaître une diminution des activités liées à la mer et aux techniques traditionnelles de pêche. Aujourd'hui, la pêche à la sageie n'est presque plus pratiquée, remplacée par la chasse sous-marine au fusil ou la pêche à la traîne en bateau à moteur. La pêche au filet reste, quant à elle, pratiquée en bord de mer, avec la technique du lancer d'épervier. Mais la matière du filet a laissé place au nylon et les filets sont aujourd'hui achetés en magasin. Enfin, en ce qui concerne la perte du classificateur réservé aux récifs, il faut voir là probablement un signe de la diminution des savoirs ancestraux qui attribuaient des zones de réserves coutumières propres à l'usufruit d'un clan en particulier ou durant une période précise (Faurie 2011b, 187–190), les récifs servant de délimitation naturelle.

Enfin, il faut souligner que six lexèmes étaient donnés comme classificateurs possessifs par Ray (1926) mais n'ont pas été testés. Dans le Tableau 51, il s'agit des unités données aux lignes 16 à 22. Une vérification auprès de ma collaboratrice à Lyon T. Hijing et une analyse des exemples fournis par Ray ont suffi à trancher sur le fait qu'il ne s'agissait en fait pas de classificateurs possessifs telle que cette notion a été définie au Chapitre VI.

3.6. Autres classificateurs attestés hors kit d'élicitation

Comme cela a été évoqué dans la présentation du kit d'élicitation des classificateurs possessifs d'après stimuli, tous les classificateurs connus en iaai n'étaient pas ciblés par ce

kit, principalement pour des raisons de difficulté de représentation de certaines notions abstraites ou équivoques.

Cependant, d'autres textes composant le corpus de données modernes attestent de l'emploi de trois de ces autres classificateurs, laissant envisager leur maintien dans le discours par les locuteurs d'aujourd'hui. Lorsque des occurrences sont attestées dans ces autres textes, hors élicitation visant la possession, j'en donne un exemple dans cette sous-section.

- ***hnen* CL_POS.ID (idées ou lieux)**

Hnen est le classificateur possessif des noms dérivés à partir du préfixe nominaliseur *hna-*, très productif pour les noms de lieux ou de productions intellectuelles (pensées, idées...). Il semble relativement bien persistant dans le discours et est illustré dans deux exemples provenant d'une narration d'après le stimulus visuel *Frog Story* (170) et d'une narration spontanée (171) :

(170). Öru edhöö hon **hnen** hnamokutr...

Öru edhöö hon **hne** -n hna- mokutr
3DU en_haut sur CL_POS.ID -POS.3SG NMR- dormir

Ils sont en haut sur son lit

{st.FS_We.26}

(171). ... hnyi hnök hnahe ka wâ...

hnyi **hnö** -k hna- he ka wâ
dans CL_POS.ID -POS.1SG NMR- aller COMP voir
d'après moi (litt. ma façon de voir)

{na.iaai_Aiz.18}

- ***hwan* CL_POS.BRUI (bruits, sons)**

Le classificateur possessif des bruits, sons ou voix est attesté dans un texte narratif spontané enregistré auprès de l'informatrice la plus âgée de la cohorte (95 ans) :

(172). Ame ga hom **hwâm** hwa hwen iaai...

a=me ga hom **hwâ** -m hwa hwen iaai
3SG=PRS ASS prendre CL_POS.BRUI -POS.2SG voix langue iaai

Elle va prendre ta façon de parler en iaai (voix)...

{na.cyclone_Ci.91}

C'est le seul exemple issu des données modernes mettant en œuvre ce classificateur.

- ***deeny* CL_POS.ROUT (chemins)**

Le classificateur possessif des routes et chemins, *deeny*, apparaît comme étant encore assez persistant dans le discours, bien qu'un seul exemple soit disponible dans le corpus de données modernes :

- (173). [aree] vec he but hnyi **deerin** gedhen
 are=e vec he but hnyi **dee** -rin gedhen
 3PL=PAS séparément aller REV dans CL_POS.ROUT -POS.3PL chemin
Ils sont partis chacun vers leur propre route. {st.PS_We.59}

Les cinq classificateurs suivants ne sont attestés dans aucun texte spontané. Les exemples cités ici sont extraits d'élicitations de phrases ciblant spécifiquement l'expression de la possession. Ces classificateurs semblent très rares dans le discours courant et quatre d'entre eux ne sont donnés que par l'informateur le plus âgé (Ja. 71 ans). L'autre informatrice ayant participé à ces élicitations de phrases les a substitués systématiquement par le général.

- ***hicen*** CL_POS.CHEW (chewing-gums)

Ce classificateur, aujourd'hui défini comme le classificateur des chewing-gums, était à l'origine le classificateur possessif des écorces à mâcher. D'un point de vue sémantique, il n'a pas changé puisqu'il marque toujours la relation de ce qui est 'à mâcher'. Mais c'est son référent unique qui a, lui, changé, l'habitude de mâcher de l'écorce d'arbre ayant été remplacée par celle de mâcher le chewing-gum. D'autant plus que le référent 'chewing-gum' se dit *waasu*¹⁶⁸, le nom de ce type d'écorce à mâcher (issue du banian), suite à une opération de création lexicale endogène par métaphore.

- (174). Waasu **hicö** Batis aa kölu hon kânâ
 waasu **hicö** Batis a=a kölu hon kânâ
 chewing-gum CL_POS.CHEW Batis 3SG=PAS tomber sur terre
Le chewing-gum de Batis est tombé dans la terre {e.CIP_Ja.17}

Cependant, pour les plus jeunes locuteurs, le classificateur aujourd'hui associé à *waasu* pour 'chewing-gum' est soit le général *anyin*, soit celui des aliments *an*.

- ***mëniny*** CL_POS.MANA (forces, mana)

Le classificateur *mëniny* pour la force, le *mana*, n'est attesté que dans une phrase élicitée spécifiquement sur l'expression de la possession et chez un seul des deux informateurs sollicités dans cette tâche. Il semble plutôt rare dans le discours aujourd'hui.

- (175). Aa toon ge **mëniny** mën
 a=a toon ge **mëni** -ny mën
 3SG=PAS vaincre ORIG CL_POS.MANA -POS.3SG force
Il a vaincu grâce à sa force {e.CIP_Ja.47}

Il en est de même pour les classificateurs suivants pour lesquels les seuls exemples attestés dans les données modernes proviennent des deux séances d'élicitation de phrases

¹⁶⁸ Par élargissement sémantique et analogie perceptuelle, *waasu* signifie aujourd'hui à la fois 'balle de cricket' (la sève de banian servant à confectionner la boule de ce jeu très pratiqué à Ouvéa) et 'chewing-gum'.

sur l'expression de la possession avec une locutrice adulte (40 ans en 2010) et un homme âgé (69 ans). Tous semblent très rares dans le discours et plus souvent remplacés par le général.

- **iien CL_POS.CAN (cannes à sucre)**

C'est le classificateur propre à la canne à sucre (qu'il faut sucer pour en extraire le jus).

- (176). Anne-Marie ame hwee tilö **iien** aakû

Anne-Marie a=me hwee tilö **iie** -n aakû
Anne-Marie 3SG=PRS mâcher PAT CL_POS.ALI -POS.3SG canne_à_sucre
Anne-Marie mâche sa part de canne à sucre (canne à sucre) {e.CIP_Ja.30}

Il est aussi souvent remplacé par le classificateur des aliments *an*, plus générique sémantiquement :

- (177). Haba aakû ö Léon e hnyi hon laulau

haba aakû ö Léon e hnyi hon laulau
TOP canne_à_sucre CL_POS.ALI Léon 3SG dans sur table
La canne à sucre de Léon est sur la table {e.CIP_Mo.26}

- **hnâän CL_POS.PAT (blessures, patientif)**

Ce classificateur concerne les blessures, plaies et à tout ce qui est ressenti par l'individu. Ozanne-Rivierre (1976) lui attribue un sens patientif.

- (178). Haba **hnöök** aat ame veec

haba **hnöö** -k aat a=me veec
TOP CL_POS.PAT -POS.1SG blessure 3SG=PRS souffrir
Ma blessure me fait mal (litt. ma blessure souffre) {e.CIP_Mo.18}

- **hönen CL_POS.CHARG (charges)**

Hönen marque la possession des noms relatifs aux charges et fardeaux portés sur le dos.

- (179). Ogeme vëdren **hönâm** thiot

oge=me vëdren **hönâ** -m thi- ot
3SG=PRS porter_sur_le_dos CL_POS.CHARG -POS.2SG paquet_de- bois
Je porte sur le dos ton fagot de bois {e.CIP_Ja.30}

Afin d'avoir une meilleure idée du maintien ou de l'obsolescence de ces classificateurs en iaai aujourd'hui, il faudrait compléter les données en testant leur persistance dans les répertoires des locuteurs, notamment des plus jeunes.

Conclusion

La collecte de données d'après stimuli visuels, réalisée grâce à la confection d'un kit spécialement conçu pour l'élicitation des classificateurs possessifs, a permis de mener une étude de leur usage chez les locuteurs du iaai aujourd'hui. Comme on pouvait s'y attendre

compte tenu des caractéristiques extralinguistiques du iaai, conjugées à celles inhérentes à ce type de système de classification, la variation linguistique y est très grande. En effet, l'analyse comparative des données d'après le kit de stimuli chez dix-huit informateurs a révélé des tendances assez disparates dans les répertoires de ces classificateurs.

En diachronie, la comparaison des inventaires donnés par les auteurs des précédentes études sur le iaai et celui issu des données modernes permet de conclure à certains mouvements dans le système de classificateurs possessifs.

Tout d'abord, il faut souligner qu'aucun néoclassificateur n'a été attesté dans les données. Tous les noms indépendants relatifs à de la nouveauté intègrent une classe déjà préexistante du système. Il s'agit, le plus souvent, de la classe du général *anyin*, qui fait office de classificateur complémentaire.

Par ailleurs, trois classificateurs émergent des données modernes : *kinyin*, pour ce qui se porte au cou ; *xaaven* qui marque la possession des robes et *taben* pour les sièges ou les véhicules de transport. D'après mon analyse, il ne s'agit pas là de nouveaux classificateurs créés récemment pour répondre à un besoin de classification nouvelle, mais plutôt de classificateurs possessifs qui n'auraient pas été identifiés comme tels ou qui seraient passés inaperçus lors des précédentes collectes de données et études de la langue¹⁶⁹.

Enfin, le troisième mouvement qui se dégage de l'inventaire moderne dans une approche diachronique concerne l'obsolescence de trois classificateurs possessifs : *ûten* pour les filets de pêche, *dâan* pour les piques, sagaises et objets pointus et *waiiny* pour les récifs. La disparition de ces trois classificateurs est attribuée à la perte de savoirs culturels et de pratiques traditionnelles liées à la pêche et à la mer. Derrière cette obsolescence localisée dans un domaine d'expression de la langue, il faut voir là un signe de la modification des relations de la population d'Ouvéa à leur environnement et leurs savoir-faire ancestraux. La perte de ces classificateurs confirme la motivation culturelle de la classification nominale et peut laisser craindre, à l'avenir, la perte de davantage de classificateurs possessifs en iaai si la transmission des savoirs traditionnels et des pratiques ancestrales n'est pas réactivée.

D'autre part, l'analyse des données modernes a également été menée du point de vue du temps apparent. Elle révèle une forte contrainte liée à l'âge des informateurs sur l'extension et le contenu de leur répertoire de classificateurs possessifs : plus le locuteur est âgé, plus il dispose d'une large panoplie de classificateurs sémantiquement distincts. Cette

¹⁶⁹ On peut cependant envisager que le classificateur des sièges *taben* et des robes *xaaven* aient vu le jour au début de la période d'évangélisation et de colonisation en Nouvelle-Calédonie si on admet qu'ils réfèrent à des objets introduits par les Européens.

contrainte est interprétée comme un signe d'une certaine obsolescence de la diversité du système et de ses idiosyncrasies. Les données des plus jeunes informateurs s'accordent ainsi sur un groupe d'un petit nombre de classificateurs possessifs, alors que l'un des deux plus jeunes informateurs n'emploie même qu'exclusivement le général. Néanmoins, il ne faut pas négliger le fait que les systèmes de classification nominale sont connus pour être des systèmes qui s'acquièrent progressivement tout au long de la vie des locuteurs, puisqu'êtant très liés aux domaines d'expériences et d'activités des individus.

Un second critère extralinguistique semble jouer un rôle important dans l'étendue du répertoire et dans la disposition à innover de l'informateur : il s'agit du profil sociolinguistique du locuteur et son attitude envers la langue. Les informateurs les plus investis dans la promotion ou l'enseignement de la langue se révèlent plus enclins à conserver les spécifications sémantiques des classificateurs et à minimiser l'emploi du général.

Au-delà de ces contraintes, un noyau dur de quatre classificateurs possessifs est attesté chez tous les informateurs (excepté l'un des deux plus jeunes dont le répertoire se limite au général). Ces quatre classificateurs récurrents sont composés du classificateur des aliments (*an*), du classificateur des boissons (*belen*), de celui des animaux domestiques (*haaleeny*) et du général (*anyin*). Ces domaines sémantiques pour lesquels des classificateurs spécifiques continuent à être connus et employés par tous touchent les besoins vitaux des individus et leur environnement le plus proche et quotidien. Il est particulièrement intéressant de constater que pour le classificateur général, celui des aliments et celui des boissons, il s'agit là des mêmes domaines sémantiques que ceux qui constituent le système de classificateurs possessifs du proto-océanien (voir Chapitre VI. 3.6), comme si l'évolution du système se faisait de façon cyclique. Tous intègrent de très nombreux néologismes et sont employés sans hésitation pour marquer la possession de référents introduits ou récents.

Si aucun néoclassificateur n'a été attesté pour catégoriser des objets ou notions nouvelles, en revanche, un cas intéressant d'extension sémantique a été relevé. Pour six informateurs, *taben*, originairement classificateur des sièges, est également le classificateur possessif des véhicules et moyens de transport. Par analogie perceptuelle par rapport à la position de l'usager, ce classificateur possessif plutôt restreint sémantiquement est devenu le classificateur des vélos, avions, voitures, voire même des bateaux, en remplacement du classificateur dédié *hoon*.

Au final, la dynamique la plus importante qui ressort de l'analyse des données d'après le kit de stimuli concerne l'omniprésence du classificateur général. En fait, il s'agit là de la

confirmation d'une tendance déjà pointée du doigt par Leenhardt (1946) et Ozanne-Rivierre (1976) dans leurs études précédentes du iaai. Près de cinquante ans plus tard, *anyin*, le classificateur général, apparaît comme ayant neutralisé encore davantage les oppositions sémantiques qui rendaient le système du iaai si divers. Classificateur complémentaire lorsqu'aucune autre classe ne peut rendre compte de la relation de possession entre un possesseur et un possédé, le général étend surtout sa présence dans les données par le fait qu'il est de plus en plus le classificateur par défaut, en remplacement d'autres classificateurs plus précis. L'augmentation de ce phénomène amène progressivement le système à ne plus, à proprement parler, *classifier* la nature de la relation de possession, le général faisant office de marque de possession pour tous les noms indépendants en iaai aujourd'hui. De fait, l'emploi de certains classificateurs spécifiques ou uniques devient de plus en plus une marque stylistique dans le discours. Il est difficile d'établir ce qui résulte du contact de ce qui résulte d'un changement interne. Mais ce qui semble certain est que le système tend à se simplifier par la réduction de son inventaire, avec le maintien généralisé de trois ou quatre classificateurs. Probablement que l'évolution cyclique est un modèle de changement classique, « naturel », pour les systèmes de classification qui explosent en diversité à un moment, et se réduisent ensuite, comme avant le moment d'explosion. En outre, dans ce « *domaine particulièrement instable* » de la langue (Léglise 2013, 137) que constitue le système de classification possessive en iaai, la situation de contact de langues accentue les dynamiques de changement. Cela est d'autant plus vrai que ce type de classification est absent en français, langue en contact avec le iaai et sociolinguistiquement dominante : « *categories absent from the dominant language are particularly endangered* »¹⁷⁰ (Aikhenvald 2012, 81).

Enfin, le maintien de certains classificateurs qui n'étaient pas visés par les stimuli est confirmé dans d'autres textes du corpus moderne. Trois sont attestés dans des textes spontanés et ont été entendus dans le discours. Cinq autres classificateurs ne ressortent que de phrases élicitées visant spécifiquement l'expression de la possession en iaai et apparaissent rarement dans le discours courant.

Pour terminer, le Tableau 47 ci-dessous synthétise l'inventaire moderne des classificateurs du iaai. Ils y sont classés selon leur ordre de fréquence dans les répertoires des informateurs. Quatre catégories sont ainsi distinguées : le noyau dur des quatre classificateurs récurrents dans tous les répertoires ; un petit groupe de trois classificateurs fréquents, employés par au moins la moitié des informateurs ; un groupe plus large de huit

¹⁷⁰ « Les catégories absentes de la langue dominante sont particulièrement en danger ».

classificateurs peu fréquents et apparaissant dans une minorité de répertoires et un dernier groupe de huit classificateurs également, attestés dans d'autres données que celles d'après stimuli et assez rares dans le discours courant spontané.

**Tableau 57: Inventaire moderne des classificateurs possessifs du iaai,
selon les données de 2009-2012**

Cl.P	exemple de N	traduction	Champ sémantique	
1	<i>anyin</i>	'son livre'	tout objet, individu, bâtiment... aliment boisson animal domestique	NOYAU DUR
2	<i>an</i>	'son igname'		
3	<i>belen</i>	'son eau'		
4	<i>haaleeny</i>	'son chat'		
5	<i>umwen</i>	'sa maison'		
6	<i>noon</i>	'son oranger'		
7	<i>hlogen</i>	'son feu'		
8	<i>bicen</i>	'sa fleur dans les cheveux'		
9	<i>kinyin</i>	'son collier'	coiffe	FRÉ-QUENTS
10	<i>taben</i>	'sa voiture'	collier	
11	<i>tangen</i>	'son panier'	siège, moyen de transport	
12	<i>iiny</i>	'son champ'	panier, sac	
13	<i>xaaven</i>	'sa robe'	surface plane, horizontale*	
14	<i>hoon</i>	'sa pirogue'	robe	
15	<i>haniiny</i>	'son poisson'	bateau, embarcation	
16	<i>hnen</i>	'sa pensée'	prise, gibier	PEU FRÉQUENTS
17	<i>deeny</i>	'son chemin'	idées, pensées	
18	<i>hicen</i>	'son chewing-gum'	chemin, route	
19	<i>hnâân</i>	'sa pliale'	chewing-gum	
20	<i>hwan</i>	'son rire'	blessure, sensation, patient	
21	<i>mënyin</i>	'sa force'	son, bruit	
22	<i>iien</i>	'sa canne à sucre'	"mana", puissance	
23	<i>hönen</i>	'son fardeau'	part de canne à sucre	RARES
			fardeau, charge	

Source : d'après les données de l'auteure

Chapitre VIII

Modernisation du lexique et néologie

1. Introduction

La langue iaai parlée aujourd’hui et telle qu’on peut l’entendre à Ouvéa, à Nouméa, voire même à Lyon, reflète les différentes influences qu’elle a pu connaître au cours de son histoire en termes de rencontres avec d’autres populations et de contacts avec d’autres langues. Pour un non-locuteur de la langue qui assiste à une conversation en iaai, il est bien souvent possible de suivre la conversation, ou du moins de comprendre la thématique générale dont il est question tant le nombre de mots reconnaissables pour un locuteur du français sont nombreux. À première vue, le mélange de code¹⁷¹ entre français et iaai est important. Beaucoup des détracteurs de la promotion des langues kanak et de ceux qui ne reconnaissent pas la nécessité de leur maintien brandissent d’ailleurs souvent ce phénomène d’emprunt massif au français comme une preuve de leur inadéquation à la vie moderne et de leur incapacité à s’adapter. Les attitudes linguistiques manifestées envers le phénomène de l’emprunt lexical sont mêmes très défavorables de la part des locuteurs et des défenseurs du iaai (Miroux 2008, 106) :

De nos jours le langage quotidien est truffé de termes et locutions en français, employés tels quels sans aucune adaptation, qu’elle soit graphique ou phonétique. La langue quotidienne devient un sabir qui peut être dangereux pour sa pérennité.

L’emprunt et l’alternance de codes sont perçus à la fois comme une preuve de l’incapacité des langues vernaculaires à se maintenir dans la « modernité », cantonnées au monde du traditionnel, et comme un danger pour leur survie à long terme.

Pourtant, l’emprunt lexical relève bel et bien d’un processus d’adaptation par des locuteurs bilingues ou du moins en contact avec une autre langue. Il fait partie des procédés d’enrichissement du vocabulaire communs à toutes les langues du monde et il faut constater que les lexies étrangères ne sont, bien souvent, pas simplement « empruntées » mais « adaptées » à la structure de la langue cible au niveau phonétique, morphologique et syntaxique.

¹⁷¹ Voir Myers-Scotton (1993), Auer (1999) et Alby (2013).

En outre, l'emprunt est peut-être la manifestation la plus tangible et facilement perceptible de la modernisation du lexique, mais il n'en est pas la seule. L'étude détaillée du lexique moderne du iaai montre que d'autres procédés néologiques sont exploités et participent pleinement à la dynamique d'enrichissement et de mise à jour du vocabulaire de cette langue. On relève tour à tour des exemples de dérivation, de composition, d'élargissement sémantique ou de calque qui viennent, avec l'emprunt, constituer autant de moyens exploités par les locuteurs actuels du iaai pour dire le monde qui les entoure et dans lequel ils interagissent. En ce sens, la Première Partie de cette thèse a été essentielle pour présenter et caractériser l'éologie et l'environnement qui constituent le quotidien des gens d'Ouvéa aujourd'hui.

Par ailleurs, recenser les procédés de création néologique, analyser leur productivité et étudier leur fonctionnement constituent un travail essentiel pour défendre l'idée que le iaai, comme les autres langues kanak, n'est pas *seulement* une langue « du traditionnel » mais aussi une langue dans laquelle les locuteurs peuvent parler du monde actuel. C'est aussi un travail de base fondamental dans la perspective de doter cette langue du lexique nécessaire à son implantation dans le système scolaire, comme langue enseignée et comme langue d'enseignement. Il s'agit donc ici de réaliser un travail de description et d'analyse des procédés de création lexicale attestés en iaai aujourd'hui afin de constituer un document de référence pour les futures démarches de modernisation du lexique, voire d'aménagement, auxquelles la communauté linguistique et les instances de décisions (Académie des Langues Kanak ; Service de l'Enseignement des Langues et de la Culture Kanak ;...) vont avoir à faire face dans les années à venir, si le choix de la promotion et du développement des langues kanak s'impose comme un enjeu essentiel de la société calédonienne en devenir.

Dans ce Chapitre, une première section (§ 2) aura pour but d'interroger la notion de néologie et d'envisager des explications quant au peu d'intérêt que la linguistique descriptive lui a généralement porté. Il sera également question de discuter de ce qui constitue les besoins néologiques des langues, et notamment des langues minoritaires, en traitant de la modernisation et de l'aménagement du lexique comme des moyens de résoudre ces besoins de mots nouveaux.

Après cette section générale sur la problématique de la néologie et de l'enrichissement du vocabulaire des langues de faible expansion, l'objectif sera d'identifier les différents procédés servant à créer des néologismes en iaai (§ 3), tout en distinguant divers procédés endogènes (dérivation, composition, métaphore et métonymie) de l'emprunt, procédé exogène.

2. Dire la nouveauté

2.1. Néologie et description linguistique

La néologie, en tant qu'étude des mots nouveaux dans une langue, est une discipline seulement récemment reconnue dans les Sciences du Langage et encore peu investie par les linguistes descriptivistes en général. Elle n'a bien souvent été considérée que comme une problématique périphérique dans les descriptions linguistiques, voire un domaine davantage réservé aux études littéraires dans l'analyse des effets de style. Si le phénomène des néologismes est communément reconnu comme participant à la dynamique naturelle des langues du monde, en revanche, leur étude systématique et théorisée est restée longtemps très circonscrite. Dans le numéro de lancement de *Neologica* (en 2007), première revue scientifique francophone dédiée à la néologie, les directeurs et membres du comité de patronage de cette publication reviennent sur l'histoire de la lente reconnaissance de cette discipline en linguistique (Quemada 2007, 7) :

En France, “Néologie” manque encore à l’index de la plupart des grammaires, alors que nul ne songerait à remettre en question l’existence des *néologismes*. La situation reste paradoxale, même dans l’univers des spécialistes de la langue, grammairiens et linguistes feignant d’ignorer la *néologie* en tant que discipline. Si le terme ne figure pas dans leurs manuels, ils utilisent explicitement des *néologismes* pour illustrer de multiples faits de graphie, de morphologie ou de sémantique. C’est sans doute pour avoir été abordée par tant de spécialités au titre de certains aspects et sous un angle particulier que, faute de vue d’ensemble, la reconnaissance de la *néologie* discipline a été longtemps différée.

Ce n'est donc que tardivement et très progressivement que la néologie a commencé à être abordée comme une discipline à part entière des Sciences du Langage, se dotant de fondements épistémologiques, d'une littérature et d'un réseau de chercheurs.

Parallèlement, la terminologie, qui est l'étude des *termes* ayant pour visée la constitution de dictionnaires de spécialités, a été reconnue beaucoup plus tôt. Développée notamment à partir des travaux de l'ingénieur autrichien Eugen Wüster dès les années 1930, la terminologie a progressivement été reconnue dans les instances internationales comme l'UNESCO, avec la création du Centre international d'information sur la terminologie¹⁷² en 1971 (Cabré 2007). Cet intérêt pour la question des lexiques de spécialités va véritablement trouver une place dans l'univers académique et se constituer comme activité sociale avec les projets d'aménagements terminologiques en Catalogne (Cabré 1998), dans certains pays du continent africain (Antia 2000) et au Québec (*cf.* Rousseau 2005). De nouveaux courants vont

¹⁷² Voir le site multilingue de INFOTERM : <http://www.infoterm.info>

alors voir le jour, faisant évoluer les théories et les applications de la terminologie, avec, par exemple, la socioterminologie (Gaudin 2003) ou la terminologie culturelle (Diki-Kidiri 2007; Diki-Kidiri 2001; Diki-Kidiri 2008). L'ensemble de ces problématiques est aussi régulièrement interrogé dans les publications de la revue du Réseau International Francophone d'Aménagement Linguistique (*Cahiers du RIFAL*¹⁷³). La terminologie jette un pont avec les domaines de la politique linguistique par le biais de l'aménagement du corpus (*corpus planning*). La création de nouveaux termes devient un enjeu clé de la revitalisation des langues peu dotées, minoritaires et/ou en danger (Fishman 2006) et parmi les cas les plus célèbres de « renaissance » linguistique comme l'hébreu ou le māori, tous sont passés par un conséquent travail de création terminologique (cf. Keegan 2005 pour le māori). C'est particulièrement dans le contexte de ces langues en perte de vitalité que néologie et terminologie se confondent ou du moins cohabitent puisque le chantier d'aménagement du corpus concerne non seulement les lexiques de spécialités (les *termes*), mais également le vocabulaire courant (les *mots*).

La question de la néologie dans les langues minoritaires ou minorisées a donc intéressé en priorité les acteurs et les développeurs d'interventions pour la revitalisation de langues en danger. Des comités d'experts et de locuteurs ont été mis en place dans le but de doter ces langues du vocabulaire permettant leur accession à l'enseignement, aux médias et à une plus grande visibilité sociale¹⁷⁴.

L'intérêt porté sur la néologie dans les « petites » langues s'est donc fait par le versant de la linguistique appliquée, mais elle a peu préoccupé les linguistes descriptivistes, aussi bien que les anthropologues, comme le rappelle Costa (2010, 43–44) :

[Boas] se concentre donc sur le passé, de la même manière que la plupart des linguistes faisant de la documentation essaient de recueillir le plus possible de données sur un état de langue non encore affecté par un contact inéluctable, au risque de recréer un présent basé sur une réinterprétation du passé.

Dans la grande majorité des dictionnaires ou des grammaires l'impasse est faite sur le lexique moderne, et les emprunts récents, mode de création néologique à part entière, y sont

¹⁷³ Voir le site des *Cahiers du RIFAL* : <http://www.rifal.org/cahiers/index.html>

¹⁷⁴ Dans l'aire océanienne de tels organismes ayant mené un travail d'aménagement du lexique existent mais ne concernent qu'exclusivement des langues polynésiennes : le *Fare Vāna'a* ou Académie Tahitienne pour le tahitien de Polynésie Française (Peltzer, 2003), le *Te Taura Whiri i te Reo Māori* pour le māori en Nouvelle-Zélande (Spolsky, 2003) et le *Ke Kōmike Hua'ōlelo Hou* pour la langue d'Hawaii (Wong, 1999 :105). Il y a déjà plus de vingt ans, Crowley & Lynch (1985 : 45) tiraient la sonnette d'alarme pour sensibiliser à l'importance de la création de telles institutions dans les autres aires linguistiques d'Océanie et notamment en Mélanésie. L'Académie des Langues Kanak en Nouvelle-Calédonie aura un rôle important à jouer dans cette tâche et dans le cadre de sa mission de « développement » des langues kanak.

bien souvent consciemment évincés¹⁷⁵. Certes, il faut voir là aussi une conséquence du dilemme que posent le « sentiment néologique » : si un mot nouveau n'est pas perçu comme étant un néologisme par des locuteurs, c'est qu'il est déjà entré dans la langue. En revanche, une lexie perçue comme néologique est difficilement prise en compte par le linguiste descriptiviste pour qui elle ne peut représenter qu'un hapax. C'est ainsi que les néologismes, marques du changement dont on pourrait s'attendre qu'il soit intégré aux descriptions de langue, de grammaires, constituent encore bien souvent la brèche dans les études descriptivistiques de langues en danger.

Dans les descriptions des langues de Nouvelle-Calédonie, cet évitement de la néologie en général ne fait pas exception et peu de travaux ont traité de cet aspect de la dynamique des langues kanak. C'est ce biais que soulignent La Fontinelle, Lercari & Sam (1989, 274) :

Notons ici que les linguistes se sont préoccupés de l'état le plus conservateur des langues – parfois menacées d'extinction – et qu'aucun travail n'a été fait sur leur modernisation.

À ce sujet, Moyse-Faurie (2012, com. pers.) rappelle le fait que les linguistes travaillant en Nouvelle-Calédonie à partir des années 70 avaient clairement pour démarche de collecter des données de tradition orale les plus « préservées » possible de toutes marques d'intrusion linguistique liée à la colonisation. Il est ainsi difficile de trouver dans les dictionnaires de langues kanak réalisés à cette époque des entrées relatives au mode de vie contemporain des locuteurs de ces langues. À ce propos, il est intéressant de constater que les linguistes n'ont pas échappé à une certaine pratique de purisme linguistique¹⁷⁶, en ne recensant bien souvent pas les lexies référant au « monde moderne », dans lequel vivent pourtant les locuteurs de langues kanak (c'est, entre autre, ce qu'avait pour ambition de montrer la Première Partie de cette thèse). Ce n'est que récemment, dans les dictionnaires publiés à partir des années 2000, que des entrées relatives au mode de vie actuel (par exemple : *avion, fourchette, magasin...*) ont été intégrés (Sam 2009 pour le drehu; Rivierre and Ehrhardt 2006 pour le bwatoo; cf. Miroux 2007a pour le iaai)¹⁷⁷. Ainsi, le dictionnaire du iaai de Ozanne-Rivierre (1984) ne fait figurer que peu d'entrées « modernes ». Pour celles qui y figurent, néanmoins, la grande

¹⁷⁵ On peut néanmoins citer quelques exceptions avec les travaux de Renault-Lescure (2000) et Campbell & Grondona (2012) sur des langues d'Amérique, ou Makihara (2001) et Keegan (2005) sur des langues océaniennes (polynésiennes).

¹⁷⁶ La quête exclusive de « bons locuteurs, si possible monolingues » pour la collecte de données linguistiques entre également dans cet idéal (voire, idéologie ?) d'obtenir les meilleures données possibles, donc les plus préservées du contact.

¹⁷⁷ Il faut cependant souligner que des recherches, menées dès les années 70, ont spécifiquement étudié les conséquences des emprunts sur la structure des langues kanak (Rivierre 1994; Tryon 1970; Moyse-Faurie 2008).

majorité sont des emprunts. En ce sens, il est assez révélateur de constater que sur les 100 entrées relevées dans son dictionnaire ayant une origine étymologique donnée comme exogène, 71 proviennent de l'anglais contre seulement 8 du français, les deux langues indo-européennes des puissances dominantes au début de la période d'évangélisation et de colonisation.

Tableau 58 : Emprunts relevés dans le dictionnaire de Ozanne-Rivierre (1984)

langue source	# d'entrées
anglais	71
langue polynésienne (non spécifiée)	15
français	8
drehu	2
samoan	2
bislama	1
TOTAL	100

Pourtant, le français a totalement évincé l'anglais dans l'enseignement et la conversion chrétienne depuis le décret Guillain de 1863 (Chapitre III. 2.2) et les emprunts au français sont bien plus nombreux dans le discours que ceux à l'anglais. Deux facteurs justifient probablement ce décalage entre le décompte des emprunts et la situation sociolinguistique : tout d'abord, les emprunts à l'anglais ont toujours été réinterprétés phonologiquement afin d'intégrer le système de la langue, bien plus que les emprunts au français. Ce constat s'explique, entre autres, par les compétences bilingues des locuteurs du iaai en français, ce qui n'a jamais été le cas en anglais.

Ensuite, il faut voir là aussi le fait que les attitudes linguistiques sont beaucoup moins vindicatives envers les emprunts à l'anglais (d'ailleurs, souvent peu perçus comme tels) qu'envers ceux provenant du français. Il n'y a en revanche aucun a priori concernant les emprunts aux langues voisines, drehu, samoan, même bislama (pidgin du Vanuatu, longtemps langue véhiculaire entre les commerçants du Pacifique Sud), vus comme plus « naturels ».

De façon générale, l'emprunt est le procédé d'enrichissement du lexique qui a été le plus largement étudié et documenté dans la littérature. Dans le contexte des langues minoritaires, donc en situation de contact linguistique, la néologie figure rarement au rang des préoccupations des travaux de linguistique descriptive. C'est aussi parce qu'elle nécessite de s'interroger sur la notion de nouveauté et donc sur des considérations extralinguistiques.

2.2. Besoins néologiques, modernisation et aménagement du lexique

La thématique de la modernisation du vocabulaire appelle à identifier où se situent les besoins néologiques d'une langue. La nécessité de nouveaux mots est ainsi à relier à un enjeu d'appropriation de la nouveauté et de sa dénomination. En ce sens, la définition de ce qui fait la nouveauté que donne Diki-Kidiri (2008, 23 et 26) est intéressante :

Le nouveau, c'est tout ce qui ne fait pas encore partie de la base d'expériences et de connaissances que gère la mémoire. De sa catégorisation découle le rangement de cette nouveauté dans la base de connaissances mémorisée par l'individu.

[...] Par rapport à l'ensemble de la communauté, le nouveau peut provenir de l'extérieur comme de l'intérieur. Le nouveau peut-être un objet, une technologie, une découverte, une mode, un comportement, un concept, bref absolument tout du moment que cela ne fait pas partie de l'ensemble des expériences et connaissances déjà connues par la communauté en question.

Dans le cadre de cette thèse, je considérerai sous l'étiquette de néologismes les mots permettant de dénommer tout ce qui a été introduit ou bien développé à partir de la période du contact entre la population d'Ouvéa et les communautés occidentales, à partir du milieu du XIX^{ème} (Chapitre I. 2.2.2). Dès cette époque, le lexique du iaai a fortement évolué, incorporant de nouveaux mots ou de nouvelles acceptations de mots préexistants pour nommer la nouveauté. Un important travail de recherche ou de création de néologismes a dû être entrepris au moment de l'évangélisation de la population locale et de la traduction de la Bible (en 1901 pour le iaai), mais peu de documentation nous est parvenue sur ce sujet à ce jour.

Par la suite, les efforts menés pour la reconnaissance des langues kanak en Nouvelle-Calédonie se sont davantage concentrés sur la documentation de la langue et de ses domaines d'expression les plus traditionnels (comme il a été évoqué plus haut Chapitre VIII. 2.1), plutôt que sur l'aspect de leur modernisation. Pourtant, des comités de réflexion sur l'enseignement et les langues vernaculaires ont vu le jour dans le pays suite à l'émergence des Écoles Populaires Kanak (EPK) à la fin des années 80 (Gauthier 1996), puis dans la continuation de cette dynamique et malgré leur fermeture progressive. La Fontinelle, Lercari & Sam (1989) dénoncent le manque de continuité et de soutien apporté à l'enseignement des langues kanak dans les années 80, ce qui aurait, entre autres, freiné ou stoppé toute réflexion et toute entreprise de modernisation de ces langues. Depuis cette époque, les efforts ont d'abord dû se concentrer sur la reconnaissance officielle des langues kanak, par des décisions législatives et la mise en place d'institutions représentatives et consultatives (*cf.* Salaün 2010),

ainsi que sur le travail de codification de l'ensemble des vingt-huit langues kanak et d'homogénéisation de ces orthographies (puis poursuivi par la suite, cf. Vernaudon 2009; travail déjà bien amorcé avec la publication collective de Haudricourt et al. 1979).

À Ouvéa, la dynamique des EPK avait encouragé à la création en 1994 de l'association Debaï ('le lait maternel' en iaai) destinée à promouvoir la langue et les savoirs ancestraux. Du vocabulaire en iaai a ainsi été développé, notamment pour le domaine de l'enseignement, et à partir de 2004, l'association a mis à disposition des établissements publics et privés de l'île des intervenants en Langue et Culture Kanak. Pour autant, après ce dynamisme des premières années, aucune réelle action de planification linguistique n'a depuis été entreprise : l'association Debaï ne se réunit plus qu'exceptionnellement et son activité semble au point mort depuis ces dernières années.

Les évolutions au sein du lexique du iaai et des langues kanak en général ont surtout été envisagées sous l'angle des effets du contact de langues et de l'adaptation des emprunts lexicaux (Tryon 1970; Moyse-Faurie 2008; cf. Hollyman 1962). Mais les études menées sur les procédés de néologie dans le cadre d'une analyse du changement linguistique et de la modernisation de la langue dans une perspective d'aménagement terminologique restent rares, voire inexistantes, à ce jour.¹⁷⁸

Une exception mérite toutefois pleinement d'être citée. Il s'agit des travaux de Daniel Miroux (2003; 2010; 2008) sur les bénéfices de la création lexicale pour le maintien des langues kanak, en général, et sur l'enrichissement du iaai, en particulier. Cet auteur, passionné, engagé pour la promotion du iaai, a travaillé en collaboration avec un locuteur natif afin de proposer des néologismes dans cette langue pour le lexique des domaines modernes et notamment celui de la finance¹⁷⁹. Mais il n'y a pas eu depuis de veille néologique ni de sondage permettant d'évaluer le niveau d'acceptation et de diffusion de leurs propositions.

Il ressort donc que la néologie en iaai reste mal connue aujourd'hui car peu étudiée, mais aussi que, au vu du contexte social et linguistique, on peut s'attendre à des domaines lexicaux fortement déficitaires¹⁸⁰. Comme le soulignent Crowley & Lynch (1985, 40), ce risque de perte de domaine pour les langues vernaculaires ne provient pas d'un manque d'adaptation ou de dynamisme, mais d'une question de rapidité de changement :

¹⁷⁸ Il faut ajouter à cela le peu d'espace accordé aux langues kanak dans les médias (Chapitre III 2.3.2), pourtant un des vecteurs essentiels de la création et de la diffusion du lexique moderne (Dotte 2011).

¹⁷⁹ *Quelques mots des affaires en iaai* : <http://www.presse-francophone.org/apfa/langues/iaai.htm>

¹⁸⁰ Au-delà du seul lexique, l'introduction de nouveaux moyens de télécommunication joue aussi un rôle dans la renégociation des stratégies d'interaction sociale, comme l'aborde Vandeputte-Tavo à propos du bislama au Vanuatu (2013).

The situation with regard to Melanesian languages is not that they are not changing to keep up with modern life — they most certainly are — but simply that they are not changing quickly enough if they are to be used in the public domain. A large number of new words are likely to be needed in a relatively short space of time if Melanesian languages are going to be deliberately promoted outside areas where they are being used at the moment.¹⁸¹

De façon générale, les langues minoritaires et en danger rassemblent un ensemble de circonstances qui accentue le phénomène de blancs lexicaux (*lexical gaps*). Comme le rappelle Grenoble & Whaley (2006, 180–181), beaucoup des initiatives de revitalisation de langues en danger doivent en ce sens passer par la phase de la mise à jour du lexique :

Endangered languages tend to be used in increasingly limited domains, and these tend to be more traditional settings, with the language of wider communication used for domains which require speech about newer aspects of society, government, technology, and so on. As a result, creating a language revitalization program frequently involves updating the lexicon of a local language to meet the demands of the domains in which it will be used.¹⁸²

Les expériences d'aménagement des corpus dans d'autres langues océaniennes du Pacifique (Moyse-Faurie 2000a) ont prouvé le bénéfice que pouvait présenter une telle entreprise, si tant qu'une attention particulière soit apportée sur les moyens de concertation éclairée (comité de locuteurs et de spécialistes), de diffusion (collaboration des médias, des institutions et du milieu de l'enseignement) et de veille néologique (mise à jour, évaluation et amélioration). À ce propos, les modèles en matière d'aménagement de corpus et de modernisation du lexique que peuvent être nos voisins néo-zélandais et hawaiiens dénoncent à l'unisson le problème que pose un manque de cohésion entre les différents acteurs de l'aménagement linguistique : institutions, média, enseignants, etc. (Keegan 2005; Wong 1999).

¹⁸¹ « La situation concernant les langues mélanésiennes n'est pas qu'elles ne changent pas pour correspondre à la vie moderne, elles le font certainement, mais simplement qu'elles ne changent pas suffisamment vite pour être utilisée dans le domaine public. Un grand nombre de mots nouveaux vont probablement être nécessaires dans un court laps de temps si les langues mélanésiennes visent à être promues en dehors des domaines où elles sont utilisées pour le moment. »

¹⁸² « Les langues en danger tendent à être utilisées dans un nombre de domaines de plus en plus limité, lesquels ont tendance à être des thèmes plus traditionnels, avec la langue de plus large communication utilisée pour des domaines qui abordent les aspects les plus récents de la société, le gouvernement, la technologie, etc. Par conséquent, créer un programme de revitalisation engendre souvent la mise à jour du lexique d'une langue locale pour répondre à la demande des domaines dans lesquels elle va être utilisée. »

3. Procédés de création de mots nouveaux en iaai

3.1. Différents types de procédés

Pour assurer son rôle communicationnel, toute langue évolue dans son lexique afin de combler les besoins de dénominations. Ce perpétuel mouvement dans le lexique des langues se fait par des apports et des pertes de lexies en accord avec les changements des réalités qui affectent les individus. Ce qui fait qu'une langue est « vivante » est cette capacité d'adaptation, d'innovation et de résilience¹⁸³.

La néologie peut-être décrite comme le résultat d'un processus diachronique en plusieurs phases. La phase initiale est constituée d'une innovation individuelle : la création d'une forme endogène par un locuteur ou bien l'importation dans une langue *cible* d'un mot provenant d'une langue *source*. Dans une seconde phase, cette innovation individuelle *ad hoc* se propage au reste de la communauté de locuteurs, jusqu'à intégrer la langue dans son usage courant et général, dans une dernière phase.

Plusieurs grandes catégories de procédés de création de mots sont partagées par la plupart des langues du monde. Chaque langue montre ensuite certaines tendances privilégiées, plus productives que d'autres. En fonction de la langue, des spécificités typologiques de son fonctionnement, mais aussi en fonction de l'époque, de l'effet de mode au sein de certains groupes de locuteurs, certains procédés d'innovation lexicale vont être plus ou moins plébiscités à un certain moment.

La terminologie et les regroupements de procédés en catégories qui seront utilisés ici sont librement inspirés du travail de Sablayrolles (2000, 245) sur les néologismes du français contemporain.

Quatre niveaux de spécification sont distingués. Un premier niveau oppose les procédés mettant en œuvre des matrices internes à la langue cible au procédé consistant à emprunter une matrice externe, à partir d'une langue source. Il faut noter que les procédés dans lesquels des matrices interne et externe se combinent constituent des formes dites hybrides.

¹⁸³ Le concept de résilience en linguistique est emprunté à la psychanalyse (*cf.* notamment Cyrulnik and Jorland 2012). Il désigne, de façon générale, la capacité à réagir à un choc ou un traumatisme en mettant en œuvre des stratégies visant à le dépasser et à le transcender pour se (re)construire. On parle de résilience culturelle ou de résilience linguistique lorsqu'une communauté fait face à un bouleversement, comme une invasion ou une minorisation, et parvient malgré tout à se maintenir en se recréant. Certaines démarches de revitalisation linguistique constituent une forme de résilience.

Le second niveau de spécification fait la différence entre des constructions morpho-syntaxiques qui englobent les opérations de dérivation et de composition, et des modifications syntactico-sémantiques qui équivalent à des extensions sémantiques.

L'opposition que Sablayrolles mentionne sous les expressions « matrice internes *vs* matrice externe » équivaut à l'opposition faite entre ressources ou mots endogènes *vs* exogènes à la langue source.

Les constructions morpho-sémantiques correspondent à des innovations lexicales à proprement parler puisqu'il s'agit de la création de nouveaux signifiants, de nouvelles *formes*. Elles se distinguent des modifications syntactico-sémantiques qui correspondent, quant à elles, à des innovations sémantiques, c'est-à-dire à un nouveau *sens*, par l'ajout ou le changement d'un signifié d'un signifiant préexistant.

Le calque est un cas particulier de création de mots nouveaux qui peut relever de l'innovation lexicale aussi bien que de l'innovation sémantique. Il se situe à l'interface entre création endogène et exogène puisqu'il résulte d'une traduction littérale d'un mot dans la langue source avec des matrices internes à la langue cible, mais d'après une « logique », une idée de la dénomination calquée sur celle de la langue source.

Tous ces procédés sont rassemblés dans le Tableau 59 ci-dessous.

Tableau 59 : Taxinomie des procédés de création lexicale attestés en iaai

MATRICES INTERNES = NÉOLOGIE ENDOGÈNE			MATRICES EXTERNES = NÉOLOGIE EXOGÈNE
Innovations lexicales ou Constructions morpho-sémantiques	Innovations sémantiques ou Modifications syntactico-sémantiques	Innovation lexicale ou sémantique	
Dérivation préfixation	Composition suffixation	Extension sémantique métaphore métonymie	calque
			emprunt

Source : d'après la terminologie de Sablayrolles (2000, 245) adaptée par l'auteure

Ils seront considérés dans cette section de gauche à droite : il sera d'abord question de présenter des cas de néologismes mettant en œuvre des ressources internes au iaai, avec des exemples d'innovations lexicales (dérivation et composition, § 3.2.1), puis avec des cas d'innovations sémantiques (métaphore et métonymie, § 3.2.2). Les quelques cas de néologismes par calque (§ 3.2.3) seront donnés avant de passer à une section consacrée aux emprunts (§3.3).

3.2. Néologie endogène

La néologie appelée ici endogène concerne les procédés qui permettent de créer de nouveaux mots à partir de matrices internes à la langue. Cependant, ces procédés peuvent

également avoir recours à des formes empruntées, par exemple en dérivant un emprunt ou bien en l'intégrant dans une composition. Le mot emprunté est alors considéré comme une unité interne à la langue cible puisqu'elle peut accepter les mêmes opérations que toute autre ressource lexicale interne, mais avec pour particularité d'avoir une origine étymologique étrangère.

Les procédés de créations endogènes sont productifs pour la néologie, mais ce sont les mêmes procédés actifs que ceux qui régissent la construction des unités régulières de la langue. Ainsi, comme le rappelle Fishman (1983, 385) :

Il importe peu que les mots soient nouveaux (...) ce qui importe, c'est qu'ils sonnent juste, qu'ils donnent l'impression d'être justes de par leurs éléments, leurs accents et leurs connotations traditionnels; il faut que la nouveauté donne l'impression d'être familière, authentique, de nous appartenir, particulièrement dans un contexte où « les autres » se sont moqués de nous, nous ont exploités, aliénés et assimilés.

3.2.1. Dérivation et composition

Les procédés morpho-syntaxiques réguliers de la langue iaai de dérivation et de composition, de même que la combinaison simultanée de ces deux procédés, se révèlent très productifs dans la production de mots nouveaux.

a. Néologismes par dérivation

La dérivation est un procédé de création lexicale assez productif en iaai. Les morphèmes dérivationnels du iaai ont été présentés au Chapitre V 3.2.1. b. Il s'agit principalement de préfixes (nominaux et verbaux), ainsi que de deux suffixes verbaux. Les données modernes attestent donc naturellement davantage de néologismes dérivés avec des préfixes qu'avec les suffixes.

- *hna₁-* 'résultat de l'action, NMR'

Dans le Chapitre V d'Introduction à la grammaire du iaai, il a été question de l'existence de deux préfixes homophones *hna-*, l'un pour les résultats d'action et l'autre pour les noms de lieux. Ces deux préfixes permettent de créer des néologismes assez fréquents dans le discours. Ils peuvent se préfixer aussi bien à des racines endogènes qu'empruntées et seront présentés l'un après l'autre selon leur productivité.

L'affixe *hna-* qui nominalise et exprime le résultat d'une action se préfixe exclusivement à des formes verbales, comme l'atteste le Tableau 60 (les numéros à droite des traductions renvoient aux exemples qui illustrent l'emploi des néologismes dans des phrases).

Tableau 60 : Néologismes dérivés avec *hna-* 'NMR, résultat'

a. <i>hnahûnaa</i>	'recommandation'	<i>hna-</i> NMR-	<i>hûnaa</i> recommen der
b. <i>hnaoohnath</i> oo	'autorisation'	<i>hna-</i> o NMR-	<i>oohnatho</i> approuver
c. <i>hnasalem</i>	'vente, kermesse'(180)b.	<i>hna-</i> NMR-	<i>salem^{bisl}</i> vendre
d. <i>hnasisitr</i>	'écriture, écrit' (180)a.	<i>hna-</i> NMR-	<i>sisitr</i> être_tâche té
f. <i>hnaweitr</i>	'enregistrement'	<i>hna-</i> NMR -	<i>weitr^{ang}</i> enregistrer
g. <i>hnaxenââ</i>	'répartition'	<i>hna-</i> NMR-	<i>xenââ</i> partager

La phrase (180)a. illustre un exemple d'un néologisme avec le préfixe *hna-* nominalisant un verbe statif endogène, *sisitr* 'être tâcheté'. À l'inverse, le néologisme présent dans la phrase (180)b. est une forme hybride dans laquelle le verbe dérivé est emprunté au bislama (voir Chapitre IX 3.2.3) :

- (180). a. Moomo ame wâ nya / jee **hnasisitr**, lake nya ârdonâs anyin droketre...

moomo a=me wâ nya / jee **hna-** sisitr lake nya
femme 3SG=PRS voir ART.DEF.SG / ART.DEF.PC **NMR-** être_tâcheté HYP ART.DEF.SG
ârdonâs^{fr} anyi -n droketre^{fr}
ordonnance CL.P_GÉN -POS.JC docteur

La femme regarde la / les écritures, c'est peut-être une ordonnance du docteur... {st.LxM-5_Ja.4}

- b. Haba nyi ogeme he ka hnyi **hnasalem** eleee Hnyimëhë

haba nyi oge=me he ka hnyi **hna-** *salem^{bisl}* eleee Hnyimëhë
TOP demain 1SG=PRS aller à dans NMR- vendre là-bas Hnyimëhë

Demain, je vais à la vente à Hnyimëhë.

{notes de terrain_2010}

Le préfixe *hna-* servant à la nominalisation peut également entrer dans des constructions plus complexes où la forme dérivée qu'il constitue avec un verbe est également composée avec un nom en position de complément incorporé (l'incorporation est considérée ici comme une forme particulière de composition). Deux exemples en sont fournis dans le Tableau 61 ci-dessous :

Tableau 61 : Néologismes construits par dérivation avec *hna-* et incorporation

a.	'pasteur'	<i>hna-</i> <i>hiip</i> <i>at</i> NMR- ranger homme	litt. 'le rangement de l'homme'(181)
b.	'photographie'	<i>hna-</i> <i>op</i> <i>at</i> NMR- créer homme	litt. 'la création de l'homme'

On constate que lors de la construction de ces formes complexes, certains changements morphophonologiques sont opérés : assimilation du voisement sur la consonne médiane avec, dans les deux cas [p] → [b]/V_V ; et deux types d'opérations sur les voyelles, harmonisation vocalique, avec raccourcissement de la voyelle [i:] → [i] en a. dans le Tableau 61, vs dissimilation vocalique en b. où [o] → [u]/[a]_.

L'exemple ci-dessous illustre l'emploi de *hnaibat* dans une phrase du corpus moderne :

- (181). Walee eû **hnaibat** Waatuu ame tootr.

walee eû **hnaibat** Waatuu a=me tootr
voilà là-bas **pasteur** Waatuu 3SG=PRS être_debout

Voilà là-bas le pasteur Waatuu qui se tient debout.

{st.LxM-3_De.4}

- *hna₂-* 'lieu où'

Pour sa part, le préfixe *hna-* pour les noms de lieux permet de créer des néologismes désignant des objets ou des meubles où sont réalisées certaines actions. Il se préfixe aussi à des verbes, mais peut également s'attacher à des racines nominales. Il faut néanmoins rappeler qu'en iaai de nombreuses lexies peuvent jouer à la fois un rôle prédictif et nominal sans modification morphologique (propriété d'omniprédictivité de la langue). Le dernier exemple du Tableau 62 est un cas de dérivation avec composition d'un complément incorporé.

Tableau 62 : Néologismes avec *hna-* 'lieu-'

a. <i>hnaârejistremâ</i>	'guichet d'enregistrement'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>ârejistrema^{fr}</i> enregistrement
b. <i>hnaötr</i>	'cuisinière (gazinière)'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>ötr</i> cuisiner
c. <i>hnahuliwa</i>	'bureau'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>huliwa</i> travailler
d. <i>hnamokutr</i>	'lit'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>mokutr</i> dormir
e. <i>hnata</i>	'aérodrome ; piste d'atterrissement'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>ta</i> <i>se_poser</i>
f. <i>hnaûne</i>	'classe'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>ûne</i> enseigner
g. <i>hnaip tusi</i>	'bibliothèque (meuble)'	<i>hna-</i> <i>lieu-</i>	<i>ip</i> <i>tusi^{sam}</i> mettre livre

L'exemple (182) atteste de la dérivation de *huliwa* 'travail, travailler' pour signifier le bureau, le lieu où on travaille :

- (182). Ame he ka hnymëkan dut, ka ditr ut hââng ka hnyi ***hnahuliwa***.

a=me he ka hnymëk -an dut ka ditr ut hââng ka hnyi ***hna-*** ***huliwa***
3SG=PRS aller vers devant -POS.3SG REV COMP entrer là-bas vers dans ***lieu-*** ***travail***

Elle passe maintenant devant (la poste), pour entrer là-bas dans le bureau. {st.LxM-2_Et.7}

Comme dans le cas du préfixe *hna-* 'NMR', le préfixe *hna-* des noms de lieux peut entrer dans des constructions plus complexes formant une locution constituée d'une dérivation et d'une composition. C'est le cas par exemple de *hnata hnen aviâ* pour 'piste d'atterrissement' (183)a. ou, par extension sémantique, 'aérodrome' et pour lequel des occurrences sont relevées chez plusieurs informateurs dans le corpus moderne (183)b..

- (183). a. ***hnata hnen aviâ***

hna- ***ta*** ***hne*** -n ***aviâ^{fr}***
lieu- ***se_poser*** CL.P_HNA -POS.JC avion
l'aérodrome ; la piste d'atterrissement

- b. E ***hmaainy hnata hnen aviâ***, hnyi ka he ka wâ me lakee karopëë !

e ***hmaai*** -ny ***hnata hnen aviâ*** hnyi ka he ka wâ me lakee karopëë
3SG beau -POS.JC aérodrome aussi ASS aller pour voir et HYP pirogue
*Il est beau l'aérodrome, on dirait une pirogue !*¹⁸⁴ {st.LxM-3_Ta.177}

Ce mot nouveau fait intervenir dans sa composition un classificateur possessif, *hnen*, qui est spécifique aux noms dérivés par le préfixe *hna-* (voir Chapitre VI 3.1)¹⁸⁵. Il est

¹⁸⁴ Le toit du bâtiment de l'aérodrome de Hulup à Ouvéa ressemble à la forme d'une pirogue à balancier.

¹⁸⁵ Il faut rappeler que *hnen* peut être marque d'agent des phrases au passé (Moyse-Faurie and Ozanne-Rivierre 1983) mais joue aussi le rôle de classificateur possessif de certains noms dérivés avec le préfixe *hna-* : *hnen hnanyibu* 'sa loi' ; *hnen hnaûnykûme* 'son idée', etc.

remarquable de constater que le classificateur est ici conservé pour la production d'un néologisme et n'est pas remplacé par le général *anyin* (voir Chapitre VII).

En outre, la forme simplifiée de cette locution est aussi très fréquemment attestée dans le corpus pour 'aérodrome' : *hnen aviâ*, avec uniquement le nom dépendant *hnen* dérivé avec le suffixe possessif *-n* à la troisième personne du singulier, et son déterminant *aviâ*.

- *oo-* 'causatif'

Les néologismes dérivés avec le préfixe causatif *oo-* sont plutôt rares dans les données. Un cas est relevé et résulte également d'une modification sémantique par métaphore à partir d'un verbe emprunté :

(184). Aa ***oosârti*** but nya *bie*

a=a oo- ***sârti^{fr}*** but nya *bie^{fr}*
3SG=PAS CAUS- SORTIR REV ART.DEF.SG billet

Elle a imprimé le billet (litt. elle a fait sortir)

{st.LxM-1_Bi.10}

- Préfixes de classes

Dans le Chapitre V, un large inventaire de préfixes assimilables à des termes de classes a été exposé (voir Annexe 12). Ces préfixes de classes, très fréquents dans le lexique du iaai, n'entrent que rarement dans la création de néologismes tels qu'on peut les trouver dans le corpus moderne. Quelques-uns sont tout de même attestés avec les préfixes *le-* 'feuille de' ; *u-* 'bout de' et *o-* 'petite chose ronde' et sont donnés dans le Tableau 63 avant d'être illustrés par des exemples tour à tour.

Tableau 63 : Exemples de néologismes dérivés avec des préfixes de classe

<i>le</i> 'feuille de'	a. <i>lepeipë</i> <i>le-</i> <i>peipë^{ang}</i> <i>feuille_de-</i> <i>papier</i> <i>feuille de papier</i>
<i>u</i> 'bout de'	b. <i>uselatr</i> <i>u-</i> <i>selatr</i> <i>bout_de-</i> <i>se_mirer</i> <i>miroir, lunettes</i>
<i>o</i> 'petite chose ronde'	c. <i>oûnyi</i> <i>o-</i> <i>ûnyi</i> <i>rond-</i> <i>chose</i> <i>cachet</i>

le- 'feuille de' < *lepeipë* 'feuille de papier'

Un exemple attesté dans le corpus moderne procède d'une dérivation avec le préfixe *le-* pour les feuilles d'arbres ou de plantes, affixé à un nom emprunté à l'anglais, *peipë*, pour

signifier ‘feuille de papier’. Sémantiquement, le néologisme obtenu avec ce préfixe s’apparente à un calque.

(185). Ame he ga haam ka moomo jee bubuny aang a aree setr hnyi **lepeipë**.

a=me he ga haam ka moomo jee bubuny ang a adr=ee setr hnyi
3SG=PRS aller pour donner à femme ART.DEF.PC médicament ici REL 3PL=PAS écrire dans
le- peipë^{ang}
feuille_de- papier

Elle va donner à la femme les médicaments qui sont écrits sur la feuille de papier. {st.LxM-5_Ja.3}

Cependant, dans la seconde occurrence attestée de *lepeipë*, celui-ci est employé dans le sens de ‘lettre, carte’ :

(186). Me iny ûnykûme thö me inya na be setr thibi ke ong lepeipëeang köu.¹⁸⁶

me iny ûnykûme dhö me inya na be setr thibi ke oong
et 1SG penser PONC COMP 1SG.INDEP DIM DESI écrire seulement ART.INDEF.SG petit
le- peipë^{ang} aang kö -u
feuille_de- papier ici DEST -2SG

Et j'ai pensé que j'avais envie de t'écrire un peu une petite lettre que voici. {ltr04_Cica.3.2}

***u-* ‘bout de’ < *uselatr* ‘miroir ; lunettes’**

Le deuxième cas de néologisme avec un préfixe de classe est *uselatr*, très couramment usité, et par tous les locuteurs, pour désigner un miroir ou, par extension sémantique ensuite, des lunettes. Cette lexie nouvelle est construite à partir du verbe *selatr* ‘se mirer’ auquel est préfixé *u-* ‘bout de qqch.’ qui permet de nominaliser ce verbe.

(187). Ke ha ju kö papa waisö me oge me oleâ tangök tang ma töiny anyik **uselatr...**¹⁸⁷

ke haa ju kö papa waisö me oge=me olee -â tangö -k tang me tööi
et parler INGR DEST Papa Waisö CONJ 1SG=PRS merci -TRS CL.P_PAN -POS.1SG sac et corde
-ny anyi -k u- selatr
-POS.3SG CL.P_GÉN -POS.1SG **bout_de- se_mirer**

Dis à Papa Waisö que je le remercie pour mon sac et pour mon cordon de lunettes... {ltr99_Buba.3.5}

***o-* ‘petite chose ronde’ < *oûnyi* ‘cachet, pilule’**

Le mot *oûnyi* est attesté dans le corpus moderne pour signifier ‘cachet, pilule’. Il résulte de l’affixation du préfixe *o-*, qui permet de créer des dérivés d’objets petits et ronds, sur la base nominale *ûnyi* ‘chose’. Le cachet ou la pilule sont ‘des petites choses rondes’.

(188). Ame haa ûseiñ jee **oûnyi** areme hom hnyi bong.

a=me haa ûsei -ny jee o- ûnyi are=me hom hnyi bong
3SG=PRS dire nombre -POS.3SG ART.DEF.PC **rond- chose** 3PL=PRS prendre.TRS dans jour

Elle dit le nombre de comprimés à prendre par jour. {st.LxM-5_Mo.6}

- Origine incertaine de certains néologismes

¹⁸⁶ Cette phrase est extraite d’une lettre manuscrite. La ligne d’exemple reproduit exactement la phrase comme elle a été écrite par son auteur, ce qui explique les divergences de graphie.

¹⁸⁷ Cet exemple provient d’une des lettres qui composent le corpus moderne. La première ligne de l’exemple est une reproduction fidèle de la phrase telle qu’elle est écrite dans le document. La ligne de découpage en morphèmes reprend la graphie usitée dans cette thèse.

Enfin, certains mots désignant des items introduits à l'époque moderne restent difficiles à expliquer étymologiquement. C'est le cas par exemple de *walenu* 'vélo', très fréquent dans le discours et connu de tous les locuteurs. Plusieurs hypothèses¹⁸⁸ peuvent expliquer son origine lexicale, en faisant intervenir, à chaque fois, au moins de la dérivation :

Hypothèse 1 : *walenu* est une forme lexicalisée d'une composition entre *hwa* 'bruit, son' et la forme dérivée *lenu* 'feuille de cocotier' > *le-* 'feuille de' + *nu* 'cocotier'. Cette hypothèse s'explique par une métaphore renvoyant au bruit du vent dans les rayons des roues du vélo, semblable à celui du vent dans les palmes de cocotier ;

Hypothèse 2 : *walenu* provient d'une double dérivation successive sur la base nominale *nu* 'cocotier' à laquelle est préfixée *le-* 'feuille de', puis *wa-* 'chose petite et ronde'. Cette hypothèse suppose également une interprétation métaphorique par analogie perceptuelle entre les roues à rayons des bicyclettes et « une palme de cocotier ronde. »

Aucune de ces deux interprétations n'est totalement satisfaisante, mais il faut considérer probablement la conjonction de plusieurs procédés morphologiques et sémantiques simultanément. Ces procédés se seraient ensuite lexicalisés au point que les locuteurs ne perçoivent plus aujourd'hui l'origine étymologique de ce mot sans motivation sémantique aujourd'hui. Si la création *walenu* est très courante dans la langue, elle tend cependant à être progressivement remplacée par l'emprunt au français *velo* 'vélo' chez certains locuteurs.

On constate finalement que, si la dérivation est un procédé très productif dans le lexique traditionnel du iaai, il semble en revanche peu sollicité dans la création de mots nouveaux récents, destinés à nommer le monde d'aujourd'hui. Seuls les préfixes *hna-* nominalisant et indiquant les lieux où se passe une action sont attestés dans un nombre relativement conséquent de mots nouveaux. Les préfixes de classes (Chapitre V 3.2.1. b et Annexe 12) sont aussi usités pour la création de néologisme, mais dans une mesure moindre en termes de productivité.

b. Néologismes par composition

Par la juxtaposition de deux unités lexicales normalement autonomes, la composition permet de former une nouvelle unité lexicale. Les opérations de composition sont récursives, générant ainsi des mots composés de plus de deux unités. De plus, un mot préalablement

¹⁸⁸ La première de ces hypothèses est celle donnée par quelques locuteurs sur le terrain tentant d'expliquer le sens et l'origine de ce mot, mais la plupart ne voit pas de possibilité d'isoler des morphèmes dans le mot *walenu*.

dérivé peut entrer en jeu dans la création d'une nouvelle lexie par composition (voir les exemples dans le Tableau 61).

En iaai, la composition est très productive dans la création de néologismes relatifs aux réalités contemporaines et on verra que l'incorporation de l'objet après un verbe participe à cette productivité. Les mots composés présentent pour avantage d'être souvent très transparents sémantiquement, ce qui facilite leur rapide acceptation et une bonne diffusion du néologisme au sein de la communauté linguistique (cf. Dressler 2007).

L'ordre des constituants des composés en iaai (voir Chapitre V3.2.1.b), qu'ils soient des formes régulières ou néologiques, suit le plus souvent un ordre Déterminé-Déterminant (ou tête-modifieur, selon la terminologie), comme *hwen papaale* 'le français' (*hwen* 'langue' + *papaale* 'blanc, européen') dans l'exemple (189) :

- (189). Haba hnyi **hwen papaale** nya <*pharmacie*>.

haba	hnyi	hwen papaale ^{poly}	nya	< <i>pharmacie</i> >
TOP	dans	français	ART.DEF.SG	pharmacie

En français, c'est une pharmacie.

{st.LxM-5_Bi.2}

Hwen papaale est construit d'après le modèle endogène de *hwen iaai* 'le iaai, la langue iaai' et *hwen fagauvea* 'le fagauvea, la langue fagauvea'. On peut ainsi composer tout un paradigme des noms de langue avec cette forme de composition. À noter que *papaale* (dans l'exemple (189)), qui signifie 'étranger, blanc', est un emprunt, sans doute ancien, à des langues polynésiennes comme le samoan ou le tongien qui ont *papalagi* 'étranger'¹⁸⁹ (Pratt 1862, 40; Hollyman 1999, 54).

Tout comme pour la dérivation, la composition peut elle aussi être exploitée comme procédé de création de mots avec un constituant d'origine étrangère et emprunté. On le voit dans l'exemple (189) ci-dessus, avec un emprunt sans doute assez ancien et très bien intégré dans la langue iaai. Mais de nombreux autres composés hybrides, mêlant constituants endogènes et exogènes, sont attestés en iaai, comme par exemple *hnairitr kafe* 'cafétéria' (*hnairitr* 'lieu où' + *itr* 'boire' + *kafe* 'café') en (269). Dans cet exemple, le néologisme, en plus d'être hybride, est une forme complexe de dérivation et de composition coocurrente avec incorporation de l'objet :

- (190). Ötine wâ odrahee anyi Moan, nya **hnairitr kafe**.

öti=e	wâ	odrahee	anyi	Moan	nya	hnairitr kafe ^{fr}
1PL.INC=PRS	voir	cabane	CL.P_GÉN	Moan	ART.DEF.SG	cafétéria

Nous voyons la cabane de Moan, c'est la cafétéria. (Moan est le propriétaire de la cafétéria)
{st.LxM-2_Ka.3}

¹⁸⁹ Moyse-Faurie (2013, com. pers.) souligne l'origine sémantique de cet emprunt polynésien qui se traduit littéralement par « planche [venue] du ciel » et fait référence à l'arrivée des Européens en bateau, loin au large.

Certains mots sont particulièrement fréquents dans la création de composés lexicaux, ce qui pourrait les faire se confondre avec des affixes. Mais leur existence par ailleurs dans la langue comme unités autonomes confirme l'analyse en termes de composition. Les plus fréquents de ces mots générateurs de créations lexicales par composition sont *uma* 'maison' ; *at* 'homme' ; *ûnyi* 'outil, chose' et *bii* 'faire' et ils sont détaillés ci-après.

- *uma* 'maison'

Uma 'maison' permet de créer de nombreux noms d'infrastructures, institutions ou bâtiments, mais qui est par ailleurs autonome lexicalement :

(191). Ke amee haa me ame ka môk hnyi umen **uma**.

ke a=mee haa me a=me ka môk hnyi umwe -n **uma**
mais 3SG=PAS dire COMP 3SG=PRS ASS mourir dans CL.P_MAIS -POS.3SG **maison**

Mais il a dit qu'il préfère mourir dans sa maison.

{na.cyclone_Ci.317}

La différence entre les mots composés avec *uma* et ceux créés par dérivation avec le préfixe *hna-* (§ 3.2.1.a) est que les premiers désignent des bâtiments alors que les seconds se rapportent aux lieux ou aux pièces. Ainsi, on distingue des paires comme celles données en exemples dans le Tableau 64 ci-dessous.

Tableau 64 : Exemples de formes dérivées et composées avec une même base

base	forme dérivée	forme composée
<i>ûne</i> 'enseigner'	<i>hnaûne</i> 'la classe'	<i>uma ûne</i> 'l'école'
<i>ötr</i> 'cuisiner'	<i>hnaötr</i> 'la cuisinière / gazinière'	<i>uma ötr</i> 'la cuisine' ¹⁹⁰
<i>mokutr</i> 'dormir'	<i>hnamokutr</i> 'le lit'	<i>uma hnamokutr</i> 'la chambre'

Le Tableau 65 illustre la variété de combinaisons¹⁹¹ que peuvent prendre les néologismes par composition en iaai : six types de composés sont attestés rien qu'avec le nom *uma* pour désigner des noms de lieux ou de bâtiments.

¹⁹⁰ À Ouvéa, la cuisine est généralement un abri distinct du reste de la case ou maison. Ça n'est donc pas une pièce à part mais bien un bâtiment à part.

¹⁹¹ Dans le Chapitre V, cette propriété a été mentionnée dans le Tableau 35 (Chapitre V3.2.1.c) avec des formes régulières.

Tableau 65 : Types de néologismes par composition avec *uma* 'maison'

NOM + VERBE ACTIF			
a. <i>uma ûne</i>	'école'	<i>uma</i>	<i>ûne</i>
		maison	enseigner
b. <i>uma salem</i>	'magasin' (litt. 'maison où vendre')	<i>uma</i>	<i>salem</i>
		maison	vendre
c. <i>uma ûcû</i>	'magasin' (litt. 'maison où acheter')	<i>uma</i>	<i>ûcû</i>
		maison	acheter
NOM + VERBE ACTIF + NOM INCORPORÉ			
d. <i>uma bii komok</i>	'hôpital' (litt. 'maison où soigner')	<i>uma</i>	<i>bii</i>
		maison	faire
e. <i>uma hook bubuny</i>	'pharmacie' (litt. 'maison où prendre des médicaments')	<i>uma</i>	<i>hook</i>
		maison	prendre
		bubuny	médicament
NOM + VERBE STATIF			
f. <i>uma kap</i>	'église, temple'	<i>uma</i>	<i>kap</i>
		maison	sacré
g. <i>uma tusi</i>	'bibliothèque'	<i>uma</i>	<i>tusi</i>
		maison	livre
h. <i>uma bubuny</i>	'pharmacie'	<i>uma</i>	<i>bubuny</i>
		maison	médicament
i. <i>uma kapa</i>	'maison en tôle'	<i>uma</i>	<i>kapa</i> ^{poly}
		maison	tôle ¹⁹²
NOM + NOM PROPRE			
j. <i>uma Er Kaledoni</i>	'boutique Er Kaledoni'	<i>uma</i>	<i>Er Kaledoni</i>
		maison	Air Calédonie
NOM + CLASSIFICATEUR POSSESSIF + NOM			
k. <i>uma anyin aviâ</i>	'hangar' (litt. 'maison de l'avion')	<i>uma</i>	<i>anyi</i>
		maison	CL.P_GÉN -POS.JC
l. <i>uma anyin jee pâpie</i>	'caserne de pompiers' (litt. 'maison des pompiers')	<i>uma</i>	<i>anyi</i>
		maison	CL.P_GÉN -POS.JC
		<i>pâpie</i> ^{fr}	ART.DEF.PC
		pompier	
m. <i>uma umen asosiasâ</i>	'maison des associations'	<i>uma</i>	<i>ume</i>
		maison	CL.P_MAI5 -POS.JC
NOM + LOCATIF + NOM			
n. <i>uma hmelen hnyei</i>	'coopérative' (litt. 'maison des ressources')	<i>uma</i>	<i>hmelen</i>
		maison	dessous
		<i>hnyei</i>	pays

Les exemples de ce tableau prouvent aussi que les créations lexicales sont soumises à une forte variation : plusieurs innovations lexicales peuvent coexister dans le discours pour un même signifié. C'est le cas par exemple de *uma salem* en b. dans le

¹⁹² *Kapa* 'tôle' provient d'un emprunt à une des langues polynésiennes ayant elles-mêmes emprunté *kapa* de l'anglais *copper* signifiant 'cuivre' et qui a été étendu sémantiquement aux matériaux en tôle (Moyse-Faurie, 2013, com. pers.).

Tableau 65 et *uma ûcû* en c. pour ‘magasin’ pour lesquels il est intéressant de noter que le choix des verbes utilisés dans chacune des deux compositions réfère à deux points de vues différents quant à l’action réalisée dans un magasin : celle de vendre (*uma salem*) et celle d’acheter (*uma ûcû*).

En outre, un autre exemple illustre encore davantage la variation dans le lexique de certaines formes néologiques, avec le large éventail de créations (par composition ou emprunt) attestées dans les données modernes pour ‘pharmacie’. Le Tableau 66 ci-dessous donne ces créations lexicales des plus simples dans leur construction (Nom + Nom) aux plus complexes (Nom + Verbe + Complément incorporé). La dernière des formes de cet inventaire de variantes est un emprunt au français.

Tableau 66 : Créations lexicales en variation attestées pour ‘pharmacie’

a.	uma bubuny uma bubuny maison médicament
b.	umen bubuny ume -n bubuny CL.P_MAIS -POS.3SG médicament
c.	uma umen bubuny uma ume -n bubuny maison CL.P_MAIS -POS.3SG médicament
d.	uma hook bubuny uma hook bubuny maison prendre médicament
e.	uma salemi bubuny uma <i>salem</i> ^{bisl} -i bubuny maison vendre -TRS.INDÉT médicament
f.	farmasi < fr. pharmacie

Il faut noter que la forme la plus fréquente dans les données est en fait le dernier, l’emprunt *farmasi* (exemple f. dans le Tableau 66). Parmi les formes endogènes, *umen bubuny* (en b.) est celle qui est la plus attestée, alors que sur le bâtiment (situé à la tribu de Hulup) une pancarte indique « *uma umwen bubuny* » (voir l’Image 24, Annexe 8) qui correspond à la forme en c.¹⁹³, avec la graphie prenant encore en compte la prononciation vélarisée de la labiale dans *umwen* ~ *umen* (voir Chapitre V2.6.1).

Par ailleurs, il faut noter que d’autres exemples de néologismes proches de la composition s’apparentent davantage à des expressions idiomatiques figées qui explicitent

¹⁹³

de façon analytique le sens d'un référent. Ces cas sont assez fréquents dans les données modernes mais ne sont pas lexicalisés. Par ce moyen, il s'agit d'expliquer par une périphrase le contenu sémantique d'un signifiant absent de la langue, comme dans le cas de hangar en (192) :

(192). Únya ke uma hnâân he ka tuöö nya hnata hnen *aviâ* !

Únya	ke	uma	hnâân	he	ka	tuöö	nya	hna-	ta	hne
c'est.NCOM	ART.INDEF.SG	maison	pour	FUT	garder	ART.DEF.SG	NMR-	se_poser	CL.P_HNA	
-n		aviâ ^{fr}								
-pos.3sg		avion								

C'est un hangar ! (litt. 'une maison pour aller garder l'atterrissement de l'avion') {st.LxM-3_Ni.2}

Si *uma* est un des mots les plus productifs dans la création de nouvelles unités lexicales par composition, d'autres noms permettent aussi d'alimenter un large paradigme de mots nouveaux en suivant le procédé de composition, comme *at* pour les noms d'agent ou *ûnyi* pour les noms d'instruments ou d'objets.

- *at* noms d'agents

Dans le Chapitre V, *at* a été présenté comme étant très productif pour la dénomination des agents, des personnes affectées à une tâche ou ayant une caractéristique spécifique. Il est à l'origine de nombreux néologismes par composition exprimant ces mêmes particularités. Là encore, plusieurs combinaisons sont attestées, dont certaines avec le dérivé dépendant (avec suffixe possessif joncteur) *aten* 'habitant, homme de' dans l'exemple a. du Tableau 67 ci-dessous :

Tableau 67 : Types de compositions de mots nouveaux avec *at* 'homme'

Nom dépendant+ Nom				
a. ten hnyei	'citoyen'	at(e)	-n	hnyei
		homme	-POS.JC	pays
Nom + Verbe Statif + Nom				
b. at hlitr mëkan	'Noir, Kanak'	at	hlitr	mëkan
		homme	être_noir	visage
c. at hau mëkan	'Blanc, Européen'	at	hau	mëkan
		homme	être_blanc	visage
Nom + Verbe Actif				
d. at huliwa	'employé, agent'	at	huliwa	
		homme	travailler	
Nom + Verbe Actif + Nom + Nom incorporé				
e. at tuöö poost	'postier'	at	tuöö	poost
		homme	garder	poste
f. at tuöö mani	'agent de banque'	at	tuöö	mani
		homme	garder	argent
Nom + Périphrase				
g. at ame hamen tuöö sidroa	'magasinier'	at	a=me	hame -n tuöö sidroa ^{bis}
		homme	3SG=PRS rôle -POS.3SG garder magasin	
h. at huliwa hnyi umen bubuny	'pharmacien'	at	huliwa	hnyi umen bubuny
		homme	travailler	dans pharmacie

- *ûnyi* 'chose, outil'

Les compositions avec pour nom déterminé *ûnyi* ont pour référents des objets et des outils. Dans le corpus de données modernes, ce type de composition désigne des appareils liés aux nouvelles technologies de communication et aux multimédias. Les néologismes ainsi créés peuvent résulter d'une composition simple entre *ûnyi* et un verbe (exemples a. et b. du Tableau 68 ci-dessous) ou bien d'une construction plus complexe qui fait intervenir une proposition relative déterminant le nom composé (exemple c.). Il faut noter que les néologismes en a. et en c. ont le même signifié.

En outre, Ozanne-Rivierre (1984) relève, dans son dictionnaire, trois créations vraisemblablement récentes construites à partir d'une composition avec *ûnyi* (exemples d., e. et f.).

Tableau 68 : Types de compositions de mots nouveaux avec *ûnyi* 'outil, chose'

Néologismes attestés dans le corpus moderne				
a. <i>ûnyi huliwa</i>	'ordinateur (<i>litt.</i> outil pour travailler)'	<i>ûnyi</i> outil	<i>huliwa</i> travailler	
b. <i>ûnyi upat</i>	'appareil photo (<i>litt.</i> outil pour photographier)'	<i>ûnyi</i> chose	<i>upat</i> photographier	
c. <i>ûnyi huliwa a e thep</i>	'ordinateur (<i>litt.</i> outil pour travailler qui est nouveau)'	<i>ûnyi</i> outil	<i>huliwa a e thep</i> travailler REL 3SG nouveau	
Néologismes attestés dans le dictionnaire (Ozanne-Rivierre 1984, 118)				
d. <i>ûnyi tulut</i>	'balance (<i>litt.</i> outil de mesure)'	<i>ûnyi</i> outil	<i>tulut</i> mesure	
e. <i>ûnyi tung</i>	'parapluie (<i>litt.</i> outil pour s'abriter)'	<i>ûnyi</i> outil	<i>tung</i> s'abriter	
f. <i>ûnyi xumwöng</i>	'magnétophone (<i>litt.</i> outil pour chanter)'	<i>ûnyi</i> outil	<i>xumwöng</i> chanter	

Enfin, d'autres instruments relevant des nouvelles technologies de communication peuvent être désignés par des périphrases complexes :

- (193). oong **ûnyi** ame puco a e thep
 oong **ûnyi** a=me puco a e thep
 petit outil 3SG=PRS parler REL 3SG nouveau
téléphone portable (litt. petit outil qui parle qui est nouveau)

- *bii* 'faire' + complément incorporé

Afin de créer de nouveaux verbes, un procédé lexical relativement productif dans les données consiste à l'incorporation d'un complément à la suite du verbe *bii* 'faire qqch.'. Ce complément peut être soit nominal soit verbal.

Tableau 69 : Néologismes par composition avec *bii* 'faire' + complément incorporé

Néologismes par composition avec <i>bii</i> 'faire' + complément incorporé				
a. <i>bii hwaaban</i>	'payer'	<i>bii</i> faire	<i>hwaaba-n</i> prix -POS.3SG	<i>litt.</i> 'faire son prix'
b. <i>bii hnaubat</i>	'photographier'	<i>bii</i> faire	<i>hnaubat</i> photo	<i>litt.</i> 'faire photo'

Dans l'exemple a. du Tableau 69, le complément est un nom dépendant avec suffixe possessif obligatoire. La forme lexicale ainsi obtenue a pour signifié 'payer' et est extrêmement courante dans le discours de tous les locuteurs, ce qui fait penser que son usage est ancien. Dans l'exemple b., le complément du verbe *bii* est un nom aujourd'hui courant et partagé dans le discours : *hnaubat* 'photographie'. Il est, lui-même, un nom complexe, résultant d'une dérivation (*hna-* 'NMR') sur une base composée : verbe + complément incorporé (*op* 'créer' + *at* 'homme').

- Quelques autres compositions moins productives

Si les constructions évoquées jusqu'à présent font intervenir un premier constituant nominal ou verbal très productif, à l'origine d'un important paradigme de mots nouveaux, d'autres cas de composition font intervenir des éléments moins productifs. Par exemple, la composition permet de spécifier le type d'un objet, sans pour autant être productif au même titre que *uma* ou *at* vus précédemment et qui s'apparentent davantage à des termes de classes. C'est le cas, par exemple, de deux compositions relevées dans le corpus sur le terrain et qui sont créées avec le mot *hele* 'couteau' (ancien emprunt polynésien désignant les couteaux en coquillage ou en huître, cf. Hollyman, 1999, p. 48). La première, en (194)a., a pour déterminant du nom *hele* un verbe statif *gaan* 'être grand ; grand', alors que la seconde, en (194)b., fait intervenir un verbe actif *hutu* 'éclore' :

- | | |
|---|---|
| (194). a. <i>hele gaan</i> | b. <i>hele hutu</i> |
| <i>hele gaan</i>
couteau grand | <i>hele hutu</i>
couteau éclore |
| <i>sabre d'abattis</i> (<i>litt. couteau qui est grand</i>) | <i>canif</i> (<i>litt. couteau qui éclot</i>) |

Ces deux combinaisons permettent de distinguer deux types de couteaux différents, le sabre d'abattis, très utilisé dans le travail aux champs ou dans les jardins, et le canif, petit couteau qui sert à la préparation de la cuisine ou aux petits travaux domestiques.

Les combinaisons sont en fait très ouvertes et permettent la création de nombreux néologismes, anciens ou modernes ; largement partagés par la communauté des locuteurs ou plus individuels ; très lexicalisés ou encore assez fluides ; uniquement avec des formes endogènes ou bien par des combinaisons hybrides ; etc.

Tableau 70 : Autres exemples de néologismes par composition

a. <i>gö sūsū</i>	'binette'	<i>gö</i> <i>sūsū</i>	<i>litt. une hache pour piocher'</i>
		hache piocher	
b. <i>butēi itr</i>	'boisson'	<i>butēi^{fr}</i> <i>itr</i>	<i>litt. une bouteille à boire'</i>
		bouteille boire	
c. <i>koloon mani</i>	'monnaie'	<i>kolo</i> -n <i>mani^{ang}</i>	<i>litt. 'le restant d'argent'</i>
		restant -POS.JC argent	
d. <i>hook fim</i>	'filmer'	<i>hook</i> <i>fim^{fr}</i>	<i>litt. 'prendre un film'</i>
		prendre film	

Si la composition semble si plébiscitée en tant que mode de création néologique en iaai, c'est qu'elle permet la transparence sémantique et les composés ainsi créés sont très souvent sémantiquement le fruit de l'addition des signifiés exprimés par les lexèmes qui se combinent. La composition a une valeur explicative qui rend l'interprétation aisée pour un interlocuteur qui ne connaît pas la forme nouvelle. Dans une étude antérieure (Dotte

2008) comparant les procédés de créations lexicales dans six langues océaniennes¹⁹⁴, il a été montré que la composition était le second procédé le plus productif après l'emprunt. Cette tendance est vérifiée ici avec le cas du iaai.

Enfin, quelques exemples de mots nouveaux par composition illustrent des cas où la construction morpho-sémantique se combine à une modification syntactico-sémantique (*cf.* Tableau 59). Dans ces cas, le sens n'est pas directement déductible, mais nécessite une interprétation métaphorique plus fine. C'est le cas, par exemple, de *hnyeigen jee traem* (décomposé en (195)a.), forme hybride attestée dans les données modernes pour signifier 'l'emploi du temps' (dans la phrase en (195)b.) :

- (195). a. *hnyeigen jee traem*

<i>hnyeige</i> -n	<i>jee</i>	<i>traem^{ang}</i>
mur	-POS.JC	ART.DEF.PC temps

emploi du temps (*litt. les murs, les parties centrales du temps*)

- b. ... caan hnyi ***hnyeigen jee traem*** anyin at ûne anyin SVT me e caa ûcû kâu he ka anyâ...
 caan hnyi ***hnyeigen jee traem*** anyi -n at ûne anyi -n SVT^{f_r} me
 à_cause dans ***emploi_du_temps*** CL.P_GÉN -POS.JC professeur CL.P_GÉN -POS.JC SVT et
 e caa ûcû kâu he ka anyâ
 3SG COP.NÉG possible DEST.3SG FUT faire.TRS

... à cause de l'emploi du temps du professeur de SVT il n'est pas possible pour lui de le faire...

{na.iaai_Ai.45}

Comme cela a déjà été évoqué, c'est bien souvent la combinaison de plusieurs procédés lexicaux qui permet la création de nouvelle unité, en ayant recours, à la fois, à une construction morphologique mais aussi à une modification sémantique. Après avoir développé les différents phénomènes appartenant à cette première, c'est la seconde qui va être abordée à présent : l'extension sémantique et les différentes formes que ce procédé prend en iaai.

3.2.2. Extension sémantique

Ce procédé néologique correspond à l'ajout de contenu sémantique à une forme lexicale déjà existante dans la langue. Deux types de changements sémantiques sont communément distingués en fonction de la nature de la relation entretenue entre les différentes acceptations de la lexie : la métaphore et la métonymie. Dans ces deux cas, les acceptations seront notées 'Pr' pour le sens propre, *a priori* plus ancien, et 'Fig.' pour le sens figuré, plus récent. Ces deux tropes fonctionnent aussi bien avec des formes endogènes

¹⁹⁴ Cette étude portait sur les langues drehu, bwatoo, xârâcùù (trois langues kanak), niue, tahitien et futunien (trois langues polynésiennes).

qu'exogènes. Il n'est pas rare non plus que l'extension sémantique opère sur une partie ou l'ensemble d'une forme dérivée ou composée.

Dans le corpus moderne du iaai, plusieurs exemples de néologismes peuvent être attribués à ces deux types de changements sémantiques.

a. Métaphore

La métaphore est un trope basé sur une analogie de caractéristiques perceptibles ou implicites entre les référents des deux acceptations. Une liste de tels néologismes par métaphore attestés en iaai est donnée dans le tableau ci-dessous, regroupés entre verbes, en premier, puis noms ensuite. Le sens propre des lexies provient généralement du dictionnaire de Ozanne-Rivierre (1984) et le sens figuré est soit déduit des données modernes, soit également attesté dans le dictionnaire (*ibid.*).

Les paires d'exemples (196) et (197) prouvent, en contexte, les deux sens possibles, propre et figuré, pour *wia* et *xööng* (respectivement f. et g. dans le Tableau 71 ci-après) :

- (196). a. *wia* 'tourner' (Pr.)

Ame **wia** dhö ke *paj*...
a=me **wia** dhö ke *paj*^{fr}
3SG=PRS tourner PONC ART.INDEF.SG page

Elle tourne une page...

{st.LxM-4_LéB.7}

- b. *wia* 'traduire' (Fig.)

Walaang nya *aviâ* <heu> / e hu ke jee hnahe ka **wia** nya / ke jee ûe areme hom hnââñ he ka helââñ nya önyen eling *aviâ*.

walaang nya *aviâ*^{fr} / e hu ke jee hnahe ka **wia** nya / ke jee
voici ART.DEF.SG avion / 3SG EXIS ART.INDEF.PC façon ASS traduire ART.DEF.SG / ART.INDEF.PC
ûe are=me hom hnââñ he ka helââñ nya önye -n eling *aviâ*^{fr}
nom 3PL=PRS prendre pour FUT chercher ART.DEF.SG sens -POS.JC cet avion

Voici un avion (heu) / il y a d'autres façons de traduire un / d'autres noms qui sont pris pour aller chercher ce sens de « avion ».

{st.LxM-3.2_Et.7}

- (197). a. *xööng* 'ouvrir' (Pr.)

Aa **xööng** gut hwanuma me he hmetu but.
a=a **xööng** gut hwanuma me he hmetu but
3SG=PAS ouvrir REV porte et aller encore REV

Elle ouvre la porte et s'en va.

{st.LxM-2_Te.31}

- b. *xööng* 'allumer (un appareil)' (Fig.)

Haba hlu ejaa hnyi **xööng** gut anyin ke ârdinatér.
haba hlu ejaa a=a hnyi **xööng** gut anyi -n ke ârdinatér^{fr}
TOP fille avant 3SG=PAS aussi allumer REV CL.P_GÉN -POS.3SG ART.INDEF.SG ordinateur

Quant à la jeune fille de tout à l'heure, elle a aussi allumé son ordinateur.

{st.LxM-4_Ja.16}

Tableau 71 : Exemples de néologismes par métaphore

		Sens propre	Sens figuré (néologisme)
a.	aû	‘compter’	‘lire’
b.	eng	‘reconnaitre, identifier’	‘lire’
c.	hmâ	‘coller’	‘imprimer’
d.	hwaa	‘planter, ficher’	‘garer’
e.	setr	‘gratter avec le doigt’	‘écrire’
f.	wia	‘changer, tourner’	‘traduire’ (196)
g.	xööng	‘ouvrir’	‘allumer (un appareil)’(197)
h.		‘coiffe traditionnelle’	‘chapeau’
k		hnabûbë	
i.		‘son visage’	‘sommaire’
n		hnyimëka	
j.	hunaa	‘année’	‘âge’
k.	hwaaban	‘son remplaçant’	‘son prix, son salaire’
l.	iwiiny	‘gouvernail’	‘volant ; manette’
m.	koloon	‘son reste’	‘monnaie’
n.	otru	‘cercle, bracelet’	‘roue’
o.	tang	‘panier’	‘sac, valise’
p.	tehi	‘lune’	‘mois’
q.	(li/jee) uselatr	‘miroir’	‘lunettes’
r.	uthmeic	‘brandon’	‘torche électrique’
s.	waasu	‘banian’ ¹⁹⁵	‘chewing-gum’
t.	wathââ	‘fruit du faux manguier’ ¹⁹⁶	‘ballon’

Pour finir, il faut noter que la métaphore est également invoquée lorsqu'il s'agit de l'utilisation d'une forme lexicale interne à la langue désignant un référent appartenant à la culture traditionnelle et utilisée, ensuite, pour désigner un référent nouveau, récent. Dans ce cas, l'objet traditionnel ayant pu être remplacé par son équivalent « moderne », le lexème peut ne plus avoir pour référent l'item traditionnel mais uniquement l'objet plus récemment introduit. C'est le cas, par exemple, pour *hnabûbëk* donné dans le Tableau 71 en h. et qui

¹⁹⁵ Le banian est un type de ficus dont l'écorce était mâchée et avec la sève duquel il était possible de faire des balles à jouer.

¹⁹⁶ *Wathââ* résulte de la dérivation de la base *thââ* ‘faux manguier, *Cerbera manghas*’ avec le préfixe de classe de termes *wa-* pour les fruits ou les objets petits et ronds. Le fruit du faux manguier est parfaitement rond.

désigne aujourd’hui les chapeaux, casquettes, bonnets, etc., tout ce qui se porte sur la tête. L’analyse étymologique de cette forme lexicale permet d’invoquer la combinaison à la fois de la dérivation et de la composition dans la construction de cette forme très lexicalisée, voire même érodée d’un point de vue morphophonologique, comme le montre le découpage morphémique ci-dessous :

- (198). *hnabûbëk*
 hna-bwiny bëk
 lieu- paquet écheveau
chapeau (litt. le lieu du paquet d'écheveau)

Par cette analyse, on peut inférer que *hnabûbëk* désignait autrefois les coiffes traditionnelles des hommes, qui consistaient à enruler autour de la chevelure une étoffe en fibres ou en vannerie sur le haut du crâne. Dans cette coiffe étaient rangés des écheveaux qui constituaient un élément de la monnaie kanak. Si ces coiffes traditionnelles ainsi que leur usage pour y ranger les paquets d’écheveaux ont disparu, c’est par ressemblance des deux accessoires que le mot est resté pour désigner les chapeaux de type européen et, aujourd’hui, les casquettes et tout ce qui se porte sur la tête.

b. Métonymie

Pour sa part, la métonymie¹⁹⁷ s’établit selon un rapport de contiguïté entre le sens propre et le sens figuré d’une lexie. Il y a glissement sémantique d’un référent à un autre en fonction de la relation entre les deux signifiés qui peut être différemment caractérisée, comme l’illustrent les différents points ci-dessous :

Tableau 72 : Exemples et types de néologismes par métonymie

		Sens propre	Sens figuré (néologisme)
Matière ou substance pour l’objet	a. <i>waasu</i>	‘banian’	‘balle de cricket’
Contenant pour le contenu	b. <i>peleitr</i>	‘assiette’ (< angl.)	‘nourriture’
Propriété de l’objet pour l’objet	c. <i>kuhwa</i>	‘claquer, exploser’	‘fusil’
Hyperonyme pour	d. <i>kamec</i>	‘provision’	‘casse-croûte, sandwich’
Hyponyme pour hyperonyme	e. <i>tusi</i>	‘livre’ (< sam.)	‘lettre, papier’

- Matière ou substance pour l’objet : *waasu* ‘**banian**’ (Pr.) > ‘balle de cricket’ (Fig.)

¹⁹⁷ Dans d’autres études, ce qui est désigné ici sous le label de métonymie l’est sous le nom de synecdoque. Dans cette thèse, ces deux procédés sont considérés comme équivalents et les deux dénominations comme synonymes (Lehmann and Martin-Berthet 2005, 93)

Les banians sont un type d'arbre (*Ficus microcarpa L.*) très fréquent en Nouvelle-Calédonie et dont le tronc renferme beaucoup de latex¹⁹⁸. Leur sève a pu être utilisée pour confectionner des balles de cricket, jeu très populaire dans tout l'archipel. Par ailleurs, il faut noter que *waasu* est également communément usité aujourd'hui avec l'acception 'chewing-gum' par métaphore avec la sève de banian qui était mâchée autrefois (voir exemple r. du Tableau 71 ci-dessus).

- Contenant pour le contenu : *peleitr* 'assiette' (Pr.) > 'nourriture' (Fig.)

L'emploi de *peleitr* est attesté pour désigner la nourriture, les mets. Il s'agit d'une métonymie où le nom du contenant est employé pour désigner son contenu, comme dans l'expression *boire un verre* en français. On relève dans le corpus moderne, par exemple, *an peleitr* 'son assiette à manger, sa nourriture'. Cette création sémantique est basée sur une lexie exogène, empruntée à l'anglais *plate* 'assiette'.

- Propriété de l'objet pour l'objet : *kuhwa* 'claquer, exploser' (Pr.) > 'fusil' (Fig.)

En iaai, le fusil est désigné par le mot *kuhwa*, matrice interne dont le sens propre est 'claquer, exploser'. Ici, la relation de métonymie est basée sur une propriété de l'objet (la détonation de l'arme) pour désigner le référent (le fusil).

- Hyperonyme pour un hyponyme : *kamec* 'provision' (Pr.) > 'casse-croûte, sandwich' (Fig.)

Kamec a pour sens propre en iaai 'provision de voyage'. Il est attesté dans les données modernes avec pour signifié 'casse-croûte, sandwich'. Le rapport de contiguïté est ici basé sur une relation d'inclusion entre les référents : la lexie désignant n'importe quel type de provision pour le voyage et aujourd'hui employée également avec un sens plus restrictif, pour référer uniquement au type de provision 'casse-croûte, sandwich'.

- Hyponyme pour un hyperonyme : *tusi* 'livre' (Pr.) > 'lettre, papier' (Fig.)

À l'inverse de l'exemple précédent avec *kamec*, *tusi* illustre un cas de métonymie par généralisation sémantique où un hyponyme a pour acception un référent hyperonyme. Emprunté au samoan lors de la période de l'évangélisation, *tusi* désigne d'abord le livre. Par métonymie, *tusi* est employé également pour désigner tout type de document écrit : lettre, papier, carte, etc. Avec ce signifié, *tusi* est en variation avec l'emprunt à l'anglais *peipē* (voir exemple 0a.).

¹⁹⁸ Voir le site <http://www.endemia.nc>

Le dernier procédé qui sera présenté dans cette sous-section est le principe du calque. Les différents procédés évoqués jusqu'à présent généraient des créations respectant toujours une certaine logique propre à la langue et à sa façon d'encoder le réel. Ils produisent des nouvelles unités lexicales ou sémantiques qui correspondent à une certaine vision du monde endogène. Par contraste, le principe du calque relève de la situation de contact de langues et de cultures et consiste en un emprunt sémantique.

3.2.3. Calque sémantique

Le calque sémantique est un procédé qui permet de doter une lexie endogène d'une nouvelle acception en procédant par la traduction littérale, dans une langue cible, d'un mot ou d'une expression dans une langue source. Quelques cas de calques sont relevés dans les données modernes du iaai, mais ce procédé est relativement difficile à identifier de par sa nature même.

Tableau 73 : Exemples de néologismes par calque sémantique

		sens propre	sens calqué
a.	hongot	‘appeler’	‘appeler (au téléphone)’
b.	hlihlii mani	‘tirer’ + ‘argent’	‘(re)tirer de l’argent’
c.	kot klavie	‘taper’ + ‘clavier’	‘taper au clavier’
d.	gâ	‘s’envoler’	‘décoller (avion)’
e.	hnen	‘sa place’	‘sa place, son billet’ (199)
f.	tep	‘souris’	‘souris d’ordinateur’

Il faut remarquer que deux de ces exemples de calques sémantiques à partir d'expression du français (exemples b. et c. du Tableau 73) sont des formes construites par composition avec incorporation du complément nominal et font entrer dans leur construction des formes exogènes. Il s'agit du nom *mani* emprunté à l'anglais *money* 'argent' et *klavie* emprunté au français *clavier*.

L'exemple ci-dessous illustre l'emploi de *hnen* dans le sens de 'sa place, son billet (d'avion)' :

(199). ...ame he but ga bii hwaaban **hnen**...

a=me he but ga bii hwaaban **hne -n**
 3SG=PRS aller REV pour payer **place -POS.3SG**
 ...elle va payer sa place (d'avion)...

{st.LxM-1_Et.4}

Le principe du calque sémantique est un procédé qui résulte d'un contexte de contact de langues intense entre le français et le iaai et qui nécessitent les compétences bilingues des

locuteurs du iaai. Le calque constitue ainsi un procédé par imitation qui amène une langue cible à ressembler structurellement (ici, au niveau du lexique) à une langue source. Heath (1984, 367–368) définit la notion de calque, aussi appelée « *structural convergence* » ou « *pattern transfer* », ainsi :

[...] the rearrangement of inherited material because of diffusional interference. If L1 is the language we are focusing on, convergence takes place when L1 forms (morphemes, words, phrases) undergo rearrangements which appear to make L1 structures more similar to those of a neighboring language L2 (which may or may not itself be converging with L1).¹⁹⁹

Concernant les calques sémantiques qui sont attestés ici dans le lexique moderne du iaai, ils reflètent, d'une certaine manière, la transposition d'une façon de voir et de dire le monde provenant du français, notamment lorsqu'il s'agit de calques basés sur un trope sémantique dans la langue source. C'est le cas, par exemple, de *hlihilii mani* '(re)tirer de l'argent' ou de *tep* 'souris (d'ordinateur)' donnés dans le Tableau 73 (exemples b. et f.), qui résultent de sens figurés en français²⁰⁰. Ce n'est pas la métaphore qui est empruntée du français au iaai mais elle est reproduite fortuitement puisque les relations sémantiques qui sont exprimées dans la langue source (le français) sont copiées dans la langue cible (le iaai). Le français sert de modèle de traduction²⁰¹ pour des notions à exprimer dans la langue d'Ouvéa. Il est évident que, dans ce processus, la compétence bilingue des locuteurs est centrale.

Jusqu'à présent, les procédés d'enrichissement du lexique du iaai présentés mettaient en jeu des formes endogènes de la langue en jouant sur la combinaison de morphèmes ou sur le changement de sens. Par ailleurs, on a vu que pour chacun de ces différents procédés, qui peuvent aisément se combiner entre eux, des formes exogènes empruntées à d'autres langues

¹⁹⁹ « [...] le réarrangement de matériel hérité à cause de l'interférence par diffusion. Si L1 est la langue sur laquelle nous nous concentrons, la convergence a lieu lorsque les formes de L1 (morphèmes, mots, phrases) subissent des réarrangements qui rendent les structures de L1 plus similaires à celles d'une langue voisine L2 (qui peut ou non elle-même converger avec L1). »

²⁰⁰ Il faut noter que le mot *souris* en français pour désigner ce type de périphérique d'ordinateur est lui-même un calque de l'anglais *mouse*.

²⁰¹ Blust (2009, 106) va plus loin que de parler du seul calque sémantique dans les langues kanak de Nouvelle-Calédonie et envisage une réorganisation totale des constituants de la phrase dans certaines langues sous l'influence du français, provoquant un phénomène de convergence linguistique : « *The morpheme glosses provided by Moyse-Faurie suggest that some Xârâcùù sentences are at least partly calqued on the French originals, and it is possible that some New Caledonian languages are converging toward French (in which virtually the entire population is fluent).* » / « Le glosage morphémique proposé par Moyse-Faurie suggère que certaines phrases xârâcùù sont, au moins en partie, calquées sur des phrases originales en français, et il est possible que certaines langues de Nouvelle-Calédonie soient en train de converger vers le français (langue dont en principe toute la population est locutrice). »

pouvaient également être utilisées dans des formes définies comme hybrides. Si ces différents procédés font montre d'une productivité variable dans le lexique moderne du iaai, force est néanmoins de constater qu'ils restent minoritaires par rapport à un autre procédé qui s'avère le plus fréquent et qui fait intervenir des matrices exogènes. Il s'agit de l'emprunt lexical, dont il va être question à présent.

3.3. La néologie par l'emprunt lexical

3.3.1. Modernisation et création par l'emprunt

La thématique de l'emprunt constitue un très large champ d'étude qui bénéficie d'une abondante littérature dans le domaine de la linguistique du contact de langues et du bilinguisme depuis les travaux de référence de Haugen (1953) et Weinreich (1953).

L'objectif de cette section²⁰² est de présenter les emprunts comme moyen de modernisation du lexique du iaai par la néologie et d'illustrer par quelques exemples la diversité des langues sources et des champs sémantiques qu'ils concernent. Le Chapitre IX qui suit investiguera de façon plus poussée un cas particulier d'emprunt attesté en iaai : les verbes empruntés.

L'emprunt constitue une des stratégies lexicales qui permet la modernisation du vocabulaire d'une langue. Il reflète également un certain prestige dont bénéficie une langue, ou la communauté qu'elle représente, et qui va servir de modèle pour une autre langue d'un statut moindre. De ce fait, l'emprunt peut s'expliquer par des raisons purement linguistiques (blanc lexical) ou sociolinguistiques (prestige) ou bien par la combinaison de ces deux critères.

L'emprunt est parfois perçu comme une menace pour la survie d'une langue²⁰³ et il est bien souvent recommandé comme l'ultime procédé de création néologique à envisager (*cf.*

²⁰² Il ne sera pas question ici de l'alternance de code (*code-switching*) qui est, certes, présente en iaai et qui constitue, avec l'emprunt, une marque linguistique du contact de langues et des compétences bilingues des locuteurs, dans la mesure où l'alternance de code n'est pas considérée *stricto sensu* comme un moyen de modernisation du lexique. Il s'agit davantage d'une attitude linguistique due au contact (Haspelmath 2009, 41) et elle ne participe pas à l'enrichissement néologique du lexique, même si elle peut ne concerter qu'un seul mot ou une phrase toute entière, comme dans cet exemple tiré d'une lettre :

E gan je <accidents mortels malgré> je <rappels au danger de la conduite alcoolisée, 2004 n'a pas fait mieux aux autres années par rapport aux victimes.>

'Il y a beaucoup d'accidents mortels malgré les rappels au danger de la conduite alcoolisée, 2004 n'a pas fait mieux (que les) autres années par rapport aux victimes' {tr04_Cica.6}.

²⁰³ Selon Baylon (2003, 137) « l'emprunt est autant un signe d'enrichissement de la langue qu'un signe de son déclin ». La présence massive d'emprunts dans une langue, jumelée à d'autres facteurs extralinguistiques propres aux situations de contacts de langue, est perçue comme risquant d'entraîner « [...] l'impression que sa langue n'est plus capable d'exprimer la nouveauté, d'où le risque d'une perte de confiance envers sa langue et d'un engouement à l'égard de la langue étrangère, jugée plus dynamique, plus créative, plus moderne » selon Corbeil (2007, 100).

UNESCO 2005). Cependant, la considération inverse insiste sur le fait que le recours à l'emprunt constitue, au contraire, une voie d'accès à la modernité et d'expression de la créativité de la langue et des locuteurs (Crowley 2004b, 52) :

Basically, what we find is that borrowed vocabulary has enabled speakers of Pacific languages to talk about things that their languages traditionally had no names for, such as teapots, days of the week and introduced flora and fauna. In this sense, then, borrowings have enriched these languages, in the same way that borrowings have enriched the English language.

To suggest – as Mühlhäusler (1996) seems to – that people should not accept borrowed vocabulary is basically to argue that Pacific languages would inevitably be able to be used only in a very restricted range of domains. Not only has Mühlhäusler seriously overestimated the structural impact of borrowings on Pacific languages, but he attempts to deny Pacific islanders their right to interact with the modern world through the creative use of their own languages.²⁰⁴

L'emprunt est ainsi considéré comme une preuve de l'adaptabilité des langues minoritaires et de la compétence des locuteurs en tant qu'acteurs²⁰⁵ de la modernisation de leur langue. Plusieurs publications (Renault-Lescure 2000; Valenzuela 2005, par exemple; dont Makihara 2001) se sont attachées à mettre en avant l'emprunt lexical et le mélange de langues comme une preuve de l'excellente maîtrise implicite des deux codes de la part des locuteurs bilingues.

3.3.2. Illustration de parcours d'emprunts en iaai avec les noms d'animaux dans la Frog Story

Plusieurs langues ont influencé le iaai à différentes périodes de son histoire. Cette caractéristique qui colore le lexique de la langue aujourd'hui sera davantage discutée et illustrée dans le Chapitre IX avec les verbes empruntés. Pour mettre en valeur ici cette diversité d'origine des emprunts en iaai moderne, les noms d'animaux attestés dans un récit de la *Frog Story* ont été choisis comme cas illustratif du phénomène.

Les exemples cités ici proviennent d'une narration enregistrée auprès d'une informatrice d'une trentaine d'années, considérée comme locutrice traditionnelle (voir les

²⁰⁴ « Fondamentalement, ce que nous constatons, c'est que le vocabulaire emprunté a permis aux locuteurs de langues du Pacifique de parler de choses pour lesquelles leurs langues n'avaient traditionnellement pas de nom, comme des théières, des jours de la semaine et la flore et la faune introduites. En ce sens, donc, les emprunts ont enrichi ces langues, de la même façon que les emprunts ont enrichi la langue anglaise. Suggérer - comme Mühlhäusler (1996) semble le faire - que les gens ne devraient pas accepter de vocabulaire emprunté consiste à faire valoir que les langues du Pacifique ne pourraient être utilisées inévitablement que dans une gamme très restreinte de domaines. Non seulement Mühlhäusler a sérieusement surestimé l'impact structurel des emprunts sur les langues du Pacifique, mais il tente de nier aux Océaniens leur droit d'interagir avec le monde moderne à travers l'utilisation créative de leurs propres langues. »

²⁰⁵ « Rien n'entre dans la langue sans avoir été essayé dans la parole, et tous les phénomènes évolutifs ont leur racine dans la sphère de l'individu ». (Saussure 1967, 231)

profils-types de locuteurs, Chapitre III3.2) et pleinement investie dans la promotion de la langue sur l'île. Les noms d'animaux qu'elle utilise dans sa narration montrent les divers parcours étymologiques d'emprunt, certains provenant de langues polynésiennes, de l'anglais et du français, produisant parfois une variation entre deux formes synonymes originaires de ces deux langues indo-européennes. Dans les différentes phrases du texte, les noms des animaux montrent un parcours étymologique d'emprunt très intéressant allant des langues polynésiennes, à l'anglais ou au français, en passant par la variation entre deux formes synonymes provenant de ces deux langues indo-européennes.

Tableau 74 : Noms empruntés d'animaux attestés dans la *Frog Story*

Forme attestée en iaai	Animal	Langue source	Forme source
<i>mun</i>	'chouette'	iaai	
<i>kuli</i>	'chien'	lgs poly. ²⁰⁶	(<i>ulii</i> , samoan ; <i>kuli</i> , wallisien, tongien...)
<i>dria</i> [dʒia]	'cerf'	anglais	<i>deer</i> [diə̯r̩]
<i>abeī</i> [abej]	'abeille'	français	<i>abeille</i> [abej]
<i>grēnui</i> [g̬v̬nui]	'grenouille'	français	<i>grenouille</i> [g̬v̬nuj]

L'exemple (200) est donné pour illustrer un nom d'animal endogène au iaai : *mun* pour la chouette :

- (200). ...**mun** ame lalaū eheedhöö hon...

mun a=me lalaū ehee dhöö ho -n
chouette 3SG=PRS voler LOC en_haut dessus -POS.3SG

... la chouette vole au-dessus de lui (litt. en haut de son dessus)

{na.FS_We.116}

Pour sa part, le chien, *kuli*, est désigné par un emprunt à une langue polynésienne qui n'est pas précisément identifiée. Les chiens ont été introduits à la période post-contact avec les Européens, probablement les premiers missionnaires du XIX^{ème} siècle qui voyageaient avec des Polynésiens convertis à la religion et sensés faciliter l'évangélisation des populations mélanésiennes (voir Chapitre I2.2.2.b). C'est ainsi que l'on explique l'origine du mot *kuli* 'chien' comme un emprunt soit au samoan *ulii* ou, plus probablement, au wallisien ou au tongien *kulī* (Hollyman 1999, 51). Aujourd'hui, *kuli* est le mot que tous les locuteurs utilisent pour désigner le chien et aucun ne perçoit l'origine étrangère de la lexie.

- (201). Hnyi ke sahaac, ame laba wanakat me haaleeny **kuli**...

hnyi ke sahaac a=me laba wanakat me haalee -ny **kuli^{poly}**
dans ART.INDEF.SG soir 3SG=PRS s'asseoir enfant et CL.P_DOM -POS.3SG chien

Un soir, l'enfant est assis par terre avec son chien...

{na.FS_We.1}

Pour sa part, l'emprunt *dria* 'cerf' donné en (202) illustre un autre cas de figure. Il rappelle comment les missionnaires protestants et anglophones ont, à la même époque,

²⁰⁶ (Hollyman 1999, 51)

inséré de nombreux emprunts anglais en iaai, ceci dans la mesure où ils ont été les premiers à avoir scolarisé les habitants d'Ouvéa et à avoir traduit la Bible.

- (202). Tootr tru nya **dria** me wâ ga jimedhöö wanakat me kuli...
- | | | | | | | | | | | | |
|-----------|------|------------|---------------------------|----|----------|------|---------|---------|---------|----|----------------------------|
| tootr | tru | nya | dria^{ang} | me | wâ | ga | jime- | dhöö | wanakat | me | <i>kuli^{poly}</i> |
| s'arrêter | PONC | ART.DEF.SG | cerf | et | regarder | vers | depuis- | en_haut | enfant | et | chien |
- Le cerf s'est arrêté pour regarder l'enfant et le chien là-bas en bas... {na.FS_We.140}*
(litt. s'arrête le cerf pour...)

Tout comme pour *kuli* 'chien', *dria* 'cerf' n'est plus perçu comme un emprunt par les locuteurs actuels du iaai. D'ailleurs, aucun des informateurs ne donne d'emprunt au français pour désigner les cerfs, qui pullulent en Nouvelle-Calédonie et dont la prononciation du nom est un symbole du français local : [sεrf] avec la consonne finale articulée. Ceci confirme que *dria* est tout à fait intégré au lexique iaai, comme une forme native. Il est donné dans le dictionnaire de Ozanne-Rivierre (1976, 41) et ne présente pas de variation dans le iaai moderne.

La situation du mot iaai pour 'abeille' est différente et montre une variation intéressante qui consiste en un doublet hybride *bii* ~ *abei* 'abeille' en iaai moderne. En effet, alors que la linguiste (1976, 33) donne *bii* pour 'abeille', clairement un emprunt à l'anglais *bee*, l'informatrice n'utilise jamais cet emprunt là, mais plutôt un emprunt au français : *abei* < *abeille*. Il semble donc que dans ce cas, l'emprunt initial à l'anglais attesté par Ozanne-Rivierre il y a plusieurs décennies ne se soit pas totalement lexicalisé en iaai. Il semble remplacé aujourd'hui par son équivalent en français, du moins chez certains jeunes locuteurs adultes, comme illustré dans (203) :

- (203). Lake ame bwebwelâ nya / bwebwelâ ûöö ka iee ookoloo nya bwiiny hâû anyin jee **abei**.
- | | | | | | | | | | | |
|------------|---------|----------|------------|------------|------------|-------|--------------------------|-------|--------|------|
| lake | ame | bwebwelâ | nya | / bwebwelâ | ûöö | ka | iee | oo- | kölu | -â |
| HYP | 3SG=PRS | secouer | ART.DEF.SG | / bwebwelâ | arbre | COMPL | brusquement | CAUS- | tomber | -TRS |
| nya | bwiiny | hâû | anyi | -n | jee | | abei^{fr} | | | |
| ART.DEF.SG | paquet | pondre | CL.P_GÉN | -POS.JC | ART.DEF.PC | | abeille | | | |
- Peut-être qu'il secoue l'arbre pour faire chuter le nid d'abeilles. {na.FS_We.78}*

Enfin, le dernier cas d'étape d'emprunt lexical en iaai qu'illustre ce texte est *grënuï*, emprunté au français *grenouille*, comme le montre l'exemple (204) :

- (204). Wanakat ame hai nya anyin **buutr** ka helââm **grënuï** edrii hnyin **buutr**.
- | | | | | | | | | | |
|---------|-----------|----------|------------|----------------------------|----------|----------------------------|-------|----------|----------------------------|
| wanakat | ame | hai | nya | anyi | -n | buutr^{ang} | ka | helââm | grënuï^{fr} |
| enfant | 3SG=PRS | soulever | ART.DEF.SG | CL.P_GÉN | -POS.3SG | botte | COMPL | chercher | grenouille |
| edrii | hnyi | -n | | buutr^{ang} | | | | | |
| en_bas | intérieur | -POS.3JC | | botte | | | | | |
- L'enfant soulève sa botte pour chercher la grenouille à l'intérieur de la botte. {na.FS_We.30}*

Dans ce cas, il n'y a pas de doublet ou de variation, seule la forme exogène provenant du français est attestée. Une variation est constatée quant à la réalisation phonétique de cet emprunt, qui est parfois articulé à la française [ks] et parfois nativisé en [r].

Ces quelques exemples extraits d'un même texte produit par une locutrice relativement jeune et particulièrement investie dans la promotion du iaai permettent d'illustrer deux points importants et qui seront discutés par ailleurs à propos des verbes au Chapitre IX. D'une part, ils montrent une stratégie différenciée d'intégration phonologique des emprunts selon la langue source, les emprunts au français étant moins adaptés phonologiquement que ceux aux autres langues. D'autre part, ils illustrent les strates successives d'emprunts, avec le remplacement d'emprunts plus anciens par des emprunts équivalents plus récents en français, produisant des cas de doublets hybrides anglais/français pour un même signifié dans la langue.

Ces deux phénomènes, l'un phonologique et l'autre purement lexical, s'expliquent en grande partie par la compétence bilingue français-iaai des locuteurs d'aujourd'hui, situation qui n'avait jamais été le cas avec les autres langues sources.

3.3.3. Les emprunts dans le lexique moderne

La collecte de données sur le lexique moderne a été conduite en partie grâce à une série de stimuli vidéo réalisée sur le terrain pour faire parler les locuteurs de leur propre environnement (voir Chapitre IV4.2.2)²⁰⁷. Cette enquête a révélé, comme attendu, un certain nombre d'emprunts et a montré avec quelles fréquences ils étaient attestés par des informateurs aux profils différents.

Pour donner un aperçu de la diversité des emprunts de la langue iaai d'aujourd'hui, le choix a été fait d'étudier en détail les textes d'un informateur en particulier (Pa.) jugé représentatif des locuteurs de la communauté linguistique. Cet informateur est un jeune homme âgé de 28 ans, habitant la tribu de Hwaadrila et qui travaille sur l'île. Il est locuteur natif du iaai, du français et du fagauvea. Le choix de ce locuteur a été motivé par le fait qu'il représente la génération en âge de devenir parents et de transmettre lui-même sa (ou ses) langue(s). Il est donc considéré que la variété du iaai dont il est locuteur constitue l'état de la langue dans son devenir. Des six textes qui correspondent aux narrations d'après stimuli

²⁰⁷ Pour rappel, le corpus à partir des stimuli vidéos est composé de l'enregistrement de six narrations descriptives des vidéos pour chacun des 23 informateurs interrogés. Ces vidéos mettaient en scène des activités de la vie quotidienne à Ouvéa dans six contextes : 1) à l'agence de la compagnie aérienne Air Calédonie ; 2) à la poste, 3) à l'aérodrome, 4) à la bibliothèque/médiathèque, 5) à la pharmacie et 6) au magasin.

vidéo de cet informateur, l'un d'entre eux est donné en Annexe (voir Textes 3). Au fur et à mesure de la description des exemples extraits des textes de Pa., des exemples attestés dans les textes d'autres informateurs seront présentés pour servir de comparaison.

Comme le montre le Tableau 75 ci-après, on trouve 36 types d'emprunts²⁰⁸ dans l'ensemble des six textes de cet informateur, qui correspondent à 94 occurrences d'emprunts attestées sur les 1 598 mots des textes. Plusieurs remarques générales concernant ces lexies exogènes peuvent être faites.

Tableau 75 : Inventaire des emprunts dans les six textes sur le lexique moderne de l'informateur Pa.

	emprunt iaai	signifié	langue source	forme source
1	ajâ	'agent'	fr	<i>agent</i>
2	ârdonâs	'ordonnance'	fr	<i>ordonnance</i>
3	ârejistreâ	'enregistrer qqch.'	fr	<i>enregistrer + -trs</i>
4	aviâ	'avion'	fr	<i>avion</i>
5	bagaj	'bagage'	fr	<i>bagage</i>
6	bie	'billet'	fr	<i>billet</i>
7	bûro	'bureau'	fr	<i>bureau</i>
8	butëi	'bouteille'	fr	<i>bouteille</i>
9	bwat	'boîte'	fr	<i>boîte</i>
10	direk	'direct'	fr	<i>direct</i>
11	droketre	'docteur'	fr	<i>docteur</i>
12	ërkal	'Air Cal'	fr	<i>Air Cal</i>
13	falawa	'pain'	ang	<i>flour</i>
14	fim	'film'	fr	<i>film</i>
15	hwen papaale	'français'	poly	<i>papaale</i>
16	kart / kart telefon	'carte' /'carte de téléphone'	fr	<i>carte/carte + téléphone</i>
17	kës	'caisse'	fr	<i>caisse</i>
18	lakur	'cour'	fr	<i>la cour</i>
19	lameri	'mairie'	fr	<i>la mairie</i>
20	mais	'maïs'	fr	<i>maïs</i>
21	mani	'argent'	ang	<i>money</i>
22	mook	'conserve'	fr	<i>moque</i>
23	okûpeâ	'occuper (un poste)'	fr	<i>occuper + -trs</i>
24	ordinatör	'ordinateur'	fr	<i>ordinateur</i>
25	pâpie	'pompier'	fr	<i>pompier</i>
26	peipë	'papier'	ang	<i>paper</i>

²⁰⁸ Pour une discussion des notions d'occurrence et de type, voir Chapitre IX3.1.

27	peti	'petit'	fr	<i>petit</i>
28	pist	'piste'	fr	<i>piste</i>
29	pochâ	'pochon'	fr. cal	<i>pochon</i>
30	poost	'la poste'	fr	<i>poste</i>
31	resû / peti resû	'reçu' / 'petit reçu'	fr	<i>reçu / petit reçu</i>
32	sârtiâ	'sortir qqch.'	fr	<i>sortir + -trs</i>
33	sidroa	'magasin'	bisl	<i>stoa</i>
34	telefon	'téléphone'	fr	<i>téléphone</i>
35	têmbr	'timbre'	fr	<i>timbre</i>
36	tusi	'livre'	poly	<i>tusi</i>

A propos des catégories lexicales, la grande majorité (32/36) des types d'emprunts sont des noms (avec une proportion d'occurrences de 84/94), tandis que les types d'emprunts verbaux ne sont que 3/36 (avec un nombre d'occurrences de 5/94): 3. *ârejistreâ* 'enregistrer qqch.' ; 23. *okûpeâ* 'occuper (un poste)' et 32. *sârtiâ* 'sortir qqch.' Les cas d'emprunts verbaux seront développés dans le chapitre suivant (Chapitre IX).

A propos des langues sources des emprunts en iaai de ces textes, on peut noter, d'une part, que le français est celle qui est de loin la plus productive, avec 31/36 types (et un nombre d'occurrence de 66/94), et, d'autre part que les derniers exemples de types d'emprunts de la liste montrent au moins trois autres sources d'emprunts: 3/36 de l'anglais, 2/36 de source polynésienne dont la langue d'origine précise n'est pas toujours facile à identifier, et 1/36 du bislama. Cette diversité d'origine des emprunts est d'ailleurs parfois attestée au sein d'une même phrase, comme dans l'exemple (205) ci-dessous comportant un emprunt à l'anglais (*peipë*) et deux au français (*ordonâs* et *droketre*) :

- (205). Walee edhöö ame oomënenâ kâu nya ***peipë*** edhöö, nya ***ordonâs*** aa hûnaa kâu hnén ***droketre*...**
- walee edhöö a=me oo- mënén -â kâu nya ***peipë^{ang}*** edhöö nya
voilà en_haut 3SG=PRS CAUS- visible -TRS DEST ART.DEF.SG papier en_haut ART.DEF.SG
ordonâs^{fr} a=a hûnaa kâu hnén ***droketre^{fr}***
ordonnance 3SG=PAS recommander DEST AGENT docteur
- Voilà là-bas elle lui montre ce papier, (c'est) une ordonnance que lui a prescrise le docteur...*
{st.LxM-5_Pa.6}

Quand on compare cette étude des emprunts trouvés dans les textes du locuteur Pa. aux enregistrements des autres informateurs, on constate que la plupart des emprunts attestés dans cet échantillon de textes sont partagés par la majorité des autres informateurs. Un certain nombre des emprunts ne sont cependant pas attestés dans le reste du corpus, et peuvent être interprétés comme des innovations « individuelles » ou *ad hoc* de ce locuteur, indiquant qu'ils sont probablement moins lexicalisés dans la langue. Cependant, ces

emprunts uniques (*nonce-borrowings*) sont aussi la preuve que le recours à des matrices externes en iaai se fait de façon assez spontanée et qu'il n'y pas ou peu de stratégie d'évitement de l'emprunt dans cette langue²⁰⁹.

En outre, l'intégration formelle²¹⁰ des emprunts est assez variable selon les unités. Cette variation dans la nativisation des formes exogènes dépend d'une combinaison de facteurs, comme la langue source, l'ancienneté de la période d'emprunt et les contextes de bilinguisme, mais aussi de choix discursifs et pragmatiques de la part du locuteur (comme un certain effet de « style » de la prononciation « à la française »). On peut voir plusieurs de ces phénomènes d'adaptation des emprunts au iaai dans la liste du Tableau 75.

Un de ces phénomènes concerne le procédé de fausse-coupe du syntagme nominal résultant dans l'« intégration de l'article » (cf. Moyse-Faurie 2008, 332–333). Il s'agit de cas où l'article français *la* ou bien l'article élidé *l'* sont interprétés comme faisant partie de la base lexicale et donc empruntés avec elle. Ce phénomène est assez couramment attesté dans les langues de pays de colonisation française, comme la Nouvelle-Calédonie (*ibid.*). En iaai, ce phénomène se retrouve par exemple dans l'emprunt *loto* 'voiture (< l'auto)' qui est très fréquent dans le discours et tout à fait lexicalisé. Dans les textes de l'informateur Pa., on relève également 17. *lakur* 'la cour' et 18. *lameri* 'la mairie', comme dans l'exemple (206) ci-dessous :

- (206). Haba ejii hnyin ***lameri*** me e hu nya Œrkal nya dok ejii aree bii hwaaban hnyin nya / jee bie hnâan hom nya *aviâ*.

haba	ejii	hnyi	-n	<i>lameri</i> ^{fr}	me	e	hu	nya	Œrkal	nya	dok
TOP	en_bas	intérieur	-POS.JC	<i>mairie</i>	TOP	3SG	EXIS	ART.DEF.SG	Air_Cal	ART.DEF.SG	endroit
ejii	are=e	bii	hwaaba	-n	hnyi	-n	nya	/ jee	bie ^{fr}	hnâan	
en_bas	3PL=PAS	faire	prix	-POS.3SG	intérieur	-POS.3SG	ART.DEF.SG	/ ART.DEF.PC	billet	pour	
hom	nya	<i>avid</i> ^{fr}									
prendre	ART.DEF.SG	avion									

Là à l'intérieur de la mairie c'est (l'agence) Air Cal, l'endroit où ils payent le / les billets pour prendre l'avion. {st.LxM-1_Pa.3}

L'emprunt avec article intégré *lameri* est néanmoins en variation avec son équivalent sémantique *meri*, sans l'intégration de l'article. Les occurrences de cette dernière variante sont d'ailleurs plus nombreuses dans le corpus moderne que celle avec article intégré,

²⁰⁹ Bien évidemment, cette remarque dépend aussi de critères sociolinguistiques et du profil-type de locuteur, certains plus puristes ou conservateurs évitant davantage les formes exogènes que le reste des locuteurs de la communauté linguistique. À l'inverse du iaai qui semble assez ouvert à l'emprunt lexical, la littérature fait état de certaines langues très réfractaires au recours à des formes exogènes pour enrichir leur lexique. Il s'agit notamment de langues indiennes d'Amérique Latine (cf. Campbell and Grondona 2012).

²¹⁰ Les stratégies d'adaptations formelles en iaai ne seront pas développées dans ce chapitre, mais cette question sera en partie traitée dans le chapitre sur les verbes d'emprunts (voir Chapitre IX5).

comme dans l'exemple suivant provenant d'un texte produit par un autre informateur que Pa. :

- (207). Ogeme oo Mooli ame he hnyimëkan **meri**.

oge=me oo Mooli a=me he hnyimëka -n **meri^{fr}**
1SG=PRS voir Mooli 3SG=PRS marcher face -POS.JC **mairie**

Je vois Mooli qui marche devant la mairie.

{st.LxM-1_Te.1}

À partir de l'exemple (206), on relève aussi trois autres emprunts au français 4. *aviâ*, 7. *bie* et 13. *Ērkal*, qui sont intéressants car très courants dans l'ensemble des enregistrements et témoignant de différentes formes d'emprunts.

Le cas de l'emprunt *aviâ* 'avion', qui est attesté dans les enregistrements d'après les stimuli vidéo de tous les informateurs, est intéressant car il semble tout à fait lexicalisé et semble avoir complètement intégré le lexique de la langue, au point d'entrer dans des formes dérivées (voir 3.2.1.a) ou composées (voir 3.2.1.b, exemple (192)). Un second exemple de *aviâ* est donné ici en (208), mais il en existe beaucoup d'autres dans le corpus.

- (208). ... tavëët adreme he but öö ka he ka hnyi **aviâ**.

tavëët adre=me he but öö ka he ka hnyi **aviâ^{fr}**
gens 3PL=PRS marcher REV ?? COMPL aller DEST dans **avion**

...les gens marchent pour aller dans l'avion.

{st.LxM-3_Pa.10}

Bie 'billet', le second emprunt qui est attesté dans l'exemple (206), est très courant également dans les autres enregistrements du corpus ; il est employé pour désigner les billets d'avion. Ce qui est intéressant à son sujet est qu'il peut entrer en variation avec ses équivalents sémantiques *hnen* 'place' (exemple (209)a.) ou l'emprunt correspondant *plas* (exemple (209)b.), ici attestés chez d'autres informateurs que Pa. :

- (209). a. Biso ame kot hmetu *machin* me hom *peipë* ka anyâ **hnen** moomo.

Biso a=me kot hmetu *machin^{fr}* me hom *peipë^{ang}* ka anyâ **hne** -n moomo
Biso 3SG=PRS taper ITER machine et prendre papier COMPL faire place -POS.JC femme

Biso tape encore sur la machine et prend un papier pour faire la place (le ticket) de la femme.

{st.LxM-1_Lo.11}

- b. Haba edhöö ame ka hom anyin tang ame ka bii hwaaban jee **plas**.

haba edhöö a=me ka hom anyi -n tang a=me ka bii hwaaban
TOP en_haut 3SG=PRS ASS prendre CL.P_GÉN -POS.3SG sac 3SG=PRS ASS payer
jee **plas^{fr}**
ART.DEF.PC place

Là, elle prend son sac pour payer les places.

{st.LxM-1_De.9}

Enfin, l'emprunt d'un nom propre, *Ērkal* 'Air Cal' illustre un type de variation entre l'emprunt d'une forme apocopée et celle d'une forme intégrale. Dans le corpus, *Ērkal* est en variation avec la forme non apocopée *Ērkaledoni* qui est le nom de la compagnie aérienne locale 'Air Calédonie'. Dans les données, un autre exemple de variation entre forme intégrale

et forme apocopée est attesté avec la paire *ârdinatér* (exemple (210)a.) et *ârdi* (en (210)b.) pour ‘ordinateur’. Il faut noter que ces deux formes apocopées sont plus employées que leur équivalent entier en français local (quelle que soit l’origine du locuteur).

- (210). a. Biso ame hom ien ka *ârejistreâ* hnyi ***ârdinatér***.

Biso a=me hom ie -n ka *ârejistre^{fr}* -â hnyi ***ârdinatér^{fr}***
 Bisò 3SG=PRS prendre nom -POS.3SG COMPL enregistrer -TRS dans ordinateur
Biso prend son nom pour l'enregistrer dans l'ordinateur. {st.LxM-1_Pa.9}

- b. Biso ame kot *klavie* ke ame ka hngele ga wâ edhöö nya anyin ***ârdi***.

Biso a=me kot *klavie^{fr}* ke a=me ka hngele ga wâ edhöö nya
 Bisò 3SG=PRS taper clavier et 3SG=PRS ASS regarder COMPL voir en_haut ART.DEF.SG
 anyi -n ***ârdi^{fr}***
 cl.p_gén-pos.3sg **ordi**

Biso tape au clavier et elle observe (litt. regarde pour voir) son ordi là-haut... {st.LxM-1_Ba.5}

Quelques autres exemples de phrases extraites des données de Pa. sur le lexique moderne peuvent être donnés pour illustrer les emprunts les plus fréquents dans le discours spontané et la diversité de leur source. L’exemple (211) ci-dessous atteste de l’usage de deux emprunts très répandus et faisant partie du lexique moderne courant en iaai : *mani* ‘argent’ (de l’anglais *money*) et *poost* ‘la poste’ (du français).

- (211). Ame ka he but öö ka dir hnyin uma edhöö nya uma / nya uma hlihlii ***mani*** nya ***poost*** ien.

a=me ka he but öö ka dir hnyi -n uma edhöö nya uma
 3SG=PRS ASS aller REV ?? COMPL entrer intérieur -POS.3SG maison en_bas ART.DEF.SG maison
 / nya uma hlihlii ***mani^{ang}*** nya ***poost^{fr}*** ie -n
 / ART.DEF.SG maison tirer **argent** ART.DEF.SG **poste** nom -POS.3SG

Elle va entrer dans cette maison là-bas, c'est la maison / la maison pour retirer de l'argent, son nom c'est la poste. {st.LxM-2_Pa.10}

Dans cette exemple, l’occurrence de *poost* pour désigner le bâtiment ou l’institution correspond à une forme de citation (‘son nom c’est la « poste »), mais cet emprunt est par ailleurs très fréquent dans d’autres contextes discursifs et chez d’autres informateurs, comme dans l’exemple suivant, attesté chez un informateur traditionnel âgé et considéré comme conservateur :

- (212). Haba ***mani*** areme ip hnyi ***poost***...

haba ***mani^{ang}*** are=me ip hnyi ***poost^{fr}***
 TOP argent 3PL=PRS prendre dans **poste**

Quant à l'argent, ils le prennent à la poste... {st.LxM-2_Ni.11}

L’exemple de l’emprunt *mani* de l’exemple (211) ci-dessus sera utilisé ici pour illustrer le phénomène de calque sémantique dans la forme composée lexicalisée *hlihlii mani* (voir Tableau 73 dans la section 3.2.3 de ce chapitre). *Mani* y apparaît comme le complément incorporé du verbe *hlihlii* ‘tirer’, la combinaison formant un calque de l’expression ‘retirer de

l'argent' du français. Cette forme de calque est régulièrement utilisée aujourd'hui en iaai pour désigner l'action de retirer de l'argent à un distributeur ou à un guichet.

Enfin, pour finir avec cette section sur les emprunts dans le lexique moderne en iaai, un dernier cas considéré sera un des emprunts aux langues polynésiennes en iaai, ici l'emprunt au samoan *tusi* 'livre, papier, lettre' (voir section 3.2.2.3.2.2.b de ce chapitre).

- (213). Ame na aû but öö nya ***tusi*** eja aa na ûca eja.

a=me na aû but öö nya ***tusi^{sam}*** eja a=a na ûca eja
3SG=PRS seul lire REV ?? ART.DEF.SG **livre** avant 3SG=PAS seul choisir avant

Elle lit le livre qu'elle a choisi tout à l'heure.

{st.LxM-4_Pa.10}

Cette forme empruntée n'est plus du tout perçue comme exogène par les locuteurs et elle fait totalement partie du lexique régulier du iaai moderne. Comme il a déjà été vu dans la section sur les compositions lexicalisées, cet emprunt entre productivement dans des compositions avec d'autres lexies natives du iaai : *hnaip tusi* 'bibliothèque (meuble pour ranger les livres)' (voir Tableau 62), ou *uma tusi* 'bibliothèque (bâtiment)' (Tableau 65), ou encore *uma öû tusi* en tant que complément incorporé, comme dans l'exemple

- (214). Ame na he but öö ka hnyi uma edhöö, haba uma edhöö nya uma öû ***tusi***.

a=me na he but öö ka hnyi uma edhöö haba uma edhöö nya
3SG=PRS seul aller REV ?? DEST dans maison en_bas TOP maison en_bas ART.DEF.SG
uma öû ***tusi^{sam}***
maison lire **livre**

Elle se dirige seule vers la maison là-bas, cette maison c'est la bibliothèque (litt. la maison pour lire des livres).

{st.LxM-4_Pa.2}

Conclusion

Ce chapitre sur les néologismes du iaai avait pour but de contribuer à l'actualisation de la description du iaai pour le présenter tel qu'il est parlé aujourd'hui par des locuteurs de différentes générations. Le postulat de cette étude est que la néologie fait partie des phénomènes de changements nécessaires à toutes les langues du monde, si elles ont vocation à rester utiles à dire le monde de leurs locuteurs.

Ce cas d'étude de la néologie en iaai a poursuivi plusieurs pistes. Il a montré combien ce domaine du lexique est révélateur d'indices sur l'histoire des contacts de populations, sur les évolutions sociales ou culturelles des groupes humains ou encore sur les bouleversements scientifiques ou technologiques du domaine des connaissances. En étudiant la néologie en iaai, on a pu reconstituer des traces de la genèse des échanges entre la population d'Ouvéa et d'autres populations, plus ou moins lointaines, et reconnaître les divers domaines d'influences des différents groupes.

Cette étude de néologie avait aussi un intérêt linguistique évident quant à la connaissance du fonctionnement de la langue dans ses dynamiques lexicales, en identifiant les procédés de créations lexicaux les plus productifs et en analysant leur mode opératoire. Une telle étude a ainsi été conçue pour présenter une approche aussi systématique et compréhensive du phénomène que possible en le situant dans le contexte de développements récents de la discipline des sciences du langage, en particulier ceux qui s'intéressent aux phénomènes de langues en danger et, nécessairement donc, de langues en contact. Considérant l'incontournable besoin de modernisation de ces langues si elles sont appelées à survivre à ce siècle, cette étude se situe en soutien à une éventuelle entreprise d'action d'aménagement et d'enrichissement du lexique de la langue iaai. En ce sens, cette étude pourrait servir d'appui et de référence à des projets d'équipement de la langue iaai, en particulier en terme de production de nouvelles unités de vocabulaire qui aideraient à renforcer la place de la langue dans l'enseignement, voire dans les médias. Elle complète en cela les propositions de modernisation du iaai initiées par Miroux et Jeno (Miroux 2008; Miroux 2007a).

Au-delà de ces perspectives d'aménagement terminologique, ce chapitre a montré que le iaai était une langue active, dynamique et créatrice. Certes, les particularités de sa situation de contact avec le français, langue qui occupe la place de langue dominante et véhiculaire dans le pays, le bilinguisme généralisé et non égalitaire, sont des facteurs qui encouragent davantage à l'emprunt qu'à la création endogène. Cependant, l'emprunt lexical n'en demeure pas moins un procédé créatif où les mots exogènes sont plus ou moins intégrés à la phonologie du iaai mais s'incorporent dans le respect de la morphosyntaxe de la langue cible.

La préférence pour les procédés les plus transparents sémantiquement et l'absence de rejet massif, dans la pratique de la langue, du recours à l'emprunt, permettent à de nombreuses créations *ad hoc* et à de nombreux emprunts individuels de se faire une place progressivement dans la langue iaai d'aujourd'hui.

Le chapitre qui suit va poursuivre cette étude en se focalisant sur le cas particulier des emprunts de verbes en iaai. De nouveau, l'analyse de ce phénomène permettra de montrer en quoi l'emprunt est révélateur non pas de la décadence de la langue iaai, mais de la capacité d'adaptation et de résilience des locuteurs de cette langue.

Chapitre IX

Intégration des verbes empruntés

1. Introduction à la problématique

Le dépouillement des données collectées d'après les stimuli vidéo (voir Chapitre IV4.2.2.b), qui étaient destinés à faire ressortir le lexique « moderne » du iaai, a révélé l'usage de nombreux emprunts lexicaux, provenant notamment du français. Parmi cet inventaire, il s'est avéré que figuraient de nombreux emprunts de verbes. J'ai donc étendu mon travail de dépouillement à d'autres types de textes de mon corpus (narrations spontanées, récits de vie, récits de tradition orale, correspondances écrites, narrations d'après stimuli vidéo type *Pear Story* et *Frog Story*) afin de vérifier cette tendance et le résultat a été tout aussi probant puisque, là encore, les verbes empruntés se sont avérés nombreux. Il m'est donc apparu que l'emprunt de lexèmes appartenant à cette classe de mots en iaai constituait un phénomène majeur de la langue parlée aujourd'hui, et donc un thème à aborder en détail dans cette thèse.

En outre, un intérêt particulier pour le phénomène d'emprunt verbal a émergé ces dernières années, notamment sous l'impulsion des linguistes Søren Wichmann et Jan Wohlgemuth (Wohlgemuth and Wichmann 2008; Wohlgemuth 2009). Leurs recherches, menées dans une perspective typologique, pointent du doigt le manque de données sur ce thème dans la plupart des descriptions linguistiques qui ignorent très souvent cette question. Cet écueil dans la littérature est probablement attribuable au fait que pendant longtemps la communauté linguistique a défendu l'idée que les langues n'empruntaient pas de verbes en tant que verbes mais opéraient nécessairement un processus de verbalisation dans la langue cible, théorie proposée par Moravcsik (1975) et reprise, par exemple, plus récemment par Valenzuela (2005), notamment. Cette théorie est remise en cause par Wohlgemuth et Wichmann qui parviennent à dégager des tendances générales ainsi que différents types de stratégies d'intégration des verbes empruntés. Suite à cette étude préliminaire, Wohlgemuth (2009) livre une analyse à visée typologique de ce phénomène et parvient à démontrer que des verbes peuvent bel et bien être empruntés en tant que verbes (*ibid.*, 270).

Dans le milieu des linguistes océanistes, il n'y a pas eu, à ma connaissance, de travaux portant exclusivement sur le phénomène d'emprunt et d'intégration des verbes dans les langues de cette région. Ce type d'emprunt est néanmoins mentionné dans quelques

publications portant sur l'emprunt lexical en général en faisant état de quelques cas d'emprunts verbaux, ce qui encourage à prospecter dans cette direction. Il faut mentionner des exemples de verbes empruntés cités en rapanui (Makihara 2001), en hawaiien (Parker Jones 2009) ainsi que quelques exemples dans des langues kanak de Nouvelle-Calédonie et en bislama (Moyse-Faurie 2008). Ce chapitre de la thèse a pour objectif, outre de reconnaître la possibilité de l'emprunt de verbes en tant que verbes, de contribuer à une meilleure connaissance du phénomène de l'emprunt verbal, par l'apport d'une description détaillée de l'intégration des verbes empruntés en iaai moderne, tout en espérant inciter les linguistes, notamment océanistes, à porter un intérêt particulier sur cette problématique encore trop ignorée et, de fait, encore mal comprise.

Dans un premier temps (§ 2), je proposerai une courte discussion théorique sur la notion d'« empruntable » des verbes et celle de hiérarchie des emprunts. Ensuite (§ 3), je ferai l'examen de l'inventaire de ces emprunts en iaai, en terme de types et de fréquence d'occurrences et en identifiant les quatre langues sources dont ils proviennent. Puis, il sera question (§ 4) de la sémantique de ces néoverbes et de s'interroger quant à leur « nécessité ». La quatrième section sera consacrée à l'identification des types d'étymons de ces emprunts verbaux en iaai. Viendra ensuite l'analyse des stratégies d'intégration phonologique (§ 5) et morphosyntaxique (§ 7), en passant par l'identification des types d'étymons (§ 6). Ce chapitre se refermera sur des considérations sociolinguistiques interrogeant des liens possibles entre caractéristiques extralinguistiques relevant des locuteurs et fréquences d'emprunt des verbes.

2. Hiérarchie des emprunts et empruntable des verbes

Dès le début de l'intérêt porté par les linguistes sur les situations de contact de langues (Haugen 1950; Weinreich 1953; Haugen 1953), la question de l'« empruntable » (*borrowability*) des différents constituants des langues (phonèmes, lexèmes, paradigmes syntaxiques, etc.) a été au cœur des discussions.

2.1. Hiérarchies et échelles d'empruntable

Plusieurs auteurs ont établi des échelles ou des hiérarchies de ce qui est davantage susceptible d'être emprunté d'une langue à une autre (Curnow 2001, 417 donne une liste non exhaustive de ces travaux, voir aussi Matras 2007), alors que d'autres ont davantage réfléchi en termes de contraintes (Moravcsik 1978) facilitant ou inhibant certains emprunts. Au-delà

des divergences de méthodes et de points de vue à propos de ces hiérarchies, il est important de retenir essentiellement trois points :

- (i) rien n'est impossible en termes d'emprunt : ce sont les caractéristiques typologiques de chacune des langues (source et cible) qui définissent les contraintes quant à la facilité de transfert de certaines caractéristiques (Field 2002, 40) ;
- (ii) la nature et l'intensité du contact jouent un rôle dans le type d'élément linguistique transférable d'une langue source vers une langue cible (Thomason 2001, 70–71; Thomason and Kaufman 1988) ;
- (iii) les prédictions et les tendances que peuvent définir des hiérarchies d'empruntabilité peuvent être enfreintes, notamment quand les langues en contact sont typologiquement très proches.

On comprend qu'à ce sujet il soit bien difficile d'ériger des lois universelles en matière de fonctionnement des emprunts : pour chacune des hiérarchies ou des contraintes proposées des contre-exemples ont pu être évoqués par ailleurs dans la littérature (Campbell 1993, 100) :

The circumstances of each borrowing situation may lead to violation in individual languages of any proposed borrowability scale.²¹¹

2.2. Spécificité du phénomène d'emprunt verbal

Malgré tout, il existe un relatif consensus concernant certaines tendances qui peuvent nous être utiles dans cette étude. Parmi elles, celle qui reconnaît que les langues empruntent plus fréquemment des noms que des verbes, ce que Matras (2007, 61) formalise dans la hiérarchisation suivante :

noms, conjonctions > verbes > marques du discours > adjectifs > interjections > adverbes > autres particules, adpositions > numéraux > pronoms > affixes dérivationnels > affixes flexionnels

tout en précisant qu'il ne s'agit pas d'une hiérarchie implicationnelle :

There is no evidence to suggest that borrowing in a lower-ranking category necessarily entails borrowing in higher-ranking categories²¹².

²¹¹ « Les circonstances de chaque situation d'emprunt pour une langue particulière peuvent conduire à la violation de toute échelle d'empruntabilité proposée. »

²¹² « il n'y a pas de raison de suggérer que l'emprunt d'une catégorie de rang inférieur implique l'emprunt d'une catégorie de rang supérieur. »

Cette hiérarchie place les emprunts verbaux au second rang après les noms et conjonctions, situant ces catégories de mots comme étant, de fait, les moins stables dans le lexique d'une langue, c'est-à-dire plus ouvertes à l'emprunt que des catégories très grammaticales telles les affixes, par exemple.

De plus, par rapport aux noms, Haspelmath et Tadmor (2009) ont montré, dans une étude quantitative comparant les emprunts dans une quarantaine de langues du monde, que les emprunts de verbes sont deux fois moins nombreux que ceux de noms. Cela s'explique non seulement parce que les langues comptent plus de noms que de verbes dans leur lexique, mais aussi proportionnellement aux nombres d'items de chacune de ces deux catégories de mots dans leur corpus (Tadmor, Haspelmath, and Taylor 2010, 231). D'autres raisons semblent pouvoir expliquer pourquoi les verbes sont moins susceptibles d'être empruntés que les noms, dont la double fonction dénominative et prédicative des verbes mentionnée par Matras (2007, 48) (c'est moi qui souligne) :

The difficulty [about borrowing a verb] lies in the *conceptual complexity* of the verb, and the fact that when borrowed and integrated, the verb is expected to perform two operations : the first is to serve as a *referential lexical item* [...]. The second is to initiate the *predication* and so to serve as the principal anchor point for the entire proposition of the utterance.²¹³

Il semble donc que ce soit en termes d'économie qu'il faille voir la différence entre emprunt de nom *versus* emprunt de verbe : il est plus difficile, plus coûteux linguistiquement, d'emprunter un verbe qu'un nom. D'un point de vue sémantique, parce qu'il est plus facile d'emprunter la dénomination d'un objet concret que d'une action ; d'un point de vue morphosyntaxique, parce qu'il est plus difficile d'emprunter un lexème qui nécessite des opérations de flexion lourdes (verbe) dans la langue source autant qu'il est plus difficile d'accorder un néoverbe avec des opérations de flexions complexes si la langue cible le nécessite. Les noms, eux, sont moins souvent fléchis. Cette différenciation entre noms et verbes nous rappelle que les verbes se situent à la frontière entre lexique et grammaire de la langue. C'est en ce sens que Moravcsik (1975), dans son étude pionnière consacrée aux verbes empruntés, ne reconnaissait pas la possibilité d'emprunter des verbes en tant que verbes ni de les intégrer sans obligatoirement avoir recours à un marquage morphologique de la « verbalité » du lexème exogène, ce qu'elle formule comme la nécessaire qualité « bimorphémique-bilingue » des verbes empruntés. Mais trente ans plus tard, grâce à une

²¹³ « La difficulté [dans l'emprunt d'un verbe] réside dans la *complexité conceptuelle* qui caractérise un verbe et dans le fait que, quand il est emprunté et intégré, un verbe est supposé réaliser deux opérations : la première est de servir d'*item lexical référentiel* [...]. La seconde est d'initier la *prédication* et ainsi de servir de point d'ancre pour toute la proposition de la phrase. »

étude comparative de bien plus large ampleur, cette théorie a été remise en cause par l'hypothèse de Wichmann & Wohlgemuth (2008) qui met en lumière le fait que l'emprunt de verbe en tant que verbe est non seulement possible mais largement attesté, et que les langues (les locuteurs) procèdent à cette adoption par différentes stratégies. Selon le degré d'intégration dans la langue cible, ils proposent la hiérarchie suivante (*ibid.*, 108) :

Hierarchie d'intégration des verbes empruntés :

verbe léger > insertion indirecte > insertion directe > transfert de paradigme

Par ailleurs, la notion de distance typologique (cf. "typological distance" dans Thomason 2001, 279), aussi appelée *congruence structurelle* (cf. Meakins and O'Shannessy 2012), est également essentielle. Cette notion recouvre le fait que les options possibles d'empruntable de lexèmes provenant de différentes catégories grammaticales dans une langue dépendent aussi très largement des caractéristiques morphosyntaxiques des langues en contact (source et cible). C'est d'autant plus vrai concernant les verbes, comme l'affirme Winford (2003, 52) :

The borrowing of verbs tends to be facilitated in cases where there is close typological similarity in verbal structure between the languages in contact, or where the borrowed item can be fitted easily into the morphology of the recipient language.²¹⁴

En ce sens, le cas du iaai est particulièrement intéressant puisque les néoverbes relevant du processus d'emprunt, et provenant de langues plutôt éloignées typologiquement, s'intègrent parfaitement à la structure morphosyntaxique de la langue, répondant à une stratégie caractérisée qui sera le thème central développé dans ce chapitre.

Pour finir cette section portant sur les bases théoriques de cette problématique, il faut noter que l'acceptation du phénomène d'emprunt verbal que j'ai dans cette étude sur le iaai s'étend au-delà de la définition restrictive qu'en donne Wohlgemuth (2009, 67). En effet, alors que l'auteur se limite aux cas correspondant à la caractérisation suivante :

A *loan verb* is an established borrowed lexical item (i.e. not one inserted ad-hoc) which can count as a verb (or is predominantly « verby », i.e. an action word that prototypically serves as the head of a predicate phrase), both in the recipient (borrowing) and in the donor (source) language.²¹⁵

²¹⁴ « L'emprunt de verbes tend à être facilité dans les cas où il y a une forte similarité typologique dans les structures verbales des langues en contact, ou bien quand l'item emprunté peut facilement coller à la morphologie de la langue cible. »

²¹⁵ « Un emprunt verbal est un item lexical emprunté établi (c'est-à-dire, qui n'est pas inséré *ad hoc*) qui peut compter comme un verbe (ou bien est principalement verbal, c'est-à-dire un mot d'action qui sert prototypiquement de tête d'une phrase prédictive), aussi bien dans la langue cible (emprunteuse) que dans la langue source (donneuse). »

pour ma part, je considèrerais également comme verbes résultant de l'emprunt des lexèmes remplissant un rôle verbal en iaai mais dont l'étymon n'est pas verbal dans la langue source.

3. Types et origines des verbes empruntés en iaai

Au vu du nombre assez important de verbes d'origine exogène dans mon corpus en iaai moderne, le phénomène d'emprunt verbal semble être un élément significatif de son fonctionnement. Après avoir comptabilisé les occurrences attestées dans les textes, il s'agira d'en identifier l'origine linguistique et épistémologique.

3.1. Types, occurrences et fréquence

Tout d'abord, il s'avère nécessaire de distinguer les *types* des *tokens* (Appel and Muysken 1987, 171), afin de disposer d'une idée plus précise de la fréquence des emprunts verbaux dans le corpus (Winford 2003, 51). Pour rappel, les types sont des unités lexicales hors contexte d'énonciation, comme les entrées d'un dictionnaire par exemple, alors que les *tokens* sont les occurrences, les réalisations individuelles de chacun des types en contexte d'énonciation. Ainsi, en se basant sur le nombre de types, on aura une image de l'ampleur du recours à l'emprunt pour différents lexèmes dans la langue. Alors qu'une évaluation basée sur le nombre d'occurrences (*tokens*) donnera comme indication la fréquence d'usage de chaque lexème emprunté (types), permettant de statuer s'il s'agit d'emprunts courants ou sporadiques et de mesurer leur degré d'intégration dans la langue.

La liste des verbes empruntés (Tableau 76, ci-après) est donc constituée de cinquante-huit types réalisés en deux cent deux occurrences chez trente informateurs différents et dans des données de nature variée (narrations, élicitations d'après stimuli, lettres de correspondances, etc.). Dans ce tableau, les données sont organisées par ordre décroissant du nombre d'occurrences (colonne D), combiné à l'ordre décroissant du nombre d'informateurs ayant produit ces occurrences (colonne E) et, enfin, par ordre alphabétique (colonne A) pour distinguer les types de verbes qui auraient le même nombre d'occurrences et d'informateurs.

Tableau 76: Emprunts verbaux recensés dans le corpus et classés par fréquence d'occurrence

A/ Type	B/ Signifié	C/ Langue source	D/ Occurrences	E/ Informateurs
1 <i>sârti</i>	'sortir'	français	31	17
2 <i>paase</i>	'passer'	français	24	12
3 <i>telefon</i>	'téléphoner'	français	23	11
4 <i>ârejistre*</i>	'enregistrer'	français	14	11
5 <i>weitr</i>	'peser ; enregistrer'	anglais	8	7
6 <i>okápe</i>	'(s')occuper'	français	7	3
7 <i>salem</i>	'vendre'	bislama	6	4
8 <i>âkese</i>	'encaisser'	français	4	2
9 <i>râje*</i>	'ranger'	français	3	3
10 <i>âbarke</i>	'embarquer'	français	3	2
11 <i>esplike</i>	'expliquer'	français	3	2
12 <i>forse</i>	'obliger'	français	3	2
13 <i>kalkûle</i>	'calculer'	français	3	2
14 <i>konekte</i>	'connecter'	français	3	2
15 <i>peti</i>	'être petit'	français	3	2
16 <i>turne</i>	'tourner'	français	3	2
17 <i>arete</i>	'arrêter'	français	2	2
18 <i>boosu</i>	'saluer'	français	2	2
19 <i>burum</i>	'balayer'	anglais	2	2
20 <i>dekole</i>	'décoller'	français	2	2
21 <i>echâje*</i>	'échanger'	français	2	2
22 <i>ëstale</i>	's'installer'	français	2	2
23 <i>filme</i>	'filmer'	français	2	2
24 <i>kâtinûe</i>	'continuer'	français	2	2
25 <i>kole</i>	'coller'	français	2	2
26 <i>poste</i>	'poster'	français	2	2
27 <i>rakâte</i>	'raconter'	français	2	2
28 <i>retire</i>	'retirer'	français	2	2
29 <i>rezérve</i>	'réserver'	français	2	2
30 <i>châje*</i>	'changer'	français	2	1
31 <i>fotokopie</i>	'photocopier'	français	2	1
32 <i>itaalofa</i>	'saluer'	drehu	2	1
33 <i>lusim</i>	'perdre'	bislama	2	1
34 <i>separe</i>	'séparer'	français	2	1
35 <i>trein</i>	'encaisser'	anglais	2	1
36 <i>ateri</i>	'atterrir'	français	1	1
37 <i>âwaie</i>	'envoyer'	français	1	1
38 <i>decharje*</i>	'décharger'	français	1	1
39 <i>espoze</i>	'exposer'	français	1	1
40 <i>etûdie</i>	'étudier'	français	1	1
41 <i>fête</i>	'feinter'	français	1	1
42 <i>fuie</i>	'fouiller'	français	1	1
43 <i>glise</i>	'glisser'	français	1	1
44 <i>jere*</i>	'gérer'	français	1	1
45 <i>kâtakte</i>	'contacter'	français	1	1
46 <i>kâte</i>	'compter'	français	1	1
47 <i>kestione</i>	'questionner'	français	1	1
48 <i>krwaze</i>	'croiser'	français	1	1
49 <i>pare</i>	'être prêt'	français	1	1
50 <i>pioche</i>	'piocher'	français	1	1
51 <i>propoze</i>	'proposer'	français	1	1
52 <i>rakroche</i>	'raccrocher'	français	1	1
53 <i>râpli</i>	'remplir'	français	1	1
54 <i>rekûpere</i>	'récupérer'	français	1	1
55 <i>reûsi</i>	'réussir'	français	1	1
56 <i>sirkûle</i>	'circuler'	français	1	1
57 <i>tuche</i>	'toucher'	français	1	1
58 <i>ûtileze</i>	'utiliser'	français	1	1
TOTAL			202	30

En ce qui concerne la fréquence d'occurrence des types de verbes, elle s'avère assez disparate et plusieurs observations peuvent être faites :

1. **Fréquence** : on peut distinguer trois catégories de verbes d'emprunts : (i) les verbes très fréquents (de trente-et-une à huit occurrences, encadrés en traits pleins dans le Tableau 76) qui sont au nombre de cinq dans mon inventaire : *sârti* ; *paase* ; *telefon* ; *ârejistre* ; *weitr* ; (ii) les verbes assez fréquents (de sept à deux occurrences, délimités par une ligne en pointillé dans le tableau) au nombre de trente ; et (iii) les verbes rares, avec une seule occurrence, qui constituent des hapax (au nombre de vingt-trois). Cette question d'hapax (Poplack, Sankoff, and Miller 1988) sera davantage discutée dans la sous-section consacrée au français (3.2.1 de ce Chapitre, et Chapitre VIII3.3).
2. **Nombre d'informateurs** : En plus de l'évaluation de la fréquence en fonction du nombre d'occurrences, il s'avère important de tenir compte également du nombre d'informateurs ayant produit les occurrences des emprunts verbaux. En effet, il est évident qu'un verbe (type) présent plusieurs fois dans les données mais produit par un seul locuteur ne sera pas considéré comme ayant la même fréquence dans la langue qu'un autre verbe ayant le même nombre d'occurrences par exemple, mais présent dans les données d'un plus grand nombre d'informateurs.

Voilà pourquoi je discrimine dans des catégories de fréquence différentes développées dans le point 1. ci-dessus les verbes ayant jusqu'à huit occurrences et ceux à partir de sept, deux taux pourtant très proches, mais qui se distinguent en fait par le nombre d'informateurs ayant produit ces occurrences (respectivement sept et trois). La fréquence globale des verbes d'emprunts s'établit donc à partir d'un croisement plurifactoriel entre nombre d'occurrences (colonne D) et nombre d'informateurs différents (colonne E), auteurs de ces occurrences.

3.2. Langues sources des emprunts verbaux

Les verbes résultant de l'emprunt en iaai proviennent de quatre différentes langues sources²¹⁶ (colonne C du Tableau 76), mais dans des proportions différentes : la très grande majorité est empruntée au français (cinquante deux sur cinquante-huit), le reste à trois autres langues avec qui les locuteurs du iaai ont pu être en contact à un moment ou à un autre de leur histoire : l'anglais, le bislama et une langue polynésienne via le drehu (pour cette dernière langue source, une discussion sera nécessaire pour la départager du fagauvea). En

²¹⁶ Dans les exemples, la langue source sera notée en exposant du lexème emprunté dans la ligne de découpage morphologique : ^{ang} anglais ; ^{bis} bislama ; ^{dre} drehu ; ^{fr} français.

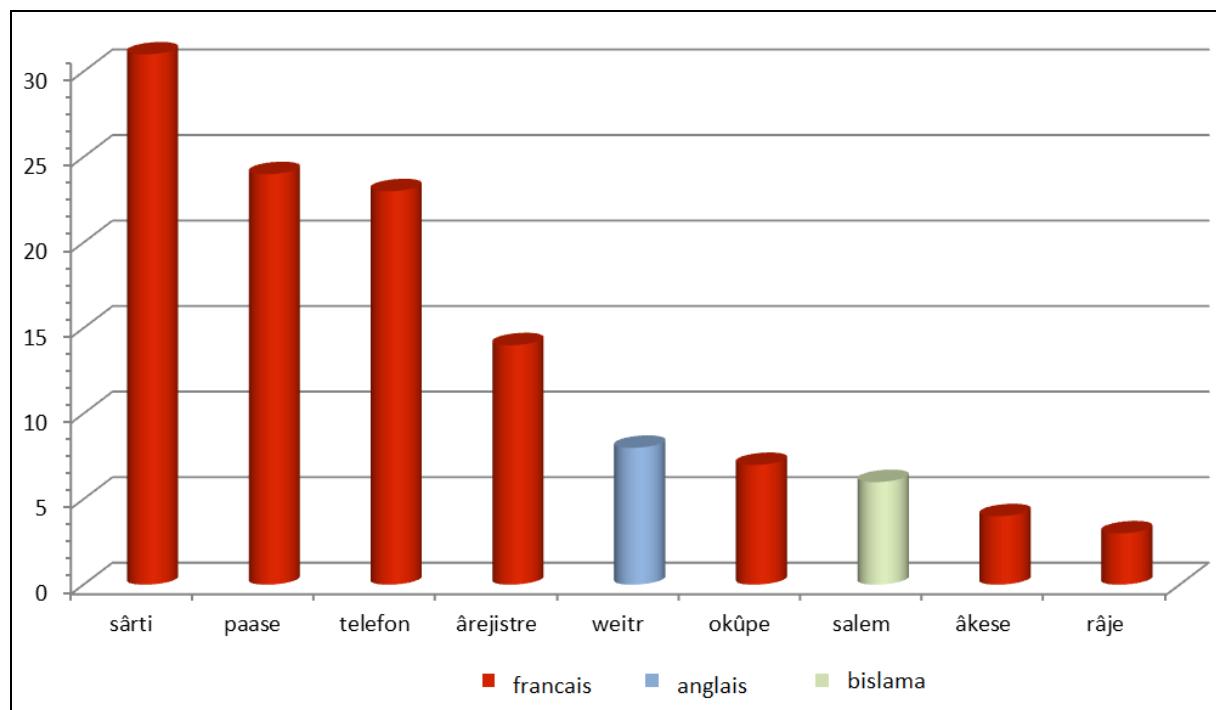
outre, il faut noter que seules ces quatre langues fournissent des emprunts verbaux attestés dans le corpus moderne du iaai, mais d'autres langues sont à l'origine de davantage d'emprunts lexicaux dans cette langue (voir Chapitre VIII).

3.2.1. Français

La très grande majorité des emprunts verbaux relevés dans mon corpus du iaai moderne provient du français (plus de 89% des types), langue avec laquelle le contact est le plus prégnant et étalé sur la plus longue période de temps. Il est important ici de rappeler que les locuteurs du iaai sont depuis environ trois générations tous bilingues en français (l'école publique a été ouverte aux Kanak en 1946), ce qui explique en grande partie l'abondance d'emprunts à cette langue²¹⁷.

Les emprunts verbaux originaires du français sont à la fois les plus importants en nombre (de types) mais ce sont également les plus fréquents en termes d'occurrences : sur les neuf verbes empruntés attestés dans le plus grand nombre d'occurrences, sept ont pour langue source le français, comme l'illustre la Figure 7 ci-dessous :

Figure 7: Langues d'origine des 9 verbes empruntés les plus fréquents dans le corpus du iaai moderne



²¹⁷ Lorsque je parle ici du « français » il est évident que je fais référence à la variété du français calédonien dont le lexique a ses propres spécificités phonétiques et sémantiques (*cf.* Pauleau 1988; Pauleau 2007). Je parlerai de français standard si je dois faire référence à la variété de français de France métropolitaine (si tant est qu'une telle variété englobante existe...), accessible via certains média ou contacts avec des Métropolitains.

L'exemple (215) ci-dessous illustre l'emploi d'un verbe emprunté au français, *sârti* 'sortir', le plus fréquent dans les données du corpus :

- (215). Areme *sârti* but edhöö hnyin *sal*

are=me *sârti*^{fr} but edhöö hnyi -n *sal*^{fr}
3PL=PRS SORTIR REV là-haut intérieur -POS.3SG SALLE

Ils sortent de la salle

{st.LxM-3_Mat.9}

Le double répertoire lexical français-iaai des locuteurs bilingues²¹⁸ leur permet donc d'avoir accès à de nombreux lexèmes français qui servent d'étymons pour générer des néoverbes en iaai. Le français représente la seule langue source vraiment productive dans le domaine des emprunts lexicaux en iaai, c'est-à-dire que c'est la seule langue aujourd'hui qui continue à être langue source de nouveaux emprunts. Dans mon corpus d'emprunts verbaux cette productivité du français se manifeste par le grand nombre d'hapax verbaux ayant pour origine le français, c'est-à-dire des emprunts attestés chez un informateur unique et dans une seule occurrence. Si on semble toucher là davantage à l'idiolecte, il est néanmoins nécessaire de reconnaître cette richesse des possibilités d'expansion du lexique iaai « à la demande » en ayant recours à des emprunts au français, ensuite parfaitement intégrés à la structure phrastique du iaai (voir §7 à venir). Il s'agit aussi de considérer les changements au niveau idiolectal en tant que source du changement linguistique (c'est-à-dire, de la langue), tel que l'ont notamment défendu Weinreich, Labov & Herzog (1968, 119) :

Dialects are conceived as groups of (phonologically) identical idiolects; consequently, dialect change is simply idiolects changing in parallel, and dialect splitting is no more than idiolects changing diversely.

Cependant, les emprunts faits au français sont beaucoup moins adaptés phonotactiquement à la structure prototypique du iaai qu'ils peuvent l'être lorsqu'ils proviennent d'une autre langue, notamment l'anglais. Ce point sera développé plus en détail par la suite (Chapitre IX5), mais on peut déjà retenir que leur emploi se fait bien souvent à l'encontre de contraintes syllabiques (non-acceptation de séquences consonantiques) ou phonologiques (admission de sons normalement absents de l'inventaire iaai, comme les voyelles nasales, les fricatives sourdes alvéolaires et post-alvéolaires, etc.).

Au vu du large inventaire d'emprunts verbaux au français, la présentation de ces emprunts ne sera pas donnée ici en détail mais on trouvera, dans la section 4 de ce chapitre,

²¹⁸ Les recherches récentes sur le bilinguisme en acquisition du langage ou en linguistique cognitive se sont efforcées de démontrer qu'il était plus juste de penser le bilinguisme en termes de *répertoires* linguistiques interagissant et régis par des règles de *socialisation linguistique* acquises plutôt que de *systèmes* linguistiques délimités, défendant l'idée que les bilingues ne sont pas simplement la somme de deux monolingues (Grosjean 1989).

une analyse sémantique complète, puis l'identification de la nature des étymons dans la sous-section 5.

3.2.2. Anglais

Trois néoverbes empruntés à l'anglais sont recensés dans le corpus (classés en 5^{ème}, 19^{ème} et 35^{ème} positions respectivement selon leur ordre de fréquence, Tableau 76) :

- ***weitr*** 'peser ; (s')enregistrer' < *weight* N 'poids'
- ***burum*** 'balayer ; nettoyer' ; 'balai' < *broom* N 'balai'
- ***trein*** 'encaisser' < (*to*) *change* V 'changer (de l'argent)'

Je reviendrai sur l'analyse des processus sémantiques en cours pour ces néoverbes et sur la nature de leurs étymons dans les sections 4 et 6 de ce Chapitre, mais on peut déjà constater que les deux premiers (*weitr* et *burum*) ont pour étymon d'origine un nom en anglais, alors que le dernier (*trein*) provient d'une base verbale.

- *weitr* '(s')enregistrer'

Huit occurrences du verbe *weitr* sont attestées dans le corpus et produites par sept informateurs différents. Il est utilisé dans le contexte de l'aéroport et du voyage en avion puisqu'il désigne l'action d'enregistrer ses bagages (c'est-à-dire, de les peser). La phrase (216) ci-dessous en donne un exemple :

(216). Walee but eleee ke jee tavëët areme ***weitr***.

walee	but	eleee	ke	jee	tavëët	are=me	<i>weitr</i>^{ang}
voilà	LOC	là-bas	mais	ART.DEF.PC	gens	3PL=PRS	enregistrer

Voilà là-bas les gens qui s'enregistrent.

{st.LxM-3_Wat.3}

Weitr 'enregistrer' est un verbe plutôt courant en iaai moderne bien qu'il soit en concurrence avec un verbe synonyme emprunté au français (*ârejistre*) et avec qui il forme un doublet lexical (voir section 4.2 ci-après).

- *burum* 'balayer'

Pour le verbe *burum*, ce sont deux occurrences qui sont attestées chez deux informatrices, des femmes âgées. Le lexème *burum* renvoie également à l'outil 'balai' (Ozanne-Rivierre 1984, 35) dans son emploi nominal (exemple (217)a.), mais, s'il est encore en usage, il tend à être supplanté chez de plus en plus de locuteurs par *bale*, emprunté au français, comme dans l'exemple (217)b. *Burum* subsiste en tant que verbe pour 'balayer ; nettoyer', comme c'est le cas dans les deux occurrences relevées dans mon corpus et notées dans les exemples (218) et (219) ci-dessous :

(217). a. Hom dhö **burum** !

hom dhö **burum^{ang}**
prendre PONC **balai**
Prends le balai !

b. Hom dhö **bale** !

hom dhö **bale^{fr}**
prendre PONC **balai**
Prends le balai !

(218). Hwaaban dö ateme **burumâ** dhö

hwaaban dö ate=me **burum^{ang}-â** dhö
après PONC 1PL=PRS **balayer** -TRS PONC
Après nous balayons.

{cv.walei_Li.206}

(219). ...ötinaa ga **burumâ** lenu...

ötin=aa ga **burum^{ang}** -â le- nu
1PC.IN=FUT ASS **balayer** -TRS feuille_de cocotier
...nous balayerons les feuilles de cocotier...

{cv.repas_RoA.113}

- *trein*

Je relève deux occurrences de *trein* dans mon corpus. Elles sont toutes deux produites par un seul et même informateur :

(220). Aa um dö **treinâ mani** moomo me haam hmetu dhö koloon ka moomo (...)

a=a um dö **trein^{ang}** -â **mani^{ang}** moomo me haam hmetu dhö koloo -n
3SG=PAS finir PONC encaisser -TRS argent femme et donner ITER PONC reste -POS.3SG
ka moomo
à femme

La femme a fini d'encaisser l'argent et elle rend la monnaie à la femme (...)

{st.LxM-1_Ta.19}

C'est un verbe rare dans mes textes et l'informateur chez qui il est attesté est un locuteur âgé. Comme dans le cas précédent, *trein* constitue un doublet lexical avec un verbe emprunté au français, *âkese*, et qui est plus fréquemment attesté dans mon corpus.

L'histoire d'Ouvéa, comme je l'ai évoqué dans la première partie de cette thèse notamment (Chapitre I), a amené la langue anglaise à être très présente sur l'île au cours de la période des premiers contacts européens, essentiellement par le biais de commerçants (dès 1842) et de missionnaires protestants de la *London Missionary Society* (à partir de 1856). On peut donc estimer que les emprunts à l'anglais en iaai (verbaux ou non) datent de cette période du milieu du XIX^{ème} siècle, soit il y a près de 160 ans. L'influence de l'anglais a ensuite drastiquement diminué, ce qui explique que cette langue ne soit plus aujourd'hui productive en tant que langue source d'emprunts.

À l'inverse des emprunts faits au français, les emprunts anglais sont très bien intégrés phonotactiquement au iaai, comme l'illustre l'adaptation de *broom*, CCVC, où est introduite une voyelle épenthétique afin de contourner les groupes de consonnes qui contreviendraient à la structure syllabique canonique du iaai : *burum*, CVCVC. L'ancienneté de ces emprunts y est pour beaucoup dans leur intégration : les sons étrangers au iaai et la structure syllabique des formes sources ont eu le temps de s'adapter à la structure canonique de la langue cible.

S'ajoute à ce facteur temporel le fait que très peu de locuteurs du iaai ont acquis de réelles compétences bilingues en anglais à l'époque du contact avec des anglophones, ce qui a également contraint l'intégration phonotactique de ces emprunts, à l'inverse du français par exemple. À tel point que la plupart des emprunts à l'anglais qui persistent aujourd'hui ne sont pas identifiés comme tels ni même perçus comme exogènes par la majorité des locuteurs du iaai, à la grande différence de la plupart des emprunts au français.

En ce sens, il est flagrant de constater que parmi les rares emprunts verbaux que la linguiste Ozanne-Rivierre fait figurer dans son dictionnaire (1984), aucun n'a pour langue d'origine le français alors que, sur les treize entrées de ce genre, sept ont pour langue d'origine l'anglais (les autres proviennent de langues polynésiennes ou du bislama). L'acceptation de ces emprunts dans un dictionnaire « de linguiste » est la preuve à la fois de leur fréquence dans la langue parlée à l'époque de son enquête mais aussi de leur adéquation avec la structure canonique du iaai, que ce soit au niveau phonologique, syllabique ou même morphosyntaxique, puisque plusieurs des verbes empruntés à l'anglais que recense la linguiste sont donnés avec leur forme fléchie en fonction du type de compléments des verbes transitifs, comme l'exige normalement la grammaire du iaai. Le Tableau 77 donne la liste des verbes empruntés à l'anglais dont Ozanne-Rivierre consacre une entrée dans son dictionnaire.

Tableau 77 : Emprunts verbaux à l'anglais dans la grammaire du iaai de Ozanne-Rivierre (1976)

<i>biitr</i>	‘gagner’	< <i>beat</i>
<i>burum</i>	‘balai’ / ‘balayer’	< <i>broom</i>
<i>faitr</i>	‘donner des coups de poings’	< <i>fight</i>
<i>kiîâ</i>	‘fermer quelque chose à clé’	< <i>key</i>
<i>pëenâ, pëenii</i>	‘faire frire quelque chose’	< <i>pan</i>
<i>sâârâ, sâârii</i>	‘saler quelque chose’	< <i>salt</i>
<i>soop ; soobwâ, soobwii</i>	‘savon’ / ‘faire la lessive ; laver quelque chose’	< <i>soap</i>

Parmi cette liste, seul *burum* est attesté dans les données modernes. Ma collaboratrice à Lyon T. Hijing a reconnu et validé comme existant dans la langue tous ces verbes, excepté le premier (*biitr*) qu'elle a déclaré ne jamais employer et n'avoir jamais entendu.

3.2.3. Bislama²¹⁹

Deux emprunts verbaux proviennent du bislama, pidgin²²⁰ à base anglaise et langue nationale du proche archipel du Vanuatu. Il s'agit de *salem* ‘vendre’, six occurrences, et *lusim*

²¹⁹ On trouve aussi l'appellation *bichelamar* en français, qui viendrait du portugais *bicho do mar* pour ‘bêche de mer’, une variété d'holothurie qui a été très commercialisée dans le Pacifique Sud.

²²⁰ Bien qu'il soit aujourd'hui la langue maternelle d'un certain nombre de ni-Vanuatais (un des critères qui définit un créole), on parle toujours de *pidgin* pour le bislama (Moyse-Faurie, 2013, com. pers.).

‘perdre’, deux occurrences qui sont attestées respectivement chez quatre et un locuteur. Un exemple pour chacun de ces deux verbes est donné ci-dessous :

- (221). Walee, haba eang hnyi *sidroa* areme **salemâ** hiaa jee ûnyi.

walee	haba	eang	hnyi	<i>sidroa</i> ^{bisl}	are=me	salem ^{bisl}	-â	hiaa	jee	ûnyi
voilà	TOP	ici	dans	magasin	3PL=PRS	vendre	-TRS	tout	ART.DEF.PC	chose

Voilà, ici dans le magasin ils vendent de tout.

{st.LxM-6_RoH.3}

- (222). Ötee ka he but ga **lusimâ** ûen eling, me ateme ka kap troban.

öte=e	ka	he	but	ga	lusim ^{bisl}	-â	ûen	eling	me ate=me	ka	kap	troba
1DU.IN=PAS	ASS	aller	REV	COMP	perdre	-TRS	temps	DEM	et	1PL=PRS	ASS	recevoir effet

-n

pos.3sg

Si nous manquons ces moments-là nous en subirons les conséquences. {na.baleine_Jo.21}

Concernant la forme de ces deux emprunts, il est intéressant de noter qu’ils sont adoptés en iaai à partir de leur forme transitivisée en bislama, c’est-à-dire avec le suffixe –Vm correspondant (Crowley 2004c, 77). Ce sont donc des formes bimorphémiques, ré-analysées comme des racines, qui sont empruntées au bislama. Ajouté à cela le fait que le bislama est basé sur un superstrat lexical anglais, on considère que les néoverbes iaai ont suivi un « parcours » d’emprunt en deux temps (voir également la section 6 de ce chapitre) :

1	2
angl. (to) <i>sale</i>	> bisl. <i>sal</i> ‘vendre’ + -(e)m ‘-TRS’ > iaai salem
angl. (to) <i>loose</i>	> bisl. <i>lus</i> ‘perdre’ + -(i)m ‘-TRS’ > iaai lusim

Pour rappel (voir Chapitre I2.2.2.a), le bislama est un pidgin qui a émergé dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et a servi de langue véhiculaire pour le commerce dans tout le Pacifique insulaire (connu à ses débuts sous le nom de South Seas Jargon, voir Crowley 2004c, 4). De par sa position stratégique, Ouvéa a constitué un important comptoir de négocios où l’anglais et le bislama étaient des langues de communication très répandues. De plus, le *blackbirding* (recrutement de main d’œuvres dans les îles du Pacifique pour aller travailler sur les côtes du Queensland australien, cf. Barbe 2008, 299) à cette époque a favorisé l’expansion de ce créole par le regroupement de populations aux origines diverses puis leur renvoi dans leur communauté (Charpentier 1998, 116) :

Beaucoup de recrutés venaient du Vanuatu et des Loyauté, ce qui explique que pendant deux générations on a continué à parler le bichelamar aux Loyauté.

Il n’est donc pas surprenant de retrouver en iaai des emprunts à ce créole pour signifier ‘vendre’ et ‘perdre’, deux lexèmes qui appartiennent au domaine du commerce, utilisés pour les transactions (voire pour le jeu ?). On notera que *salem* est inclus dans le dictionnaire iaai de Ozanne-Rivierre (1984, 101) avec le même signifié. Pour sa part, *lusim* en est absent.

3.2.4. Samoan via le drehu (ou fagauvea ?)

Un dernier emprunt verbal, *itaalofa* ‘se saluer’, ne provient d’aucune des trois langues mentionnées jusqu’ici et s’avère plus complexe quant à l’identification de sa langue source.

Deux occurrences²²¹ de cet emprunt, produites par le même informateur, sont relevées dans le corpus et données dans les exemples (223) et (224). Elles proviennent d’une lettre manuscrite échangée entre un père (à Nouméa) et sa fille (en France). Cet emprunt n’est pas attesté dans le reste de mes données, mais il est très fréquent à l’oral dans les conversations quotidiennes (je l’ai souvent entendu sur le terrain et sa fréquence a été confirmée par ma collaboratrice, locutrice native).

- (223). Waleling me ohmune be bömhune ga me ***italofa*** soo möu...

walee ling me öhmun=e be böhmune ga me ***italofa***^{dre} soo mwö=u
voilà ANA et 1PL.EX=PRS DESI ?? pour et saluer bien avec=2SG

Ainsi, nous commençons d’abord par te saluer...

{ltr04_Cica.5}

- (224). Ohmune ***Italofa*** hmetu hnyi obiny ***tusi*** möu.

öhmun=me ***italofa***^{dre} hmetu hnyi obi- ny ***tusi***^{sam} mwö=u
1PL.EX=PRS saluer encore à fin -POS.3SG lettre avec=2SG

Nous te saluons encore à la fin de cette lettre.

{ltr04_Cica.24}

À première vue, il serait tentant d’attribuer cet emprunt directement au fagauvea, où *italofa* existe avec le même sens²²². Pour rappel, le fagauvea est la langue voisine du iaai sur l’île d’Ouvéa et de nombreux habitants sont bilingues iaai-fagauvea (voir Chapitre II3). On pourrait d’ailleurs s’attendre à davantage d’emprunts en provenance de cette langue polynésienne en iaai, mais il a été vérifié que l’influence a plutôt été exercée dans l’autre direction, de la langue mélanésienne vers la langue polynésienne, comme l’affirme Ozanne-Rivierre (1994, 542) « [...] Fagauvea is the borrower. Its influence on Iaai has been insignificant. »²²³. De fait, Carson (2002, 86) chiffre à seulement 42% le taux d’étymons natifs (non empruntés) dans le lexique du fagauvea (d’après une étude de Clark 1994).

Cependant, l’analyse de la forme du mot dirige vers une autre piste (Moyse-Faurie, 2013, com. pers.) : *itaalofa* semble être, en fait, la dérivation de l’emprunt *talofa* à une langue polynésienne avec le préfixe drehu *i-* qui marque le moyen dans cette langue parlée sur l’île voisine, Lifou. Les habitants d’Ouvéa et ceux de Lifou maintiennent d’intenses contacts et des relations coutumières fortes (alliances, mariages) depuis toujours (voir Chapitre I2.2.1). Les emprunts linguistiques du iaai au drehu sont courants et il est important de rappeler que

²²¹ Ces occurrences sont reproduites ici en exemples (223) et (224) selon la graphie utilisée par l’auteur de la lettre.

²²² Exemple de phrase en fagauvea avec *italofa* dans une fonction prédictive : *Gilaa de italofa-keu*, ‘Ils (deux) se saluent mutuellement’ (Djoupa, 2013, com. pers.).

²²³ « Le fagauvea est la langue emprunteuse. Son influence sur le iaai a été insignifiante ».

le drehu jouit, aujourd’hui, d’un certain prestige par rapport aux autres langues kanak en tant que langue vernaculaire la plus parlée en Nouvelle-Calédonie (voir Chapitre II2.2).

Pour sa part, l’origine de la racine *talofa* en drehu n’a pas toujours été clairement identifiée. Dans son dictionnaire de la langue, Sam (2009, 79 et 134) donne « *italofa* (<polyn.) v.i. se saluer, se dire bonjour //n. bonjour, accueil» et *talofa* « (<polyn.) n. bonjour», sans identifier clairement la langue polynésienne d’origine (il cite également cet emprunt polynésien dans sa thèse, Sam 2007, 32). Il en est de même en iaai pour laquelle Ozanne-Rivierre (1984 : 71) donne *itaalofa* ‘se serrer la main’ et l’attribue à une origine polynésienne, sans non plus en donner la langue source exacte (« < PN »). Seul Hollyman (1959, 376) attribue à ce mot une origine certaine en l’identifiant en drehu et en nengone (autre langue des Iles Loyauté) comme provenant du samoan *tālofa* ‘salutations’ (du proto-polynésien ?*ofo* “salutation”, selon Hollyman 1999, 53). L’existence de *italofa* en fagauvea ne résulte donc pas d’un héritage polynésien (auquel cas, rien n’expliquerait la présence de la voyelle initiale *i*) mais bien d’un emprunt au drehu à partir d’un étymon samoan. Quant à savoir si le iaai et le fagauvea ont emprunté ce mot simultanément ou bien si l’une des deux langues a servi d’intermédiaire à l’emprunt par la seconde, ce sont des données historiques qui peuvent permettre de répondre à cette question.

En effet, si on s’accorde sur le fait que *itaalofa* en iaai et *italofa* en fagauvea résultent d’un emprunt en deux temps, au samoan *via* le drehu, alors les événements historiques corroborent l’hypothèse que l’emprunt est d’abord passé par le iaai avant d’intégrer le fagauvea. Effectivement, dès 1842, Lifou hébergea un centre de formation de pasteurs protestants dans l’école Bethania où ont transité de nombreux *teachers*²²⁴ polynésiens avant de partir vers Ouvéa ou ailleurs dans le Pacifique convertir les populations locales (Fizin 2011). Ce sont donc très probablement les *teachers* protestants qui ont propagé les mots d’origine polynésienne et récemment adoptés et accommodés (phonologiquement ou morphologiquement, comme c’est le cas avec le préfixe *i-*) dans la langue drehu. Or, les locuteurs du iaai étaient en contact avec les protestants, alors que les Fagauvea, localisés au nord et au sud, ont été christianisés par les catholiques (voir Chapitre I2.2.2.b). Il semble donc possible de retracer le parcours de l’emprunt *itaalofa* ainsi :

Tableau 78 : Reconstruction du parcours de l’emprunt *itaalofa* en iaai

1	→	2	→	3	→	4
samoan <i>talofa</i>		drehu <i>italofa</i>		iaai <i>itaalofa</i>		fagauvea <i>italofa</i>

²²⁴ Pour convertir les populations autochtones du Pacifique, les missionnaires protestants sont passés par l’intermédiaire de *teachers*, des hommes, souvent d’origine polynésienne, qu’ils ont d’abord formés avant de les envoyer dans les îles de Mélanésie non encore converties au christianisme.

Par la suite, la présence des *teachers* protestants polynésiens à Ouvéa à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, dont certains directement en provenance de Samoa (Vidal 2008), a permis la propagation de bien d'autres emprunts lexicaux au samoan en iaai.

Par ailleurs, on retrouve d'autres verbes empruntés à des langues polynésiennes en iaai chez Ozanne-Rivierre (1984), sans qu'elle n'en éclairent précisément la langue d'origine. On doit à Hollyman un remarquable travail sur l'origine des emprunts polynésiens dans les langues de Nouvelle-Calédonie (1999; 1959; Hollyman 1987) dont les recoupements permettent, finalement, de reconstituer l'origine précise de cinq verbes empruntés à des langues polynésiennes en iaai (dont un seul, *itaalofa*, est attesté dans mon corpus) :

Tableau 79: Verbes iaai empruntés à des langues polynésiennes selon Ozanne-Rivierre et Hollyman

Référence dans Ozanne-Rivierre	Emprunt	Signifié	Mot source	Signifié source	Langue source	Référence chez Hollyman
1984 : 45	fañaa / fañöö	<i>tirer qqch. à l'arc</i>	faña	<i>tirer à l'arc</i>	fagauvea	1999 : 47
1984 : 46	gili / gilöö / giliï	<i>scie, scier / scier qqch.</i>	'ili	<i>scie</i>	samoan <i>via</i> drehu	1959 : 358
1984 : 71	itaalofa	<i>se serrer la main</i>	italofa	<i>bonjour !</i>	samoan <i>via</i> drehu	1999 : 53
1984 : 82	lau	<i>étendre, ouvrir, déployer</i>	lau	<i>large</i>	fagauvea	1999 : 50
1984 : 132	xulu	<i>passer, franchir</i>	hulu		fagauvea	1987 : 116

Source: d'après Ozanne-Rivierre (1984) et Hollyman (1959 ; 1999)

4. Sémantique des emprunts verbaux en iaai

4.1. Motivation et nécessité des emprunts lexicaux

Les emprunts de verbes, tout comme le reste des emprunts appartenant à d'autres catégories de mots, sont généralement attribués à plusieurs motivations : le manque lexical dans la langue cible (*lexical gap*) ; une motivation pragmatique induite par le prestige dont jouit la langue source ; et l'effet d'une pression cognitive qui s'exerce chez le locuteur bilingue. Ces différentes motivations génèrent des types d'emprunts que l'on distingue notamment selon leur degré de nécessité dans la langue cible, c'est-à-dire s'ils viennent enrichir le lexique ou bien s'ils viennent en remplacement ou en complément de lexèmes endogènes (cf. Haspelmath 2009, 46–49). Ces trois niveaux de motivation à l'emprunt ne sont pas exclusifs et peuvent se combiner.

Les emprunts faits pour combler un manque lexical dans une langue cible sont assez faciles à identifier : ils surviennent lors de l'apport de nouveaux objets ou artefacts, de nouvelles connaissances ou techniques, de nouvelles pratiques ou de nouvelles habitudes qu'il faut désormais dénommer (Weinreich 1953, 56). Bien souvent, on adopte simultanément la nouveauté (objet ou concept) et son nom dans la langue de la communauté qui l'introduit, c'est pourquoi on parle d'emprunts culturels (*cultural forms*) (Myers-Scotton 1993, 168). L'emprunt vient remplir une fonction dénominatrice en apportant un nouveau signifiant pour un nouveau signifié. Tout comme d'autres procédés de création de mots (voir Chapitre VIII), il comble un besoin lexical et sémantique et participe ainsi à la modernisation lexicale de la langue cible en l'enrichissant. Dans mon corpus, je considère donc comme emprunts culturels les verbes mettant en jeu l'utilisation d'instruments importés, introduits par contact (pioche > piocher ; téléphone > téléphoner...) ou relatif à une activité moderne (filmer, enregistrer (les bagages), encaisser, poster, vendre...).

Face à ces emprunts motivés par un changement culturel ou une évolution du mode de vie des locuteurs, on distingue des emprunts appelés « centraux » (core borrowings chez Myers-Scotton 1993), dont le besoin lexical n'est pas une explication suffisante pour justifier leur existence. Je prends le parti de les dénommer ici emprunts subsidiaires, puisqu'il existe dans la langue qui emprunte au moins un équivalent lexical pour le même signifié, formant ainsi un doublet sémantique avec un mot endogène préexistant (voir § 4.2). À très large échelle, lorsque ces emprunts se multiplient au point de remplacer une grande partie du lexique endogène, on parle de relexification (Muysken 1981). Cependant, ces emprunts subsidiaires sont chargés d'un rôle pragmatique essentiel, sans comparaison avec leur équivalent endogène, qui leur confère un « effet conversationnel spécial » (Matras 2009, 150) de par l'origine linguistique même de l'emprunt. En ce sens, on peut légitimement considérer qu'il n'existe pas de réel doublet sémantique où les deux synonymes (endogène et exogène) auraient totalement le même contenu à la fois sémantique et pragmatique (on retrouve souvent dans la littérature l'exemple de l'anglais qui a emprunté au français des termes tels que *poultry* et *pork* en complément des équivalents endogènes *chicken* et *pig* du fait du prestige accordé au domaine de la gastronomie française. Les doublets coexistent dans la langue anglaise jusqu'à ce jour, avec une distinction sémantique et pragmatique importante.

Ce type d'emprunt subsidiaire, *a priori* non motivé par un manque lexical, constitue une part importante des verbes empruntés relevés dans mon corpus de textes. On peut y classer par exemple 'raconter', 'arrêter', 'séparer', 'tourner', etc. Le prestige dont jouit le français, langue source de ces emprunts en iaai, en tant que langue dominante et officielle

(voir Chapitre III2), doit pouvoir être invoqué comme une des explications possibles à la raison de ces emprunts, si tant est qu'il faille absolument en donner une. Par imitation avec une langue plus prestigieuse (ou une communauté plus prestigieuse) ou par effet de mode, les locuteurs empruntent volontiers du lexique exogène (Matras 2009, 151) :

The goals that speakers pursue when integrating foreign vocabulary items in conversation are oriented toward the communicative interaction and the effect that language use will have on the interlocutor. Those are shaped by the range of speakers' associations with each of the languages involved, and these associations in turn are determined by the roles and functions that the languages have in the social routines of the speech community. It is in this somewhat indirect and mediated way that social factors are involved in borrowing.²²⁵

Au-delà de ces explications lexicale et pragmatique, Matras insiste également sur l'importance de considérer la pression cognitive comme facteur pouvant amener à l'emprunt lexical. Cette pression s'exerce sur le locuteur bilingue afin qu'il simplifie la procédure de sélection des unités linguistiques en inhibant les mécanismes cognitifs de contrôle de ses deux répertoires, mécanismes censés régir les choix linguistiques appropriés en fonction du contexte d'énonciation. Face à un interlocuteur pareillement compétent, un locuteur bilingue est plus susceptible de succomber à cette pression et de produire des énoncés bilingues où les deux répertoires (ou « langues ») convergent alors (Matras 2009, 151–152; Matras 2007, 67). Prestige et pression cognitive jouent sans aucun doute un rôle dans la motivation de certains emprunts verbaux attestés dans mon corpus de données du iaai.

Cependant, il ne faut pas non plus négliger les risques que constitue la traduction qui font qu'un mot dans une langue A ne recouvre pas forcément l'intégralité du signifié d'un mot proposé comme traduction dans une langue B. Un emprunt peut, à première vue, être considéré comme subsidiaire alors qu'il ne recouvre en réalité pas exactement tout le sémantisme du mot endogène quasi équivalent. De plus, une bonne connaissance des codes culturels et sociaux permet de concevoir que 'questionner', par exemple, n'est pas forcément un emprunt subsidiaire en iaai : il ne remplace pas de lexème endogène équivalent sémantiquement, dans la mesure où on reconnaît que dans la culture kanak il est de mise de s'abstenir de poser des questions, l'apprentissage se faisant par l'observation et la répétition. On peut alors considérer cet emprunt comme une innovation culturelle (Godin 1997, 408) :

²²⁵ « Les objectifs poursuivis lorsqu'un locuteur intègre dans la conversation des éléments de vocabulaire étranger visent l'interaction communicative et l'effet que l'usage de la langue aura sur l'interlocuteur. Ces emprunts sont formés d'après l'éventail des associations de la part des locuteurs avec chacune des langues en jeu et ces associations sont, en retour, déterminées par les rôles et les fonctions que les langues ont dans les habitudes sociales de la communauté linguistique. C'est de cette façon quelque peu indirecte et médiate que les facteurs sociaux sont impliqués dans l'emprunt. »

L'instructeur que le jeune accompagne dans son activité [...] s'explique très peu oralement et le respect qui lui est dû empêche de fait de le déranger par des questions intempestives. Déroger à cette règle tacite ne constituerait d'ailleurs pas seulement une offense, mais aussi une cause de honte.

4.2. Doublets : formes concurrentes et évolutions sémantiques

4.2.1. Doublets d'emprunts vs formes endogènes

Des lexèmes concurrents se retrouvent dans des doublets sémantiques opposant un emprunt à une forme native de la langue cible, dite endogène. Plusieurs de ces doublets, dont je donnerai trois exemples ici, sont manifestes dans mes données :

- ‘envoyer’ : *âwoie* / *kunâ*

L'emprunt français *âwoie* (en (225)a.) pour ‘envoyer’ constitue un doublet avec *kûna* (en (225)b.), verbe endogène signifiant ‘envoyer quelqu'un, quelque chose’ (Ozanne-Rivierre 1984, 80) :

- (225). a. Ame ga **âwoie** ke ûnyi (kâ, kö,) ka ke *ami anyin*²²⁶

a=me ga **âwoie^{fr}** ke ûnyi ka ke *ami^{fr}* anyi -n
3SG=PRS ASS **envoyer** ART.INDEF.SG chose COMP ART.INDEF.SG ami CL.P_GÉN -POS.3SG

Elle envoie quelque chose (à, à, à) à un ami à elle.

{st.LxM-4_Ue19}

- b. AA ame he ga **kunöö mesaj** hnyi *Fësbuk*

AA a=me he ka **kunöö mesaj^{fr}** hnyi *Fësbuk^{fr}*
AA 3SG=PRS aller COMP **envoyer** message dans Facebook

AA (surnom) va envoyer un message sur Facebook.

{st.LxM-4_De19.1}

- ‘compter’ : *kâte* / *aû*

Deux lexèmes d'origine différente sont également en concurrence pour dire ‘compter’ : l'emprunt au français *kâte* (en (226)a.), et le lexème natif *aû* (en (226)b.) qui est aussi employé pour ‘lire’ ou ‘énumérer’ (Ozanne-Rivierre 1984, 28) :

- (226). a. *Apre ame kâte* ke e hiaa but xaca *panie*

apre^{fr} a=me **kâte^{fr}** ke e hiaa but xaca *panie^{fr}*
après 3SG=PRS **compter** et 3SG absent REV un panier
Après, il compte et il manque un panier.

{na.activ_Lé.11}

- b. Moomo ame **aû** ke ame hvec nya *thimani* (...)

moomo a=me **aû** ke a=me hvec nya thi- *mani^{ang}*
femme 3SG=PRS **compter** et 3SG=PRS plier ART.DEF.SG paquet_de- argent
La femme compte, et elle plie sa liasse de billets (...)

{st.LxM-2_Ja.23.1}

- ‘retirer’ : *tire ~ rötire* / *hlihilii*

²²⁶ Cette phrase a une structure syntaxique non canonique, voire agrammaticale. L'informateur (un jeune enfant) hésite (ce qui est noté entre parenthèses dans la ligne d'exemple) et à la fin de la phrase, visiblement peu à l'aise et peu satisfait de son enregistrement, me demande, en français : « *On peut parler en français ?* ».

Ce dernier doublet évoqué ici est particulièrement intéressant car, en plus de l'emprunt, il est constitué à partir d'un calque sémantique sur le français. En effet, le verbe *tire* (une occurrence *rötire* est également recensée pour le même sens) est emprunté avec pour signifié 'retirer' dans le contexte de retirer de l'argent à un distributeur. Il est toujours attesté dans mes données sous une forme dérivée avec le suffixe précédant les compléments indéterminés *-ii* suivi du nom *mani* 'argent', lui-même emprunté à l'anglais (*money*). Cet emprunt verbal (exemple (227)a.) est en concurrence avec *hlihlili* (exemple (227)b.), verbe endogène iaai qui signifie 'tirer, haler' et qui nécessite un complément incorporé obligatoire d'après Ozanne-Rivierre (1984, 57). Dans mon corpus, il est attesté avec le même *mani* pour complément incorpore²²⁷ et prend alors le sens de 'retirer de l'argent' par calque sémantique sur la locution française.

- (227). a. Haba edhöö ame hnyimëkan dut ka hnyi *poos*, dir ka he ka be ***tireii mani***

haba edhöö a=me hnyimëka-n dut ka hnyi *poos^{fr}* ditr ka he ka
TOP là_haut 3SG=PRS devant -POS.3SG REV DEST dans poste entrer COMP aller pour
be [tire^{fr} -ii mani^{ang}]
vouloir [retirer -TRS.inDEF argent]

Là elle est devant la poste, elle entre car elle veut aller retirer de l'argent.

{st.LxM-2_Sa.8}

- b. (...) lakee aree um dhö ***hlihlili mani*** ?

lakee adree=e um dhö [hlihlili mani^{ang}]
hyp 3PL=PAS fini PONC [tirer argent]

Peut-être ont-ils fini de retirer de l'argent ?

{st.LxM-2_De.3}

On notera que ces doublets sont tous constitués de verbes empruntés au français : soit qu'on considère que les verbes empruntés à d'autres langues sont plus anciens et ont donc déjà pu faire « disparaître » leurs concurrents natifs ; soit que les emprunts verbaux à d'autres langues que le français ne sont pas des emprunts subsidiaires et viennent donc uniquement étayer le lexique du iaai, sans remplacer ou se poser en synonymes de verbes endogènes. Comme je l'ai déjà mentionné, la compétence bilingue en français des locuteurs du iaai est le facteur essentiel de la productivité du français comme langue source d'emprunts ou de calques.

4.2.2. Trois cas de doublets sémantiques exogènes

Le fait que les emprunts verbaux en iaai proviennent de différentes langues sources a été développé plus haut (§ 3.2). Si on s'intéresse à la sémantique de ces différents emprunts, on constate l'existence de doublets entraînant des formes concurrentes, c'est-à-dire deux emprunts à des langues d'origine différente mais renvoyant à un même signifié. C'est le cas

²²⁷ Les groupes Verbe-*ii* + Complément incorporé sont circonscrits à l'aide de crochets [...] dans les lignes de morphèmes et de gloses des exemples.

des trois doublets suivants (Tableau 80) que je qualifie d'exogènes car mettant en jeu deux emprunts provenant de deux langues différentes, par opposition à des doublets dits endogènes qui mettraient en concurrence un lexème iaai et un équivalent sémantique provenant d'un emprunt à une autre langue (voir section 4.2.1 ci-dessus).

Tableau 80 : Trois doublets sémantiques exogènes en iaai, relevés dans le corpus moderne

signifié	emprunt en iaai	langue source	étymon	occurrences
'enregistrer'	<i>weitr</i>	< angl.	<i>weitr</i>	8
	<i>ârejistre</i>	< fr.	<i>enregistrer</i>	6 ²²⁸
'encaisser'	<i>âkese</i>	< fr.	<i>encaisser</i>	4
	<i>trein</i>	< angl.	<i>(to) change</i>	2
'saluer'	<i>boosu</i>	< fr.	<i>bonjour</i>	2
	<i>itaalofa</i>	< dre.	<i>italofa</i>	2

La coexistence de tels doublets est analysée comme un signe des différentes phases de contact avec les langues sources et d'opérations d'emprunt successives : on peut raisonnablement statuer que dans cette courte liste les emprunts au français sont postérieurs à ceux provenant de l'anglais ou du drehu. Pour certains, ils tendent aujourd'hui à supplanter leurs synonymes anglais (*âkese* > *trein*) attestés dans un nombre d'occurrences moindre dans le corpus de données ; d'autres sont à égalité (*boosu* / *itaalofa*, de fréquence identique) alors que d'autres encore demeurent moindres que l'emprunt plus ancien (et mieux intégrés phonotactiquement), à l'anglais (*weitr* > *ârejistre*). Ces doublets illustrent très certainement une phase de transition dans le lexique de la langue et on peut s'attendre à ce que les emprunts aux étymons anglais disparaissent totalement au fil du temps au profit des emprunts au français. Les doublets sémantiques constituent donc un intéressant indice de la dynamique des contacts de langues à différentes époques, à partir d'une observation synchronique de la langue.

La présence de doublets et la préférence pour les emprunts au français est aussi un phénomène qui s'explique par une nette différence de degré de bilinguisme chez les locuteurs : alors que la double compétence iaai-français est aujourd'hui la norme, il n'y a jamais eu de bilinguisme généralisé iaai-anglais, même à l'époque de la forte présence de commerçants ou de missionnaires protestants sur l'île. De même, si de nombreux locuteurs manifestent des compétences en drehu, il n'y a pas de bilinguisme iaai-drehu généralisé.

²²⁸ Je relève bien 14 occurrences de *ârejistre* dans mon corpus, mais, comme je vais le développer dans la sous-section suivante (voir § 4.2.3), il s'agit en fait de deux types de verbes différents, au signifié distinct, dont l'un, 'enregistrer des bagages', est employé dans 6 occurrences et l'autre, 'sauvegarder', dans 8 occurrences.

4.2.3. Doublets, spécification sémantique et homophonie

Un cas est particulièrement significatif dans l'analyse des doublets lexicaux de cet inventaire de verbe : il s'agit de *ârejistre* vs. *weitr*. Dans un premier temps, il est vérifié qu'il s'agit bien d'un doublet sémantique et lexical où les deux emprunts ont pour signifié 'enregistrer' dans le sens de 'peser, faire mettre en soute ses bagages avant de prendre l'avion' :

- (228). Walee but eû vëët eû areme ***weitr***

walee but eû vëët eû adre=me ***weitr^{ang}***
voilà LOC LOC.DIS gens LOC.DIS 3PL=PRS enregistrer

Voilà là-bas des gens qui s'enregistrent.

{st.LxM-3_Jaq.5}

- (229). Areme he but ga ***ârejistre*** anyirin jee *bagaj*

are=me he but ga ***ârejistre^{fr}*** anyi -rin jee *bagaj^{fr}*
3PL=PRS aller REV COMP enregistrer CL.P_GÉN -POS.3PL ART.DEF.PC bagage

Ils vont enregistrer leurs bagages.

{st.LxM-3_Ka.3}

Il est intéressant de noter qu'autrefois, les voyageurs aussi étaient pesés, avec leurs affaires, avant de monter à bord de l'avion (T. Hijing, 2013, com. pers.) : pour l'emprunt à l'anglais, plus ancien, il s'agit bien de l'association entre l'action de peser ou se faire peser et l'enregistrement sur la liste des voyageurs, avant d'embarquer. L'emprunt équivalent provenant du français est, lui, plus récent et n'est pas équivalent au signifié 'peser'. Les locuteurs du iaai disposent donc aujourd'hui de deux synonymes, provenant de deux langues sources distinctes pour exprimer le sens de 'enregistrer'.

Cependant, dans un second temps, on constate que l'emprunt verbal *ârejistre* est également attesté dans des textes où il signifie par ailleurs 'sauvegarder (dans un ordinateur)' (exemple (230)a.) et que le même informateur (*cf.* codage des exemples) l'emploie également avec le premier sens mentionné (exemple (230)b.) :

- (230). a. Biso ame hom ien ga ***ârejistreâ*** hnyi *ordinatör*

Biso a=me hom ie -n ga ***ârejistre^{fr}*** -â hnyi *ordinatör^{fr}*
Biso 3SG=PRS prendre nom -POS.3SG pour sauvegarder -TRS dans ordinateur

Biso prend son nom pour l'enregistrer dans l'ordinateur.

{st.LxM-1_Pa.9}

- b. Walee eû tavëët adreme ***ârejistreâ*** anyirin jee *bagaj*

walee eû tavëët adre=me ***ârejistre^{fr}*** -â anyi -rin jee *bagaj^{fr}*
voilà LOC.DIS gens 3PL=PRS enregistrer -TRS CL.P_GÉN -POS.3PL ART.DEF.PC bagage

Voilà les gens là-bas qui enregistrent leurs bagages.

{st.LxM-3_Pa.6}

Dans ces deux exemples, on voit bien que l'informateur dispose dans son lexique d'une forme polysémique (même signifiant mais plusieurs signifiés) finalement calquée sur la polysémie du lexème en français : c'est le contexte qui permet d'attribuer la bonne nuance

sémantique au verbe²²⁹. Si on s'accorde avec Thibault (2004, 104) qui pose que « *Le processus de l'emprunt ne s'effectue pas au niveau de la langue mais au niveau du discours ; or ce dernier n'actualise qu'une acceptation à la fois* », alors on peut raisonnablement statuer qu'il y a en fait eu ici deux opérations d'emprunts distinctes, probablement dans l'ordre chronologique d'intégration de ces activités dans la vie quotidienne suivant : 1° *ârejistre* 'enregistrer des bagages' / 2° *ârejistre* 'sauvegarder (dans un ordinateur)'. Dans ce cas, *ârejistre* en (230)a. constitue toujours un doublet sémantique avec *weitr* en (228), et on pourrait même aller jusqu'à compter deux types de verbes *ârejistre* : un pour le sens 'enregistrer ses bagages' et un pour le sens 'sauvegarder', qui n'entrerait pas dans ce doublet.

Cependant, on se rend compte qu'on ne peut considérer *ârejistre* et *weitr* comme un doublet sémantique qu'au niveau du lexique de la langue et non au niveau du discours des locuteurs puisqu'aucun informateur n'a produit à la fois l'un et l'autre de ces emprunts verbaux avec le même sens. À l'inverse, trois informateurs présentent dans leurs textes des occurrences de cette paire de verbes mais chacun avec un sens propre : *ârejistre* 'sauvegarder (dans un ordinateur)' et *weitr* 'enregistrer des bagages'. C'est le cas dans les exemples suivants, attestés chez une même informatrice :

- (231). a. Ame **ârejistreâ** jee bubuny hnyi anyin *ordi*.

a=me	ârejistre ^{fr}	-â	jee	bubuny	hnyi	anyi	-n	<i>ordi</i> ^{fr}
3SG=PRS	sauvegarder	-TRS	ART.DEF.PC	médicament	dans	CL.P_GÉN	-POS.3SG	ordi

Elle enregistre les médicaments sur son ordi (ordinateur)

{st.LxM-5_Mo.5}

- b. Ba eang **hnaweitr**.

haba	eang	hna-	weitr ^{ang}
TOP	ici	NMLR-	enregistrer

Ici c'est l'enregistrement (litt. le lieu où on pèse).

{st.LxM-3_Mo.5}

Ici, le doublet sémantique défini préalablement n'a plus de justification. La conservation de deux emprunts, provenant de deux langues distinctes, permet de faire disparaître l'ambiguïté générée par la polysémie de l'étymon français, maintenue chez d'autres locuteurs (exemples (230)a. et b.)

Cette série d'exemples illustre la complexité des processus sémantiques qui peuvent entrer en jeu dans l'enrichissement et la modernisation du lexique : l'emprunt est un des procédés de cet enrichissement, mais il se combine à des opérations sémantiques de spécification par sélection de certains sèmes dans des étymons polysémiques, simultanément à la différenciation rendue possible par des doublets provenant d'étymons de langues sources distinctes.

²²⁹ *Weitr* n'est, pour sa part, jamais attesté avec pour sens 'sauvegarder'.

4.2.4. De « faux doubles » sémantiques

De nombreux verbes empruntés semblent, à première vue, être subsidiaires car ne procédant pas à la dénomination de nouveautés. Mais une observation plus fine de la sémantique du lexique iaai prouve en réalité qu'ils viennent bel et bien combler un manque ou, tout du moins, spécifier ou simplifier une dénomination. C'est le cas par exemple de *paase* et *sârti*, deux verbes de trajectoire empruntés au français et les emprunts verbaux les plus fréquents du corpus. Dans un premier temps, la fréquence de ces deux emprunts verbaux peut surprendre et interpeler quant à leur nécessité. N'y a-t-il pas en iaai de verbes endogènes renvoyant à ces deux actions de déplacement assez basiques ? On trouve bien *he* 'aller, marcher' et *ditr ut* 'sortir', mais on se rend compte que ces apparents emprunts superflus permettent d'introduire une spécification sémantique entre le terme iaai préexistant et celui emprunté. Ainsi *he* n'est possible que si l'énoncé renvoie à l'action 'aller, marcher' avec une destination (but) précise, déductible du contexte ou lexicalement mentionnée, comme l'illustre l'exemple (232), à l'inverse de *paase* qui n'est possible que si le déplacement se fait sans destination ou but exprimé, comme dans l'exemple (233) ci-dessous :

- (232). Örumwaa **he** ka hnyi gedhen

ödru=mwaa **he** ka hnyi gedhen
3DU=FUT aller vers dans chemin

Ils iront vers le chemin

{st.FS_We.63}

- (233). Ame **paase** hnyimëkan jee *bwat*

a=me **paase**^{fr} hnyimëkan jee *bwat*^{fr}
3SG=PRS passer devant ART.DEF.PC boîte

Elle passe devant les boîtes (aux lettres)

{st.LxM-2_Te.14}

Mais, en plus de l'introduction de cette spécification sémantique, il semble que l'adoption de tels emprunts soit favorisée dès lors qu'elle permet, grâce à une expression synthétique, de se défaire de l'ambiguïté sémantique due à une lexicalisation d'un verbe avec une particule directionnelle (expression analytique). En effet, comme nombre de langues kanak, le iaai n'exprime pas les actions 'entrer' et 'sortir' par des verbes lexicaux (C. Moyse-Faurie, com. pers.) mais a recours, prototypiquement, à un verbe de franchissement général *ditr*, voire *ta*, pour le sens de 'entrer' (exemples en (234) et (235)), affublé ensuite de la postposition locative²³⁰ *but* ~ *ut* qui marque l'éloignement ou l'inversif avec certains

²³⁰ Cette lexicalisation verbe + postposition ressemble beaucoup à ce qu'on trouve en anglais dans *to get up* 'se lever' ; *to get away* 'partir' ; *to get on* 'monter'..., par exemple (cf. Ozanne-Rivierre 1976, 228).

verbes²³¹ : *ditr ut* ou *ta but* pour ‘sortir’ (exemple (236) qui fait en plus appel à un complément locatif directionnel) :

- (234). Ame xööng hwanuma but ga **ditr**

a=me xööng hwanuma but ga **ditr**
3SG=PRS ouvrir porte REV COMP franchir

Elle ouvre déjà la porte pour entrer (litt. pour franchir)

{st.LxM-2_De.10.1}

- (235). Nya moomo ame he ga **ta** hnyi hwanuma

nya moomo a=me he ga **ta** hnyi hwanuma
ART.DEF.SG femme 3SG=PRS aller COMP entrer dans porte

La femme, elle va entrer par la porte.

{st.LxM-1_Ja.2.1}

- (236). Ame xööng hwanuma me **ta but** hnyööuai

a=me xööng hwanuma me **ta but** hnyööuai -ai
3SG=PRS ouvrir porte et entrer INV dehors -DIR

Elle ouvre la porte et sort dehors.

{st.LxM-2_Bi.20.1}

L’adoption de l’emprunt français *sârti*, pour lequel il n’y a pas d’ambiguïté, permet de lever l’équivocité prototypique, même s’il est également très fréquemment attesté avec la postposition inversive *but* :

- (237). Aa **sârti but** hnyi sidroa, ame he but

A=a **sârti^{fr} but** hnyi sidroa^{bisI} a=me he but
3SG=PAS sortir INV dans magasin 3SG=PRS aller REV

Elle est sortie du magasin, elle s’en va.

{st.LxM-6_De.14}

Il semble ici que l’emprunt se soit installé dans la langue iaai en deux temps : dans un premier temps, *sârti* a remplacé *ditr ut* et *ta but*, les ensembles verbe plus postposition inversive ; puis, dans un second temps, *ut* a été réintroduit, comme un moyen de « (re)nativiser » l’emprunt, le rendre plus endogène en quelque sorte. On passe en fait d’un mode d’expression de la trajectoire en iaai dans un cadre satellite (« satellite framed »²³²) à un cadre verbal (« verb framed ») avec l’emprunt du verbe français, pour, enfin, revenir à un cadre satellite en réassortissant le verbe emprunté de la postposition endogène.

En contact avec le français, langue typologiquement distante dans son mode d’expression de la trajectoire, le iaai a emprunté le verbe *sârti*, simplifiant son moyen d’exprimer ce déplacement, tout en acceptant, ensuite, la réintroduction de sa spécificité par rapport au français, avec la marque d’inversif *but*.

²³¹ Cette particule postposée *but~dut~ut* peut marquer également le révolu.

²³² Pour la terminologie et une typologie de l’expression de la trajectoire, cf. Talmy (Talmy 1991) et, en français, Fortis J-M., Grinevald C., Kopecka A. & Vittrant A. (2011).

4.3. Sémantiques des emprunts verbaux et langues sources associées

4.3.1. Répartition en six champs sémantiques

Au-delà des différents doublets sémantiques qui peuvent exister avec les emprunts verbaux relevés en iaai, il est important d'avoir une image globale des domaines sémantiques que ces emprunts d'un genre particulier investissent. Pour cela, je propose de regrouper par champs sémantiques les verbes empruntés attestés dans mon corpus. Bien que le choix des labels de ces champs sémantiques et les critères d'attribution des emprunts à chaque groupe puissent être rediscutés car ils sont forcément subjectifs, six catégories assez larges et englobantes ont été définies de façon à distinguer des traits définitoires essentiels. Elles sont listées ici selon l'ordre décroissant du nombre de verbes (types) qu'elles contiennent (*cf.* Tableau 81).

- **commerce** : verbes qui entrent en jeu dans la dénomination des activités liées aux transactions économiques, aux pratiques commerciales, au traitement des marchandises, tels 'vendre', 'compter', 'gérer', 'décharger'...

- **déplacement** : ces verbes désignent un type de mouvement de l'individu (locuteur) ou d'un objet, sans générer de changement d'état de ce dernier. Typiquement, il s'agit des verbes comme 'passer', 'sortir', 'décoller'...

- **interaction** : verbes spécifiant la nature ou le but de la relation entre un sujet et un interlocuteur ou destinataire, comme 'saluer', 'questionner', 'obliger'...

- **modification** : les verbes que je classe dans cette catégorie sont ceux qui désignent un procès où l'actant principal est agent et modifie l'état, la position ou la nature d'un objet (patient), sans faire spécialement référence à un artefact moderne (auquel cas je classe le verbe dans la catégorie « technologie »). Entrent dans ce champ sémantique les verbes 'diminuer', 'ranger', 'récupérer', etc.

- **technologies** : les verbes mettant en jeu l'utilisation d'un outil, d'un artefact ou d'un objet « moderne ». J'y classe les verbes 'piocher', 'photocopier', 'peser', etc.

- **aksionsart** : les verbes apportant une précision sur l'aspect sémantique d'un procès. Ils sont trois à être attribués dans ce champ sémantique : 'réussir', 'arrêter', 'continuer'.

Chacun des cinquante-huit types de verbes est ensuite attribué à un de ces six champs sémantiques. On obtient aussi un classement tabulaire présenté en détail en Annexe 13.

4.3.2. Quelle(s) langue(s) source(s) pour quel champ sémantique ?

Le croisement de la répartition des emprunts verbaux dans ces champs sémantiques avec les données relatives aux langues sources associées permet de mettre en exergue une relative spécialisation sémantique en fonction des langues. En effet, comme on peut le voir dans le Tableau 81 ci-dessous qui synthétise les informations fournies en Annexe 13, chaque langue source figure dans des domaines sémantiques de prédilection :

Tableau 81: Répartition des emprunts verbaux attestés en iaai en champs sémantiques et par langue source

Champs sémantiques	Langues sources				Total général
	français	anglais	bislama	drehu	
Commerce	11	1	2		14
Déplacement	13				13
Interaction	9			1	10
Modification	9				9
Technologie	7	2			9
Aksionsart	3				3
Total général	52	3	2	1	58

Sans surprise, le contexte du contact et les types de relations entre les communautés linguistiques (iaai / autre langue) confortent la répartition de ces spécifications sémantiques par langues sources :

- français

Le français constitue une langue source pour dénommer des actions rattachées à chacun des six champs sémantiques établis. Ce qui est particulièrement intéressant est qu'elle fournit en majorité des verbes de déplacement ou mouvement (treize). Elle est la langue source exclusive des champs sémantiques Modification et Aksionsart. Si on convient que les deux champs Commerce et Technologie peuvent être regroupés pour former une sorte de « macrochamp » sémantique des innovations culturelles modernes (donc de la modernisation du lexique)²³³, alors cette catégorie est considérée comme celle où le français est le plus productif en termes de pourvoyeur d'emprunts. Ce qui est particulièrement notable est que le français, seule langue dans laquelle tous les locuteurs du iaai sont bilingues, permet d'enrichir le iaai en verbes appartenant à des domaines sémantiques apparemment subsidiaires, comme l'Aksionsart, le Déplacement, etc., et où le besoin culturel de dénomination n'est pas la première raison invocable.

²³³ Les champs Commerce et Technologie concernent tous deux une large classe d'activités considérées comme « modernes », qui demandent l'intervention d'outils manufacturés, dans un système global mercantile et une logique monétaire. Les autres champs sémantiques ne recouvrent pas cette logique.

- anglais

Les verbes provenant de l’anglais appartiennent au champ sémantique du Commerce, mais aussi à celui des Technologies. Là encore, cette répartition concorde tout à fait avec les faits de contacts sociolinguistiques dans l’histoire d’Ouvéa (et dans le reste de la littérature sur les emprunts dans les langues océaniennes, cf. Moyse-Faurie, 2008, 335), à savoir la présence de comptoirs de commerce sur l’île dès la seconde moitié du XIX^{ème} siècle où transitaient ou bien étaient établis beaucoup d’anglophones (Britanniques ou Australiens) (voir Chapitre I2.2.2). Qu’ils soient commerçants ou missionnaires, ce sont d’abord des anglophones qui se sont installés à Ouvéa, introduisant en premier des emprunts culturels relatifs à un mode de vie bouleversé par les nouveautés (outils ; artefacts ; mode de transport ; échanges commerciaux...) ;

- bislama

Les deux emprunts verbaux du bislama concernent également le champ sémantique du Commerce. Cette langue a été pendant plusieurs décennies la langue véhiculaire dans le Pacifique Sud sous l’influence des commerçants et des marins du milieu du XIX^{ème} siècle. On peut donc dater ces emprunts en iaai de cette époque et considérer leur très bonne adéquation phonotactique avec le iaai comme facteur de leur pérennité et de leur maintien dans la langue jusqu’à ce jour, malgré le fait que le bislama ne remplisse plus aujourd’hui ce rôle de langue véhiculaire à grande échelle ;

- drehu

Enfin, le drehu, avec un seul verbe emprunté, ne touche que le champ sémantique de l’Interaction. C’est certainement un mot qui a été introduit à l’époque des *teachers* protestants en provenance de Lifou et qui résulte de plusieurs étapes d’emprunt successives à partir d’une racine samoane avec un préfixe drehu (cf. section 3.2.4). Il s’agit ici pour l’emprunt verbal *itaalofa* ‘saluer, serrer la main’ d’un emprunt lexical culturellement spécifique (« *cultural-specific lexical borrowing* » chez Carson (2002)).

Le bilan de cette section sur la sémantique des emprunts verbaux permet de poser l’hypothèse générale que le processus d’emprunt dans une langue se fait en premier lieu pour des emprunts culturels, pour combler un réel besoin lexical. Ce n’est que dans un second temps et proportionnellement au degré de bilinguisme du locuteur que l’emprunt subsidiaire s’avère possible, pour enrichir le lexique par la spécification sémantique, par souci de prestige ou par économie des processus cognitifs complexes de gestion du répertoire bilingue. En iaai, si seul le français est aujourd’hui langue productive d’emprunt, l’anglais, le bislama et dans une moindre mesure le drehu, ont contribué à l’enrichissement

du lexique verbal en produisant des emprunts, chacun avec des domaines sémantiques de prédilection en fonction des réalités sociales qui entouraient la situation de contact.

5. Adaptations phonologiques et phonotactiques

Différentes stratégies sont identifiées quant à l'adaptation phonologique et phonotactique des emprunts en iaai. Les verbes empruntés ne se distinguent pas en cela des autres types d'emprunts lexicaux et l'étude de ce type particulier d'emprunt pourra être prise comme modèle plus général concernant les adaptations phonologiques et phonotactiques de tous types d'emprunts lexicaux en iaai.

Les verbes empruntés recensés dans le corpus moderne font preuve de deux types de réaction à leur arrivée dans la langue cible : soit ils s'adaptent au système du iaai, soit il le transgresse, provoquant une certaine rephonologisation ou des changements phonotactiques.

5.1. Des stratégies différencierées en fonction de la langue source

Les verbes empruntés recensés dans mes données font preuve de différents niveaux d'adaptation phonologique. Sur ce point, plus encore que dans les autres thématiques abordées dans ce chapitre, les stratégies et l'importance de l'accommodation sont fonction de la langue source et dépendent grandement du niveau de bilinguisme des locuteurs, comme le souligne Matras (2007, 39–40) :

It seems that there are two alternative strategies that multilinguals can pursue in respect of phonology, taking for granted that language contact will lead at least to a transfer of lexical items from one language to another. The first is to maintain the complete integrity of the recipient language system by adjusting the phonology of any borrowed word to match that of the recipient system. It would appear that this strategy would be facilitated by widespread monolingualism in the recipient language, and the confinement of bilingualism to just a small or peripheral group of intermediaries. (...)

The alternative (...) is to maintain the authenticity of donor language items by adjusting the phonological system of the recipient language to accommodate phonological features of the donor language. This would seem to be facilitated by widespread bilingualism (...).²³⁴

²³⁴ « Il semble qu'il y ait deux stratégies alternatives que les bilingues puissent poursuivre par rapport à la phonologie, en prenant pour acquis que le contact de langues conduit au minimum au transfert d'unités lexicales d'une langue à une autre. La première est le maintien complet de l'intégrité du système de la langue

La première stratégie évoquée par Matras ci-dessus correspond, dans le cas du iaai, à ce qui est observé pour les emprunts faits à l'anglais, au bislama ou au drehu.

La seconde stratégie, qui consiste à préserver l'authenticité de la langue source selon Matras, concerne davantage les emprunts au français.

L'influence qu'un système phonologique peut avoir sur un autre, par l'entremise de locuteurs bilingues, doit pouvoir s'expliquer davantage par un principe d'économie plutôt que de compétence. Sur ce point, l'affirmation de Matras (2009, 222) concernant les changements phonologiques induits par l'incorporation d'emprunts non adaptés à la langue cible apparaît discutable :

Taken from [the] perspective [of speakers' motivation to produce effective utterances in order to perform communicative tasks], contact-induced change in phonology is the result of speakers' inability or reluctance to maintain complete and consistent separation among the phonological systems of two languages.²³⁵

Il ne me semble pas qu'on puisse parler ici « d'incapacité » (« *inability* ») ou de « réticence » (« *reluctance* ») mais plutôt d'y voir là une non-nécessité, une économie : s'adressant à un interlocuteur qu'il sait bilingue, le locuteur n'a pas toujours besoin de faire l'effort d'accommoder, dans un code ou dans l'autre, des éléments exogènes dont il sait qu'ils seront compris quelle qu'en soit leur forme (cas d'une communication endolingue²³⁶).

Dans cette sous-section, il sera question de décrire sous quelles formes et avec quelles opérations d'adaptation les emprunts verbaux sont intégrés en iaai. Dans un premier temps, j'aborderai les différentes stratégies d'intégration des emprunts verbaux aux niveaux phonologique et phonotactique (la première stratégie de Matras évoquée plus haut), avant, dans un second temps, de voir comment certaines formes empruntées contreviennent aux règles inhérentes du système phonologique du iaai, appelant à le faire évoluer à long terme (la seconde stratégie évoquée par Matras).

cible en ajustant la phonologie de tout mot emprunté afin de correspondre à celle de la langue cible. Il apparaît que cette stratégie est facilitée par un monolingisme généralisé dans la langue cible et le confinement du bilinguisme à seulement un petit groupe ou à un groupe périphérique d'intermédiaires. (...) L'alternative (...) est de maintenir l'authenticité des unités de la langue source en ajustant le système phonologique de la langue cible pour accommoder les caractéristiques phonologiques de la langue source. Cela semble être facilité par un bilinguisme généralisé (...).

²³⁵ « Pris du point de vue de la motivation des locuteurs à produire des énoncés efficaces dans le but d'accomplir des tâches communicatives, le changement dû au contact en phonologie est le résultat de l'incapacité ou du rejet des locuteurs à maintenir une séparation entière et continue entre les systèmes phonologiques de deux langues ».

²³⁶ « *endolingue* se réfère à la communication entre des personnes ou des groupes qui partagent la même langue première » (Ehrhart 2012, 188).

5.2. Intégration au système cible

Trois catégories d'opérations d'intégration des emprunts en iaai sont distinguées. Elles sont présentées ici brièvement une à une avant que le Tableau 82 ci-après ne soit donné pour synthétiser ces opérations avec les exemples de verbes empruntés correspondants.

1. une opération « zéro », où l'emprunt est adopté tel quel dans la langue cible, ne transgressant aucune de ses règles inhérentes. Les mots empruntés sont donc prononcés en iaai de la même façon que dans la langue source. Seuls sept verbes correspondent à ce cas de figure et, parmi eux, un seul provient du bislama contre six du français ;
2. des opérations de réinterprétations phonologiques des segments des emprunts. Il s'agit pour beaucoup d'une réinterprétation de segments inexistants dans la langue cible (voir Chapitre V2). Ces réinterprétations peuvent se combiner dans un même lexème et peuvent toucher aussi bien les voyelles que les consonnes ;
3. des opérations de réinterprétation au niveau phonotactique afin de faire correspondre les emprunts au découpage syllabique prototypique du iaai.

Tableau 82 : Opérations de mise en conformité des emprunts au système du iaai

1. Opération « zéro », pas de transgression du système cible				
<i>dekole</i>	[dekole]	< fr.	<i>décoller</i>	//
<i>filme</i>	[filme]	< fr.	<i>filmer</i>	//
<i>kole</i>	[kole]	< fr.	<i>coller</i>	//
<i>okûpe</i>	[okype]	< fr.	<i>occuper</i>	//
<i>salem</i>	[salem]	< bisl.	<i>salem</i>	//
<i>telefon</i>	[telefon]	< fr. cal.	<i>téléphone</i>	//
<i>tuche</i>	[tuse]	< fr.	<i>toucher</i>	//
2. Réinterprétation				
Dénasalisation des voyelles ²³⁷			/ã/ et /ɔ/ → /ɔ/ et /ɛ/ → /æ/	
<i>âbarke</i>	[əbarke]	< fr.	<i>embarquer</i>	[ãbaʁke]
<i>âkese</i>	[əkese]	< fr.	<i>encaisser</i>	[ãkese]
<i>âwoie</i>	[əwaje]	< fr. cal.	<i>envoyer</i>	[ãwaje]
<i>kâte</i>	[kote]	< fr.	<i>compter</i>	[kõte]
<i>kâtinûe</i>	[kɔtinye]	< fr.	<i>continuer</i>	[kɔtinqe]
<i>râpli</i>	[rɔpli]	< fr.	<i>remplir</i>	[ʁãpli]
<i>ëstale</i>	[æstale]	< fr.	<i>installer</i>	[ɛstale]
<i>fête</i>	[fæte]	< fr. cal.	<i>feinter</i>	[fete]
Allongement vocalique ²³⁸			V → V:	
<i>boosu</i>	[bo:su]	< fr.	<i>bonjour</i>	[bɔ:ʒu]
<i>itaalofa</i>	[ita:lofa]	< dre.	<i>italofa</i>	[italofa]
<i>paase</i>	[pa:se]	< fr.	<i>passer</i>	[pase]
Fermerture vocalique doublée d'une antériorisation			/ə/ → /e/	
<i>peti</i>	[peti]	< fr.	<i>petit</i>	[pøti]

²³⁷ En français calédonien il n'y a pas de différenciation entre les nasales [ã] et [ɔ] du français standard (cf. « confusion des degrés d'aperture » Pauleau 1988, 182). Moyse-Faurie (2008, 330) donne des exemples similaires de convergence des nasales [ã] et [ɔ] en [ɔ] pour le nengone (parlé sur l'île de Maré).

²³⁸ Ozanne-Rivierre (1976, 61) notait déjà dans sa grammaire cette tendance des emprunts à être réinterprétés avec des voyelles longues.

Lénition du [v] du français				/v/ → /t̪/ ~ /f/
<i>arete</i>	[arete]	< fr.	<i>arrêter</i>	[aʁete]
<i>ateri</i>	[ateri]	< fr.	<i>atterrir</i>	[aṭeʁi]
<i>pare</i>	[pare]	< fr.	<i>parer</i>	[paʁe]
<i>separe</i>	[separe]	< fr.	<i>séparer</i>	[sepaʁe]
<i>turne</i>	[turne]	< fr.	<i>tourner</i>	[tuʁne]
Désaffrication				/k̪s/ → /s/
<i>esplike</i>	[esplike]	< fr.	<i>expliquer</i>	[ek̪splike] ²³⁹
<i>espoze</i>	[espoze]	< fr.	<i>exposer</i>	[ek̪spoze]
Affrication				/t̪h/ → /ʃ/
<i>weitr</i>	[weitʃ]	< ang.	<i>weight</i>	[weitʃ]
3. Modifications afin de se conformer aux règles phonotactiques				
Diérèse				/GV/ → /VV/ ²⁴⁰
<i>etûdie</i>	[etydie]	< fr.	<i>étudier</i>	[etydje]
<i>fotokopie</i>	[fotokopie]	< fr.	<i>photocopier</i>	[fotokopje]
<i>fuie</i>	[fuie]	< fr.	<i>fouiller</i>	[fuje]
<i>pioche</i>	[pioʃe]	< fr.	<i>piocher</i>	[pioʃe]
<i>kâtinûe</i>	[kɔtînue]	< fr.	<i>continuer</i>	[kɔtînue]
Apocope de la C finale ²⁴¹				
<i>trein</i>	[fein]	< angl.	<i>change</i>	[tʃeɪndʒ]
<i>boosu</i>	[bo:su]	< fr.	<i>bonjour</i>	[bɔ:ʒu]
Épenthèse vocalique				
<i>burum</i>	[bu.rum]	< angl.	<i>broom</i>	[brʊm]

5.3. Rephonologisation de la langue cible

À l'inverse de ces différentes opérations d'intégration des emprunts aux règles du iaai, on constate que de nombreux autres emprunts n'opèrent aucune adaptation à la langue cible, mais, au contraire, tendent à modifier son système phonologique. Il s'agit exclusivement d'emprunts au français, plus récents que ceux aux autres langues et opérés par des locuteurs bilingues. Cette situation fait écho à ce qu'énonce Matras (2009, 224) :

In a situation of established and prolonged bilingualism, speakers of one language, often a minority language, may adjust the inventory of sounds and the rules that govern their distribution to match those of another, often a dominant contact language, seeking here too the advantage of not having to maintain a context-oriented separation of sound inventories within their bilingual linguistic repertoire.²⁴³

²³⁹ En français calédonien (voire même en français parlé standard), l'affriquée dans /ek̪splike/ est souvent simplifiée et réalisée [esplike]. L'emprunt en iaai se ferait alors sans modification du mode articulatoire.

²⁴⁰ Il n'existe pas de semi-consonne (ou glide) en iaai. La modification fait ici intervenir le remplacement de la glide avant une voyelle par une séquence de deux voyelles : /jV/ → /iV/ et /ɥV/ → /yV/.

²⁴¹ S'ajoute à ces deux exemples la série des emprunts verbaux dont l'étymon français est en [-iʁ] et qui subissent une apocope du [v] final (ex. *sârti* 'sortir' ; *ateri* 'atterrir' ; *râpli* 'remplir' et *reûsi* 'réussir'). Ce cas sera discuté dans la section 6.2 de ce chapitre.

²⁴² *Boosu* 'saluer, dire bonjour' est un emprunt très fréquent et assez ancien (il apparaît déjà dans le dictionnaire de Ozanne-Rivierre, 1984). En fait, il est probable que cet emprunt du mot français *bonjour* se soit fait par le biais du drehu *bozu*, ce qui permettrait d'expliquer l'accommmodation de la consonne médiane ainsi que l'apocope de la consonne finale.

²⁴³ « Dans la situation d'un bilinguisme instauré et prolongé, les locuteurs d'une langue, souvent minoritaire,

On parle de rephonologisation pour désigner ce phénomène d'emprunt de phonèmes à partir d'une langue source, qui vont intégrer et augmenter l'inventaire phonologique de la langue cible. Moyse-Faurie (2008, 331–332) donne de nombreux exemples dans les langues océaniennes de rephonologisation due aux emprunts lexicaux. Constatant que les emprunts de phonèmes sont plus fréquents dans les langues kanak (à l'inventaire typiquement riche) que dans les langues polynésiennes (comportant peu de phonèmes), Moyse-Faurie (2008, 332) conclut que : « (...) *it looks like the more phonemes you have, the more phonemes you borrow* »²⁴⁴. Il n'est donc pas étonnant de recenser plusieurs emprunts phonologiques en iaai, langue dont l'inventaire est particulièrement large.

Deux phénomènes sont relevés dans la liste des verbes empruntés issus du corpus moderne en iaai : a. l'introduction de nouveaux phonèmes et b. la modification de certaines règles phonotactiques.

5.3.1. Enrichissement de l'inventaire

L'adoption de certains emprunts dans le contexte de bilinguisme francophone généralisé a permis l'acceptation de nouvelles consonnes, à savoir /v/, /z/, /ʒ/ et /ʁ/, dans l'inventaire phonologique du iaai (voir Chapitre V2.6). Pour ces trois premières consonnes, on assiste à l'émergence de nouvelles oppositions basées sur le trait de voisement : elles viennent constituer des paires avec les fricatives non voisées endogènes au iaai (les paires voisée/non voisée existaient déjà pour les fricatives bilabiales et dentales). Ce processus est rendu possible par un facteur structurel favorisant l'introduction de néophonèmes : une « distribution défective » (*holes in the pattern* ou *gaps* dans la littérature anglophone) dans le système d'origine des consonnes du iaai. Winford conceptualise ce facteur comme la contrainte numéro 1 provoquant des emprunts phonologiques (Winford 2003, 55) :

Phonological constraint 1 (borrowing): The existence of gaps in the phonemic inventory of the recipient language facilitates the importation of new phonemes or phonemic oppositions that fill such gaps.²⁴⁵

En iaai, ces néophonèmes sont attestés dans les verbes d'emprunts donnés dans le Tableau 83 ci-dessous.

peuvent ajuster l'inventaire des sons et les règles qui gouvernent leur distribution pour coïncider avec ceux d'une autre langue, souvent dominante et en contact, en cherchant ici aussi l'avantage de ne pas avoir à maintenir une séparation de leurs inventaires de sons dans leur répertoire linguistique bilingue qui soit orientée par le contexte ».

²⁴⁴ « ...il semble qu'au plus il y a de phonèmes (dans une langue), au plus il y en a qui sont empruntés ».

²⁴⁵ « Première contrainte phonologique (emprunt) : l'existence de trous dans l'inventaire de langues cibles facilite l'importation de nouveaux phonèmes ou d'oppositions phonémiques qui comblient ces trous ».

Tableau 83 : Verbes empruntés introduisant de nouveaux phonèmes en iaai

/v/ ²⁴⁶ :	<i>rezérve</i>	[rezərvε]	< fr.	<i>réserver</i>	[rezεrvε]
/z/ :	<i>espoze</i>	[espoze]	< fr.	<i>exposer</i>	[ekspoze]
	<i>krwaze</i>	[krewaze]	< fr.	<i>croiser</i>	[krewaze]
	<i>propoze</i>	[propoze]	< fr.	<i>proposer</i>	[proopoze]
	<i>rezérve</i>	[rezərvε]	< fr.	<i>réserver</i>	[rezεrvε]
	<i>utilize</i>	[ytilize]	< fr.	<i>utiliser</i>	[ytilize]
/ʒ/ :	<i>ârōjistre</i>	[ɔrəʒistre]	< fr.	<i>enregistrer</i>	[ãrəʒistre]
	<i>châje</i>	[ʃɔʒe]	< fr.	<i>changer</i>	[ʃãʒe]
	<i>echâje</i>	[eʃɔʒe]	< fr.	<i>échanger</i>	[eʃãʒe]
	<i>decharje</i>	[deʃarʒe]	< fr.	<i>décharger</i>	[deʃaʒe]
	<i>jere</i>	[ʒere]	< fr.	<i>gérer</i>	[ʒere]
	<i>râje</i>	[ʁɔʒe]	< fr.	<i>ranger</i>	[ʁãʒe]

Comme mentionné plus tôt (voir Tableau 82), [ʁ] est introduit comme un allophone du phonème endogène /t/, qui tend lui-même à devenir /f/. Les formes [ʁ] et [t/f] sont en variation stylistique ou discursive.

On peut également s'interroger quant à l'introduction de nouveaux phonèmes vocaliques, notamment les voyelles nasales du français /ã/ ou /ɔ/, qui sont fréquemment conservées et réalisées comme telles dans des emprunts au français. Cette nouvelle interprétation de l'inventaire vocalique du iaai serait un changement important puisque l'absence de voyelle nasale est une caractéristique typologique aréale de cette langue (voir Chapitre V2). De plus, Pauleau (1988, 182) considère la nasalisation comme « un trait envahissant » du français calédonien, ce qui peut raisonnablement laisser présager une influence sur le iaai à ce niveau à plus long terme.

Néanmoins, à ce stade, je ne considère pas (encore) comme entériné l'ajout de phonèmes vocaliques nasals en iaai moderne parce que les nasales sont, d'après mon interprétation des enregistrements, réalisées comme telles seulement en variation libre. Les phonèmes /ã/ et /ɔ/ sont souvent confondus en français calédonien du fait de la tendance à la postériorisation et de la neutralisation de l'opposition des degrés d'aperture qui le caractérise (Pauleau 1988, 182), ce qui se manifeste en iaai par une convergence en une réalisation unique /ɔ/. Je n'ai pas réalisé une étude phonétique poussée des réalisations de ces variations et seule une analyse de type sonographique permettrait de mesurer le degré de nasalité de ces sons et de positionner l'interprétation au niveau phonologique.

²⁴⁶ Moyse-Faurie décrit également l'introduction de ce nouveau phonème dans les deux autres langues du groupe des îles Loyauté, le drehu et le nengone, par le biais du changement induit par contact et des emprunts au français (2008, 331–332).

5.3.2. Changements phonotactiques

Deux phénomènes de changements phonotactiques en iaai sont attestés par le biais des emprunts. Le premier est provoqué par l'adoption de certains emprunts contenant le son [k] à l'initiale, alors que le second concerne le maintien de groupe de consonnes dans une même syllabe.

L'adoption de certains emprunts contenant le son [k], intégré comme allophone de /t/ et en variation stylistique ou pragmatique avec les deux autres allophones de ce même phonème, [t] et [f], modifie certaines règles phonotactiques du iaai (voir Chapitre V2). En effet, Ozanne-Rivierre décrit la distribution du /t/ comme impossible à l'initiale²⁴⁷, alors que de nombreux emprunts attestent de la présence du [k] dans cette position : *râje* ; *rakroche* ; *rakâte* ; *râpli* ; *rekûpere* ; *retire* ; *reûsi* et *rezérve*.

De plus, alors que canoniquement en iaai les séquences de consonnes sont impossibles au sein d'une syllabe et tolérées en frontière de syllabes seulement si elles impliquent une consonne nasale, de nombreux emprunts font intervenir des groupes de consonnes qui sont maintenus sans changement. Le Tableau 84 ci-dessous synthétise les occurrences de ces groupes de deux ou trois consonnes dans les verbes empruntés dans le corpus moderne.

Tableau 84 : Emprunts verbaux en iaai conservant des groupes de consonnes

C[-nasale]	C[-nasale]		
[gl]	[gli.se]	<i>glise</i>	
[kɔ]	[ka.k̪o.ʃe]	<i>rakroche</i>	
[pl]	[kɔ.pli]	<i>râpli</i> ,	
	[es.pli.ke]	<i>esplike</i>	
[pɔ]	[p̪o.po.ze]	<i>propoze</i>	
[st]	[æ.sta.le]	<i>ëstale</i>	
[tr]	[ɔ.ʁe.zis.t̪re]	<i>ârejistre</i>	
CCC	[kɔw]	[k̪wa.ze]	<i>kwaze</i>

Ainsi, certaines contraintes phonotactiques canoniques du iaai sont transgressées par l'adoption d'emprunts au français, dont les verbes, alors que les emprunts à l'anglais, comme on l'a vu préalablement par exemple avec *burum* ou *trein*, ont subi des accommodations (voyelle épenthétique, élision de la consonne finale) afin de se conformer aux règles de la langue cible.

Il est difficile de décider à quel moment un phonème introduit par emprunt dans une langue cible, sous l'effet de la situation de contact, doit être considéré comme un néophonème de cette langue et revoir en entier son inventaire phonologique. De même, il est

²⁴⁷ Il n'y a qu'à l'intervocalique que le [k] ne va pas à l'encontre du modèle phonotactique canonique de la langue (*arete* ; *ateri* ; *jere* ; *pare* ; *separe*) ou bien avant une consonne nasale en frontière de syllabes (*turne*).

délicat de réinterpréter les règles phonotactiques qui régissent le fonctionnement d'une langue sous le coup de ce même phénomène. Ces décisions pèsent sur la description linguistique d'une langue et sur la représentation même qui en est véhiculée et qui est alors modifiée. Il serait intéressant de mener une étude diachronique sur l'accommodation des emprunts en iaai, afin d'observer si d'ici dix ou vingt ans ces néologismes seront toujours en usage dans la langue. Une telle étude permettrait de voir si leur prononciation a changé, se conformant aux règles prototypiques du iaai en s'érodant ou bien si, au contraire, ces emprunts ont conservé leur forme d'origine amenant le système de la langue cible à une rephonologisation et à des changements phonotactiques.

Pour le moment, il semble qu'il faille effectivement considérer que l'inventaire phonologique du iaai a évolué (Chapitre V2.6) sous l'effet du contact et du bilinguisme en français, de même que les règles phonotactiques se sont assouplies, notamment concernant les groupes de consonnes. Mais ce qu'il faut retenir également c'est la grande hétérogénéité du traitement de ces emprunts dans le discours entre les locuteurs ou au niveau intra locuteur. Dans ce domaine, l'adaptation phonologique et phonotactique des emprunts, aussi bien que l'absence d'adaptation, qui sont à la source de la variation, jouent un rôle pragmatique et stylistique tout à fait important. Or, il a été montré que la variation inter et intra locuteur constituait la norme dans les situations de langues en danger (Dorian 2010b).

6. Identification des types d'étymons et attribution de classe grammaticale

Dans la section précédente, il a été question de l'accommodation (ou non) des emprunts verbaux à la phonologie de la langue. La présente section va traiter de l'identification des étymons à l'origine des emprunts verbaux, avant de passer à l'analyse des stratégies de leur intégration morphosyntaxique au iaai (section 7).

Il a déjà été question plus haut des langues sources d'où provenaient les formes d'origine (étymons) des verbes empruntés en iaai (§ 3) ; il s'agit à présent, dans cette section, d'identifier les étymons qui sont sélectionnés dans la langue source, afin de pouvoir reconstituer, ensuite, le processus d'adaptation de cette forme jusqu'à son intégration dans la langue cible. Deux types d'étymons sont distingués dans les emprunts recensés en iaai : (i) ceux qui sont déjà des verbes dans leur langue d'origine : il s'agira alors d'identifier à partir de quelle forme (fléchie ou non) procède le transfert vers le iaai ; et (ii) les étymons qui appartiennent à une autre classe de mots dans la langue d'origine mais qui ont un usage

verbal en iaai. Ce sont ces types d'étymons, beaucoup moins nombreux et dont la forme source est plus évidente à identifier, qui seront présentés en premier, avant de passer aux formes d'origine verbale, majoritaires dans l'inventaire et pour lesquelles plusieurs hypothèses émergent pour expliquer la forme source.

6.1. L'étymon n'est pas un verbe dans la langue source

Sur l'ensemble des verbes iaai empruntés que j'ai relevés, seuls cinq ne proviennent pas d'étymons verbaux. Ils proviennent du français et de l'anglais et ont, pour trois d'entre eux, un étymon nominal dans ces deux langues ; une interjection et un adjectif en français pour les quatrième et cinquième emprunts.

Tableau 85: Processus d'emprunt verbal en iaai à partir d'étymons non verbaux

1/ emprunt			2/ conversion lexicale		
fr.	<i>bonjour</i>	Interj	> boosu	Interj	'bonjour'
fr.	<i>téléphone</i>	N	> telefon	N	'téléphone'
fr.	<i>petit</i>	Adj	> peti	Dét. quali.	'petit'
angl.	<i>broom</i>	N	> burum	N	'balai'
angl.	<i>weight</i>	N	> weitr	N	'poids'

En fait, l'intégration de ces emprunts étymologiquement non verbaux à la classe des verbes en iaai a pu procéder selon deux phases successives, correspondant à deux opérations distinctes.

- nom^X > nom^{iaai} > verbe^{iaai} ou interjection^{fr} > interjection^{iaai} > verbe^{iaai}

Selon cette hypothèse, les étymons ont été, dans un premier temps, intégrés en iaai sans modification de catégorie grammaticale par rapport à leur langue source : une interjection en français reste une interjection en iaai (exemple (238)) et un nom reste un nom (exemples (239), (240) et (241)) :

(238). **Boosu** ! E soo ?

boosu^{fr} e soo
bonjour 3SG bon

Bonjour ! ça va bien ?

(239). Aa hom dhö **telefon** ga hongot

a=a hom dhö **telefon**^{fr} ga hongot
3SG=PAS prendre PONC téléphone COMP appeler

Elle a pris le téléphone pour appeler.

{st.LxM-2_Te 8.1}

(240). Jee burum

jee burum^{angl}
ART.DEF.PC balai

Les balais

(241). Ip tö wââ hnyi hon **weitr** !

ip tö wââ hnyi ho -n **weitr^{ang}**
poser PONC poisson dans dessus -POS.3SG **balance**

Pose le poisson sur la balance !

Ce n'est que dans un second temps qu'ils ont opéré un changement de catégorie sans avoir recours à un marquage morphologique (processus appelé conversion lexicale ou dérivation impropre) leur permettant d'accéder à une fonction prédicative (exemples (242) à (245) ci-dessous). Ce processus est facilité par l'omniprédictivité qui caractérise le iaai et qui permet à un grand nombre de lexèmes de catégories variées de prendre une fonction prédicative sans dérivation morphologique (voir Chapitre V3.3.6).

(242). Ame hna ip anyin tang me **boosu** dhö me nya moomo ejii...

a=me hna ip anyi -n tang me **boosu^{fr}** dhö me nya moomo ejii
3SG=PRS lâcher poser CL.P_GÉN -POS.3SG sac et saluer PONC avec ART.DEF.SG femme DEM
Elle pose son sac et elle dit bonjour à la femme... {st.LxM-5_Wat.4}

(243). Ame ka **telephon** köu²⁴⁸

a=me ka **telefon^{fr}** kö u
3SG=PRS ASS **téléphoner** DEST 2SG

Il te téléphone.

{ltr04_Buba.5}

(244). Hwaaban dö ateme **burumâ** dhö

hwaaban dhö ate=me **burum^{ang}**-â dhö
après 1PL=PRS balayer -TRS PONC

Après nous le balayons.

{cv.walei_Li.206}

(245). (...) jee tavëët aleme **weitr**

jee tavëët adre=me **weitr^{ang}**
ART.DEF.PC gens 3PL=PRS **enregistrer**

(...) les gens enregistrent.

{st.LxM-3_Ba.4}

Parker Jones (2009, 778–779) évoque des cas similaires en hawaiien avec des emprunts à l'anglais : angl. *soup* > *kupa* 'soupe' > *kupa* 'bouillir' ; et le même processus que le *burum* du iaai : angl. *broom* > *pūlumi* 'balai' > *pūlumi* 'balayer'.

La conversion lexicale permet donc à des lexèmes nominaux d'accéder à une fonction prédicative, même quand ces lexèmes sont d'origine exogène et adoptés, dans un premier temps, en iaai en tant que nominaux. Cette souplesse accordée par la propriété omniprédictive de la langue permet aux emprunts d'outrepasser leur attribution à une catégorie grammaticale fixe dans leur langue d'origine une fois intégrés dans la langue cible.

- adjectif^{fr} > déterminant qualificatif^{iaai} > verbe statif^{iaai}

L'autre stratégie que l'on peut identifier lors de l'emprunt de formes non verbales étymologiquement et qui acceptent une fonction prédicative en iaai concerne l'emprunt de

²⁴⁸ Cette phrase est extraite d'une des lettres qui constituent mon corpus. Je reproduis donc dans la première ligne de l'exemple la graphie utilisée dans cette lettre manuscrite.

l'adjectif français *petit*. Un usage de *peti* en tant que déterminant qualificatif du nom (paradigme très restreint de six lexèmes, voir Chapitre V3.2.2.d), est attesté, comme l'illustre l'exemple (246). Il occupe le même paradigme que son équivalent sémantique endogène *oong* ‘petit’ par lequel il pourrait être substitué dans ce même exemple.

- (246). ...e hu jee **peti** hnyoot ame kûû töör
e hu jee **peti^{fr}** hnyoot a=me kûû töötr
3SG EXIS ART.DEF.PC **petit** herbe 3SG=PRS pousser soulever
...il y a des petites herbes qui commencent à pousser. {cv.walei_Li.226}

Ici, l'emprunt semble donc avoir intégré, dans la langue cible, la classe grammaticale des déterminants qualificatifs du nom (ou lexème à vocation adjectivale, Chapitre V3.2.2.d), la plus proche typologiquement de celle occupée par l'étymon dans la langue source (adjectif).

Cependant, *peti* présente un cas particulièrement intéressant puisqu'on le trouve également dans des occurrences où il occupe une fonction prédicative : en tant que verbe statif (exemple (247)a.) mais également en tant que verbe à valeur active, avec la marque de TAM *ame*²⁴⁹ (exemple (247)b.) et pouvant même être transitivisé et causativisé (exemple (247)c.) :

- (247). a. ... haba wanakat ame laba hnyi hon *cea* a e **peti**
haba wanakat a=me laba hnyi ho -n *cea^{ang}* a e **peti^{fr}**
TOP enfant 3SG=PRS s'asseoir sur dessus -POS.3SG chaise REL 3SG **petit**
...l'enfant, il s'asseoit sur une petite chaise (litt. une chaise qui est petite) {st.FS_Te.1.4}
- b. ... (amelee) kaa oogaanâ ame **peti** hwan
anee kaa oo- gaan â a=me **peti^{fr}** hwa -n
HYP quand CAUS- grand -TRS 3SG=PRS **diminuer** bruit -POS.3SG
... si on l'augmente (la quantité d'eau), le son diminue. {na.activ_Lé.19}
- c. ... öhmune kaa **oopetiâ** nya quantité d'eau
öhmun=me kaa oo- **peti^{fr}-â** nya <quantité d'eau>^{fr}
1PC.EX=PRS quand CAUS- **petit** -TRS ART.DEF.SG <quantité d'eau>
...quand on fait diminuer la quantité d'eau. {na.activ_Lé.19}

On remarque que *peti* est intégré et fonctionne exactement sur le même modèle que son antonyme iaai *gaan* ‘être grand’, tel que le décrit Ozanne-Rivierre (1976, 215; 1984, 46). Je reprends ici ses exemples en leur attribuant la même numération que pour *peti* en fonction de la classe lexicale du verbe (a. statif ; b. valeur active consécutive à la présence du TAM *aa* ; c. causativisé, également attesté dans mes propres données, cf. (248)b.) :

²⁴⁹ Se référer à la section sur la syntaxe du iaai dans le Chapitre V.

(248). a. ûöö a e **gaan**

ûöö a e **gaan**
arbre REL 3SG **grand**

L'arbre est grand (litt. l'arbre qui est grand)

{OR84_46}

b. aa **gaan** dut

a=a **gaan** but
3SG=PAS **grandir** REV
Il a grandi

{OR84_46}

c. oogaanâ

oo- **gaan** -â
CAUS- grand -TRS

honorer quelqu'un (litt. rendre grand)

{OR84_46 ; OR76_215}

Ainsi, *peti*, emprunté en tant qu'adjectif signifiant 'petit' à l'adjectif français *petit* est doté d'une fonction prédicative par conversion lexicale (c'est-à-dire, sans changement formel) permettant à ce néologisme iaai d'apparaître en tant que verbe statif, autorisant la causativisation (*cf.* Moyse-Faurie and Ozanne-Rivierre 1983, 131) par affixation (préfixe causatif + suffixe transitif, voir Chapitre V3.3.7) mais, également, dans des constructions monovalentes où *peti* prend une valeur active, exactement comme peut le faire *gaan* 'être grand ; grandir'.

L'attribution des emprunts à une classe grammaticale (*cf.* class assignement chez Rose and Renault-Lescure 2008, 361) en iaai se fait donc en respectant au maximum la classe de l'emprunt dans sa langue source, quitte à opérer ensuite un changement de classe au sein de la langue cible par un processus de conversion interne.

6.2. L'étyomon est un verbe dans la langue source

Mis à part les cinq cas étudiés précédemment, tous les verbes empruntés en iaai ont pour étymons des lexèmes eux-mêmes verbaux dans la langue source, quelle que soit cette langue. Je ne reviendrai pas en détail ici sur les emprunts de verbes drehu, bislama ou anglais, déjà traités plus haut (section 3.2). Pour mémoire, je synthétise dans le Tableau 86 les formes sources des emprunts verbaux en iaai aux langues anglaise, bislama et drehu.

Tableau 86: Formes des étymons verbaux anglais, bislama et drehu des emprunts iaai

langue source	forme de l'étyomon	étyomon	emprunt iaai
anglais	infinitif	<i>change</i>	<i>trein</i>
bislama	forme bimorphémique transitivisée du verbe	<i>lus + -im</i>	<i>lusim</i>
drehu	forme non dérivée	<i>sal + -em</i> <i>italofa</i>	<i>salem</i> <i>itaalofa</i>

En revanche, il est nécessaire d'apporter une attention particulière aux emprunts provenant de verbes français, puisque la forme de l'étyomon dans cette langue apparaît

problématique à identifier. En effet, les verbes attestés issus d'un emprunt au français appartiennent pour une très large part à la catégorie des verbes finissant en [-e] (« du premier groupe » dans la grammaire traditionnelle) : ils sont quarante-six sur les cinquante types dont l'étymon est un verbe français. Cette prépondérance des emprunts aux verbes français du premier groupe s'explique par le fait que la majorité des verbes du français appartiennent à cette classe de conjugaison (Tobin 1993, 344-348 cité dans Hewson 1997, 156), mais aussi parce que c'est celle qui continue à être la plus productive. C'est en effet sur son modèle que sont créés la grande majorité des néoverbes du français (Calvet 2005). Parmi ces verbes empruntés en [-e], je citerai le plus fréquent, le verbe *paase* (exemple (249)) [pa:se], qu'on peut estimer provenir de l'infinitif français *passer* [pase] et qui se conforme parfaitement aux contraintes phonotactiques du iaai tout en conservant le même signifié qu'en français, :

(249). Areme ***paase*** hnyimëkan xop...

are=me *paase*^{fr} hnyimëka -n xop
3PL=PRS passer face -POS.3SG homme

Ils passent devant l'homme.

{st.PS_Su.93}

Cependant, quatre types de verbes empruntés au français et dont l'infinitif se fait en /-is/ sont relevés dans l'inventaire :

Tableau 87 : Verbes empruntés au français en iaai ayant pour étymons une forme en -ir

sârti	[sɔrti]	> <i>sortir</i>	[sɔrtiš]
ateri	[ateri]	> <i>atterrir</i>	[ateriš]
râpli	[rɔpli]	> <i>remplir</i>	[rɔpliš]
reûsi	[reysi]	> <i>réussir</i>	[reysiš]

Cette série de verbes contrevient à l'hypothèse précédente qui fait remonter les étymons verbaux français aux formes infinitives, puisque ces quatre types de verbes sont attestés dans mes textes iaai sans la consonne finale²⁵⁰, comme l'illustrent les exemples (250) et (251) :

(250). ...Pierre ame **sârti**

Pierre a=me sârti^{fr}
Pierre 3SG=PRS sortir

...Pierre, il sort.

{st.IxM-2_De.12}

²⁵⁰ Une occurrence de *lire* /lir/ est attestée dans mon corpus, mais je l'ai interprétée comme de l'alternance codique (*code-switching*) au français et non un emprunt puisqu'elle est directement suivie de l'équivalent sémantique iaai *aû* répété trois fois, qui montre que le jeune locuteur corrige un choix qu'il juge spontanément erroné en donnant la forme qu'il juge exacte (*aû 'lire'* est un néologisme créé par élargissement sémantique à partir de 'compter').

(251). Ejii hnyööu hnyi *pist* anyin jee *aviâ* ejii areme ***ateri***

ejii hnyööu hnyi *pist^{fr}* anyi -n jee *avid^{fr}* ejii are=me *ateri^{fr}*
ANA dehors dans piste CL.P_GÉN -POS.JC ART.DEF.PC avion ANA 3PL=PRS atterrir

Là dehors c'est la piste des avions, là où ils atterrissent.

{st.LxM-3_Lo.4}

À ce stade, il apparaît donc difficile de certifier la nature de la forme source des verbes empruntés au français. À ce sujet, Wichmann & Wohlgemuth (2008, 99) rappellent la difficulté parfois à identifier précisément la forme source d'un verbe d'emprunt, mais mentionnent qu'il s'agit nécessairement d'une forme identifiée comme neutre par le locuteur :

The borrowed form may be root-like, infinitive-like, imperative-like, inflected for third person or nominalized by means of devices in the source language, and probably others. Sometimes it is difficult to establish which of these various source language forms of the loan verb is taken over. In any case, all of the source language instantiations seem to represent a sort of citation form in the analysis of the borrowing speakers.²⁵¹

Dans mon cas d'étude, cet écueil pose d'autant plus problème que, bien qu'ils représentent un faible nombre de types, le nombre d'occurrences de ces verbes français en /-ir/ est néanmoins élevé puisqu'il comporte le verbe *sârti* 'sortir' qui est le premier verbe emprunté le plus fréquemment attesté dans mon corpus. Il faut donc tenter une explication, en proposant deux hypothèses :

Hypothèse 1 : les étymons verbaux sont les formes infinitives de verbes français. Ils peuvent avoir subi des transformations phonétiques : les verbes en [-e] sont empruntés sans changement, à l'inverse des verbes en [-iʁ] qui subissent un amuïssement de la consonne finale pour donner [-i]. Selon cette hypothèse,

Hypothèse 2 : les étymons verbaux sont issus du participe passé²⁵² de verbes français n'ayant subi aucune modification phonotactique sur leur terminaison. Cette hypothèse est la plus économique en terme d'efforts d'accommodation des étymons empruntés. Afin de vérifier cette hypothèse, le meilleur moyen serait de pouvoir s'appuyer sur des exemples de verbes français dont la voyelle finale est différente à l'infinitif et au participe passé, du type *comprendre* ou *tenir* et pour lesquels on s'attendrait à une forme empruntée basée sur le participe

²⁵¹ « Les formes empruntées peuvent s'apparenter à des racines, des infinitifs, des impératifs, des formes fléchies à la troisième personne ou nominalisées par des procédés propres à la langue source, et probablement par encore d'autres procédés. Il est parfois difficile d'établir laquelle de ces formes sources de l'emprunt verbal est sélectionnée. Dans tous les cas, toutes les instantiations de la langue source semble représenter une sorte de forme de citation dans l'analyse des locuteurs emprunteurs. »

²⁵² « By definition, participles have meanings and distributions that go beyond those of other verb forms and partly match those of nouns. Yet they are salient verbal forms and available for borrowing. » (Wohlgemuth 2009, 84).

passé de type **kâpri* ou **tenû*. Or, il n'y a pas d'exemple de ce type dans le corpus moderne. La seule occurrence attestée sur laquelle il est possible de s'appuyer correspond à une phrase élicitée auprès de ma collaboratrice (252) qui fait intervenir le verbe *peindr* < fr. *peindre* :

- (252). Ame **peindrâ** umök uma

a=me peindr^{fr}-â umö -k uma
3SG=PRS peindre -TRS CL.P_MAIS -POS.1SG maison

Il peint ma maison.

{e.13_Te}

Si on accepte que cet exemple est suffisant, c'est l'hypothèse 1 qu'il faut finalement considérer puisqu'il s'agit bien ici d'un étymon à la forme infinitive qui a été emprunté en iaai, avec une accommodation de la séquence de consonnes finales [dʁ] en une affriquée [dʒ]. Bien que ce seul exemple ne constitue qu'une preuve mince, il est considéré, au vu des données dont je dispose, qu'elle est satisfaisante et permet de corroborer l'hypothèse que la forme source des verbes empruntés à des verbes français est l'infinitif, avec une altération phonotactique des verbes à infinitif en [-iʁ] qui subissent l'amuïssement de la consonne finale²⁵³. D'autant plus que Wohlgemuth renforce cette interprétation en mentionnant des exemples typologiquement similaires dans des langues d'Amérique en contact avec l'espagnol ou le portugais (Wohlgemuth 2009, 80–81) :

Guaraní, and several other languages of the Americas in contact with Spanish or Portuguese, have taken over verbs in their infinitive form minus the final /r/ (...). This /r/-deletion (...) seems to be rather common among the recipient language of Latin America.

(...) One might argue that such a « reduced » infinitive actually is another of the verb's basic forms, namely 3SG, but that cannot generally be argued for. The form *valé* (...) itself can only come from the Spanish infinitive *valér*, and not from the 3SG form *vále*, as can be concluded from its phonological shape, namely stress placement.²⁵⁴

Il cite un exemple en guaraní où l'étymon est un verbe espagnol « réduit », ayant perdu son [r] final :

²⁵³ On note néanmoins que cet amuïssement du /-r/ final des étymons verbaux ne se vérifie pas en iaai avec des emprunts non verbaux au français : on a bien *fular* 'foulard' < fr. /fular/ {st.PS_Lé.2} ou encore *vér* 'verre' < /VER/ {ltr99_Buba.10}. Par ailleurs, on trouve bien des lexèmes endogènes avec une battue rétroflexe finale, qui peut être prononcée trille uvulaire : *mokur* 'dormir' /mokuʁ/, (cf. Ozanne-Rivierre 1976, 58).

²⁵⁴ « Le guaraní, et bien d'autres langues des Amériques en contact avec l'espagnol ou le portugais, ont emprunté des verbes dans leur forme infinitive moins le /r/ final (...). Cette déletion du /r/ semble être assez commune parmi les langues d'Amérique Latine. (...) On pourrait défendre qu'une telle forme réduite de l'infinitif est en fait une autre forme basique du verbe, à savoir la 3SG, mais on ne peut pas le généraliser. La forme *valé* (...) ne peut pas venir de l'infinitif espagnol *valér*, ni de la forme 3SG *vale*, comme on peut le conclure de sa forme phonologique, avec la place de l'accent. »

Guaraní

(253). ovalé

0-	valé ^{esp}
3SG.A-	valoir

Ça le vaut, c'est utile.

{Gregores & Suárez, 1967 :133 dans Wohlgemuth, 2009 : 81}

Deux stratégies sont donc identifiées dans la présence de verbes d'origine exogène en iaai : la première, qui concerne une minorité de cas, procède en fait par la conversion lexicale de lexèmes non verbaux (noms ou déterminant qualificatif) à une fonction prédicative sans aucune dérivation, processus rendu possible par la qualité omniprédicative du iaai. Les cinq emprunts qui correspondent à cette situation confirment la position de Weinreich (1953) ou Moravcsik (1975).

La seconde stratégie concerne la grande majorité des emprunts verbaux relevés dans le corpus. Dans ce cas, les emprunts ne subissent aucun changement catégoriel : ce sont bien des verbes qui sont empruntés en tant que verbes, contredisant l'assertion de Moravcsik (*ibid.*) qui réfute cette possibilité²⁵⁵ et, à l'inverse, apportant un exemple supplémentaire à la thèse défendue plus récemment par Wichmann & Wohlgemuth (2008). Ces auteurs reconnaissent que des verbes peuvent très bien être empruntés sans nécessiter une réattribution de classe grammaticale. En adéquation avec la typologie de stratégies d'incorporation des emprunts verbaux que ces deux auteurs proposent, la section suivante va aborder les procédures de traitement morphologique et syntaxique de ces emprunts dans la structure du iaai.

7. Stratégies d'intégration morphosyntaxique

Les processus morphosyntaxiques d'intégration qui vont être évoqués à présent participent à prouver qu'il s'agit bien d'emprunts et non d'alternance codique individuelle (*loanwords* versus *single-word switches*). Ces opérations d'accommodation montrent l'adaptation des emprunts verbaux au système de la langue iaai (Haspelmath, 2009: 41) mais attestent également de l'excellente maîtrise des structures complexes des deux codes linguistiques français-iaai (puisque la grande majorité des emprunts provient du français) chez les locuteurs bilingues afin d'opérer les ajustements dont parle Matras (2009, 177) :

²⁵⁵ De nombreuses études spécifiques de langues ont montré, en revanche, des cas correspondant au modèle défendu par Moravcsik, voir, par exemple, Rose & Renault-Lescure (2008) ou Valenzuela (2005).

In identifying a bare root speakers might be guided by the typology of both the donor and the recipient language, and adjustments may have to be made to resolve conflicts among the two.²⁵⁶

Cette section a pour but de décrire ces opérations d'intégration morphosyntaxique des verbes d'emprunts en iaai. Dans un premier temps, je caractériserai le processus d'emprunt des verbes en iaai en me basant sur la typologie de Wohlgemuth & Wichmann. Je discuterai ensuite du statut de ces emprunts verbaux en montrant qu'ils fonctionnent tout à fait comme des verbes endogènes en apportant des exemples de composition et de dérivation (nominalisation, causativisation et transitivisation). Je poursuivrai en illustrant leur intégration dans le syntagme verbal iaai, que ce soit par leur capacité à fonctionner avec les adpositions verbales, marqueurs d'aspect et de mode, ou bien par l'encodage de leur valence. Enfin, je proposerai une mise en relation du statut de ces nouveaux verbes avec les différentes classes de verbes régulières du iaai (voir Chapitre V3.3.6).

7.1. L'insertion directe

L'adoption des verbes d'emprunts en iaai se fait sans le recours à aucune marque morphologique. Dans la typologie de Wohlgemuth & Wichmann (2008; puis Wohlgemuth 2009), cette stratégie correspond à l'insertion directe. Le Tableau 88 ci-dessous reprend les différents types de stratégie d'intégration reconnus dans la typologie et synthétise leur procédé de fonctionnement, selon le résumé qu'en donne Matras (2009, 176) qui insiste également sur la nécessité de voir là davantage un continuum que des stratégies délimitées :

Tableau 88: Typologie des stratégies d'intégration morphosyntaxique des emprunts verbaux

Stratégie	Procédé
Insertion directe	Pas de modification de la forme source du verbe
Insertion indirecte	Modification morphologique de la forme source du verbe
Verbe léger	Insertion de la forme source du verbe accompagné d'un verbe endogène au sein d'une construction composée
Transfert de paradigme	Importation du verbe source en même temps que son paradigme de flexions d'origine

Source : d'après Wohlgemuth & Wichmann (2008) et Matras (2009)

Les auteurs de la typologie définissent l'insertion directe comme le processus « *whereby the loan verb is plugged directly into the grammar of the target language with no morphological or syntactic accommodation* »²⁵⁷ (Wohlgemuth & Wichmann, 2008: 99). Ce processus d'incorporation directe des verbes d'emprunts avait pourtant été rejeté au préalable par Moravcsik (1975) qui prônait un schéma universel d'emprunt de verbe nécessairement

²⁵⁶ « En identifiant une racine, les locuteurs doivent être guidés par la typologie à la fois de la langue source et de la langue cible, et des ajustements doivent être faits pour résoudre d'éventuels conflits entre les deux. »

²⁵⁷ « par lequel le verbe emprunté est inséré directement dans la grammaire de la langue cible sans aucune accommodation morphologique ou syntaxique. »

bilingue (c'est-à-dire, dont les morphèmes proviennent de deux langues) et bimorphémique, soit par insertion indirecte ou par verbe léger²⁵⁸ (voir la critique qu'en fait Wohlgemuth 2009, 284). Mais les études plus récentes et comparant un plus grand nombre de langues typologiquement beaucoup plus diversifiées ont montré que l'insertion directe est la stratégie la plus répandue d'incorporation des verbes empruntés dans les langues du monde (*ibid.* : 87) et dans l'échantillon de langues océaniennes étudiées²⁵⁹. Wohlgemuth & Wichmann (2008, 109) considèrent d'ailleurs cette stratégie comme la seconde mieux adaptée à la langue cible (après celle du transfert de paradigme) :

The degree to which a loan verb is integrated into the target language may be considered inversely proportional to the amount of formal mechanics expended by the target language on accommodating the loan verb (ignoring, for the present purpose, phonological aspects).²⁶⁰

Les verbes empruntés en iaai sont donc directement intégrés dans la structure de la phrase verbale en occupant la place canoniquement réservée au verbe lexical. Tout à fait comme dans les phrases mettant en jeu un verbe endogène, le verbe emprunté est précédé de la modalité personnelle à laquelle est adjoint l'enclitique de temps. Les phrases ci-dessous (avec un verbe endogène (254) et avec un verbe emprunté (255)) sont des phrases marquées, où le sujet lexical topicalisé est antéposé au prédicat, introduit par la marque de topicalisation *haba...(me)* :

²⁵⁸ « The more specific positive claim to be advanced is that borrowed verbs, by internal syntactic composition, are (at least) bimorphemic and that they are bilingual, consisting of a generic verb constituent whose form is indigenous, and of a more generic verb constituent whose phonetic form corresponds, by identity or similarity, to the phonetic form of the source verb. » (Moravcsik 1975, 4) / « L'affirmation la plus spécifique que l'on puisse faire est que les verbes empruntés, par composition syntaxique interne, sont (au moins) bimorphémique et bilingues, composés d'un verbe générique dont la forme est indigène, et d'un verbe au sens encore plus générique dont la forme phonétique correspond, par identité ou similarité, à la forme phonétique du verbe source ».

²⁵⁹ Sur les vingt langues cibles océaniennes référencées dans l'étude comparative de Wohlgemuth (*cf.* la liste p. 317 et la carte qu'il donne p. 372), dix-huit procèdent par insertion directe des emprunts verbaux (les autres par construction avec verbe léger ou insertion indirecte). Le iaai ne figure pas dans la liste des langues prises en compte par Wohlgemuth, mais par contre le drehu, langue sœur des Iles Loyauté, est la seule langue de Nouvelle-Calédonie à faire partie de son inventaire (d'après des données provenant de Tryon 1970).

²⁶⁰ « Le degré d'intégration dans la langue cible d'un emprunt verbal doit être considéré inversement proportionnel à la quantité de mécanismes formels mis en place par la langue cible dans l'accommodation des verbes empruntés (en ignorant, pour la présente discussion, les aspects phonologiques. »

Verbe endogène

- (254). Haba wanakat me ame **walak**
haba wanakat me a=me walak
TOP enfant TOP 1SG=PRS jouer
L'enfant, il joue.

Verbe exogène français

- (255). Haba oong hop ame **kalkûle**
haba oong xop a=me kalkûle^{fr}
TOP petit homme 1SG=PRS calculer
Le garçon, il calcule.

Cette stratégie d'intégration n'est pas différenciée en fonction de la langue source (on pourrait parler de stratégie *translinguistique*), comme l'illustrent les exemples suivants en anglais (256), bislama (257) et drehu (258) et qui viennent compléter l'exemple (255) ci-dessus pour le français.

Verbe exogène anglais

- (256). Aa um dö **treinâ mani** moomo
a=a um dö trein^{ang} -â mani^{ang} moomo
3SG=PAS finir PONC encaisser -TRS argent femme
La femme a fini d'encaisser l'argent.

{st.LxM-1_Ta.19}

Verbe exogène bislama

- (257). Faisen ame caa hnyi **salemii gârâk**.
Faisen a=me caa hnyi [salem^{bis} -ii gârâk^{ang}]
Faisen 3SG=PRS NEG aussi [vendre -TRS.inDET alcool]
Faisen ne vend pas non plus d'alcool.

{st.LxM-6_Wa.7}

Verbe exogène drehu

- (258). Ohmune **Italofa** hmetu...
öhmun=me italofo^{fag} hmetu
1PL.EXC=PRS saluer encore
Nous te saluons à nouveau...

{ltr04_Cica.24}

De même, l'insertion est directe quelle que soit la nature de l'étymon des emprunts verbaux :

Étymon verbal

- (259). Ame **paase** nya kâ
a=me paase^{fr} nya kâ
3SG=PRS passer ART.DEF.SG baleine
La baleine passe.

{na.baleine_Jo.7}

Étymon nominal

- (260). Ame **telefon** hnyi nya **kabin hnymëkan poost**
a=me telefon^{fr} hnyi nya kabin^{fr} hnymëka -n poost^{fr}
3SG=PRS téléphoner dans ART.DEF.SG cabine devant -POS.3SG Poste
Elle téléphone dans la cabine devant la Poste.

{st.LxM-2_Rog.6}

Étymon adjectival

(261). ...ame ***peti*** hwan

a=me ***peti^{fr}*** hwa -n
3SG=PRS diminuer bruit -POS.3SG
... le son diminue.

{na.activ_Lé.19}

Certains de ces exemples laissent déjà entrevoir la possibilité pour ces verbes de recevoir des affixes, comme je vais le développer dans la section 7.3, de même qu'ils se combinent avec les différents aspectifs dont il va être question à présent.

7.2. Intégration dans le syntagme verbal : emprunts verbaux et aspectifs

Là encore, les emprunts verbaux s'intègrent parfaitement au syntagme prédicatif en ce qu'ils peuvent se combiner avec tout l'éventail des aspectifs dont dispose le iaai. Ces particules ont été présentées en détail au Chapitre V3.3.5 en ce qui concerne leur rôle sémantique et leur position syntaxique. Afin d'illustrer leur parfaite intégration dans le syntagme verbal, un exemple de verbe emprunté attesté avec chacun de ces aspectifs²⁶¹ sera donner ici :

1/ *but ~dut ~ut* 'LOCATIF' / 'RÉVOLU'²⁶²

(262). Areme ***sârti but*** edhöö hnyin *sal*

are=me ***sârti^{fr}*** **but** edhöö hnyi -n *sal^{fr}*
3PL=PRS sortir REV là-haut dans -POS.3SG salle

Ils sortent de la salle

{st.LxM-3_Mat.9}

2/ *ju* 'INGRESSIF'

(263). Wanakat lake aa ***arete ju*** hongot

wanakat lakee a=a ***arete^{fr}*** **ju** hongot
enfant HYP 3SG=PAS arrêter INGR appeler

L'enfant vient peut-être d'arrêter de l'appeler.

{st.FS_We.50}

3/ *dhö ~dö ~tö* 'PONCTUEL'

(264). ...me ***âkeseaâ dhö*** anyin *mani*

me ***âkesea^{fr}*** -â ***dhö*** anyi -n *mani^{ang}*
et encaisser -TRS PONC CL.P_GÉN -POS.3SG argent

...et il encaisse l'argent.

{st.LxM-6_LéB.13}

²⁶¹ De par leur propriété à être rattachés à des directionnels, ces aspectifs peuvent être interprétés dans leur rôle de postpositions indiquant la direction plutôt que l'aspect.

²⁶² La particule *but~dut* peut également marquer l'inversif avec certains verbes.

4/ *hmetu* 'itératif'

- (265). Ame he ka **paase hmetu** hnyi <septembre, octobre>
a=me he ka **paase^{fr}** **hmetu** hnyi <septembre octobre>^{fr}
3SG=PRS FUT passer ITER à septembre octobre
Elle va repasser en septembre, octobre. {na.baleine_Jo.12}

5/ *ka ~ga* 'ASSERTIF'²⁶³

- (266). Ötinaa **ga burumâ** lenu...
ötin=aa **ga burum^{ang}** -â le- nu
1PL_INC=FUT Ass balayer -TRS feuille_de cocotier
Nous balayerons les feuilles de cocotier... {cv.repas.113}

Là encore, tout comme dans les propositions où le verbe est endogène, avec un verbe emprunté il n'est pas rare que plusieurs de ces particules se combinent entre elles :

- (267). Ame **sârti hmetu but** hnyi sidroa
a=me **sârti^{fr}** **hmetu but** hnyi sidroa
3sg=prs sortir iter rev dans magasin
Elle ressort du magasin {st.LxM-6_Mat.14}
- (268). Ame **sârtiâ but tö mani** ga haam kö Biso
a=me **sârti^{fr}** -â **but tö mani^{ang}** ga haam kö Biso
3SG=PRS sortir -TRS REV PONC argent COMPL donner DEST Biso
Elle vient de sortir de l'argent pour le donner à Biso. {st.LxM-1_Pa.13}

7.3. Composition et dérivation des verbes empruntés

Les verbes iaai résultant de l'emprunt peuvent entrer dans des compositions lexicales ou bien être dérivés à l'aide des différents affixes qui se combinent normalement avec les verbes endogènes de la langue.

7.3.1. *Composition*

Les verbes empruntés peuvent apparaître dans des constructions nominales grâce au procédé de composition. Le verbe est alors juxtaposé à un nom, tête du syntagme, dont il est le déterminant. Ce type de construction est courant avec les verbes endogènes (voir Chapitre V3.2.1.c) et est également attesté avec des verbes empruntés, comme ici en (270) dans une création lexicale permettant de désigner la pharmacie :

- (269). uma **salem** bubuny
uma **salem^{bis}** bubuny
maison vendre médicament
pharmacie

²⁶³ La particule marquant l'assertion *ga/ka* est homophone de la préposition introduisant les complétives, comme on en a un exemple en (268).

7.3.2. Dérivation avec préfixe nominalisant

Les verbes iaai peuvent être nominalisés avec le préfixe dérivationnel *hna-* afin de signifier le lieu, l'endroit où se déroule une action. Ce préfixe nominalise de la même façon un verbe emprunté, comme dans l'exemple ci-dessous :

- (270). Ba eang ***hnaweitr***

haba eang **hna-** ***weitr^{ang}***
TOP ici lieu- enregistrer

Ici, c'est l'enregistrement (litt. là où on enregistre).

{st.LxM-3_Mo.5}

7.3.3. Dérivation avec affixes transitif et causatif

Les verbes empruntés se combinent parfaitement avec les affixes permettant de modifier la valence des prédicats verbaux et qui ont été présentés au Chapitre V3.3.7. Des verbes empruntés sont attestés dans le corpus avec les deux suffixes transitifs *-â* et *-ii* mais aussi avec le préfixe causatif *oo-*.

a. Transitivisation déterminée vs. indéterminée

Pour rappel, on a vu dans le chapitre sur la description de la langue (voir Chapitre V3.3.6.b) qu'il fallait distinguer en iaai deux formes de verbes transitifs : une forme déterminée et une forme indéterminée. Les verbes intransitifs peuvent être transitivisés à l'aide de deux suffixes selon que le verbe est dans une construction déterminée (suffixe *-â* '-TRS') ou indéterminée (suffixe *-ii* '-TRS.inDÉT').

De la même façon qu'avec des verbes endogènes, le suffixe *-â* adjoint à un verbe emprunté permet d'ajouter un argument à rôle patient dans la construction prédicative. La paire de phrases suivantes illustre, en (271)a., l'emploi du verbe *paase* 'passer', emprunté au français, dans une construction intransitive, puis, en (271)b., son emploi dans une construction transitive déterminée avec le suffixe *-â* :

- (271). a. Ame ***paase*** nya kâ

a=me ***paase^{fr}*** nya kâ
3SG=PRS passer ART.DEF.SG baleine

La baleine passe. {na.baleine_Jo.7}

- b. Ame ***paaseâ*** nya / jee bubuny hnyi nya machin

a=me ***paase^{fr}*** -â nya jee
3SG=PRS passer -TRS ART.DEF.SG ART.DEF.PC
bubuny hnyi nya machin^{fr}
médicamente à ART.DEF.SG machine

Elle passe le / les médicaments devant la machine. {st.LxM-5_AM.4}

Un verbe emprunté transitivisé peut également apparaître dans une construction où l'objet n'est pas exprimé et a valeur d'indétermination, comme dans l'exemple ci-dessous :

(272). Ame kalkûleâ

a=me *kalkule^{fr}* -â
3SG=PRS calculer -TRS

Il fait des calculs.

{st.LxM-6_Ue.13}

Il a été préalablement montré que ce type de construction était courant avec des verbes endogènes (voir Chapitre V3.3.6.b).

D'autre part, des verbes empruntés sont attestés à la forme transitive indéterminée avec le suffixe verbal *-ii* dans des constructions avec objet nominal indéterminé, comme dans la phrase (273) ci-dessous (*cf.* aussi l'exemple (257) plus haut) :

(273). ...ame he ga **rötireii mani** hnyi anyin kât

a=me he ka [rötire^{fr} -ii mani^{ang}] hnyi anyi -n kât^{fr}
3SG=PRS aller pour retirer -TRS.INDÉT argent dans CL.P_GÉN -POS.3SG compte

... elle va retirer de l'argent sur son compte.

{st.LxM-2_Rog.14}

Dans ce dernier exemple, on observe que le complément nominal indéterminé est lui-même un emprunt d'un substantif anglais : *money* > *mani* 'argent'. On comparera par ailleurs cet exemple de verbe à la forme transitive indéterminée avec la phrase donnée en exemple (276)b. ci-dessous où le verbe est à la forme transitivisée déterminée avec le même complément nominal *mani*, renvoyant, cette fois, à un montant connu, défini.

La conclusion principale qu'il faut retenir de la transitivisation (déterminée ou indéterminée) des verbes empruntés est que le choix du marquage morphologique correspond toujours à l'option la plus fréquente avec des verbes natifs, qui, dans les deux cas de transitivisation, est la suffixation, jamais la flexion du radical verbal (voir Chapitre V3.3.6.b). Les locuteurs font l'économie d'une opération de modification d'un radical exogène qui risquerait de poser des problèmes morphophonologiques et préfèrent l'ajout d'un morphème natif qui n'interférera pas sur la structure d'un radical peu stable, déjà soumis à des variations de prononciations ou à des infractions des règles phonotactiques canoniques.

b. Causativisation

Les verbes empruntés sont également dérivés grâce à la préfixation du causatif²⁶⁴ *oo-* sur un verbe par ailleurs transitivisé selon la procédure mentionnée précédemment. L'exemple (274) avec un verbe endogène statif est similaire dans sa construction avec à l'exemple (275) avec une base empruntée (*cf.* l'exemple (246) au Chapitre IX6.1 pour un emploi intransitif de ce même verbe) :

²⁶⁴ « On définit couramment le causatif comme une opération sur la valence verbale consistant à introduire dans le rôle de sujet un causateur qui s'ajoute aux participants déjà présents dans le schème argumental de base et qui contrôle l'intervention d'un causataire identifié à l'argument sujet du schème argumental de base. » (Creissels 2006a, 59).

(274). oogaanâ

oo- gaan -â
CAUS- grand -TRS

*grandir, augmenter quelque chose {na.activ_Lé.19} ;
honorer quelqu'un {OR84_46}*

(275). oopetiâ

oo- peti^{fr} -â
CAUS- petit -TRS

*rendre quelque chose petit
{na.activ_Lé.19}*

D'un point de vue sémantique, l'opération de causativisation est particulièrement intéressante et permet d'ouvrir certains néoverbes à la polysémie. Par exemple, le verbe *sârti* dans son acception intransitive signifie 'sortir' (276), comme son étymon français, et conserve ce même signifié dans une construction transitive où -â lui est suffixé. En revanche, une fois causativisé, et dans un contexte discursif précis, il signifie alors 'imprimer' (277), sens que l'étymon français ne peut avoir en aucun cas (exception faite de certaines variétés dialectales du français (F. Rose, com. pers.), mais pas du français calédonien ici concerné) :

(276). a. Tavëët areme **sârti** hnyin uma

tavëët are=me **sârti^{fr}** hnyi -n uma
gens 3PL=PRS **sortir** dans -POS.3SG maison

Les gens sortent de la maison

{st.LxM-3_Ka.5}

b. Mooli ame **sârtiâ mani** me bii hwaaban

Mooli a=me **sârti^{fr} -â mani^{ang}** me bii hwaaba -n
Mooli 3SG=PRS sortir -TRS argent pour_que faire prix -POS.3SG

Mooli sort l'argent pour payer.

{st.LxM-6_Sa.6}

(277). Bisò ame **oosârtiâ but biie**

Bisò a=me **oo- sârti^{fr} -â but biie^{fr}**
Bisò 3SG=PRS **CAUS- sortir -TRS REV billet**

Bisò imprime le billet (litt. fait sortir)

{st.LxM-1_LéB.11}

Dans mon corpus de données, relativement peu d'occurrences de verbes empruntés sont attestés avec l'affixation de la paire de marques causative + transitive : quatre occurrences (sur les 202 occurrences de verbes empruntés de mon corpus) mettant en jeu deux types de verbes : *sârti* (trois occurrences) et *peti* (une occurrence, cf. exemple (247)c. page 390). Mais cette fréquence et le fonctionnement de ce genre de construction ne diffèrent en rien de ce qui peut s'observer avec des verbes natifs et d'après le corpus moderne²⁶⁵.

7.4. Classes verbales et valence des verbes empruntés

On a vu jusqu'à présent que les verbes empruntés sont très bien intégrés à la structure du iaai et fonctionnent tout à fait comme des verbes natifs. Il faut donc, à ce niveau de l'analyse, s'interroger sur la ou les classes de verbes auxquelles sont attribués les néoverbes,

²⁶⁵ Il est certain qu'une étude comparative plus poussée, à l'aide de calculs de proportion pour les verbes natifs et empruntés, permettrait de renforcer scientifiquement cette observation sur le terrain et d'après les enregistrements du corpus moderne.

d'autant plus que Ozanne-Rivierre dans sa grammaire (1976) en donne une catégorisation complexe qui constitue une des caractéristiques typologiques du iaai.

Si tôt qu'on s'intéresse aux classes verbales, se pose la question de la valence des verbes, problématique à la base complexe (Creissels 2006a). Il s'avère alors nécessaire de rappeler que la valence verbale peut-être définie :

- sémantiquement : « *le signifié lexical de chaque verbe implique la participation d'un nombre déterminé d'arguments* » (Creissels 2006a, 11) ;

- syntaxiquement : « *chaque constituant nominal assumant dans la construction d'un verbe un rôle sémantique déterminé présente des caractéristiques formelles susceptibles de le distinguer des autres constituants nominaux participant à la construction du même verbe avec des rôles sémantiques différents* » (*ibid.*).

Ici, c'est à ce second type d'expression de la valence que je vais m'intéresser (voir Chapitre V3.3).

Lorsque l'intérêt porte sur des verbes exogènes, cette question de la valence se révèle particulièrement importante dans la mesure où leur usage semble marqué par une forte variation intralocuteur. En outre, la problématique de la valence de ces verbes suggère plusieurs interrogations clefs : Le verbe est-il emprunté avec sa valence d'origine dans la langue source ? ou bien la valence est elle assignée au moment de l'intégration de l'emprunt dans la langue cible ? auquel cas, la valence attribuée au néoverbe est-elle équivalente à celle du verbe source ou bien, au contraire, est-elle innovante ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles je vais essayer d'apporter des réponses dans cette section.

7.4.1. Quelle(s) classe(s) pour les verbes empruntés ? Essai de catégorisation

La section consacrée au syntagme verbal dans la présentation de la langue (Chapitre V3.3) a présenté les différentes classes de verbes en iaai. Ozanne-Rivierre (1976) définit onze différentes classes verbales en iaai. En ce qui concerne les verbes empruntés, tous appartiennent à un premier niveau de classes : les verbes « indépendants personnels » c'est-à-dire qui ne portent pas de suffixe personnel obligatoire et qui sont actualisés par un argument sujet spécifique et exprimé. Une première distinction permet de répartir ces verbes exogènes en deux classes : celle des verbes d'action, largement majoritaires, et celle des verbes statifs, qui ne compte que trois verbes et que je présenterai en premier, car leur cas est beaucoup plus simple.

Bien que les exemples soient peu nombreux, ils permettent néanmoins de tenter une catégorisation des verbes empruntés selon les paradigmes distingués par Ozanne-Rivierre pour les verbes endogènes.

1. Verbes statifs

Seuls trois verbes empruntés dans mon corpus sont des verbes statifs, ou sont attestés dans des constructions statives : *pare* 'être prêt', *peti* 'être petit' et *râpli* 'être rempli'. Ils fonctionnent comme *gaan* 'être grand' ou *hwege* 'être fort'.

(278). *Apre, e hu ke wanakat aa oo ke venöu nya panie nya avoka e râpli*

apre^{fr} e hu ke wanakat a=a oo ke venöu nya panie^{fr}
après 3SG EXIS ART.inDEF.SG enfant 3SG=PAS arriver mais voler ART.DEF.SG panier
nya avoka^{fr} e râpli^{fr}
ART.DEF.SG avocat 3SG rempli

Après, il y a un garçon qui est venu voler un panier rempli d'avocats

{na.activ_Lé.5}

On doit tenir compte du fait que *peti* est attesté dans une construction stative ((247)a. page 390), mais également en tant que verbe actif intransitif en (247)b. avec le sens 'diminuer' et sous une forme transitive causativisée en (247)c.

2. Verbes actifs

La répartition des verbes empruntés actifs est plus complexe. Dans un premier temps, on distingue les intransitifs des transitifs, puis chaque classe se décline en diverses sous-classes. Comme cette répartition recoupe celle présentée dans le Tableau 89 sur la valence des verbes empruntés, je ne fais ici que synthétiser leurs caractéristiques, avant de passer ensuite à une discussion plus générale. Si les verbes empruntés intransitifs correspondent à des verbes natifs de cette même classe, en revanche, les verbes empruntés transitifs nécessitent une répartition en deux nouvelles classes, différentes de celles des verbes natifs.

- Intransitifs
 - Non transitivisables (mais causativisables)

Sont du type du verbe natif *oo* 'arriver', reconnus comme intrinsèquement intransitifs, monomorphémiques. Prototype : *ateri* 'atterrir'.
 - Transitivisables

Sont du type du verbe natif *walak/walakâ* 'jouer/jouer avec quelque chose', suffixation du transitivisant *-â*. Prototype : *paase* 'passer/passé quelque chose'.
- Transitifs

(relative variabilité dans l'attribution des items d'une classe à l'autre)

 - Intrinsèques

Monomorphémiques, ne nécessitent pas le marquage morphémique de leur transitivité : *fuie* 'fouiller' ; *kestione* 'questionner'.

- Avec suffixe transitivisant

Affixation des suffixes transitivisants déterminé *-â* et/ou indéterminé *-ii* (pas de flexion selon la nature nominale ou pronominale de l'objet). Prototype : *salemâ / salemii* ‘vendre quelque chose (dét./indét.)’.

Il est intéressant de constater que, d'après cette analyse, les verbes empruntés ne sont pas insérés dans la classe verbale la plus large canoniquement en termes de nombre d'items : Ozanne-Rivierre (1976, 205) donne la classe des verbes transitifs (type *kot/kuc/xuc* 'frapper') avec flexion du radical en fonction du type de complément comme la plus riche pour les verbes d'action du iaai (49.3% des verbes natifs).

Cependant, cette classe est très contraignante morphosyntaxiquement puisque le radical verbal subit une flexion vocalique (voyelle interne ou externe) en fonction de la nature de son complément et selon des règles d'harmonisation vocalique complexes (voir Chapitre V2.5.2.b). Il est donc difficile d'insérer dans cette classe des verbes exogènes qu'il faudrait flétrir au niveau d'un radical déjà contraint à des accommodations morphophonologiques ou bien, au contraire, comportant des exotismes phonologiques et phonotactiques.

Par conséquent, un grand nombre des verbes empruntés intègre deux nouvelles classes de verbes transitifs, qui se distinguent en fonction de la nécessité, ou non, d'une marque de transitivisation. Dans le premier cas, ils sont considérés comme des verbes intrinsèquement transitifs, à l'inverse de ceux qui portent nécessairement un suffixe transitivisant, au choix selon la détermination du patient. En principe en iaai les verbes transitifs portent leur transitivité en eux, intrinsèquement, et ne nécessitent pas un marquage morphologique par suffixation qui est réservée à la transitivisation de verbes intransitifs transitivisables. Avec les verbes empruntés, en revanche, il semble que la transitivité est difficilement portée intrinsèquement par le verbe, puisque seuls deux types de verbes correspondent à ce cas. Ils correspondent tous deux à des étymons verbaux eux-mêmes transitifs dans la langue source.

Par ailleurs, une autre part importante des verbes empruntés intègre la classe des verbes intransitifs non transitivisables (voir Tableau 89 ci-après), qui représente quelques 31,2% des verbes natifs selon Ozanne-Rivierre (*ibid.*).

À l'inverse, il est intéressant de faire le constat que la classe des verbes intransitifs transitivisables accueille également un nombre conséquent de verbes empruntés (pour autant que mes données fournissent des occurrences transitives et intransitives du même verbe), alors que c'est une classe secondaire pour les verbes natifs (17.7%).

Plus globalement, on constate que ce n'est pas la fréquence d'une classe de verbe qui régit l'intégration des néoverbes empruntés au sein de ces classes, mais bien l'économie en matière d'opérations morphophonologiques. Ce phénomène est adressé en termes de « contournement de la complexité » par Renault-Lescure (2005) qui souligne « *la difficulté pour les emprunts à intégrer des sous-systèmes très structurés* ». Ce contournement de la complexité morphophonologique et morphosyntaxique des classes de verbes en iaai destine les emprunts verbaux à être assignés à une classe en dépit de son caractère marginal ou à instituer de nouvelles classes. S'il n'y a pas de classe par défaut d'accueil de tous les emprunts verbaux en iaai, en revanche, on peut supposer que l'arrivée massive de verbes empruntés, dans des classes lexicalement plus ouvertes que d'autres, va, à long terme, modifier drastiquement la répartition dans ces classes en termes de fréquence.

Tableau 89: Estimation de la valence des verbes empruntés en iaai

Verbes exclusivement dans constructions intransitives	Verbes intransitifs transitivisables (constructions intransitives et transitives)	Verbes exclusivement dans constructions transitives	Verbes statifs
âbarke 'embarquer'	(burum) / burumâ 'balayer'	Intrinsèquement transitifs	pare 'être'
arete 'arrêter'	echâje / echâjeâ 'échanger'	âkeseâ 'encaisser'	prêt'
ateri 'atterrir'	filme / filmeâ 'filmer'	âkupeâ 'occuper'	peti 'être petit'
âwiae 'envoyer'	kalkûle / kalkûleâ 'calculer'	decharjeâ 'décharger'	râpli 'être rempli'
boosu 'saluer'	kole / koleâ 'coller'	eslikeâ 'expliquer'	,
dekole 'décoller'	paase / paaseâ 'passer'	fêteâ 'feinter'	
espoze 'exposer'	peti / oopetiâ 'diminuer'	fotokopieâ 'photocopier'	
ëstale 'installer'	rakâte / rakâteâ 'raconter'	jereâ 'gérer'	
etûdie 'étudier'	sârti / sârtiâ 'sortir'	krwazeâ 'croiser'	
forse 'forcer'	turne / turneâ 'tourner'	lusimâ 'perdre'	
glise 'glisser'	weitr / (weitrâ) 'enregistrer'	propozeâ 'proposer'	
italofoa 'saluer'		rekûpereâ 'récupérer'	
kâtakte 'contacter'		treinâ 'encaisser'	
kâte 'compter'		tucheâ 'toucher'	
kâtinûe 'continuer'		ûlizeâ 'utiliser'	
konekte 'connecter'		Avec ou sans suffixe transitif déterminé	
pioche 'piocher'		ârejistre / 'enregistrer'	
rakroche 'raccrocher'		ârejistreâ	
reûsi 'réussir'		châje / châjeâ 'changer'	
separe 'séparer'		poste / posteâ 'poster'	
sirkûle 'circuler'		râje / rajeâ 'ranger'	
telefon 'téléphoner'		Avec suffixe transitif déterminé ou indéterminé	
		salemâ / salemii 'vendre'	
		Avec suffixe transitif indéterminé	
		retireii 'retirer'	
		rezerveii 'réserver'	
		Réassignés transitifs	
		fuié 'fouiller'	
		kestione 'questionner'	

7.4.2. Réassignation ou héritage de la valence des verbes empruntés ?

En iaai, c'est l'ordre des arguments qui définit syntaxiquement le rôle des constituants, voire, dans certains cas d'objets, une préposition (oblique). Les verbes catégorisés comme intransitifs transitivisables portent sur eux la marque morphologique de transitivisation, sinon la valence des verbes hérités est intrinsèque. Il est donc légitime de penser que l'adoption de verbes exogènes en iaai va engendrer des accommodations nécessaires en ce qui concerne leur valence. D'autant plus que, comme le souligne Wohlgemuth (2009, 253), on s'attend à ce que la valence des verbes empruntés résulte soit d'un héritage depuis l'étymon, soit d'une réassiguation au moment de l'adoption :

The valency of a borrowed verb is one example for such grammatical properties that may arrive in the recipient language with the borrowed verb or have to be reassigned to it otherwise and which therefore potentially require differentiated accommodation mechanisms.²⁶⁶

Alors que Wohlgemuth constate que dans certaines langues la stratégie d'insertion des verbes empruntés est différenciée en fonction de la valence du verbe (« *valency-dependent pattern choice* »)²⁶⁷, ce n'est pas le cas en iaai où tous les verbes exogènes sont adoptés selon la même stratégie : l'insertion directe, quelle que soit leur transitivité.

Reste donc à résoudre la question de savoir si la valence verbale est une propriété héritée, au même titre que peut l'être le signifié d'un emprunt, ou bien une propriété non exportable translinguistiquement, qui est assignée en fonction des caractéristiques de la langue cible, comme semble le défendre Wichmann (2004, 13) :

When a verb is transferred from one morphosyntactic context to another it will necessarily be deprived of its original morphosyntactic frame, resulting in underspecification.²⁶⁸

La première remarque qui peut être faite à propos de la valence des verbes empruntés en iaai est que la grande majorité des verbes d'action recensés est transitive dans la langue source.

Deux d'entre eux conservent cette propriété, sans nécessiter de marquage morphologique spécifique, c'est-à-dire qu'ils sont identifiés comme intrinsèquement

²⁶⁶ « La valence d'un verbe emprunté est un des exemples de ces propriétés grammaticales qui peuvent arriver dans la langue cible avec le verbe emprunté ou bien qui doivent lui être réassignees par ailleurs et qui requièrent potentiellement des mécanismes d'adaptation différenciés. »

²⁶⁷ Il cite d'ailleurs l'exemple du fidjien, langue océanienne.

²⁶⁸ « Lorsqu'un verbe est transféré d'un contexte morphosyntaxique à un autre, il va nécessairement être privé de son cadre morphosyntaxique d'origine, ce qui va donner lieu à de la sous-spécification. »

transitifs. Il s'agit de *fouiller* (+TRS) < *fuie* (+TRS) (exemple (279)) et de *questionner* (+TRS) < *kestione* (+TRS) (exemple (280)).

- (279). Me ame ***fuie*** but tangen tang ga heleû *mani*.

me a=me ***fuie^{fr}*** but tang -en tang ga heleû *mani^{ang}*
et 3SG=PRS **fouiller** REV CL.P_PAN -POS.3SG SAC COMP chercher argent

Et elle fouille son sac pour chercher de l'argent.

{st.LxM-1_Ba.9}

- (280). Haba Bisò ame ***kestione*** anyin bekàn <pour voir si y a des places>.

haba Bisò a=me ***kestione^{fr}*** anyi -n bekàn^{fr}
TOP Bisò 3SG=PRS **questioner** CL.P_GÉN -POS.3SG bécane

Biso, elle questionne sa bécane (son ordinateur) pour voir s'il y a des places

{st.LxM-1_Rog.4}

De même, certains verbes sont exclusivement intransitifs dans leur langue d'origine et conservent cette propriété en iaai. Ils sont déjà plus nombreux dans mon corpus que les précédents et en voici deux exemples :

- (281). Ejii hnyööu hnyi ***pist*** anyin jee *aviâ* ejii areme ***ateri***

ejii hnyööu hnyi ***pist^{fr}*** anyi -n jee *aviâ^{fr}* ejii are=me ***ateri^{fr}***
en_bas dehors dans piste CL.P_GÉN -POS.JC ART.DEF.PC avion en_bas 3PL=PRS **atterrir**

Là-bas dehors sur la piste des avions, ils atterrissent

{st.LxM-3_Lo.4}

- (282). Walee dhöö nya oong dok areme tootr hnyin he ka ***telefon***, areme haa nya *kabin telefonik*.

walee dhöö nya oong dok are=me tootr hnyi -n he
voilà en_haut ART.DEF.SG petit endroit 3PL=PRS être_debout dedans -POS.3SG aller
ka ***telefon^{fr}*** are=me haa nya *kabin_telefonik^{fr}*
COMP téléphoner 3PL=PRS dire ART.DEF.SG cabine_téléphonique

Voilà là-bas ce petit endroit où on se tient debout dedans pour téléphoner, on l'appelle une cabine téléphonique.

{st.LxM-2_Ni.4}

Mais ces types de verbes empruntés où la valence dans la langue source et dans la langue cible est équivalente, sans procéder à un marquage morphologique reflétant une opération d'ajout ou de suppression d'un argument verbal, ne représente pas la majorité des cas des verbes empruntés que je recense dans mon corpus. Pour le plus grand nombre d'entre eux, il semble que la valence doive être réassignée une fois adoptés en iaai. Les deux exemples de verbes empruntés au bislama en sont le meilleur exemple puisque, comme expliqué dans la section 3.2.3 de ce Chapitre, ces deux verbes sont empruntés avec le suffixe transitif du bislama (leur forme source contient donc la qualité '+TRS'), en tant que formes figées, et apparaissent dans le discours en iaai avec un morphème transitif (l'un ou l'autre des suffixes *-â* et *-ii*), suivis de leur complément objet :

- (283). Walee, haba eang hnyi ***sidroa*** areme ***salemâ*** hiaa jee ûnyi.

walee haba eang hnyi ***sidroa^{bisl}*** are=me ***salem^{bisl}*** -â hiaa jee ûnyi
voilà TOP ici dans magasin 3PL=PRS **vendre** -TRS tout ART.DEF.PC chose

Voilà, ici dans le magasin ils vendent de tout (litt. ils vendent toutes les choses). {st.LxM-6_RoH.3}

- (284). Caan a ka ûnyi ga ta atee ***lusimâ*** ûen
caan_a ka ûnyi_ga ta ate=e *lusim^{bis}* -â ûen
parce que COMP provenant_de DET.PL 1PL.EXT=PAS perdre -TRS temps
Parce que nous aurons perdu du temps {na.baleine_Jo.24}

Là, la valence ne fait pas partie des propriétés importées lors du transfert de la langue source à la langue cible, en accord avec l'assertion de Wichmann citée plus haut. La majorité des verbes empruntés relevés dans mon corpus se trouvent dans cette situation de réassignation de la valence, qu'ils soient attestés dans des constructions transitives (285), intransitives (286) ou bien qu'ils soient interprétés comme des verbes intransitifs transitivisables (exemple (287)a. dans un emploi intransitif et (287)b. transitivisé) :

- (285). Ame ***fotokopieâ*** dhö ke ûnyi...
a=me *fotokopie^{fr}* -â dhö ke ûnyi
3SG=PRS **photocopier** -TRS PONC ART.inDEF.SG chose
Il photocopie quelque chose... {st.LxM-2_Ba.15}
- (286). Walaang ame oo dhö ga hnyi ***konekte***
walaang a=me oo dhö ga hnyi ***konekte^{fr}***
voici 3SG=PRS arriver PONC COMP aussi **connecter**
La voilà qui arrive aussi pour se connecter {st.LxM-4_Mat.12}
- (287). a. Haba nya ***elis*** ame ***turne*** hnyi seûnö
haba nya ***elis^{fr}*** a=me ***turne^{fr}*** hnyi seûnö
TOP ART.DEF.SG hélice 3SG=PRS tourner à soleil
L'hélice, elle tourne au soleil {na.expé_Lé.35}
- b. Ame na oomii laba, ***turneâ*** dhö jee ***paj***
a=me na oomii laba ***turne^{fr}*** -â dhö jee ***paj^{fr}***
3SG=PRS peu lentement s'asseoir tourner -TRS PONC ART.DEF.PC page
Elle va lentement s'asseoir et tourne les pages. {st.LxM-4_Mat.7}

La valence, qui apparaît prototypiquement comme une valeur sémantique et syntaxique inhérente aux lexèmes verbaux, doit donc être réassignée à l'arrivée de l'emprunt dans la langue cible. Mais il existe des cas de variations²⁶⁹ dans l'application de cette assignation de valence : certains verbes présents dans des constructions transitives, par exemple, sont attestés à la fois sans marque morphologique (intrinsèquement transitif, exemple (288)a.) et avec un suffixe transitivisant (exemple (288)b.), ce qui n'est évidemment pas possible avec les verbes natifs.

- (288). a. Ame he ga ***râje*** anyin ***livr.***
a=me he ga ***râje^{fr}*** anyi -n ***livr^{fr}***
3SG=PRS aller COMP ranger CL.P_GÉN -POS.3SG livre
Elle va ranger son livre {st.LxM-4_Bi.8}

²⁶⁹ À moins qu'on ne l'explique par une perception difficile du suffixe dans le discours spontané ou la qualité de l'enregistrement ?

b. Aa um dhö öû me he hmetu but ga **râjeâ** anyin tusi.

a=a um dhö öû me he hmetu but ga **râje^f** -â anyi -n
 3SG=PAS finir PONC lire et aller ITER REV COMP ranger -TRS CL.P_GÉN -POS.3SG
 tusi^{sam}
 livre

Elle a fini de lire et retourne ranger son livre

{st.LxM-4_Mat.8}

Il est intéressant de remarquer que lors de l'assignation de la propriété [+transitif] à un verbe emprunté, seuls deux verbes de mon corpus (*fuie* 'fouiller' et *kestione* 'questionner') sont reconnus comme intrinsèquement transitifs sans avoir besoin de porter une marque morphologique. Tous les autres portent nécessairement un suffixe transitif déterminé ou indéterminé (voire l'un ou l'autre pour un même verbe, ce qui est aussi possible pour les verbes endogènes), sans compter les verbes présentant une variation de forme telle que sus mentionnée.

L'analyse menée jusqu'à présent sur la valence des verbes empruntés pousse à valider l'hypothèse de la réassignation plutôt que de l'héritage à partir de la forme source. Il semble évident que le processus de l'emprunt verbal procède davantage comme l'emprunt d'un ensemble signifiant-signifié (avec des possibilités de réinterprétation à ces deux niveaux) mais sans inclure le contenu grammatical morphosyntaxique tel que la valence, bien qu'il soit admis que celle-ci est soumise à un fort conditionnement sémantique. La valence dépend du système dans lequel le verbe est employé et n'a pas de valeur au-delà de ce système.

Conclusions et quelques considérations sociolinguistiques

Pour conclure ce chapitre sur le phénomène d'emprunt des verbes en iaai, il faut tout d'abord souligner sa grande fréquence dans le discours qui en fait une caractéristique idiosyncratique du iaai moderne. Ce sont plus de deux-cents occurrences qui ont été relevées dans le corpus pour cinquante-huit types de verbes différents.

De plus, l'analyse de ce phénomène en iaai permet d'appuyer tout le travail mené depuis quelques années par les linguistes Søren Wichmann et surtout Jan Wohlgemuth pour défendre ce qui n'est plus une hypothèse aujourd'hui, mais bien une assertion, que les verbes peuvent être empruntés en tant que verbes et que tout l'intérêt réside dans l'identification de la stratégie d'incorporation adoptée dans la langue cible. Le iaai est un exemple supplémentaire de langues où les verbes sont empruntés à des langues cibles en tant que verbes. S'ajoute à cela la nature omniprédictive de la langue iaai qui permet une certaine

souplesse dans l'intégration de néoverbes en rendant possible l'emprunt de noms et d'adjectifs ensuite attestés comme verbes.

Si la stratégie d'insertion directe est unique en iaai, d'autres processus d'accommodation des emprunts verbaux sont différenciés en fonction de la langue source : français, anglais, bislama et drehu sont des langues « donneuses » pour le iaai. Si les emprunts verbaux à l'anglais sont très bien intégrés phonologiquement et phonotactiquement par plusieurs opérations de modifications de l'étymon, en revanche, les emprunts au français le sont beaucoup moins. L'explication réside dans le degré de bilinguisme des locuteurs (tous bilingues en français, alors que peu l'étaient en anglais à l'époque du contact).

Par ailleurs, on constate que morphologiquement et syntaxiquement les néoverbes empruntés en iaai fonctionnent tout à fait comme les verbes natifs. Ils peuvent être nominalisés par affixation, causativisés et transitivisés par affixation et intègrent la place du verbe natif dans l'ordre des constituants dans le syntagme verbal, aussi bien qu'ils peuvent s'adoindre des aspectifs divers.

Enfin, une réanalyse des classes verbales du iaai a été proposée dans ce chapitre, en fonction de la valence des verbes empruntés, propriété qui s'avère réassignée au moment de l'entrée dans la langue cible et non héritée. L'attribution de ces néoverbes dans des paradigmes verbaux a mis en lumière la stratégie de contournement de la complexité qui fait préférer l'affixation à la flexion vocalique du radical verbal pour le marquage de la transitivité verbale.

Pour finir ce chapitre sur le phénomène de l'emprunt verbal en iaai, il me semble important d'apporter quelques remarques d'ordre sociolinguistique.

- Emprunts verbaux et purisme

L'ensemble des textes dépouillés pour cette étude des verbes empruntés concernait les transcriptions des enregistrements de 32 informateurs. Sur les 138 textes que cela représentait, seuls quelques-uns ne comportaient aucun emprunt verbal. En remontant à la source de ces quelques textes exempts de néoverbes empruntés, on constate qu'ils correspondent aux enregistrements faits avec deux locuteurs :

- un jeune adulte (~35 ans), enseignant de iaai au collège et acteur de sa promotion ;
- un homme âgé (+ de 70 ans, informateur le plus âgé de ma cohorte), qui se trouve être conteur et Académicien de l'aire iaai/fagauvea auprès de l'ALK.

Ces deux informateurs représentent des locuteurs « puristes » de la langue, leurs représentations linguistiques et l'idéologie qu'ils défendent se reflètent dans leur pratique du iaai. Cependant, leurs textes ne sont pas totalement dépourvus d'emprunts lexicaux, bien qu'ils puissent être moins nombreux que chez certains autres informateurs. Il n'en demeure pas moins que leurs productions ne contiennent aucune occurrence d'emprunts verbaux, ce qui constitue une observation vraiment intéressante et qui permet de suggérer que au plus un locuteur est puriste, plus il est réfractaire à emprunter des lexèmes conditionnés grammaticalement. Autrement dit, l'emprunt de noms est jugé (inconsciemment) moins intrusif que l'emprunt verbal par les locuteurs.

De plus, l'intégration directe, qui est la stratégie d'incorporation des verbes empruntés en iaai, est jugée comme relevant d'un haut degré d'intégration (car peu d'opérations morphologiques sur les verbes, *cf.* section 7.1). Si elle est, certes, conditionnée par les contraintes typologiques des langues sources et cible, elle reflète également une tendance normative puriste plus globale de la part de la communauté linguistique iaai.

- Emprunts verbaux et profils de locuteurs

Outre ces deux exceptions « puristes », je relève nettement plus d'occurrences de verbes empruntés chez les locuteurs de moins de 40 ans (moyenne de 7,47) que chez les plus de 40 ans (moyenne de 5,67). La différence est un peu moins marquée en fonction du sexe des informateurs : les hommes sont un peu plus enclins à emprunter des verbes (moyenne de 6,71) que les femmes (moyenne de 6,44). Toutefois, ces deux tendances ne sont en rien différentes de ce que l'on observe pour l'emprunt lexical en général, sans distinction de catégorie grammaticale.

De plus, le profil des locuteurs entre également en compte dans la disposition et l'aisance qu'aura le locuteur à emprunter des verbes. Il est certain que la compétence dans les deux langues (source et cible) est un facteur qui pèse sur la fréquence des occurrences d'emprunts verbaux et sur la régularité du procédé. Par exemple, la variation observée dans l'intégration syntaxique de certains verbes empruntés en iaai doit certainement pouvoir s'expliquer par des facteurs extralinguistiques.

- Emprunts verbaux, degré de bilinguisme et type de contact

Le haut degré de bilinguisme en français des locuteurs du iaai explique la grande productivité de cette langue en tant que langue source des emprunts et notamment verbaux.

Mais il justifie aussi la préférence pour la stratégie de l'insertion directe « *direct insertion implies a relatively high degree of bilingualism* »²⁷⁰ (Wohlgemuth and Wichmann 2008, 111).

De plus, on l'a vu, le type, l'intensité et l'époque du contact ont un rôle également significatif sur la façon dont sont empruntés, accommodés et intégrés les verbes empruntés. Le Tableau 90 ci-dessous met en relation, par langue source, les différentes caractéristiques extralinguistiques du contact avec le iaai et les données concernant les emprunts verbaux dans cette langue cible.

Tableau 90: Caractéristiques sociolinguistiques du contact et emprunts verbaux en iaai

	français	anglais	bislama	drehu
Statut de la langue	langue dominante	langue véhiculaire	langue véhiculaire	langue vernaculaire
Époque de contact	milieu du XIX ^{ème} - aujourd'hui	milieu XIX ^{ème} - fin XIX ^{ème}	milieu XIX ^{ème} - fin XIX ^{ème}	constant, renforcé par les <i>teachers</i> et missionnaires au milieu XIX ^{ème}
Degré de bilinguisme (au moment du contact)	général	mineur	mineur	moyen
Nombre de types d'emprunts verbaux	52	3	2	1
Nombre d'occurrences	180	12	8	2
Champs sémantiques	tous	Commerce Technologie	Commerce	Interaction
Types d'étymons	V N Adj	N V	V transitivisé	V
Stratégie d'insertion	insertion directe	insertion directe	insertion directe	insertion directe

Enfin, Makihara (2001, 191) fournit une réflexion qui fait écho avec la situation du iaai, au moment de clôturer ce chapitre. De ces travaux sur le rapanui, elle appelle à considérer l'emprunt non pas comme un signe de l'obsolescence de la langue et de l'incompétence des locuteurs, mais au contraire, de leur capacité d'adaptation :

Instead of looking at these Spanish transfers as evidence of Rapanui becoming contaminated by Spanish, they can be analyzed as evidence of the bilingual speakers' creative performance in Modern Rapanui speech and what extends the remarkable survival and adaptability of the Rapanui language.²⁷¹

²⁷⁰ « L'insertion directe implique un degré relativement élevé de bilinguisme ».

²⁷¹ « Au lieu de voir ces transferts espagnols comme des preuves de la contamination du rapanui par l'espagnol, ils peuvent être analysés comme des preuves de la performance créative des locuteurs bilingues dans leur discours en rapanui moderne, soulignant ainsi sa remarquable survie et la capacité d'adaptation de la langue rapanui. »

Au-delà des aptitudes d'adaptation et de créativité essentielles à la modernisation et l'enrichissement de la langue, les différentes stratégies d'intégration et d'accommodation des emprunts verbaux à tous les niveaux (phonologique, phonotactique, sémantique, morphologique et syntaxique) qui ont été mis en évidence dans ce chapitre, sont la preuve de l'expertise tacite du système linguistique iaai de la part de ses locuteurs. Beaucoup de verbes sont empruntés, notamment au français, mais ils ne sont pas empruntés ni incorporés n'importe comment. Ils respectent des règles spécifiques, en accord avec la structure de la langue, et si des variations sont flagrantes et que des infractions au modèle existent, elles se font toujours dans un but d'économie et de contournement de la complexité du système, et non par méconnaissance de celui-ci.

Synthèse de la Seconde Partie

La seconde partie de cette thèse avait pour objet l'étude du fonctionnement de la langue iaai telle qu'elle est parlée aujourd'hui et la mise au jour de plusieurs évolutions linguistiques.

Cette analyse s'est basée sur un corpus moderne du iaai, composé de données de première main qui ont été collectées lors de trois missions de terrain auprès d'une large variété de types de locuteurs (voir Chapitre IV). La comparaison de ces données avec les descriptions antérieures de la langue, notamment les travaux de Françoise Ozanne-Rivierre (1976 ; 1984) a permis une approche en temps réel dans une perspective diachronique de l'évolution de la langue sur près de quarante ans. De plus, la méthode de collecte de données menée auprès d'informateurs d'âges différents et au profil sociolinguistique varié a également permis une étude comparative en temps apparent.

Grâce à ces données et à ces différents angles d'approche, les évolutions de la langue iaai ont pu être caractérisées en termes d'obsolescence, de modernisation et de résilience linguistique en situation de contact de langues. Trois domaines d'expression du iaai ont été particulièrement investigués : le système des classificateurs possessifs ; la néologie dans le lexique moderne, avec un intérêt particulier porté sur les nouveaux verbes en iaai, résultant du procédé de l'emprunt.

Ces thématiques ont été développées au sein de quatre chapitres qui constituaient cette Seconde Partie de la thèse. Tout d'abord, une présentation de l'essentiel du fonctionnement de la langue iaai a été nécessaire afin de rendre accessibles les analyses des évolutions linguistiques de la langue par la suite. Deux chapitres ont rempli ce rôle : l'un consacré à une introduction à la grammaire de la langue a abordé sa phonologie et l'essentiel de sa syntaxe (Chapitre V) ; l'autre a été dédié plus spécifiquement à l'expression de la possession en iaai, domaine d'expression particulièrement intéressant dans cette langue d'un point de vue typologique et aréal (Chapitre VI). Dans ces deux chapitres, la grammaire de la linguiste Ozanne-Rivierre (1976) a constitué la base de l'analyse, mais des mises à jour terminologiques ainsi qu'un effort de synthétisation ou d'approfondissement de certains points ont été apportés. De plus, le Chapitre VI sur l'expression de la possession a proposé une perspective typologique et comparative spécifique qui ne figurait pas dans les travaux antérieurs.

Une fois ces fondamentaux de la grammaire de la langue présentés, l'étude s'est ensuite concentrée sur trois points particuliers qui ont été identifiés comme en cours de changement ou ayant déjà procédé à des évolutions partagées dans la communauté linguistique.

Dans la continuité du Chapitre VI présentant l'expression de la possession en iaai, le Chapitre VII a porté sur les changements du système de classificateurs possessifs. Cette étude a été menée d'après une série de collectes de données ciblant spécifiquement l'expression de la possession aliénable grâce à un kit de stimuli iconographiques. Il ressort de cette étude une prépondérance de l'usage du classificateur général, la perte totale de certains classificateurs devenus obsolètes, ainsi qu'un cas d'extension sémantique permettant l'émergence de l'attribution d'une nouvelle classe à un classificateur préexistant. D'autres phénomènes de changement ont pu être identifiés en temps apparent comme la restriction des répertoires de classificateurs possessifs chez la jeune génération de locuteurs. La question d'une éventuelle obsolescence du système à plus ou moins long terme a été interrogée au regard de certaines considérations sociolinguistiques. L'étude de l'usage des classificateurs possessifs a aussi amené à considérer le traitement des néologismes dans ce système et à identifier leur degré d'intégration dans des classes de possession natives.

La thématique de la néologie, entrevue dans le Chapitre VII, a été pleinement traitée dans le Chapitre VIII. Son objectif était d'identifier les procédés actifs en iaai qui participent à sa modernisation et à l'enrichissement de son lexique. Des données de différente nature et provenant de différentes collectes ont servi de base à cette analyse. Une série d'enregistrements a été réalisée à l'aide de stimuli vidéo créés sur le terrain avec pour cible particulière le lexique moderne évoquant les activités quotidiennes des habitants d'Ouvéa. Au final, l'identification de la productivité des différents procédés de création lexicale en iaai a permis de montrer les dynamismes en cours dans la langue d'aujourd'hui. Parmi eux, l'emprunt lexical, majoritairement au français, représente le moyen privilégié pour exprimer la nouveauté dans le discours courant, mais il se combine bien souvent avec des procédés réguliers de la langue et conjointement avec des matrices endogènes.

Un certain nombre d'emprunts de verbes ont été identifiés à partir de l'étude de ce lexique moderne en iaai : leur description a constitué le thème du Chapitre IX, ultime chapitre de cette thèse. Le phénomène de l'emprunt verbal s'est révélé particulièrement intéressant à traiter, notamment au vu du récent regain d'intérêt envers cette thématique qui se manifeste dans la littérature depuis les études typologiques de Wichmann et Wohlgemuth (Wichmann 2004; Wohlgemuth and Wichmann 2008; Wohlgemuth 2009). L'analyse de ce

type particulier d'emprunt lexical a permis de mettre en avant une stratégie unique quelle que soit la langue source des verbes empruntés (l'insertion directe) et de proposer une première discussion sur l'assignation de la valence verbale dans le contexte de l'emprunt en iaai.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE

L'objectif de cette thèse de doctorat était de saisir la langue iaai telle qu'elle est parlée aujourd'hui et de proposer une analyse de ses dynamismes.

Ce travail de thèse s'est inscrit dans une approche bidimensionnelle mettant en jeu deux paradigmes : sociolinguistique et linguistique. D'une part, il s'est agi de circonscrire et de caractériser les circonstances de l'usage de cette langue au quotidien (Première Partie). D'autre part, l'attention s'est portée sur la structure et le fonctionnement de la langue actuelle, en proposant une étude des changements perçus dans certains de ses domaines (Seconde Partie). Ces deux axes de recherche ont nécessité un travail de collecte de données de première main sur le terrain, enrichi par une collaboration privilégiée à Lyon avec T. Hijing, locutrice native du iaai.

Si ces deux thématiques ont constitué deux parties distinctes de la thèse, elles n'en sont pas moins imbriquées comme le montrent les corrélations qui ont été mises en évidence tout au long du travail entre ces deux points de vue et leurs objets d'étude respectifs. Au cours de cette étude, les analyses et les méthodes de recherche ont montré la nécessité et la pertinence de cette double approche à la fois sociolinguistique et linguistique. Une telle démarche s'est en effet révélée très efficace et apparaît donc prometteuse pour des études à venir, tant en Nouvelle-Calédonie que dans d'autres contextes.

La partie dédiée à l'approche sociolinguistique aura été utile afin de « prendre le pouls » de la langue iaai aujourd'hui. Elle est, tout d'abord, nécessaire afin de présenter le contexte historique, géographique et social de la Nouvelle-Calédonie en général et d'Ouvéa en particulier en mettant l'accent sur les événements des dernières décennies qui permettent de comprendre la situation actuelle en termes de politique linguistique et de climat social. À partir d'observations de terrain multi-situées entre l'île d'Ouvéa, Nouméa et Lyon, une présentation et une réflexion sur les circonstances d'usage de cette langue ont permis de constituer ce qui a été intitulé par l'équipe LED-TDR du laboratoire DDL un « profil sociolinguistique » de langue.

La mise en avant des particularités géographiques, historiques et sociales qui déterminent l'île d'Ouvéa et ses habitants a permis de mettre à jour deux facteurs locaux conditionnant : la situation de contact de langues et le contexte d'insularité.

D'une part, la spécificité sociale d'Ouvéa réside dans la cohabitation et le mélange ancien de deux populations autochtones de souches différentes : l'une mélanésienne et l'autre polynésienne, plus récente. Ces deux populations sont chacune porteuse d'une langue propre, respectivement le iaai et le fagauvea. En ce sens, il est intéressant de constater que le contact de langues ne signifie pas forcément changement linguistique induit par ce contact.

Les analyses réalisées dans le cadre de cette thèse ont en effet prouvé que le iaai s’aurait peu influencé par cette langue polynésienne : il ne suffit pas qu’il y ait contact pour qu’il y ait changement. Ce premier constat souligne l’importance que représentent la caractérisation du *type* de contact et l’identification des forces sous-jacentes qui exercent différents degrés de pression sur les langues. De fait, les conséquences linguistiques de ce contact iaai-fagauvea se jouent davantage de la langue d’origine mélanésienne (le iaai) sur la langue de souche polynésienne (le fagauvea) que l’inverse.

À l’opposé, la situation de contact avec le français, langue véhiculaire et unique langue nationale officielle en Nouvelle-Calédonie, exerce des forces dont les impacts sur le iaai sont sans commune mesure avec d’autres relations de contact vernaculaire. Le bilinguisme et la diglossie complexe qui régissent les attitudes et les pratiques linguistiques dans l’archipel tout entier ont des conséquences notables sur l’ensemble des langues kanak, à des degrés divers.

L’insularité constitue la seconde particularité, naturelle cette fois-ci, qui marque le contexte social actuel d’Ouvéa puisque la population de l’île a considérablement chuté ces dernières années (moins 22% en 5 ans) au profit de Nouméa et d’autres villes économiquement plus attractives de la Grande Terre. Par conséquent, la communauté des locuteurs du iaai est aujourd’hui plus importante à Nouméa qu’à Ouvéa. Ces locuteurs urbanisés jouent un rôle essentiel dans l’établissement et la forme des changements linguistiques observables aujourd’hui dans la langue iaai. À ce sujet, la problématique des langues vernaculaires en contexte urbain, discutée dans la Première Partie de la thèse, se révèle actuellement être une thématique de recherche centrale en linguistique et en sociolinguistique. Ainsi, l’une des perspectives envisagée suite à ce travail de thèse concerne l’étude comparative des évolutions et des variations du iaai chez des locuteurs insulaires et chez des locuteurs urbains.

À ces caractéristiques de l’écologie du iaai s’ajoutent des facteurs sociolinguistiques, à savoir les attitudes des locuteurs ainsi que leur relation à la diglossie influencées par la place et le statut localement accordés aux langues kanak. Des efforts notables ont été entrepris à ce niveau depuis l’Accord de Nouméa de 1998 dans lequel les langues kanak ont été reconnues « langues de culture et d’enseignement en Nouvelle-Calédonie ». Dans ce cadre, le travail mené depuis 2007 par l’Académie des Langues Kanak constitue une réelle avancée en termes de valorisation et de promotion. Néanmoins, force est de constater que la tendance générale dans les jugements et les attitudes de la société calédonienne dans son ensemble et des institutions envers les langues kanak reste, à ce jour, largement en leur défaveur. Dans les

discours des locuteurs, on retrouve cette relation paradoxale qui les amène à investir leur langue ancestrale d'une importance identitaire capitale tout en dénigrant son « utilité » et sa valeur face à la langue française. Ces attitudes ont des conséquences évidentes sur la décision des jeunes parents de transmettre ou non leur langue, mais aussi sur l'engagement de toute la communauté linguistique auprès des acteurs de l'enseignement des langues kanak. À Ouvéa, si la transmission intergénérationnelle du iaai est encore bonne, l'évaluation de la vitalité linguistique, selon une série de critères de plusieurs types, a démontré à quel point d'autres domaines sociolinguistiques étaient déficitaires. En combinant plusieurs méthodes d'évaluation de la vitalité linguistique, il ressort que le iaai entre dans la catégorie des langues en danger, sans risque de disparition immédiat ni d'urgence absolue de revitalisation, mais avec certaines caractéristiques sociolinguistiques peu favorables à son développement. Cette évaluation de la vitalité du iaai, réalisée à partir d'entretiens et d'observations sur le terrain, constitue en ce sens un apport à la connaissance précise de la situation sociolinguistique de cette langue et à la documentation de son état actuel. Dans le cadre de cette évaluation, certains profils de locuteurs typiques des situations de langues en danger ont pu être reconnus chez les locuteurs du iaai. Ce souci apporté à la connaissance de l'historique des informateurs et du profil-type auquel ils pouvaient correspondre s'est avéré utile comme facteur complémentaire dans l'interprétation des données linguistiques pour permettre l'explication de certaines variations. Lors de la collecte de données, cette sensibilité face au profil des locuteurs de langues en danger a permis d'adapter la méthode utilisée pendant les séances d'enregistrement et d'interpréter certaines réactions de refus ou d'insécurité linguistique.

Au final, cette Première Partie de la thèse constitue un socle sur lequel s'enracinent les données sociolinguistiques utiles à la compréhension du contexte actuel dans lequel est parlée la langue iaai et à celle des facteurs extralinguistiques qui régissent, d'une part, la relation entre la langue et ses locuteurs et, d'autre part, certains changements qui se jouent au niveau linguistique.

La Seconde Partie de la thèse s'est intéressée aux changements linguistiques du iaai, avec pour objectif de saisir la langue telle qu'elle est parlée aujourd'hui, au quotidien, et d'en décrire les formes de réalisation dans le discours.

Cette problématique générale a nécessité une approche au terrain différente, sur certains points, de celles menées dans le contexte de descriptions linguistiques traditionnelles (grammaire, premier dictionnaire). En effet, en ayant pour objectif l'étude des changements récents ou en cours dans la langue iaai, il a été nécessaire de solliciter la

participation de locuteurs de tous âges, de tous profils-types et de toutes compétences, sans se restreindre aux seuls locuteurs traditionnels qui sont considérés comme les seuls « bons » locuteurs. De plus, les textes collectés ont eu pour objectif de refléter des domaines d’expression aussi diversifiés que possible, comprenant aussi bien des descriptions de scènes mettant en œuvre des nouvelles technologies, des récits de vie et d’événements contemporains, que quelques histoires traditionnelles.

Une première étape de mise à jour terminologique de la description de la langue, à la lumière des courants actuels de la linguistique typologique et océanienne, a été nécessaire avant de poursuivre l’analyse des données modernes. La solide description réalisée par la linguiste française du LACITO Françoise Ozanne-Rivierre (grammaire de 1976, et dictionnaire de 1984) a constitué la référence de base de l’analyse moderne. Cependant, ses publications, ainsi que d’autres ouvrages secondaires décrivant le iaai, sont tous antérieurs aux années 90, c’est-à-dire avant le développement de la linguistique fonctionnelle et typologique. En ce sens, une actualisation de la terminologie métalinguistique s’est avérée nécessaire afin de présenter l’essentiel du fonctionnement du iaai. Au final, cette mise à jour constitue une contribution à la linguistique océaniste et a pour dessein de faciliter, à l’avenir, la prise en compte du iaai dans des études aréales et typologiques de plus grande ampleur. Ce travail de mise à jour a été conduit dans le cadre des équipes Description, Typologie et Variation du laboratoire DDL et de l’équipe des Études Océaniennes du LACITO.

Ce travail de mise à jour et de synthèse de la grammaire du iaai a également été l’occasion de proposer une analyse complémentaire et plus détaillée d’un domaine particulièrement intéressant de la langue : le système de classificateurs possessifs. Un intérêt particulier a consisté à approfondir l’analyse de la structure et de la sémantique de ce système ainsi que de montrer en quoi il se révélait idiosyncratique au sein des langues kanak. Dans cette perspective, une enquête ciblée a été menée sur le terrain afin d’identifier et de mesurer les changements en cours ou aboutis dans ce système. En effet, compte tenu du paysage sociolinguistique dans lequel s’inscrit le iaai, dont les locuteurs sont tous, au moins, bilingues en français, et en vue de l’absence d’un tel mode d’expression de la possession dans cette langue dominante, les hypothèses laissaient présager une obsolescence du système de classificateurs en iaai. La combinaison des approches en temps réel et en temps apparent a permis de montrer une grande variation dans l’usage et les réertoires de ces classificateurs. L’étude en temps réel a consisté à comparer l’inventaire recensé dans les données modernes à ceux donnés dans les précédentes études. Il en est ressorti un système assez comparable à celui de Ozanne-Rivierre (1976), mais comportant quelques différences

dont la plus notable est la disparition de trois classificateurs. La perte des pratiques culturelles liées aux champs sémantiques qu'ils désignaient a constitué une raison invoquée pour expliquer cette perte. Une autre trace d'obsolescence a été mise en lumière avec la généralisation du classificateur général à la fois en tant que classificateur complémentaire (pour des nouveaux domaines sémantiques) mais également en tant que classificateur par défaut (en remplacement de classificateurs préexistants). L'évolution du système a en fait montré que sa dynamique semblait suivre une logique cyclique puisque le système minimal partagé par la majorité des informateurs aujourd'hui recoupe le schéma à trois classificateurs (général, des aliments et des boissons) du proto-océanien, auquel s'ajoute le classificateur des animaux domestiques. En temps réel, c'est-à-dire en comparant les productions de locuteurs de plusieurs générations, les données ont révélé une simplification nette du système chez les plus jeunes informateurs, contrebalancé par un phénomène inverse de maintien de la diversité et de la complexité du système comme indice de conservatisme linguistique chez des locuteurs souvent puristes et engagés dans la promotion de la langue, sans pour autant être forcément des locuteurs âgés. Ces locuteurs conservateurs représentent une certaine norme de référence pour le reste de la communauté linguistique, qui n'adopte pourtant pas forcément les mêmes pratiques langagières.

Plusieurs perspectives intéressantes pourraient être développées à partir de ce premier thème de recherche. L'une d'elles serait de mener une étude longitudinale et de pouvoir réenregistrer, d'ici à quelques années, les mêmes informateurs que ceux ayant participé à la collecte de données effectuée pour ce travail (entre 2009 et 2012), en particulier les plus jeunes, afin de mesurer l'évolution individuelle de la maîtrise de tels systèmes qui s'acquièrent tout au long de la vie des locuteurs. La combinaison des approches diachroniques (en temps réel) et synchroniques (en temps apparent) se révèle ici un excellent moyen d'investiguer ces questions d'évolutions linguistiques reliées à des facteurs sociolinguistiques.

Une seconde perspective s'inscrit dans la possibilité évoquée plus haut de mener une étude comparative entre locuteurs en contexte insulaire et en contexte urbain. Il s'agirait d'envisager une comparaison de l'usage des classificateurs possessifs entre ces deux communautés de locuteurs du iaai. Le but d'une telle approche serait de constituer une étude préliminaire de la nature de la variation et des effets de l'urbanisation sur la résilience ou l'obsolescence de domaines linguistiques saillants dans les langues vernaculaires.

En outre, il serait également intéressant d'apporter des améliorations au kit d'élicitation visuelle créé pour collecter des données ciblées sur les classificateurs possessifs.

En le perfectionnant, cet outil méthodologique pourrait permettre de généraliser la collecte de données sur cette thématique à un plus grand nombre de langues kanak de Nouvelle-Calédonie. Cela rendrait possible l’enregistrement de données comparables entre les différentes langues du pays afin de mener une étude aréale comparative de l’expression de la possession inaliénable dans les langues kanak et, ainsi, de caractériser leurs évolutions, qu’elles soient parallèles ou divergentes. De plus, une telle approche comparative basée sur un outil commun rendrait possible l’identification de stratégies d’intégration des nouveaux items de la vie quotidienne dans l’expression de la possession de ces langues qui partagent toutes un contexte sociolinguistique relativement similaire et une même influence du français.

Par ailleurs, les données modernes collectées dans le cadre de cette thèse ont confirmé certains changements phonologiques déjà pressentis par Ozanne-Rivierre dans les années 70 et qui apparaissent aujourd’hui comme aboutis. À ce niveau, le contact de langues avec le français et le bilinguisme sociolinguistiquement inégalitaire qu’il sous-tend a joué un rôle d’agent catalyseur, en activant l’introduction de nouveaux phonèmes ou encore en précipitant, la tendance à la disparition de phonèmes natifs. À ce stade de l’évolution, la variation dans la réalisation de ces phonèmes en plein processus de changement constitue la norme.

Enfin, cette thèse a aussi envisagé l’évolution linguistique dans ses manifestations au niveau du lexique. L’étude des néologismes iaai a montré l’existence de dynamismes actifs dans le processus de création de mots nouveaux. Les procédés endogènes de dérivation, composition, métaphore et métonymie se révèlent productifs dans les données du corpus moderne, avec une préférence pour la composition lexicale qui présente l’avantage de la transparence sémantique. Ils sont constitués de matrices exclusivement endogènes ou bien se combinent, dans des formes hybrides, avec des matrices exogènes empruntées. Les données révèlent, en effet, que le recours à l’emprunt lexical constitue une caractéristique majeure du vocabulaire moderne du iaai. Le contact de langues montre une influence des plus marquées sur le lexique. Il a été souligné en particulier comment l’identification des langues sources de ces emprunts laisse transparaître les diverses strates de contact de population connues par les habitants d’Ouvéa, ce qui a été illustré dans cette thèse par les quelques exemples des noms d’animaux dans une narration de la *Frog Story*. Ces emprunts dans la langue iaai proviennent soit d’autres langues océaniennes (des langues polynésiennes comme le samoan, ou d’autres langues kanak comme le drehu), soit de l’anglais, mais surtout du français, qui représente la langue source la plus productive aujourd’hui. Ces emprunts font

preuve de divers niveaux d'accommodation à la structure du iaai et il a été démontré que ces stratégies d'intégration se différenciaient principalement en fonction du degré de bilinguisme dans la langue source et de l'époque du contact. De fait, les emprunts au français connaissent beaucoup moins d'opérations d'accommodations que les emprunts à l'anglais, par exemple. De plus, alors que certains emprunts sont très lexicalisés et partagés par l'ensemble de la communauté linguistique iaai, d'autres demeurent plus individuels et sporadiques. Quoi qu'il en soit, l'emprunt lexical constitue un procédé d'enrichissement du vocabulaire très productif en iaai et tous les informateurs, même les plus conservateurs ou puristes, y ont eu recours.

Dans ce domaine du lexique exogène intégré à la langue iaai, le cas des verbes s'est révélé particulièrement intéressant et a constitué une réflexion assez importante pour lui dédier un chapitre à part. En s'appuyant sur la typologie des verbes empruntés établie récemment par Wohlgemuth (2009), la stratégie d'incorporation directe s'est révélée être la procédure effective d'insertion des verbes exogènes en iaai. De plus, les verbes empruntés attestés dans les données modernes et leur comportement en terme de valence a permis de montrer qu'ils étaient assimilés à une classe verbale particulière, qui est de moindre importance dans le système régulier de la langue et qui nécessite moins d'opérations morphosyntaxiques. En ce sens, cette analyse de l'intégration des verbes empruntés en iaai se veut être une contribution à la connaissance typologique de ce phénomène. Elle ouvre également la possibilité d'une perspective de recherche comparative sur le procédé de l'emprunt lexical plus généralement d'un point de vue aréal. En effet, l'ensemble des locuteurs de langues kanak partageant une même réalité bilingue avec le français, il serait intéressant de pouvoir étudier les différentes stratégies d'incorporation des emprunts au français dans ces langues et de caractériser, éventuellement, diverses réactions linguistiques à cette situation de contact au niveau du lexique moderne.

Si cette thèse de doctorat n'a pas exploré les possibles impacts du bilinguisme français sur la syntaxe du iaai, cette problématique constitue un domaine de recherche qui pourrait être révélateur. En effet, il semble qu'une majorité des phrases du corpus de données soient construites selon un ordre SVO, lequel est normalement réservé à la topicalisation du sujet lexical, l'ordre régulier non marqué des constituants en iaai étant par contre de type VOS. Cette question mériterait d'être explorée afin d'évaluer l'impact éventuel de l'ordre des mots en français (SVO) sur le iaai et le niveau de convergence à ce niveau de la syntaxe.

Au final, l'exploration de ces thèmes a également eu pour but de mettre en valeur certaines caractéristiques idiosyncratiques de la langue qui pourraient, éventuellement,

servir de domaines cibles pour la promotion et l’enseignement de la langue. Par exemple, la richesse du système de classificateurs possessifs, en tant qu’originalité de cette langue, pourrait être valorisée dans des activités pédagogiques ciblées ou encore constituer un thème d’enseignement permettant de divulguer la diversité typologique des langues kanak de Nouvelle-Calédonie.

Pour conclure, cette thèse a montré que le iaai fait preuve d’une certaine résilience linguistique face au contexte sociolinguistique dans lequel il est parlé et transmis aujourd’hui, confirmant l’affirmation de Schooling (1990, 125) sur les langues kanak en général :

Linguists in the 1950s predicted the disappearance of the vernacular languages of New Caledonia within ten years. Their comments clearly reflected the fact that a major social and linguistic ferment was observable at that time. That ferment still continues, but the passage of time has demonstrated that the vernacular languages are very resilient.²⁷²

Si la langue est considérée comme en danger à cause de différents facteurs jouant en défaveur de sa pérennité à long terme, en revanche, d’un point de vue linguistique, les changements constatés semblent, pour le moment, respecter les tendances d’évolutions internes de la langue. Ces évolutions sont, pour la plupart, attribuables à des facteurs de contact et de bilinguisme avec le français et une étude syntaxique plus approfondie devrait permettre de déceler, ou non, un effet de convergence linguistique. À ce stade de l’étude, les changements sont perçus comme des formes d’adaptation plutôt que de dégénérescence de la langue. Il semble important de les considérer comme des façons spontanées de moderniser la langue en l’adaptant à son écologie et aux besoins communicationnels des locuteurs (cf. la notion de “creative performance” chez Makihara 2001). Néanmoins, certains domaines du iaai font preuve d’une certaine obsolescence et montrent une simplification de leurs systèmes : l’évolution signifie aussi la perte de certaines caractéristiques systémiques, notamment par la pression de forces sociolinguistiques sous-jacentes et ceci est non négligeable.

De mon point de vue, l’encouragement à l’innovation linguistique et à la création par les langues peut être envisagé comme un gage de maintien, mais surtout de développement des langues kanak en Nouvelle-Calédonie. En ce sens, la toute récente initiative de l’Académie des Langues Kanak de lancer le premier concours d’écriture en langues kanak,

²⁷² « Les linguistes dans les années 50 ont prédit la disparition des langues vernaculaires de Nouvelle-Calédonie dans les dix ans. Leurs remarques montrent clairement le fait qu’une grande effervescence sociale et linguistique était observable à cette époque. Cette effervescence persiste toujours, mais le passage du temps a montré que les langues vernaculaires étaient très résilientes. »

*Su fè tara*²⁷³, dans le cadre du Festival des Arts du Pays me semble une excellente occasion de redonner confiance aux locuteurs en la capacité créatrice de leur langue et de rendre accessible à tous la richesse de ces langues qui font partie de l'identité du pays.

²⁷³ *Su fè tara* (date de clôture des participations : 29/11/2013) :
<http://www.alk.gouv.nc/portal/page/portal/alk/librairie/fichiers/24232172.PDF>

Postface

À la veille d'échéances décisives pour l'avenir de la Nouvelle-Calédonie, je tiens à refermer ce travail de recherche sur l'expression d'un souhait, le vœu d'une Calédonienne pour le futur de son Pays. J'aimerais que cette thèse soit lue par des Kanak, fiers de voir que leur langue peut être l'objet d'étude d'un travail universitaire et curieux de voir démontrer à quel point elle est *moderne* et *vivante*. Que cette langue, qui leur a été transmise par leurs vieux, a les moyens de s'adapter et de créer, comme le font d'autres « grandes » langues comme le français ou l'anglais. J'aimerais aussi (et surtout) que cette thèse soit lue par des Calédoniens non Kanak, par des Caldoches, à la communauté desquels j'appartiens, curieux de découvrir que ces langues, aussi, font partie de notre identité et de notre culture commune. Cette thèse représente, pour moi, ma contribution personnelle, aussi minime soit-elle, à la construction de ce « *futur partagé entre tous* » si fragile et si précieux.

Le passé a été le temps de la colonisation.

Le présent est le temps du partage, par le rééquilibrage.

L'avenir doit être le temps de l'identité, dans un destin commun.

Préambule de l'Accord de Nouméa, 1998

BIBLIOGRAPHIE

1998. *Accord Sur La Nouvelle-Calédonie Signé à Nouméa Le 5 Mai 1998*.
2000. *Les Langues En Danger. Nouveaux Mémoires De La Société Linguistique De Paris*. Vol. 8. Leuven: Peeters.
2011. *Déclaration De Cayenne*. Cayenne : États Généraux du Multilinguisme dans les Outre-Mer.
- ADCK. 2000. *Actes Du Colloque Langues Kanak Et Accord De Nouméa*. Nouméa: Agence de Développement de la Culture Kanak & Centre Culturel Tjibaou.
- Aikhenvald, Alexandra Y. 2000. *Classifiers: a Typology of Noun Categorization Devices*. Oxford: Oxford University Press.
- . 2012. “Language Contact in Language Obsolescence.” In *Dynamics of Contact-induced Language Change*, ed. Claudine Chamoreau and Isabelle Léglise, 77–110. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Alby, Sophie. 2013. “Alternances Et Mélanges Codiques.” In *Sociolinguistique Du Contact: Dictionnaire Des Termes Et Concepts*, ed. Jacky Simonin and Sylvie Wharton, 43–70. Lyon: ENS Editions.
- Allan, Keith. 1977. “Classifiers.” *Language* 53 (2): 285–311.
- Alén Garabato, Carmen, Henri Boyer, and Claudine Brohy. 2008. “Représentations Et Diglossie: Imaginaire Communautaire Et Représentations Sociolinguistiques.” In *Précis Du Plurilinguisme Et Du Pluriculturalisme*, ed. Geneviève Zarate, Danielle Lévy, and Claire Kramsch, 293–3000. Paris: Editions des Archives Contemporaines.
- Angleviel, Frédéric. 2002. “De Kanaka à Kanak: L’appropriation D’un Terme Générique Au Profit De La Revendication Identitaire.” *Hermès* 32-33: 191–196.
- . 2004. *La Nouvelle-Calédonie : Terre De Métissages*. Vol. 1. Paris: les Indes savantes.
- Antia, Bassey Edem. 2000. *Terminology and Language Planning: An Alternative Framework of Practice and Discourse*. John Benjamins Publishing Company.
- Appel, René, and Pieter Muysken. 1987. “Psychological Dimensions of Bilingualism.” In *Language Contact and Bilingualism*, ed. René Appel and Pieter Muysken, 73–81. Edward Arnold.
- Assemblée de Province des Iles Loyauté. 2006. *Délibération Portant Approbation Sur La Généralisation De L’enseignement Des Langues Et De La Culture Kanak Dans Les Écoles En Fonction Des Réalités Linguistiques Et Culturelles De La Province Des Îles Loyauté*.
- Australian Bureau of Statistics. 1999. “Population Composition: Indigenous Languages.” <http://www.abs.gov.au/ausstats/abs@.nsf/2f762f95845417aec25706c00834efa/aadb12e0bbec2820ca2570ec001117a5!OpenDocument>.
- Barbe, Dominique. 2008. *Histoire Du Pacifique: Des Origines à Nos Jours*. Paris: Perrin.
- Barnèche, Sophie. 2004. “L’identité Linguistique Et Culturelle Des Jeunes De Nouméa. Une Étude Des Pratiques Langagières Dans La Cité De Riverstar (Rivière-Salée).” Thèse de doctorat, Université de Rouen.
- . 2005. *Gens De Nouméa, Gens Des Îles, Gens D’ailleurs... Langues Et Identités En Nouvelle-Calédonie*. Paris: L’Harmattan.
- Baylon, Christian. 2003. *Sociolinguistique : Société, Langue Et Discours*. Paris: Nathan.
- Bensa, Alban, and Jean-Claude Rivierre. 1982. *Les Chemins De L’alliance*. Paris: SELAF.
- Bert, Michel. 2001. “Rencontre De Langues Et Francisation: L’exemple Du Pilat”. Université Lumière - Lyon II.
- Bert, Michel, and Colette Grinevald. 2010. “Proposition De Typologie Des Locuteurs De LED.” Ed. Michel Bert and Colette Grinevald. *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes* 35-36: 117–132.
- Bert, Michel, Colette Grinevald, and Lucie Amaro. 2011. “Évaluation De La Vitalité Des Langues Minoritaires: Approches Quantitatives Vs Qualitatives Et Implications Pour La

- Revitalisation.” In *Vitality of a Minority Language: Aspects and Methodological Issues*, ed. Bruno Moretti, Elena Maria Pandolfi, and Matteo Casoni, 65–92. Bellinzona: Osservatorio Linguistico della Svizzera Italiana.
- Besnier, Niko. 1992. “Polynesian Languages.” In *International Encyclopedia of Linguistics*, Vol. 3, ed. William Bright, 245–251. Oxford Uni. New York & Oxford.
- . 2004. “Diversity, Hierarchy and Modernity in Pacific Language Communities.” In *A Companion to Linguistic Anthropology*, ed. Alessandro Duranti, 95–120. Malden: Blackwell Publishing.
- Billiez, Jacqueline. 1985. “La Langue Comme Marqueur D’identité.” *Revue Européenne Des Migrations Internationales* 1 (2): 95–105.
- Blust, Robert. 2009. *The Austronesian Languages*. Canberra: Pacific Linguistics.
- Bon, Nöellie. 2010. “Itinéraires D’une Apprentie: En Route Vers Les Stieng.” Ed. Michel Bert and Colette Grinevald. *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes* 35-36: 429–442.
- Bradley, David. 2010. “Language Endangerment and Resilience Linguistics: Case Studies of Gong and Lisu.” *Anthropological Linguistics* 52 (2): 123–140.
- Bretegnier, A. 2010. “Renoncer à La ‘Communauté Linguistique’ ??” In *Pour Une Épistémologie De La Sociolinguistique*, ed. Henri Boyer, 107–116. Limoges: Editions Lambert Lucas.
- Bril, Isabelle. 2002. *Le Nélémwa, Nouvelle-Calédonie : Analyse Syntaxique Et Sémantique*. Paris: Peeters.
- Cabré, Maria Teresa. 1998. *La Terminologie: Théorie, Méthode Et Applications*. Armand Collin, Presses Universitaires d’Ottawa.
- . 2007. “La Terminologie, Une Discipline En Évolution : Le Passé, Le Présent Et Quelques Éléments Prospectifs.” In *Lexicographie Et Terminologie : Compatibilité Des Modèles Et Des Méthodes*, ed. M.-C. L’Homme and S. Vandaele, 79–109. Ottawa: Les Presses de l’Université d’Ottawa.
- Calvet, Louis-Jean. 2002. *Le Marché Aux Langues: Les Effets Linguistique De La Mondialisation*. Plon.
- . 2005. “Vers Une Conjugaison Régulière Du Français?” *Nouvelles Études Francophones* 20 (1): 9–12.
- Campbell, Lyle. 1987. “Syntactic Change in Pipil.” *International Journal of American Linguistics* 53 (3): 253–280.
- . 1993. “On Proposed Universals of Grammatical Borrowing.” In *Historical Linguistics 1989*, ed. H. Aertsen and R. J. Jeffers, 91–109. Amsterdam: John Benjamins.
- Campbell, Lyle, and Veronica Grondona. 2012. “Linguistic Acculturation in Nivaclé and Chorote.” *International Journal of American Linguistics* 78 (3): 335–367.
- Campbell, Lyle, and Martha Muntzel. 1989. “The Structural Consequence of Language Death.” In *Investigating Obsolescence: Studies in Language Contraction and Death*, ed. Nancy C Dorian, 181–196. Cambridge: Cambridge University Press.
- Carlson, Robert, and Doris Payne. 1989. “Genitive Classifiers.” In *Proceedings of the 4th Annual Pacific Linguistics Conference*, 87–119. Eugene.
- Carpenter, Kathie. 1987. “How Children Learn to Classify Nouns in Thai”. Standford University.
- . 2009. “Later Rather Than Sooner: Extralinguistic Categories in the Acquisition of Thai Classifiers.” *Journal of Child Language* 18 (1) (February 17): 93–113.
- Carson, Michael. 2002. “Inter-cultural Contact and Exchange in Ouvéa (Loyalty Island, New Caledonia)”. University of Hawai’i.
- Cerquiglini, Bernard. 1999. *Les Langues De La France*. Paris.
- . 2003. *Les Langues De France*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Chambers, J.K., Peter Trudgill, and Natalie Schilling-Estes. 2004. *The Handbook of Language Variation and Change*. Oxford: Blackwell Publishing.

- Chamoreau, Claudine, and Isabelle Léglise. 2012a. “A Multimodal Approach to Contact-induced Language Change.” In *Dynamics of Contact-induced Language Change*, ed. Claudine Chamoreau and Isabelle Léglise, 1–16. Berlin: Mouton De Gruyter.
- Chamoreau, Claudine, and Isabelle Léglise, eds. 2012b. *Dynamics of Contact-induced Language Change*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Charpentier, Jean-Michel. 1979. *Le Pidgin Bislama(n) Et Le Multilinguisme Aux Nouvelles-Hébrides*. Paris: SELAF.
- . 1998. “Sabirs, Pidgins, Créoles: Les Langues De Contact Dans Le Pacifique.” In *Le Pacifique: Un Monde Épars*, ed. Alban Bensa and Jean-Claude Rivierre, 105–126. Paris: L’Harmattan.
- Clark, Ross. 1994. “The Polynesian Outliers as a Locus of Language Contact.” In *Language Contact and Change in the Austronesian World*, ed. Tom Dutton and Darrell Tryon, 109–139. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Commission Éducation - Formation du Sénat coutumier de la Nouvelle-Calédonie. 2009. *La Place Du Jeune Kanak Dans La Société Contemporaine Et Les Moyens De Lutter Contre La Marginalisation D'une Partie De La Jeunesse*.
- Corbeil, Jean-Claude. 2007. “Le Rôle De La Terminologie En Aménagement Linguistique: Genèse Et Descriptionde L’approche Québécoise.” *Langages* 168: 92–105.
- Corne, Chris. 1995. “Pour Une Évaluation De La Contribution Des Langues Mélanésiennes Dans La Formation De Tayo.” In *Parole, Communication Et Symbole En Océanie*, ed. Frédéric Angleviel, 167–203. Paris: L’Harmattan.
- Costa, James. 2010. “Revitalisation Linguistique: Discours, Mythes Et Idéologies. Approche Critique De Mouvements De Revitalisation En Provence Et En Ecosse”. Université Stendhal - Grenoble III.
- Craig, Colette. 1986. “Jacaltec Noun Classifiers: a Study in Language and Culture.” In *Noun Classifiers and Categorization*, ed. Colette Craig, 263–293. John Benjamins.
- Creissels, Denis. 2006a. *Syntaxe Générale, Une Introduction Typologique 2 : La Phrase*.
- . 2006b. *Syntaxe Générale, Une Introduction Typologique 1 : Catégories Et Constructions*. Paris: Hermès - Lavoisier.
- . 2006c. “Génitif Et Possessif.” In *Syntaxe Générale , Une Inroduction Typologique. I : Catégories Et Constructions.*, ed. Denis Creissels, 141–160. Paris: Hermès-Lavoisier.
- Crowley, Terry. 1990. *Beach-la-Mar to Bislama: The Emergence of a National Language in Vanuatu*. Oxford: Clarendon Press.
- . 1995. “Melanesian Languages: Do They Have a Future?” *Oceanic Linguistics* 34 (2): 327–344.
- . 2004a. “What Can Linguists Do for Pacific Languages ?” In *Communicating Ideologies: Language, Discourse and Social Practice.*, ed. M. Pütz, T. van Dijk, and J. Neff, 291–326. Frankfurt: Peter Lang.
- . 2004b. “Borrowing into Pacific Languages: Language Enrichment or Language Threat ?” In *Borrowing: a Pacific Perspective*, ed. Jan Tent and Paul A Geraghty, Pacific Li:41–53. Canberra: ANU.
- . 2004c. *Bislama Reference Grammar*. Honolulu: University of Hawai’i Press.
- Crowley, Terry, and John Lynch. 1985. *Language Development in Melanesia*. Suva: Pacific Languages Unit, University of the South Pacific; and Department of Language and Literature, University of Papua New Guinea.
- Crystal, David. 2000. *Language Death*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Curnow, Timothy Jowan. 2001. “What Language Features Can Be ‘Borrowed’ ?” In *Areal Diffusion and Genetic Inheritance*, ed. Alexandra Aikhenvald and R M W Dixon, 412–436. Oxford: Oxford University Press.
- Cyrulnik, Boris, and Gérard Jorland. 2012. *Résilience : Connaissances De Base*. Paris: Odile Jacob.

- Dauphiné, Joël. 1996. *Christianisation Et Politique En Nouvelle-Calédonie Au XIXème Siècle*. Nouméa: Centre Territorial de Recherche et de Documentation Pédagogique.
- Diki-Kidiri, Marcel. 2001. "Méthodologie Pour Une Terminologie à Base Culturelle." In *L'éloge De La Différence: La Voix De l'Autre, VIe Journées Scientifiques Du Réseau Thématique Lexicologie, Terminologie, Traduction.*, Beyrouth:323–328. AUF.
- _____. 2007. "Éléments De Terminologie Culturelle." *Cahiers Du RIFAL* 26: 14–25.
- Diki-Kidiri, Marcel, ed. 2008. *Le Vocabulaire Scientifique Dans Les Langues Africaines : Pour Une Approche Culturelle De La Terminologie*. Paris: Karthala.
- Direction de l'Enseignement de la Nouvelle-Calédonie. 2008. "Enseignement Des Langues Et De La Culture Kanak." In *L'évolution De L'école Primaire Publique En Nouvelle-Calédonie Depuis Le Transfert De Compétences*. DENC.
- Dixon, R. M W. 1972. *The Dyirbal Language of North Queensland*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Djoupa, Alexandre. 2013. "Analyse Syntaxique Et Sémantique Du Fagauvea (Ouvéa, Îles Loyauté, Nouvelle-Calédonie)". Thèse de doctorat, INALCO.
- Donohue, Mark, and Antoinette Schapper. 2009. "Whence the Austronesian Indirect Possession Construction?" *Oceanic Linguistics* 47 (2): 316–327.
- Dorian, Nancy C. 1977. "The Problem of the Semi-speaker in Language Death." *The International Journal of the Sociology of Language* 12: 23–32.
- _____. 1981. *Language Death: The Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect*. Philadelphia: Pennsylvania Press.
- _____. 1986. "Gathering Language Data in Terminal Speech Communities." In *The Fergusonian Impact. Sociolinguistics and the Sociology of Language* (vol. 2)., ed. Joshua Fishman, Andrée Tabouret-Keller, M. Clyne, Bh. Krishnamurti, and M. Abdulazia, 555–575. Berlin: Mouton de Gruyter.
- _____. 1989. *Investigating Obsolescence: Studies in Language Contraction and Death*. Cambridge: Cambridge University Press.
- _____. 1993. "A Response to Ladefoged's Other View of Endangered Languages." *Language* 69 (3): 575–579.
- _____. 2010a. "Les Embûches De La Documentation. Aspirations Et Réalités (gaélique Écossais, Highlands d'Écosse)." In *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes*.
- _____. 2010b. *Investigating Variation : the Effects of Social Organization and Social Setting*. New Jersey: Oxford Univeristy Press.
- Dotte, Anne-Laure. 2008. "Etude Des Procédés De Création Lexicale Pour Une Revitalisation Des Langues d'Océanie". Mémoire de Master 1 Recherche, Université Paris IV - Sorbonne.
- _____. 2009. "Modernisation Du Lexique Et Terminologie Culturelle: Application Au Iaai, Langue d'Ouvéa (Nouvelle-Calédonie)". Mémoire de Master 2 Recherche, Université Lumière-Lyon 2.
- _____. 2011. "L'aménagement Terminologique Au Service Des Langues En Danger: Crée Pour Survivre." In *Colloque International Des Étudiants Chercheurs En Didactique Des Langues Et Linguistique / Autour Des Langues Et Du Langage*, ed. A. Esteve, I., Faure, A., Guittot, A., Mout, T., Souque, A. & Touati, 251–258. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- Dotte-Sarout, Emilie. 2010. "'Le Bois Ancêtre': Arbres, Forêts Et Occupation Kanak Précoloniale Sur La Grande Terre De Nouvelle-Calédonie". Thèse de doctorat, Université Paris-1 & Australian National University.
- Doumenge, Jean-Pierre. 1982. *Du Terroir à La Ville: Les Mélanésiens Et Leurs Espaces En Nouvelle-Calédonie*. Talence: Centre d'études de géographie tropicale.

- Dressler, Wolfgang U. 2007. “Compound Types.” In *The Representation and Processing of Compound-words*, ed. Gary Libben and Gonia Jarema, 23–44. Oxford: Oxford University Press.
- Dussy, Dorothee. 1996. “Les Squats De Nouméa . Des Occupations Océaniennes Spontanées à La Conquête Symbolique De La Ville En Nouvelle-Calédonie.” *Journal De La Société Des Océanistes* 103: 275–287.
- Dutton, Tom. 1995. “Language Contact and Change in Melanesia.” In *The Austronesians: Historical and Comparative Perspectives*, ed. Peter S. Bellwood, James J. Fox, and Darrell T. Tryon. ANU Press.
- Dwyer, Arienne. 2011. “Tools and Techniques for Endangered-language Assessment and Revitalization.” In *Vitality and Viability of Minority Languages*. New York: Trace Foundation Lecture Series Proceedings.
- Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France. 2011. “Pour Des États-généraux Du Multilinguisme En Outre-Mer.” *Culture Et Recherche* 125.
- Ehrhart, Sabine. 1993. *Le Créole Français De St-Louis (le Tayo) En Nouvelle-Calédonie*. Hamburg: Buske.
- . 2012. *L’écologie Des Langues De Contact: Le Tayo, Créo De Nouvelle-Calédonie*. Paris: L’Harmattan.
- Erbaugh, Mary S. 1986. “Taking Stock: The Development of Chinese Noun Classifiers Historically and in Young Children.” In *Noun Classes and Categorization*, ed. C Craig, 399–436. Amsterdam: Benjamin Publisher.
- Faurie, Mathias. 2011a. “Impacts Et Limites De La Patrimonialisation à Ouvéa (Nouvelle-Calédonie).” *Journal De La Société Des Océanistes* 132: 109–122.
- . 2011b. “Ouvéa : Le Sanctuaire Kanak. Dynamiques Patrimoniales Et Recompositions Territoriales En Nouvelle-Calédonie”. Université Paris IV-Sorbonne.
- Ferguson, Charles A. 1959. “Diglossia.” *Word* 15: 325–340.
- Field, Fredric. 2002. *Linguistic Borrowing in Bilingual Contexts*. Amsterdam: John Benjamins.
- Fillol, Véronique. 2011. “Les Langues Kanak Ont-elles Manqué Leur (r)entrée à L’école Calédonienne ?” In *Actes Du Colloque International Du Réseau Francophone De Sociolinguistique*, ed. Groupement d’Intérêt Scientifique “ Pluralités Linguistiques et Culturelles”. Alger: Ecole Normale Supérieure de Bouzaréa.
- Fillol, Véronique, and Jacques Vernaudon. 2003. “L’enfant Et Les Langues, De L’enseignement Des Langues Kanak Dans Le Système Éducatif Calédonien: Enjeux Et Perspectives.” In *L’enfant En Océanie. Regards Sur Les Enfants, Regards D’enfants*., ed. Dominique Jouve, 49–68. Nouméa: C.O.R.A.I.L. & Université de la Nouvelle-Calédonie.
- Fillol, Véronique, Jacques Vernaudon, Marie Pineau-Salaün, and Isabelle Nocus. 2007. “L’école Républicaine Française Et Les Langues Kanak.” In *L’école, Instrument De Sauvegarde Des Langues Menacées ?*, ed. Chrystelle Burban and Christian Lagarde, 295–307. Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan.
- Fishman, Joshua A. 1983. “Aménagement Et Norme Linguistiques En Milieux Linguistiques Récemment Conscientisés.” In *La Norme Linguistique*, ed. Edith Bédard and Jacques Maurais, 383–394. Québec; Paris: Conseil de la langue française; Le Robert.
- . 1991. *Reversing Language Shift. Theoretical and Empirical Foundations of Assistance to Threatened Languages*. Clevedon: Multilingual Matters.
- . 2006. *Do Not Leave Your Language Alone. The Hidden Status Agendas Within Corpus Planning in Language Policy*. Mahwah: Lawrence Erlbaum Associates.
- Fishman, Joshua A, ed. 2001. *Can Threatened Languages Be Saved ? Reversing Language Shift Revisited: a 21st Century Perspective*. Clevedon, UK: Multilingual Matters Ltd.

- Fizin, Paul Magulué. 2011. "Les Teachers Du Pacifique Au XIXe Siècle Ou L'émergence D'une Nouvelle Élite Océanienne Entre Tradition Et Modernité." *Histoire, Monde Et Cultures Religieuses* 4 (20): 139–156.
- Florey, Margaret. 2005. "Language Shift and Endangerment." In *The Austronesian Languages of Asia and Madagascar*, ed. Alexander Adelaar and Nikolaus P. Himmelmann, 43–64. Oxon: Routledge.
- Florey, Margaret, ed. 2010. *Endangered Languages of Austronesia*. Oxford ; New York: Oxford University Press.
- Foley, William A. 2003. "Genre , Register and Language Documentation in Literate and Preliterate Communities." *Language Documentation and Description* 1: 85–98.
- La Fontinelle, Jacqueline (de). 1976. *La Langue De Houailou (Nouvelle-Calédonie) : Description Phonologique Et Description Syntaxique*. Paris: SELAF.
- La Fontinelle, Jacqueline (de), Claude Lercari, and Drilë Léonard Sam. 1989. "Les Langues De Nouvelle-Calédonie: Des Modernisations Spontanées Aux Réformes Intentionnelles." In *Language Reform: History and Future*, ed. István Fodor and Claude Hagège, 273–298. Hamburg: Helmut Buske Verlag.
- Fortis, Jean-Michel, Colette Grinevald, Anetta Kopecka, and Alice Vittrant. 2011. "L'expression De La Trajectoire : Perspectives Typologiques." *Faits De Langues – Les Cahiers* 3: 33–41.
- François, Alexandre. 1999. "L'illusion Des Classificateurs." *Faits De Langues* 14 (La catégorisation dans les langues): 166–176.
- . 2001. "Contraintes De Structures Et Liberté Dans L'organisation Du Discours : Une Description Du Mwotlap, Langue Océanienne Du Vanuatu". Université Paris IV - Sorbonne.
- Gaudin, François. 2003. *Socioterminologie : Une Approche Sociolinguistique De La Terminologie*. Bruxelles: De Boek.Duclot.
- Gauthier, Jacques. 1996. *Les Écoles Populaires Kanak: Une Révolution Pédagogique ?* L'Harmattan.
- Gelas, Hadrien. 2010. "Enquête Auprès D'un Locuteur Du Gisir (Gabon) à Lyon : Réflexion Sur L'origine De La Variation." Ed. Colette Grinevald and Michel Bert. *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes* 35-36: 401–4012.
- Godin, Patrice. 1997. "'L'enfant Silencieux' : Une Éducation Kanak Dans Un Monde En Changement." In *Education, Culture Et Identité. Actes Du Xème Colloque CORAIL*, ed. Weniko Ihage, 389–419. Nouméa: C.O.R.A.I.L. & Université Française du Pacifique.
- Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie. 2006. *L'enseignement Des Langues Et De La Culture Kanak*. Nouméa.
- Grenoble, Lenore, and Lindsay Whaley. 2006. *Saving Languages: An Introduction to Language Revitalization*. New York: Cambridge University Press.
- Grinevald, Colette. 1998. "Language Contact and Language Degeneration." In *The Handbook of Sociolinguistics*, ed. Florian Coulmas, 257–270. Oxford: Blackwell Publishing.
- . 1999. "Typologie Des Systèmes De Classification Nominale." *Faits De Langues* 7 (14): 101–122.
- . 2002a. "Making Sense of Nominal Classification Systems: Noun Classifiers and the Grammaticalization Variable." In *New Reflections on Grammaticalization*, ed. G Diewald and I Wischer, 259–275. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- . 2002b. "Classifier Systems in the Context of a Typology of Nominal Classification." In *Classifier Constructions in Sign Languages*, ed. K Emmorey, 89–107. New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.
- . 2004. "Classifiers." In *Morphology*, ed. Geert Booij, C Lehmann, J Mugdan, and S Skopetas, 1016–1031. Berlin; New York: Mouton De Gruyter.

- . 2007. “Linguistic Fieldwork Among Speakers of Endangered Languages.” In *The Vanishing Languages of the Pacific Rim*, ed. O Miyaoka, O Sakiyama, and Michael Krauss, 35–76. Oxford: Oxford University Press.
- . 2010. “Quarante Ans De Perspective Sur Deux Langues En Danger : Le Jakaltek Popti Du Guatemala Et Le Rama Du Nicaragua.” Ed. Michel Bert and Colette Grinevald. *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes* 35-36: 39–78.
- Grinevald, Colette, and Michel Bert. 2011. “Speakers and Communities.” In *The Cambridge Handbook of Endangered Languages*, ed. Peter Austin and Julia Sallabank, 45–65. Cambridge/New York: Cambridge University Press.
- Grinevald, Colette, and James Costa. 2010. “Langues En Danger: Le Phénomène Et La Réponse Des Linguistes.” Ed. Colette Grinevald and Michel Bert. *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes* 35-36: 23–37.
- Grinevald, Colette, and Frank Seifart. 2004. “Noun Classes in African and Amazonian Languages: Towards a Comparison.” *Linguistic Typology* 8: 243–285.
- Grosjean, F. 1989. “Neurolinguists, Beware! The Bilingual Is Not Two Monolinguals in One Person.” *Brain and Language* 36 (1) (January): 3–15.
- Guiart, Jean. 1948. *Rapport Préliminaire Sur La Sociologie d’Ouvéa (Iles Loyalty)*. Paris.
- . 1949. “Les Origines De La Population d’Ouvéa (Loyalty) Et La Place Des Migrations En Cause Sur Le Plan Général Océanien.” In *Septième Congrès Scientifique Du Pacifique*. Auckland: ORSTOM.
- . 1952. *L’organisation Sociale Et Politique Traditionnelle à Uvea (Iles Loyalty)*. Nouméa.
- . 1953. “Nouvelle-Calédonie Et Îles Loyalty: Carte Du Dynamisme De La Société Indigène à L’arrivée Des Européens.” *Journal De La Société Des Océanistes* 9: 93–97.
- . 1963. *Structure De La Chefferie En Mélanésie Du Sud*. Paris: Institut d’Ethnologie.
- Hagège, Claude. 2000. *Halte à La Mort Des Langues*. Paris: Odile Jacob.
- Hale, Ken, Michael Krauss, Lucille J Watahomigie, Akira Y Yamamoto, Colette Craig, LaVerne Masayesva Jeanne, and Nora C England. 1992. “Endangered Languages.” *Language* 68 (1): 1–42.
- Hamelin, Christine. 2000. “Les Gens De Nouméa : Mutations Et Permanences En Milieu Urbain.” In *En Pays Kanak. Ethnologie, Linguistique, Archéologie, Histoire De La Nouvelle-Calédonie*, ed. Alban Bensa and Isabelle Leblanc, 339–354. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l’Homme.
- Harrison, S P. 1988. “A Plausible History for Micronesian Possessive Classifiers.” *Oceanic Linguistics* 27 (1/2): 63–78.
- Haspelmath, Martin. 2009. “Lexical Borrowing: Concepts and Issues.” In *Loanwords in the World’s Languages: a Comparative Handbook*, ed. Martin Haspelmath and Uri Tadmor, 35–54. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Haspelmath, Martin, and Uri Tadmor. 2009. *Loanwords in the World’s Languages: a Comparative Handbook*. Berlin: Mouton De Gruyter.
- Haudricourt, André Georges. 1971. “New Caledonia and the Loyalty Islands.” In *Current Trends in Linguistics*, ed. Thomas A Sebeok, 359–396. The Hague: Mouton de Gruyter.
- Haudricourt, André Georges, Jean-Claude Rivierre, Françoise Ozanne-Rivierre, Claire Moyse-Faurie, and Jacqueline (de) La Fontinelle. 1979. *Les Langues Mélanésiennes De Nouvelle-Calédonie. Collection Eveil*. Nouméa: Direction de l’Enseignement Catholique.
- Haugen, Einar. 1950. “The Analysis of Linguistic Borrowing.” *Language* 26 (2): 210–231.
- . 1953. *The Norwegian Language in the Americas: A Study in Bilingual Behavior*. 1969th ed. Bloomington: Indiana University Press.
- Heath, Jeffrey. 1984. “Language Contact and Language Change.” *Annual Review of Anthropology* 13: 367–384.

- Hewson, John. 1997. *The Cognitive System of the French Verb*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Himmelmann, Nikolaus. 1998. "Documentary and Descriptive Linguistics." *Linguistics* 36: 161–195.
- Hollyman, Kenneth James. 1959. "Polynesian Influence in New Caledonia, the Linguistic Aspect." *Journal of the Polynesian Society* 68 (4): 356–389.
- . 1962. "The Lizard and the Axe : a Study of the Effects of European Contact on the Indigenous Languages of Polynesia and Island Melanesia." *Journal of the Polynesian Society* 71 (3): 310–327.
- . 1978. "La Langue De Relation Entre Autochtones Et Français, Nouvelle-Calédonie Avant 1854." *Te Reo* 21: 35–66.
- . 1987. *De Muna Fagauvea, Dictionnaire Fagauvea-français*. *Te Reo Monographs*. Auckland: Linguistic Society of New Zealand.
- . 1999. *Études Sur Les Langues Du Nord De La Nouvelle-Calédonie. Langues Et Cultures Du Pacifique*, ISSN 0750-2036 ; 13. Paris ; Louvain: Peeters, 1999.
- Hombouy, Maléta. 2005. *L'enfant Kaori. Wanakat Kaori*. Nouméa: Grain de Sable; ADCK.
- Howe, Kerry. 1989. *Les Îles Loyautés: Histoire Des Contacts Culturels De 1840 à 1900*. Nouméa: Publication de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie.
- INSEE-ISEE. 2004. "Recensement De La Population De La Nouvelle-Calédonie En 2004". Nouméa. <http://www.isee.nc/population/population.html>.
- . 2009. "Recensement De La Population De La Nouvelle-Calédonie En 2009." <http://www.isee.nc/population/population.html>.
- Izoulet, Jacques. 2005. *Ouvéa : Histoire D'une Mission Catholique Dans Le Pacifique Sud Au XIXe Siècle*. Paris: l'Harmattan.
- Jacquier, Yves, Isabelle Amiot, and Christiane Terrier. 2007. *Histoire, Nouvelle-Calédonie, Cycle 3*. Centre de . Nouméa: Ile de Lumière.
- Jendraschek, Gerd. 2012. "A Grammar of Iatmul". Universität Regensburg.
- Jolly, Margaret. 2007. "Imagining Oceania: Indigenous and Foreign Representations of a Sea of Islands." *The Contemporary Pacific* 2 19 (2): 508–545.
- Jones, Mari. 1998. *Language Obsolescence and Revitalization: Linguistic Change in Two Sociolinguistically Contrasting Welsh Communities*. Oxford ; New York: Oxford University Press.
- Keegan, Peter J. 2005. "The Development of Maori Vocabulary." In *Languages of New Zealand*, ed. Allan Bell, Ray Harlow, and Donna Starks, 131–148. New Zealand: Victoria University Press.
- Krauss, Michael. 1992. "The World's Languages in Crisis." *Language* 68 (1): 4–10.
- Kremnitz, Georg. 1981. "Du « Bilinguisme » Au « Conflit Linguistique ». Cheminement De Termes Et De Concepts." *Langages* 61: 63–74.
- Labov, William. 1994. *Principles of Linguistic Change. I, Internal Factors*. Oxford: Basil Blackwell.
- . 2001. *Principles of Linguistic Change. II, Social Factors*. Oxford: Blackwell.
- . 2006. *The Social Stratification of English in New York*. 2nd ed. Cambridge: University of Cambridge Press.
- Ladefoged, Peter. 1992. "Another View of Endangered Languages." *Language* 68 (4): 809–811.
- Ladefoged, Peter, and Ian Maddieson. 1996. *The Sounds of the World's Languages*. Oxford: Blackwell Publishing.
- Leblie, Isabelle. 2003. "Chronologie De La Nouvelle-Calédonie." *JSO* 2 (117): 299–312.
- Lechevrel, Nadège. 2012. "Langues En Danger Et Écologie Du Langage." *Cahiers De l'Observatoire Des Pratiques Linguistiques / Langues De France, Langues En Danger: Aménagement Et Rôle Des Linguistes* 3: 33–40.

- Leclerc, Jacques. 2013. “La Famille Austronésienne.” *L’aménagement Linguistique Dans Le Monde*. Québec: TLFQ, Université Laval.
<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/monde/famaustro.htm>.
- Leodgen, Gudrun, and Isabelle Léglise. 2013. “Variations Et Changements Linguistiques.” In *Sociolinguistique Du Contact: Dictionnaire Des Termes Et Concepts*, ed. Jacky Simonin and Sylvie Wharton, 399–418. Lyon: ENS Editions.
- Leenhardt, Maurice. 1946. *Langues Et Dialectes De l’Austro-Mélanésie*. Paris: Travaux et mémoires de l’Institut d’Ethnologie.
- . 1947. *Do Kamo : La Personne Et Le Mythe Dans Le Monde Mélanésien. - 5e Éd. La Montagne Sainte-Geneviève*; 6. Paris: Gallimard, [1947].
- Leenhardt, Raymond-Henri. 1980. *Au Vent De La Grande Terre: Histoire Des Iles Loyauté De 1840 à 1895*. Paris: Chez l’Auteur.
- Lehmann, Alice, and Françoise Martin-Berthet. 2005. *Introduction à La Lexicologie : Sémantique Et Morphologie*. 3ème ed. Paris: Dunod.
- Lercari, Claude. 1994. *Pour Une Formation Des Enseignants De Langues Océaniennes : Conception, Réalisation, Évaluation, Régulation D'une Action Pédagogique*.
Publications Langues’O Cahiers De Recherches Austronésiennes, ISSN 0995-2853 ; No. 1. Paris: Institut national des langues et civilisations orientales, 1994.
- . 1997. “Les Langues Kanak Et L’enseignement.” In *Education, Culture Et Identité. Actes Du Xème Colloque CORAIL*, ed. Weniko Ihage, 171–199. Nouméa: Ile de Lumière.
- Lewis, M. Paul. 2009. *Ethnologue: Languages of the World*. Sixteenth. Dallas, Texas: SIL International, Online version.
- Lewis, M. Paul, and Gary F. Simons. 2009. “Assessing Endangerment: Expanding Fishman’s GIDS.” *Revue Roumaine De Linguistique* 55 (2): 103–120.
- de León Pasquel, María de Lourdes. 1988. “Noun and Numeral Classifiers in Mixtec and Tzotzil : a Referencial View”. University of Sussex (England).
- Lichtenberk, Frantisek. 1983. “Relational Classifiers.” *Lingua* 60 (2-3): 147–176.
- . 1985. “Possessive Constructions in Oceanic Languages and in Proto-Oceanic.” In *Austronesian Linguistics at the 15th Pacific Science Congress.*, ed. Andrew Pawley and Lois Carrington, 93–140. Honolulu: Pacific Linguistics.
- . 2002. “The Possessive-Benefactive Connection.” *Oceanic Linguistics* 41 (2): 439–474.
- . 2004. “Inalienability and Possessum Individuation.” In *Linguistic Diversity and Languages Theories*, ed. Zygmunt Frajzyngier, Adam Hodges, and David S Rood, 339–362. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- . 2009a. “Attributive Possessive Constructions in Oceanic.” In *The Expression of Possession*, ed. William McGregor, 249–293. Berlin: Mouton De Gruyter.
- . 2009b. “Oceanic Possessive Classifiers.” *Oceanic Linguistics* 48 (2): 379–402.
- . 2013a. “The Diachrony of Oceanic Possessive Classifiers.” In *Diachrony of Classification Systems*, ed. William B. McGregor and Søren Wichmann. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- . 2013b. “The Rise and Demise of Possessive Classifiers in Austronesian.” In *Historical Linguistics 2011: Selected Papers from the 20th International Conference on Historical Linguistics*, ed. In Ritsuko Kikusawa and Lawrence A. Reid. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Lynch, John. 1996. “Proto Oceanic Possessive-marking.” In *Oceanic Studies: Proceedings of the First International Conference on Oceanic Linguistics*, ed. Fa’afao Lynch J.; Pat, C-133:93–110.
- . 2002. “Iaai.” In *The Oceanic Languages*, ed. John Lynch, Malcolm Ross, and Terry Crowley, 776–791. Richmond: Curzon.

- . 2010. “Proto Oceanic Possessive-marking.” In *Oceanic Studies: Proceedings of the First International Conference on Oceanic Linguistics*, ed. John Lynch and Fa’afao Pat, 93–110. Canberra: ANU Press.
- Lynch, John, Malcolm Ross, and Terry Crowley. 2002. *The Oceanic Languages. Curzon Language Family Series*. Richmond: Curzon.
- Léglise, Isabelle. 2013. “The Interplay of Inherent Tendencies and Language Contact on French Object Clitics: An Example of Variation in a French Guianese Contact Setting.” In *The Interplay of Variation and Change in Contact Settings*, ed. Isabelle Léglise and Claudine Chamoreau, 137–163. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Léglise, Isabelle, and Claudine Chamoreau, eds. 2013. *The Interplay of Variation and Change in Contact Settings*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Léglise, Isabelle, and Bettina Migge, eds. 2007. *Pratiques Et Représentations Linguistiques En Guyane : Regards Croisés*. IRD Editions.
- Maddieson, Ian, and Victoria Anderson. 1994. “Phonetic Structures of Iaai.” *UCLA Working Papers in Phonetics* 87: 163–182.
- Makihara, Miki. 2001. “Modern Rapanui Adaptation of Spanish Elements.” *Oceanic Linguistics* 40 (2): 191–223.
- Marck, Jeff. 2000. *Topics in Polynesian Language and Culture History. Pacific Linguistics*. Canberra: The Australian National University.
- Martinet, André. 1982. “Bilinguisme Et Diglossie: Appel à Une Vision Dynamique Des Faits.” *La Linguistique* 18 (1): 5–16.
- Matheson, D., and C. Matheson. 1998. “Problématique Régionale Et Questions Linguistiques En Ecosse.” In *La Mosaique Linguistique: Regards Éducatifs Sur Les Pays Industrialisés*, ed. S. Perez. Paris: L’Harmattan.
- Matras, Yaron. 2007. “The Borrowability of Structural Categories.” In *Grammatical Borrowing in Cross-linguistic Perspective*, ed. Yaron Matras and Jeanette Sakel, 31–73. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- . 2009. *Language Contact*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Meakins, Felicity, and Carmel O’Shannessy. 2012. “Typological Constraints on Verb Integration in Two Australian Mixed Languages.” *Journal of Language Contact* 5 (2): 216–246.
- Meyerhoff, Miriam, and Naomi Nagy, eds. 2008. *Social Lives in Language : Sociolinguistics and Multilingual Speech Communities Celebrating the Work of Gillian Sankoff*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Miroux, Daniel. 2003. *Tusi Hwen Iaai, Manuel De Conversation Thématique Français-iaai*. Nouméa: Alliance Champlain.
- . 2007a. *Tusi Hwen Iaai Ae Gaan, Dictionnaire Contextuel Et Thématique*. Nouméa: Alliance Champlain.
- . 2007b. “Pourquoi Ne Pas Créer Des Mots Nouveaux Correspondant à L’époque Actuelle ?” In *Dictionnaire Français-iaai, Tusi Hwen Iaai Ae Gaan*, 315–318. Nouméa: Alliance Champlain.
- . 2008. “L’avenir Des Langues Kanak Et La Création Terminologique.” In *Espace Oralité*, —. Nouméa: Académie des Langues Kanak.
- . 2010. *Tusi Hwen Iaai Ae Thep : Ouvéa, Guide Historique Et Linguistique De Iaai*. Nouméa: Alliance Champlain; ALK.
- Moravcsik, Edith. 1975. “Verb Borrowing.” *Wiener Linguistische Gazette* 8: 3–30.
- . 1978. “Universals of Language Contact.” In *Universals of Human Language*, ed. J. H. Greenberg, 94–122. Stanford: Stanford University Press.
- Morgan, Marcyliena. 2004. “Speech Community.” In *A Companion to Linguistic Anthropology*, ed. Alessandro Duranti, 3–22. Oxford: Blackwell.
- Moseley, Christopher. 2010. *Atlas Des Langues En Danger Dans Le Monde*. 3ème ed. Paris: Editions UNESCO.

- Moyse-Faurie, Claire. 1995. *Le Xârâciù : Langue De Thio-Canala (Nouvelle-Calédonie) : Éléments De Syntaxe*. Paris: Peeters.
- . 1997. “Phénomènes D’incorporation Dans Quelques Langues Océaniennes.” *Studi Italiani Di Linguistica Teorica e Applicata* XXVI: 227–246.
- . 2000a. “Langues Minoritaires Et Politiques Linguistiques: Le Cas Des Langues Océaniennes.” *Mémoires De La Société Linguistique De Paris* Tome 8: 79–104.
- . 2000b. “Possesive Markers in East Uvean (Faka’uvea).” *Sprachtypologie Und Universalienforschung : STUF* 53 (3-4): 319–332.
- . 2001. “Langues Et Politiques Linguistiques En Océanie, Ou : Quel Avenir Pour Les Langues d’Océanie ?” *Études Mélanésiennes* 31: 59–73.
- . 2004a. “Le Statut Des Langues Kanak: Petit Historique.”
- . 2004b. “Recherches En Linguistique Océanienne”. Université Paris IV-Sorbonne.
- . 2007. “Les Formes Nominalisées Du Verbe Dans Quelques Langues Océaniennes.” *Faits De Langues* 30: 97–116.
- . 2008. “Borrowings from Romance Languages in Oceanic Languages.” In *Aspects of Language Contact. New Theoretical, Methodological Ans Empirical Findings with Special Focus on Romanisation Processes*, ed. Thomas Stoltz, Dik Bakker, and Rosa Palomo, 325–348. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- . 2010. “Les Constructions Possessives Dans Les Langues Océaniennes”. Cours de Master, UNC (non publié).
- . 2012a. “Compte-rendu: Florey, M. (ed.), 2010. Endangered Languages of Austronesia. Oxford University Press.” *Cahiers De Linguistique - Asie Orientale* 41 (1).
- . 2012b. “Documentation D’une Langue Ultra-minoritaire: Contextes Politique Et Social, Réalisation Et Difficultés Rencontrées.” In *Langues De France, Langues En Danger: Aménagement Et Rôle Des Linguistes / Cahiers De l’Observatoire Des Pratiques Linguistiques*, N°3, ed. DGLFLF, 147–152. Paris.
- Moyse-Faurie, Claire, and Françoise Ozanne-Rivierre. 1983. “Subject Case Markers and Word Order in New Caledonia and Loyalty Islands Languages.” In *Papers from the Third International Conference on Austronesian Linguistics*, ed. Amram Halim, Lois Carrington, and Stephen A Wurm, 113–152. Honolulu: Pacific Linguistics.
- Moyse-Faurie, Claire, Françoise Ozanne-Rivierre, and Jean-Claude Rivierre. 1988. “An ‘École Populaire Kanake (EPK)’: The Canala Experiment.” In *New Caledonia, Essays in Nationalism and Dependancy*, ed. M. Spencer, A. Ward, and J. Connell, 198–218. Brisbane: University of Queensland Press.
- Moyse-Faurie, Claire, Jean-Claude Rivierre, and Jacques Vernaudon. 2012. “Les Langues Kanak.” In *Atlas De La Nouvelle-Calédonie*, ed. J. Bonvallot, J.-Ch. Gay, and E. Habert, 119–122. Marseille-Nouméa: IRD-Congrès de la Nouvelle-Calédonie.
- Mufwene, Salikoko. 2004. “Language Birth and Death.” *Annual Review of Anthropology* 33: 201–222.
- . 2012. “From the Ecology of Language Evolution to Language Evolution: Contact, Competition a Nd Change.” In *Quatrième École d’Été Internationale 3L : Langues En Danger – De La Documentation à La Revitalisation*. Lyon.
- Mugler, France, and Richard Benton. 2009. “Sociolinguistics in the South Pacific.” In *The Routledge Handbook of Sociolinguistics Around the World*, ed. Martin J. Ball, 170–178. New York: Routledge Handbooks.
- Muysken, Pieter. 1981. “Halfway Between Quechua and Spanish : the Case for Relexification.” In *Historicity and Variation in Creole Studies*, ed. Arnold Highfield and Albert Valdman, 52–78. Ann Arbor: Karoma.
- Myers-Scotton, Carol. 1993. *Duelling Languages: Grammatical Structure in Codeswitching*. 1997th ed. Oxford: Oxford Univeristy Press.

- Nayral, Mélissa. 2008. "Travailler Et Vivre Le Temps Au Féminin: Approche Anthropologique Et Ethnolinguistique De La Construction Sexuée à Ouvéa (Nouvelle-Calédonie)". Université de Provence - Aix-Marseille 1.
- . 2013. "Le Chantier Du Politique. Étude Anthropologique De La Vie Politique à Ouvéa (Nouvelle-Calédonie)." *Anthropologie sociale et culturelle*, Aix-Marseille Université.
- Nettle, Daniel, and Suzanne Romaine. 2000. *Vanishing Voices: The Extinction of the World's Languages*. Oxford: Oxford University Press.
- . 2003. *Ces Langues, Ces Voix Qui S'effacent : Menaces Sur Les Langues Du Monde. Frontières*. Paris: Autrement.
- Nocus, Isabelle, Marie Pineau-Salaün, Véronique Fillol, and Jacques Vernaudon. 2005. "La Prise En Compte Des Langues Maternelles Kanak Favorise-t-elle L'appropriation Du Français?" In *Actes Du Colloque Appropriation Du Français Et Construction De Connaissances En Situation Diglossique*, ed. C Noyau, --.
- Néchéro-Jorédié, Marie-Adèle. 1989. "Une École Populaire Kanake (EPK) : L'expérience De Canala." In *Nouvelle-Calédonie, Essais Sur Le Nationalisme Et La Dépendance*, ed. Michael Spencer, John Connell, and Alan Ward, 245–268. Paris: L'Harmattan.
- Osumi, Midori. 1995. *Tinrin Grammar*. University. Honolulu: Oceanic Linguistics.
- Ozanne-Rivierre, Françoise. 1976. *Le Iaai : Langue Mélanésienne d'Ouvéa, Nouvelle-Calédonie : Phonologie, Morphologie, Esquisse Syntaxique. Langues Et Civilisations à Tradition Orale*; 20. Paris: Société d'études linguistiques et anthropologiques de France.
- . 1984. *Dictionnaire Iaai-français (Ouvéa, Nouvelle-Calédonie) : Suivi D'un Lexique Français-iaai*. Paris: Société d'études linguistiques et anthropologiques de France.
- . 1991. "Incorporation of Genitive Relators in the Languages of New Caledonia and the Loyalty Islands." In *Currents in Pacific Linguistics: Papers on Austronesian Ethnolinguistics in Honour of George W. Grace*, ed. R Blust, 321–338. Canberra: Pacific Linguistics.
- . 1992. "The Proto-Oceanic Consonantal System and the Languages of New Caledonia." *Oceanic Linguistics* 31 (2): 191–207.
- . 1994. "Iaai Loanwords and Phonemic Changes in Fagauvea." In *Language Contact and Change in the Austronesian World*, ed. Tom Dutton and Darrell Tryon, 523–549. Berlin & New York: Mouton De Gruyter.
- . 1995. "Structural Changes in the Languages of Northern New Caledonia." *Oceanic Linguistics* 34 (1): 44–72.
- . 1998a. "Langues d'Océanie Et Histoire." In *Le Pacifique: Un Monde Épars*, ed. Alban Bensa and Jean-Claude Rivierre, 75–104. Paris: L'Harmattan.
- . 1998b. *Le Nyelâyu De Balade (Nouvelle-Calédonie)*. Paris: Peeters.
- Paini, Anna. 2003. "Rhabiller Les Symboles : Les Femmes Kanak Et La Robe Mission à Lifou (Nouvelle-Calédonie)." *Journal De La Société Des Océanistes* 117.
- Palmer, Bill, and Dunstan Brown. 2007. "Heads in Oceanic Indirect Possession." *Oceanic Linguistics* 46 (1): 199–209.
- Parker Jones, Oiwi. 2009. "Loanwords in Hawaiian." In *Loanwords in the World's Languages: a Comparative Handbook*, ed. Martin Haspelmath and Uri Tadmor. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Pauleau, Christine. 1988. "Étude Phonétique Contrastive Du Français Calédonien Et Du Français Standard". Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3.
- . 2007. *Mots De Nouvelle-Calédonie : Éléments De Recherche Sociolinguistique Sur Le Français Calédonien : Inventaire Lexicographique Polylectal. Tome 1. Collection Université*. Vol. 1. Nouméa: SCEREN-CDP Nouvelle-Calédonie.
- Pawley, Andrew. 1981. "Melanesian Diversity and Polynesian Homogeneity: a Unified Explanation for Language." In *Studies in Pacific Languages and Cultures in Honour of*

- Bruce Biggs, ed. Kenneth James Hollyman and Andrew Pawley, 269–309. Auckland: Linguistic Society of New Zealand.
- Païta, Yvonne, and T Shintani. 1990a. *Grammaire De La Langue De Païta*. Nouméa: Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie.
- . 1990b. *Dictionnaire De La Langue De Païta*. Nouméa: Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie.
- Pearce, Elizabeth. 2000. “Object Agreement and Incorporation in Iaai.” In *Proceedings of ALS2k, the 2000 Conference of the Australian Linguistic Society*, 1–9.
- Peter, Auer. 1999. “From Codeswitching via Language Mixing to Fused Lects: Toward a Dynamic Typology of Bilingual Speech.” *International Journal of Bilingualism* III (4): 309–322.
- Pineau-Salaün, Marie. 2000. “Les Kanaks Et L’école : Socio-histoire De La Scolarisation Des Mélanésiens De Nouvelle-Calédonie (1853-1998)”. EHESS, Paris.
- Poplack, Shana, David Sankoff, and Christopher Miller. 1988. “The Social Correlates and Linguistic Processes of Lexical Borrowing and Assimilation.” *Linguistics* 26 (1): 47–104.
- Pratt, Gieorge. 1862. *Samoan Dictionary: English-Samoan and Samoan-English, with a Short Grammar of the Samoan Dialect*. Samoan: London Missionary Society’s Press.
- Quakenbush, J. Stephen, and Gary F. Simons. 2012. “Looking at Austronesian Language Vitality Through EGIDS and SUM.” In *12th International Conference on Austronesian Linguistics*. Denpasar, Bali, Indonesia.
- Quemada, Bernard. 2007. “Avant-Propos.” *Neologica* 1: 5–7.
- Ray, Sidney H. 1926. *A Comparative Study of The Melanesian Island Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Rehg, Kenneth. 1981. *Ponapean Reference Grammar*. Honolulu: The University Press of Hawaii.
- . 1998. “Taking the Pulse of Pohnpeian.” *Oceanic Linguistics* 37 (2): 323–345.
- Renault-Lescure, Odile. 1981. “Evolution Lexicale Du Galibi, Langue Caribe De Guyane Française”. Université de Paris-Sorbonne, Paris IV.
- . 2000. “As Palavras e as Coisas Do Contato: Os Neologismos Kali’na.” In *Pacificando o Branco: Cosmologias Do Contato No Norte-Amazônico*, ed. Bruce Albert and Alcida Rita-Ramos, 85–112. São Paulo: UNESP.
- . 2005. “Intégration Grammaticale Des Emprunts En Kali’na (langue Caribe De Guyane Française): Stratégies Différenciées.” In *Dinâmica Lingüística De Las Lenguas En Contacto*, ed. Claudine Chamoreau and Yolanda Lastra, 103–119. Hermosillo: Universidade de Sonora.
- Rivierre, Jean-Claude. 1980. *La Langue De Touho : Phonologie Et Grammaire Du Cèmuhi, Nouvelle-Calédonie*. Paris: SELAF.
- . 1985. “La Colonisation Et Les Langues En Nouvelle-Calédonie.” *Les Temps Modernes* 464: 1689–1717.
- . 1994. “Contact-induced Phonological Complexification in New Caledonia.” In *Language Contact and Change in the Austronesian World*, ed. Tom Dutton and Darrell Tryon, 497–522. Berlin / New York: Mouton de Gruyter.
- . 1996. “Les Consonnes Labiovélaires En Nouvelle-Calédonie.” In *European Meeting on Oceanic Linguistics*. Oslo.
- Rivierre, Jean-Claude, and Sabine Ehrhardt. 2006. *Le Bwato Et Les Dialectes De La Région De Koné, Nouvelle-Calédonie*. Paris: Peeters.
- Rivierre, Jean-Claude, Françoise Ozanne-Rivierre, and Claire Moyse-Faurie. 1980. *Mythes Et Contes De La Grande-Terre Et Des Iles Loyauté (Nouvelle-Calédonie)*. Paris: SELAF.

- Rivierre, Jean-Claude, Françoise Ozanne-Rivierre, Claire Moyse-Faurie, and Isabelle Bril. 2003. "Nouvelle-Calédonie." In *Les Langues De France*, ed. Bernard Cerquiglini, 346–435. Paris: Presses Universitaires de France.
- Rose, Françoise. 2010. "Dialectes En Danger : Les Derniers Locuteurs Du Mojeño Javeriano De Bolivie." Ed. Colette Grinevald and Michel Bert. *Faits De Langues / Linguistique De Terrain Sur Langues En Danger: Locuteurs Et Linguistes* 35-36: 255–264.
- Rose, Françoise, and Odile Renault-Lescure. 2008. "Contact-induced Changes in Amerindian Languages of French Guiana." In *Aspects of Language Contact. New Theoretical, Methodological Ans Empirical Findings with Special Focus on Romanisation Processes*, ed. Thomas Stolz, Dik Bakker, and Rosa Salas Palomo, 349–376. Berlin / New York: Mouton De Gruyter.
- Ross, Malcolm. 2004. "Typologie Morpho-syntaxique Des Langues Océaniennes." In *Les Langues Austronésiennes*, ed. Elizabeth Zeitoun, 71–86. Faits de L. Paris: Ophrys.
- Ross, Malcolm, Andrew Pawley, and Meredith Osmond. 1998. *The Lexicon of Proto Oceanic. The Culture and Environment of Ancestral Oceanic Society 1 : Material Culture*. Canberra: Pacific Linguistics.
- . 2003. *The Lexicon of Proto Oceanic. The Culture and Environment of Ancestral Oceanic Society 2 : The Physical Environment*. Canberra: Pacific Linguistics.
- . 2011a. *The Lexicon of Proto Oceanic. The Culture and Environment of Ancestral Oceanic Society 3 : Plants*. Canberra: Pacific Linguistics.
- . 2011b. *The Lexicon of Proto Oceanic. The Culture and Environment of Ancestral Oceanic Society 4 : Animals*. Canberra: Pacific Linguistics.
- Rousseau, Louis-Jean. 2005. "Terminologie Et Aménagement Linguistique." *Langages* 157: 93–102.
- Sablayrolles, Jean-François. 2000. "Les Procédés Néologiques." In *La Néologie En Français Contemporain. Examen Du Concept Et Analyse De Productions Néologiques Récentes*, 207–369. Paris: Honoré Champollion.
- Sagart, Laurent. 2000. "Les Langues En Danger: Aspects Généraux Et Informations Pratiques." *Mémoires De La Société Linguistique De Paris* 8: 11–18.
- Salaün, Marie. 2005. *L'école Indigène, Nouvelle-Calédonie 1885-1945*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- . 2010. "Identité Restituée, Identité Instituée ? L'académie Des Langues Kanak Et Les Enjeux De La Normalisation Linguistique En Nouvelle-Calédonie." In *La Nouvelle-Calédonie: Vers Un Destin Commun ?*, ed. Elsa Faugère and Isabelle Merle, 81–100. Paris: Karthala.
- Salaün, Marie, and Jacques Vernaudon. 2009. "La Citoyenneté Comme Horizon: Destin Commun, Demande Sociale Et Décolonisation De L'école En Nouvelle-Calédonie Aujourd'hui." *Anthropologie Et Sociétés* 33 (2): 63–80.
- Sam, Drilë Léonard. 1999. *Contes Et Légendes Océaniens*. Ed. Drilë Léonard Sam. Nouméa: ADCK.
- . 2005. "Situation Linguistique En Nouvelle-Calédonie." In .
- . 2007. "Marques Aspecto-temporelles Et Modales Et Structures D'actance Du Drehu, Langue De Lifou (Nouvelle-Calédonie)". Université de la Nouvelle-Calédonie, INALCO.
- . 2009. *Dictionnaire Drehu-français*. Nouméa: ALK & CDPNC.
- Sand, Christophe. 2011. "Le Lapita Du Sud, Le Cas Calédonien." In *Lapita, Ancêtres Océaniens*, ed. Christophe Sand and Stuart Bedford. Paris: Musée du Quai Branly; Somogy.
- Sand, Christophe, Jacques Bole, and André Ouetcho. 2007. "What Were the Real Numbers ? The Question of Pre-contact Population Densities in New Caledonia." In *The Growth and Collapse of Pacific Island Societies*, ed. Patrick Vinton Kirch and Jean-Louis Rallu, 306–325. Honolulu: University of Hawai'i Press.

- . 2012. “Le Premier Peuplement De L’archipel: Dynamiques D’enracinement Océanien.” In *Atlas De La Nouvelle-Calédonie*, ed. J. Bonvallot, J.-Ch. Gay, and E. Habert, 99–102. Marseille-Nouméa: IRD-Congrès de la Nouvelle-Calédonie.
- Saussure, Ferdinand de. 1967. *Cours De Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- Schmidt, Annette. 1985. *Young People’s Dyirbal. An Example of Language Death from Australia. Cambridge Studies in Linguistics; Supplementary Volume*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schooling, Stephen. 1990. *Language Maintenance in Melanesia: Sociolinguistics and Social Networks in New Caledonia*. SIL & University of Texas at Arlington.
- Senft, Gunter. 2000a. “What Do We Really Know About Nominal Classification Systems?” In *Systems of Nominal Classification*, ed. Gunter Senft, 11–49. Cambridge: Cambridge University Press.
- . 2009. “Elicitation.” In *Culture and Language Use*, ed. J.-O. Östman, J. Verschueren, and G. Senft, 105–109. Amsterdam: John Benjamins.
- Senft, Gunter, ed. 2000b. *Systems of Nominal Classification*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sheldon, Harrison. 1976. *Mokilese Reference Grammar*. Honolulu: The University Press of Hawaii.
- Song, Jae Jung. 1997. “The History of Micronesian Possessive Classifiers and Benefactive Marking in Oceanic Languages.” *Oceanic Linguistics* 36 (1): 29–64.
- Speedy, Karin. 2007. “Reunion Creole in New Caledonia: What Influence on Tayo ?” *Journal of Pidgin and Creole Languages* 22 (2): 193–230.
- Sugita, Hiroshi. 1987. “A Study of Trukese Possessive Expressions”. University of Hawai’i at Manoa.
- Swadesh, Morris. 1948. “Sociologic Notes on Obsolescent Languages.” *IJSL* 14 (4): 226–235.
- Tadmor, Uri, Martin Haspelmath, and Bradley Taylor. 2010. “Borrowability and the Notion of Basic Vocabulary.” *Diachronica* 27 (2) (June 1): 226–246.
doi:10.1075/dia.27.2.04tad.
- Talmy, Leonard. 1991. “Path to Realization : A Typology of Event Conflation.” *Proceedings of the Seventeenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society: General Session and Parasession on The Grammar of Event Structure*: 480–519.
- Tcherkézoff, Serge. 2009. *Polynésie-Mélanésie: L’invention Française Des Races Et Des Régions De l’Océanie (XVIe-XXe Siècles)*. Pirae: Au vent des îles.
- Te Puni Kokiri. 2008. *Te Oranga o Te Reo Maori 2006 - The Health of the Maori Language in 2006*. New Zealand.
- Terrier, Christiane. 2004. “Calédoniens Ou Métis ?” In *La Nouvelle-Calédonie, Terre De Métissage*, ed. Frédéric Angleviel, 65–80. Paris: les Indes savantes.
- Thibault, André. 2004. “Evolutions Sémantiques Et Emprunts: Le Cas Des Gallicismes De L’espagnol.” In *Historische Semantik in Den Romanischen Sprachen*, ed. Fr. Lebsanft and M.-D. Glesgen, 103–115. Tübingen: Niemeyer.
- Thomason, Sarah. 2001. *Language Contact: An Introduction*. Washington: Georgetown University Press.
- Thomason, Sarah, and Terrence Kaufman. 1988. *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*. Berkeley: University of California Press.
- Trudgill, Peter. 1972. “Sex, Covert Prestige and Linguistic Change in the Urban British English of Norwich.” *Language in Society* 1 (2): 175–195.
- Tryon, Darrell. 1968. *Iai Grammar. Pacific Linguistics*. Canberra: The Australian National University.
- . 1970. “Loanwords in Dehu Pre-1920.” In *Pacific Linguistic Studies in Honour of Arthur Capell*, ed. S M Wurm and Donald Laycock, 429–440. Canberra: Pacific Linguistics.

- _____. 1998. "Les Populations Du Pacifique: Langue, Migration Et Identité." In *Identités Et Mutations Dans Le Pacifique à L'aube Du 3ème Millénaire*, ed. Paul Tryon Darrell; De Decker, 26:5–19. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux.
- _____. 2006. "Language Endangerment and Globalisation in the Pacific." In *Language Diversity in the Pacific: Endangerment and Survival*, ed. Denis Cunningham, D E Ingram, and Kenneth Sumbuk, 97–111. Multilingual Matters.
- _____. 2009. "Linguistic Encounter and Responses in the South Pacific." In *Oceanic Encounters: Exchange, Desire, Violence*, 37–55. Canberra: ANU E Press.
- Tsunoda, Tasaku. 2005. *Language Endangerment and Language Revitalization: An Introduction*. Berlin: Mouton De Gruyter.
- UNESCO. 2003. *Vitalité Et Disparition Des Langues*. Paris.
- _____. 2005. *Principes Directeurs Sur Les Politiques En Matière De Terminologie. Élaboration Et Mise En Oeuvre Des Politiques En Matière De Terminologie Dans Les Communautés Linguistiques*. Paris.
- Valentin, Frédérique. 2009. "Compte-rendu D'ouvrage: 'Parcours Archéologique. Deux Décennies De Recherches Du Département Archéologie De Nouvelle-Calédonie (1991–2007)' De Christophe Sand, Jacques Bolé, André-John Ouétcho Et David Baret." *Journal De La Société Des Océanistes* 129: 351–352.
- Valenzuela, Pilar M. 2005. "Los Prestamos Verbales Del Español En El Shipibo-konibo: Aportes a Una Propuesta Universal Del Contacto Lingüístico." In *Dinàmica Lingüística De Las Lenguas En Contacto*, ed. Claudine Chamoreau and Yolanda Lastra, 121–143. Hermosillo: Universidade de Sonora.
- Vamarasi, Marit. 2005. "Factors Favoring and Disfavoring Obsolescence in the South Pacific: a Case Study of Rotuman." *International Journal of the Sociology of Language* 172: 79–90.
- Vandeputte-Tavo, Leslie. 2013. "New Technologies and Language Shifting in Vanuatu." *Pragmatics* 23 (1): 171–181.
- Vernaudon, Jacques. 2005. "Des Représentations Sur Les Langues Océaniennes Aux Options Pour Leur Enseignement." In *Stéréotypes Et Représentations En Océanie / Actes Du XVIIème Colloque CORAIL*, ed. Véronique Fillol and Jacques Vernaudon, 77–99. Nouméa: CORAIL.
- _____. 2009. "De L'oral à L'écrit: Les Enjeux De La Normalisation Graphique Des Langues Kanak." In *Espace Oralité. Le Rôle, La Place Et La Fonction Des Académies En Contexte Pluriel*, ed. Académie des Langues Kanak, 77–87. Nouméa: ALK.
- Vernaudon, Jacques, and Drilë Léonard Sam. 2008. "Les Langues Kanak Et L'école Républicaine : Histoire Et Perspectives D'un Enseignement Controversé." In *L'Océanie Et La Mondialisation: Enjeux Et Stratégies Culturelles*, ed. Bernard Rigo. Paris: Editions du CNRS.
- Viaut, André. 2002. "Apport Et Réception Française De La Charte Européenne Des Langues Régionales Ou Minoritaires : Approche Sociolinguistique." *Revue D'études Comparatives Est-Ouest* 33 (1): 9–48.
- Vice-Rectorat de la Nouvelle-Calédonie. 2008. *Éléments Pour Un Diagnostic Du Système Éducatif En Nouvelle-Calédonie*.
- Vidal, Gilles. 2008. "Les Débuts De L'évangélisation Protestante De L'île d'Ouvéa (Nouvelle-Calédonie)." *Histoire, Monde Et Cultures Religieuses* 6 (2): 91–106.
doi:10.3917/hmc.006.0091.
- Vuillermet, Marine. 2012. "A Grammar of Ese Ejja, a Takanan Language of the Bolivian Amazon". Université Lumière Lyon 2.
- Wacalie, Fabrice. 2011. "Des Langues Kanak En Danger." *Sorosoro, Pour Que Vivent Les Langues Du Monde ! Le Blog*. <http://blog.sorosoro.org/des-langues-kanak-en-danger>.
- Wahéo, Jacob. 1989. *Moju Bongon Kau Adreem. Contes Et Légendes d'Ouvéa*. Nouméa: CTRDP.

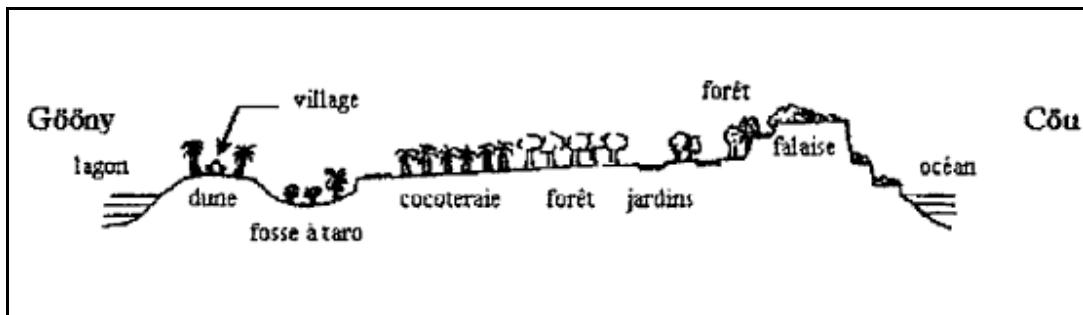
- Wahéo, Tai. 1990. “Enseigner Le Iaai Langue Première Et Le Français Langue Seconde”. Université Paris 5.
- . 2007. *Bedrila*. Nouméa: Grain de Sable; DEPIL.
- . 2008. *Oûguk, Le Petit Coco Vert. Oûguk, Ame Metu Ke Caa Ûen*. Nouméa: Grain de Sable; ADCK.
- Wahéo, Tai, and Jacob Wahéo. 1987. “L’alphabet En Iaai.” In *Langues Canaques*, 10:11–19. CTRDP and Bureau des Langues Vernaculaires.
- Waminya, Richard. 2011. “De La Conceptualisation Implicite Du Nombre Et Des Figures Géométriques Dans La Culture Drehu à Leur Conceptualisation Explicite Dans Les Mathématiques à L’école. — Etude Exploratoire Des Interactions Suscitées Par Les Deux Conceptualisations Et De Leurs.”
- Weinreich, Uriel. 1953. *Languages in Contact. Findings and Problems*. The Hague: Mouton.
- Weinreich, Uriel, William Labov, and Marvin Herzog. 1968. “Empirical Foundations for a Theory of Language Change.” In *Directions for Historical Linguistics*, ed. W. P. Lehmann and Y. Malkiel, 95–188. Austin: University of Texas Press.
- Wichmann, Søren. 2004. “Structural Patterns of Verb Borrowing.” In *MPI-EVA Workshop on Loan Word Typology*.
- Wilkins, David. 2000. “Ants, Ancestors and Medicine: a Semantic and Pragmatic Account of Classifier Constructions in Arrernte (Central Australia).” In *Systems of Nominal Classification*, ed. Gunter Senft, 147–216. Cambridge: Cambridge University Press.
- Winford, Donald. 2003. *An Introduction to Contact Linguistics*. Oxford: Blackwell Publishing.
- Wohlgemuth, Jan. 2001. “Dyirbal in Assimilation — Social Surroundings and Grammatical Change of Present-day Dyirbal. What Did Actually Become of the Language DIXON Described in 1968?” unpublished work.
- . 2009. *A Typology of Verbal Borrowing*. Berlin: Mouton De Gruyter.
- Wohlgemuth, Jan, and Søren Wichmann. 2008. “Loan Verbs in a Typological Perspective.” In *Aspects of Language Contact: New Theoretical, Methodological and Empirical Findings with Special Focus on Romancisation Processes*, ed. T. Stolz, Peter Bakker, and R. Salas Palomo, 89–121. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- Wong, Laiana. 1999. “Authenticity and the Revitalization of Hawaiian.” *Anthropology & Education Quarterly* 30 (1): 94–115.
- Wurm, Stephen A. 2003. “The Language Situation and Language Endangerment in the Greater Pacific Area.” In *Language Death and Language Maintenance: Theoretical, Practical and Descriptive Approaches*, ed. Mark Janse and Sijmen Tol, 15–47. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Zubin, David A., and Mitsuaki Shimojo. 1993. “How ‘General’ Are General Classifiers? With Special Reference to Ko and Tsu in Japanese.” *Proceedings of the Nineteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics / General Session and Parasession on Semantic Typology and Universals* 19 (1): 490–502.

ANNEXES

Annexe 1 : Milieu et environnement de l'île d'Ouvéa

L'île est couverte d'une végétation variée, constituant des zones de forêts denses (brousse) dans l'intérieur des terres, de grandes étendues de cocoteraie en se rapprochant de Gööny ou bien encore des zones de marais, propices à la culture en tarodières²⁷⁴, ainsi que des zones de mangroves.

Image 23 : Coupe transversale de l'île principale d'Ouvéa (Iaai)



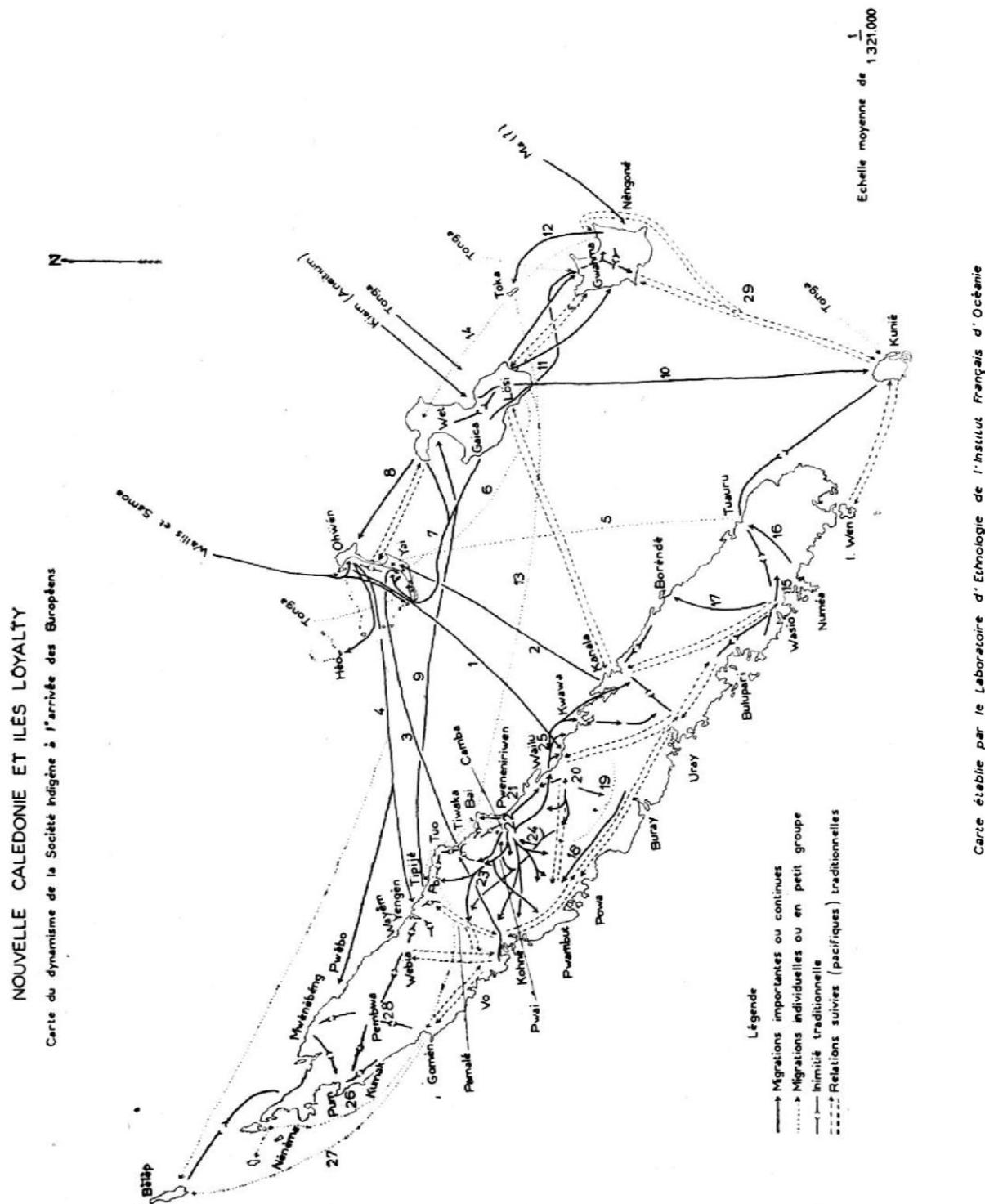
Source : Doumenge, 1982 : 210.

La nature des sols coralliens explique la présence fréquente de grottes et d'anfractuosités parfois très profondes dans le sol. Cependant, très peu de puits ou de lentilles d'eau douce existent et, comme c'est également le cas dans les autres îles Loyauté, il n'existe aucun cours d'eau à Ouvéa. Des « trous d'eau » sont dispersés sur l'île (le Trou aux tortues d'Aneu, le Trou bleu d'Hanawa, etc.) mais il s'agit en fait d'eau salée ou saumâtre, communiquant certainement avec la mer par des réseaux souterrains.

L'eau douce sanitaire est soit récoltée dans des citernes après les pluies, soit achetée à la Commune qui produit de l'eau douce grâce à son usine de dessalement par osmose inverse inaugurée en 2009 à Hwaadrila.

²⁷⁴ Plantations de taros (tubercules comestibles) dont l'aménagement consiste en des terrasses ou des fosses horticoles immergées.

Annexe 2 : Carte du dynamisme de la Société Indigène à l'arrivée des Européens



Source : Jean Guiart (1953: 94)

Annexe 3 : Tableau comparatif des situations politico-linguistiques en Océanie

Pays ¹	Population	Surface (en km ²)	Langues vernaculaires océaniennes	Langues indo-européennes	Pidgins	Langue officielle <i>de facto</i>	<i>de jure</i>	Lois linguistiques	Langues des médias ²	Éducation en langue vernaculaire
Papouasie N ^{ee} Guinée	6 187 591	462 840	200	anglais	3	angl., tok pisin		-	Bilingue	+ (maternelle, langue au choix de la com ^{ré})
Salomon	571 890	27 556	71	anglais	1	anglais		-	anglais, pisin	-
N ^{ee} -Calédonie (Fr)	245 580	18 575	28	français	(1)	français	+	français, langues*	+	
Polynésie Française (Fr)	259 706	3 894	6	français		français	+	français, tahitien	+	
Wallis-et-Futuna (Fr)	13 445	142	2	français		français	+	français	+	
Fidji	883 125	18 274	2	anglais, hindi		anglais, fidjien	+	anglais, hindi, fidjien	± (choix écoles angl., fr., fidjen)	
Guam (USA)	183 286	541	1	anglais		angl., chamarro	+	angl., fidjien, hawaïen	Bilingue	+
Hawaii (USA)	1 360 301	16 600	1	anglais		angl., chamarro	+	angl., fidjien, hawaïen	Plurilingue	+ (Punana Leo Private School)
Ile de Pâques (Chili)	3 791	162	1	espagnol		espagnol		-	espagnol	+ (bilingue ou immersion)
Samoa Américaines (USA)	64 827	197	1	anglais		anglais		-	Bilingue	+ (primaire)
Tokelau (NZ)	1 405	10	1	anglais		anglais, tokelau		-	tokelau *, anglais ^o	+ (primaire)
Iles Marshall	67 182	181	1	anglais		angl., marsallese		-	Bilingue*, anglais ^o	+ (bilingue)
Kiribati	100 743	832	1	anglais		anglais, kiribati		-	kiribati, anglais ^o	+
Nauru	9 322	21	1	anglais	1	nauru		-	Bilingue ^o , anglais*	+ (primaire bilingue)
N ^{ee} -Zélande	4 290 347	268 021	1	anglais		māori	+	Bilingue		+
Niue	1 311	258	1	anglais		angl., niue		-	Bilingue*, anglais ^o	+ (bilingue)
Samoa	193 161	2 935	1	anglais		samoan		-	Bilingue ^o , anglais ^o	+ (primaire)
Tonga	105 916	720	1	anglais		anglais, tongien		-	Bilingue	+
Tuvalu	10 544	25	1	anglais		angl., tuvalu		-	anglais, (tuvalu*)	+ (primaire bilingue)
Palau	20 956	488	2-3	anglais		anglais, palau		-	Bilingue	+ (maternelle)
Iles Cook	11 124	237	1-4	anglais		anglais		-	Bilingue	+
Micronésie	106 836	720	9-15	anglais	(1)	anglais		-	anglais	+ (primaire)
Vanuatu	224 564	14 765	106-120	anglais, français	1	anglais, français, bislama		-	Trilingue	-

¹ Territoires sous tutelle ; pays indépendants.
² * : Médias radiodiffusés ; o : Médias télévisés ; ° : Journaux

Source: D'après Moyse-Faurie (2000) ; mises à jour des chiffres de population à partir de The World Factbook, <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/index.html> consulté en juillet 2011.

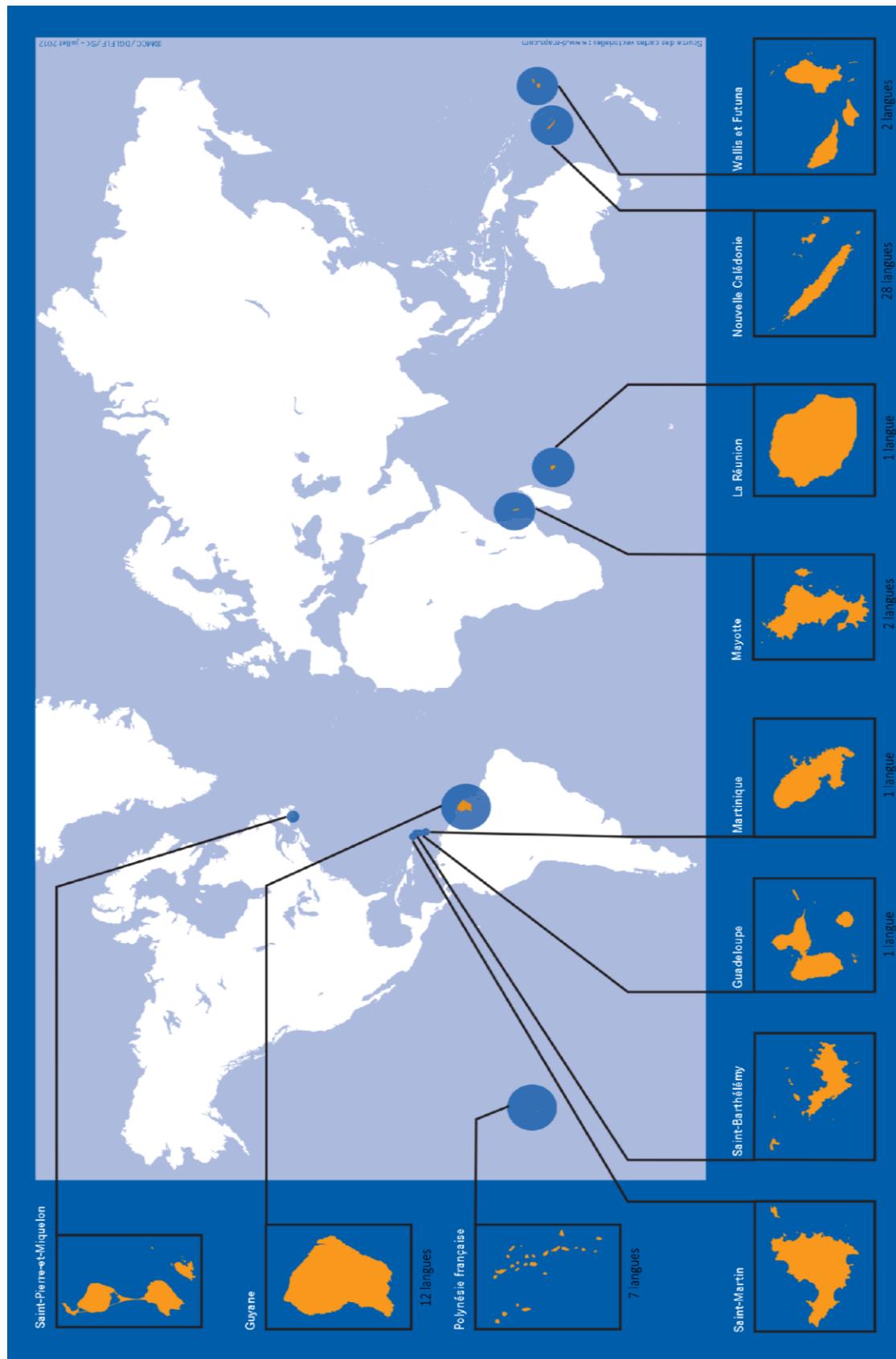
Annexe 4 : Nombre de locuteurs de 14 ans et plus selon la langue kanak et la commune de résidence en 2009

Langue kanak Commune	Nombre de locuteurs de 14 ans et plus selon la langue kanak et la commune de résidence																			Total													
	Extrême Nord			Centre			Sud			Extrême Sud			Les Loyauté			Région			Total														
Aire linguistique	Caaç	Yalayu kumuna	Fwa Yâgaa	Jawe	Nèni	Pwâpwâ Fwâi	Pwamei	Pjye	Dialectes Cémahi	Ajie	Anhâ	Orchue	Nekâ	Tifî	Ziché	Xâräciù Kâtagûnre	Druibâ	Extincte	Tayo	Nangane	Drehu	Irai	Réga Uvea										
Blep	0	630	4	0	0	0	1	2	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	639										
Boulouparis	9	4	1	21	1	0	0	21	0	1	20	22	24	0	0	0	0	5	3	6	19	13	0	533									
Bourail	16	16	4	13	24	7	0	13	4	0	14	16	72	279	3	0	327	8	21	0	5	3	41	10	1322								
Canala	2	5	2	5	0	0	0	0	0	11	4	16	36	0	0	6	0	2208	0	8	6	0	10	14	5	2342							
Dumbéa	74	70	32	81	20	37	2	108	14	2	29	47	260	191	1	21	1	11	7	2	190	21	35	87	52	530	1637	341	148				
Fairino	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	4	0	0	0	0	0	5	0	0	19	0	1	3	0	39						
Henghène	0	9	2	4	167	373	1	1051	4	89	11	11	4	2	0	0	0	1	0	6	1	1	0	1	7	4	3	1758					
Houaïlou	5	4	7	13	4	17	1	13	0	0	3	18	44	2208	0	9	10	0	4	0	36	2	4	35	57	19	8	2526					
Île-des-Pins (L)	2	6	1	2	1	0	0	2	0	0	0	3	7	1	0	0	0	5	1	0	6	1174	4	14	10	3	1245						
Kaala-Comen	3	8	14	778	18	9	1	0	2	11	0	8	3	10	8	0	0	0	0	0	2	1	20	27	11	1	19						
Koné	9	5	9	13	6	16	0	24	4	3	240	432	954	55	1	3	0	2	3	0	39	1	13	9	1	31	118						
Kouaoua	2	0	0	1	3	1	0	2	0	1	2	14	492	0	0	0	0	199	0	177	0	0	0	0	0	7	4						
Koumac	24	46	424	127	8	13	0	20	2	0	19	11	29	10	0	0	3	0	22	2	6	4	1	32	35	15	2						
La Foa	2	3	2	9	1	2	0	9	1	0	2	7	21	25	2	2	0	0	96	0	477	0	16	13	2	7	12	16					
Lifou	0	2	1	3	3	0	0	6	0	1	0	8	15	0	0	1	0	6	0	3	0	143	5569	27	9	5803							
Mare	3	3	0	2	0	1	0	0	1	0	0	2	11	6	0	0	0	10	0	1	5	0	109	15	0	3715							
Moindou	0	1	0	0	0	0	0	3	0	0	1	0	4	39	0	24	10	41	105	10	20	0	1	0	4	6	0						
Mont-Dore (Le)	66	147	24	20	12	0	12	0	48	4	6	21	38	181	177	2	7	0	10	13	0	157	17	53	95	726	396	728	6	157			
Nouméa	203	287	82	251	82	128	3	339	36	28	85	272	992	860	10	79	12	11	39	7	818	84	191	348	77	3529	6441	1691	771				
Océgoa	23	101	3	866	40	0	4	0	3	1	18	3	0	0	0	0	0	3	2	2	0	0	0	8	4	1	1086						
Ouvéa	0	1	0	1	1	0	0	1	0	0	0	0	0	7	8	0	0	0	0	3	0	0	1	24	34	1524	996						
Païta	38	39	6	21	7	42	0	58	8	3	18	85	224	182	10	8	6	11	12	0	173	10	429	42	19	204	489	121	126				
Pondimé	15	12	7	14	7	13	0	26	0	1	2	527	2150	48	0	4	0	0	0	0	39	1	1	6	1	17	66	11	4				
Ponérihouen	3	2	2	1	1	3	0	6	1	1	2	9	1242	193	0	2	1	0	0	5	14	0	4	0	3	8	6	1	1514				
Pouébo	644	253	13	77	543	4	0	17	0	0	5	12	8	0	1	0	0	1	0	6	1	4	8	0	10	5	1	1514					
Pouembout	8	11	6	13	4	5	0	15	2	0	13	31	240	46	2	0	0	2	0	0	31	1	4	4	0	16	17	8	1				
Poum	5	261	433	27	0	1	0	4	2	8	15	0	0	14	0	2	0	0	13	0	0	0	0	0	0	34	18	5	3				
poya	3	2	4	9	5	0	6	2	0	114	9	547	344	133	8	0	0	0	16	0	0	0	0	0	0	3	12	22	4				
Saraméa	0	0	0	0	0	1	1	1	0	0	0	3	11	1	0	0	0	0	0	0	177	1	1	0	1	3	2	1	1				
Thio	1	4	1	0	0	0	0	10	0	0	1	8	20	16	0	0	0	0	0	0	628	589	15	5	0	8	12	5	3				
Touho	4	18	4	4	8	18	0	34	3	47	110	1033	60	24	0	1	0	0	0	0	0	1	0	1	3	16	15	3	1326				
Voh	1	5	2	20	21	195	32	14	192	0	486	2	51	13	0	0	0	1	0	0	24	0	1	1	0	18	25	4	3				
Yaté	0	0	0	4	1	5	0	2	0	0	3	3	17	9	1	0	4	0	0	0	31	10	374	333	0	5	20	18	2	842			
Loyaté	3	6	1	6	4	1	0	4	26	29	0	136	34	12	2	0	19	2	1	0	8	1	3711	5712	1556	1005	12119						
Nord	751	1372	936	1972	837	674	34	1236	224	142	1028	2099	5399	3501	136	34	229	11	49	50	16	262	454	127	49	24285							
Sud hors GN	30	34	9	49	28	14	0	61	6	1	22	57	170	416	7	198	457	80	295	10	1723	613	453	1554	13	76	6	615					
Gd Nouméa NC	1165	1955	1090	2400	990	39	1858	292	183	121	219	5	553	62	153	442	1657	1410	23	115	43	71	1338	132	708	572	874	4659	9295	2310	1139	27409	
																	166	349	490	125	596	19	5729	758	1	211	2184	904	8721	15386	4078	2219	70428

Note de lecture : Un locuteur peut parler deux langues

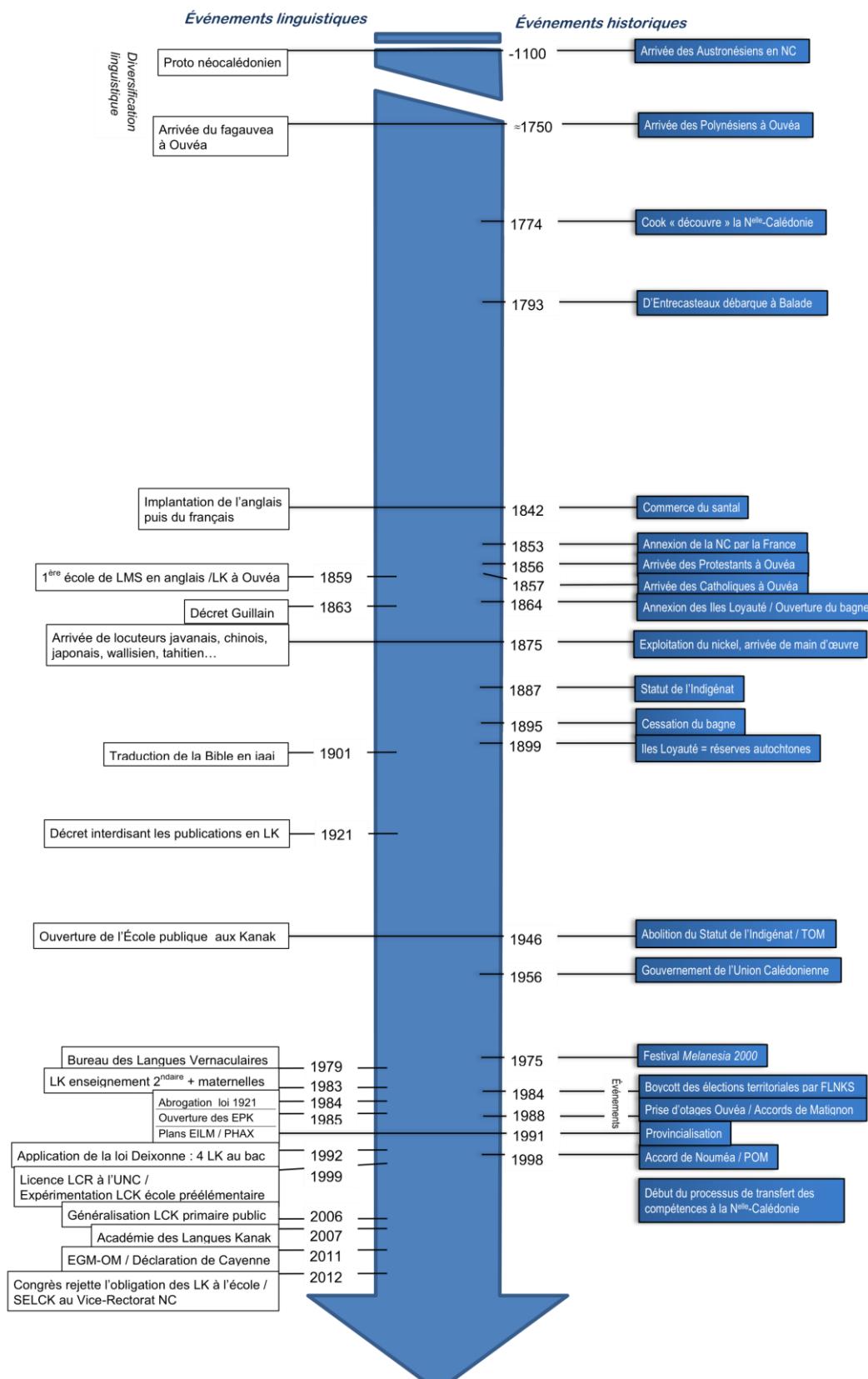
Source : Insee/Isee Recensement 2009 (données provisoires)

Source : INSEE-ISEE, recensement 2009 de la population de la Nouvelle-Calédonie

Annexe 5: Carte des langues de France des Départements et Territoires d'Outre-Mer

Source: d'après DGLFLF (2012), avec modifications de l'auteure

Annexe 6: Frise chronologique synthétique de l'histoire et des faits linguistiques de la Nouvelle-Calédonie



Source: (c) AL Dotte, 2013

Annexe 7: Tableau comparatif des échelles d'évaluation de la vitalité linguistique de l'E-GIDS et de l'UNESCO

EGIDS LEVEL	EGIDS LABEL	EGIDS DESCRIPTION	UNESCO Descriptor	UNESCO Factor
0	International	The language is used internationally for a broad range of functions.	Safe	4 (existing domains)
1	National	The language is used in education, work, mass media, government at the nationwide level.	Safe	4 (existing domains)
2	Regional	The language is used for local and regional mass media and governmental services.	Safe	4 (existing domains)
3	Trade	The language is used for local and regional work by both insiders and outsiders.	Safe	4 (existing domains)
4	Educational	Literacy in the language is being transmitted through a system of public education.	Safe	6 (literacy domains)
5	Written	The language is used orally by all generations and is effectively used in written form in parts of the community.	Safe	6 (literacy domains)
6a	Vigorous	The language is used orally by all generations and is being learned by children as their first language.	Safe	1 (intergen. transmission)
6b	Threatened	The language is used orally by all generations but only some of the child-bearing generation are transmitting it to their children.	Vulnerable	1 (intergen. transmission)
7	Shifting	The child-bearing generation knows the language well enough to use it among themselves but none are transmitting it to their children	Definitely Endangered	1 (intergen. transmission)
8a	Moribund	The only remaining active speakers of the language are members of the grandparent generation.	Severely Endangered	1 (intergen. transmission)
8b	Nearly Extinct	The only remaining speakers of the language are members of the grandparent generation or older who have little opportunity to use the language.	Critically Endangered	1 (intergen. transmission)
9	Dormant	The language serves as a reminder of heritage identity for an ethnic community. No one has more than symbolic proficiency.	Extinct	4, Grade 1 (highly ltd. domains)
10	Extinct	No one retains a sense of ethnic identity associated with the language, even for symbolic purposes.	Extinct	4, Grade 1 (highly ltd. domains)

Source : (Dwyer 2011, 10)

Annexe 8: Illustrations de la présence du iaai dans les affichages à Ouvéa

Image 24: Affichage trilingue sur la façade de la pharmacie d'Ouvéa



Source : AL Dotte, 2010. Banutr, Ouvéa.

Image 25 : Panneau bilingue (iaai-français) du Snack Uma han



Source AL Dotte, 2012. Hwaadrila, Ouvéa.

Image 26: Panneau bilingue (français - iaai) pour la protection des puffins



Source: AL Dotte, 2010. Muli, Ouvéa.

Image 27 : Affichage trilingue (fagauvea, iaai, français) sur le fronton de la bibliothèque municipale



Source: AL Dotte, 2010. Hwaadrila, Ouvéa.

Image 28 : Affichage quadrilingue (français, anglais, iaai et fagauvea) du Syndicat d'Initiative d'Iaai



Source : © AL Dotte, Fajawe, 2012

Notes concernant la graphie :

- Image 26, hormis la formulation en français quelque peu obscure (« puffins traverses » ?), la partie en iaai comporte plusieurs incohérences graphiques, comme dans le nom « siboüvä », ‘pétrel’, écrit *siiboüë* dans Ozanne-Rivierre (1976 :103) qui ne note donc pas l’allongement vocalique ; confond la voyelle antérieure haute [y] avec la consonne fricative bilabiale voisée [β] ; et inverse la place du *y* dans *hnyei* ‘pays’, ‘nature’, écrit ici « *hneyi* ».
- Dans l’Image 27, on remarque que le nom de l’île d’Ouvéa ‘Iaai’ est écrit sans l’allongement vocalique du *a*, « *iai* » ;
- Image 28, on constate, encore une fois, la perte de la notation de l’allongement vocalique ainsi que de la labiovélarisation de l’initiale bilabiale nasale [m] dans « *mötr* » au lieu de *mwöötr*, mais qui est en accord, cependant, avec la tendance de la prononciation actuelle (voir Chapitre V2.6).

Annexe 9 : Délibération de la Province des Iles Loyauté sur l'enseignement LCK (2006)

Source : www.juridoc.gouv.nc - droits réservés de reproduction et réutilisation des données

Délibération de l'assemblée de province des îles Loyauté n° 2006-44/API du 17 mars 2006

portant approbation sur la généralisation de l'enseignement des langues et de la culture kanak dans les écoles en fonction des réalités linguistiques et culturelles de la province des îles Loyauté

Historique :

Créée par

Délibération de l'assemblée de province des îles Loyauté n° 2006-44/API du 17 mars 2006 portant approbation sur la généralisation de l'enseignement des langues et de la culture kanak dans les écoles en fonction des réalités linguistiques et culturelles de la province des îles Loyauté

JONC du 4 avril 2006
Page 2296

Article 1^{er}

L'Enseignement Intégré des Langues Maternelles (EILM) devient Enseignement des Langues et Culture Kanak des îles (ELCK îles).

Article 2

L'assemblée de la province des îles Loyauté approuve le projet de programme cadre déterminant les compétences, le volume horaire et les dispositions de mise en application, harmonisés dans le document annexé à la présente délibération.

Article 3

La délibération n° 92-58/API du 27 août 1992 susvisée, est abrogée.

Article 4

La présente délibération sera transmise au commissaire délégué de la République pour la province des îles Loyauté et publié au Journal Officiel de la Nouvelle-Calédonie.

Source : www.juridoc.gouv.nc - droits réservés de reproduction et réutilisation des données

Annexe à la délibération n° 2006-44/API du 17 mars 2006

ORGANISATION

Conformément à la délibération n° 118 du congrès du 26 septembre 2005 portant programmes et horaires des écoles maternelles et élémentaire de la Nouvelle-Calédonie et à l'article 6 fixant les principes généraux et modalités de mise en œuvre de l'enseignement des langues et culture kanak.

La province des îles Loyauté prend de nouvelles orientations tout en améliorant ses acquis.

L'« Enseignement Intégré des Langues Maternelles » EILM devient « Enseignement des Langues et Culture kanak des îles ».

La province des îles Loyauté prend l'initiative de généraliser l'enseignement des langues : Drehu dans la commune de Lifou. Nengone dans la commune de Maré et Iaai/Faga dans la commune d'Ouvéa dès 2006.

Pour l'enseignement des langues et culture kanak des îles Loyauté, l'horaire prévu est le suivant :

7h en cycle 1
5h en cycle 2
5h en cycle 3

Pour la rentrée 2006, la cellule langue et culture kanak mettra à la disposition des enseignants le programme avec les 9 domaines prévus dans la logique des cycles, domaine qui permettront à chaque îles et chaque école de prendre en considération les spécificités et les particularismes locaux à travers leurs projets d'école.

Le caractère expérimental de cette initiative nécessite une organisation scolaire afin de tenir compte des élèves dont les parents ne souhaitent pas cet enseignement pour leurs enfants.

Un emploi du temps sera construit afin de répondre aux spécificités de l'environnement scolaire conformément aux décisions de la province sous le contrôle de l'autorité pédagogique.

Cet enseignement s'adresse en priorité aux élèves locuteurs natifs d'une langue kanak ou dont c'est la langue d'origine. Cet enseignement reste ouvert à tous les enfants y compris aux non locuteurs, à partir du moment où les parents en font la demande.

L'enseignement peut-être assuré par :

- Le maître de la classe
- Un maître de l'école (dans le cas d'échange de service où activité en décloisonnement)
- Un maître itinérant desservant plusieurs écoles.
- Un intervenant extérieur

Il sera sous le contrôle pédagogique de l'inspecteur de l'éducation primaire de la 7e circonscription.

L'enseignant de langue et culture kanak établit sa programmation en concertation avec l'enseignant de la classe d'origine des élèves. De façon, à ce que les mêmes notions soient développées dans la langue kanak et

Source : www.juridoc.gouv.nc - droits réservés de reproduction et réutilisation des données

en français. Cette programmation s'inscrit dans le cadre du projet d'école conformément aux orientations de la province des îles qui opte pour une sensibilisation et une initiation à l'environnement et au tourisme.

Une commission, d'agrément provincial se composant :

- De la présidente de la commission de l'enseignement de la province des îles Loyauté.
- Du directeur de l'enseignement de la formation professionnelle ou son représentant.
- De l'inspecteur de la 7e circonscription ou son représentant.
- Du directeur de la direction du patrimoine foncier et culturel.
- Du chef du service de l'enseignement.
- Des représentants de la cellule adaptation des programmes aux réalités linguistique et culturelle.

Cette commission limitée à 10 membres statueront à la dernière semaine de novembre de chaque année sur les candidatures pour des interventions dans des domaines spécifiques.

Le service de l'enseignement déclinera en temps voulu, les critères de validité pour agréer les intervenants culturels et linguistiques dans le milieu scolaire.

La province des îles Loyauté à travers sa direction de l'enseignement, dans la prise en compte des réalités linguistiques et culturelles met en place et assure le fonctionnement de groupe de recherche action, constituées d'enseignants et de partenaires de l'école afin de créer des outils adaptés pour la classe en province des îles Loyauté.

La province des îles Loyauté poursuit la formation continue de ses enseignants dans le domaine de l'adaptation des programmes aux réalités linguistiques et culturelles.

La province des îles Loyauté laisse aux équipes éducatives et à leurs directeurs, l'initiative des actions, de leurs durées des supports en fonction de leur projet d'école pour autant qu'il satisfasse aux objectifs généraux de l'école en Nouvelle-Calédonie.

Les ressources des autorités coutumières, des personnalités culturelles et artisanales locales, du patrimoine culturel naturel, devront être sollicités notamment dans le cadre des conseils d'écoles.

L'enseignement des langues et culture kanak participe à la valorisation et à la transmission du patrimoine linguistique et culturel kanak. Cet enseignement répond aussi à l'objectif majeur de l'école maternelle qui est la maîtrise du langage oral. En permettant à l'élève de langue maternelle kanak de consolider ses compétences langagières initiales, cet enseignement favorise le développement d'un bilinguisme et d'un biculturalisme harmonieux.

Les présents programmes indiquent les objectifs généraux et les compétences terminales par cycle pour l'ensemble de l'école primaire.

Des contenus d'enseignement (liste de comptine, de chants, de textes de littérature orale, connaissance toponymiques, récits historiques, codes alphabétiques etc.) seront proposés pour chaque langue dans des documents d'accompagnement.

La province des îles Loyauté entend en plus réactualiser des documents réalisés durant les années Centre Provincial de Recherche et de la Documentation Pédagogique (CPRDP) ainsi que ceux réalisés par les enseignants (Enseignement Intégré des Langues Maternelles) (EILM).

La province des îles Loyauté a des experts originaires de son aire linguistique qui peuvent garantir les connaissances proposées aux élèves.

On précise ici les objectifs terminaux de l'enseignement des langues et de la culture kanak pour l'école primaire.

Source : www.juridoc.gouv.nc - droits réservés de reproduction et réutilisation des données

Les objectifs sont de trois ordres :

Langagiers, culturels et intellectuels.

- Objectifs langagiers

A l'issue de l'école primaire, l'élève peut comprendre et produire dans la langue kanak enseignée des énoncés oraux complexes et les articuler entre eux pour exprimer ses besoins, ses sentiments, ses émotions, son opinion raconter une histoire, évoquer un événement vécu, à venir ou imaginaire, expliquer un projet, décrire un objet ou un être, expliquer un phénomène, expliquer une pratique culturelle.

L'élève sait lire et écrire dans la langue kanak enseignée.

Il a développé une conscience phonologique (les mots se composent de phonèmes), morphologique (certains mots se décomposent en unités significatives plus petites), syntaxique (les mots agencés entre eux dans l'énoncé selon des règles que l'on peut expliciter), et pragmatique (l'énonciateur accomplit des actes de langage avec une certaine intention, implicité ou explicité).

- Objectifs culturels

L'élève dispose de connaissances essentielles relative au milieu naturel, au relation sociale, aux valeurs, aux croyances et aux techniques, à la littérature orale.

L'élève sait adopter les formes de comportements exigibles par chaque communauté. Il a pu observer également que les derrières différences entre les cultures se cachent des invariants qui tiennent au fait humain. Dans une société multiculturelle, mettre en évidence ce qui rapproche les hommes est aussi important que cultiver les différences. La dignité, la responsabilité, la solidarité, l'amitié, le respect de soi et de l'autre sont autant de notion qui permettent à l'élève d'opérer des rapprochements.

L'élève a pu observer que les cultures ne sont pas figées, qu'elles se transforment.

- Objectifs intellectuels

Au travers d'activités inspirées de situations familiaires, l'élève a pu mettre en œuvre des actes intellectuels tels qu'être attentif, se concentrer, mémoriser, évoquer, rappeler des évènements vécus, se situer dans l'espace et dans le temps, raisonner (par induction, par déduction), imaginer, créer, compter, trier, classer, mesurer).

Dans le cadre de la réalisation de projets divers, il a appris à organiser son travail en gérant son temps. Il sait rechercher de l'information, la classer et en extraire les éléments pertinents. Il mobilise ses connaissances pour réaliser un document, un exposé.

Il peut expliquer ce qu'il fait, pourquoi il le fait, comment il le fait, ou pourquoi il ne parvient pas à le faire.

- L'Enseignement des langues de la culture kanak au cycle 1

L'enseignement des langues et de la culture kanak à l'école est facteur de cohésion sociale et de réussite scolaire.

Cohésion sociale car, pour être valorisée, une langue a besoin d'être enseignée à l'école et de ce fait renforcée dans sa légitimité. Réussite scolaire ensuite car un enfant bien structuré dans sa langue maternelle, fier de sa culture d'origine sera plus à même de renforcer ses compétences à l'école.

L'enseignement installe un climat de dialogue et encourage l'élève à oser prendre la parole, à savoir écouter ses camarades, à formuler ses idées de façon simple et correcte.

Source : www.juridoc.gouv.nc - droits réservés de reproduction et réutilisation des données

Le moment d'accueil fournit une occasion privilégiée pour l'organisation d'activités utilisant la langue maternelle.

Des traces écrites en langue seront affichées dans la classe, dans le coin « langue ».

Par exemple :

- Les noms et prénoms des enfants
- Les personnages importants d'un conte ou de l'histoire de la tribu

A l'école maternelle l'élève développe des compétences langagières acquises dans le milieu familial et enrichit son vocabulaire. Au travers de nombreux échanges linguistiques sur des sujets qui le concernent directement, liés à un moment ou une activité de vie quotidienne, il explore les fonctions du langage. On se concentre plus particulièrement sur le langage en situation (on dit ce que l'on est en train de faire) et sur le langage d'évocation (on évoque des événements passés, à venir ou imaginaires, que l'on n'est pas en train de vivre).

Ce programme d'enseignement, mené en parallèle en langue kanak et en français, participe à la construction d'un bilinguisme harmonieux.

L'enseignement des langues et de culture kanak verbalise abondamment les situations en cours. Il sollicite personnellement et à plusieurs reprises chaque élève en aidant ceux qui tentent de produire un énoncé. Lorsque l'énoncé produit par l'élève est déviant, l'enseignant le reformule dans la langue orale courante. Il accompagne les nouvelles explications de nombreuses paraphrases. Pour susciter l'attention des élèves et faciliter la compréhension, il n'hésite pas à recourir à l'expressivité de la voix et des gestes, ainsi qu'aux autres moyens non verbaux de la communication.

A travers des activités de jeux sur les sonorités de la langue, l'élève est préparé l'apprentissage de la lecture et de l'écriture au cycle 2. Il observe le caractère vocal du langage, produit par les organes de la parole. Il acquiert une conscience phonologique : il comprend que les mots, qui sont en nombre infini, se composent d'un nombre fini de son distinctifs (les phonèmes). Il découvre peu à peu le principe alphabétique : le mot que l'on peut s'écrire avec des lettres ; ces lettres ou groupe de lettres (les graphèmes) correspondent aux phonèmes du mot que l'on dit (correspondance phonème/ graphème). Il rencontre diverses manifestations écrites de sa langue.

Les projets d'école et l'évaluation périodique du travail d'équipe et des actions pédagogiques entreprises dans le cadre de l'enseignement des langues et cultures kanak sont conduites dans les 18 heures annuelles (fixées par le gouvernement après consultation des provinces) consacrées aux conseils de cycles. Ces concertations pédagogiques conduites dans chaque école sous la responsabilité de l'inspecteur de l'éducation primaire de la 7e circonscription portent sur la programmation des apprentissages, les évaluations conduites et les aides en faveur des élèves.

La liste de chants en langue doit être affichée dans la classe.

Dans l'emploi du temps l'heure de langue apparaît clairement avec la discipline concernée.

Pour l'enfant dont le français n'est pas la langue maternelle, la classe en langue kanak permet d'aménager une transition plus douce entre le milieu familial et celui de l'école, puisque la langue à laquelle il est attaché affectivement mais aussi certains référents culturels y demeurent présents.

Annexe 10: Récapitulatif concernant les informateurs

	Informations sur les informateurs				Type de données enregistrées ²⁷⁵				
	identifiant	âge	sexé	tribu (d'origine)	st.LxM	st.CIP	na	st.PS	cv ²⁷⁶
1	Ue	10	M	Hwaadrila	x				
2	Ai	11	M	Hwaadrila		x			
3	Lé	11	M	Hwaadrila		x	xx	x	x
4	Ba	12	M	Hwaadrila	x	x	x		x
5	Me	12	F	xx (Hwaadrila)		x			
6	AM	14	F	Hwaadrila	x				
7	Dre	22	F	Hwaadrila		x			
8	Sa	24	F	Hnyimëhë	x				
9	LéB	25	F	Hwaadrila	x				
10	Pa	25	M	Hwaadrila	x				
11	Ma	28	F	xx		x			
12	We	28	F	xx		x		x	xx
13	An	30	F	xx		x		x	x
14	Mat	30	F	Hnyimëhë	x				
15	Hi	31	F	xx		x			
16	RoH	31	F	Hwaadrila	x				
17	Aiz	34	M	Hwaadrila		x	x	x	
18	De	34	F	Hwaadrila	x	x		x	
19	Te	35	F	Hânyâû	x				x
20	Wat	35	F	Hwaadrila (St Paul)	x				
21	Bi	36	F	Wasaújeeû (Hwaadrila)	x				
22	Wa	41	M	Hnaanemeû	x				
23	Mo	42	F	Hwaadrila	x	x		xx	x
24	Fa	43	F	Hwaadrila		x			
25	Su	46	F	Logicop (xx)		x		x	
26	Ti	46	F	xx		x			
27	Za	52	M	Hwaadrila	x				
28	Et	54	M	Banutr	x	x		xx	
29	Lo	60	F	Hnyihök, Gei	x				
30	Ni	61	M	Gossanah	x		x		
31	RoA	63	F	Hwaadrila (Banutr)	x			x	
32	Rog	64	M	Hwaadrila	x			x	
33	Ta	65	M	Rivierre-Salée (Banutr)	x				
34	Moï	67	M	Logicop (Hânyâû)		x			
35	Jo	70	M	Hwaadrila			x		
36	Li	70	F	Hwaadrila				x	
37	Ja	71	M	Wakatr	x				x
38	Jaq	73	M	Koutio (Banutr)	x				
39	Od	75	F	Hwaadrila			x		x
40	Faj	78	F	Guei		x			
41	Ci	95	F	xx			x		x

²⁷⁵ Pour la signification des codes des types de données, voir Chapitre IV4.3.3.

²⁷⁶ Les conversations mettant en interaction, par définition, plusieurs locuteurs, le nombre de croix ne correspond pas au nombre d'enregistrements mais au nombre d'interlocuteurs. Il s'agit en fait de quatre enregistrements, correspondant à quatre conversations naturelles à plusieurs locuteurs : Lé+Ba+Mo ; Mo+RoA+Rog ; We+Ci ; We+Li+Od.

Annexe 11 : Stimuli iconographiques pour élicitation des classificateurs possessifs en iaai

- Composition du kit et domaines sémantiques

Le kit de stimuli créé pour l'élicitation des classificateurs possessifs en iaai est constitué de soixante-trois images photographiques en couleurs représentant différents objets, plantes ou animaux. Il visait à éliciter quatorze des vingt-trois classificateurs possessifs connus du iaai d'après l'inventaire donné dans la grammaire de Ozanne-Rivierre (1976). Afin de ne pas alourdir ni complexifier le protocole, j'ai délibérément exclu du kit neuf classificateurs, soit pour des raisons de difficulté de représentation par l'image de notions abstraites ou non matérielles (*hnen hnaûnykûme* 'sa pensée' ; *hwan hwahluma* 'son rire' ; *mënyin mën* 'sa force'), soit pour limiter le risque d'ambiguïté lié à l'image (*hnââñ aat* 'sa plaie' ; *deeny gedhen* 'son chemin' ; *hönen hook* 'son fardeau' ; *hicen waasu* 'son écorce à mâcher, chewing-gum'). Les deux derniers ont été évincés pour réduire l'inventaire élicité, disposant déjà dans d'autres textes soit de données les attestant (*iien aakû* 'sa canne à sucre') soit, au contraire, contestant leur existence (**waiicin wai* 'son récif').

Dans certains cas, plusieurs images différentes peuvent représenter la même entité : par exemple, le kit comporte une image stimulus d'une valise en cuir et une autre image stimulus d'une valise à roulette en plastique. Il s'agit alors de tester si, éventuellement, la matière ou la forme de l'objet aurait pu jouer un rôle dans sa classification. Il en est de même pour l'image d'une case ronde traditionnelle en feuilles de cocotier et celle d'un omai (maison d'habitation rectangulaire) avec une base et des murs en béton et seul le toit en feuilles. Il s'est avéré que ces distinctions de matières et de techniques de fabrication des artefacts n'avaient pas d'effet significatif sur la classification des noms les désignant.

Un lot de soixante-trois images a donc été constitué afin de couvrir un large spectre de champs sémantiques susceptibles de faire émerger des classificateurs.

Le Tableau 91 ci-dessous liste ces images en les regroupant par domaines sémantiques généraux (colonne A), puis en spécifiant le regroupement (colonne B) selon le classificateur possessif employé (colonne C). Dans cette colonne, le classificateur tel qu'il est ciblé par l'enquête est distingué de celui qui ne faisait pas partie de l'inventaire de Ozanne-Rivierre mais qui est donné par les informateurs (souligné). Parfois, le classificateur ciblé n'est attesté chez aucun des informateurs et est donc considéré comme obsolète (mis entre parenthèses), c'est alors toujours le classificateur général *anyin* qui est donné à la place.

Le kit rassemble des images d'objets appartenant au mode de vie plutôt « traditionnel » (panier tressé) et des objets dits « modernes » (valise à roulette ; ordinateur) afin de connaître le fonctionnement des classificateurs avec des néologismes (emprunts ou créations endogènes).

- *Protocole*

Une fois trouvés des locuteurs volontaires et disponibles, le protocole consistait à ce que j'attribue de façon aléatoire les cartes une par une soit à l'informateur, soit à une tierce personne représentée par une carte avec un personnage (un homme ou une femme), soit à moi-même. La consigne donnée aux informateurs était de dire à chaque fois à qui appartenait tel ou tel objet. J'ai ainsi pu collecter des constructions simples (*ök wââ 'mon poisson'*), des constructions complexes avec nom propre (*wââ ö Anne-Laure 'le poisson (à manger) de Anne-Laure'*) et avec nom commun (*wââ an moomo 'le poisson (à manger) de la femme'*).

La séance de collecte d'après ce kit de stimuli durait environ une quinzaine de minutes. Chaque séance a été enregistrée en audio puis transcrrite et traduite.

- *Cohorte*

Dix-huit informateurs ont été enregistrés d'après ce protocole, âgés de 11 à 67 ans. Deux d'entre eux ont été enregistrés à Nouméa, où ils résident, tous les autres ont été enregistrés à Ouvéa, dans différentes tribus de l'île. La cohorte d'informateurs pour cette tâche est composée de douze femmes et six hommes.

Tableau 91 : Domaines sémantiques des classificateurs possessifs ciblés par le kit d'élicitation

A domaine sémantique	B spécialité	D image
animaux	domestiques	chien (1) chat (2) perruche (3) poissons rouges (4) cochons (5)
	chassé / pêché	crabe (6) poissons (7)
nourriture	aliments	poisson (8) taro (9) cuisses de poulet (10) assiette de repas (11) pizza (12) sao (13) assiette de frites (14)
	boissons, fruits	tomates (15) mangue (16) pastèque (17) cocos verts (18) thé (19) café (20) Ice Tea (21) Coca-Cola (22)
bâtiments		case ronde (23) omai (en feuilles) (24) omai (en dur) (25)
bagages		panier traditionnel (26) paniers colorés (27) sac-à-dos (28) sac-à-dos rayé (29) valise en cuir (30) valise à roulette (31)
parure	chapeau	casquette (32) chapeau en paille (33)
	collier	collier en coquillages (34) collier (35)
	vêtement	robes (36)
	accessoire	lunettes de soleil (37)
environnement	plante	papayer (38)
	surface horizontale plane	champ (39)
feu		feu (40)
moyens de locomotion	bateaux	pirogue (41) voilier (42) bateau à moteur (43)
	transports terrestres	vélo (44) voiture (45) camion (46) car (47) avion (48)
sièges		chaise (49) chaise et table (50)
outils	ustensiles	bassine (51) marmite (52)
	jeux	raquette de tennis (53) ballon de football (54)
	technologies	téléphone fixe (55) téléphone portable (56) ordinateur (57) souris d'ordinateur (58)
	fournitures	livre (59) classeur (60) cahier et stylo (61)
	filet	éperviers (62)
	objets pointus	couteau (63)

- *Le kit*

1.



2.



3.



4.



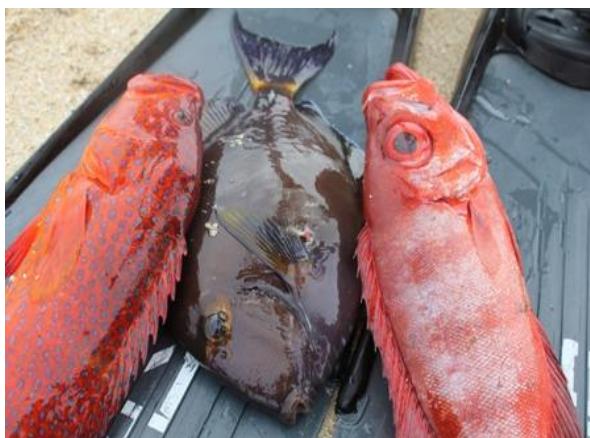
5.



6.



7.



8.



9.



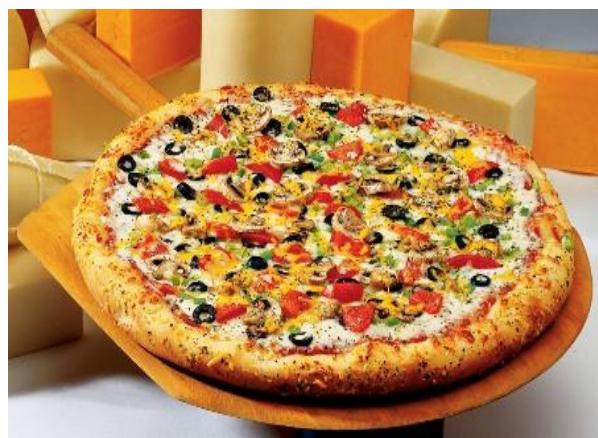
10.



11



12.



13.



14.



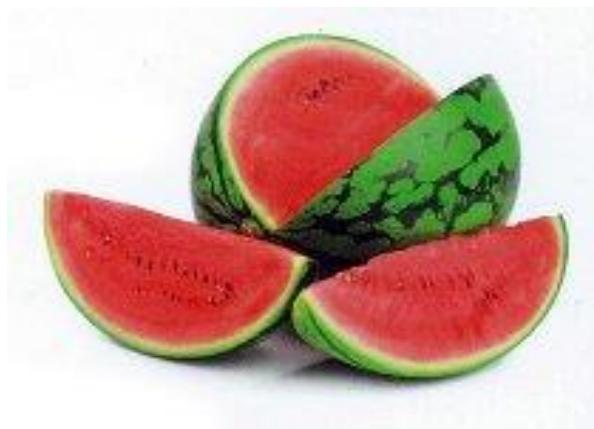
15.



16.



17.



18.



19.



20.



21.



22.



23.



24.



25.



26.



27.



28.



29.



30.



31.



32.



33.



34.



35.



36.



(c) Anne-Laure Dotte 2010

37.



38.



39.



40.

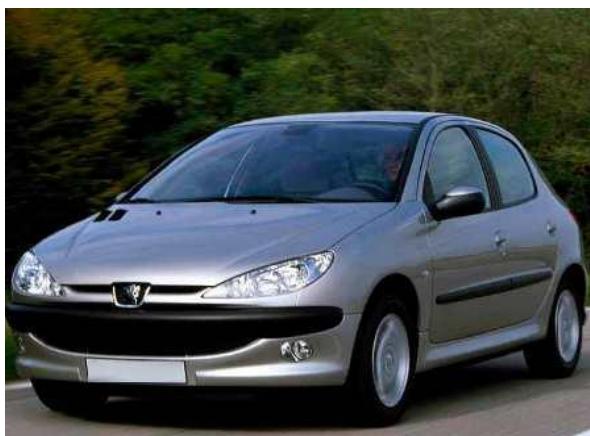


41.



42.



43.**44.****45.****46.****47.****48.**

49.



50.



51.



52.



53.



54.



55.



56.



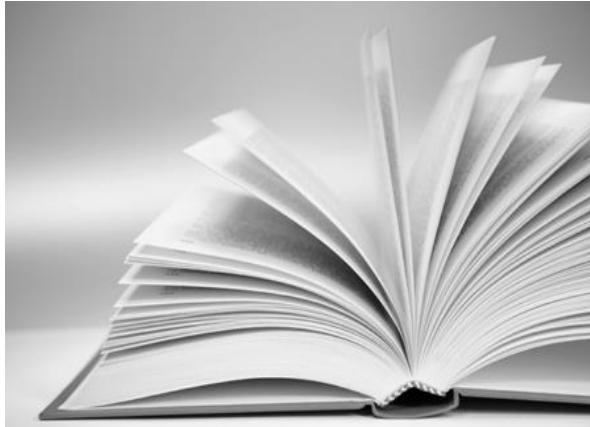
57.



58.



59.



60.



61.



62.



63.



Annexe 12 : Liste et exemples des préfixes nominaux de termes de classes et mensuratifs en iaai

formes, volumes	1	a. végétaux sur pied b. choses grandes, d'une seule pièce	i- ~ û-	(289). a. ibedrila i- bedrila pied_de- hibiscus <i>pied d'hibiscus</i>
				b. iveto i- veto grand- pierre <i>rocher</i>
				(290). a. ûcing û- cing pied_de- palétuvier <i>pied de palétuvier</i>
				b. ûxaaû û- xaaû grand- s'habiller <i>vêtement</i>
	2	a. feuilles de végétaux b. choses plates	la- ~ le-	(291). a. lawatr la- watr feuille_de- pandanus <i>feuille de pandanus</i>
				b. labenyin la- benyi -n plat- bras -POS.3SG <i>son aile</i>
				(292). lenu le- nu feuille_de- cocotier <i>palme de cocotier</i>

mensuratifs	3	a. fruits, petits animaux, b. choses petites et rondes	o- ~ wa-	(293). a. ovic o- -vic fruit- -banane <i>banane</i>
				b. oveto o- veto petit- pierre <i>petit caillou</i>
				(294). a. wahanic wa- -hanic fruit- -orange <i>orange</i>
				b. wadra wa- dra petit- sang <i>goutte de sang</i>
	4	chose longues, fines et flexibles	te-	(295). telawatr te- la- watr long- feuille_de pandanus <i>fibre de pandanus</i>
	5	chose hautes et longiformes	waa-	(296). waaköö waa- kööö haut- eau <i>vague</i>
	6	grappe, troupe de	de-	(297). denu de- nu grappe_de- cocotier <i>grappe de cocos</i>
	7	rangée, file de (immobile)	ga-	(298). gaûöö ga- ûöö rangée_de- arbre <i>rangée d'arbres</i>
	8	parents, alliés	la-	(299). lahinen la- hine -n coll- mère -pos.3sg <i>ses mères</i>
	9	couples de parenté	liame-	(300). liameöbwiiny liame- öbwii -ny couple- petit-fils -POS.3SG <i>grand-père et petit-fils</i>

parties d'un tout	10	a. classes de même sexe b. volailles et mammifères terrestres importés	o-	(301). a. obaga o- baga coll- homme <i>les hommes</i> b. oxoto o- xoto coll- poule <i>les poules</i>
	11	plantation de	sa-	(302). sau sa- u plantation_de- igname <i>plantation d'ignames</i>
	12	a. collection de b. collectif à sens abstrait	tang-	(303). a. tang-bomene tang- bomene coll- île <i>les Pléiades (groupe d'îles)</i> b. tang-hmwööhnyin tang- hmwööhnyin coll- colère <i>la colère</i>
	13	faisceau de, paquet de choses non liées	thi-	(304). thimeic thi- meic paquet_de- feu <i>boîte d'allumettes</i>
	14	groupe de gens	wa-	(305). waúcû wa- ûcû coll- acheter <i>les clients</i>
	15	bout de, jeunes pousses, boutures	ba-	(306). baköning ba- köning pousse_de- taro <i>pousse de taro</i>
	16	tête de, sommet de, dessus de	bo-	(307). bokomok bo- komok tête_de- cadavre <i>crâne humain</i>
	17	manche d'instrument	ca-	(308). cahele ca- hele manche_de- couteau <i>manche de couteau</i>

autres	18	parcelle détachée d'un tout, morceau de	ec-	(309).	ec-maano maano morceau_de- tissu <i>morceau de tissu</i>
	19	bout de bois, section délimitée	ut- ~ u- ~ uu-	(310).	ut-fâfâ fâfâ bout_de- bambou <i>bout de bambou</i>
				(311).	useltar selatr bout_de- se_mirer <i>miroir</i>
				(312).	uutap tap bout_de- socle <i>banc</i>
	20	doigts	baa-	(313).	baawakeiat wakeiat doigt- cadet <i>auriculaire</i>
	21	liquides, jus	de-	(314).	debai bai jus- maman <i>lait maternel</i>
	22	certains vêtements anciens	hna-	(315).	hnaji ji vêtement- cordyline <i>ceinture traditionnelle</i>
	23	bruits, sons, expressions orales	ho- ~ hwa-	(316).	hofuuc fuuc bruit- parler <i>parole</i>
				(317).	hwahluma hluma bruit- rire <i>(le) rire</i>
	24	vieux arbres	waje-	(318).	wajekû kû vieux_pied- canne_à_sucre <i>vieux pied de canne à sucre</i>

Source : d'après Ozanne-Rivierre (1976, 162-174)

Annexe 13 : Détails des champs sémantiques des verbes empruntés en iaai par langues sources

Champs sémantiques	drehu	bislama	anglais	francais
Commerce				kalkûle kâte decharje echâje âkese âwaie jere
calculer compter décharger échanger encaisser envoyer gérer perdre poster réserver retirer s'occuper vendre		trein lusim salem		poste rezérve retire okûpe
Déplacement				ateri sirkûle krwaze dekole âbarke pare fuie glise paase ëstale sârti tuche turne
atterrir circuler croiser décoller embarquer être prêt fouiller glisser passer s'installer sortir toucher tourner				
Interaction		italofoa		kâtakte etûdie esplike fête forse propoze kestione rakâte boosu
contacter étudier expliquer feinter obliger proposer questionner raconter saluer				
Modification				châje kole peti / oopetiâ espoze râje rekûpere râpli separe ûtilize
changer coller être petit, diminuer exposer ranger récupérer remplir séparer utiliser				
Technologie		burum weitr		konekte ârejistre filme fotokopie pioche rakroche telefon
balaver, nettover connecter enregistrer filmer peser, enregistrer photocopier piocher raccrocher téléphoner				
Aksionsart				arete kâtinûe reûsi
arrêter continuer réussir				
Total général	1	2	3	52

TEXTES

Texte 1 : Description de l'île

{na.île_Et.1-36}

Ce texte est une narration enregistrée lors de la mission de terrain de 2010 auprès d'un informateur d'une cinquantaine d'années, locuteur natif du iaai. Cet enregistrement s'est déroulé à la suite de la séance d'élicitation d'après stimuli vidéo sur le lexique moderne et il était demandé à l'informateur de présenter et de décrire son île. Il nous livre en quoi pour lui l'île d'Ouvéa est différente de ses voisines, de par sa géographie et sa particularité linguistique, qu'il attribue à l'arrivée ancienne de populations originaires de Wallis et Futuna.

T1 (1). Haba bomene laai, nya / ke bomene a e ti ûhnyikong hnyi jee bomene eang *Kaledoni*.

haba bomene laai nya / ke bomene a e ti ûhnyikong hnyi
 TOP île Ouvéa ART.DÉF.SG / ART.INDÉF.SG île REL 3SG très petit dans
 jee bomene eang *Kaledoni*^{fr}
 ART.DÉF.PC île ici Calédonie

L'île d'Ouvéa est la / une des plus petites îles parmi les îles de Calédonie.

T1 (2). E caa ti ûhnyikong monu, ke helâ bi ang, ka habe dok a e ke maan hnyin me nya / caan bi e beû.

e caa ti ûhnyikong monu ke helâ bi ang ka habe dok a e ke maa
 3SG NEG très petit mauvais mais pareil REFL ici CIT lieu REL 3SG autre façon
 -n hnyi -n me nya / caan bi e beû
 -POS.3SG intérieur -POS.3SG et ART.DEF.SG / parce que REFL 3SG long

Elle n'est pas si petite mais c'est différent ici, c'est-à-dire, un lieu dont l'intérieur est / c'est parce qu'elle est longue.

T1 (3). E hu jee dok e ti hakekeny nya / li köiö, Cöu me Gööny.

e hu jee dok e ti hakekeny nya / li köiö Cöu me
 3SG EXIS ART.DÉF.PC lieu 3SG très proche ART.DEF.SG / ART.DEF.DU mer côte_ouest et
 Gööny
 côte_est

Il y a des endroits où les deux mers sont très rapprochées, la côte ouest et la côte est.

T1 (4). Walee ling ûnyi gaan, ogeme haa ka habe e ke maan.

walee ling ûnyi gaa -n oge=me haa ka habe e ke maa -n
 voilà ANAPH chose sujet -POS.3SG 1SG=PRS dire CIT 3SG autre façon -POS.3SG
Voilà pourquoi je dis à son sujet qu'elle est différente.

T1 (5). Haba hnyi hnei ge hminya nya hwen, hawee me e hu lo li hwen.

haba hnyi hnei ge hminya nya hwen hawee me e hu lo li
 TOP dans interroger cause aussi ART.DEF.SG langue voilà CONJ 3SG EXIS deux ART.DEF.DU
 hwen
 langue

Quant à la question aussi de la langue, et bien il a deux langues.

T1 (6). E hu lo li hwen eang, e ka hu hwen iaai, ke e ka hu hwen fagauvea.
 e hu lo li hwen eang e ka hu hwen iaai ke e ka hu
 3SG EXIS deux ART.DEF.DU langue ici 3SG ASSER EXIS langue iaai et 3SG ASSER EXIS
 hwen fagauvea
 langue fagauvea

Il y a deux langues ici, il y a la langue iaai, et il y a la langue fagauvea.

T1 (7). Haba hwen eling a loiny me nya ka hwakecin me bongon nya / bongon eetr.
 haba hwen eling a lo -iny me nya ka hwakeci -n me bongo
 TOP langue là REL deux ORD et ART.DEF.SG ASSER façon -POS.3SG CONJ histoire
 -n nya / bongo -n eetr
 -POS.3SG ART.DEF.SG / histoire -POS.3SG hier

Cette deuxième langue c'est à cause de l'histoire de, l'histoire du passé.

T1 (8). Bongon eetr, nya iooiny jee aten nya / ke jee bomene eang hnyi Pasifik.
 bongo -n eetr nya i- oo -iny jee aten nya /
 histoire -POS.3SG hier ART.DEF.SG NMR- arriver -origine ART.DEF.PC habitant ART.DEF.SG /
 ke jee bomene eang hnyi Pasifik^{fr}
 ART.INDEF ART.DEF.PC île ici dans Pacifique

Le passé, c'est l'arrivée des habitants des autres îles aux alentours dans le Pacifique.

T1 (9). Ûnya Wallis me Futuna !
 ûnya Wallis me Futuna
 PRÉS.NCOM Wallis et Futuna
C'est Wallis et Futuna !

T1 (10). Walee ling / walee ling ûnyi gaan me ame helâ e hwakecin nya bomene eang.
 walee ling / walee ling ûnyi gaa -n me a=me helâ e hwakeci -n
 voilà là / voilà là PROV de -POS.3SG ET 3SG=PRS pareil 3SG manière -POS.3SG
 nya bomene eang
 ART.DEF.Sg île ici
Voilà, voilà pourquoi c'est ainsi sur cette île (litt. la raison qui fait que la manière de cette île est ainsi).

T1 (11). Haba eang Fajawe me nya / ateme he ga haa helââng ga habe, nya ke dok ejii a e hiaa hnyin nya / nya jee / kâmâu na haa ?
 haba eang Fajawe me nya / ate=me he ga haa helââng ga habe nya ke
 TOP ici Fajawe TOP ART.DEF.SG / 1PL=PRS aller pour dire peut-être CIT ART.INDEF.SG
 dok ejii a e hiaa hnyi -n nya / nya jee / kâmâu ötin=aa
 endroit en-bas REL 3SG tous intérieur -POS.3SG ART.DEF.SG / ART.INDEF.PC comment 1PC.IN=FUT
 haa
 dire
Quant à Fajawe, c'est une, nous y allons pour, un endroit où se trouvent tous les, comment dit-on?

T1 (12). Ûnya jee huliwa / jee hnahuiliwa / jee musi eang Fajawe.
 ûnya jee huliwa / jee hnahuiliwa / jee musi eang Fajawe
 PRÉS.NCOM / ART.DEF.PC travail ART.DEF.PC lieu- travailler ART.DEF.PC chef ici Fajawe
Les travaux (offices), les lieux de travail, les (droit, commander) institutions ici à Fajawe.

- T1 (13). (heu) / ûnya ke / ûnya ke / ötine he ka kâmâu ga haa?
 (heu) / ûnya ke / ûnya ke ötin=e he ka kâmâu ga haa
 (heu) / PRÉS.NCOM / ART.INDEF.SG PRÉS.NCOM ART.INDEF.SG 1PC.IN=PRS FUT comment pour dire
 (heu) C'est un, c'est un, on va le dire comment ?
- T1 (14). Ûnya Meri, nya, helââng ka habe, nya / nya dok ateme / ame huliwa hobikâu bomene.
 Ûnya meri^{fr} nya helââng ka habe nya / nya dok ate=me
 PRÉS.NCOM mairie ART. DEF.SG peut-être CIT ART. DEF.SG / ART. DEF.SG endroit 1PC=PRS
 a=me huliwa hobikâu bomene
 3SG=PRS travailler DEST île
C'est la Mairie, c'est-à-dire un, un lieu où nous, où elle travaille pour l'île.
- T1 (15). Âtën provësial, ûnya ke kekehien nya prôvës caan ûnya jee bomene.
 âtën provësial^{fr} ûnya ke kekehie -n nya prôvës caan
 antenne provinciale PRÉS.NCOM ART.INDEF.SG côté -POS.3SG ART.DEF.SG province car
 ûnya jee bomene
 PRÉS.NCOM ART.DEF.PC île
L'Antenne Provinciale c'est une partie de la Province car ce sont les îles.
- T1 (16). Walee, e hiaa eang Fajawe.
 walee e hiaa eang Fajawe
 voilà 3SG aussi ici Fajawe
Voilà, tout est ici à Fajawe.
- T1 (17). Pitalu hminya ka eang Fajawe.
 pitalu^{fr} hminya ka eang Fajawe
 hôpital aussi à ici Fajawe
L'hôpital aussi c'est ici à Fajawe.
- T1 (18). Haba hnen aviâ e hminya eang hnyi ûnya Fajawe me poost.
 haba hnen aviâ^{fr} e hminya eang hnyi ûnya Fajawe me poost^{fr}
 TOPAérodrome 3SG aussi ici dans PRÉS.NCOM Fajawe et poste
Quant à l'aérodrome c'est aussi ici à Fadrawe ainsi que la poste.
- T1 (19). Ame haa helââng ka habe haba eang Fajawe, haba hnyi hwen Frâs ateme haa helââng ka habe <centre administratif, voilà>.
 a=me haa helââng ka habe haba eang Fajawe haba hnyi hwe -n Frâs^{fr} ate=me
 3SG=PRS dire peut-être CIT ici Fajawe TOP dans langue -POS.JC France 1PL=PRS
 haa helââng ka habe <centre administratif voilà^{fr}
 dire peut-être CIT centre_administratif voilà
C'est-à-dire qu'ici à Fadrawe, en langue française on dit le centre administratif, voilà.
- T1 (20). Ame haa ka habe haba jee hnahliliwa hiaa ejii a e administratif, nya hobikâu nya möötr anyin bomene me e hiaa eang Fajawe.
 a=me haa ka habe haba jee hnahliliwa hiaa ejii a e administratif^{fr}
 3SG=PRS dire CIT TOP ART.DEF.PC lieu- travailler aussi en-bas REL 3sg administratif
 nya hobikâu nya möötr anyi -n bomene me e hiaa eang Fajawe
 ART.DEF.SG DEST ART.DEF.SG vie CL.P_GEN -POS.JC île et 3SG aussi ici Fajawe
On dit que tous les lieux (postes) de travail administratif, nécessaire à la vie de l'île, sont tous (concentrés) ici à Fajawe.

T1 (21). Haba ka hnyi hnyeige jee uma ûne, me haba eang hnyi bomene, me kun / e hu kun ta / ûnya ka habe / e hu kun ta maan, jee uma ûne.

haba ka hnyi hnyeige jee uma ûne me haba eang hnyi bomene me kun / e
 TOP à DEST enceinte ART.DEF.PC école et TOP ici dans île et trois / 3SG
 hu kun ta / ûnya ka habe / e hu kun ta maa -n jee
 EXIS trois DET.PR PRÉS.NCOM CIT 3SG EXIS trois DET.PR manière -POS.JC ART.DEF.PC
 uma ûne
 école

Concernant les écoles, ici sur l'île, trois, il y a trois, je dirais qu'il y a trois différentes écoles.

T1 (22).(heu) Haba ke uma ûne me nya / nya âsëniemâ katolik, ame haa helââng ka habe nya uma ûne hmi katolik.

(heu) haba ke uma ûne me nya / nya âsëniemâ^{fr} katolik^{fr}
 (heu) TOP ART.INDEF.SG école et ART.DEF.SG / ART.DEF.SG enseignement^{fr} catholique
 a=me haa helââng ka habe nya uma ûne hmi katolik^{fr}
 3SG=PRS dire peut-être CIT ART.DEF.SG école religion catholique

(Heu) Une des écoles est de le, l'enseignement catholique, on dit que c'est une école religieuse, catholique.

T1 (23). Haba ke uma ûne, ûnya aliâs skolér, nya uma ûne hmi protestâ.

haba ke uma ûne ûnya aliâs^{fr} skolér^{fr} nya uma ûne hmi protestâ^{fr}
 TOP ART.INDEF.SG école PRÉS.NCOM alliance scolaire ART.DEF.SG école religion protestant
L'autre école, c'est l'Alliance Scolaire, c'est une école religieuse Protestante.

T1 (24). Ke haba bi ke uma ûne, ûnya uma ûne pûblik !

ke haba bi ke uma ûne ûnya uma ûne pûblik^{fr}
 et TOP autre ART.INDEF.SG école PRÉS.NCOM école publique
Et l'autre école, c'est l'école Publique !

T1 (25). Ame haa helââng ka habe, e bë dhö ke ien ejii kee hnyi hnyeige, ke hmi me ke hmi.

a=me haa helââng ka habe e bë dhö ke ie -n ejii
 3SG=PRS dire peut-être CIT 3SG EXIS.NEG ART.INDEF.SG nom -POS.3SG en-bas
 kee hnyi hnyeige ke hmi me ke hmi
 incertain dans enceinte ART.INDEF.SG religion et ART.INDEF.SG religion

C'est-à-dire que elle n'a pas d'autre nom (appellation) en lien avec une religion quelconque.

T1 (26). Walee, awe, haba hnyi jee uma ûne eling, haba uma ûne a e ti ûhnyikong me nya uma ûne pûblik.

walee awe haba hnyi jee uma ûne eling haba uma ûne a
 e ti ûhnyikong me nya uma ûne pûblik^{fr}
 voilà EXCL TOP dans ART.INDEF.PC école là-bas TOP école REL
 3SG très petit et ART.INDEF.SG école publique

Voilà, awe, parmi ces écoles, la plus petite école est l'école Publique.

T1 (27). Ûnya uma ûne ejii a, heelââng ka habe e bë dhö ke ien hnyi, e bë dhö ke dok a e, ame hmââ ka hnyi ke hmi me ke hmi me ke hmi.

ûnya uma ûne ejii a helââng ka habe e bë dhö ke ie
 PRÉS.NCOM école en-bas REL peut-être CIT 3SG EXIS.NEG PONC ART.INDEF.SG nom
 -n hnyi e bë dhö ke dok a e a=me hmââ ka hnyi
 -POS.3SG dans 3SG EXIS.NEG PONC ART.INDEF.SG endroit REL 3SG 3SG=PRS fixer à dans
 ke hmi me ke hmi me ke hmi
 ART.INDEF.SG religion et ART.INDEF.SG religion et ART.INDEF.SG religion

C'est l'école, c'est-à-dire qu'elle n'a pas d'autre nom dans, il n'y a pas d'endroit à laquelle, elle ne dépend d'aucune étiquette religieuse.

T1 (28). Uma ûne pûblîk, walee thibi e uma ûne a e ti ûhnyikong.

uma ûne pûblîk^{fr} walee thibi e uma ûne a e ti ûhnyikong
 école publique voilà seulement 3SG école REL 3SG très petit
L'école publique, c'est la seule plus petite école.

T1 (29). Awe ke, walee thi / hminya e uma ûne a ka ke e thibi eang / eang Fajawe.

awe ke walee thi / hminya e uma ûne a ka ke e thibi eang / eang
 EXCL et voilà ?? aussi 3SG école REL à ART.INDEF.SG 3SG seulement ici / ici
 Fajawe
 Fajawe

Awe et, c'est aussi l'unique école ici, ici à Fajawe.

T1 (30). E caa tha ûcû me li uma ûne ejii.

e caa tha ûcû me li uma ûne ejii
 3SG NEG ensemble pareil et deux école en-bas
Elle n'est pas comme les deux autres écoles.

T1 (31). Walee, hnââñ he ka haa helââng ka habe e caa / haba nya bomene me walee bongon nya / nya bomene.

walee hnââñ he ka haa helââng ka habe e caa / haba nya bomene
 voilà pour FUT dire peut-être CIT 3SG NEG / TOP ART.DEF.SG île
 me walee bongo -n nya / nya bomene
 et voilà histoire -POS.JS ART.DEF.SG / ART.DEF.SG île

Voilà, cela pour dire que ce n'est pas, c'est l'île, voilà son histoire à l'île.

T1 (32). Ke haba ka hnyi hnyeige nya anyin nya möötr.

ke haba ka hnyi hnyeige nya anyi -n nya möötr
 et TOP à dans enceinte ART.DEF.SG CL.P_GEN -POS.JC ART.DEF.SG vie
Et concernant sa vie (quotidienne).

T1 (33). Awe, haba möötr anyin at, ame möötr ejii, ame ka tiga möötr, e ga tiga e ûnya möötr hnyi ka / hnyi hnyeige nya anyin hwen.

awe haba möötr anyi -n at a=me möötr ejii a=me ka tiga
 EXCL TOP vie CL.P_GEN -POS.JC homme 3SG=PRS vivre en-bas 3SG=PRS ASS encore
 möötr / e ga tiga e ûnya möötr hnyi ka / hnyi hnyeige nya
 vivre / 3SG ASS encore 3SG PRÉS.NCOM vie dans à / dans enceinte ART.DEF.SG
 anyi -n hwe -n
 CL.P_GEN -POS.JC langue -POS.3SG

Awe, la vie des gens (la manière de vivre), il vit dans, il vit encore, il est encore, c'est la vie selon sa culture (langue).

T1 (34). E ka tiga e möötr hnyi hnyeige ûnya / e tiga caa oo, hnyi / hnyi ga haa helââng ka habe tiga caa ûcû ka ooûcoo me möötr Numea.

e ka tiga e möötr hnyi hnyeige ûnya / e tiga caa oo hnyi / hnyi
 3SG ASS encore 3SG vivre dans enceinte PRÉS.NCOM / 3SG encore NEG arriver dans / dans
 ga haa helââng ka habe tiga caa ûcû ka oo- ûcoo me möötr
 pour dire peut-être CIT encore NEG possible COMPL CAUS- POSSIBLE.TRS et vivre
 Numea
 Nouméa

Il vit encore selon, il n'est pas encore arrivé, je (vais, vais) dirais qu'on ne peut pas encore le comparer à la manière de vivre sur Nouméa.

T1 (35). Walee / walee dok a e ûcû he ga haa ka hnyi hnyeige bomene eang laai.

walee / walee dok a e ûcû he ga haa ka hnyi hnyeige bomene
 voilà / voilà endroit REL 3SG possible FUT dire COMPL dans enceinte île
 eang laai
 ici laai

Voilà, voilà ce que l'on peut dire, sur l'île de Iaai ici.

T1 (36). Walee but e!

walee but e
 voilà REV 3SG
Voilà, c'est fini !

Texte 2 : Lettre Buba O.

{ltr99_Buba.1-36}

Ce texte est la retranscription d'une lettre manuscrite datée du 26 août 1999 et adressée à ma collaboratrice, Tewi Hijing, de la part de sa grand-mère, Buba O. Elle est une femme de confession protestante originaire de la tribu de Hwaadrila, au centre d'Ouvéa, et est mariée à la tribu de Saint Paul, plus au Sud. Elle adresse cette lettre à sa petite-fille résidant au moment de la correspondance à Nouméa, alors qu'elle est à Ouvéa. Elle lui donne des nouvelles de sa santé et de celle de son mari, lui demande quelques services et lui fait des recommandations quant à la vie à la ville. Les noms ou prénoms des auteurs de la lettre ou des personnes qui y sont mentionnées (sauf Tewy Hijing, qui est clairement identifiée) ont été remplacés par l'initiale correspondante par souci de respect de l'anonymat.

Comme dans le reste de la thèse lorsque des exemples provenant de lettres manuscrites étaient donnés, la première ligne reproduit fidèlement le texte tel qu'il est écrit par l'auteur. La deuxième ligne, celle du découpage morphologique, adopte quant à elle l'orthographe en vigueur dans ce travail (Chapitre IV4.3.1). La ponctuation étant assez rare tout au long de la lettre, j'ai sectionné certaines phrases longues, ce qui donne des numérotations à lettres.

T2 (1). Hneybuba le 26 Août 1999

hnyebuba <le 26 août 1999>^{fr}
Hnyebuba <le 26 août 1999>

Hnyebuba (“la plaine”, nom donné à leur maison), le 26 août 1999.

T2 (2). Bosu Tewy, inya buba O. me buba C..

boosu Tewy inya buba O. me buba C.
bonjour Tewy 1SG.INDEP grand-parent O. et grand-parent C.
Bonjour Tewy, c'est moi grand-mère O. et grand-père C..

T2 (3). a. Eso mötr gahmu öhme sorti but hnyi pitalu eka so je huliwa anyin je droketre

e soo möötr ka öhmu öhmw=e sârti^{fr} but hnyi pitalu^{fr} e ka soo
3SG bien vie DEST 1DU.EX 1DU.EX=PRS sortir REV dans hospital 3SG ASS bien
jee huliwa anyi -n jee droketre^{fr}
ART.DEF.PC travail CL.P_GEN -POS.JC ART.DEF.PC docteur

La santé est bonne, nous sommes sortis de l'hôpital, les docteurs ont bien travaillé...

b. ...ke ka je matrut hoton je huna öhmu ka matrut eba but tang hwege...

ke ka jee mëtr ut hotoo -n jee hunaa öhmu ka mëtr
mais COMPL ART.DEF.PC faiblesse REV suite -POS.JC ART.DEF.PC année 1DU.EX ASS faible
ut e bë but tang hwege
REV 3SG EXIS.NEG REV COLL force

...mais nous sommes faibles à cause de notre grand âge, nous sommes faibles, nous n'avons plus de force...

c. ke hawa la öbun ge bongon mötr ötine.

ke hawa la- öbun ge bongo -n möötr ötin=e
mais comment COLL- 2PC INSTR histoire -POS.JC vie 1PC=PRS

...mais comment va votre vie (???) ?

T2 (4). Eso kötin ka tha ole ka kongutin lesu Keriso ole ole gan hmâ kâu eka e thibi.

e soo ka ötin ka tha olee ka kong -ötin lesu Keriso
 3SG bien DEST 1PC.IN COMP ensemble remercier DEST dieu -POS.1PC.IN Jesus Christ
 olee olee gaan hmââ kâu e ka e thibi
 merci merci grand beaucoup DEST.3SG 3SG ASS 3SG seulement

Remercions ensemble notre sauveur Jésus Christ, merci merci beaucoup à lui, il est l'unique.

T2 (5). Tewy ogeme sumat tou uma be hom ke hele gan anyik ama ca beû thibi hnân ta eheang je omanyio ke uma hnyi hom ke li u culotte anyik me ke hele hnân bi sahac ae nagan.

Tewy oge=me sumat -â u u=mwaa be hom ke hele gaan
 anyi -k a=maa caa beû thibi hnââñ ta ehee eang
 jee o- mënyio ke u=mwaa hnyi hom ke li û-
 culotte^{fr} anyi -k me ke hele hnââñ bii sahaac a e
 na gaan
 Tewy 1SG=PRS demander -TRS 2SG 2SG=FUT DESI prendre ART.INDEF.SG couteau
 grand CL.P_GEN -POS.1SG 3SG=FUT NEG long seulement pour
 champ qq_part ici ART.DEF.PC petit- manioc et 2SG=FUT aussi prendre
 ART.INDEF.DU INDIV- culotte CL.P_GEN -POS.1SG et ART.INDEF.SG couteau
 pour faire tubercule REL 3SG peu grand

Tewy, je te demande que tu me prennes un sabre d'abattis, pas trop long pour planter par ici des petits manioc, et tu me prendras aussi deux culottes et un couteau pour éplucher les tubercules qui ne soit pas trop grand.

T2 (6). a. Ke ha ju kö *papa W.* me oge me oleâ tangök tang ma töiny anyik uselatr ole gan hmâ
 ke haa ju köö *Papa^{fr} W.* me oge=me olee -â tangö -k tang me töö(i)
 et dire INGR DEST *Papa W.* COMP 1SG=PRS merci -TRS CL.P_PAN -POS.1SG sac et corde
 -ny anyi -k uselatr olee gaan hmââ
 -POS.JC CL.P_GÉN -POS.1SG lunette merci grand beaucoup

Et dis à Papa W. que je le remercie pour mon sac et pour le cordon de mes lunettes, je le remercie beaucoup

b. ke oge me haiö monu kö A. oge ca ie thumeto ge *carton* öhme kap tö a o me M.
 ke oge=me haiöö monu köö A. oge=e caa iee thumetoo ge *carton^{fr}*
 et 1SG=PRS s'excuser DEST Adrelaitr 1SG=PAS NEG rapidement avertir INSTR carton
 öhmw=ee kap tö a=a oo M.
 1.DU.EX=PAS transporter PONC 3SG=PAS venir M.

et aussi je m'excuse auprès de A. je ne l'ai pas vite informée du carton qu'on a reçu, avec lequel M. est arrivée.

T2 (7). Ole ge anyik ûkhaû eti gan anyk senyin.

olee ge anyi -k ûxaaû e ti gaan anyi -k sehnyin
 merci INSTR CL.P_GÉN -POS.1SG robe 3SG très grand CL.P_GÉN -POS.1SG joie

Je te remercie pour ma robe, je suis très contente.

- T2 (8). Tewi kana hnyi o R.me K.haba kamöru me ame laba hnyi huliwa, öbuna ibetegniö köu je liamekeiny.

Tewi kana hnyi o- R. me K. haba kamw -öru me a=me laba hnyi
Tewi ?? dans COLL- R. et K. TOP père -POS.3DU et 3SG=PRS être_assis dans
huliwa öbun=aa ibetengiö köö u jee liame- keiny
travail 2PC=FUT aimer DEST 2SG ART.DEF.PC parent- frère

Tewi prends soin de R. et K. leur père est dans le travail religieux (ministère), il faut s'aimer les uns les autres parce que vous êtes frères.

- T2 (9). Sojue oge me ûnykûme oge ma hnöö ju eang, ötin iouny dö hnyi je *tusi Mizepa amen*.

sojue oge=me ûnykûme oge=maa hnöö u ju eang ötin iouny dö
ça_suffit²⁷⁷ 1SG=PRS penser 1SG=FUT laisser 2SG INGR ici 1PC.IN se_rencontrer PONC
hnyi jee *tusi Mizepa amen*
dans ART.DEF.PC lettre ?? amen

Ça suffit, je pense te laisser ici, nous nous reverrons à travers d'autres lettres, xxx amen.

- T2 (10). Inya buba O..

inya buba O.
1SG.INDEP grand-parent O.

C'est moi buba O.

- T2 (11). a. Tewy tuö wia öbun anybun mötr, ca he öbun ka hnyi ijem *gorâk* öbun a bi tulut ka je wanakat ae ûhnyikong,

Tewy tuöö wiaa öbun anyi -bun möötr caa he öbun ka hnyi
Tewy surveiller correctement 2PC CL.P_GÉN -POS.2PC vie NEG aller 2PC à dans
ijem *gorâk^{ang}* öbun=aa bii tulut ka jee wanakat a e ûhnyikong
boire.TRS alcool 2PC=FUT faire attention à ART.DEF.PC enfant REL 3SG petit

Tewy, faites attention à vos vies, ne buvez pas d'alcool, montrez l'exemple aux plus jeunes,

- b. ûnykûme huliwa anyin kamâm a ca hnyi ijem bala ke *vert*, öbuna mötr hnyi metâ me wahmakmeto a obun melam, öbune ûne.

ûnykûme huliwa anyi -n kamâ -m a caa hnyi ijem balaa
penser travail CL.P_GÉN -POS.3SG père -POS.1SG REL NEG dans boire.TRS continuellement
ke *vert^{fr}* öbun=aa möötr hnyi metâ me wâhmëekmetâ a öbun
ART.INDEF.SG verre 2PC=FUT vivre dans intelligenceet clairvoyance REL 2PC
melam öbun=e ûne
clair 2PC=PRS enseigner

pense au ministère de ton père qui n'a jamais bu un verre, il faut vivre dans l'intelligence et la clairvoyance car vous êtes instruits.

- T2 (12). Haba ötin walang ang wa litr makan me ötine mok helâ me je *kuli*, hmak tö bun, ca mokutr Tewy, hmak tö helâe ma at ae metâ.

haba ötin walaang ang wa- litr mëkan me ötin=e môk helâ me jee
TOP 1PC.IN aujourd'hui COLL- noir visage et 1PC.IN=PRS mourir comme et ART.DEF.PC
kuli^{poly} hmëk tö öbun caa mokutr Tewy hmëk tö helâ e me
chien s'éveiller PONC 2PC NEG dormir Tewy s'éveiller PONC comme 3SG pour_ que
at a e metâ
homme REL 3SG intelligent

Nous aujourd'hui les Kanak nous mourrons comme des chiens, réveillez-vous, ne dormez pas Tewy, il faut te réveiller comme une personne intelligente.

²⁷⁷ Formule très courante et lexicalisée, probablement à partir de *e soo ju e* « il est bon lui » 3SG bien PONC 3SG.

T2 (13). Tewy e ûcû but hnök hna si hwegiou, hwege ju.

Tewy e ûcû but hnök hna- si hwege -â u hwege ju
 Tewy 3SG suffisant rev être_mère NMR- proliférer fort -TRS 2SG fort INGR
Tewy je t'ai assez encouragée, sois courageuse.

T2 (14). Mizepa eso ame he *lehova* ka laba hmakâ hnyi wanbötin, ötin ka ûsakâûö, Amen me amen.

mizepa e soo a=me he *lehova^{fr}* ka laba hmëk -â hnyi waaböö ötin
 ?? 3SG bien 3SG=PRS aller Jehova ASS rester s'éveiller -TRS aussi prendre 1PC.IN
 ötin ka ûsakâûö amen me amen
 1PC.IN pour loin amen et amen

Mizepa puisse Jehovah veiller sur nous, malgré l'éloignement, Amen, ainsi soit-il.

T2 (15). Bosu öbun hia, Tewy, Adre, Waisö, Anna, Roza, Abatra, Luther.

boosu öbun hiaa Tewy A. W. A. R. A. L.
 bonjour 2PC tous Tewy A. W. A. R. A. L.

Bonjour à vous tous, Tewy, A., W., A., R., A., L..

T2 (16). Inya buba me buba capoa.

inya buba me buba C.
 1SG.INDEP grand-parent et grand-parent C.

Moi, grand-mère et grand-père C..

Texte 3 : Lexique moderne / À l'agence Air Cal

{st.LxM-1_Pa}

Ce texte fait partie de la série de six textes enregistrés d'après les stimuli vidéo ciblant le lexique moderne. Il met en scène une femme venant à l'agence Air Cal, la compagnie aérienne locale, pour y acheter un billet d'avion. On la voit faire la réservation et payer son billet auprès de la responsables de l'agence.

L'informateur qui a produit cette narration est un jeune homme (25 ans) de la tribu de Hwaadrila et qui travaille au sud de l'île dans un établissement scolaire. Il est locuteur natif du iaai, du fagauvea, du drehu et du français.

T3 (1). Awe, haba edhöö nya Mooli.

awe haba edhöö nya Mooli
alors TOP en_haut ART.DEF.SG Mooli
Alors, là c'est Mooli.

T3 (2). Haba edhöö eiö hnyi *lameri*.

haba edhöö eiö hnyi *lameri*^{fr}
TOP en_haut à_l'est dans mairie
Là-bas (vers l'est) à la mairie.

T3 (3). Haba ejii hnyin *lameri* me e hu nya *Ērkal* nya dok ejii aree bii hwaaban hnyin nya / jee *bie* hnâan hom nya *aviâ*.

haba ejii hnyi -n *lameri*^{fr} me e hu nya *Ērkal* nya dok
TOP en_bas intérieur -POS.JC *mairie* TOP 3SG EXIS ART.DEF.SG *Air_Cal* ART.DEF.SG endroit
ejii are=e bii hwaaba -n hnyi -n nya / jee *bie*^{fr}
en_bas 3PL=PAS faire prix -POS.3SG intérieur -POS.3SG ART.DEF.SG / ART.DEF.PC billet
hnâan hom nya *aviâ*^{fr}
COMP prendre ART.DEF.SG avion

Là, à l'intérieur de la mairie il y a (l'agence) Air Cal, l'endroit où ils payent le / les billets pour prendre l'avion.

T3 (4). Walee but edhöö ame dir but öö hnyin uma.

walee but edhöö a=me dir but edhöö hnyi -n uma
voilà REV en_haut 3SG=PRS franchir REV en_haut dans -POS.3SG maison
Voilà, là elle entre dans la maison.

T3 (5). E but edhöö hnyin nya *bûro*.

e but edhöö hnyi -n nya *bûro*^{fr}
3SG REV en_haut dans -POS.3SG ART.DEF.SG bureau
C'est l'intérieur du bureau.

- T3 (6). Ame haam but nya ien ka nya moomo ejii ame hamen *okûpeâ* nya na he ka hom jee *bie*.
- a=me haam but nya ie -n ka nya moomoejii a=me
 hame -n *okûpe^{fr}* nya na he ka hom jee *bie^{fr}*
 3SG=PRS donner REV ART.DEF.SG nom -POS.3SG DEST ART.DEF.SG femme
 en_bas 3SG=PRS rôle -POS.3SG occuper ART.DEF.SG DIM FUT prendre ART.DEF.PC
 billet

Elle donne son nom à la femme là-bas qui s'occupe de donner les billets.

- T3 (7). Haba ien moomo eling nya Biso.

haba ie -n moomo eling nya Biso
 TOP nom -POS.3SG femme DEM ART.DEF.SG Biso

Le nom de la femme est Biso.

- T3 (8). Walee but edhöö ame haam but öö ien.

walee but edhöö a=me haam but öö ie -n
 voilà REV en_haut 3SG=PRS donner REV ?? nom-POS.3SG
Voilà, là elle donne son nom.

- T3 (9). Biso ame hom ien ka *ârejistreâ* hnyi *ordinatör*.

Biso a=me hom ie -n ka *ârejistre^{fr}* -â hnyi *ordinatör^{fr}*
 Biso 3SG=PRS prendre nom -POS.3SG COMP enregistrer -TRS dans ordinateur
Biso prend son nom pour l'enregistrer dans l'ordinateur.

- T3 (10). Walee edhöö ame haa but kâu nya hwaaban nya *bie*.

walee edhöö a=me haa but kâu nya hwaaba -n nya *bie^{fr}*
 voilà en_haut 3SG=PRS dire REV DEST.3SG ART.DEF.SG prix -POS.JC ART.DEF.SG billet
Voilà, là elle lui dit le prix du billet.

- T3 (11). Walee edhöö Mooli ame he but öö ka hom nya *mani* ga haam kö Biso.

walee edhöö Mooli a=me he but öö ka hom nya *mani^{ang}* ga haam
 voilà en_haut Mooli 3SG=PRS aller REV ?? COMP donner ART.DEF.SG argent COMP prendre
 kö Biso
 DEST Biso

Voilà, là Mooli va prendre l'argent pour le donner à Biso.

- T3 (12). Ame he but öö ga bi hwaaban anyin *bie*.

a=me he but öö ga bii hwaaba -n anyi -n *bie^{fr}*
 3SG=PRS aller REV ?? COMP faire prix -POS.JC CL.P_GÉN -POS.3SG billet
Elle va payer son billet.

- T3 (13). Caa xatöötin dhö nya ûseiny nya hwaaban nya *bie* ke bii me walee but edhöö ame *sârtiâ* but öö *mani* ga haam kö Biso.

caa xatöötin dhö nya ûsei -ny nya hwaaba -n nya
 NEG savoir 1PC.IN PONC ART.DEF.SG nombre -POS.3SG ART.DEF.SG prix -POS.JC ART.DEF.SG
bie^{fr} ke bii me walee but edhöö a=me *sârti* -â but öö *mani^{ang}* ga
 billet ART.INDEF.SG faire et voilà REV en_haut 3SG=PRS sortir -TRS REV ?? argent COMP
 haam kö Biso
 donner DEST Biso

Nous ne savons pas quel est le prix du billet mais la voilà qui sort l'argent pour le donner à Biso.

T3 (14).Biso ame hom *mani* ga ip hnyi hnyin nya *kës*.

Biso a=me hom *mani^{ang}* ga ip hnyi hnyi -n nya *kës^{fr}*
 Bisò 3SG=PRS prendre argent COMP mettre dans intérieur -POS.3SG ART.DEF.SG caisse
Biso prend l'argent pour le mettre dans la caisse.

T3 (15).Walee edhöö ame haam hmetö dhö / dhö nya koloon / nya koloon *mani*.

walee edhöö a=me haam hmetö dhö / dhö nya koloo -n / nya
 voilà en_haut 3SG=PRS donner encore PONC / PONC ART.DEF.SG reste -POS.3SG ART.DEF.SG
 koloo -n *mani^{ang}*
 reste -POS.3SG argent

La voilà rend / le reste / le reste de l'argent.

T3 (16).Walee edhöö ame hom dhö / walee but edhöö ame ka hom but öö nya / nya *bie*

walee edhöö a=me hom dhö / walee but edhöö a=me ka hom but
 voilà en_haut 3SG=PRS prendre PONC / voilà REV en_haut 3SG=PRS COMP prendre REV
 öö nya / nya *bie^{fr}*
 ?? ART.DEF.SG / ART.DEF.SG billet

Voilà, là elle prend / voilà qu'elle a pris le / le billet.

(17).Nya ûe aa hmâ but hnyi *peipë* he ka haam.

nya ûe a=a hmâ but hnyi *peipë^{ang}* he ka haam
 ART.DEF.SG nom 3SG=FUT coller REV dans papier FUT donner

Le nom a été imprimé (collé) sur le papier qu'elle va lui donner.

T3 (18).Ame ga inâ hnyi tangen ga haam, haam nya *bie*.

a=me ga inâ hnyi tange -n ga haam / haam nya *bie^{fr}*
 3SG=PRS ASS introduire dans sac -POS.3SG ASS donner / donner ART.DEF.SG billet
Elle l'introduit dans sa pochette pour le donner / donner le billet.

T3 (19).Walee but edhöö nya *bie*.

walee but edhöö nya *bie^{fr}*
 voilà REV en_haut ART.DEF.SG billet
Voilà le billet.

T3 (20).Walee edhöö ame haam hmetö dhö kâu nya *bie*.

walee edhöö a=me haam hmetö dhö kâu nya *bie^{fr}*
 voilà en_haut 3SG=PRS donner encore PONC DEST.3SG ART.DEF.SG billet
Voilà, là elle lui donne le billet.

Résumé / Summary

Cette thèse de doctorat a pour objectif de décrire la situation actuelle de la langue iaai (langue océanienne, famille austronésienne) et de proposer une analyse de ses dynamismes d'évolution. En tant que langue kanak minoritaire de Nouvelle-Calédonie, inscrite dans un contexte de contact de langues intense avec le français, le iaai connaît des changements importants tant linguistiques que sociolinguistiques.

Cette thèse adopte un angle d'approche à la fois double et complémentaire. D'une part, il est question de proposer une évaluation de la vitalité sociolinguistique du iaai aujourd'hui en croisant différents facteurs relevant du contexte social et ethnolinguistique dont la variété des profils de locuteurs typiques des langues en danger.

D'autre part, l'analyse porte sur les évolutions au sein même du fonctionnement du iaai en abordant trois thèmes particulièrement intéressants de cette langue : (i) les changements dans le système des classificateurs possessifs ; (ii) les stratégies de néologie et de modernisation du lexique ; (iii) le cas particulier des emprunts de verbes.

L'étude de ces changements s'appuie les travaux de description du iaai de la linguiste Françoise Ozanne-Rivière (1976, 1984) auxquels sont comparés des données modernes collectées lors de trois enquêtes de terrain menées à Ouvéa depuis 2009, ainsi que grâce à une collaboration soutenue avec une informatrice, locutrice native, à Lyon.

Au final, ce travail de recherche met en exergue l'entrelacement de différentes dynamiques entre modernisation, obsolescence et résilience linguistique en iaai.

This PhD thesis describes the current situation of Iaai (an Oceanic language from the Austronesian family) and provides an analysis of its dynamics. As a minority Kanak language of New Caledonia, engaged in a process of intense contact with French, Iaai is experiencing significant changes both on a linguistic and sociolinguistic aspect.

This thesis adopts an approach that is both dual and complementary. On the one hand, it offers an evaluation of modern Iaai's sociolinguistic vitality, crossing different factors from the social and ethno-linguistic context together with the high variety of speakers, typical of endangered languages.

On the other hand, the analysis focuses on language change by addressing three particularly interesting themes in Iaai: (i) evolution in the system of possessive classifiers; (ii) strategies of neology and of modernization of the lexicon; (iii) the particular case of verbal borrowings.

The study of these changes is based on the linguistic description of Iaai made by Françoise Ozanne-Rivière (1976, 1984) which is compared with modern data collected during three fieldworks conducted in Ouvéa since 2009, as well as through sustained collaboration with a native speaker informant in Lyon.

Finally, this research highlights the intertwining of different dynamics in Iaai between modernization, obsolescence and linguistic resilience.